image
not
available







ŒUVRES COMPLÈTES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.









ŒUVRES COMPLÈTES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

Comprenant tous les ouvrages composés par M. SCRIBE seul ou en société

ILLUSTRÉE

DE CENT QUATRE-VINGT-UNE JOLIES GRAVURES EN TAILLE-DOUCE

D'APRÈS LES DESSINS

De MM. Alfred et Tony Johannot, Gavarni, Marckl G. Staal, Et. David, etc.







PARIS

E. LEBIGRE-DUQUESNE, LIBRAIRE

44, RUE DE LA HARPE, 44

1854



LE PROPHÈTE

OPÉRA EN CINQ ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Opéra, le 16 avril 1849

MUSIQUE DE M. GIACOMO MEYERBEER.

Personnages.

JEAN DE LEYDE	MM. Roger.	UN SOLDAT	MM. Paulin.
ZACHARIE	Levasseur.	1er BOURGEOIS	Guignot.
JONAS	Guemard.	2e BOURGEOIS	Molinier.
MATHISEN	Euzet.	FIDÈS	Mmes Pauline Viardot.
LE COMTE D'OBERTHAL	Bremond.	BERTHE	Castellan.
UN SERGENT	Geniblel.	1er ENFANT DE CHŒUR	Ponchard.
1er PAYSAN	F. Prevot	2e ENFANT DE CHŒUR	Coustot.
2e PAYSAN	Koenig.		

1530. Les anabaptistes désolèrent l'Allemagne au nom de Dieu.
1534. Le fanatisme n'avait point encore produit dans le monde une fureur pareille. Tous ces paysans, qui se croyaient prophètes, et qui ne savaient rien de l'Écriture, sinon qu'il faut massacrer sans pitié les ennemis du Seigneur, se rendirent les plus forts en Westphalie, qui était alors la patrie de la stupidité. Ils s'emparèrent de la ville de Munster, dont ils chassèrent l'évêque. Ils voulaient d'abord établir la théocratie des Juifs et être gouvernés par Dieu seul; mais un nommé Mathieu, leur principal prophète, ayant été tué, un garçon tailleur (d'autres disent cabaretier), nommé Jean de Leyde, né à Leyde en Hollande, assura que Dieu lui était apparu et l'avait nommé roi : il le dit et le fit croire.

La pompe de son couronnement fut magnifique; on voit encore de la monnaie qu'il fit frapper; ses armoiries étaient deux épées dans la même position que les clés du pape. Monarque et prophète à la fois, il fit partir douze apôtres qui allèrent annoncer son règne dans toute la Basse-Allemagne, proclamant la communauté des biens et des femmes.

Ce roi prophète eut une vertu qui n'est pas rare chez les bandits et chez les tyrans, la valeur : il défendit Munster contre son évêque, Valdec, avec un courage intré-
1536. pide pendant une année entière... Enfin, il fut pris les armes à la main par une trahison des siens..

Voltaire, *Essai sur les mœurs*, etc., t. IV, ch. CXXXII, p. 280.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente les campagnes de la Hollande aux environs de Dordrecth. Au fond, on aperçoit la Meuse; à droite, un château-fort avec pont-levis et tourelles; à gauche, fermes et moulins dépendant du château. Du même côté, sur le premier plan, des sacs de blé, des tables rustiques, des bancs, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, un paysan jouant de la cornemuse, appelle les ouvriers du moulin et de la ferme au repas du matin. Ils arrivent de différents côtés, et s'asseyent devant des tables où leurs femmes les servent.)

CHŒUR.

La brise est muette!..
D'échos en échos
Sonne la clochette
De nos gais troupeaux.
Trop longtemps l'orage
Attrista nos cœurs,
D'un jour sans nuage
Goûtons les douceurs!

GARÇON DU MOULIN.

Le vent qui s'arrête
Arrête le moulin;
Que pour nous s'apprête
Le repas du matin.

CHŒUR.

La brise est muette, etc.

SCÈNE II.

Les mêmes, BERTHE, *sortant d'une des maisons à droite, et s'avançant au bord du théâtre.*

CAVATINE.

Un espoir, une pensée,
Dont mon âme s'est bercée,

Fait rougir la fiancée
De trouble et de plaisir.
Demain! demain! Ô joie extrême,
A l'autel, un serment suprême
Doit m'unir à celui que j'aime;
Et sa mère, aujourd'hui même,
Pour me chercher va venir.
Oui, sa mère, déjà la mienne,
Près de lui me conduit ce soir;
L'aimer devient mon devoir.
Saint hymen, douce chaîne
Qui vient imposer à mon cœur
L'amour et le bonheur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BERTHE, FIDÈS, *arrivant en costume de voyage.*

BERTHE, *courant au-devant d'elle.*
Fidès, ma bonne mère, enfin donc vous voilà!

FIDÈS.
Tu m'attendais!

BERTHE.
Depuis l'aurore!

FIDÈS.
Et Jean mon fils attend plus ardemment encore
Sa fiancée!.. « Allez, ma mère, amenez-la! »
M'a-t-il dit... Et je viens!

BERTHE.
Ainsi, moi, pauvre fille,
Orpheline et sans biens, il m'a daigné choisir!

FIDÈS.
Des filles de Dordrecth, Berthe est la plus gentille
Et la plus sage! et je veux vous unir.
Et je veux, dès demain, que Berthe me succède
Dans mon hôtellerie et dans mon beau comptoir,
Le plus beau, vois-tu bien, de la ville de Leyde.
Hâtons-nous... car mon fils nous attend pour ce soir!

BERTHE.
Reposez-vous, d'abord!

FIDÈS.
Que Dieu nous soit en aide.
Partons!

BERTHE.
Non pas vraiment!.. Vassale, je ne puis
Me marier, ni quitter ce pays
Sans la volonté souveraine
Du comte d'Oberthal, seigneur de ce domaine,
Dont vous voyez d'ici les créneaux redoutés!

FIDÈS.
Alors auprès de lui, courons... Viens!
(*Elle veut l'entraîner vers le château, à droite.*)

BERTHE, *prêtant l'oreille.*
Écoutez!

(*Au moment où Berthe et Fidès viennent de franchir les marches de l'escalier qui conduit au château, on entend au dehors un air de psaume, puis paraissent au haut de l'escalier trois anabaptistes.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ZACHARIE, JONAS, MATHISEN.

FIDÈS, *à demi-voix, à Berthe, et redescendant avec crainte les marches de l'escalier.*
Quels sont ces hommes noirs aux figures sinistres?

BERTHE, *de même.*
On dit que du Très-Haut ce sont de saints ministres,
Qui depuis quelque temps parcourent nos cantons,
Répandant parmi nous leurs doctes oraisons!

JONAS, MATHISEN ET ZACHARIE, *à voix haute.*
Iterum ad salutares undas,
Ad nos, in nomine Dei,
Ad nos venite, populi!

TOUS.
Écoutez! écoutez le ciel qui les inspire;
Dans leurs traits égarés voyez quel saint délire.

LES TROIS ANABAPTISTES.
O peuple impie et faible! O peuple misérable!
Que l'erreur aveugla, que l'injustice accable!

ZACHARIE.
De ces champs fécondés longtemps par vos sueurs
Voulez-vous être enfin les maîtres et seigneurs?

LES TROIS ANABAPTISTES.
Ad nos venite, populi!

JONAS, *à un des paysans lui montrant le château.*
Veux-tu que ces castels, aux tourelles altières,
Descendent au niveau des plus humbles chaumières?

LES TROIS ANABAPTISTES.
Ad nos venite, populi!

MATHISEN.
Esclaves et vassaux, trop longtemps à genoux,
Ce qui fut abaissé se lève!.. Levez-vous

PLUSIEURS PAYSANS.
Ainsi ces beaux châteaux?..

ZACHARIE.
Ils vous appartiendront!

D'AUTRES PAYSANS.
La dîme et la corvée...

MATHISEN.
Elles disparaîtront!

D'AUTRES PAYSANS.
Et nous, serfs et vassaux...

MATHISEN.
Libres en ce séjour!

D'AUTRES PAYSANS.
Et nos anciens seigneurs?

JONAS.
Esclaves à leur tour!

ENSEMBLE.

CHŒUR *de paysans se parlant entre eux.*
Ils ont raison, écoutons bien!
Ce sont vraiment des gens de bien!
Nous voilà maîtres tout à coup;
Nous n'avions rien, nous aurons tout.
Sans travailler, nous aurons tout.
Plus d'oppresseurs en ce séjour;
Nous le serons à notre tour.
Nous sommes forts, nous sommes grands!
Excepté nous, plus de tyrans!

LES TROIS ANABAPTISTES.
Iterum ad salutares undas,
Ad nos, in nomine Dei,
Ad nos venite, populi!

LES PAYSANS, *s'échauffant et s'animant peu à peu.*
Malheur à qui nous combattrait!
C'est un impie, et son supplice est prêt;
Le ciel qui nous protége a dicté son arrêt.

LES TROIS ANABAPTISTES, *avec exaltation*
O roi des cieux, à toi cette victoire!
Dieu des combats, marche avec nous!
Les nations verront ta gloire,
Ta sainte loi luira pour tous!
Dieu le veut! Dieu le veut! Marchez, et suivez-nous!
De la liberté sainte, enfin voici le jour.

De notre Germanie elle fera le tour.
Dieu le veut!

TOUS LES PAYSANS, *avec fureur.*

Aux armes! Au martyr!
Marchons!.. marchons!.. Vaincre ou mourir!

(Tous les paysans, excités par les trois anabaptistes, se sont armés de fourches, de pioches, de bâtons, et s'élancent sur les marches de l'escalier qui conduit au château.)

SCÈNE V.

(Les portes du château s'ouvrent; Oberthal sort; il est entouré de seigneurs ses amis, avec lesquels il cause en riant. A sa vue les paysans s'arrêtent; ceux qui avaient gravi les marches de l'escalier les redescendent avec effroi, et cachent les bâtons dont ils étaient armés. Oberthal s'avance tranquillement au milieu des paysans qui le saluent.)

CHŒUR DE PAYSANS, *ôtant leur chapeau.*

Salut! salut au noble châtelain!

OBERTHAL, *regardant le groupe des anabaptistes.*

Quels accents menaçants, quels cris sombres et tristes
Troublent jusqu'en nos murs la gaîté du festin!
(S'approchant d'eux.)
Ceux-là ne sont-ils pas de ces anabaptistes,
Ces fougueux puritains, ces ennuyeux prêcheurs,
Semant partout, dit-on, leurs dogmes imposteurs?

PLUSIEURS SEIGNEURS.

Ils nous divertiront peut-être,
Écoute-les.

LES TROIS ANABAPTISTES.

Malheur!.. Malheur!
A celui dont les yeux ne s'ouvrent qu'à l'erreur!

OBERTHAL, *regardant Jonas.*

Eh! mais, je crois le reconnaître;
Oui, c'est maître Jonas, mon ancien sommelier,
Que j'ai de ce château chassé par la fenêtre!
Il me volait mon vin, dont il se disait maître.
(Aux soldats qui l'accompagnent, montrant les trois anabaptistes.)
Que le fourreau du sabre aide à les châtier!

TOUS TROIS, *avec indignation.*

Un supplice infamant!

OBERTHAL, *à Zacharie.*

Et je vous fais suspendre
A ces nobles créneaux, vous et vos compagnons,
Si vous reparaissez jamais dans ces cantons!
(Aux soldats.)
Qu'on les chasse! Éloignez sa figure infernale!
(Apercevant Berthe qui s'avance timidement et fait la révérence.)
Ah! celle-ci vaut mieux. Approche, ma vassale.
(Aux seigneurs ses amis.)
Tous ces vins généreux, que j'ai bus à longs traits,
Enivrent ma raison et doublent ses attraits.
(A Berthe.)
Parle! Que me veux-tu?

BERTHE, *bas, à Fidès.*

Ma mère, j'ai bien peur!

FIDÈS.

Ne crains rien; je suis là pour te donner du cœur!

FIDÈS ET BERTHE, *à Oberthal.*

ROMANCE, *à deux voix.*

PREMIER COUPLET.

Un jour, dans les flots de la Meuse
J'allais périr... Jean me sauva!
Orpheline et bien malheureuse,
Dès ce jour il me protégea!
Je connais votre droit suprême;
Mais Jean m'aime de tout son cœur...
Ah! permettez qu'aussi je l'aime!
Le voulez-vous, mon bon seigneur?
Mon doux seigneur!

DEUXIÈME COUPLET.

Vassale de votre domaine,
Je suis sans fortune et sans bien
Et Jean, que son amour entraîne,
Veut m'épouser, moi qui n'ai rien!
Voici sa mère qui réclame
Pour son fils, ma main et mon cœur...
Permettez-moi d'être sa femme.
Le voulez-vous, mon bon seigneur?
Mon doux seigneur!

OBERTHAL, *regardant Berthe avec amour.*

Eh quoi! tant de candeur, d'attraits et d'innocence
Seraient perdus pour nous et quitteraient ces lieux!
(A Berthe.)
Non; ta beauté mérite un sort plus glorieux.
Pour toi, pour ton bonheur, usant de ma puissance,
Je refuse...

CHŒUR DE PAYSANS, *poussant un cri d'indignation.*

Grands dieux!

BERTHE, *se jetant dans les bras de Fidès.*

Ah! quelle horreur!

FIDÈS, *s'élançant au milieu des paysans.*

Ah! quel malheur!

OBERTHAL, *à droite, à ses amis.*

C'est à moi qu'appartient tant de grâce et de charmes;
Mon cœur à son aspect bat d'un transport soudain.

(Fidès à gauche, au milieu des paysans, leur fait honte de leur lâcheté, les supplie de défendre Berthe, et de réclamer justice pour elle. Les paysans, excités par ses reproches, s'avancent d'un air résolu et menaçant vers leur seigneur, qui, sans les voir, cause avec ses amis. A leur approche Oberthal se retourne; ses vassaux s'arrêtent interdits et tremblants.)

OBERTHAL, *s'avançant sur eux et les faisant reculer.*

Croyez-vous, par hasard, m'inspirer des alarmes?
Je l'ai dit; je le veux, moi, seigneur châtelain!
Vos cris sont moins puissants que Berthe et que ses [larmes!
Céder aux pleurs, peut-être : aux menaces, jamais!

(Pendant ces derniers vers, de jeunes pages de la suite d'Oberthal ont entouré Berthe et Fidès, qu'ils entraînent dans le château. Oberthal et ses amis les suivent, et derrière eux se referment les portes du château. Les paysans, muets de surprise et de frayeur, se retirent en silence et la tête baissée. Tout à coup on entend dans le lointain le psaume des anabaptistes. Ceux-ci paraissent au fond du théâtre; le peuple court au-devant d'eux et se prosterne à leurs pieds sur les marches de l'escalier, tandis que Zacharie, Jonas et Mathisen menacent du regard et du geste le château d'Oberthal. Le théâtre change à vue.)

ACTE DEUXIÈME.

L'auberge de Jean et de sa mère dans les faubourgs de la ville de Leyde. Porte au fond, et croisée donnant sur la

campagne. Portes à droite et à gauche. On entend au dehors un air de valse. Jean, tenant des brocs qu'il pose sur une table, sort de la chambre à droite et va ouvrir les portes du fond; il aperçoit devant cette porte et devant la croisée des paysans et des paysannes qui s'amusent à valser, et qui, toujours en valsant, entrent dans l'intérieur de la taverne; plusieurs se mettent a des tables et chantent le chœur suivant, tandis que les autres continuent toujours leurs danses.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CHŒUR.

Valsons, valsons toujours,
La valse a mes amours!
Peine ou beauté cruelle,
Tout s'étourdit par elle.
Demain, danseurs joyeux,
Nous valserons bien mieux.
Demain Jean se marie
A Berthe son amie!
Valsons, valsons toujours,
Pour lui, pour ses amours!

PLUSIEURS DANSEURS, *s'arrêtant fatigués.*
Pour les danseurs, allons, Jean, de la bière!

JEAN, *leur en versant.*
En voici, mes amis!
(*Remontant le théâtre et regardant vers la porte du fond.*)
Le jour baisse et ma mère
Bientôt sera de retour
Avec ma fiancée... O Berthe! ô mon amour!
(*Pendant ce temps, Jonas, Mathisen et Zacharie sont entrés dans la taverne en s'approchant d'une table où sont assis plusieurs paysans.*)

L'UN D'EUX, *s'adressant à Jonas.*
Avec nous, mon révérend pere!
Buvez-vous?

JONAS.
Volontiers!

JEAN, *à part et regardant toujours le fond du théâtre.*
Quand le bonheur m'attend,
D'où vient donc en mon cœur ce noir pressentiment?

JONAS, *regardant Jean qu'il n'a pas encore vu.*
O ciel!

MATHISEN ET ZACHARIE.
Qu'avez-vous donc?

JONAS.
Regarde, Zacharie,
Ce jeune homme...

ZACHARIE, *avec étonnement.*
En effet...

MATHISEN, *de même.*
Oui, ces traits... c'est frappant!

TOUS TROIS, *à voix basse.*
La ressemblance est inouie!

JONAS.
Et devant moi, vivant, j'ai cru voir, à son air,
David, le roi David, qu'on adore à Munster!

MATHISEN.
Ce tableau qu'on révère en notre Westphalie,
Et qui fait tous les jours des miracles...

JONAS, *lui faisant signe de se taire, et s'adressant à quelques-uns des paysans qui sont à gauche.*
Amis!
(*Leur montrant Jean qui, rêveur, ne les regarde pas.*)
Quel est cet homme?

UN PAYSAN.
Jean, le maître du logis!
Son cœur est excellent, et son bras est terrible!

JONAS, *toujours à demi-voix, au paysan.*
Il s'exalte?

LE PAYSAN.
Aisément!

JONAS, *de même.*
Il est brave?

LE PAYSAN.
Et dévot!
Il sait par cœur toute la Bible!

JONAS, *à ses deux compagnons, s'asseyant près de la table à gauche, à demi-voix.*
Amis! n'est-ce pas là l'apôtre qu'il nous faut?

TOUS TROIS.
Celui qu'à nous aider appelle le Très-Haut!
(*Ils continuent à causer à voix basse; pendant ce temps les paysans reprennent le chœur et la valse.*)
La nuit déjà couvre la terre,
Et chez soi le repos est doux;
J'attends Berthe et ma mère;
Partez, amis, retirez-vous!

CHŒUR.
Partons; il attend sa belle!
Son cœur bat d'amour et d'espoir;
Partons! Qu'il reste avec elle!
Bonsoir, ami, bonsoir!
(*Ils sortent tous en valsant, et la valse continue encore dans le lointain, après qu'ils sont partis. Restent en scène les trois anabaptistes, et Jean qui va s'asseoir, rêveur, près de la table à droite.*)

SCÈNE II.

JONAS, MATHISEN, ZACHARIE *se lèvent et s'approchent de* JEAN.

JONAS, *lui frappant sur l'épaule.*
Ami Jean, quel nuage obscurcit ta pensée?

JEAN.
J'attends ma mère avec ma fiancée;
Leur retard m'inquiète, et déjà l'autre nuit
Un sinistre présage a troublé mon esprit!

TOUS TROIS.
Qu'est-ce donc?.. parle... ami!

JEAN.
Qu'ici votre science
Eclaire par pitié ma faible intelligence
Sur mille objets bizarres et confus,
Et que deux fois en dormant j'ai revus!

RÉCITATIF.

Sous les vastes arceaux d'un temple magnifique,
J'étais debout!.. le peuple à mes pieds prosterné,
Et du bandeau royal mon front était orné!
Mais pendant qu'ils disaient, dans un pieux cantique:
C'est David! le Messie... et le vrai fils de Dieu!
Je lisais sur le marbre, écrits en traits de feu:
Malheur à toi!!! Ma main voulait tirer mon glaive,
Mais un fleuve de sang et m'entoure et s'élève.
Pour le fuir, sur un trône en vain j'étais monté;
Et le trône et moi-même il a tout emporté!!!
Au milieu des éclairs, au milieu de la flamme,
Pendant qu'aux pieds de Dieu Satan traînait mon âme,
S'élevait de la terre une clameur: « Maudit!
« Qu'il soit maudit! »

Mais vers le ciel et dans l'abîme immense
Une voix s'éleva qui répéta : « Clémence !
« Clémence ! »
Et ce cri fut le seul que le ciel entendit !

ENSEMBLE.

LES TROIS ANABAPTISTES.

Calme-toi, calme ta crainte !
Des élus la marque sainte
Sur ton front se trouve empreinte,
Et sur toi veillent les cieux !
Sur ce songe prophétique,
Sur le sort qu'il pronostique,
Le ciel même à nous s'explique...
L'avenir s'offre à nos yeux

JONAS.

Oui, la lumière céleste
Nous guide et ne nous trompe pas!
Jean!.. tu régneras

TOUS TROIS.

Jean!.. tu régneras!!

JONAS.

Dieu par notre voix te l'atteste!

TOUS TROIS.

Jean! tu régneras!..

JEAN.

Moi, mes amis! vous n'y pensez pas!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Il est un plus doux empire
Auquel dès longtemps j'aspire!
Toi, mon bien, mon seul bonheur!
Si je règne sur ton cœur,
Pour moi le plus beau royaume
Ne vaut pas ce toit de chaume,
Doux asile du plaisir,
Où je veux vivre et mourir,
Où Berthe sera toujours
Et ma reine et mes amours!

LES TROIS ANABAPTISTES.

Ah! quelle folie extrême!
Dédaigner le rang suprême!
Marche avec nous, suis nos pas
Et bientôt tu régneras.

DEUXIÈME COUPLET.

JEAN, *montrant la porte à gauche.*

Au lieu de pompe royale,
Pour sa chambre nuptiale,
J'ai cueilli la fleur des champs!
C'est ce soir que je l'attends!
(*Avec amour.*)
Ce soir, au plus beau royaume
Je préfère l'humble chaume,
Doux asile du plaisir,
Où je veux vivre et mourir,
Où Berthe sera toujours
Et ma reine et mes amours!

ENSEMBLE.

JEAN.

O joie! ô bonheur suprême!
D'être aimé de ce qu'on aime,
Je ne veux qu'elle ici-bas!
Loin de moi portez vos pas!

JONAS, MATHISEN, ZACHARIE.

Ah! quelle folie extrême!
Dédaigner le rang suprême!
Marche avec nous, suis nos pas
Et bientôt tu régneras!

(*Les anabaptistes sortent.*)

SCÈNE III.

JEAN, *seul.*

Ils partent!.. grâce au ciel!.. leur funeste présence
M'empêchait d'être heureux!
(*Remontant le théâtre.*)
Oui, demain, quand j'y pense,
Demain mon mariage!!.. ô riant avenir!..
(*S'approchant de la porte et des croisées du fond.*)
Eh! mais, quel bruit... retentit à cette heure!
De loin d'ici n'entends-je pas
Le galop des coursiers, les armes des soldats?
Qui peut les amener dans mon humble demeure?

SCÈNE IV.

JEAN; BERTHE, *entrant en courant, pâle, nu-pieds et échevelée; elle court se jeter dans les bras de Jean.*

JEAN, *poussant un cri.*

Berthe!.. ma bien-aimée! ah! d'où vient ton effroi?

BERTHE.

Des fureurs d'un tyran... sauve-moi... défends-moi!..
Comment fuir ses regards!..
(*Jean lui montre sous l'escalier un enfoncement caché par un rideau.*)

BERTHE, *près de l'escalier, et pendant que Jean regarde avec crainte au dehors.*

D'effroi, je tremble encore!
Au trépas viens m'arracher,
Dieu puissant, toi que j'implore!
A leurs yeux viens me cacher.
(*Un sergent et des soldats paraissent à la porte du fond. Berthe se cache dans l'enfoncement à droite.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN SERGENT D'ARMES ET DES SOLDATS.

LE SERGENT.

Par l'ordre de mon maître, et non loin de ces rives,
Au château de Harlem je menais deux captives,
Quand près de ta chaumière, et dans un bois épais
Dont les sombres détours l'ont cachée à ma vue,
L'une soudain a fui!.. qu'est-elle devenue?
Réponds!

JEAN.

Je n'en sais rien!..

LE SERGENT, *le regardant.*

Si vraiment, tu le sais,
Te taire est déjà trop d'audace!..
Tu me la livreras!

JEAN, *avec indignation.*

Moi! moi! plutôt mourir!

LE SERGENT, *avec dédain.*

Que m'importent tes jours? que veux-tu que j'en fasse?
Mais ta mère à l'instant à tes yeux va périr
Si tu ne parles pas ..

JEAN, *étendant ses mains suppliantes.*

Ma mère!.. grâce!.. grâce!..

LE SERGENT, *souriant.*

Ah! le moyen est bon!.. vois! choisis?..

JEAN.

Ah! tyran!!!

(*Il reste quelques instants la tête cachée entre ses mains, et l'orchestre exprime les combats qui se livrent en lui.*)

LE SERGENT, *voyant qu'il hésite.*

Eh bien!

JEAN, *relevant la tête avec fureur.*

Qu'entre nous deux le ciel juge et décide,
Et qu'il fasse sur toi tomber le parricide!

(*Le sergent remonte le théâtre et fait signe à ses soldats d'amener Fidès. Pendant ce temps Berthe, pâle et tremblante, entr'ouvre le rideau à droite. Jean fait un pas vers elle; mais en ce moment on a traîné Fidès à la porte du fond, elle tombe à genoux en étendant les bras vers son fils; des soldats lèvent la hache sur sa tête. Jean se retourne, l'aperçoit; il pousse un cri, s'élance vers Berthe, la fait passer devant lui au moment où le sergent redescend le théâtre.*)

JEAN, *à Berthe, avec désespoir.*

Va-t'en!.. va-t'en!..
Par le ciel ou par Satan.
Va-t'en!

(*Le sergent reçoit dans ses bras Berthe à moitié évanouie; ses soldats l'entraînent, et Jean tombe hors de lui, sur la chaise à droite, près de la table. Fidès, qu'on a laissée libre, redescend le théâtre en chancelant.*)

SCÈNE VI.

JEAN, FIDÈS.

JEAN, *revenant à lui et se rappelant ce qui vient de se passer.*

Ah! qu'ai-je dit! plutôt la mort... je la préfère,
Courons!..

FIDÈS, *tombant à ses genoux qu'elle embrasse.*

Mon fils! mon fils! sois béni dans ce jour!
Ta pauvre mère
Te fut plus chère
Que Berthe et que ton amour!
Tu viens de donner pour ta mère
Plus que ta vie, en donnant ton bonheur!
Que jusqu'au ciel s'élève ma prière,
Et sois béni, mon fils, béni dans le Seigneur!

JEAN, *froidement.*

Oui! j'ai fait mon devoir!

FIDÈS, *le regardant.*

O mortelles alarmes!
Quel air morne et glacé!.. dans tes yeux point de larmes!
Ta douleur n'ose-t-elle éclater devant moi?
Mais moi, je viens, mon fils, pour pleurer avec toi!

JEAN, *froidement.*

A quoi bon murmurer et se plaindre, ma mère?
Il faut bien obéir aux nobles, aux seigneurs;
Nos femmes et nos biens, nos enfants sont les leurs!
Nous devons, sous le joug, nous courber et nous taire.

FIDÈS.

Je n'aime pas, mon fils, t'entendre ainsi parler!
Quelque sombre projet t'agite?

JEAN.

Non, ma mère!
Il est tard!.. le repos est pour vous nécessaire!..
Laissez-moi!
(*Avec impatience.*)
Je le veux!

FIDÈS.

Ah! tu me fais trembler!

Je te laisse!
(*Avec tendresse.*)
A demain!

JEAN, *d'un air froid et calme.*

A demain!

(*Fidès entre dans la chambre à droite.*)

SCÈNE VII.

JEAN, *seul, cessant de se contraindre et éclatant.*

O furies!
Qui déchirez mon cœur, venez, guidez mon bras!
Le ciel ne tonne pas sur ces têtes impunies!
A moi donc de punir, à moi donc leur trépas!
Qui faut-il immoler?.. qui frapper?.. tous!!! je jure
De laver dans leur sang ma honte et mon injure!
Oui... leur sang! mais comment?..

(*On entend dans le fond le psaume des trois anabaptistes.*)

VOIX DES ANABAPTISTES.

Au nom d'un Dieu vengeur,
Venez à nous! sinon, malheur à vous! malheur!

JEAN.

Ah! c'est Dieu qui m'entend!.. Dieu qui me les envoie
Pour servir ma vengeance et me livrer ma proie!

(*Il va à la porte du fond qu'il ouvre doucement.*)

SCÈNE VIII.

JONAS, MATHISEN, ZACHARIE, JEAN.

JEAN, *à demi-voix.*

Entrez; ma mère dort! entrez et parlez bas.
Dans mes rêves tantôt, lisant le rang suprême,
Ne m'avez-vous pas dit: Suis-nous! tu régneras?

JONAS.

Et nous t'offrons encore un diadème!
Sois roi!

JEAN.

Pourrai-je alors frapper mes ennemis?

MATHISEN ET ZACHARIE.

A ta voix ils seront par nous anéantis!

JEAN.

Et pourrai-je immoler Oberthal?

JONAS.

Ce soir même!

JEAN.

Que faut-il faire alors? parlez et je vous suis!

JONAS.

Gémissant sous le joug et sous la tyrannie,
Nos frères d'Allemagne attendent le Messie
Qui doit briser leurs fers! prêts à se soulever
Au seul nom du prophète
Que Dieu leur a promis, et que j'ai su trouver!

JEAN.

Que dites-vous?

JONAS.

Le ciel dont je suis l'interprète,
Le ciel nous a lui-même, à des signes certains,
Révélé cet élu marqué par les destins!
(*Avec force.*)
Jean! Dieu t'appelle! Jean! le ciel cette nuit même
Ne t'a-t-il pas dicté sa volonté suprême!

JEAN, *troublé.*

Tu dis vrai!

JONAS.

Bien souvent te brisant sous sa loi,
N'est-ce pas son esprit qui s'empare de toi?

JEAN.

Tu dis vrai!

JONAS.

Viens alors, viens avec nous, mon frère.

ENSEMBLE.

JONAS, MATHISEN, ZACHARIE.

Oui! c'est Dieu qui t'appelle et t'éclaire
A tes yeux a brillé sa lumière,
En tes mains il remet sa bannière.
Avec elle apparais dans nos rangs,
Et des grands cette foule si fière
Va par toi se réduire en poussière,
Car le ciel t'a choisi sur la terre
Pour frapper et punir les tyrans!

JEAN.

Oui! le Dieu qui m'appelle et m'éclaire
A souvent, dans la nuit solitaire,
A mes yeux fait briller sa lumière!
O mon Dieu! j'obéis, je me rends!
Oui! j'irai sous ta sainte bannière
A ta voix les réduire en poussière!
Car ton bras m'a choisi sur la terre
Pour frapper et punir les tyrans!

JONAS.

Ne sais-tu pas qu'en France, une chaste héroïne
Qu'inspiraient, comme toi, de saintes visions,
Jeanne d'Arc a sauvé son pays...

JEAN.

Oui, marchons...
Tombe sur nos tyrans la vengeance divine!

ZACHARIE.

Mais, envoyé du ciel, songe bien désormais
Que tout lien terrestre est brisé pour jamais!
Que tu ne verras plus ton foyer ni ta mère!

JEAN.

Ma mère!

MATHISEN ET ZACHARIE.

Elle n'est plus pour toi qu'une étrangère!

JONAS.

Partons ou renonçons, amis, à nos projets!

JEAN.

Partir! sans voir ma mère!

JONAS, MATHISEN, ZACHARIE.

Il le faut, Dieu le veut!

JEAN.

Ah! pour grâce dernière,
Avant de m'éloigner que je la voie encor!
(*S'approchant de la porte à droite.*)
Du silence!.. elle dort!
(*Il avance la tête et écoute.*)
Et pendant son sommeil, murmure une prière!
(*Écoutant plus attentivement.*)
C'est pour moi qu'elle prie!
(*Écoutant, et répétant à mesure les paroles.*)
Oui, pour moi son enfant!
Et son enfant la fuit et la délaisse!..
Non, non... partez sans moi! je reste à sa vieillesse!
Ma mère est le seul bien qui me reste à présent!

TOUS TROIS, *à demi-voix.*

Et la vengeance!!!
Et l'espérance
De voir tomber nos oppresseurs!

JEAN, *regardant toujours à droite, avec douleur et regret.*

Ma mère!

TOUS TROIS, *de même.*

Et la couronne
Que le ciel donne.
A ses élus! à ses vengeurs!

JEAN, *de même.*

Ma mère!

TOUS TROIS.

O sainte extase
Qui nous embrase,
D'un vain amour brise les nœuds.
Viens! Dieu t'appelle,
Palme immortelle
Pour toi descend du haut des cieux!

JEAN, *aux trois anabaptistes.*

Un seul... un seul instant de grâce!

TOUS TROIS.

Voici l'heure!.. viens, suis nos pas.

JEAN.

Prêt à partir, qu'au moins son fils l'embrasse.
(*Il fait un pas dans la chambre et revient vivement.*)
Non, si je l'embrassais je ne partirais pas!
Adieu tout mon bonheur!

TOUS TROIS, *à demi-voix et l'entraînant.*

Et la vengeance!
Et l'espérance
De voir tomber nos oppresseurs!

JEAN, *entraîné par eux et tendant les bras vers la chambre à droite, et à demi-voix.*

Ma mère!

TOUS TROIS, *l'entraînant toujours.*

Et la couronne
Que le ciel donne
A ses élus, à ses vengeurs!

JEAN, *de même.*

Ma mère!

ENSEMBLE.

JONAS, MATHISEN, ZACHARIE.

O sainte extase
Qui nous embrasse,
Viens le guider dans les combats!
Oui, Dieu t'appelle;
Soldat fidèle,
Entends sa voix et suis nos pas!
Viens, suis nos pas!

JEAN, *que l'on entraîne.*

Adieu, ma mère
Et ma chaumière!
Je ne dois plus vous voir, hélas!
O mon village!
O douce image!
Oui, dans mon cœur tu resteras!
(*Ils entraînent Jean. La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME.

Le camp des anabaptistes dans une forêt de la Westphalie. En face du spectateur, un étang glacé qui s'étend à l'horizon et se perd dans les brouillards et dans les nuages. A droite et à gauche, une antique forêt dont les arbres bordent un côté de l'étang; de l'autre côté de l'étang, les tentes des anabaptistes. Le jour est sur son déclin. On entend dans le lointain un bruit de combat qui augmente et se rapproche. Des soldats anabaptistes se pré-

cipitent sur le théâtre par la droite; des femmes et des enfants sortant du camp, accourent à leur rencontre au moment où un autre groupe de soldats entre par la gauche, traînant, enchaînés, plusieurs prisonniers, hommes et femmes richement vêtus, hauts barons et dames châtelaines des environs, un moine, des enfants, etc.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHISEN ET LE CHŒUR *montrant les prisonniers.*

CHŒUR.

Du sang! que Judas succombe!
Du sang! dansons sur leur tombe!
Du sang! voilà l'hécatombe
Que Dieu vous demande encor!
Frappez l'épi dès qu'il s'élève,
Frappez le chêne dans sa sève,
Qu'ils tombent tous sous notre glaive,
Car Dieu l'a dit, Dieu veut leur mort!

TOUS, *levant leurs bras au ciel.*

Gloire au Dieu des élus!
Te Deum laudamus!

MATHISEN.

Et les méchants couvraient la terre,
Et leurs forfaits sont expiés!
Et le Prophète en sa colère,
Les renversa tous sous nos pieds

CHŒUR.

Du sang! que Judas succombe!!
Du sang! dansons sur leur tombe!
Etc., etc.

(Les femmes et les enfants dansent autour des prisonniers qu'on a amenés au milieu du théâtre, et qui tombent à genoux; les haches sont levées sur leurs têtes.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MATHISEN.

MATHISEN, *se plaçant devant les prisonniers, et s'adressant aux soldats.*

Arrêtez!

UN DES CHEFS ANABAPTISTES, *à Mathisen.*

Quoi! ton cœur connaît la pitié!

MATHISEN.

Non!
Mais ces nobles seigneurs peuvent payer rançon,
Qu'on les épargne!..

LES ANABAPTISTES.

Il a raison!

(On emmène les prisonniers vers le camp qui est à gauche. En ce moment on entend, vers la droite, une marche brillante. C'est Zacharie revenant du combat avec un groupe d'anabaptistes.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, ZACHARIE, SOLDATS ANABAPTISTES.

ZACHARIE.

Aussi nombreux que les étoiles
Ou bien que les flots de la mer,
En chasseurs, qui tendraient leurs toiles
Contre les aigles du désert,
Vers nos phalanges immortelles,
Venaient les païens courroucés!
Où donc sont-ils?.. Ils ont fui, dispersés!
Comme le sable, au désert!.. Dispersés!

Dispersés!
Tous, dispersés!

Couvrant les monts, couvrant les plaines,
Leurs chars qu'on voyait défiler,
Pour nous lier traînaient des chaînes,
Des roseaux pour nous flageller!
Pour nous punir, pauvres esclaves,
Ces vaillants guerriers sont venus!
Où sont-ils, ces guerriers si braves?..
Où donc sont-ils?.. Ils ne sont plus!

(A la fin de ce couplet, les soldats anabaptistes, accablés de fatigue, se sont assis ou étendus sur la neige pour se reposer.)

MATHISEN, *prenant Zacharie à part.*

Voici la fin du jour! Nos fidèles soldats
Depuis l'aurore ont tous combattu!..

ZACHARIE.

Pour la gloire!

MATHISEN.

Aux estomacs à jeun elle ne suffit pas.

ZACHARIE.

Voici venir pour eux les fruits de la victoire!
Sur cet étang glacé, de tous les environs,
De nombreux pourvoyeurs, le front haut, le pied leste,
Accourent vers le camp!

MATHISEN.

C'est la manne céleste
Qui vient reconforter nos pieux bataillons.

(On voit dans le fond du théâtre, défiler, sur l'étang glacé, des traîneaux attelés de chevaux, les petites voitures à quatre roues chargées de provisions: la fermière est assise sur la banquette de devant, et un homme debout, derrière elle, pousse le traîneau. Des hommes, des femmes et des enfants, portant sur leur tête des paniers ou des pots de lait, sillonnent l'étang glacé dans tous les sens et abordent auprès du camp.)

ZACHARIE, *prenant à part Mathisen.*

Et toi pendant ce temps...
(Il lui parle bas et lui remet un papier cacheté.)
Va!.. tu m'entends!
(Mathisen sort par la droite.)

CHŒUR DES ANABAPTISTES.

Voici les laitières,
Lestes et légères,
Sur leurs têtes fières
Portant leurs fardeaux;
Leurs pieds avec grâce
Effleurant la glace
Sans laisser de trace
Glissent sur les flots.

CHŒUR DE PAYSANS ET DE PAYSANNES.

Pour vous nous quittons nos cabanes,
Pour vous servir nous venons en ce lieu!
Achetez! achetez!.. loin de nous les profanes!
Nous ne vendons qu'aux soldats du vrai Dieu!

CHŒUR DES ANABAPTISTES.

Voici les fermières,
Lestes et légères,
Etc., etc.

(Les anabaptistes courent recevoir les provisions qu'on leur apporte et offrent en échange aux pourvoyeurs

et aux jeunes filles des étoffes précieuses, des vases de prix, entassés dans le camp. Les jeunes filles, qui ont défait leurs patins, se mettent à danser, pendant que les soldats anabaptistes, qui se sont assis, boivent et mangent, servis par leurs femmes et leurs enfants. — La nuit commence à descendre sur la forêt; les paysans et les paysannes ont repris leurs patins, et on les voit au loin disparaître sur l'étang glacé.)

ZACHARIE, *aux anabaptistes.*
Livrez-vous au repos, frères, voici la nuit.

(Les anabaptistes s'éloignent. On place des sentinelles; des patrouilles partent pour veiller autour du camp; le théâtre change et représente la tente de Zacharie, une table, des siéges, etc., etc.)

SCÈNE IV.

ZACHARIE, MATHISEN, *entrant ensemble par l'ouverture que les rideaux relevés forment au fond de la tente.*

ZACHARIE, *allant à lui.*
Ainsi que je l'avais prescrit,
Tu reviens de Munster!..

MATHISEN.
J'ai sommé de se rendre
Son gouverneur, le vieil Oberthal!

ZACHARIE.
Qu'a-t-il dit?

MATHISEN.
Le château de son fils, par nous réduit en cendre,
L'a rendu furieux; il ne veut rien entendre!
L'impie!..

ZACHARIE.
Il a beau faire, il cédera bientôt!

MATHISEN.
Oui, mais en attendant, si Munster nous résiste,
C'en est fait, dès demain, du dogme anabaptiste,
Car l'empereur accourt!

ZACHARIE.
Il faut donner l'assaut!
Prends trois cents de nos gens! saisissons l'avantage
De la nuit...

MATHISEN, *hésitant.*
Mais pourtant...

ZACHARIE.
C'est l'arrêt du Très-Haut!
C'est l'ordre du Prophète! Enflamme leur courage!
Promets-leur, en son nom, la gloire et le pillage!
(Mathisen sort.)

SCÈNE V.

ZACHARIE, *regardant du côté où est la tente du Prophète.*

Idole populaire!.. utile à nos desseins,
Et qu'après le succès renverseront nos mains!..
J'ignore quel projet... quel remords le tourmente;
Mais Jean depuis hier, retiré sous sa tente,
Refuse de paraître!..

SCÈNE VI.

ZACHARIE, JONAS ET PLUSIEURS SOLDATS *se présentent a l'entrée de la tente amenant* OBERTHAL.

JONAS, *s'adressant à Zacharie.*
Un voyageur errant
Que nous avons surpris aux environs du camp!

OBERTHAL, *avec embarras.*
Egaré dans la nuit et dans ce bois immense...

JONAS.
Il venait, a-t-il dit, se joindre à nous.

ZACHARIE.
Avance!
Est-ce vrai qu'en nos rangs tu venais t'engager?

OBERTHAL, *à part.*
Laissons-lui son erreur! seul moyen, je le pense,
De pénétrer plus tard à Munster sans danger!

TRIO.

OBERTHAL.
Sous votre bannière
Que faut-il faire?
Je veux le savoir!

JONAS ET ZACHARIE.
Tu veux le savoir?
Puisque tu persistes,
Des anabaptistes
Voici le devoir:

(Jonas va chercher au fond de la tente un broc et des verres qu'il place sur la table.)

ZACHARIE.
Le paysan et sa cabane
En tout temps tu respecteras!

OBERTHAL.
Je le jure!

ZACHARIE.
Abbaye ou couvent profane
Par le vin tu purifieras.

OBERTHAL.
Je le jure!

JONAS.
Ou baron, ou marquis, ou comte,
Au premier chêne tu pendras!

OBERTHAL.
Je le jure!

ZACHARIE.
Toujours et quel que soit leur compte,
Leurs beaux écus d'or tu prendras!

OBERTHAL.
Je le jure!

JONAS.
Du reste, en bon chrétien, mon frère,
Saintement toujours tu vivras!

ZACHARIE ET JONAS, *allant à la table, et versant du vin dans trois verres.*
Versez, versez, frères!
Le doux choc des verres
Fait les cœurs sincères
Et les vrais amis!
(A part.)
Prudence et mystère...
Est-il bien sincère?
Si par un faux frère
Nous étions trahis!

OBERTHAL, *à part.*
Infâme repaire!
Race sanguinaire,
Au ciel et sur terre
Soyez tous maudits!
(Aux anabaptistes.)
J'y consens, mon frère.
Oui, le ciel m'éclaire:
Sous votre bannière
Je dois être admis!

JONAS.
Pour prendre Munster l'invincible,
Avec nous à l'instant tu marcheras!

OBERTHAL.
J'irai!

JONAS.
Et son gouverneur si terrible...

OBERTHAL.
Qui?

ZACHARIE.
Le vieil Oberthal!

OBERTHAL, *à part.*
Mon père!

JONAS, *lui versant à boire.*
Massacré!

OBERTHAL, *à part.*
Juste ciel!..

JONAS.
Et son fils, si nous pouvons le prendre,
Aux créneaux des remparts par nous sera pendu!
Tu le jures?..

OBERTHAL, *avec indignation.*
Qui? moi?

ZACHARIE, *avec colère.*
Par la Bible, veux-tu
Jurer avec nous de le pendre?

OBERTHAL.
Je le jure!..

JONAS ET ZACHARIE.
C'est bien!.. c'est entendu!

ENSEMBLE.

JONAS ET ZACHARIE.
Verse, verse, frère,
Puisque Dieu t'éclaire;
Sous notre bannière
Tu seras admis!
Embrassons-nous, frères.
Le doux choc des verres
Fait les cœurs sincères
Et les vrais amis!

OBERTHAL.
Verse, verse, frère,
Oui, le ciel m'éclaire;
Sous votre bannière
Je dois être admis!
(*A part.*)
O Dieu tutélaire,
Ta juste colère
Châtiera, j'espère,
De pareils bandits!

JONAS.
Mais pourquoi dans l'ombre
Demeurer ainsi?
Chassons la nuit sombre
Qui nous couvre ici.
(*Tirant de sa poche un briquet qu'il se met à battre.*)
La flamme scintille,
Et grâce à ce fer,
Du caillou pétille
Et jaillit l'éclair.
(*Il allume une lampe qui est sur la table.*)
O douce rencontre,
Qui sans doute ici
L'un à l'autre montre
Les traits d'un ami!
(*A la lueur de la lampe qui vient de s'allumer, tous trois se reconnaissent.*)
O ciel!

JONAS.
C'est lui!

OBERTHAL, *à part.*
Brigand!

ZACHARIE.
Oberthal!

JONAS.
Cet infâme!

OBERTHAL.
Mon sommelier, fils de Satan!

JONAS.
Mon ancien maître, mon tyran!

OBERTHAL.
Vous! que tous deux l'enfer réclame.

ZACHARIE.
Toi qui fis couler notre sang!

ENSEMBLE.

JONAS ET ZACHARIE.
Le ciel nous éclaire!
Réjouis-toi, frère,
A notre bannière,
Que tu vois d'ici.
O destin prospère,
Tu seras, j'espère,
Pendu par un frère
Et par un ami!

OBERTHAL.
O Dieu tutélaire!
Ta juste colère
Châtiera, j'espère,
De pareils bandits!
Infâme repaire,
Race sanguinaire,
Au ciel et sur terre
Soyez tous maudits

(*Les soldats qui étaient en sentinelle à la porte de la tente sont accourus au bruit et entraînent Oberthal.*)

ZACHARIE, *à Jonas.*
Qu'on le mène au supplice!..
(*Réfléchissant.*)
Ah! qu'un moine l'escorte!

JONAS.
Sans consulter le Prophète!

ZACHARIE, *avec impatience.*
Il n'importe!
(*Apercevant Jean qui entre dans la tente par la droite.*)
C'est lui!.. va-t'en.
(*Jonas sort par le fond. Jean entre par la droite, l'air pensif et la tête baissée.*)

SCÈNE VII.

ZACHARIE, JEAN.

ZACHARIE, *s'approchant de Jean.*
Quel air pensif et soucieux,
Quand le guerrier prophète, inspiré par les cieux,
Apparaît dans sa gloire à l'Allemagne entière,
Comme l'ange vengeur que la France révère!..

JEAN.
Jeanne d'Arc sur ses pas fit naître des héros,
Et je n'ai sur les miens traîné que des bourreaux!

ZACHARIE.
Dans le sang des tyrans ils vengent nos injures!

JEAN, *se parlant à lui-même et portant la main à son cœur.*
Alors donc, ô mon cœur, d'où vient que tu murmures,

Et pourquoi sous mes pieds cet abime de feu?
(*A Zacharie.*)
Oui, je doute de vous, de moi-même et de Dieu.
Je n'irai pas plus loin!

ZACHARIE.

Qu'oses-tu dire?

JEAN.

Que je veux voir ma mère!

ZACHARIE.

Ou plutôt son trépas!
Car si tu la revois, ne t'en souvient-il pas,
Dans l'intérêt du ciel, à l'instant elle expire!

JEAN, *se levant, et jetant son épée.*

Pour m'immoler d'abord reprenez donc ce fer!
Je vous le rends, adieu! L'Allemagne enchaînée
Est libre par mon bras; ma tâche est terminée!

ZACHARIE.

Jeanne a sacré dans Reims le roi qui lui fut cher;
Toi, tu dois être un jour couronné dans Munster!

JEAN, *avec force.*

Ma tâche est terminée,
Je n'irai pas plus loin!

ZACHARIE, *derrière lui, à part, et portant la main à son poignard.*

Par Satan et l'enfer!..

SCÈNE VIII.

OBERTHAL, *la tête baissée, conduit par* JONAS *et des* SOLDATS, *traverse le théâtre, au fond, en dehors de la tente. Le moine qui a paru à la première scène est à côté d'Oberthal et l'exhorte; à ses côtés deux soldats portent des torches.*

JEAN, *se retournant.*

Où va ce prisonnier?

JONAS.

A la mort!

ZACHARIE, *aux soldats.*

Qu'il vous suive!

JEAN, *avec fierté.*

Qui peut dire : Il mourra, si moi, je dis : Qu'il vive!
Je lui fais grâce!..

(*Reconnaissant à la lueur des torches Oberthal qui entre dans la tente, il recule avec horreur.*)

Oberthal!..

ZACHARIE, *avec ironie.*

Ton courroux
Lui fait-il grâce encor?

JEAN.

Laisse-nous! laisse-nous!

(*Zacharie et Jonas sortent.*)

SCÈNE IX.

JEAN, OBERTHAL, SOLDATS *au fond du théâtre, en dehors de la tente.*

JEAN, *à Oberthal.*

Le ciel à moi te livre!

OBERTHAL.

Il est juste!.. mon crime
A mérité la mort; du haut de mes créneaux,
Berthe, pure et chaste victime,
Pour sauver son honneur, s'élança dans les flots!

JEAN, *avec fureur.*

Morte!

OBERTHAL.

Non!.. et touché du remords qui m'accable,
Dieu voulut épargner ce forfait au coupable!
Des flots il sauva Berthe!

JEAN, *vivement.*

Et comment, parle?

OBERTHAL.

Hier,
Un de mes gens prétend l'avoir vue à Munster.

JEAN, *avec force.*

A Munster! à Munster!

OBERTHAL.

J'allais implorer d'elle
Et du ciel mon pardon; en tes mains me voilà!
J'ai tout dit, frappe!

JEAN, *aux soldats, qui s'avancent la hache levée.*

Épargnez l'infidèle!

(*A part.*)

Berthe sur lui prononcera!

(*Les soldats emmenent Oberthal.*)

SCÈNE X.

JEAN, *seul.*

Remparts, que ma pitié n'osait réduire en cendre,
Vous qui me cachez Berthe, il faudra me la rendre.
Et vous, à qui je dois sa vie et mon bonheur,
Un aussi grand miracle ouvre mes yeux, Seigneur,
Et je ne doute plus!.. Lumières éternelles,
Je vous suis!.. Guidez-moi vers Munster!..

SCÈNE XI.

JEAN, MATHISEN, *accourant effrayé, et entrant par la gauche de la tente.*

MATHISEN.

O terreur!

JEAN.

Qu'est-ce donc?.. dans le camp d'où vient cette rumeur?

MATHISEN.

Toi seul peux désarmer ces cohortes rebelles,
Des portes de Munster, des guerriers sont sortis,
Et les nôtres par eux mis en fuite et détruits...

JEAN.

Courons!..

(*Suivi de Mathisen, il se précipite par la gauche hors de la tente. Le théâtre change et représente de nouveau le camp des anabaptistes.*)

SCÈNE XII.

TOUS LES SOLDATS, *accourant en désordre.*

PREMIER CHŒUR.

Trahis, trahis,
Par lui, Munster nous fut promis.
Il dut par nous être conquis!

DEUXIÈME CHŒUR.

Il nous disait : la palme est prête,
Et quand il prédit sa conquête...

PREMIER CHŒUR.

Nos soldats, lâchement surpris,
Sont livrés à nos ennemis!

TOUS.

La mort! la mort au faux prophète!

PREMIER CHŒUR.

Du haut des remparts de Munster
Jaillissent la foudre et le fer!

DEUXIÈME CHŒUR.

Oui, le ciel fait, sur notre tête,
Mugir et tomber la tempête!

(*Jean paraît en ce moment.*)

TOUS.

La mort! la mort au faux prophète!

JEAN, *s'adressant aux soldats.*

Qui vous a, sans mon ordre, entraînés aux combats?

TOUS, *montrant Mathisen.*

C'est lui!..

MATHISEN, *effrayé, montrant Zacharie.*

C'est lui!..

JEAN, *à Zacharie, Jonas et Mathisen.*

Perfides, que mon bras

(*S'adressant aux soldats.*)

Devrait punir!.. Et vous, insensés que vous êtes,
Depuis quand au trépas ai-je voué vos têtes,
Sans y marcher devant vous?
Du Dieu qui, dans ses mains, tenait les palmes prêtes
Votre rébellion excita le courroux!
Pour obtenir de lui la victoire... à genoux!
Peuple impie, à genoux!
Et sous son bras vengeur, coupables, courbez-vous.

(*Tous se mettent à genoux.*)

PRIÈRE AVEC CHŒUR.

Seigneur, qui vois notre faiblesse,
Dans la cendre mon front s'abaisse,
Car ton appui m'est retiré!
Seigneur, exauce ma prière,
Seigneur, apaise ta colère,
Pardonne à ton peuple égaré!

(*On entend dans le lointain un bruit de clairons et de trompettes.*)

Ecoutez! écoutez! les clairons font entendre
Sur les murs de Munster leurs défis orgueilleux!
Dieu m'inspire... Marchons!.. sur vos fronts glorieux
La victoire va descendre!

TOUS.

Oui, c'est l'élu! c'est le fils du Seigneur!

JEAN, *à part, avec amour.*

Berthe sera sauvée!

(*Haut, avec exaltation.*)

Oui, je serai vainqueur!

(*Avec un délire religieux, et comme inspiré.*)

Et toi qui m'apparais, Dieu puissant! Dieu vengeur!..

HYMNE DE TRIOMPHE.

Roi du ciel et des anges,
Je dirai tes louanges
Comme David ton serviteur!
Car Dieu m'a dit : Ceins ton écharpe
Et conduis-les dans le salut.
Réveille-toi, ma harpe!
Réveille-toi, mon luth!
Victoire! c'est Dieu qui m'envoie;
Que sa bannière se déploie,
Que les monts tressaillent de joie
Et disent la gloire des cieux!
La main qui lance le tonnerre
Réduit les remparts en poussière!
L'Eternel est roi sur la terre,
L'Eternel est victorieux!

(*Regardant le jour qui commence à paraître au fond de la forêt.*)

En marche! en marche! et combattez sans crainte,
Car Dieu nous suit de ses regards!
En marche! en marche!.. et devant l'Arche sainte,
Munster, tomberont tes remparts!

(*L'armée des anabaptistes se range en bataille et commence par défiler.*)

Guerriers, que la trompette
Annonce leur défaite;
Que le clairon répète
Notre chant
Triomphant!

Victoire!..

CHŒUR.

Victoire! c'est Dieu qui l'envoie;
Que sa bannière se déploie,
Que les monts tressaillent de joie
Et disent la gloire des cieux!
La main qui lance le tonnerre
Réduit les remparts en poussière!
L'Eternel est roi sur la terre,
L'Eternel est victorieux!

(*Dans ce moment, le brouillard qui couvrait l'étang et la forêt, se dissipe; le soleil brille et laisse apercevoir dans le lointain, au delà de l'étang glacé, la ville et les remparts de Munster, que Jean leur montre de la main. L'armée pousse des cris de joie, et incline devant lui ses bannières. La toile tombe.*)

ACTE QUATRIÈME.

Une place publique de la ville de Munster. A droite, la porte de l'hôtel de ville de Munster; plusieurs marches y conduisent. Plusieurs rues aboutissent à la place publique. Au lever du rideau, plusieurs bourgeois, portant des sacs d'argent ou des vases précieux, montent les marches de l'hôtel de ville; d'autres descendent les mains vides. Plusieurs arrivent par les différentes rues, s'avancent au bord du théâtre et forment des groupes. Ils regardent autour d'eux avec inquiétude et se parlent à voix basse.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHŒUR.

Courbons notre tête!
Craignons le trépas!

(*Voyant vers le fond une patrouille d'anabaptistes, et criant à haute voix:*)

Vive le Prophète!
Vivent ses soldats!

(*A demi-voix, sur le devant du théâtre.*)

A bas le Prophète!
A bas ses soldats!

PLUSIEURS BOURGEOIS.

Ils ont pris d'assaut notre ville,
Nos murailles fument encor!
Et chacun doit, bourgeois docile,
Donner son argent et son or,
Sinon la mort!

TOUS, *avec terreur, à voix basse.*

Sinon la mort!

UN BOURGEOIS, *à un de ses voisins.*

Voisin, quelle nouvelle?

L'AUTRE BOURGEOIS.

Elles sont des plus tristes!
Le Prophète ou Satan qui vient pour nous damner,

Dans nos murs va, dit-on, se faire couronner
Comme roi des anabaptistes!

PREMIER BOURGEOIS.

En es-tu sûr?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Chacun le dit ici!

PREMIER BOURGEOIS.

Et quand donc?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Aujourd'hui!

ENSEMBLE, *à voix basse.*

Courbons notre tête,
Craignons le trépas!

(Voyant les soldats qui redescendent du palais et criant à hauts voix:)

Vive le Prophète!
Vivent ses soldats!

(A voix basse.)

A bas le Prophète!
A bas ses soldats!

SCÈNE II.

(Pendant ce dernier chœur, une mendiante est entrée et s'est assise sur une borne au fond du théâtre. Les bourgeois, prêts à quitter la place publique, s'approchent d'elle.)

PREMIER BOURGEOIS.

Assise sur cette humble pierre,
Femme, que fais-tu là? redoute leur colère!
Va-t'en!

FIDÈS, *sortant la tête de son capuchon.*

Pourquoi?.. quels biens pourraient m'être ravis?
Qu'a-t-on à perdre, alors qu'on a perdu son fils?

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Donnez pour une pauvre âme,
Ouvrez-lui le paradis!
Donnez à la pauvre femme
Qui prie, hélas! pour son fils!
Au sein de votre richesse,
Donnez, seigneur opulent!
Donnez pour dire une messe,
Hélas! à mon pauvre enfant!

DEUXIÈME COUPLET.

J'ai faim, j'ai bien froid!.. mais n'importe...
La tombe est plus froide encor!..
Et moi, bientôt glacée et morte...
Qui donc priera pour mon sort!
Donnez, donnez pour son âme!
Ouvrez-lui le paradis!
Donnez à la pauvre femme
Qui pleure, hélas! sur son fils!

PREMIER BOURGEOIS, *montrant l'hôtel de ville.*

C'est l'heure, on nous attend, et si nous différons,
Il y va de nos jours!

(Donnant, ainsi que plusieurs bourgeois, quelques pièces de monnaie à Fidès.)

Tiens! tiens!

FIDÈS.

Merci!

(La cloche sonne de nouveau.)

TOUS LES BOURGEOIS.

Courons!

SCÈNE III.

FIDÈS, UN JEUNE PÈLERIN, *qui sort de la rue à droite, et marche avec peine.*

FIDÈS.

Un pauvre pèlerin!.. La fatigue, mon frère,
Semble vous accabler?

LE PÈLERIN.

Dieu! quelle est cette voix?

FIDÈS.

Berthe!.. Berthe!.. Ces traits!..

BERTHE.

Fidès!.. ma bonne mère!

FIDÈS.

Sous ces habits... c'est toi que je revois!

(Elles se jettent dans les bras l'une de l'autre, s'embrassent, et semblent s'interroger sur la ritournelle du duo suivant.)

DUO.

BERTHE.

Pour garder à ton fils le serment qui m'engage,
Vainement j'ai cherché le trépas dans les flots!
Un pêcheur m'a portée expirante au rivage,
Où des soins généreux m'ont cachée aux bourreaux!
Et plus tard j'ai couru! j'ai revu ta chaumière!..
Où sont-ils?.. où sont-ils? Disparus pour jamais!
Vers Munster j'ai tourné mon espoir! Là naguère
Mon aïeul, vieux soldat, fut gardien du palais!
Seule, à pied... j'ai bravé les dangers, la misère!
Cet humble habit l'éloignait de mes pas!
Et j'accours!.. je te vois! mon amie et ma mère!
Guide-moi vers ton fils!.. conduis-moi dans ses bras!

FIDÈS, *à part.*

Pauvre fille!.. comment faire
Pour t'apprendre ma misère,
Pour te dire qu'une mère
D'un fils pleure le trépas!

BERTHE, *avec joie et vivacité.*

Près de ton fils, conduis-moi, bonne mère;
Viens, hâtons-nous!.. O bonheur! ô transport!

FIDÈS, *de même.*

Mon fils!..

BERTHE, *voyant son trouble.*

En quels lieux est-il donc?

FIDÈS, *sanglotant.*

Il est mort!

BERTHE, *poussant un cri.*

Mort!.. mort!..

(Moment de silence et de consternation.)

BERTHE.

Dernier espoir, lueur dernière,
Qui pour jamais ont disparu!
Que faire encor sur cette terre?
Mon bien-aimé, je t'ai perdu!

FIDÈS.

Un matin, je trouvai dans mon humble logis
Des habits teints de sang... c'étaient ceux de mon fils.
Une voix s'écria: Le ciel voulait sa tête,
Tu ne le verras plus! c'est l'arrêt du Prophète!

BERTHE.

Qui? lui! ce monstre, ce tyran!
Imposteur, qui remplit l'Allemagne de sang...
Et partout, devant lui, soulève la tempête!..

FIDÈS, *avec désespoir.*

Il a tué mon fils!..

BERTHE.

Punissons leurs forfaits!

FIDÈS.

Hélas! tu ne peux rien, pauvre fille!

BERTHE.

Peut-être!

Si je puis seulement entrer dans son palais...

FIDÈS.

Eh! que veux-tu?

BERTHE.

Frapper le traître!

(Avec exaltation.)

Dieu me guidera!
Dieu m'inspirera!
Sa voix immortelle
M'anime et m'appelle!
Ma seule espérance
Est dans la vengeance...
Jean... réveille-toi!
Viens! marche avec moi!

BERTHE.

Pour ce cruel point de clémence.

FIDÈS.

Prions même pour le méchant!

BERTHE.

Je ne lui dois que la vengeance!

FIDÈS.

Me rendra-t-elle mon enfant?

BERTHE.

C'est sauver l'Allemagne entière,
Que du tyran la délivrer!

FIDÈS.

Peut-être a-t-il aussi sa mère,
Qui, comme moi, va le pleurer!

BERTHE.

Non, non, j'en ai fait le serment!
Jean!.. tu seras vengé!

FIDÈS.

Comment?

BERTHE.

Adieu donc!

FIDÈS.

Reste encor!

BERTHE.

Dieu me guide!

FIDÈS.

A la mort!

BERTHE.

J'y compte! Dieu me guidera!
Dieu m'inspirera!
Sa voix immortelle
M'invite et m'appelle!
Ma seule espérance
Est dans la vengeance!..
Jean! réveille-toi!
Viens!.. marche avec moi!

(Berthe se précipite vers une des rues à gauche qui conduit au palais. Fidès, qui ne peut courir aussi vite, la suit de loin en tendant les bras vers elle.)

(Le théâtre change et représente la cathédrale de Munster.)

(Une partie de cortége est censée déjà entrée; l'autre moitié continue à défiler; au fond de l'église des trabans de la garde du Prophète forment la haie. Marche des grands électeurs portant l'un la couronne, l'autre le sceptre, l'autre la main de justice, celui-ci le sceau de l'État, et d'autres ornements impériaux. Jean paraît après eux, la tête nue et habillé en blanc. Il traverse la nef principale et se rend dans le chœur au maître-autel qui est dans le fond à droite et qu'on ne voit pas. Le peuple, qui est sur le devant du théâtre, veut se précipiter sur ses pas. Il est repoussé par les trabans dans les chapelles latérales. Tous disparaissent. Fidès, qui vient d'entrer, est seule à gauche, à genoux, sur le devant du théâtre, ne s'occupant pas de ce qui se passe autour d'elle, et plongée dans la rêverie et la prière. Tout à coup, on entend un grand bruit d'orgues, de clairons et de trompettes. C'est le moment du couronnement.)

CHŒUR, *en dehors.*

Domine, salvum fac regem nostrum prophetam!

FIDÈS, *levant la tête.*

Que Dieu sauve le roi prophète!
Disent-ils. . Ce sont là leurs vœux!
Et moi, j'appelle sur sa tête
La juste vengeance des cieux!
(Priant.)
Grands dieux, exaucez ma prière!
Qu'errant, misérable et proscrit,
Il soit châtié sur la terre!
Que dans le ciel il soit maudit!

CHŒUR.

Domine, salvum fac regem nostrum prophetam!

FIDÈS, *continuant.*

Oh! ma fille!.. Oh! Judith nouvelle,
Que s'accomplisse ton dessein!
Qu'en ta main, le glaive étincelle,
Et de leur roi frappe le sein.

CHŒUR.

Domine, salvum fac regem nostrum prophetam!

(Les orgues jouent de nouveau. Les enfants de chœur et les jeunes filles entrent en chantant sur la marche suivante. Derrière eux, le peuple s'avance et couvre le théâtre.)

CHŒUR.

Le voilà, le roi prophète!
Le voilà, le fils de Dieu!
A genoux!.. courbez la tête
Devant son sceptre de feu!

UNE VOIX SEULE.

En son sein aucune femme
Ne l'a porté ni conçu!
Fils de Dieu, divine flamme,
Rayon du ciel descendu.

CHŒUR.

Le voilà, le roi prophète!
Le voilà, le fils de Dieu!
A genoux!.. courbez la tête
Devant son sceptre de feu!

(Sur le haut du grand escalier paraît Jean, couvert des habits impériaux, le sceptre en main, la couronne en tête. Derrière lui Jonas, Zacharie, Mathisen et ses principaux officiers. A son aspect tout le monde se prosterne. Seul, debout, au milieu de cette multitude, Jean descend lentement quelques marches d'un air pensif; puis il porte sa main à sa couronne et dit en se rappelant la prédiction du deuxième acte.)

JEAN.

Jean! tu régneras!!! oui... c'est donc vrai!... je suis
L'élu, le fils de Dieu!..

(En ce moment Fidès, qui est sur le devant du théâtre à droite, vient de se relever. Elle seule et Jean se trouvent debout dans l'église. Elle regarde le nouveau roi et pousse un cri.)

FIDÈS.
Mon fils!!!

(Jean tourne les yeux de son côté, lui tend les bras et veut courir vers elle; mais au cri de Fidès, tout le peuple qui était à genoux s'est relevé, et s'éloigne avec indignation de cette femme sacrilége. Zacharie et Jonas se sont approchés d'elle et tirent leurs poignards; Mathisen, qui est près de Jean, lui dit à voix basse.)

JONAS.
Si tu parles,
(Lui montrant Fidès.)
Sa mort!

JEAN, *avec fureur.*
Infâme!

(Puis avec effroi et modérant son émotion, il se retourne vers sa mère et dit froidement.)
Quelle est cette femme?

FIDÈS, *avec indignation.*
Qui je suis?..
Moi!.. qui je suis?.. Je suis la pauvre femme
Qui t'a nourri, t'a porté dans ses bras!
Qui t'a pleuré, t'appelle, te réclame,
Qui n'aime enfin que toi seul ici-bas!
Et toi! tu ne me connais pas!
L'ingrat ne me reconnaît pas!

ENSEMBLE.

CHŒUR DU PEUPLE.
Qu'entends-je? ô ciel! et quel mystère!
Faut-il en croire un tel aveu?
Lui qui pour nous descend sur terre!
Lui! l'envoyé... le fils de Dieu!

CHŒUR DES ANABAPTISTES, *s'adressant à Fidès.*
Fraude coupable et mensongère
Que punira le fils de Dieu!..
Ne brave pas notre colère!..
Va-t'en, va-t'en de ce saint lieu!

JEAN, *s'avançant vers le peuple dont les murmures augmentent.*
Quelque erreur abuse son âme.
J'ignore, ainsi que vous, ce que veut cette femme!

FIDÈS.
Ce que je veux... ce que veut cette femme!
Elle voudrait... te pardonner, hélas!
Elle voudrait, même au prix de son âme,
Un seul instant te presser dans ses bras!
Et toi!.. tu ne me connais pas!
L'ingrat ne me reconnaît pas!

ENSEMBLE.

CHŒUR DU PEUPLE, *montrant Jean.*
L'élu du ciel, le saint Prophète
Ne serait-il qu'un imposteur?
Malheur à lui! que sur sa tête
Éclate enfin notre fureur!

CHŒUR D'ANABAPTISTES, *menaçant Fidès.*
C'est trop souffrir, divin Prophète,
Et son blasphème et son erreur!
Livrez-la-nous! que sur sa tête
Éclate enfin notre fureur!

(A la fin de cet ensemble, Jonas et les anabaptistes, qui ont entouré Fidès, lèvent le poignard sur sa tête.)

JONAS, *prêt à frapper.*
Dieu nous commande son trépas!

JEAN, *s'élançant vers lui avec effroi.*
Arrêtez!..

FIDÈS, *avec joie.*
Il prend ma défense!

JEAN.
Qu'on respecte ses jours!.. Ne voyez-vous donc pas
Que cette femme est en démence!
(Fidès s'éloigne avec indignation.)
Un miracle peut seul lui rendre la raison!

CHŒUR DES BOURGEOIS, *avec ironie.*
Tout est possible au roi prophète!
Au fils de Dieu!

JEAN.
Que Dieu m'inspire donc!
(S'approchant de Fidès.)
Femme, à genoux!

FIDÈS, *avec fierté.*
Qui? moi?

(Jean fait un geste impérieux; elle s'incline.)

JEAN, *posant la main sur la tête de sa mère.*
Que la sainte lumière
Descende sur ton front, insensée, et t'éclaire!
(Avec intention.)
Tu chérissais ce fils dont je t'offre les traits!

FIDÈS.
Si je l'aimais!..

JEAN.
Eh bien, que maintenant vers moi ton œil se lève!..
Et vous qui m'écoutez, peuple, levez le glaive!
(Tous les assistants tirent leur épée et Jean continue en montrant Fidès.)
Si je suis son enfant, si je vous ai trompés,
Punissez l'imposteur!.. Voici mon sein... frappez!
(S'adressant à haute voix à Fidès.)
Suis-je ton fils?

CHŒUR DU PEUPLE, *à Fidès.*
Parlez sans crainte et sans obstacle.

FIDÈS, *troublée et regardant Jean dont les yeux rencontrent les siens.*
Oui... la lumière brille à mes yeux obscurcis!
(Passant au milieu du théâtre et avec force.)
Peuple, je vous trompais!.. ce n'est pas là mon fils.
(Avec douleur.)
Je n'en ai plus!

JONAS, *au peuple.*
O sublime spectacle!
Sa voix rend la raison aux insensés...

LE PEUPLE, *poussant un cri.*
Miracle!

FIDÈS, *seule, à droite du théâtre et pleurant.*
C'est lui! c'est lui qu'il faut abandonner,
Pour le sauver!

(Jean parle bas à un officier, lui donne un ordre en désignant Fidès et s'éloigne en jetant un dernier regard sur sa mère.)

FIDÈS.
Mon Dieu! veillez sur lui!

LE PEUPLE, *entourant Jean qui part.*
Miracle!
Domine, salvum fac regem nostrum prophetam!

FIDÈS, *seule, à part, et poussant un cri.*
Et Berthe!.. Berthe! ô ciel... qui veut l'assassiner.

(Elle veut se précipiter sur les pas de Jean, Zacharie, Mathisen et Jonas l'arrêtent.)

FIDÈS, *à part, se tordant les mains de désespoir.*
(*En voyant Jean qui s'éloigne et qu'elle ne peut rejoindre.*)
Mon fils!.. on va l'assassiner!

CHŒUR DU PEUPLE, *se précipitant sur les pas du Prophète.*
Miracle!

(*La toile tombe.*)

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente un caveau voûté dans le palais de Munster. A gauche du spectateur, un escalier en pierre par lequel on descend dans le caveau. Au fond, au milieu du mur, une dalle saillante sur laquelle des caractères sont tracés. A droite, sur le premier plan, une porte en fer donnant sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZACHARIE, MATHISEN ET JONAS, *tous trois debout au lever du rideau.*

ZACHARIE ET MATHISEN, *s'adressant à Jonas.*
Ainsi vous l'attestez?

JONAS.
Oui, redoublant d'efforts,
Vers Munster l'empereur et s'avance et s'apprête
A foudroyer ses murs.

ZACHARIE ET MATHISEN.
Comment fuir la tempête?

JONAS, *baissant la tête et tirant un parchemin de sa poche.*
Il offre sauvegarde à nous, à nos trésors.
Si nous lui livrons le Prophète!
Qu'en dites-vous?

TOUS LES TROIS *se regardent un instant sans répondre, puis croisent les bras sur la poitrine et disent en baissant la tête.*
Du ciel la volonté soit faite!

ZACHARIE ET MATHISEN, *regardant vers l'escalier à gauche.*
Au haut de ces degrés ont brillé des flambeaux!

JONAS, *leur montrant la porte de fer, à droite, qu'il ouvre.*
Venez... par cette issue on sort de ces caveaux!

(*Tous trois sortent par la porte à droite qu'ils referment. Apparaissent sur les marches de l'escalier à gauche, plusieurs soldats; l'un tient un flambeau, les autres entraînent Fidès. Les soldats montrent à Fidès un banc de pierre, lui font signe de s'asseoir et remontent par l'escalier; tout cela s'exécute sur la ritournelle du morceau suivant.*)

SCÈNE II.

FIDÈS, *seule.*

RÉCITATIF.

O prêtres de Baal, où m'avez-vous conduite?
(*Regardant autour d'elle.*)
Quoi! les murs d'un cachot!.. quoi! l'on retient mes pas
Quand Berthe de mon fils a juré le trépas?
(*Marchant avec égarement.*)
Laissez-moi! laissez-moi! du complot qu'on médite
Je veux le préserver!.. c'est mon fils, c'est mon sang!..
(*S'arrêtant, et avec indignation.*)
Non, non!.. il ne l'est plus!.. Devant toi, Dieu puissant,
Et devant tes autels!.. il renia sa mère!!!
Que sur son front coupable éclate le tonnerre!
Frappe... toi qui punis tous les enfants ingrats!
(*Poussant un cri d'effroi, et levant les bras au ciel.*)
Non, non... grâce pour lui! Dieu! suspends ta colère!

CAVATINE.

Mon cœur est désarmé!
Mon courroux m'abandonne,
Ta mère te pardonne;
Adieu, mon bien-aimé!
Je t'ai donné mon cœur, je t'ai donné mes vœux,
Et maintenant pour que tu sois heureux,
S'il te faut ma vie,
Je viens te la donner, et mon âme ravie
Ira, priant pour toi, t'attendre dans les cieux.
Mon courroux m'abandonne,
Mon cœur est désarmé!
Adieu, je te pardonne;
Adieu, mon bien-aimé!

SCÈNE III.

FIDÈS, UN OFFICIER, *descendant par l'escalier, à gauche.*

L'OFFICIER.
Femme, prosterne-toi devant ton divin maître.
Le roi prophète à tes yeux va paraître.

FIDÈS, *avec joie.*
Il vient!.. je vais le voir!
O doux espoir!..

CAVATINE.

Comme un éclair, ô vérité,
Que ta flamme,
Du fils ingrat, du révolté,
Frappe l'âme!
Qu'il soit dompté soudain
Comme l'airain
Par le feu!
Et toi, mon Dieu,
De ta céleste grâce enfin touche son âme!
Sainte phalange,
Rends-lui son ange!
Esprit divin, descends vainqueur;
De tes rayons perce son cœur.
Par le crime
Sous ses pas
Que le noir abîme
Ne s'ouvre pas!
Ah! ma victoire est certaine
Et je ramène
Avec ferveur
Mon fils au sein d'un Dieu sauveur.

SCÈNE IV.

FIDÈS, JEAN, *habillé comme au quatrième acte, mais enveloppé d'un manteau et la couronne sur la tête. Il fait un signe à l'officier qui s'éloigne.*

DUO.

JEAN.
Ma mère!

FIDÈS, *avec dignité.*
Moi, ta mère!.. il faut me le prouver!
Prophète et fils du ciel, tu n'es plus dans ce temple
Où, debout, tu m'osais braver;
Et maintenant que Dieu seul nous contemple,
A genoux!..

JEAN, *tombant malgré lui à ses pieds.*
Ah! pardon pour un fils égaré!
FIDÈS.
Mon fils!.. je n'en ai plus! le fils que j'ai pleuré
Était pur... Mais celui que la terre déteste,
Toi, que poursuit la colère céleste,
Toi, dont les mains sont empreintes de sang,
Tu n'es plus rien pour moi!.. va-t'en, va-t'en!
Loin de mon cœur et de mes yeux, va-t'en!
JEAN.
Ma mère, hélas! me maudit, me déteste,
Et son courroux est le courroux céleste!
Autour de moi cachez ces flots de sang,
Image horrible!.. éloigne-toi... va-t'en!
Ah! de mon cœur, remords vengeur... va-t'en!
Ah! c'est mon seul amour qui m'a rendu coupable.
Je ne voulais d'abord, en ma juste fureur,
Que venger le trépas de Berthe et son honneur.
Et puis le sang versé nous rend impitoyable;
Ces maîtres orgueilleux, ces tyrans insensés,
J'ai voulu les punir!..
FIDÈS.
Tu les as surpassés!
Aucun d'eux n'eût osé, sacrilége et faussaire,
Se dire fils du ciel et renier sa mère?
Et toi, Prophète, à la terre funeste,
Toi qui bravas la colère céleste,
Sourd à l'honneur comme à la voix du sang,
Ingrat!.. je te maudis, va-t'en! va-t'en!
Loin de mon cœur et de mes yeux, va-t'en!
(*Jean se précipite à ses pieds, en cachant sa tête dans ses mains.*)
Eh bien! si le remords s'éveille dans ton âme,
Et si tu veux encore être digne de moi,
Renonce à ton pouvoir, à ceux qui t'ont fait roi!
JEAN.
Déserter mes soldats!..
FIDÈS.
C'est Dieu qui te réclame!
JEAN.
Par eux je fus vainqueur!
FIDÈS.
Par eux tu fus infâme!
JEAN.
Ils diront que j'ai fui!..
FIDÈS, *levant la main au ciel.*
Vers le ciel, vers l'honneur!

CAVATINE.

A la voix de ta mère
Le ciel peut se rouvrir!
Dieu n'a plus de colère
Devant le repentir!
Par lui, je te l'atteste,
Tes crimes s'oublieront,
Et le pardon céleste
Descendra sur ton front!
(*Jean retire de sa tête la couronne, qu'il pose sur la table de pierre, près de lui.*)
FIDÈS
Oui... oui, mon fils!.. ce nom si tendre,
Mon cœur est prêt à te le rendre!
(*Avec tendresse.*)
Mon fils!.. mon fils!..

ENSEMBLE.

FIDÈS, *avec entraînement.*
Il en est temps encor,
Sois à ma voix fidèle;
De toi dépend ton sort!
Le Dieu du ciel t'appelle:
Si la vertu par lui
Obtient noble couronne,
Au repentir aussi
Ce Dieu clément la donne!
JEAN.
Quoi! je pourrais encor,
Moi, si longtemps rebelle,
Changer enfin mon sort!
A lui Dieu me rappelle!
Oui, oui, je crois en lui!..
La céleste couronne
Au repentir aussi
Ce Dieu clément la donne!
FIDÈS, *d'un ton impérieux.*
Tu vas quitter ce palais.
JEAN.
Je le jure.
FIDÈS.
Nous chercherons tous deux quelque retraite obscure,
Où, de tous oublié, près de moi tu vivras!
JEAN.
Et Berthe?
FIDÈS.
Dès demain elle suivra nos pas!
JEAN, *avec ivresse.*
Elle existe?.. partons! Dieu vous guide et m'éclaire!
FIDÈS.
Elle existe et te garde un éternel amour!
JEAN.
Protégé par vous deux, vous dites vrai, ma mère,
Le ciel pourra m'absoudre un jour!

ENSEMBLE.

JEAN.
Il en est temps encor?
Moi si longtemps rebelle!
Etc., etc.
FIDÈS.
Il en est temps encor!
Sois à l'honneur fidèle!
Etc., etc.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BERTHE, *habillée de blanc et tenant un flambeau à la main; elle entre par la porte à droite.*

BERTHE, *s'avançant vers le mur du fond et touchant la dalle de pierre qui s'ouvre.*
Voici le souterrain! Et la dalle de pierre.
JEAN, *à part.*
O ciel!
FIDÈS, *allant à elle.*
Berthe!
BERTHE, *poussant un cri.*
Fidès!
FIDÈS.
Ici que viens-tu faire?
BERTHE, *poussant un cri.*
Par mon aïeul, gardien du palais de Munster,
Je savais les amas de salpêtre et de fer
Cachés dans ce caveau!
(*Montrant le flambeau qu'elle tient.*)
Cette flamme propice
Peut, en quelques instants, embraser l'édifice!
Ce Prophète et les siens, et moi-même avec eux!
FIDÈS.
Que dit-elle? grands dieux!

(*Se retournant avec effroi vers Jean.*)
Mon fils!
BERTHE, *apercevant Jean et poussant un cri.*
Ah! qu'ai-je vu?
(*Courant à lui.*)
Mon bien-aimé... C'est toi qui m'es rendu!

TRIO.

BERTHE, *à Jean.*
Combien ma douleur fut amère!
Je t'ai cru tombé sous les coups
De ce Prophète sanguinaire...
FIDÈS, *s'élançant pour la faire taire.*
O ciel!
JEAN, *qui est placé entre les deux femmes, retient sa mère, et lui dit à voix basse.*
De grâce!.. taisez-vous!
BERTHE.
Ce monstre en horreur à la terre,
Ce monstre aux enfers destiné!
JEAN, *bas, à sa mère, pendant que Berthe remonte le théâtre.*
Ah! vous m'aviez trompé, ma mère!
Le ciel ne m'a pas pardonné!
BERTHE, *revenant près de Jean qu'elle presse contre son cœur.*
Quel ange a préservé ta vie?
Qui t'a soustrait à sa furie?
A son regard qui porte le trépas?
FIDÈS, *voulant la faire taire.*
Berthe!
JEAN, *bas, à sa mère, avec désespoir.*
Ne me trahissez pas.
FIDÈS, *à Berthe.*
Si l'on nous entendait!
JEAN, *à sa mère, pendant que Berthe remonte le théâtre.*
Qu'elle ignore mon crime.
Si je perds son amour, si je perds son estime!
Croyez-le bien, je n'y survivrai pas!
BERTHE, *regardant avec attention du côté de l'escalier.*
Non!.. personne!
(*Redescendant et revenant près de Jean.*)
Si tu savais
Qu'au péril de mes jours, de mon honneur, peut-être,
J'ai pénétré dans ce palais!
Pour venger ton trépas, pour immoler ce traître!
JEAN, *avec désespoir.*
Qui l'a trop bien mérité!
BERTHE, *avec conviction, et lui saisissant la main.*
N'est-ce pas?
Mais que du moins le ciel, à défaut de mon bras...
FIDÈS, *vivement.*
Ah! ne le maudis point!
BERTHE, *étonnée.*
Lui!
FIDÈS.
Ne maudis personne!
J'ai retrouvé mon fils, la haine m'abandonne!
Partons.
BERTHE, *à Jean, qu'elle entraîne.*
Loin du tyran... Viens! dirige nos pas!
JEAN, *bas, à sa mère.*
Pitié! ne me trahissez pas!

ENSEMBLE.

Loin de la ville,
Qu'un humble asile,
Qu'un sort tranquille,
Comble nos vœux!
Douce retraite,
Sombre et discrète,
Qui nous permette
De vivre heureux!

JEAN, *courant ouvrir la porte à droite.*
Partons!.. Cette porte secrète
Donne sur la campagne, et nous permet de fuir!
FIDÈS, *écoutant près de l'escalier à gauche.*
On vient!.. on vient!..
BERTHE, *avec effroi se tenant près de Jean.*
O ciel! être heureuse et mourir!
JEAN, *la pressant contre son cœur.*
Va, ne crains rien!.. Je sauverai ta tête!
BERTHE, *avec terreur.*
Si c'était le Prophète!
(*Entourant de ses bras Jean qui tressaille.*)
O ciel!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN OFFICIER, *suivi de plusieurs soldats, descend précipitamment l'escalier à gauche.*

L'OFFICIER, *courant près de Jean.*
On t'a trahi!
Par ruse, en ce palais, s'est glissé l'ennemi!
(*Berthe le regarde avec effroi et étonnement.*)
(*L'officier s'adressant toujours à Jean.*)
Ils veulent t'immoler au milieu de la fête
De ton couronnement. Viens les punir, Prophète.
BERTHE, *à ce mot, pousse un cri terrible.*
Ah!
(*Elle s'éloigne vivement de Jean qu'elle contemple avec effroi.*)
O spectre épouvantable!
O terre, entr'ouvre-toi!
(*A Jean, qui fait un pas vers elle.*)
Fuis!.. Que ta main coupable
N'approche pas de moi!
Ton sceptre fut un glaive,
Tes droits sont des forfaits!
Et le sang qui s'élève
Nous sépare à jamais.

ENSEMBLE.

FIDÈS.
O moment qui m'accable
Et d'horreur et d'effroi!
Grâce pour le coupable!
S'il le fut, c'est pour toi!
Son pardon fut un rêve
Qu'en mon cœur j'espérais;
Mais le sang qui s'élève
Les sépare à jamais!
JEAN.
O tourment effroyable!
O terre, entr'ouvre-toi!
Point de grâce au coupable!
Plus de repos pour moi!
Mon sceptre fut un glaive,
Mes droits sont des forfaits!
Et le sang qui s'élève
Nous sépare à jamais!
FIDÈS, *voulant entraîner Jean.*
Tu l'as promis. Partons! viens, il faut nous presser!
JEAN.
Non! je reste à présent! à la mort je me livre!
Berthe sait mes forfaits, qu'ai-je besoin de vivre?
Berthe m'avait maudit, Dieu devait l'exaucer!

ENSEMBLE.

FIDÈS.

O tourment qui m'accable
Et d'horreur et d'effroi!
(À Berthe.)
Grâce pour le coupable!
S'il le fut, c'est pour toi!
Son pardon fut un rêve
Qu'en mon cœur j'espérais,
Mais le sang qui s'élève
Les sépare à jamais!

BERTHE.

O spectre épouvantable!
O terre, entr'ouvre-toi!
Fuis!.. Que ta main coupable
N'approche pas de moi!
Ton sceptre fut un glaive,
Tes droits sont des forfaits!
Et le sang qui s'élève
Nous sépare à jamais!

JEAN.

O tourment effroyable!
O terre, entr'ouvre-toi!
Point de grâce au coupable!
Plus de repos pour moi!
Mon sceptre fut un glaive
Mes droits sont des forfaits!
Et le sang qui s'élève
Nous sépare à jamais

BERTHE.

Je t'aimais, toi que je maudis,
Je t'aime encor peut-être... et m'en punis.
(Elle se frappe d'un poignard, et tombe dans les bras de Fidès.)
(Jean pousse un cri et se jette à ses pieds. Berthe détourne ses regards de Jean, prend la main de Fidès et lui dit en lui montrant son fils.)
Séparés à jamais sur terre,
Qu'il se repente, ô ma mère!
Pour que je puisse au moins le revoir dans les cieux!

JEAN, *avec désespoir.*
(Aux soldats, leur faisant signe d'emmener sa mère et Berthe.)
Morte!.. Morte!.. Partez. Moi, je reste en ces lieux!
(Reprenant la couronne qui est restée sur la table de pierre, et la remettant sur son front.)
Je reste pour punir les coupables!

FIDÈS, *qu'on entraîne malgré ses efforts.*
Mon fils!

JEAN, *aux soldats, leur montrant Fidès.*
Veillez sur elle. Adieu, ma mère, adieu.

FIDÈS, *qu'on entraîne.*
Mon fils!

JEAN, *regardant la porte qui vient de se refermer sur Fidès.*
Elle est sauvée!.. Allons!
(Il regarde le caveau que Berthe a montré au commencement de la scène, et dit après un instant de réflexion en se désignant lui-même.)
Oui, tous seront punis!
(Jean remonte vivement par l'escalier à gauche. Le théâtre change.)

(La grande salle du palais de Munster. Une table placée sur une estrade s'élève au milieu du théâtre. On monte de chaque côté par des degrés. Autour de l'estrade circulent des pages, des valets portant des vins et des corbeilles chargées de fruits. Au fond, à droite et à gauche, de grandes grilles en fer conduisant en dehors du palais. Jean est assis, seul, pâle et triste, devant une table couverte de mets, de vins et de fleurs, où étincellent des vases d'or. De jeunes filles le servent, d'autres dansent autour de la table, pendant que des anabaptistes, hommes et femmes, célèbrent les louanges du Prophète. De tous côtés des flambeaux étincellent, des lustres brillent au plafond.)

CHŒUR.

Hourra! hourra! gloire au Prophète!
A ses élus, transports joyeux!
Hourra! hourra! plaisir et fête!
A nous les voluptés des cieux!

(Les danses et les chants redoublent. Plusieurs officiers qu'on a vus à la scène précédente, dans le souterrain, montent à gauche et à droite les degrés de la table et viennent, à voix basse, apporter des nouvelles au Prophète.)

JEAN, *aux officiers.*
Ils viennent, dites-vous?
(A l'un des officiers, à gauche.)
Tu sais mes ordres!.. va!
(L'officier descend les marches de l'escalier et sort. Jean, s'adressant aux officiers qui sont à droite.)
Vous, dès qu'en ce palais entreront leurs soldats,
Que ces grilles de fer se ferment sur le gouffre
D'où jailliront bientôt et l'airain et le soufre!..
Puis, hâtez-vous de fuir, loin de ces lieux maudits,
Vous, mes seuls... mes derniers amis!

(Les officiers descendent et disparaissent; Jean se lève, saisit une coupe, et s'adressant aux anabaptistes qui l'entourent.)

JEAN, *levant sa coupe.*
Versez! que tout respire
L'ivresse et le délire!
Que tout cède à l'empire
De ce nectar brûlant!
Ah! la céleste fête!

(Voyant Zacharie, Jonas et Mathisen, qui entrent en ce moment par la grille à gauche.)
Compagnons du Prophète,
La récompense est prête
Et le ciel vous attend!
(Faisant signe à Jonas, à Mathisen et à Zacharie de s'asseoir près de lui.)
O vous, mes ministres de mort!
A qui je dois ce sceptre auguste,
Venez!.. car je suis un roi juste,
Venez et partagez mon sort!
(Mathisen, Jonas et Zacharie montent se placer aux côtés du Prophète.)
Versez! que tout respire
L'ivresse et le délire!
Que tout cède à l'empire
De ce nectar brûlant!

(De droite et de gauche les portes s'ouvrent. On voit s'élancer l'épée à la main l'évêque de Munster, l'électeur de Westphalie, les principaux officiers de l'armée impériale et les princes de l'empire. D'un autre côté entrent les anabaptistes qui ont livré le Prophète, et qui viennent se ranger autour de Zacharie.)

JEAN, *les regardant, sans quitter la table, et levant sa coupe.*
Oh! la céleste fête!
Venez près du Prophète;
La récompense est prête
Et l'enfer vous attend!

ZACHARIE, *montrant Jean, et s'adressant aux princes de l'empire.*

Je le livre en vos mains.

JEAN, *le regardant avec fierté.*

Merci, Judas nouveau!

(On entend fermer en dehors les grandes grilles du fond, les seules par lesquelles on puisse sortir de la salle.)

JEAN, *à voix haute.*

Que ces portes d'airain soient celles du tombeau!

ZACHARIE, MATHISEN ET JONAS.

Le tyran est à nous!

JEAN.

A Dieu seul j'appartien!

OBERTHAL.

Il est en mon pouvoir!

JEAN.

Vous êtes tous au mien!

(Une grande explosion se fait entendre, un pan de muraille s'écroule au fond du théâtre, et les flammes se font jour de tous côtés.)

JEAN, *s'adressant aux anabaptistes épouvantés, qui voudraient et ne peuvent fuir.*

Vous, traîtres!

(A Oberthal et à tous les princes de l'empire.)

Vous, tyrans, que j'entraine en ma chute,

Dieu dicta notre arrêt!.. et moi je l'exécute!

(Un second pan de mur s'écroule.)

Tous coupables!.. et tous punis!!

(En ce moment une femme, les cheveux épars et le corps sanglant, se fait jour à travers les décombres, et vient tomber dans les bras de Jean, qui pousse un cri en reconnaissant sa mère.)

Ah!..

FIDÈS.

Oui... c'est moi

Qui viens te pardonner et mourir avec toi!

ENSEMBLE.

OBERTHAL ET LES SEIGNEURS.

O fureur! ô délire!
Contre nous tout conspire!
(S'adressant à chacun des anabaptistes.)
C'est toi qu'il faut maudire!
Impie et mécréant!
Le feu gagnant le faîte
Nous ferme la retraite!
Ah! notre mort s'apprête
Et l'enfer nous attend!

FIDÈS.

Cessez de le maudire!
Repentant il expire!
Flambeaux, venez luire;
Tombez, palais fumant!

JEAN.

Oh! la sanglante fête!
Compagnons du Prophète,
La récompense est prête
Et l'enfer vous attend!

JONAS, MATHISEN, ZACHARIE.

O fureur! ô délire!
Contre nous tout conspire!
(S'adressant à chacun des seigneurs.)
C'est toi qu'il faut maudire,
Implacable tyran!
Le feu gagnant le faîte
Nous ferme la retraite!
Ah! notre mort s'apprête
Et l'enfer nous attend!

(L'incendie, qui a redoublé, éclate dans toute sa fureur; Jean s'est jeté dans les bras de sa mère, qui élève ses yeux vers le ciel. Tout s'embrase, le palais s'écroule. La toile tombe.)

FIN DE LE PROPHETE.



L'ENFANT PRODIGUE

OPÉRA EN CINQ ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Opéra, le 6 décembre 1850.

MUSIQUE DE M. D. F. E. AUBER.

Personnages.

RUBEN, chef d'une tribu d'Israël.	MM. MASSOL.
AZAEL, son fils.	ROGER.
JEPHTÈLE, sa nièce.	Mlle DAMERON.
AMÉNOPHIS, voyageur.	M. FLEURY
NEFTE, sa compagne.	Mme LABORDE.
BOCCHORIS, CANOPE, MANETHON, } desservants du temple d'Isis à Memphis	MM. OBIN. KOENIG. GUIGNOT.
SETHOS, desservant du bœuf Apis	FERD. PRÉVOST.
LIA, danseuse de la tribu des Almees.	Mlle PLUNKETT.
NEMROD, conducteur de caravane.	M. MOLINIER.
UN JEUNE CHAMELIER.	Mlle PETIT-BRIÈRE.

JEUNES ALMÉES, compagnes de Lia.
JEUNES GRECS ou ÉGYPTIENS, compagnons d'Aménophis.
CHŒUR de pasteurs et de jeunes filles d'Israël.
CHŒUR de prêtres égyptiens.
CHŒUR d'habitants et habitantes de Memphis.
CHŒUR de voyageurs et de chameliers.

LA PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE.



Un homme avait deux fils; le plus jeune dit à son père : Mon père, donnez-moi ce qui doit me revenir de votre bien.

Et le père fit le partage de son bien. Peu de jours après, le plus jeune de ces deux enfants, ayant amassé tout ce qu'il avait, s'en alla dans un pays étranger fort éloigné, où il dissipa tout son bien en excès et en débauches.

Après qu'il eut tout dépensé, il survint une grande famine dans ce pays, et il commença de tomber dans l'indigence.

Il s'en alla donc et s'attacha au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya à sa maison des champs pour y garder les pourceaux. Et là il eût été bien aise de se nourrir des cosses que les pourceaux mangeaient. Mais personne ne lui en donnait.

Enfin, étant rentré en lui-même, il dit : Combien y a-t-il chez mon père de serviteurs à gages qui ont du pain en abondance, et moi je meurs de faim!

Je partirai!.. j'irai vers mon père!.. je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous! et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils; traitez-moi comme l'un des serviteurs qui sont à vos gages.

Il marcha donc et alla vers son père!

Et du plus loin qu'il l'aperçut, son père, ému de compassion, courut à lui, se jeta à son cou et le couvrit de ses baisers.

Son fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils!

Alors le père dit à ses serviteurs : Apportez promptement la plus belle robe et l'en revêtez. Mettez-lui un anneau au doigt et des chaussures aux pieds.

Amenez aussi le veau gras et le tuez, et faisons un festin! c'est jour de joie! c'est jour de fête!

Car mon fils était mort, et il est ressuscité! Mon fils était perdu, et il est retrouvé!

ACTE PREMIER.

L'habitation de Ruben dans le canton de Gessen.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, RUBEN, JEPHTÈLE, leurs serviteurs et leur famille sont à genoux et font la prière du soir. Ruben seul est debout et semble les bénir.)

CHŒUR.

O roi des cieux! ô roi des anges!
Quand commence ou finit le jour,
Vers toi s'élèvent nos louanges,
Vers toi s'élève notre amour
Tu fécondes nos sillons,
Tu protèges nos moissons.
O roi des cieux, etc.

RUBEN, *à Jephtèle qui est près de lui.*

O fille de mon frere et désormais ma fille...

JEPHTÈLE, *regardant autour d'elle.*

Il n'est pas de retour!

RUBEN.

Eh! qui donc?

JEPHTÈLE.

Azaël!

AUBEN.

N'importe! préparez le repas de famille!
(*A part.*)
Qui peut le retenir loin du toit paternel?

AIR.

Toi qui versas la lumière
Sur Moïse et ses enfants,
Seigneur! Seigneur! notre père,
D'un père vois les tourments!

Quelle vague inquiétude
De mon fils trouble le cœur?
Pourquoi dans la solitude
Erre-t-il, sombre et rêveur.

Toi qui versas la lumièra
Sur Moïse et ses enfants,
Seigneur! Seigneur! notre père,
D'un père vois les tourments!

(*On entend en dehors la cloche des troupeaux qui rentrent.*)

CAVATINE.

Au loin, dans la plaine,
Le soir nous ramène
Et pasteurs joyeux,
Et troupeaux nombreux.
J'entends leur clochette
Que l'écho répète,
Et mon fils, hélas!
Mon fils ne vient pas!

Ce jour qui m'éclaire
Va-t-il donc finir
Sans que son vieux père
Ait pu le bénir!

Au loin, dans la plaine,
Le soir nous ramène
Et pasteurs joyeux,
Et troupeaux nombreux.
J'entends leur clochette
Que l'écho répète,
Et mon fils, hélas!
Mon fils ne vient pas!

(*Pendant cette cavatine on a dressé une longue table que l'on a couverte de mets.*)

AUBEN, *se retournant vers Jephtèle et ses serviteurs.*
Prenons place!

JEPHTÈLA, *écoutant vers le fond et vivement.*
Attendez! c'est sa voix!

AUBEN, *avec joie.*
C'est sa voix!

JEPHTÈLA, *allant au-devant de lui.*
Azaël!

AUBEN.
O mon fils! c'est toi que je revois!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, AZAEL, *puis derrière lui* AMÉNOPHIS ET NEFTÉ.

AUBEN.

Qui t'avait retardé?

AZAEL.
Vous le voyez, mon père!
Ces voyageurs, à qui j'offris l'abri
De votre tente hospitalière!

RUBEN, *aux deux étrangers, leur faisant signe de s'asseoir à table.*
Soyez les bienvenus! un hôte est un ami!

AZAEL, *qui s'est approché de Jephtèle.*
Rassure-toi, ma sœur, ma douce fiancée.
Toi seule, dans l'absence, occupes ma pensée!

JEPHTÈLE. *souriant.*
Pas d'autres?

AZAEL.
Non vraiment!

(*Tous se sont assis à la table. Ruben au milieu. Jephtel et Azaël à l'extrême gauche, Aménophis et Nefté à l'extrême droite.*)

RUBEN, *s'adressant aux deux étrangers.*
Vous alles à Memphis?

NEFTE.
La reine des cités!

AMENOPHIS.
Le plus beau des pays!

RUBEN.
Après le nôtre!

JEPHTÈLE.
Après nos verdoyantes plaines!

AUBEN.
Nos forêts de palmiers!

JEPHTÈLA.
Nos riantes fontaines!

NEFTE, *souriant.*
Ah! quelle erreur!

AZAEL, *avec curiosité.*
Parlez!

NEFTÉ.

AIR.

L'aurore étincelante
De feux et de rubis
Est moins éblouissante
Que la riche Memphis!

Ville éternelle,
Riante et belle,
L'or étincelle
De tout côté!
Là l'œil admire,
Le cœur désire;
Tout y respire
La volupté!

L'aurore étincelante
De feux et de rubis
Est moins éblouissante
Que la riche Memphis.

CABALETTE.

Sur ce rivage
L'air est si doux,
Que le plus sage
Dit comme nous:
Pour seul ministre
Prends le plaisir!
Au son du sistre
Il faut jouir!
Ici, vive et touchante,
La cantatrice ardente,
Sur sa lyre brillante
Vous fait rêver les cieux,
Tandis que des Almées
Les danses animées
De vos âmes charmées
Vont attiser les feux!

Sur ce rivage
L'air est si doux,
Que le plus sage
Dit avec nous:
Pour seul ministre
Prends le plaisir!
Au son du sistre
Il faut jouir!

ENSEMBLE.

AMENOPHIS ET NEFTÉ.

Bonheur qui vous enivre,
O volupté des cieux!
C'est là que l'on sait vivre
Et que l'on est heureux!

AZAEL.

O tableau qui m'enivre,
O volupté des cieux!
C'est là que l'on sait vivre,
C'est là qu'on est heureux!

RUBEN, JEPHTÈLE ET LE CHOEUR.

D'un tableau qui l'enivre,
Ah! détournons ses yeux!
C'est ici qu'il faut vivre,
Ici qu'on est heureux!

(A la fin de cet air, tout le monde s'est levé, et pendant ce temps, les serviteurs de Ruben ont enlevé la table.)

RUBEN.

Au sein de ses plaisirs, cette ville divine,
Sans nous, pourtant, bientôt connaîtrait la famine,
Car ses fils indolents, par le luxe appauvris,
De nos riches moissons implorent les épis.
Demain Jéroboam et mes chameaux dociles
Leur porteront les fruits de nos plaines fertiles!

(S'adressant à Nefté et à Aménophis.)

Et vous que sous ma tente a conduits l'Éternel,
Allez! dormez en paix, sur nous veille le ciel!

(Des esclaves se sont avancés portant des torches allumées, Ruben leur fait signe d'emmener les étrangers. Tout le monde s'éloigne.)

SCÈNE III.

JEPHTELE, RUBEN, AZAEL, *pensif, depuis la fin de cette scène, et comme préoccupé d'un projet. Ruben, appuyé sur Jephtèle, se retire. Azaël le retient par son manteau.*

AZAEL.

Je voudrais vous parler!.. A vous! en confidence.

RUBEN, *à Jephtèle, avec bonté.*

Ma fille, laisse-nous!

JEPHTÈLE, *à part, avec inquiétude.*

Quel est donc son dessein?

AZAEL, *resté seul avec son père, et après un moment de silence et d'hésitation.*

Vous devez envoyer à Memphis, dès demain,
Le vieux Jéroboam!

RUBEN.

Qui soigna ton enfance!

AZAEL.

Je suis jeune et je puis mieux que lui. .

RUBEN, *le regardant attentivement.*

Toi, mon fils!

AZAEL.

Servir vos intérêts!

RUBEN, *poussant un cri.*

Ah!

(S'arrêtant et le regardant d'un air sévère.)

Tu veux voir Memphis!

DUO.

Je t'observais tout à l'heure,
Mes yeux suivaient tes yeux!..
Tu veux fuir cette demeure,
Tu veux cesser d'être heureux!

AZAEL.

Faut-il donc qu'ici je meure!..
Laissez-moi, quittant ces lieux,
Fuir un instant ma demeure,
Pour y rentrer plus heureux!

(Avec exaltation.)

Un rêve ardent, auquel je m'abandonne,
Brûle mon sang, égare ma raison!
Je veux franchir cet étroit horizon
Où le devoir m'enchaîne et m'emprisonne!
Oui, dussé-je changer mon bonheur en tourment,
De vie et d'air nouveau je suis impatient!

ENSEMBLE.

RUBEN.

Fatale et coupable folie,
A ta perte tu veux courir!
Vainement ta voix me supplie.
Non, non, je n'y puis consentir!

AZAEL.

Désir dont mon âme est ravie,
Et sans lequel mieux vaut mourir!
Cédez à ma voix qui supplie!
Mon père, laissez-moi partir!

AZAEL.

Je veux de leurs cités contempler les merveilles!

RUBEN.

N'est-ce rien que l'éclat et la pompe des cieux?

AZAEL.

Mes récits, au retour, charmeront vos oreilles!

RUBEN.

Et nul charme ne vaut ta présence, à mes yeux!

AZAEL.

Au jour fixé par vous, pour notre mariage,
Je reviens!

RUBEN.

Quels dangers menacent ton jeune âge!

AZAEL.

Partout des voyageurs le plaisir suit les pas.

RUBEN.

Et là-haut l'Éternel punit les fils ingrats.

ENSEMBLE.

RUBEN.

Fatale et coupable folie,
A ta perte tu veux courir;
Mais en vain ta voix me supplie:
Non, non, je n'y puis consentir!

AZAEL.

Désir dont mon âme est ravie,
Et sans lequel mieux vaut mourir!
A genoux, je vous en supplie,
Daignez, mon père, y consentir!

(Azaël est aux pieds de Ruben, qui le repousse.)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS; JEPHTÈLE, *soulevant la toile de la tente, à gauche, et paraissant.*

JEPHTÈLE, *s'avançant entre eux, et s'adressant à Ruben.*

Consentez-y, mon père... et laissez-le partir!

(A Azaël.)

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Allez, suivez votre pensée,
N'écoutez que vos goûts!
Votre sœur, votre fiancée,
Priera le ciel pour vous!
Votre retour peut seul nous rendre
La paix et les beaux jours!
Partez!.. moi je vais vous attendre
Et vous aimer toujours!

(Elle déroule le voile posé autour de sa taille et le lui présente.)

DEUXIÈME COUPLET.

Gardez ce tissu... le seul gage
Que j'offre à mon ami!
Qu'il vous préserve de l'orage!
Revenez avec lui!
Et sous la tente paternelle,
Témoin de nos amours,
Le bonheur, comme moi fidèle,
Vous attendra toujours!

AZAEL.

Je reviendrai bientôt!.. Oui, crois en ma constance!
A toi seule, Jephtèle, et mon cœur et ma foi!

JEPHTÈLE, *à Ruben, d'un air suppliant.*

Vous consentez?..

Voyant qu'il hésite, elle lui dit à demi-voix et avec douleur.

J'aime mieux son absence
Que sa tristesse, auprès de moi.

RUBEN, *avec émotion.*

Tu le veux!.. tu le veux!.. Que le Dieu d'Israël
Veille encore sur lui, loin du toit paternel!

FINAL.

ENSEMBLE.

AZAEL, *seul, et à part, pendant que Jephtèle s'est rapprochée de Ruben, qu'elle console.*

O bonheur du voyage!
Beau ciel! climats nouveaux
Dont je crois voir l'image
Et les riants tableaux!
O liberté chérie!..
Plus de frein, plus de loi!
Le monde est ma patrie,
L'univers est à moi!

RUBEN.

O funeste voyage!
Pour lui, pour son repos,
Je redoute l'orage
Et les périls nouveaux!
Que ma voix qui supplie,
Seigneur, arrive à toi!
Que l'enfant qui m'oublie
Revienne auprès de moi!

JEPHTÈLE.

Mon Dieu, dans ce voyage,
Veille sur son repos!
D'une mer sans orage
Qu'il affronte les flots!
Que ma voix qui te prie,
Seigneur, arrive à toi!
Que l'ingrat qui m'oublie
Revienne auprès de moi!

AZAEL, *remontant vers le fond de la tente.*

Ah! j'ai vu les lueurs de l'aube blanchissante,
Allons! allons! c'est trop longtemps dormir!

(*Appelant.*)

Levez-vous, serviteurs!

(*Plusieurs serviteurs commencent à paraître.*)

Du départ qui m'enchante
Il faut vous occuper! . Allons, il faut partir!

JEPHTÈLE, *vivement et avec douleur.*

Déjà!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; AMÉNOPHIS, NEFTÉ, *tous les serviteurs de Ruben.*

AMÉNOPHIS ET NEFTÉ.

Quel bruit se fait entendre?

RUBEN, *parlant à ses serviteurs.*

Exécutez les ordres de mon fils?

AZAEL, *s'approchant d'Aménophis et de Nefté.*

A mes désirs mon père, enfin, daigne se rendre,
Avec vous, je pars pour Memphis!

ENSEMBLE.

AMÉNOPHIS ET NEFTÉ.

Ah! quel heureux voyage,
Comme il vient à propos;
Quand je craignais l'orage
Et des dangers nouveaux!
Doux charme de ma vie,
Toi, mon unique loi,
O fortune chérie,
Tu reviens donc à moi!

CHŒUR DES SERVITEURS DE RUBEN.

Dieu vous guide en voyage,
Et, pour votre repo
Revenez au village
Partager nos travaux.
O famille chérie!
Qui reçus notre foi,
Que toute notre vie
S'écoule sous ta loi!

RUBEN.

O funeste voyage!
Pour lui, pour son repos,
Je redoute l'orage
Et les périls nouveaux!
Que ma voix qui supplie,
Seigneur, arrive à toi!
Que l'enfant qui m'oublie
Revienne auprès de moi!

AZAEL.

O bonheur du voyage!
Beau ciel! climats nouveaux
Dont je crois voir l'image
Et les riants tableaux!
O liberté chérie!
Plus de frein, plus de loi,
Le monde est ma patrie,
L'univers est à moi!

JEPHTÈLE.

Mon Dieu! dans ce voyage
Veille sur son repos!
D'une mer sans orage
Qu'il affronte les flots!
Que ma voix qui te prie,
Seigneur, arrive à toi!
Que l'ingrat qui m'oublie
Revienne auprès de moi!

RUBEN, *à Azaël.*

Que richement chargée, une nombreuse escorte,
Sous tes ordres, mon fils, au loin s'avance et porte
Une part des trésors pour toi seul amassés!

AZAEL.

O mon père! je vous rends grâce!
C'est trop!

NEFTÉ, *à demi-voix, à Azaël, en souriant.*

Un voyageur n'en a jamais assez!

AMÉNOPHIS, *de même.*

Et si d'un tel fardeau le poids vous embarrasse,
Vous trouverez bientôt, et prête à l'alléger,
L'amitié qui, galment, saura le partager!

RUBEN, *s'avançant lentement vers son fils qui s'incline avec respect et tombe à ses genoux.*

De l'honneur suis la loi sévère,
Malheur à qui s'en affranchit!
Pense à ton Dieu! pense à ton père
Qui pleure, hélas!.. et te bénit!

ENSEMBLE.

AZAEL.

O bonheur du voyage!
Beau ciel, climats nouveaux
Dont je crois voir l'image
Et les riants tableaux!
O liberté chérie!
Plus de frein, plus de loi,
Le monde est ma patrie,
L'univers est à moi!

AMÉNOPHIS ET NEFTÉ.

Ah! quel heureux voyage,
Comme il vient à propos;
Quand je craignais l'orage
Et des dangers nouveaux!
Doux charme de ma vie,
Toi, mon unique loi,
O fortune chérie,
Tu reviens donc à moi!

RUBEN.

O funeste voyage!
Pour lui, pour son repos,
Je redoute l'orage
Et les périls nouveaux!
Que ma voix qui supplie,
Seigneur, arrive à toi!
Que l'enfant qui m'oublie
Revienne auprès de moi!

JEPHTÈLE.

Mon Dieu, dans ce voyage,
Veille sur son repos!
D'une mer sans orage
Qu'il affronte les flots!
Que ma voix qui te prie,
Seigneur, arrive à toi!
Que l'ingrat qui m'oublie
Revienne auprès de moi!

SERVITEURS DE RUBEN.

Dieu vous guide en voyage,
Et, pour votre repos,
Revenez au village
Partager nos travaux!
O famille chérie!
Qui reçus notre foi,
Que toute notre vie
S'écoule sous ta loi!

(Les rideaux du fond viennent de se relever. A la lueur de l'aurore qui paraît à l'horizon, on voit la caravane qui commence à défiler. Aménophis et Nefté sont prêts à monter sur leurs chameaux. Azaël embrasse son père et tend la main à Jephtèle, qui la presse et se détourne pour cacher ses larmes. — La toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

Une place de Memphis et ses principaux édifices. Au fond, les bords du Nil. A droite, le temple d'Isis. A gauche, un pavillon élégant ouvert en face des spectateurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

(C'est jour de fête à Memphis. Le peuple circule sur la place; on se livre à des jeux et à des danses. Au fond, des barques élégantes descendent ou remontent le Nil, dont les rives sont bordées de palmiers.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Au plaisir seul que l'on se livre,
Loin de nous présages fâcheux!
Ce doux soleil qui nous enivre
N'éclaire que des jours heureux.

AZAEL, NEFTÉ, AMÉNOPHIS, *plusieurs jeunes seigneurs et jeunes filles ont paru au fond du théâtre dans une barque richement pavoisée qui descend le Nil. Ils sont étendus mollement sur des tapis. Derrière eux sont des joueurs d'instruments. Ils ont abordé pendant le chœur précédent. Ils débarquent et traversent la place de Memphis au milieu du peuple, qui s'écarte et leur fait passage.*

AZAEL, *habillé à l'égyptienne et s'appuyant sur le bras de Nefté.*

Tu disais vrai, Nefté! c'est ici qu'on sait vivre!

NEFTÉ.

Et que l'on sait être heureux!

AZAEL.

PREMIER COUPLET.

Doux séjour,
Où chaque jour
Brillent des fleurs, fraîches écloses,
Où l'on veille pour l'amour,
Où l'on ne dort que sur des roses!
A ta vue,
L'âme émue
Rêve les voluptés des cieux.
Le délire
Qui m'inspire
M'a rendu l'égal des dieux!

DEUXIÈME COUPLET.

Que le peuple, en sa terreur,
Contre le Nil gronde et murmure;
Qu'il accuse sa lenteur,
J'estime peu son onde pure!
A cette onde
Si féconde,
Qui de trésors couvre vos champs,
Je préfère,
En mon verre,
Les flots de ces vins fumants.
Dans le sein des plaisirs, allons! que l'on s'endorme!

AMÉNOPHIS, *souriant en montrant Azaël.*

Comme dans nos cités la jeunesse se forme!

AZAEL, *de même.*

Oui, j'ai fait en trois mois des progrès à Memphis!

(Bas, à Nefté.)

Et ton amour, Nefté...

NEFTÉ, *de même et montrant Aménophis.*

Prenez garde!.. mon frère
Nous observe!

AZAEL, *gaiement.*

Qu'importe? Il est de mes amis!

(Montrant le pavillon à gauche.)

Et dans mon pavillon nous passerons, j'espère,
Les fêtes de ce jour!

AMÉNOPHIS *et ses compagnons.*

Voici le bœuf Apis!

SCÈNE II.

(Marche et cortège au fond du théâtre. On voit passer le dieu Apis, les officiers et les prêtres attachés à sa personne et à son temple. Bocchoris et les desservants d'Isis sortent dans ce moment du temple de la déesse et, du haut des marches, se prosternent devant le bœuf Apis.)

MARCHE ET CHŒUR DU PEUPLE.

O noble et généreux emblème
De nos moissons!
Dieu puissant qui traças toi-même
Tous nos sillons!
Toi par qui l'Égypte féconde
Nourrit ses fils,

Sois notre Dieu, le Dieu du monde,
O bœuf Apis!

SETHOS, *desservant d'Apis.*

C'est Osiris lui-même, Osiris en personne,
Qui prit la forme, afin d'apprendre au genre humain
Que tout vient du travail! que la terre se donne
Au laboureur actif qui féconde son sein!

CHŒUR.

O noble et généreux emblème
De nos moissons!
Toi qui traças toi-même
Tous nos sillons!
Toi par qui l'Égypte féconde
Nourrit ses lis,
Sois notre Dieu, le Dieu du monde,
O bœuf Apis!

SCÈNE III.

(*Le cortège du dieu Apis s'est éloigné. Bocchoris sort du temple d'Isis entouré du peuple qui l'interroge.*)

BOCCHORIS, *sans leur répondre.*

AIR.

Quel ciel de pourpre et d'azur!
Quel doux climat! quel air pur!
Que tout est bien ici-bas
Quand on sort d'un bon repas!
Prêtre du temple d'Isis,
En ces lieux tout m'est soumis!
Et quel bon peuple... Approchez, mes amis.
Quel ciel de pourpre et d'azur!
Quel doux climat! quel air pur!
Que tout est bien ici-bas
Quand on sort d'un bon repas!

(*Le peuple montre à Bocchoris, avec crainte, les eaux du Nil qui restent dans leur lit.*)

Rassurez-vous, d'Isis vous êtes les enfants,
Elle a reçu par moi vos vœux et vos présents!
Pour stimuler du Nil les flots retardataires,
Que l'on offre aujourd'hui, vers le soleil couchant,
Un pompeux sacrifice au fleuve!.. et sur-le-champ
Vous verrez s'épancher ses ondes salutaires!
Allez!!

CHŒUR.

Honneur au sage Bocchoris!
L'élu, le favori d'Isis!

BOCCHORIS, *pendant que le peuple remonte vers le fond du théâtre, s'approche de Nefté.*

O charmante Nefté, si pieuse jadis,
Nous ne vous voyons plus aux mystères d'Isis!
Vous y rendre en secret vous est pourtant facile!
(*A demi-voix.*)
Grâce à cet escalier, habilement masqué,
Ce passage inconnu que je vous indiquai,

NEFTÉ, *froidement.*

Pour le culte d'Isis, aujourd'hui moins docile,
J'y renonce!

BOCCHORIS.

Vraiment! et depuis quand cela?

NEFTÉ.

Depuis que l'on admet, dit-on, à ses mystères
Les danseuses du Delta!

BOCCHORIS.

Ce n'est pas, je l'atteste!

NEFTÉ, *d'un air railleur.*

Et la belle Lia!..
Aux regards langoureux, aux danses si légères!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LIA *et la troupe des Almées qu'elle conduit. Elles s'élancent sur le théâtre aux sons d'une musique vive et entraînante.* AZAEL, AMENOPHIS, *ses compagnons et le peuple font cercle autour d'elles.*

NEFTÉ, *parlant toujours à Bocchoris et lui montrant Lia.*

Et tenez, Bocchoris... tenez, regardez-la!
(*A voix basse.*)
Vous l'avez, pour ce soir, invitée à vos fêtes!
(*Geste de Bocchoris qui veut nier.*)
C'est une de ses sœurs qui me l'a dit.
(*A Bocchoris, qui reste confondu.*)
Eh bien!

BOCCHORIS, *à part.*

Grand Osiris!.. c'est effrayant combien
Les danseuses sont indiscrètes!

(*Il s'approche de Lia qui danse, et saisissant un moment où elle se repose, il lui dit à voix basse.*)

On vous attend toujours! à ce soir! à minuit!
(*Lia fait signe qu'elle sera exacte au rendez-vous.*)
Vous et vos compagnes!
(*Même geste.*)
C'est dit!

(*Bocchoris s'éloigne en la regardant toujours et rentre dans le temple. Lia se remet à danser, en jetant de temps en temps un coup d'œil sur Azael, qui, comme fasciné par elle, suit tous ses mouvements. Amenophis et ses amis entrent dans le pavillon à gauche qui appartient à Azael, et où une table de jeu est dressée; mais Azael ne s'aperçoit pas de leur départ et reste à regarder danser Lia. Des marchands offrent à Azael des étoffes et des bijoux. Il achète et prodigue l'or sans compter; et pendant que Nefté choisit de nouvelles parures, Azael s'élance vers Lia d'un air passionné.*)

AZAEL.

Toi, la plus belle, accepte cette chaîne!

(*Lia le regarde en souriant et la lui rend; elle n'en veut pas. Elle ne veut rien que le plaisir d'être trouvée belle et d'être aimée. Azael insiste. Eh bien, semble-t-elle lui dire, en lui montrant l'écharpe de Jephtèle qui lui sert de ceinture : JE NE VEUX DE VOUS QUE CE GAGE. Azael, interdit, lui répond en hésitant :*)

Ce voile!.. Non, Lia, je ne puis te l'offrir!
C'est un gage d'amour!

NEFTÉ, *qui, depuis quelques instants s'est approchée d'eux, s'écrie en saisissant le voile :*

Et loin qu'elle l'obtienne,
C'est à moi désormais qu'il doit appartenir!

(*Mais Lia, qui vient de se glisser derrière Nefté, lui enlève à son tour le voile, le jette à une de ses compagnes qui le repasse à une autre; le voile voltige ainsi de mains en mains, et revient enfin dans celles de Lia. Nefté, furieuse, est rentrée dans le pavillon, et Azael tombant aux pieds de Lia qui agite le voile au-dessus de sa tête.*)

AZAEL, *avec égarement.*

Dis toi-même à quel prix tu prétends me le rendre?
Mais rends-le-moi! Réponds! Réponds!

(*Lia sourit sans lui répondre, fait voltiger le voile et s'enfuit en regardant Azaël, qui pousse un cri de joie.*)

Ah!.. viens le prendre!
A-t-elle dit... Courons!

(*Pendant ce temps, Nefté, qui est sortie du pavillon et qui a remonté le théâtre, se place devant Azaël et l'arrête.*)

NEFTÉ, *lui montrant le pavillon.*

Quand vos amis joyeux
Vous attendent chez vous pour commencer leurs jeux!

(*Aménophis et ses amis se lèvent et l'appellent. Azaël rentre dans le pavillon. Les danses recommencent; continuation du ballet. Pendant ce temps, et d'un air insouciant, Azaël s'est assis à la table. Aménophis, derrière lequel Nefté se tient debout, joue contre Azaël. Le jeu s'anime et s'échauffe. Azaël, distrait, fait à peine attention au jeu et regarde toujours si Lia ne revient pas. Il perd des sommes considérables, et enfin, commençant à s'impatienter de sa mauvaise fortune, il double, il triple son jeu, et tient tête à tous les parieurs. Les dés roulent, et pendant ce temps les danses continuent toujours. Azaël n'a pas vu Lia, qui vient de revenir. Elle entre dans le pavillon, se glisse derrière le siège d'Azaël, examine quelques instants le jeu; puis, arrêtant de sa main les dés dont se sert Aménophis, elle s'en empare et montre à Azaël qu'ils sont plombés. Tout le monde se lève et quitte le pavillon en désordre.*)

AZAEL, *descendant furieux sur le théâtre.*
Oui, les dés étaient faux!.. Trompé, trompé par eux!

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Infâme et lâche ruse!
Amitié sans honneur!
De ce cœur qu'on abuse
Redoutez la fureur!
(*A Lia, qu'il prend par la main.*)
Et toi, ma seule amie,
Viens!.. je rends grâce aux dieux,
Qui sur leur perfidie
Par toi m'ouvrent les yeux!

NEFTÉ, AMÉNOPHIS ET SES AMIS.

Quoi! d'une telle ruse
Soupçonner notre cœur!
C'est vous que l'on abuse,
Craignez notre fureur!
Pour une autre il oublie
Jusqu'aux plus tendres nœuds!
Et tant de perfidie
Nous ouvre enfin les yeux!

NEFTÉ, *allant à Aménophis d'un air indigné.*
T'accuser!.. toi, mon frère!.. et ton nom révéré!..
(*A ce mot de frère, Lia se met à rire en haussant les épaules, et répond à Azael qui l'interroge :* LUI! SON FRÈRE!.. *il ne l'a jamais été!*)

AZAEL.
Quoi!.. ce n'est pas son frère!.. et ce titre sacré
Entre eux n'existait pas!
(*Lia répond par ses gestes :* JAMAIS! JAMAIS! *et portant la main à son cœur, elle semble dire :* L'AMOUR SEUL LES UNIT.)

AZAEL, *à Nefté.*
Il est donc vrai, perfide!..
Va-t'en! ne tente point la fureur qui me guide!..

NEFTÉ, *se retournant vers Lia qu'elle menace.*
Lia!.. je me vengerai!
(*Lia recule en riant et en dansant.*)

NEFTÉ, *la menaçant toujours.*
De toi!.. je me vengerai!
(*Lia, sans lui répondre, fait une double pirouette, et va rejoindre ses compagnes qui viennent de s'élancer entre Aménophis, ses compagnons et Azaël, et les ont séparés. Lia et les Almées viennent de s'emparer du milieu du théâtre, et se remettent à danser pendant qu'Aménophis et Nefté à gauche, et qu'Azaël à droite, reprennent l'ensemble précédent.*)

ENSEMBLE.

NEFTÉ, AMÉNOPHIS ET SES COMPAGNONS.

Quoi! d'une telle ruse
Soupçonner notre cœur!
C'est vous que l'on abuse,
Craignez notre fureur!
Pour une autre il oublie
Jusqu'aux plus tendres nœuds!
Et tant de perfidie
Nous ouvre enfin les yeux!
(*Lia et les Almées au milieu du théâtre et dansant.*)

AZAEL, *furieux.*

Infâme et lâche ruse!
Amitié sans honneur!
De ce cœur qu'on abuse,
Redoutez la fureur!
(*A Lia, qu'il prend par la main.*)
Et toi, ma seule amie,
Viens!.. je rends grâce aux dieux,
Qui sur leur perfidie
Par toi m'ouvrent les yeux!

(*Nefté, en s'en allant, menace encore Lia, qui, pour se soustraire à sa poursuite, se réfugie dans le pavillon à gauche, et tombe sur un fauteuil où elle se renverse en riant aux éclats. Nefté et Aménophis disparaissent par le fond. Différents groupes se forment à droite, et s'asseoient près du temple en causant; d'autres se tiennent debout au milieu du théâtre. Azaël, pensif, rentre dans le pavillon. Il aperçoit Lia qui se lève et veut fuir. Il l'arrête et tombe à ses pieds.*)

SCÈNE V.

(*Il paraît dans ce moment un vieillard appuyé sur une jeune fille et s'avançant lentement au milieu de la place. Tous deux portent le costume des Hébreux.*)

PREMIER GROUPE, *assis à droite.*
Quels sont ces étrangers qui s'offrent à nos yeux?

UN HABITANT DE MEMPHIS.
Si j'en crois leur costume, ils sortent tous les deux
De ces tribus, jadis en Égypte captives...
Qui, depuis, de l'Euphrate ont envahi les rives!

RUBEN, *s'approchant du groupe à droite.*
Il est un enfant d'Israel
Dont je pleure la longue absence;
Son nom, seigneur, est Azael!
Est-il dans cette ville immense?
Le savez-vous?

PREMIER GROUPE.
Non, non!..
(*Brusquement.*)
Que lui veux-tu?

RUBEN, *levant les mains au ciel avec un accent de douleur.*
C'est mon fils! et je l'ai perdu!

JEPHTÈLE, *au vieillard, et voulant l'entraîner.*
De leur ton méprisant c'est trop souffrir l'outrage!
Éloignons-nous!

RUBEN.
Non, non, j'ai du courage!
(*S'adressant au second groupe qui est debout au milieu du théâtre. Même chant.*)
A Memphis, je suis accouru,
Cherchant un noble et beau jeune homme!
Seigneurs, il est de ma tribu,
Et c'est Azael qu'on le nomme!
L'avez-vous vu?

LE GROUPE.
Non, non! Que lui veux-tu?

RUBEN, *avec une expression plus douloureuse encore.*
C'est mon fils et je l'ai perdu!
(*Pendant le couplet précédent, Azaël est descendu du pavillon avec Lia; mais à la vue du vieillard qui est à quelques pas de lui, il s'arrête, détourne la tête, et s'enveloppe dans son riche manteau de pourpre pour ne pas être reconnu.*)

AZAEL, *à part.*
Mon père! ah! je me sens frémir!
De honte, s'il me voit, je n'ai plus qu'à mourir!
(*Il fait un pas pour s'éloigner. Ruben, qui vient de s'avancer vers lui, le retient timidement par son manteau. Même chant.*)

RUBEN.
Pour mon fils, ô noble seigneur,
Mon Azael, je vous implore!
Venez en aide à ma douleur!
Savez-vous s'il existe encore?

AZAEL, *avec émotion et détournant la tête.*
Non! il n'existe plus!

RUBEN, *sanglotant.*
O regret superflu!
Mon fils! mon fils! je t'ai perdu!
(*Ruben a caché sa tête entre ses mains et fait quelques pas pour s'éloigner. En entendant ses sanglots, Azaël ne peut retenir son émotion, il se retourne et se trouve en face de Jephtèle qui suivait Ruben.*)

JEPHTÈLE.
Dieu! que vois-je?

AZAEL, *à voix basse et lui saisissant la main.*
Tais-toi, tais-toi devant mon père!
Ou j'expire à tes yeux!

JEPHTÈLE, *de même et toute tremblante.*
Je me tairai, mon frère!
Mais à moi seule, au moins, tu peux tout confier!

AZAEL, *de même et rapidement.*
Tantôt, au bord du Nil et sous le grand palmier,
Voisin du temple!

JEPHTÈLE.

Adieu!.. j'irai t'attendre!

(Elle rejoint Ruben, qui chancelle et s'éloigne avec lui par la droite du spectateur.)

AZAEL, *se dirigeant vers le temple.*

Oui, fuyons à jamais celle qui m'abusa!

NEFTÉ, *paraissant au haut des marches du temple.*

Je ne suis pas la seule!.. Et si tu veux m'entendre,
Viens! on te le prouvera!

(Nefté entraîne Azael dans l'intérieur du temple au moment où paraît le cortége se dirigeant au bord du fleuve pour le sacrifice. Le peuple, les Almées se précipitent sur le théâtre en dansant et en répétant le chant de la première scène.)

O céleste Isis,
Aimable déesse!
O céleste Isis,
Fille de Memphis!
O toi jadis
Tendre maîtresse
D'Osiris,
Quitte les cieux
Et préside à nos jeux
Joyeux!
Reine des eaux,
Tu te balances
Sur les flots;
Reine des fleurs,
Tu nuances
Leurs couleurs!
O céleste Isis, etc.

ACTE TROISIÈME.

L'endroit le plus reculé du temple. Le sanctuaire réservé aux mystères d'Isis. Un immense escalier s'élève, sur les marches duquel sont groupés les initiés aux mystères.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOCCHORIS, MANETHON, CANOPE, *sont assis couronnés de fleurs à une table richement servie.* LIA *et plusieurs de ses compagnes sont à leurs côtés. D'autres danseuses leur versent à boire; d'autres dansent autour de la table et forment différents groupes.*

CHŒUR DES HOMMES.

A nous les plaisirs des dieux!
A nous les festins joyeux!
Et sablons les vins exquis
Que devait boire Osiris!

Pour ce bon peuple à genoux,
O mes amis, buvons tous
Et laissons-les prier pour nous!

A nous les festins joyeux!
A nous les plaisirs des dieux!
Et buvons les vins exquis
Réservés pour Osiris!

(Lia quitte la table pour danser, et comme accablée par la fatigue et l'ivresse, elle chancelle et tombe sur le canapé, à droite.)

CHŒUR D'ALMÉES, *entourant Lia.*

O beauté piquante!
Divine bacchante!
La coupe enivrante
A fermé tes yeux!
Dors! et sur la rose
Fraîchement éclose
Doucement repose
Ton front gracieux!

BOCCHORIS, *déjà étourdi par le vin.*

Mystères ineffables
Du vulgaire incompris!
En secret, sur nos tables,
Mangeons le bœuf Apis!

CHŒUR.

O beauté piquante!
Divine bacchante!
La coupe enivrante
A fermé tes yeux!
Dors! et sur la rose
Fraîchement éclose
Doucement repose
Ton front gracieux!

(A la fin de ce morceau, presque tous les convives, accablés par la fatigue ou l'ivresse, ont fermé les yeux ou sont hors d'état de voir et d'entendre.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS. *Une porte, inaperçue dans la muraille à gauche, glisse et laisse voir une entrée secrète. Apparaît* NEFTÉ; *elle est suivie par* AZAEL.

NEFTÉ.

Sans crainte, suivez-moi! De cet obscur passage
J'ai seule le secret.

(Elle va la refermer.)

Des prêtres de Memphis,
C'est l'asile sacré!

BOCCHORIS, *à demi-voix, et sans lever la tête.*

Mangeons le bœuf Apis!

NEFTÉ, *bas, à Azaël.*

Grâce aux libations d'usage,
Le sommeil a courbé leurs fronts appesantis;
Mais, silence! ou sinon, pour prix de votre audace,
La prison éternelle ou la mort vous menace!

BOCCHORIS, *toujours à part lui.*

Mangeons le bœuf Apis!

(Pendant ce temps, Nefté s'est approchée du divan où repose Lia. Elle la montre du doigt à Azael, qui s'avance avec précaution.)

NEFTÉ, *toujours à voix basse.*

Eh bien! vous ai-je fait un rapport infidèle?

(Elle prend l'écharpe sur laquelle Lia reposait sa tête, elle s'en empare en disant à Azaël d'un air de triomphe:)

Et doutez-vous encor?

AZAEL, *furieux.*

C'est elle! Oui, oui, c'est elle!

(A haute voix, et ne pouvant se contenir.)

Ah! tant de perfidie égare ma raison!
Et pour un tel forfait, il n'est point de pardon!

NEFTÉ, *voulant vainement le faire taire.*

Imprudent!

BOCCHORIS *et les autres desservants s'éveillant à ce bruit.*

Dieu! quel bruit!

(Se levant sur ses pieds et se frottant les yeux.)

Eh! que vois-je? un profane!
Un profane en ces lieux? Amis, éveillez-vous!

(Tous les convives se réveillent en tumulte. Lia et les Almées, chantantes et dansantes, disparaissent derrière les rideaux du fond, qui se referment et les cachent.)

MANETHON.

Notre temple est souillé!

BOCCHORIS, *montrant Azaël.*

La loi qui le condamne
Veut sa mort!

NEFTÉ, *se jetant au-devant de Bocchoris.*

Arrêtez!

BOCCHORIS, *la regardant avec surprise.*

Vous, Nefté!.. parmi nous
Avec cet étranger?

NEFTÉ.

Qu'à grand tort on insulte;
Il veut, grâce à mes soins, adorant votre culte,
Aux mystères d'Isis se faire initier!

AZAEL, *bas, à Nefté.*
Adorer les faux dieux!.. et leur sacrifier!
NEFTÉ, *de même.*
Aimes-vous mieux mourir?
BOCCHORIS, *bas, à Canope et à plusieurs desservants qui exécutent ses ordres.*
Vous, faites disparaître
De ce festin sacré les terrestres débris!
(A Menethon, lui montrant Azaël.)
Vous!.. qu'on l'emmène!
(Haut.)
Isis, qu'il aspire à connaître,
D'épreuves aime à s'entourer;
Par le recueillement, il faut l'y préparer.
(On entraîne Azaël par la gauche; Nefté disparaît par la porte secrète. On entend au fond et en dehors un grand bruit.)
Dieu! quel bruit vient nous troubler!

SCÈNE III.

BOCCHORIS, CANOPE.

CANOPE.
De Memphis, les frayeurs renaissent:
Au lieu de s'élever, les eaux du Nil s'abaissent.
BOCCHORIS, *avec impatience.*
Que veut-on que j'y fasse?
CANOPE.
En ce pressant péril,
Le peuple invoque ici la coutume ordinaire.
Et veut qu'une victime, à nos bords étrangère,
Par vous soit à l'instant jetée aux flots du Nil!
BOCCHORIS, *avec bonhomie.*
J'y consens volontiers! Qu'Isis, qui nous contemple,
Désigne la victime!
CANOPE.
On l'amène à vos coups.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS. *Le peuple, se précipitant dans le temple entraînant avec lui* JEPHTÈLE.

CANOPE, *bas, à Bocchoris.*
Non loin du grand palmier, à la porte du temple,
Cette Juive semblait s'offrir à leur courroux.
CHŒUR, *entourant et menaçant Jephtèle effrayée.*
Oui, c'est Isis qui nous l'envoie
Pour calmer le fleuve irrité.
A l'instant livrez-lui sa proie:
Dieu le veut! l'arrêt est dicté!
BOCCHORIS, *à part, regardant Jephtèle.*
Qu'elle est jolie! et quel dommage
De livrer au Nil tant d'attraits!
(Haut.)
A nos dieux infernaux, je dois, selon l'usage,
Consacrer la victime!.. et nous verrons après.
Laissez-nous!

ENSEMBLE.

BOCCHORIS.
Ah! j'éprouve une douce joie
A l'aspect de tant de beautés!
(Regardant Jephtèle.)
Non, tu ne seras pas la proie
Du peuple et du fleuve irrités!
CHŒUR.
Oui, c'est Isis qui nous l'envoie
Pour calmer le fleuve irrité.
A l'instant livrez-lui sa proie:
Dieu le veut! l'arrêt est dicté!

JEPHTÈLE, *priant.*
O mon Dieu! protége-moi
Contre l'audace de l'impie!
Je n'ai plus d'espoir qu'en toi.
Dieu d'Israel, veille sur moi!
Défends-moi de l'infamie
Et s'il faut que la vie
En ce jour me soit ravie,
Que je meure en suivant ta loi!
(Ils sortent tous.)

SCÈNE V.

BOCCHORIS, JEPHTÈLE.

DUO.

JEPHTÈLE.
D'où viennent ces cris de vengeance?
Et quel est donc mon crime, hélas!
BOCCHORIS.
Ce peuple, aveugle en sa démence,
Me vient demander ton trépas!

ENSEMBLE.

JEPHTÈLE.
O toi, qui ne saurais m'entendre,
O toi, que je ne dois plus voir,
Tu n'es pas là pour me défendre!
C'en est fait, pour moi, plus d'espoir!
BOCCHORIS.
Rassure-toi, daigne m'entendre.
Que ton cœur renaisse à l'espoir!
Oui! oui! dans un âge aussi tendre,
Te protéger est mon devoir!

BOCCHORIS.
Ne crains rien, charmante étrangère,
Je commande en ces lieux sacrés.
JEPHTÈLE.
Séparée, hélas! de mon père,
C'est vous qui le remplacerez!
BOCCHORIS, *avec dépit.*
Qui? moi! pas tout à fait; mais à ces furieux
Nous pouvons te soustraire!
JEPHTÈLE, *avec joie.*
O ciel!
BOCCHORIS.
Si tu le veux!
JEPHTÈLE, *étonnée.*
Si je le veux!
BOCCHORIS.
Si tu le veux!
JEPHTÈLE, *vivement.*
Parlez! parlez!
BOCCHORIS.
Ce peuple terrible
Demande ta mort;
Isis, inflexible,
A dicté ton sort.
Mais sois moins sévère...
Soudain, en ces lieux,
Isis va se taire
Et fermer les yeux!
JEPHTÈLE, *avec indignation.*
O ministre impie!
O cœur sans remord!
Gardez l'infamie.
J'aime mieux la mort!
Qu'ici la tempête
Frappe l'innocent,
Et que sur ta tête
Retombe mon sang!

BOCCHORIS, *souriant, en s'approchant d'elle.*
Vertueuse colère
Qui double ses appas!
JEPHTÈLE, *l'éloignant de la main.*
Arrière, traître! arrière!
Et ne m'approche pas!
BOCCHORIS.
Isis, à mes prières,
Sauvera tes ottraits!
JEPHTÈLE.
Et te Dieu de mes pères
Punira tes forfaits!

ENSEMBLE.

JEPHTÈLE.
O ministre impie!
O cœur sans remord!
Gardes t'infamie,
J'aime mieux la mort!
Qu'ici la tempête
Frappe l'innocent,
Et que sur ta tête
Retombe mon sang!
BOCCHORIS.
D'une âme en furie
Calmez le transport!
Pourquoi, si jolie,
Courir à la mort?
Ton bonheur s'apprête:
L'amour qui t'attend
Va changer en fête
Ce jour de tourment!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; AZAEL, *couvert d'un long voile et conduit par* CANOPE ET MANETHON. *Ils entrent par la porte à gauche.*

BOCCHORIS, *au bruit qu'ils font en entrant, s'avançant vers eux avec colère.*
Qui donc m'ose troubler? j'entends qu'on le punisse!
(*Se tournant et apercevant Azaël.*)
Ce jeune initié!
(*Bas, à Canope, montrant Jephtèle qui, à moitié évanouie, vient de tomber sur un fauteuil à droite.*)
Quel contre-temps! grand Dieu!
Je vous suis et reviens! Que par nous il subisse
La redoutable épreuve et de l'onde et du feu!

QUINTETTE.

BOCCHORIS, *à Azaël, immobile et voilé.*
Quoi qu'ici vous puissiez entendre,
De toute émotion vous devez vous défendre!
MANETHON ET CANOPE, *s'adressant de l'autre côté à Azaël.*
Vous devez conserver, calme et silencieux,
Ce voile qui couvre vos yeux!
BOCCHORIS, *à Azaël.*
Ou la gloire ou la mort sera ta récompense!
MANETHON ET CANOPE.
Il le sait!
BOCCHORIS.
Marchons donc!..
(*Tous trois emmènent Azael par le côté droit du théâtre.*)
JEPHTÈLE, *sur le devant du théâtre, à droite, et priant.*
O vallon de Gessen! ô champs aimés des cieux!
O mon pays! recevez mes adieux!
(*Azael, qui avait disparu, entr'ouvre en ce moment les rideaux du fond, derrière lesquels commençait déjà l'épreuve du feu.*)
AZAEL.
O puissance d'Isis!.. je croirais, ô merveille,
Que la voix de Jephtèle a frappé mon oreille!

ENSEMBLE.

JEPHTÈLE, *priant toujours.*
O vallon de Gessen! ô champs aimés des cieux!
O rives du Jourdain, recevez mes adieux!
AZAEL, *redescendant quelques pas.*
Quel trouble en moi s'élève,
Et vient glacer mes sens?
Non, ce n'est point un rêve,
C'est elle que j'entends!
BOCCHORIS, MANETHON, CANOPE.
Quel trouble en lui s'élève,
Il hésite... tremblant.
Allons! allons! achève
L'épreuve qui t'attend!
JEPHTÈLE.
J'étais ta fiancée
Et t'ai gardé ma foi,
Mon Azael! à toi
Ma dernière pensée!
MANETHON ET CANOPE, *à Azaël, qui vient de redescendre encore quelques pas.*
Hésites-tu, déjà? Marchons!
AZAEL, *leur résistant.*
Non, non, écoutons!

ENSEMBLE.

AZAEL.
Quel trouble en moi s'élève
Et vient glacer mes sens?
Non, ce n'est pas un rêve,
C'est elle que j'entends!
Je frémis, malgré moi,
De tendresse et d'effroi!
JEPHTÈLE, *priant toujours à droite du théâtre.*
Quand vient la mort menaçante,
Pourquoi suis-je loin de toi?
Viens défendre ton amante!
Azaël, protége-moi!
Défends-moi! défends-moi!
LES TROIS PRÊTRES.
Quel trouble en lui s'élève?
Allons! voici l'instant!
Voici la route!.. Achève!
C'est Isis qui t'attend!
D'avance, je le voi,
Son cœur tremble d'effroi!
AZAEL, *s'élançant et arrachant son voile.*
Je n'y tiens plus!.. tombe sur moi le ciel,
Je la verrai!
JEPHTÈLE, *poussant un cri et courant dans ses bras.*
C'est Azaël!

ENSEMBLE.

JEPHTÈLE.
Le ciel daigne m'entendre!
Mon frère, mon vengeur,
Tu viens pour me défendre,
Contre cet imposteur!
Auprès de toi, que j'aime,
Méprisant leur courroux,
De la mort elle-même
Je peux braver tes coups!
AZAEL.
Le ciel vient de m'entendre.
Mon amie et ma sœur,
J'accours pour te défendre
Contre cet imposteur!
Oui, de leur anathème
Je méprise les coups!

Et d'Isis elle-même
Je brave le courroux!

MANETHON, BOCCHORIS, CANOPE.

Dieu! qui viens de l'entendre,
Que ta juste fureur
Tonne et réduise en cendre
L'impur blasphémateur!
Anathème! anathème!
Et pour nous venger tous,
Osiris, fais toi-même
Éclater ton courroux!

BOCCHORIS.

Osiris punira ton crime!

AZAEL.

Mon Dieu, plus que le tien, est redoutable et fort!

BOCCHORIS, *montrant Jephtèle.*

Le peuple impatient demande sa victime!

(Aux deux autres desservants.)

Qu'on la saisisse!

(Manethon et Canope font un pas vers Jephtèle.)

AZAEL, *saisissant une hache de sacrifice qui est sur une table.*

Eh bien, immolez-moi d'abord!

ENSEMBLE.

AZAEL, *montrant Jephtèle.*

Dans mes bras viens la prendre,
Elle est là sur mon cœur,
Et je saurai défendre
Mon amie et ma sœur!
Oui, de leur anathème
Je méprise les coups!
Et d'Isis elle même
Je brave le courroux!

JEPHTÈLE.

Le ciel vient de me rendre
Mon ami, mon vengeur;
Il saura me défendre
Contre cet imposteur!
Auprès de toi, que j'aime,
Méprisant leur courroux,
De la mort elle-même
Je peux braver les coups!

BOCCHORIS, MANETHON, CANOPE.

Dieu! qui viens de l'entendre,
Que ta juste fureur
Tonne et réduise en cendre
L'impur blasphémateur!
Anathème! anathème!
Et pour nous venger tous,
Osiris, fais toi-même
Éclater ton courroux!

(A la fin de ce morceau, Azaël lève la hache sur Bocchoris, Manethon et Canope, qui tous les trois s'enfuient effrayés.)

SCENE VII.

AZAEL, JEPHTÈLE.

AZAEL.

De ce temple maudit, éloignons-nous!

JEPHTÈLE.

Comment?

AZAEL.

Par une route au vulgaire inconnue.

(Il cherche dans la muraille à gauche le panneau secret par lequel il est entré et ne peut le retrouver.)

Impossible!.. De cette issue
J'ignore le secret!

(Écoutant.)

Ils viennent!.. O tourment!
Que je meure, ô mon Dieu! mais protégez Jephtèle!

(On entend du côté de la porte, à droite, un bruit joyeux d'instruments.)

JEPHTÈLE, *étonnée, écoutant aussi.*

Quoi! des danses! des chants!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; LIA *et ses compagnes couronnées de roses et entrant en dansant.*

AZAEL, *l'apercevant.*

C'est Lia, l'infidèle!

(Étonnement de Lia en apercevant Azaël. Elle court à lui en riant et lui demande par ses gestes : QUE FAIS-TU EN CES LIEUX? et montrant Jephtèle : QUELLE EST CETTE JEUNE FILLE?)

AZAEL, *vivement.*

Ils veulent l'immoler!.. c'est ma sœur! sauvez-la,
Et je pardonne tout!

(Lia indique le passage à droite à ses compagnes.)

UNE ALMÉE, *chantante.*

Par ce secret passage
Qui nous est réservé...

(Montrant Jephtèle.)

Nous pouvons à leur rage
La dérober!

(Oui, dit Lia, par ses gestes, LES PRÊTRES ARMÉS QUI VEILLENT A LA PORTE DU SANCTUAIRE LA PRENDRONT POUR UNE ALMÉE. On place une couronne de roses sur sa tête, un voile, des bracelets; on lui met un théorbe à la main. Jephtèle et même Azaël hésitent un instant, et veulent résister. Lia s'impatiente et veut qu'on la laisse faire.)

AZAEL.

Merci! merci, Lia!

(A Jephtèle.)

Va! pars avec mon père!

JEPHTÈLE, *vivement.*

Et sans toi?

AZAEL.

Qu'il m'oublie!
Toi, de même!

(Écoutant vers le fond.)

Fuyez! c'est le peuple en furie!

(Lia et les Almées entourent et entraînent en dansant Jephtèle, qui résiste.)

JEPHTÈLE, *montrant Azaël.*

Partir sans lui!.. non, non!

(Les Almées l'entraînent malgré elle. Elles disparaissent par la porte à droite.)

AZAEL, *seul un instant.*

Attendons sans effroi!
Je ne crains plus à présent que pour moi!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; BOCCHORIS, MANETHON, CANOPE *et tout le peuple.*

CHŒUR.

Livrez-nous l'Israélite,
L'étrangère qu'Osiris
A condamnée et proscrite
Pour le salut de Memphis!

AZAEL, *regardant Bocchoris avec mépris.*

L'étrangère! l'Israélite!
Je l'ai soustraite à ta fureur!

TOUS.

Eh! de quel droit?

AZAEL.

C'était ma sœur!

BOCCHORIS.

Sa sœur! a-t-il dit?

AZAEL, *avec force.*

Oui, ma sœur!

BOCCHORIS, *au peuple.*

C'est donc un étranger comme elle!
Et le courroux des dieux doit retomber sur lui!

CHŒUR.

Au Nil! au Nil! au Nil! Anathème sur lui!

AZAEL.

O justice divine! ô mon père! ô Jophtèle!
Soyez tous satisfaits! le coupable est puni!

CHŒUR.

Au Nil! au Nil! au Nil! Anathème sur lui!

CHŒUR FINAL.

C'est l'impie et le profane!
C'est l'étranger qu'Osiris
Nous désigne et qu'il condamne
Pour le salut de Memphis!

(Bocchoris désigne du doigt Azaël à la multitude, qui se jette sur lui et l'entraîne hors du temple pour le précipiter dans le Nil.)

ACTE QUATRIÈME.

Les tentes de Nemrod le chamelier. Au fond de la tente principale, une ouverture par laquelle on aperçoit au loin les sables du désert. A gauche, la tente des esclaves. A droite, celle des chameaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

NEMROD; PLUSIEURS CHAMELIERS *assis à terre ou sur de la paille, et prenant pendant une halte leur repas du matin. On entend résonner les clochettes des chameaux.*

NEMROD ET LE CHŒUR.

Tin, tin, tin, tin, tin!
Voici le matin!
Tin, tin, tin, tin!
Fais tinter ta clochette,
Mon chameau léger!
D'une riche aigrette
Que j'orne ta tête,
Il faut voyager!
Tin, tin, tin, tin!
Fais tinter ta clochette
Le long du chemin!
Tin, tin, tin,
Tin!

UN JEUNE CHAMELIER.

PREMIER COUPLET.

Ah! dans l'Arabie,
Quel heureux métier,
Quelle douce vie
Mène un chamelier!
Il franchit l'espace,
Rapide comme le vent,
Sans laisser sa trace
Au sable brûlant!

CHŒUR.

Tin, tin, tin, tin, tin!
Voici le matin!
Tin, tin, tin, tin!
Fais tinter ta clochette,
Mon chameau léger!
D'une riche aigrette
Que j'orne ta tête,
Il faut voyager!
Tin, tin, tin, tin!
Fais tinter ta clochette
Le long du chemin!
Tin, tin, tin,
Tin!

LE JEUNE CHAMELIER.

DEUXIÈME COUPLET.

S'il va voir sa belle,
Devinant son cœur,
Son chameau fidèle
Redouble d'ardeur.
Mais par trop rapide,
Souvent son retour, hélas!
Surprit la perfide...
Qui n'y comptait pas!

CHŒUR.

Tin, tin, tin, tin, tin!
Voici le matin!
Tin, tin, tin, tin!
Fais tinter ta clochette,
Mon chameau léger!
D'une riche aigrette
Que j'orne ta tête,
Il faut voyager!
Tin, tin, tin, tin!
Fais tinter ta clochette
Le long du chemin!
Tin, tin, tin,
Tin!

(Ce refrain s'unit dans ce moment aux clochettes d'une caravane qui traverse le désert et que l'on entend de loin.)

NEMROD, *écoutant.*

Ce sont des voyageurs!.. Oui, les entendez-vous?
Auprès de cette source ils viennent, comme nous,
Pendant les feux du jour abreuver leurs montures.
(Plusieurs esclaves sortent.)

SCÈNE II.

NEMROD, *seul.*

Je n'aime pas chez moi qu'on s'endorme!..
(S'approchant du hangar à droite.)
Eh! vraiment!
Que fait sur la litière, ici, ce fainéant?
(Levant le bâton sur l'esclave qui est couché à terre.)
Du bâton de palmier si tu crains les injures,
Debout! que l'on s'éveille!

AZAEL, *vêtu comme les autres chameliers.*

Oui, maître, me voici!
Je tombais de fatigue!

NEMROD, *brutalement.*

Eh! qu'importe? Est-ce ainsi
Qu'on reconnaît des gens les soins et l'assistance?
Sur les rives du Nil, emporté par les eaux,
Je t'ai trouvé mourant au milieu des roseaux!
Je t'ai donc fait, pour rien, présent de l'existence!

AZAEL.

C'est vrai!

NEMROD.

J'avais besoin d'un esclave chez moi;
De panser mes chameaux, je t'ai donné l'emploi!
Et tu prétends dormir?

AZAEL.

Pardonnez!.. je m'oublie!

NEMROD.

Tu me dois ton sommeil, ta peine, enfin ta vie!

AZAEL.

La mienne vaut si peu!

NEMROD.

C'est juste!.. A tes travaux!
(Azaël entre sous la tente à droite au moment où l'on voit défiler dans le fond toute la caravane, au milieu de laquelle paraissent Aménophis, Nefté et leurs amis.)
Voici la caravane et nos hôtes nouveaux!

SCÈNE III.

NEFTÉ, AMÉNOPHIS *et ses amis, et les voyageurs de la caravane.*

CHŒUR.

Chers compagnons, accourez sur nos pas!
Venez, ne nous séparons pas!
Souvent en voyage,
L'orage
Éclate soudain.
Et pour braver les dangers du chemin,
Marchons gaîment en nous donnant la main!

NEFTÉ.

RÉCITATIF.

De Memphis et de Babylone
Je fuis la splendeur monotone.
Lasse d'un calme heureux, je cherche le danger,
Et ne demande au ciel que des orages,
Ne fût-ce, hélas! que pour changer!
Mais n'importent les rivages,
N'importent les climats,
L'amour et les plaisirs partout suivront mes pas!

AIR.

Sages, courbez la tête!
Rois, tombez à genoux!
Toujours la plus coquette
Triomphera de vous!
C'est la beauté,
C'est la volupté
Qui règnent sur terre;
Et la sagesse sévère
A leurs lois
Cède parfois!
Oui, bien souvent,
Un fier conquérant
Un instant
Les brave,
Mais à son tour,
Faible esclave,
Son cœur obéit à l'amour.
On a vu jusqu'aux dieux
Se soumettre à nos charmes,
Et pourtant deux beaux yeux,
Voilà nos seules armes!
Mais ces armes-là,
Demi-dieux ou mortels...
(*Faisant le signe de tomber à genoux.*)
Vous mènent toujours là!
C'est la beauté,
C'est la volupté, etc., etc.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; AZAEL, *sortant de la tente à droite, aperçoit Aménophis dont son habit de chamelier l'empêche d'être reconnu.*

AZAEL.

O ciel! c'est lui! ce traître et tous ces faux amis,
De mes dépouilles enrichis!

AMENOPHIS.

Du simoun qui s'élève, évitons les rafales,
Reposons-nous ici quelques instants!
(*A Azaël.*)
Allons, esclave!.. Eh bien, tu nous entends?
Ote-nous ces manteaux, et défais nos sandales!

AZAEL.

Qui? moi! Jamais!

AMÉNOPHIS.

L'habitant du désert
Pour un gardien de chameaux est bien fier!
(*S'avançant vers lui le bâton levé.*)
Je châtirai son insolence!

AZAEL, *lui arrachant le bâton qu'il brise et qu'il lui jette.*

La tienne recevra d'abord sa récompense!

NEFTÉ, *se levant.*

Eh mais! quel est ce bruit?
(*Apercevant Azaël.*)
Ah! qu'est-ce que je voi?

AZAEL, *la reconnaissant.*

Ah! c'est Nefté!.. c'est elle!.. O terre, entr'ouvre-toi!

ENSEMBLE.

AMÉNOPHIS, NEFTÉ ET LE CHŒUR.

O plaisante aventure!
Singulière figure,
C'est bien lui, je le jure!
C'est lui sous ces haillons!
Son costume est modeste,
Mais sa fierté lui reste,
Et longtemps, je l'atteste,
Longtemps nous en rirons!

AZAEL.

O mortelles injures!
Lorsque tant de souillures
Devraient à vous, parjures,
Faire rougir vos fronts!..
Hélas! rien ne me reste!
Et Dieu, qu'en vain j'atteste,
Dans son courroux céleste,
Me livre à leurs affronts!

AZAEL.

A mon malheur, vous insultez, ingrats!

AMENOPHIS.

Ingrats! Eh non, vraiment, nous ne le sommes pas!
Par pitié, je veux bien te prendre à mon service!

NEFTÉ.

Et dupe jusqu'ici, tu pourras profiter...
De nos leçons...

AZAEL, *l'interrompant.*

Que plutôt je périsse!
Infâmes!

AMENOPHIS.

Libre à toi! tu peux ici rester!

NEFTÉ.

Et nous, continuons ce voyage prospère!
Bientôt nous reverrons les tentes d'Israël,
Et nous dirons à ce vieillard, son père,
L'heureux destin du brillant Azaël.

AZAEL, *poussant un cri.*

Ah! c'est le dernier coup!
(*S'élançant près de Nefté.*)
Si la clémence encore
Peut toucher votre cœur,
Que mon vieux père ignore
Ma honte et mon malheur!
Sauvez-moi sa colère!..
Inconnu... j'aime mieux
D'opprobre et de misère
Expirer dans ces lieux!

ENSEMBLE.

NEFTÉ.

Je ne veux rien entendre,
Et tout ce que je peux,
Seigneur, est de vous rendre
Ce gage précieux!

AZAEL, *se traînant à ses genoux.*

Écoutez ma prière!
Pitié!.. pitié!.. je veux
D'opprobre et de misère
Mourir loin de ses yeux!

(*Nefté le repousse et s'éloigne en lui jetant l'écharpe de Jephtèle.*)

AMÉNOPHIS, NEFTÉ ET LE CHOEUR.

O brillante parure!
O plaisante aventure!
Ah! longtemps, je le jure!
Ah! ah! nous en rirons!

(*Remontant vers le fond du théâtre.*)

Le ciel, tout nous l'atteste,
Nous devient moins funeste,
Et du jour qui nous reste,
Mes amis, profitons!
Allons!.. allons!.. partons!

AZAEL, *ramassant l'écharpe de Jephtèle, qu'il regarde avec honte.*

Pauvre et simple parure,
Si modeste et si pure...
De moi vient ta souillure!
Pour moi point de pardon!

(*Se traînant à droite du théâtre vers un morceau de pierre sur lequel il tombe anéanti.*)

O jour que je déteste...
Nul espoir ne me reste!..
Et le courroux céleste
Égare ma raison!

NEFTÉ.

L'horizon qui s'éclaircit
Nous invite et nous sourit,
Et, sous d'autres cieux,
Pèlerins joyeux,
(*Regardant Azaël.*)
Cherchons des amours plus heureux!

(*Aménophis, Nefté et leurs compagnons se sont éloignés. Azaël est resté seul, étendu sur la pierre, et à moitié évanoui.*)

SCÈNE V.

AZAEL, *seul, et ne parlant que par mots entrecoupés.*

O honte!.. ô déshonneur!.. objet de leur dédain,
Quoi! j'ai pu les prier, et les prier en vain!

AIR.

J'ai tout perdu, Seigneur,
Oui, tout perdu jusqu'à l'honneur!
Tu vois qu'hélas! ma vie
Est à jamais flétrie!
C'est trop souffrir,
Ah! laisse-moi mourir!

(*Sentant ses forces qui l'abandonnent et ses yeux qui se ferment.*)

Merci! Dieu tout-puissant... vous exaucez mes vœux!
La mort que j'implorais appesantit mes yeux!

(*Il s'endort, et voit dans son sommeil la maison de son père.*)

O vallon de Gessen! ô riante demeure!
Que protége le ciel!

(*Il voit des jeunes filles vêtues de blanc, portant des corbeilles de fleurs et de fruits.*)

AZAEL, *continuant son rêve.*

C'est jour de fête!.. ils vont adorer l'Éternel!
(*Poussant un cri.*)
Jephtèle!

(*Il s'agite et fait des efforts pour se réveiller. Derrière Jephtèle s'avance un vieillard qui s'arrête, lève les yeux au ciel et essuie une larme.*)

Et ce vieillard!.. Ah! c'est mon père!

(*Il étend les bras vers lui. Puis il se laisse retomber en disant avec désespoir et remords.*)

Il pleure!

(*En ce moment, des nuages s'élèvent de tous côtés et cachent ce tableau. Mais du milieu de ces nuages se détache et brille un point lumineux. Azaël voit apparaître l'ange qui servit de guide autrefois au jeune Tobie. L'ange lui montre d'une main la maison de son père. C'est là qu'il faut aller! c'est là qu'il faut se prosterner; l'ange descend du nuage, marche devant Azaël en lui désignant le toit paternel. La vision disparaît. Azaël se retrouve près des tentes de Nemrod, le conducteur de chameaux, étendu sur le banc de pierre.*)

Où suis-je? et quel espoir vient ranimer mon cœur?
O vision céleste! . Ange consolateur!

(*Il se lève, regarde autour de lui, et pousse un cri.*)

Ah! c'est Dieu qui m'éclaire!..
Et m'entr'ouvrant les cieux,
Un rayon de lumière
Apparaît à mes yeux!

AIR.

Oui, j'irai vers mon père,
Et, courbé sous sa loi,
Le front dans la poussière,
Je lui dirai: C'est moi!
Moi dont la faute est grande
Et les remords affreux!
Que ton pardon descende
Sur ton fils malheureux!
Et si ma prière
Fléchit ta colère,
Le pardon d'un père
Est celui des cieux!
(*Regardant autour de lui.*)
Oui, l'opprobre qui m'environne
Aux plus vils emplois m'a soumis!
Même l'espoir, tout m'abandonne...
Plus d'avenir et plus d'amis...
Plus d'amis!
(*Avec exaltation.*)
J'irai vers mon père!
C'est moi! moi, mon père,
Pauvre et malheureux!..
Et si ma misère
Fléchit ta colère,
Le pardon d'un père
Est celui des cieux!
(*Avec animation.*)
Du désert la zone brûlante
Je la franchirai!
Et la faim et la soif ardente
Je les braverai!
Toit paternel, sainte demeure,
Voici votre enfant!
Faites qu'il arrive et qu'il meure
En vous voyant!
O mon père! ô mon père!
Pardonne sur la terre
A ton fils malheureux!
Car le pardon d'un père
Est le pardon des cieux!

(*Il s'élance dans le désert et disparaît. La toile tombe.*)

ACTE CINQUIÈME.

Le vallon de Gessen. Des plaines couvertes de moissons. La métairie de Ruben vue à l'extérieur. Au lever du ri-

deon, des moissonneurs sont occupés à lier et à rentrer des gerbes.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEPHTÈLE; JÉROBOAM, *entrant par la gauche;* RUBEN, *assis à droite, morne, silencieux, et insensible à tout ce qui se passe autour de lui.*

PREMIER CHŒUR.

Amis, voici le soir,
La journée est finie!
Quel bonheur de revoir
Sa chaumière chérie!

DEUXIÈME CHŒUR.

Que nos chants heureux
Et joyeux
S'élèvent vers les cieux!

TROISIÈME CHŒUR.

Lorsqu'après la chaleur,
La brise qui nous gagne
Descend de la montagne
Et répand la fraîcheur,
Le joyeux moissonneur,
Auprès de sa compagne,
Le joyeux moissonneur
Retrouve le bonheur.

(Un char couvert de gerbes de blé, et traîné par plusieurs chevaux, paraît en ce moment. Des femmes et des enfants sont assis au haut des gerbes. Des moissonneurs, hommes et femmes, entourent le char en chantant et dansant.)

JEPHTÈLE.

Du soleil les feux ardents
Ont fécondé nos champs!
Gloire au Dieu de nos pères!
Il donne au laboureur
L'abondance et le bonheur!
(S'adressant à Jéroboam, l'intendant.)
Pour des jours moins prospères,
Dans nos granges entassons
Le doux fruit de nos moissons;
Sous nos toits tutélaires,
De nos belles gerbes d'or
Serrons le trésor!
Mais qu'en route plus d'un épi
S'en échappe... afin qu'aujourd'hui
Le pauvre ait sa moisson aussi!

Du soleil, les feux ardents, etc.

SCÈNE II.

JEPHTÈLE, *s'avançant près de* RUBEN, *qu'elle contemple avec émotion.*

Quelle morne douleur! quelles sombres alarmes!
(Elle s'approche de lui et lui dit:)
Ah! j'ai vu sur sa joue une larme, je crois?

RUBEN, *l'essuyant vivement.*

Non! non! mes yeux n'ont plus de larmes!
Mon cœur n'a plus d'amour!

JEPHTÈLE, *avec reproche.*

Ah!

RUBEN, *vivement.*

Si ce n'est pour toi!

JEPHTÈLE.

A vous seul, désormais, restera consacrée
L'inutile tendresse à votre fils jurée!

RUBEN, *avec indignation.*

Lui! mon fils!.. Je défends qu'on prononce ce nom!
Moi!.. je n'ai plus de fils!

JEPHTÈLE, *d'un air suppliant.*

Dans votre âme ulcérée,
Pour lui, n'est-il plus de pardon?

RUBEN.

Jamais! non jamais!.. point de grâce
Pour les cœurs criminels, pour les enfants ingrats!

JEPHTÈLE, *timidement.*

S'il revenait, pourtant!

RUBEN, *avec colère.*

S'il avait cette audace!..
Je ne veux pas le voir! qu'il porte ailleurs ses pas!
(Prenant la main de Jephtèle.)
Mais calme-toi, ma fille!..
(Avec amertume.)
Il ne reviendra pas!
(Il rentre dans la métairie, à gauche.)

SCÈNE III.

JEPHTÈLE, *seule.*

Dans son âme, ô mon Dieu! viens calmer la souffrance,
Et dans la mienne encor laisse au moins l'espérance!
(Regardant vers la droite.)
Quel est cet étranger, au vêtement flétri,
Par la marche, sans doute, et la faim affaibli?
Il avance en tremblant!.. Ah! sa misère est grande!
N'attendons pas qu'il demande,
Offrons-lui!
(Elle entre dans la métairie à gauche. Azaël paraît du côté opposé.)

SCÈNE IV.

AZAEL *s'avance en chancelant, s'arrête et jette sur tout ce qui l'entoure un regard attendri.*

O campagne chérie!
O tentes d'Israël!
Gessen! ô ma patrie!
(S'inclinant avec respect.)
Et vous, toit paternel!
Lieux que mon cœur adore,
Triste et doux souvenir!
Vers vous, je reviens encore
Pour vous voir et mourir!

JEPHTÈLE, *sortant de la métairie à droite, avec un vase de lait, du pain et des fruits.*

Sous notre tente hospitalière
Daignez entrer, bon voyageur!

AZAEL, *tressaillant et à part.*

Ah! c'est Jephtèle, c'est ma sœur!

JEPHTÈLE.

La maison de Ruben, mon père,
Est toujours ouverte au malheur!

AZAEL, *timidement et avec émotion.*

De Ruben vous êtes la fille?

JEPHTÈLE.

Je suis son seul enfant...
(Avec douleur.)
Maintenant!
(Lui offrant ce qu'elle tient.)
Prenez ce lait... ce pain!.. celui de la famille!

AZAEL.

Ah! je ne le mérite pas!

JEPHTÈLE.

Vous!

AZAEL.

Pour un misérable, hélas!
En vos soins trop de bonté brille!

JEPHTÈLE.

Qu'entends-je! ô ciel! et qu'est-ce que je vois,
Il détourne les yeux... ce trouble... cette voix!
Azaël!

AZAEL.
Ma sœur!

ENSEMBLE. *Dans les bras l'un de l'autre.*

JEPHTÈLE.
O campagne chérie!
O tentes d'Israël!
Gessen! ô ma patrie!
Et vous, toit paternel!
Ah! tressailles encore
De joie et de plaisir,
Car celui que j'adore
Vers vous va revenir!

AZAEL.
O campagne chérie!
O tentes d'Israël!
Gessen! ô ma patrie!
Et vous, toit paternel!
Lieux que mon cœur adore,
Triste et doux souvenir,
J'ai pu vous voir encore!
Adieu! je puis mourir!
(*Mouvement plus agité.*)

AZAEL.
Oui, je suis ce coupable
Errant et misérable,
Que le remords accable
Plus que le ciel vengeur!
Oui, flétri par le crime
J'ai perdu votre estime
Et laissé dans l'abîme
L'espérance et l'honneur!

JEPHTÈLE, *avec force.*
Non! non! et le coupable
Que le remords accable
Sait d'un juge équitable
Désarmer la rigueur!
Que l'honneur vous ranime!
Et, sortant de l'abîme,
En retrouvant l'estime,
Retrouvez le bonheur!

AZAEL.
Devant vous, je baisse la vue!

JEPHTÈLE.
Relevez-la plutôt et regardez les cieux!

AZAEL.
Pour jamais je vous ai perdue!

JEPHTÈLE.
Le parjure d'un cœur n'en dégage pas deux!

AZAEL.
Quand j'offensais le ciel...

JEPHTÈLE.
J'apaisais son courroux!

AZAEL.
Quand je vous trahissais...

JEPHTÈLE.
Je priais Dieu pour vous!

ENSEMBLE.

JEPHTÈLE.
Espérance au coupable
Que le remords accable!
De son juge équitable
Il vaincra la rigueur!
Que l'honneur vous ranime!
Et, sortant de l'abîme,
En retrouvant l'estime,
Retrouvez le bonheur!

AZAEL.
A sa voix, le coupable
Devient moins misérable;
Du tourment qui l'accable
S'adoucit la rigueur!
Oui, sa voix me ranime,
Et, sortant de l'abîme,
Je rêve encor l'estime,
L'espoir et le bonheur!

AZAEL.
Et mon père! mon père!

JEPHTÈLE.
Je n'ose vous bercer, hélas! d'un vain espoir...
Dès longtemps, en silence, amassant sa colère,
Il repousse un ingrat; il ne veut plus le voir!
Son fils n'est plus, dit-il!

AZAEL.
O trop juste vengeance!
Mon père me bannit! quel sera mon recours?

JEPHTÈLE.
Votre seul repentir!

AZAEL.
J'ai lassé sa clémence!

JEPHTÈLE.
Ah! dans le cœur d'un père elle survit toujours!
(*Dernière strette du duo.*)

ENSEMBLE.

JEPHTÈLE.
Courage! courage!
Et pour le fléchir,
Effacez l'outrage
Par le repentir!
Au pardon suprême
Il nous rend nos droits,
Et le ciel lui-même
S'entr'ouvre à sa voix!

AZAEL.
J'aurai le courage
De vous obéir,
D'effacer l'outrage
Par le repentir!
Au pardon suprême
Reprenons nos droits!
Un ange lui-même
Me prête sa voix!

AZAEL, *reculant avec effroi.*
C'est mon père!

JEPHTÈLE.
Oui, c'est lui!

AZAEL, *le regardant s'avancer lentement.*
Sur son front, je crois lire
La trace des chagrins, qui de moi viennent tous!

JEPHTÈLE.
Courage!

AZAEL, *tremblant.*
Il va me maudire!
Et sur moi du Très-Haut appeler le courroux!

ENSEMBLE.

JEPHTÈLE.
Courage! courage!
Et pour le fléchir,
Effacez l'outrage
Par le repentir!
Au pardon suprême
Il nous rend nos droits,
Et le ciel lui-même
S'entr'ouvre à sa voix!

AZAEL.
J'aurai le courage,
Dussé-je en mourir,
D'effacer l'outrage
Par le repentir!

Au pardon suprême
Reprenons nos droits!
Un ange lui-même
Me prête sa voix!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, RUBEN.

RUBEN.

Qu'est-ce, ma fille?
(Voyant qu'elle garde le silence.)
Eh bien?

JEPHTÈLE.

Vers nous, en sa souffrance,
Venait un voyageur!

RUBEN.

Qu'il entre en mon logis!

JEPHTÈLE.

Sans asile et sans espérance,
Parmi vos serviteurs il voudrait être admis!

RUBEN.

D'où vient-il?

JEPHTÈLE.

De Memphis!

RUBEN, *cherchant à cacher son émotion.*

Memphis!
(A part.)
Ah! s'il pouvait me parler de mon fils!
(Haut, à Jephtèle).
Laisse-nous!

JEPHTÈLE.

Quoi! mon père, avec cet étranger!

RUBEN.

Seul avec lui, je veux l'interroger.

JEPHTÈLE, *sortant.*

Protégez-le, mon Dieu!

SCÈNE VI.

RUBEN, AZAEL.

RUBEN, *faisant signe à Azaël d'approcher.*

Cette cité fameuse...
Vous l'avez donc vue?

AZAEL, *baissant la tête.*

Oui!

RUBEN.

Dans la foule honteuse
De jeunes débauchés, de libertins impurs,
Qui vont perdre leur or et l'honneur dans ses murs...
Auriez-vous rencontré, dites-le-moi sans feinte,
L'espérance et l'orgueil de notre tribu sainte,
Mon fils!..
(Se reprenant vivement.)
Non... plus mon fils!

AZAEL, *à part.*

O ciel!

RUBEN.

Mais un jeune insensé qu'on nommait Azaël.

AZAEL.

Oui, seigneur!

RUBEN, *tremblant d'impatience.*

Eh bien donc, existe-t-il encore?

AZAEL.

Par malheur!

RUBEN.

Que dis-tu?

AZAEL.

Car lui-même, il s'abhorre!

RUBEN, *avec joie.*

Ses torts par le malheur sont-ils donc expiés?

AZAEL.

Il s'en repent du moins!.. il prie... il vous implore!
Et tremble...

RUBEN, *tremblant.*

Où donc est-il alors?.. Parle!

AZAEL.

A vos pieds.

RUBEN, *poussant un cri.*

AIR.

Mon fils!.. mon fils!.. c'est toi! que je vois! que j'embrasse!
O Seigneur!.. dont la main m'avait tant éprouvé!
Mes malheurs étaient grands, ta bonté les surpasse :
J'avais perdu mon fils, et je l'ai retrouvé!
Le Dieu vengeur qui tient le glaive,
De joie a plutôt tressailli
Au coupable qui se relève
Qu'au juste qui n'a point failli!
Mon fils!.. mon fils!.. c'est toi... que je vois... que j'embrasse!
O Seigneur!.. dont la main m'avait tant éprouvé!
Mes malheurs étaient grands, ta bonté les surpasse :
J'avais perdu mon fils, et je l'ai retrouvé!
Et vous, amis, de fleurs couronnez votre tête!
Au foyer paternel, que le festin s'apprête!
(Appelant tous ses serviteurs.)
Accourez tous!.. venez... venez .. c'est jour de fête!
J'avais perdu mon fils, et je l'ai retrouvé!

JEPHTÈLE ET TOUS LES SERVITEURS.

Oui, partageons sa joie et son amour!
Son fils est parmi nous, son fils est de retour!

(On entend le son des harpes et une musique aérienne. L'ange qui avait apparu à Azaël s'élève du milieu des nuages et monte vers le ciel, portant aux pieds de Dieu le pardon paternel.)

AZAEL.

Clartés célestes et nouvelles!
Oui, des anges j'entends les harpes immortelles!

RUBEN.

Du repentir d'un fils Dieu même est réjoui!

AZAEL.

Mon père a pardonné!.. le ciel pardonne aussi!

CHŒUR.

Partageons tous sa joie et son amour!
Son fils est parmi nous! son fils est de retour!

FIN DE L'ENFANT PRODIGUE.





LA PART DU DIABLE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 16 janvier 1843.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

FERDINAND VI, roi d'Espagne.	M. Grard.	RAFAEL D'ESTUNIGA.	MM. Roger.
MARIE-THÉRÈSE de Portugal, sa femme.	Mlle Revilly.	GIL VARGAS, licencié, son précepteur.	Ricquier.
CARLO BROSCHI.	Mmes Rossi-Caccia.	FRAY ANTONIO, inquisiteur. . . .	Victor.
CASILDA, sa sœur.	Anna Thillon.		

La scène se passe en Espagne. Le premier acte aux environs de Madrid, les deux derniers à Aranjuez.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une forêt. A droite du spectateur, un couvent. Au milieu du théâtre, un chêne immense, au pied duquel est un banc de pierre.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAFAEL, GIL VARGAS.

(*Tous les deux entrent en causant.*)

RAFAEL. Tu dis donc, Gil Vargas, que tu viens de voir le duc d'Estuniga, mon oncle?

VARGAS. Oui, mon élève!

RAFAEL. Et il est furieux!..

VARGAS. Contre vous et contre moi... le licencié Gil Vargas, qu'il accuse de vous avoir donné des idées... J'ai eu beau lui répéter que pendant les dix années qu'il vous avait confié à mes soins... je ne vous avais rien appris... rien, absolument rien... de ce genre-là... que vous étiez sorti de mes mains, à dix-huit ans... simple, timide et ignorant de toutes choses...

RAFAEL. C'est vrai!

VARGAS. « Pourquoi donc, depuis trois mois, a-t-il pris « en dégoût la vie monastique à laquelle je le destinais? « Pourquoi la pension de six cents ducats que je lui ai « assurée est-elle dépensée en robes de femmes et en « parures? Pourquoi, enfin, a-t-il fait des dettes?.. » A ce mot, et avec tout le respect que je dois à la noble maison de Las Cuevas, et surtout au duc d'Estuniga, votre oncle, j'ai juré que cela n'était pas!

RAFAEL. Tu as eu tort de jurer...

VARGAS. Vous n'avez plus d'argent?..

RAFAEL. Plus un maravédis.

VARGAS. Et vous avez des dettes?..

RAFAEL. Pour deux cents pistoles...

VARGAS. Vous avez donc hanté les mauvais sujets, les libertins?..

RAFAEL. M'en préserve le ciel!

VARGAS. Vous vous êtes lancé dans le pharaon ou le lansquenet, perdition de la jeunesse?..

RAFAEL. Jamais... Et depuis trois mois que tu m'as quitté, je passais toutes mes journées à étudier ma théologie, dans les grands in-folio que tu m'as donnés, le père Sanchez, le père Escobar...

VARGAS. Bons livres!

RAFAEL. Mauvais livres, car ils sont si ennuyeux, qu'ils font penser à autre chose... J'avais toujours les yeux en l'air... et, justement en face de mes fenêtres, étalent les ateliers d'une des premières couturières de la ville, et parmi ses jeunes ouvrières, il y en avait une...

VARGAS Bonté du ciel! une couturière!.. Vous voilà amoureux!..

RAFAEL. Tu l'as dit. Une figure divine... un ange... et moi qui n'étais habitué qu'à te voir!..

VARGAS. Vous la regardiez?..

RAFAEL. Toute la journée.

AIR

C'était elle
Qui, le jour,
M'enivrait de pensers d'amour!
C'était elle
Qui, la nuit,
En rêve habitait mon réduit!
Oui, c'est elle
Que je regrette et que j'appelle!
Et dans tous les lieux,
Dans mon cœur et devant mes yeux,
C'est elle!..
Toujours elle!

A sa vue, une ardeur soudaine
Me faisait trembler et rougir!
Et c'était un trouble, une peine
Plus douce encor que le plaisir!
Dans les leçons, dans aucun livre,
On ne me parlait nulle part
De ce charme qui nous enivre...
Et même en lisant Escobar,
Sais-tu bien qui venait s'offrir à mon regard?

C'était elle!
Qui, le jour, etc.

VARGAS. Et c'est pour elle que vous avez fait toutes ces folies?..

RAFAEL. Oui... Pour parvenir jusqu'à elle... pour lui parler... je n'avais qu'un moyen... c'était de commander des robes, des mantilles ou des basquines, ce qui est très-cher!..

VARGAS. Je le crois bien!

RAFAEL. J'en commandais tous les jours... Et quand la pension de mon oncle a été épuisée... j'ai fait des dettes

pour avoir des fontanges et des falbalas; et quand on n'a plus voulu me prêter... j'ai vendu le père Sanches et le père Escobar, pour acheter des rubans et des dentelles...

VARGAS. Vous, Rafaël d'Estuniga, mon élève! Et qu'avez-vous fait de tout cela?

RAFAEL. C'est chez moi! dans ma chambre d'étudiant, que j'ai quittée... parce que celle que j'adore s'est éloignée... Je ne la vois plus... j'ignore ce qu'elle est devenue!

VARGAS. Et que voulez-vous faire?

RAFAEL. Je n'en sais rien!.. mais je ne veux plus étudier la théologie... Je suis gentilhomme, je puis porter l'épée, faire mon chemin, et épouser un jour celle que j'aime.

VARGAS. Malgré votre oncle?.. Il vous déshéritera, ce qui ne peut tarder, car il est au plus mal!

RAFAEL. Eh bien! sans amis, sans famille, sans maîtresse, rien à espérer dans le présent et dans l'avenir... il n'y a plus qu'un parti... et ce n'est pas ma faute si l'on me force à le prendre.

VARGAS. Lequel?

RAFAEL, *regardant autour de lui.* Ce n'est pas sans raison que j'ai dirigé nos pas de ce côté... Reconnais-tu cet endroit?

VARGAS. C'est l'abbaye de Notre-Dame-des-Bois, à deux lieues de Madrid... et, de ce côté, la posada des Armes de Castille... hôtellerie qui, d'ordinaire, sert de rendez-vous dans les chasses royales...

RAFAEL. Et ce vieux chêne, qui a trois cents ans pour le moins?..

VARGAS, *souriant.* Celui qu'on appelle l'*Arbre des Sorcières?*

RAFAEL. Oui! oui, c'est bien cela... Et, dans les livres saints, en qui j'ai toute croyance, j'ai lu... et toi-même me l'as répété, qu'on avait bâti ce monastère pour éloigner de cette forêt les sorciers et les démons, qui, toutes les nuits, s'y donnaient rendez-vous!..

VARGAS. De tout ce que je lui ai appris..... voilà les seules idées qui lui soient restées...

RAFAEL. Et que, malgré cela, ils revenaient deux ou trois fois dans l'année... entre autres à Noël et à Saint-Jean .. et qu'à dix heures du soir, sous le grand chêne du carrefour.. en appelant trois fois : Asmodée... Tu me l'as dit!

VARGAS. C'est possible!.. Mais comment croire que votre tête ira s'exalter par de pareilles idées!.. Chassez-les... car, lorsqu'elles vous possèdent .. ce qui arrive souvent... vous, si doux et si timide .. on vous prendrait pour un fou... pour un illuminé!

RAFAEL. Tu dis vrai !.. depuis ce matin, mon cerveau est brûlant... j'ai la fièvre... car c'est aujourd'hui Saint-Jean... Et si tout m'abandonne, me suis-je dit... ce soir, à dix heures... j'irai sous ce grand chêne...

VARGAS. Vous?..

RAFAEL. J'appellerai trois fois Asmodée... et s'il me répond...

VARGAS, *souriant.* Il ne vous répondra pas!

RAFAEL, *avec colère.* Impie! tu ne crois donc pas que Satan existe?

VARGAS. Si vraiment!.

RAFAEL. Alors, il peut venir?..

VARGAS. Me préserve le ciel de l'en empêcher... Mais je dis seulement qu'avant de le déranger... il faut voir s'il n'y aurait pas quelques moyens...

RAFAEL. En connais-tu?.. lesquels?..

VARGAS. Peut-être pourrait-on s'adresser à quelque protecteur que l'on ne serait pas obligé de faire venir de si loin... Dans ce moment, voyez-vous, notre roi Ferdinand est atteint d'une mélancolie, d'une maladie noire, qui, souvent, dégénère en folie...

RAFAEL. Est-il possible!

VARGAS. Maladie qui, depuis un événement que je connais mieux que personne, n'a fait que redoubler.. Une jeune fille, dont il croit avoir causé la mort, et dont l'ombre le poursuit sans cesse... ce qui fait que le grand inquisiteur fray Antonio, confident de Sa Majesté, jouit d'un grand pouvoir... et je suis l'homme du grand inquisiteur... Dans des occasions délicates et dangereuses, je lui ai déjà rendu des services désintéressés, pour lesquels il m'a promis récompense, dès que nous aurons congédié et renvoyé la reine en Portugal; mais d'ici là, il ne me refusera pas sa puissante recommandation pour mon élève...

RAFAEL. Tu crois?..

VARGAS. J'en suis sûr... Il y a ce soir, dans cette forêt, une chasse aux flambeaux, où assistera toute la cour... car on ne sait quel moyen employer pour distraire le roi... et le grand inquisiteur qui ne le quitte que le moins possible, n'aura garde d'y manquer... Venez seulement rédiger votre demande...

RAFAEL. Et où cela?

VARGAS. A la posade des Armes de Castille, où la cour doit s'arrêter... et, puisque vous étiez décidé à vous donner à Satan...

RAFAEL, *secouant la tête.* Au fait... à lui, ou au grand inquisiteur...

VARGAS, *haut.* Eh bien! venez-vous?

RAFAEL, *le suivant.* Me voilà.. me voilà, mon précepteur! (*Ils sortent par la droite.*)

SCÈNE II.

(Au moment où ils s'éloignent, on voit Carlo entr'ouvrir les branches du chêne dans lequel il est caché.)

CARLO.

RÉCITATIF.

Le singulier récit que je viens d'entendre.
Sur cet arbre où j'avais fui l'ardeur du soleil,
Un songe heureux m'allait surprendre,
Lorsque leurs voix ont troublé mon sommeil.
(*Il descend de l'arbre et regarde du côté par où Rafaël vient de s'éloigner.*)
Pauvre jeune homme, hélas!

AIR.

Sans appui sur la terre,
Sans amis, sans soutien,
Je comprends sa misère;
Car son sort est le mien!
Mais j'ai tort, il me semble,
N'ai-je pas une sœur!
Et malheureux ensemble,
C'est presque du bonheur!
Tandis que lui!..
Sans appui sur la terre, etc., etc.
(*Regardant autour de lui.*)
Allons! allons!..

CAVATINE.

En chemin,
Modeste pèlerin,
Pour braver ou fuir le chagrin,
Rêvons l'espoir d'un meilleur lendemain.
Du courage,
Si l'orage
Aujourd'hui me poursuit,
Le soleil qui luit,
Demain, de ses rayons m'échauffe et m'éblouit.
Compagne de ma vie,
Ma sœur chérie,
Avec toi le voyage
Est sans nuage,
Et Dieu qui protéges nos pas,
Ne nous abandonnera pas.

SCÈNE III.

CARLO, CASILDA, *entrant par la droite.*

CARLO. Enfin, c'est ma sœur !.. Te voilà donc arrivée... c'est bien heureux!

CASILDA, *voulant l'embrasser.* Mon cher Carlo! mon bon frère!

CARLO. Un instant... Qu'est-ce que c'est que cette lettre que j'ai reçue de toi... et pourquoi vouloir quitter Madrid?

CASILDA. Tu vas commencer par me gronder!

CARLO. Non, sans doute... mais que veux-tu que je fasse de toi maintenant?.. Est-ce qu'un pauvre musicien, tel que je suis, peut, avec une jolie fille sous le bras, aller chanter, ou toucher l'orgue dans les couvents de moines... et sans madame l'abbesse, qui m'a déjà promis sa protection... Mais avant tout, raconte-moi ce qui t'a forcée à quitter la maison où je t'avais placée?..

CASILDA. Oui, à Madrid... chez la senora Urraca, une célèbre couturière...

CARLO, *vivement.* Oh! mon Dieu! ne venait-il pas souvent chez vous un jeune homme qui demeurait vis-à-vis vos fenêtres?..

CASILDA. Qui te l'a dit?

CARLO. Un élève en théologie?..

CASILDA. Une de nos meilleures pratiques... Il achetait tous les jours des robes et des mantilles.

CARLO, *à part.* C'est bien cela!

CASILDA. Et j'avais bien soin qu'on ne lui vendît pas trop cher... car il ne marchandait jamais... Et puis si doux, si honnête, si timide...

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Oui, devant moi, droit comme une statue,
Humbles étaient son air et son maintien!
Son âme ingénue
Était tout émue
A ma vue.
Je lui plaisais!.. et je le voyais bien;
Mais comment faire,
Et le moyen
De s'empêcher de plaire?..
Pourquoi
Sur moi
Ce regard si sévère?
Mon frère! mon frère,
Calme-toi!
S'il m'aime, bêtas! c'est malgré moi!

DEUXIÈME COUPLET.

Bien loin qu'il veuille ou tromper ou séduire,
J'ignore, hélas! son nom, et lui... le mien!
Tout bas il m'admire,
Et sans rien me dire,
Il soupire!
Je vois qu'il m'aime... Ah! je m'en doute bien.
Mais dis toi-même
Le moyen
D'empêcher qu'on vous aime.
Pourquoi
Sur moi
Ce regard si sévère, etc.

CARLO. De sorte qu'il ne connaît pas ton nom, et qu'il ne sait pas même qui tu es?

CASILDA. Oh! mon Dieu non! Mais c'est égal... j'étais bien tranquille... bien heureuse... je travaillais toute la journée à ma fenêtre...

CARLO, *vivement.* A ta fenêtre!..

CASILDA. Oui, frère... parce qu'elle donnait, de l'autre côté, sur les jardins du palais... dont les grands arbres nous apportaient l'ombre et la fraîcheur. Je travaillais donc avec mes compagnes, en fredonnant les boléros que tu m'as appris, surtout l'air du pays, que notre pauvre mère répétait en nous berçant... et un jour que j'achevais de le chanter, j'entendis applaudir sous le balcon... c'étaient deux cavaliers enveloppés de leurs manteaux, et qui, depuis plusieurs soirs, se promenaient dans la rue

CARLO. C'était lui...

CASILDA. Oh! non!.. je l'aurais reconnu!.. Ils s'éloignèrent rapidement. Mais le lendemain, un homme d'un âge et d'une figure respectables vint nous dire qu'une grande dame, à qui l'on avait parlé de mes talents, voulait avoir une robe de cour faite par moi.

CARLO. Il n'y avait pas de mal...

CASILDA. Non; mais il ajouta que cette dame était indisposée, qu'il fallait aller lui prendre mesure chez elle. Son carrosse était en bas, et comme j'hésitais, la senora Urraca y mit tant d'instance, que j'obéis, et nous partîmes, moi et le vieux monsieur à la figure respectable. La voiture roulait depuis bien longtemps .. Mais nous allions, disait-il, à l'autre bout de Madrid; bientôt je n'entendis plus le mouvement et le bruit de la ville... Je m'élançai à la portière qui était fermée. Nous étions sur la grande route, et mon compagnon de voyage m'avoua que cette grande dame habitait la campagne; mais qu'on me ramènerait le soir même; que c'était convenu avec la senora Urraca... Que pouvais-je faire, Carlo?.. Mes cris et mes efforts eussent été inutiles... J'étais en leur puissance; il fallait feindre de les croire, et après plusieurs heures de marche, nous arrivâmes à la nuit à une riche habitation, des lambris tout dorés, des lustres étincelants .. Et un seigneur jeune encore, et d'une physionomie noble et distinguée, me dit en souriant: Rassurez-vous, senora; demain seulement ma femme pourra vous recevoir. D'ici là, calmez-vous, voici votre appartement et de plus votre souper. Ne craignez rien... Je vous laisse... Et il sortit en fermant la porte.

CARLO. Ma pauvre sœur!

CASILDA. Ah! je ne perdis pas courage... car je pensais à toi et à ma mère, et dès que je me vis seule... j'ouvris une des fenêtres; elle n'était pas bien haute et donnait sur de vastes jardins, où, à l'aide de mes draps, je fus bientôt descendue... Je courus devant moi jusqu'à... un mur d'enceinte que l'on réparait, et qu'une brèche me permit de franchir... Depuis ce moment, je marchai toute la nuit, sans m'arrêter, sans savoir d'où je venais et où j'allais! et au point du jour... épuisée de fatigue, j'arrivai à une hôtellerie à une lieue d'ici. C'est de là que je t'ai écrit, mon frère, et je ne crains plus rien... car je suis près de toi ..

CARLO. Tu as raison, sœur; il ne faut plus retourner à Madrid. L'infâme à qui je t'avais confiée s'entendait avec les ravisseurs.

CASILDA. Je savais que c'était aujourd'hui jour de fête...

CARLO. Jour de Saint-Jean!

CASILDA. Et que tu devais toucher l'orgue à Notre-Dame-des-Bois.

CARLO. C'est fait, et après la cérémonie j'ai parlé à madame l'abbesse, qui consent à te garder pensionnaire, à condition... que toute l'année je chanterai ici pour rien.

CASILDA. Ah! mon pauvre frère! encore un bienfait.

CARLO. Non, sœur, mon devoir, et pas autre chose.

ENSEMBLE.

Amitié, constance et courage!
Et pour braver les jours d'orage,
Songe donc / Je songe } que du haut des cieux
Notre mère a sur nous les yeux!

CARLO.

Rien à craindre pour toi dans ce pieux asile.

CASILDA.
Mais lui! mon frère, lui!.. je ne le verrai plus!
CARLO.
Ah! bannis de ton cœur un espoir inutile...
CASILDA.
L'oublier!..
CARLO.
Il le faut!.. tes vœux seraient déçus.
Je connais les desseins de sa noble famille!
CASILDA.
Je l'aimais tant!
CARLO.
Sa naissance et son rang
L'éloignent d'une pauvre fille.
CASILDA
Je l'aimais tant!.. O nouvelles douleurs!
CARLO.
Allons! allons!.. sèche tes pleurs!

ENSEMBLE.

Amitié, constance et courage!
De ton cœur / De mon cœur } pour calmer l'orage,
Songe donc / Je songe } que du haut des cieux
Notre mère a sur nous les yeux!
CARLO.
Oui, dans cette sainte demeure,
Madame l'abbesse t'attend!
Adieu, car bientôt voici l'heure
Où l'on va fermer le couvent!
CASILDA, *pleurant.*
Te quitter!..
CARLO, *doucement.*
Il le faut.
CASILDA, *de même.*
Tu reviendras!..
CARLO, *l'embrassant.*
Bientôt.

ENSEMBLE.

Amitié, constance, courage,
Pour nous va s'apaiser l'orage,
Tout me dit que, du haut des cieux,
Notre mère a sur nous les yeux,
Et nous bénira tous les deux!

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, et Casilda entre dans le couvent.)

SCÈNE IV.

CARLO, *suivant sa sœur des yeux.* Adieu... adieu, ma sœur! je suis comme elle, j'en pleurerais presque... (*Essuyant ses larmes.*) Allons donc, c'est à moi d'avoir du cœur et des forces... Et pour retourner à trois lieues d'ici, au couvent des Hyéronimites où je demeure, moi qui n'ai presque rien pris depuis ce matin, je ferais peut-être bien de m'arrêter un instant à la posada des Armes de Castille, où je retrouverai mon pauvre jeune homme de tout à l'heure. . que Casilda aime tant! (*Il fait quelques pas et s'arrête.*) Non... non... dans toutes ces hôtelleries ils prennent si cher aux voyageurs... Ce serait une dizaine de réaux que ça me coûterait... pour le moins, et cet argent-là n'est pas à moi... c'est à mes sœurs. . ce serait les voler... (*Fouillant dans sa poche.*) Ce qu'il y aurait d'ennuyeux, ce serait d'être à table tout seul... Mais seul... je ne le suis jamais... et ton souvenir, ô ma mère! est toujours avec moi!

SCÈNE V.

CARLO, *assis au pied de l'arbre, et mangeant;* LA REINE ET LE ROI, *paraissant à droite, au fond du théâtre.*

TRIO.

LA REINE, *à Ferdinand.*
Appuyez-vous sur mon bras;
Quelques instants de marche en cette forêt sombre
Pourront calmer vos sens trop agités!..
FERDINAND, *soupirant.*
Hélas!
LA REINE.
Et l'on ne peut tarder à rejoindre nos pas!
FERDINAND, *avec égarement.*
Tout à l'heure, et de loin, j'avais cru voir son ombre
Glisser rapidement sous ces arbres!
LA REINE.
Qui donc?
Quel fantôme a soudain troublé votre raison?
FERDINAND, *vivement.*
Un fantôme!.. oh! non... non...
Taisez-vous!
CARLO, *assis au pied de l'arbre, et tournant le dos à la reine et à Ferdinand, se met à chanter un air sans paroles.*
Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la.
FERDINAND, *à la reine qui veut aller à Carlo.*
Écoutez!
CARLO.
Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la.
FERDINAND, *avec égarement.*
Ah! ce n'est pas possible!
Et cet air! ces accents!.. Qui donc est près de nous?
LA REINE.
Un jeune paysan, à l'air timide et doux...
FERDINAND, *brusquement.*
Qu'il approche...
(La reine fait signe à Carlo d'approcher.)
CARLO, *à part.*
Quel est ce monsieur irascible,
A la barbe en désordre, aux habits négligés,
Auprès de cette dame et si belle et si fière?
FERDINAND, *à Carlo.*
Cet air que tu chantais... qui te l'apprit?
CARLO.
Ma mère
Qui, près de nos berceaux par elle protégés,
Le disait tous les soirs...
FERDINAND, *brusquement.*
Fais-moi venir ta mère!
CARLO.
Hélas! elle n'est plus, et je suis orphelin!
FERDINAND.
Ah! pardon!..
(Après un instant de silence.)
Viens ici.
(A voix basse.)
Redis-moi ce refrain:
Le veux-tu?
CARLO.
Volontiers.

PREMIER COUPLET.

Ferme ta paupière;
Dors, mon pauvre enfant!
Ne vois pas ta mère
Qui prie en pleurant!

Plaignez sa misère
Et secourez-la,
Dame noble et fière,
Brillante senora.
Donnez, donnez, sur cette terre,
Dieu, dans le ciel, vous le rendra!

ENSEMBLE.

Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la,
La, la!

FERDINAND.

Ah! sa voix douce et pure
A calmé tous mes sens;
C'est elle, je le jure,
C'est elle que j'entends!

LA REINE.

Ah! sa voix douce et pure,
Ses célestes accents,
Des douleurs qu'il endure
Ont calmé les tourments.

FERDINAND, *à part.*
Dans mon cœur le calme renait.
LA REINE, *à Carlo, qui veut s'éloigner.*
Encor, je t'en supplie... encore un seul couplet!

CARLO.

DEUXIÈME COUPLET.

O grands de la terre!
O riches seigneurs!
Que notre prière
Arrive à vos cœurs!
Si ma plainte amère
Vous blesse déjà,
A notre misère,
Hélas, pardonnez-la!
A qui pardonne sur la terre
Dieu, dans le ciel, pardonnera!

Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la,
La, la!

FERDINAND.

Ah! sa voix douce et pure
Rend la paix à mes sens;
C'est elle, je le jure,
C'est elle que j'entends!

LA REINE.

Ah! sa voix douce et pure,
Ses célestes accents,
Des douleurs qu'il endure
Ont calmé les tourments.

FERDINAND. Ah! je me sens mieux... bien mieux... Je reviens à moi, je me reconnais... C'est vous, Madame, dont la tendresse assidue...

LA REINE, *lui montrant Carlo.* Silence!..

FERDINAND. Quant à toi, parle... Je ferai pour toi tout ce que tu me demanderas...

CARLO, *le regardant.* S'il en est ainsi, je demande...

FERDINAND. Eh bien!..

CARLO. Que vous fassiez votre barbe et que vous ayez un habit plus beau pour donner le bras à une si belle dame..

LA REINE. Y penses-tu?

CARLO. Eh, oui! ça n'a pas de raison... ça n'est pas convenable.

LA REINE. Silence!

FERDINAND, *se regardant.* Il dit vrai .. (*A Carlo.*) Ce que tu me demandes, je le ferai...

CARLO. Et m'est avis que vous ferez bien. (*Regardant plusieurs seigneurs de la cour, qui se tiennent respectueusement à quelques pas de distance.*) Quels sont ces messieurs, qui nous ôtent leurs chapeaux?.. Ils sont bien honnêtes!

FERDINAND, *les saluant de la main.* Salut, Messieurs! (*A un des seigneurs, qui est habillé de noir.*) Salut, fray Antonio... Nous ne retournerons point avec vous à Madrid, car nous comptons suivre la chasse en voiture.

FRAY ANTONIO, *s'avançant étonné, et à demi-voix.* Quoi!.. Votre Majesté...

FERDINAND. Oui... Il y a longtemps que je ne me suis senti aussi bien...

FRAY ANTONIO, *à lui-même.* C'est d'un mauvais augure!.. cela va mal pour nous.

FERDINAND. Malgré cela, je ne serais pas fâché de me reposer quelques instants à la posada des Armes de Castille. (*A la reine.*) Venez-vous, Madame?..

LA REINE. Je vous rejoins!.. (*Fray Antonio et les seigneurs sortent avec le roi, qu'ils entourent.*)

SCÈNE VI.

CARLO, LA REINE.

LA REINE, *à Carlo, qui veut aussi s'en aller, et lui faisant signe de rester.* Un mot encore.

CARLO. Pardon, Madame, mais voici la nuit... et il faut que je me rende au monastère des Hyéronimites... Je suis l'organiste du couvent, et si je rentrais trop tard... l'*Angelus* ne pourrait pas être chanté en musique.

LA REINE. Ton nom?

CARLO. Carlo Broschi!

LA REINE. Espagnol?

CARLO. Non, Madame, Napolitain..... et quand nous sommes venus chercher fortune en Espagne.. j'étais, quoique bien jeune, le plus âgé de la famille... Ma pauvre mère est morte, et je suis resté avec mes trois sœurs, que j'ai juré d'élever et d'établir.

LA REINE. Tu as fait là une belle action!

CARLO. Du tout, Madame; j'ai fait mon devoir, et le devoir avant tout...

LA REINE. Eh bien! Carlo, tu es un honnête et loyal garçon, qui mérite de prospérer...

CARLO. Ma mère me l'a dit, et j'y compte.

LA REINE. Et ta confiance en elle ne sera pas trompée... Écoute-moi... Tu as fait ce que depuis longtemps personne n'avait pu faire... Par tes chants, tu as procuré quelques instants de calme et de bonheur à une personne qui m'est plus chère que la vie .. Tu ne me quitteras plus; je t'emmène à Madrid.

CARLO. Oh! non, Madame, ça n'est pas possible...

LA REINE. Et pourquoi?

CARLO. Il faut que je vienne ici tous les jours chanter pour rien à Notre-Dame-des-Bois .. Je l'ai promis.

LA REINE. Pour quelle raison?

CARLO. Pour payer la pension de Casilda, à qui on a donné asile et protection; Casilda, ma sœur, qu'un grand seigneur de Madrid voulait enlever et séduire!

LA REINE, *vivement.* Ce seigneur, quel est-il?

CARLO. Je n'en sais rien... sans cela, j'aurais été demander justice...

LA REINE. Au roi?..

CARLO. Non... car ils disent tous qu'il est fou... ou à peu près.. .; mais je me serais adressé à la reine, qui a de la tête et du cœur... et elle m'aurait écouté... n'est-ce pas?

LA REINE. Mieux que cela!.. elle t'écoute en ce moment ..

CARLO. Comment! que voulez-vous dire?

LA REINE. Que la reine, c'est moi!

CARLO. Vous! Ah! pardon, Madame... pardon.

LA REINE. Relève-toi, et silence avec tout le monde sur ce qui s'est passé entre nous... Tu vas dire à l'abbesse

que c'est moi qui me charge de la pension de ta sœur, et tu viendras après me rejoindre... là, aux Armes de Castille... A notre retour de la chasse, je te dirai ce que j'attends... ce que je veux de toi...

CARLO, *à genoux, et priant.* O ma mère!

LA REINE. M'entends-tu?

CARLO. Très-bien... Mais je n'en puis revenir encore!

LA REINE, *lui tendant la main avec bonté.* Va, mon enfant... va vite. (*Carlo lui baise la main, la regarde encore, et entre vivement dans le couvent, à droite.*)

SCÈNE VII.

LA REINE *le regarde sortir, au moment où paraissent* GIL VARGAS, RAFAEL ET QUELQUES SEIGNEURS.

GIL VARGAS, *à Rafaël.* La voilà!.. c'est la reine... Profitez du hasard qui vous la fait rencontrer seule. (*Tous deux s'inclinent respectueusement.*)

LA REINE. Que voulez-vous?

RAFAEL, *timidement.* Un instant d'audience particulière de Votre Majesté! (*La reine fait signe à Vargas de s'éloigner; celui-ci se retire par le fond du théâtre, et disparoît dans la forêt; puis elle dit à Rafaël, pendant que les seigneurs se retirent de quelques pas en arrière:*) Parle! qui es-tu?

RAFAEL. Don Rafaël d'Estuniga, gentilhomme qui voudrait entrer dans les armées du roi... mais il n'est pas assez riche pour se faire tuer au service de Votre Majesté!.. il n'a pas de quoi acheter un grade!

LA REINE. Et tu en voudrais un?

RAFAEL. Pour aller me battre dans les Pays-Bas, comme enseigne d'abord...

LA REINE. C'est bien!

RAFAEL *lui présente un papier qu'il tient à la main.* Et Votre Majesté verra que je ne suis pas tout à fait indigne de ses bontés... Je suis recommandé par les personnes les plus respectables... le vénérable fray Antonio .. grand inquisiteur...

LA REINE, *avec ironie.* Vraiment!

RAFAEL. En voici la preuve.

LA REINE, *de même.* Je savais bien que le grand inquisiteur disposait à son gré de toutes les places; j'ignorais que sa révérence voulût aussi envahir nos armées.. .. S'il en est ainsi, don Rafael d'Estuniga, qu'il vous nomme lui-même... Ceux qui sont protégés par mes ennemis ne sauraient l'être par moi... (*Déchirant le papier qu'il lui a remis.*) et nous ne pouvons rien pour vous. (*On entend le son du cor : paraissent plusieurs seigneurs et piqueurs portant des flambeaux; ils viennent chercher la reine, qui sort avec eux. La forêt devient tout à fait obscure, et pendant le récitatif suivant, on entend dans le lointain le bruit de la chasse qui s'éloigne dans la forêt.*)

SCÈNE VIII.

RAFAEL, *seul.*

RÉCITATIF.

Nouveau refus encor, je l'aurais parié!
Du grand inquisiteur le pouvoir redoutable
Ne peut vaincre le sort dont la rigueur m'accable!
Et la terre et le ciel sont pour moi sans pitié!
Eh bien! donc, à l'enfer il faut que je m'adresse;
Il faut lui demander les honneurs, la richesse
Que l'on me refuse ici-bas!
(*Regardant autour de lui*)
Voici le chêne!..
(*On entend sonner dix heures.*)
Et l'heure!.. Allons, ne tremblons pas!

AIR.

Asmodée!
Gentil lutin,
Esprit malin,
C'est dans ta main
Qu'est mon destin.
De ces forêts
L'ombrage épais
Cache tes traits!
Viens! apparais!
Asmodée!!!
De toi, je veux
Destin joyeux,
Richesse, honneur
Et du bonheur!
Par ton secours,
Que les amours
De tous mes jours
Charment le cours!
Asmodée!!!
Que ma fureur soit par toi secondée!
Asmodée!.. Asmodée!.. Asmodée!..
Eh! mais, rien ne paraît, je crois!
Et cependant voilà trois fois...
En voilà six que je l'appelle!
Démon têtu! démon rebelle,
Veux-tu me répondre à l'instant?
(*S'arrêtant.*)
Ou je vais... Non, c'est imprudent;
Lorsque l'on a besoin des gens que l'on appelle,
Il faut leur parler poliment,
Bien poliment!.. et doucement!
(*Otant son chapeau.*)
Gentil lutin,
Esprit malin,
C'est dans ta main
Qu'est mon destin!
De ces forêts,
L'ombrage épais
Cache tes traits...
Viens, apparais!
Asmodée!!!
De toi, je veux
Destin joyeux,
Richesse, honneur
Et du bonheur!
Par ton secours,
Que les amours
De tous mes jours
Charment le cours...
Asmodée!!!
Asmodée! Asmodée!
Tout me repousse et me dédaigne!.. Eh quoi!
Même jusqu'à Satan qui ne veut pas de moi!

SCÈNE IX.

CARLO, *sortant du couvent à droite,* RAFAEL, *à gauche.*

DUO.

CARLO, *entendant les derniers mots, à part.*
Qu'entends-je!.. ô ciel!
RAFAEL, *appelant à haute voix.*
Asmodée!.. Asmodée!
CARLO, *à part, et se glissant près de l'arbre.*
C'est Rafaël! celui dont l'amour s'est donné
A Casilda, ma sœur!
RAFAEL, *à voix haute.*
Tu veux toujours te taire?
CARLO, *à part.*
Pauvre jeune homme!
RAFAEL, *à haute voix.*
Eh bien! dussé-je être damné,
J'en jure ici, par celle qui m'est chère,

(*Tirant son poignard.*)
Si tu ne réponds pas! je me tue!

CARLO, *à part.*
Ah! grands dieux!
(*Sortant vivement de derrière le grand chêne et d'une voix timide.*)
Me voici, maître!

RAFAEL.
Enfin!.. c'est bien heureux!

ENSEMBLE.

CARLO, *à part.*
Dieu qui m'entends, pardonne
La ruse où j'ai recours!
Mais quand tout l'abandonne,
Il faut sauver ses jours!
Sauvons d'abord ses jours!

RAFAEL, *à part.*
J'hésite et je frissonne,
Mais c'est mon seul recours;
A lui je m'abandonne,
S'il vient à mon secours!
Qu'il vienne à mon secours.

RAFAEL.
Te voilà donc!.. tu t'es fait bien attendre!

CARLO.
A vos désirs, maître, je viens me rendre,
Que faut-il?

RAFAEL.
Je veux voir combler tous mes souhaits.

CARLO.
Et pour jouir d'un pareil privilége,
Que me donnerez-vous?

RAFAEL.
Moi!.. que te donnerais-je?
Puisque, hélas! je n'ai rien!

CARLO, *timidement.*
Votre âme!

RAFAEL, *vivement.*
Non, jamais!
Je suis bon catholique... Espagnol...

CARLO, *à part.*
(*Haut.*)
Très-bien... Mais
Je ne puis vous servir pourtant sans intérêt.

RAFAEL.
C'est juste!.. un serviteur doit recevoir des gages!
Eh bien! ce que par toi je gagnerai, mon cher,
Nous le partagerons!

CARLO, *souriant.*
Le cadeau n'est pas cher!
N'importe! je l'accepte!.. Ainsi donc tu t'engages...

RAFAEL.
A tout partager... tout... avec toi, de moitié!

CARLO.
(*A part.*)
De moitié! Le pacte est admirable!

RAFAEL.
Ah! c'est charmant!.. avec le diable,
Me voilà donc associé!

ENSEMBLE.

RAFAEL.
Sorcellerie
Et diablerie,
Je vous confie
Tout mon espoir!
O douce ivresse,
J'aurai sans cesse,
Et la richesse
Et le pouvoir!

CARLO.
Sorcellerie
Et diablerie,
Il vous confie
Tout son espoir!
Par ma promesse,
Il croit sans cesse
A la richesse,
Comme au pouvoir!

CARLO.
Parle, alors?

RAFAEL.
Je veux donc, dans mon ardeur guerrière
Un brevet d'enseigne.

CARLO, *souriant.*
Ah! vraiment!
Cela ne se partage guère;
N'importe, tu l'auras!.. Mais songe à ton serment!
Garde-toi, désormais, d'attenter à ta vie...

RAFAEL.
Je l'ai juré!

CARLO.
Du pacte qui nous lie,
Ne dis rien!.. Mais surtout sois honnête et prudent!
Conduis-toi bien!

RAFAEL.
Surprise sans égale!
Le diable qui me prêche et me parle morale
Mieux que mon précepteur! D'honneur, c'est étonnant!
(*On entend le son des cors qui se rapproche.*)

CARLO, *à part.*
Mais la chasse revient, et la reine m'attend!

ENSEMBLE.

De moitié!.. de moitié!.. je tiendrai mon serment!

RAFAEL.
Sorcellerie
Et diablerie,
Je te confie
Tout mon espoir!
J'ai sa promesse,
J'aurai sans cesse,
Et la richesse
Et le pouvoir!
A bientôt!.. au revoir!
Au revoir!

CARLO.
Sorcellerie
Et diablerie,
Il vous confie
Tout son espoir.
Par ma promesse,
Il croit sans cesse
A la richesse,
Comme au pouvoir!
Adieu, bonsoir!
Au revoir!
Bonsoir!

(*Pendant cet ensemble, le bruit de la chasse a toujours été en crescendo; des piqueurs, avec des flambeaux, paraissent à gauche et se répandent dans la forêt. Carlo vient de reprendre, sur le banc de gazon, son manteau noir dont il s'enveloppe. Il fait un dernier signe de la main à Rafaël étonné; puis s'élançant au milieu des piqueurs disparaît avec eux.*)

ACTE DEUXIÈME.

Une salle du palais du roi à Madrid. Grande porte au fond et quatre portes latérales.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

(A gauche, le roi Ferdinand, dans un grand fauteuil et dormant, tandis que le grand inquisiteur et les courtisans sont debout derrière lui, dans une attitude respectueuse. A droite, la reine assise, environnée de ses femmes. Debout, près d'elle, se tient Carlo, en costume de page et richement habillé.)

FERDINAND, LA REINE, CARLO.

CHŒUR.

Il dort, il dort!.. que dans un doux repos
Il rêve le bonheur et l'oubli de ses maux!

LA REINE, *bas, à Carlo.*

Quel changement, depuis trois mois!

CARLO

Il va mieux chaque jour!

LA REINE.

Oui, le mal qui l'oppresse
Semble se dissiper aux accents de ta voix!

CARLO.

Plus d'accès de fureur!

LA REINE.

Plus de sombre tristesse!

CHŒUR.

Il dort! il dort!.. que dans un doux repos
Il rêve le bonheur et l'oubli de ses maux!

LA REINE, *bas, à Carlo.*

Il veut même sortir et médite un projet
Qui m'effraie!

CARLO.

Et lequel?

LA REINE.

Notre ennemi secret,
Le grand inquisiteur, sur lui cherche à reprendre
Son empire!

CARLO.

Et comment?

LA REINE.

Au sermon solennel
Qu'en prononce aujourd'hui Ferdinand doit se rendre;
Il l'a promis.

(On entend sonner dix heures; le roi s'éveille.)

LE GRAND INQUISITEUR, *s'adressant au roi.*

Voici le sermon, sire!

LA REINE, *à Carlo.*

O ciel!

CARLO, *bas, à la reine.*

Ne craignez rien!

LE ROI, *se levant et s'appuyant sur le bras de l'inquisiteur.*

Allons! partons!

(Carlo, qui est debout près du fauteuil de la reine et qui tient une mandoline, se met à en jouer et s'accompagne en chantant. Le roi s'arrête et écoute.)

CARLO, *chantant.*

PREMIER COUPLET.

Qu'avez-vous, comtesse?
Et pourquoi cette pâleur?
D'où vient la tristesse
Qui flétrit tant de fraîcheur?
Je crains pour votre vie!
Ah! je vous en supplie!..
Prenez ce médecin
Napolitain
D'un savoir certain!

L'INQUISITEUR, *au roi qui écoute.*

Mais, sire, le sermon...

LE ROI.

(A Carlo.)

Dans un instant!.. Achève ta chanson!

CARLO, *gaiement.*

Signora
Ammalata,
Me voilà!
Chacun dira:
C'est Bellaflor,
Il gran dottor,
Il salvator
Delle
Donzelle!
A ces yeux
Si langoureux!
A cette mine
Si chagrine
Hovedato,
Presto, presto.
D'où provient ce mal
Fatal?
Un ignorant eût ordonné
De la rhubarbe et du séné;
Mais moi, j'ai pour guérir
Su découvrir
Un elisir...
La joie et le plaisir!

L'INQUISITEUR.

Mais, sire, le sermon divin
Est commencé!..

LE ROI.

C'est vrai!.. Nous entendrons la fin.
Hâtons-nous!

(Il va pour sortir.)

CARLO, *reprenant le motif de l'air.*

Une rude épreuve
M'a frappée en mon printemps!
Hélas! je suis veuve,
Et je n'ai que vingt-cinq ans!
Je regrette à toute heure
Le défunt que je pleure,
Et vais bientôt mourir
De ce martyr
Qui ne peut guérir!

L'INQUISITEUR *au roi.*

Partons!

LE ROI.

Plus rien que ce passage-là!

CARLO, *gaiement.*

Signora
Ammalata,
Ve le giuro,
Vi guarirò!
Son Bellaflor,
Il gran dottor,
Il salvator
Delle
Donzelle.
Un mari
Vous fut ravi,
Et la tristesse,
Vous oppresse.
Pour la bannir
Et pour tarir
Tant de douleurs
Et tant de pleurs,

Un ignorant eût ordonné
De la rhubarbe et du séné!
Mais moi, j'ai là pour vous
Moyen plus doux :
C'est, entre nous,
De prendre un autre époux
Presto, presto,
Un altro sposo.

L'INQUISITEUR.
Mais, sire, le sermon!

LE ROI, *avec impatience*.
Eh bien!

L'INQUISITEUR.
Il est fini!

LE ROI, *froidement*.
Oh! nous pouvons redire alors ce couplet-ci;
Répète-le, Carlo.

CARLO, *gaiement*.
Signora
Ammalata,
Ve lo giuro,
Vi guariro!
Son Beltafior,
Il gran dottor,
Il salvator
Delle
Donzelle,
Etc., etc.

LE ROI, *à l'inquisiteur*.
Pour réparer un oubli sans pareil,
Que moi-même je déplore,
Aujourd'hui je prétends présider mon conseil.

LA REINE.
Bravo, sire!

L'INQUISITEUR.
Ah! c'est pis encore!

ENSEMBLE.
Signora
Ammalata,
Ve lo giuro,
Vi guariro!
Son Beltafior,
Il gran dottor
Il salvator,
Delle
Donzelle.

(*Le roi rentre dans ses appartements. L'inquisiteur et les seigneurs et dames de la cour sortent par le fond.*)

LA REINE, *souriant*. L'empêcher d'aller au sermon et le forcer d'aller au conseil!.. Depuis trois mois, Carlo, tu as fait des miracles!.. Et cependant le roi a encore un secret qu'il nous cache!.. Des souvenirs douloureux ou cruels qui l'agitent, et dont le retour produit sur lui un état nerveux, voisin de la démence!

CARLO. Et alors, ce qui diminue bien mon mérite, mes plus jolies cavatines, mes plus beaux airs deviennent impuissants pour le calmer. Il n'y en a qu'un dont l'effet jusqu'ici a toujours été immanquable

LA REINE. Celui que tu chantais dans la forêt, le jour de notre première rencontre... Et comment nous acquitter jamais envers toi, notre sauveur?

CARLO. Oh! ne parlez pas ainsi, Madame, vous qui avez comblé de vos bienfaits le malheureux paysan, le pauvre organiste, qui l'avez admis dans votre intimité et élevé à un degré de faveur que personne ici ne peut s'expliquer ni comprendre.

LA REINE. Je ferai plus encore! Au milieu de toutes les pompes qui t'environnent, et auxquelles tu es presque insensible, j'ai parfois surpris des larmes dans tes yeux... je me suis dit : Il pense à sa sœur!..

CARLO, *vivement*. C'est vrai!

LA REINE. Il souffra de son absence.

CARLO. C'est vrai!

LA REINE. Et puisque tu ne peux nous quitter d'un instant, puisque tu ne peux aller à elle, elle viendra à toi.

CARLO. Est-il possible?

LA REINE. Je la fais sortir de son couvent, je l'attache à ma personne, elle vivra ici.

CARLO. Eh! quand donc?

LA REINE. Aujourd'hui!.. ce matin. Mais écoute-moi bien!.. Nous sommes soumis dans cette cour aux lois d'une rigoureuse étiquette. On murmure déjà de ce que toi, sans nom et sans titres, tu as tes entrées dans nos appartements. Que serait-ce si nous admettions parmi les femmes de notre maison une fille du peuple, une ouvrière?..

CARLO, *vivement*. Ah! je ne dirai à personne qu'elle est ma sœur, je vous le jure!

LA REINE. Elle sera donc Thérésa de Belmonte, c'est le titre que je lui donne et qu'elle gardera! La reine d'Espagne peut anoblir

CARLO, *s'inclinant*. Ah! Madame...

LA REINE. Quant à toi, Carlo, puisqu'on tient tant à connaître tes titres, nous te présenterons dès demain à toute la cour comme notre premier maître de chapelle.

CARLO, *avec impatience*. Et ma sœur, Madame, ma sœur!.. Vous daignez me dire...

LA REINE. Que le grand-maître du palais, le comte de Médrana, qui m'est dévoué, a été la chercher ce matin à Notre-Dame-des-Bois, et je lui ai ordonné, pour la soustraire aux regards, de la conduire jusqu'ici par un escalier dérobé et par cette porte secrète où tu l'attendras... et tu l'amèneras dans mon appartement.

CARLO. Je comprends, Madame, et il est d'autant plus utile de cacher son arrivée, qu'il n'y a peut-être qu'une seule personne qui pourrait la reconnaître, et cette personne est justement en ce palais

LA REINE. Et qui donc?

CARLO. Don Rafaël, mon protégé!.. celui à qui, il y a trois mois, vous avez daigné accorder ce grade d'enseigne ..

LA REINE. Que je lui avais d'abord refusé... et je vois encore son étonnement..

CARLO, *à part*. Je crois bien!

LA REINE. En recevant ce brevet.

CARLO, *à part*. Qu'il a cru venir de l'enfer. (*Haut.*) Du reste, don Rafaël d'Estuniga s'est bravement conduit... le jeune et timide élève en théologie s'est battu comme un lion; et le message honorable dont son général l'a chargé près de Votre Majesté...

LA REINE. Oui, nous l'attendons ce matin.

CARLO. Tout cela prouve qu'il mérite bien quelque récompense.

LA REINE, *lui montrant de la main des papiers qui sont sur la table, à gauche*. J'y ai déjà songé; mais toi qui ne demandes jamais rien pour toi... tu l'aimes donc bien?..

CARLO. Oui, Madame... car il aime ma sœur.. il l'aime réellement... et quoiqu'il ne puisse jamais être mon frère .. malgré moi et sans le vouloir, je l'aime comme tel...

LA REINE. Silence!.. on vient!

SCÈNE II.

CARLO, LA REINE, UN HUISSIER, *annonçant*.

L'HUISSIER. Don Rafaël d'Estuniga, enseigne au régiment de la reine!

LA REINE, *qui s'est assise sur un fauteuil, à gauche, ayant Carlo debout à sa droite*. Qu'il approche!

RAFAEL, *mettant un genou en terre*. J'apporte à Votre Majesté les dépêches de mon général.

LA REINE. Et c'est vous qu'il a chargé d'une mission aussi importante, vous un simple enseigne..

RAFAEL, *timidement*. Oui, Madame.

LA REINE. Cela n'est pas juste ! — Relevez-vous, capitaine Rafaël !

RAFAEL, *étonné*. Qu'entends-je ! (*Levant les yeux, et apercevant Carlo revêtu d'habits magnifiques, debout, à côté de la reine, il pousse un cri.*) Ah ! (*A part.*) Asmodée !

LA REINE. Qu'avez-vous donc?

RAFAEL, *balbutiant*. Le trouble, l'étonnement... (*A part.*) C'est-à-dire, non... cela ne m'étonne plus!

LA REINE, *prenant le brevet et un autre papier des mains de Carlo*. En voici le brevet que vous avez mérité ; et de plus, pour son équipement, un jeune capitaine peut avoir besoin de quelques centaines de piastres... ce bon sur le trésor vous prouvera que... nous y avons songé. (*Elle lui donne un second papier.*)

RAFAEL, *s'inclinant*. Ah! Madame...

LA REINE. Adieu, capitaine... adieu! (*Elle sort.*)

RAFAEL, *stupéfait*. Je ne puis en revenir encore... un brevet de capitaine... un bon sur le trésor! me voilà riche maintenant; je peux chercher par toute l'Espagne et découvrir celle que j'aime!..

CARLO, *à part*. Enlever ma sœur!.. imprudent!.. (*Haut, et tendant la main.*) Un instant... Et ma part?

RAFAEL, *étonné*. Comment!?..

CARLO. J'ai tenu mes promesses, à toi de tenir les tiennes. (*Lui montrant le brevet et le bon sur le trésor.*) Ce que tu voudras, l'un ou l'autre!

RAFAEL. C'est juste!.. C'est dommage... mais un gentilhomme n'a que sa parole. (*Regardant le brevet.*) A moi la gloire... (*Donnant le bon à Carlo.*) A toi la richesse!..

CARLO. Adieu! capitaine. Adieu! (*Il présente la main à Carlo.*)

CARLO, *sans lui donner la main, qu'au contraire il retire*. Adieu! adieu.

SCÈNE III.

RAFAEL, *puis* VARGAS.

RAFAEL, *regardant sortir Carlo*. Allons! allons, et quoique mon associé soit un peu cher, c'est égal... je ne me plains pas de mon marché. (*Se retournant.*) Qu'est-ce que je vois?.. mon vieux précepteur, avec la chaîne d'or!

VARGAS. Oui, mon élève! un des douze huissiers du palais! Voilà, malgré ses promesses, tout ce qu'a fait pour moi le grand inquisiteur!..

RAFAEL. Huissier du palais!.. De quoi te plains-tu? te voilà dans le sanctuaire du pouvoir!

VARGAS. J'y fais entrer tout le monde et je reste à la porte! encore le grand inquisiteur ne m'y a-t-il placé que comme baromètre.

RAFAEL, *étonné*. Comment cela?

VARGAS. Pour savoir par moi la hausse et la baisse de la faveur royale, être au fait de ce qui se passe à la cour et connaître ceux qui s'en vont... ou ceux qui arrivent... Il paraît que vous êtes de ceux-ci.

RAFAEL. C'est vrai!..

VARGAS. Et que vos affaires vont bien!..

RAFAEL. A merveille!.. je suis au pinacle!.. mais c'est que je ne me suis point adressé à un grand inquisiteur... au contraire... et j'ai pour moi un protecteur bien autrement puissant que fray Antonio et que la reine elle-même!..

VARGAS, *l'embrassant*. Ah! mon élève! mon cher élève... si vous pouviez lui parler pour moi... cela arriverait bien à point... car je suis dans une position... fâcheuse... pour ne pas dire plus...

RAFAEL. Dis la vérité...

VARGAS. C'est que le récit est assez difficile... surtout pour moi, votre précepteur.

RAFAEL. Je ne le suis plus, et je suis officier...

VARGAS. C'est juste... Vous saurez donc que j'ai toujours éprouvé un dévouement sans bornes pour les gens qui étaient en passe de s'élever, et un instinct irrésistible me poussait à m'y accrocher pour arriver avec eux ..

RAFAEL. Il me semble que cela s'appelle de l'ambition...

VARGAS. Une noble ambition. C'est pour cela que je m'étais d'abord donné corps et âme à votre oncle... qui m'a promis de penser à moi quand il cesserait de vivre... mais comme il continue toujours... je me suis en attendant donné au grand inquisiteur fray Antonio, corps et âme...

RAFAEL. Tu en as donc plusieurs?..

VARGAS. Non... toujours la même! Or, fray Antonio, qui cherchait tous les moyens de diminuer le pouvoir de la reine, découvrit que, sans se l'avouer et presque sans le savoir, le roi était amoureux.

RAFAEL. Le roi!

VARGAS. Le roi lui-même, dont l'auguste tête n'a jamais été bien forte... une passion idéale, vaporeuse, platonique, une jeune fille que, des allées de son parc, il admirait en cachette et entendait chanter tous les soirs... On eut alors l'idée de la conduire incognito à Aranjuez... Pour cela, il fallait l'enlever... et c'est moi que l'on chargea de cette mission délicate et honorable... Je ne vous dirai pas comment, un quart d'heure après son arrivée, la jeune fille parvint à s'évader, et comment, ne pouvant plus retrouver ses traces, on annonça au roi qu'elle était morte... nouvelle qui le jeta dans des accès de fureur ou de mélancolie... Ce n'est pas là l'important, le voici.

RAFAEL. A la bonne heure!

VARGAS. C'est que fray Antonio, qui m'avait promis pour récompense une place importante dans la maison du roi, fray Antonio voit tous les jours sa fortune diminuer...

RAFAEL. Ainsi que ton dévouement?..

VARGAS. C'est tout naturel... non-seulement il ne tient pas ses promesses .. car qu'est-ce que c'est qu'une place d'huissier?.. mais bien plus... je vois, je devine... à certains mots qui lui sont échappés, que si l'affaire de l'enlèvement venait à se découvrir, ce qui ne tardera peut-être pas... c'est moi qu'il en accusera.

RAFAEL. Tu crois qu'il serait capable...

VARGAS. De tout!..

RAFAEL. Et qui te fait penser qu'un tel secret se découvrira?

VARGAS. Tout ce qui arrive depuis trois mois ; car il semble que le diable se mêle de nos affaires.

RAFAEL, *gaiement*. Vraiment! des tiennes aussi?..

VARGAS. Le roi qui était malade, se porte bien... la reine qui était en disgrâce, revient en faveur... l'inquisiteur, exilé du conseil, est à peine admis chez Leurs Majestés. . et, en revanche, un petit jeune homme, sans barbe au menton, et qui vient de je ne sais où, un intrigant que nul ne connaît, entre à toute heure, sans se faire annoncer, chez le roi et chez la reine, et exerce ici une influence incompréhensible, et qui tient du prodige!

RAFAEL, *étonné*. En vérité!

VARGAS. Tout à l'heure encore, il était dans cet appartement, en tête-à-tête avec la reine.

RAFAEL, *vivement*. Tu crois?..

VARGAS. Je viens de le voir sortir...

RAFAEL. Pourpoint rouge, manteau noir!

VARGAS. Justement!

RAFAEL, *riant*. Ah!.. ah!.. ça ne m'étonne pas... tout s'explique...

VARGAS, *étonné*. Comment?

RAFAEL. Rien de plus naturel... c'est lui... c'est mon protecteur... ou plutôt mon associé...

VARGAS. Que voulez-vous dire?

RAFAEL, *à demi-voix*. C'est Asmodée...

VARGAS. Allons donc!...

RAFAEL. Asmodée lui-même, que tu voulais m'empêcher d'évoquer au carrefour de la forêt... et je l'ai fait... et il est venu à ma voix...

VARGAS. Ce n'est pas possible!

RAFAEL. Pas possible!.. est-il ignorant mon précepteur... ou plutôt incrédule... mais puisqu'il faut te convaincre...

VARGAS. Cela me fera plaisir...

RAFAEL. C'est lui qui m'est apparu en paysan dans la forêt, et que j'ai trouvé tout à l'heure couvert d'habits magnifiques, et se tenant à la droite de la reine.. c'est lui qui m'a fait obtenir mon brevet d'enseigne... et là-bas à l'armée, devant les balles et les boulets, ils hésitaient... moi je m'élançais sans crainte...

VARGAS, *effrayé.* Ah! mon Dieu! vous faire tuer...

RAFAEL. C'est ce qu'ils disaient tous... et tu le vois... pas une blessure... mais, en revanche, de la gloire, des honneurs... le brevet de capitaine... (*Le tirant de sa poche.*) Lis plutôt...

VARGAS. C'est à confondre... et pourtant...

RAFAEL. Et si tu veux que je te présente et qu'il te protége...

VARGAS. Voulez-vous vous taire!..

RAFAEL. C'est un peu cher... cinquante pour cent... moitié dans les bénéfices.

VARGAS, *voyant s'ouvrir les portes du fond.* Silence... on vient... et l'inquisition...

RAFAEL. Bah!.. l'inquisition, ça nous est bien égal à nous autres!.. (*Vargas lui met la main sur la bouche et regarde ceux qui entrent.*)

VARGAS. Ce sont les officiers des gardes qui, en attendant la messe du château, viennent jouer comme à l'ordinaire.

SCÈNE IV.

CHOEUR D'OFFICIERS, VARGAS, RAFAEL.

CHŒUR.

Des jours de la jeunesse
Hâtons-nous de jouir!
Arrière la sagesse,
En avant le plaisir!

(*Les jeunes officiers entourent une table à gauche, sur laquelle ils jettent de l'or et roulent des dés.*)

VARGAS, *les regardant.*
Ah! le tapis se couvre d'or!

RAFAEL.
Je veux te prouver sans réplique
Quel pouvoir secret et magique
Me guide et veille sur mon sort.
Comme enseigne, je viens de recevoir ma paie,
Quarante beaux ducats, et je veux les doubler.
(*Lui présentant sa bourse.*)
Va les jouer!.. et que rien ne t'effraie!

VARGAS, *hésitant.*
Quatre ou cinq seulement...

RAFAEL, *lui tendant sa bourse.*
Prends.

VARGAS, *prenant quelques pièces d'or.*
Voyons que j'essaie!
Car son aplomb commence à me faire trembler?

(*Il s'approche de la table à gauche et a l'air de demander aux officiers la permission de jouer, que ceux-ci lui accordent en riant. — Il place son argent. — Chacun fait tour à tour rouler les dés.*)

RAFAEL, *au milieu du théâtre, regardant en riant le groupe qui est à gauche.*
Vous que la sagesse importune,
Que l'aspect de l'or fait rêver!
Venez défier la fortune!..
Elle aime qui sait la braver!
Pour que nos jours gaîment s'écoulent,
Que les dés roulent, roulent, roulent...
Espérer... c'est jouir.
Vivent les dés et le plaisir!

(*Voyant Vargas qui quitte la table et qui vient à lui d'un air joyeux.*)
Eh bien! mon cher?..

VARGAS, *riant.*
Eh bien! que vous disais-je?

RAFAEL, *riant.*
Gagné!..

VARGAS, *de même.*
Perdu!

RAFAEL, *avec colère.*
Perdu!.. cela ne se peut point!

VARGAS.
C'est pourtant vrai!

RAFAEL, *se frappant le front.*
C'est juste, et j'ai tort en ce point;
Ce n'est pas toi! c'est moi que le démon protége,
Et tu vas voir!

VARGAS, *effrayé.*
Comment!

RAFAEL, *passant à la table.*
Ces trente-cinq ducats
D'un seul coup!

CHŒUR D'OFFICIERS.
Nous tenons!

VARGAS, *à Rafaël, qui vient de jeter sa bourse sur la table.*
Quoi! vous ne tremblez pas?

RAFAEL.
Moi!.. je tremble pour eux!
(*S'approchant de la table pendant que chacun roule les dés à son tour.*)

DEUXIÈME COUPLET.

L'ardeur qui dévore leur âme,
De la mienne vient s'emparer!
On dit que la fortune est femme!
Ses rigueurs la font adorer!
Gaîment que les heures s'écoulent,
Que les dés roulent, roulent, roulent...
Espérer, c'est jouir!
Vivent les dés et le plaisir!

(*Sur la ritournelle du couplet précédent, on présente à Rafaël un cornet où sont des dés. — Il les agite et les roule sur la table, puis s'éloigne sans les regarder, au moment où Carlo entre par la porte de droite.*)

TOUS LES OFFICIERS, *regardant.*
Gagné!

VARGAS, *reprenant la bourse de Rafaël et l'argent qu'il vient de gagner, le lui portant.*
Gagné! grand Dieu!

RAFAEL.
Mais c'était immanquable!
Et tu vas voir encor!..

(*Carlo entre dans ce moment par la porte à droite.*)

CARLO, *à part.*
Le malheureux, hélas!
Va tout perdre à la fois!

RAFAEL.
Soixante-dix ducats!

CARLO, *l'arrêtant par la main.*
Non, trente-cinq!

RAFAEL, *étonné.*
Comment?

CARLO.
Et ma part!

RAFAEL, *se grattant l'oreille.*
Ah!.. ah! diable!..
C'est ennuyeux!.. mais c'est de droit, et les voici!..
(*Il les met sur la table.*)

VARGAS.
Que faites-vous?

RAFAEL, *à demi-voix.*
C'est lui.

(*On entend sonner midi à l'horloge du château.*)

CHŒUR D'OFFICIERS.

Messieurs, l'heure a sonné, partons!

VARGAS, *stupéfait et regardant Carlo des pieds à la tête.* C'est lui!

RAFAEL.

C'est lui!

ENSEMBLE

CHŒUR D'OFFICIERS.

Des jours de la jeunesse
Hâtons-nous de jouir!
Arrière la sagesse,
En avant le plaisir!

VARGAS.

Ruse et coupable adresse,
Que je veux découvrir!
Sinon, de sa faiblesse,
On va tout obtenir!

RAFAEL.

Ce démon plein d'adresse
Par moi va s'enrichir!
Aux dépens de ma caisse,
La sienne va s'emplir!

Les officiers sortent par la porte du fond.)

SCÈNE V.

VARGAS, RAFAEL, CARLO

CARLO, *à part, ramassant l'argent sur la table.* C'est toujours cela de sauvé! je lui fais des économies...

VARGAS, *à Rafaël.* Comment!.. vous les lui laissez prendre!

RAFAEL. Il le faut bien... c'est convenu!

VARGAS, *à demi-voix.* Mais ce prétendu Asmodée est un fourbe, un chevalier d'industrie, qui veut s'enrichir à vos dépens.

CARLO, *à Rafaël.* Voilà ce qui te revient... tes trente-cinq ducats!

RAFAEL. Au fait, et jusqu'à présent, il n'a pas fait avec moi de mauvaises affaires...

CARLO. Et pourquoi jouais-tu? qu'en avais-tu besoin?

RAFAEL. Tu as raison... il me fallait un millier de pistoles, pour un projet que je médite... l'entreprise la plus douteuse, la plus hasardée... et j'étais bien bon de me donner tant de peine, quand tu es là pour la faire réussir.

CARLO, *à part.* Ah! mon Dieu!

VARGAS, *haussant les épaules.* Vous croyez?..

RAFAEL, *à Vargas.* Oui... oui... il n'a qu'un mot à dire, un geste à faire...

VARGAS. Je serais curieux de voir cela!

CARLO, *à part, en riant.* Et moi je crains que le démon se trouve en défaut...

RAFAEL. Je voulais, dans tout Madrid, dans toute l'Espagne, commencer mes recherches, et, à tout prix, retrouver la beauté mystérieuse et inconnue qui m'a été ravie... Viens à mon aide... guide-moi... et par ton pouvoir, que je sache où elle est... que je la revoie... (*Poussant un cri et sautant au cou de Carlo.*) Ah! tu m'as sauvé! (*La porte secrète vient de s'ouvrir, et paraît Casilda conduite par le comte de Medrano.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CASILDA, LE COMTE DE MEDRANO.

VARGAS, *stupéfait et tremblant.* Grand Dieu! . cette jeune fille...

RAFAEL, *se retournant vers lui.* C'est elle... c'est bien elle... Et te voilà aussi tremblant, aussi interdit que moi!..

VARGAS, *à part.* Ce n'est pas sans raison...

RAFAEL, *courant à Casilda, avec amour.* Enfin donc... et après tant d'absence...

CASILDA, *à part.* Don Rafaël!

RAFAEL, *passant devant Carlo.* Je vous retrouve... je vous revois!..

DE MEDRANO, *passant devant Casilda.* Un instant, mon officier! (*Les acteurs sont placés dans l'ordre suivant, à commencer par la gauche : Vargas, Carlo, Rafaël, de Medrano, Casilda.*)

DE MEDRANO. J'ai ordre de ne laisser personne parler à Mademoiselle...

RAFAEL, *bas, à Carlo.* Quel est cet homme?

CARLO. Le plus ancien gentilhomme de la chambre!

RAFAEL, *de même.* Eh bien! fais-moi un plaisir... enlève et emporte le vieil hidalgo...

CARLO. Non...

RAFAEL, *étonné.* Comment, non!.. Et pourquoi?

CARLO. Dans les services que je te rends, il faut qu'il y ait bénéfice ou avantage pour moi, et qu'est-ce que je terais de la moitié d'un vieil hidalgo?

RAFAEL. C'est juste... (*S'avançant vers Medrano.*) Alors... je vais moi-même... et malgré lui, dire à la senora que...

DE MEDRANO. Vous allez... vous rendre à l'instant aux arrêts...

RAFAEL. Et de quel droit?

DE MEDRANO. Je suis gouverneur du palais, et comme tel je commande ici... (*A plusieurs gardes qui entrent.*) Conduisez Monsieur aux arrêts pour trois jours.

RAFAEL. Mais...

DE MEDRANO. Pour quatre...

RAFAEL. C'est ce que nous verrons...

DE MEDRANO. Pour huit...

VARGAS, *bas, à Rafaël.* Imprudent! soumettez-vous sans répliquer.

CARLO, *souriant.* D'autant que c'est si vite passé, huit jours d'arrêts...

RAFAEL, *vivement.* Non pas, quatre...

CARLO, *étonné.* Comment?

RAFAEL. Et ta part, qui est là... que je te réserve... Tout ce que je gagne doit se partager de moitié... c'est convenu...

CARLO, *s'inclinant, en riant.* C'est juste!

RAFAEL, *aux gardes.* Je vous suis...

VARGAS. Il n'y restera pas longtemps... je cours prévenir son oncle... (*Regardant Carlo.*) Et, avant tout, dénoncer celui-là à la sainte inquisition, sorcier ou non, dans le doute, ça ne peut pas faire de mal... (*Rafaël, que les gardes emmènent, sort par le fond à gauche; Vargas par le fond à droite.*)

SCÈNE VII.

CARLO, CASILDA, DE MEDRANO.

DE MEDRANO. Je la remets entre vos mains, comme on me l'a ordonné, et je vais dire à la reine que ma mission est remplie. (*Il sort par la porte à droite.*)

CARLO. Eh bien! comme te voilà troublée... tu n'es pas encore revenue de ta surprise?..

CASILDA. Non, mon frère ..

CARLO. Prends garde... ne prononce pas ce nom... D'après l'ordre de la reine, nous devons être inconnus l'un à l'autre...

CASILDA. Oui, frère... c'est-à-dire, seigneur Carlo...

CARLO. C'est bien... (*Lui prenant la main.*) Je me doute que ta présence inattendue de ce jeune homme...

CASILDA, *naïvement.* Non... je l'attends toujours... Mais cet autre... cet homme... à l'air faux et sinistre... je l'ai bien regardé... et c'est lui... j'en suis sûre... c'est lui...

CARLO. Qui donc?

CASILDA. Qui est venu chez la senora Urraca... me cher-

cher dans cette voiture... pour m'enlever et me conduire chez ce grand seigneur...

CARLO. Un tel crime ne sera pas impuni. (*Regardant au fond du théâtre.*) C'est le roi. . va lui demander justice contre ton ravisseur.

SCÈNE VIII.

LE ROI FERDINAND, CASILDA, CARLO.

TRIO.

CASILDA, *courant au-devant du roi, qui entre.*
Sire!.. sire!.. justice!..

LE ROI, *la regardant.*
O ciel! que vois-je!

CASILDA, *le regardant, et reculant se réfugier près de Carlo.*
O terreur!

LE ROI, *reculant de l'autre côté.*
O supplice!

CARLO, *à voix basse.*
Qu'as-tu donc?

CASILDA, *montrant le roi, qui vient de cacher sa tête entre ses mains.*
Ce seigneur
Chez qui l'on m'a conduite...

CARLO.
Infâme ravisseur!

CASILDA.
Le voilà!..

CARLO, *avec terreur.*
C'est le roi!

CASILDA.
Le roi!..

CARLO, *à voix basse.*
Tais-toi! tais-toi!

ENSEMBLE.

LE ROI.
Jour d'horreur et d'épouvante!
Son ombre sort du tombeau,
Et se lève menaçante
Pour accuser son bourreau.

CARLO.
O secret qui m'épouvante!
Terrible et fatal fardeau!
Sa voix sombre et menaçante
M'annonce un danger nouveau!

CASILDA.
Jour fatal qui m'épouvante!
Funeste et triste flambeau!
De terreur je suis tremblante;
Je crains un danger nouveau.

CARLO, *passant près du roi, qui est tombé sur un fauteuil, à gauche.*
Sire, qui peut ainsi troubler votre raison?

LE ROI, *avec égarement, et lui prenant la main.*
Tais-toi, ne leur dis pas que ton roi fut coupable,
Que le ciel l'a frappé, que le remords l'accable...
Et ce remords, vois-tu, c'est cette vision..
Ce fantôme fatal qui me poursuit sans cesse...

CARLO.
Cette jeune fille ..

LE ROI.
Oui... son ombre vengeresse
Me reproche mon crime... Elle est morte par moi!

CARLO.
Non!.. elle existe encor... elle existe, ô mon roi!

LE ROI, *se levant vivement.*
Dis-tu vrai? Quoi! le ciel voudrait calmer ma peine!
(*La regardant de loin avec amour.*)
Quoi! le ciel la rendrait à mes vœux!..

CARLO, *le retenant, et lui montrant la reine qui entre.*
C'est la reine!

LA REINE, *entrant par la porte, à droite, et voyant le roi qui recule à son approche, et se cache la tête dans les mains.*
Ah! quel trouble l'agite, et qu'est-ce que je voi!

QUATUOR.

LE ROI.
Jour fatal qui m'épouvante!
Funeste et triste flambeau
Qui, dans mon âme brûlante,
Fait luire un remords nouveau!
Oui, dans mon âme brûlante,
Je sens un remords nouveau.

LA REINE.
O secret qui m'épouvante!
Du ciel quel arrêt nouveau,
Du malheur qui le tourmente,
A redoublé le fardeau!

CARLO.
O secret qui m'épouvante!
Terrible et fatal flambeau!
Pour nous, de sa flamme ardente,
Je crains un danger nouveau!

CASILDA.
Jour fatal qui m'épouvante,
Funeste et triste flambeau,
De terreur je suis tremblante:
Je crains un danger nouveau!

LA REINE, *bas, à Carlo.*
Quelle atteinte nouvelle à trembler nous expose?

CARLO, *de même, et avec trouble.*
De ses tourments secrets je sais enfin la cause.

LA REINE, *vivement.*
Tu me les apprendras!

CARLO, *à part, avec effroi.*
Ah! qu'ai-je dit!.. jamais!

LE ROI, *de l'autre côté, bas, à Carlo.*
Tu viendras!.. j'ai besoin de te voir, de t'entendre.
(*Avec joie.*)
Elle existe!..

CARLO, *à demi-voix.*
Le roi m'a promis de se rendre
En son conseil.

LE ROI.
Je l'ai dit... et j'y vais!
(*A demi-voix.*)
Mais nous parlerons d'elle après.
Je t'attends!

LA REINE, *bas, à Carlo, de l'autre côté.*
Je t'attends!

CARLO, *entre eux deux.*
Mon Dieu, protégez-nous!
(*Bas, à sa sœur, près de qui il se trouve, pendant que le roi et la reine viennent de remonter le théâtre.*)
Ne dis rien à la reine!.. et silence avec tous!

ENSEMBLE.

O Dieu de clémence,
Qui vois mes tourments,
Rends par ta puissance
Le calme à mes sens!
Longtemps la souffrance
Éprouva mon cœur!
Rends-moi l'espérance,
Rends-moi le bonheur!

LA REINE, *à Casilda.*
Viens, ma fille, suis-moi!
(*Bas, à Carlo.*)
Tu m'entends!

LE ROI, *de même, de l'autre côté.*
Tu m'entends
CARLO, *à part.*
Ma mère, inspire-moi!

ENSEMBLE.

O Dieu de clémence,
Qui vois mes tourments, etc.

(La reine, entendant venir les membres du conseil, entraîne vivement Casilda par la porte, à droite. Les conseillers et les inquisiteurs paraissent au fond du théâtre, attendant le roi, qui sort avec eux.)

SCÈNE IX.

CARLO, *seul, et tombant dans un fauteuil.* Que faire, mon Dieu! Comment échapper aux dangers qui de tous côtés nous environnent!.. C'est moi que le roi veut prendre pour confident... et c'est de ma sœur qu'il est amoureux!.. Ah! mon premier mouvement était de tout avouer à ma providence, à ma protectrice, à la reine!.. Mais, pour prix de ses bienfaits, lui porter le coup de la mort, lui apprendre que le roi... que cet époux, unique objet de ses soins et de sa tendresse... Non... non... je ne trahirai personne .. je renoncerai à la fortune qui m'attendait, j'emmènerai ma sœur, je la cacherai à tous les yeux .. et Rafaël qui l'aime tant, il faut aussi le fuir... et dans son intérêt!.. lui rival du roi!.. il serait perdu!.. Heureux encore qu'il soit aux arrêts pour huit jours... sa présence et ses folies auraient tout compromis!

SCÈNE X.

RAFAEL, CARLO.

RAFAEL. Me voilà!..

CARLO, *effrayé, et à part.* Ah çà! c'est lui qui est sorciar! (*Haut.*) Et vos huit jours d'arrêts?

RAFAEL. Quatre!

CARLO, *avec impatience.* Et qu'importe!

RAFAEL. Il importe que dans le partage... il n'a pas été dit lequel de nous deux commencerait... et j'aime mieux que ce soit toi...

CARLO. Moi!..

RAFAEL. C'est pour cela que, me voyant enfermé, j'ai sauté par la fenêtre.

CARLO. Ah! mon Dieu!

RAFAEL. Et c'était haut... il y avait bien une quinzaine de pieds... mais je me suis dit: Je ne risque rien... il est là qui me soutient... qui me protége...

CARLO, *à part.* Il se tuera avec ma protection!

RAFAEL. Ce n'est pas toi, c'est elle que je cherche..... Sans cela, ce ne serait pas la peine de t'avoir fait apparaître pour moi, et tu ne sais pas quel service tu m'as rendu... c'est elle!

CARLO. Que vous adoriez de vos fenêtres?

RAFAEL, *étonné.* Qui te l'a dit?

CARLO. Que vous alliez voir chez la senora Urraca la couturière?

RAFAEL. C'est vrai.

CARLO. Et pour qui enfin vous avez dépensé tout votre argent en ajustements et en robes de cour.

RAFAEL, *riant.* Il sait tout... Au fait, c'est son état.

CARLO, *gravement.* Et c'est parce que je sais tout, Rafael, que je t'engage, moi, ton protecteur... à oublier cette jeune fille... à la fuir.

RAFAEL. Que me dis-tu là?

CARLO, *lentement.* Si tu la revois encore... si tu lui parles... si ta main touche seulement la sienne... tous les malheurs vont t'accabler.

RAFAEL. Cela m'est égal...

CARLO. Tu es perdu à jamais.

RAFAEL, *avec impatience.* Et pourquoi?

CARLO. Pourquoi? Eh bien! puisque je ne peux parvenir à t'effrayer, apprends donc, toi qui te disais bon Espagnol et bon catholique, et qui refusais de me livrer ton âme...

RAFAEL. Certainement, je refuserais encore...

CARLO. Apprends donc que, si tu te donnes à elle, ce sera exactement la même chose... car elle est de ma race... de ma famille.

RAFAEL, *reculant effrayé.* Elle! ah! l'horreur!

CARLO, *allant s'asseoir sur le fauteuil à droite.* Te voilà prévenu...

RAFAEL. Elle!.. une fille de l'enfer... cette simple et naïve ouvrière... à l'air si modeste .. et ce matin encore... si belle et si timide sous ce costume de paysanne...

CARLO. C'est là ce qui t'arrête... Nous changeons de forme et de caractère à volonté. (*Prenant la main de Rafaël, qui tremble.*) Qu'as-tu donc?

RAFAEL. Ah! tu dis vrai! (*En ce moment, et derrière Carlo, qui tourne le dos à la porte à droite, paraît la reine, s'appuyant sur le bras de Casilda, qui est vêtue magnifiquement.*)

SCÈNE XI.

RAFAEL, CARLO, LA REINE, CASILDA.

LA REINE. Nous vous reverrons ce soir, dona Thérésa.

RAFAEL, *à part.* Dona Thérésa!

LA REINE. Car nous parlons ce matin pour Aranjuez. Les voitures et l'escorte nous attendent. Vous m'accompagnerez jusque-là, Carlo...

CARLO, *regardant sa sœur, à part.* Ah! mon Dieu! les laisser ensemble! (*Haut.*) Mais, Madame... j'aurais désiré...

LA REINE. Et moi je désire vous parler.. (*Pendant que Carlo s'incline et s'approche d'elle.*) Dona Thérésa restera avec nos demoiselles d'honneur... elle en a le titre et les droits...

RAFAEL, *étonné.* Demoiselle d'honneur de la reine!.. (*Carlo, en sortant avec la reine, fait à Rafaël des signes qui lui défendent d'approcher de Casilda.*)

SCÈNE XII.

RAFAEL, CASILDA, *chacun à l'une des extrémités du théâtre.*

DUO.

CASILDA.

Après une aussi longue absence,
Dieu sait comme il va me parler!..
Mais non... il garde le silence,
Et même il a l'air de trembler.

RAFAEL, *qui pendant ce temps a contemplé Casilda avec crainte.*

Cet air d'innocence si pure,
Ces yeux si doux, ce doux parler,
D'un démon cachent la figure;
C'est vraiment à faire trembler!

(Casilda fait quelques pas, et Rafaël s'éloigne.)

ENSEMBLE.

RAFAEL, *l'examinant.*
Prenons bien garde!
Plus je regarde...
Son œil si fier
Lance l'éclair!
Et ce sourire
Qui vous attire...
Ah! c'est certain,
C'est un lutin!

CASILDA, *l'examinant.*
Il me regarde,
Et puis il garde
Un certain air
Hautain et fier!
Sa voix expire...
Puis il soupire.
D'où vient soudain
Ce noir chagrin?

CASILDA, *à part.*
Je ne saurais, car je suis femme,
Faire les premiers pas...

RAFAEL.
Asmodée a raison!
Tout me dit que c'est un démon!
Et la voir plus longtemps, c'est exposer mon âme...
Fuyons!
(Il fait quelques pas pour sortir et s'arrête.)

CASILDA, *à part.*
O ciel!
(Haut, et le regardant d'un air de reproche.)
Adieu!..

RAFAEL, *se rapprochant et dans le plus grand trouble.*
Daignez me pardonner,
Mademoiselle... non... Madame...
Je ne sais quel nom lui donner...
Mais... mais...

ENSEMBLE.

RAFAEL.
Prenons bien garde!
Plus je regarde, etc.

CASILDA.
Il me regarde,
Et puis il garde, etc.
(Timidement.)
Il paraît, par un sort étrange,
Que l'air de la cour nous change
Au point de ne pouvoir nous reconnaître!

RAFAEL.
Hélas!
Je vous reconnais bien!

CASILDA, *naïvement.*
Je ne le croyais pas!

RAFAEL, *vivement.*
Ah! vos traits ne sont pas de ceux que l'on oublie!

CASILDA, *avec joie.*
Vraiment!

RAFAEL, *s'animant.*
Et le seul point qui pourrait m'étonner,
C'est de vous retrouver encore plus jolie...

CASILDA, *baissant les yeux.*
Moi! plus jolie...

RAFAEL, *avec entraînement.*
Cent fois plus!..
(A part.)
Ah! je sens que je vais me damner!

ENSEMBLE.

RAFAEL, *à part.*
C'est égal, je me risque,
Pour quelques mois d'enfer!
Que Satan me confisque
Sous son sceptre de fer!
(A Casilda.)
Vers toi vole mon âme,
Et je veux, sans effroi,
D'une éternelle flamme
Brûler auprès de toi!

CASILDA.
A moi seule est son âme,
Et désormais, je crois,
D'une éternelle flamme
Il brûlera pour moi!

RAFAEL, *vivement.*
Je sais quel péril me menace
En admirant des yeux si doux!
(La regardant avec amour.)
N'importe, j'aurai cette audace!

CASILDA, *étonnée.*
Quelle audace?.. que dites-vous?

RAFAEL, *de même.*
Je sais quel sera le supplice
De celui qui se donne à toi;
(La pressant sur son cœur.)
N'importe!.. j'éprouve un délice
A me perdre!..

CASILDA, *de même.*
Vous! et pourquoi?

RAFAEL.
L'enfer en mes veines circule;
Ton regard vient de m'enchaîner!

CASILDA, *lui prenant la main.*
Rafaël!..

RAFAEL.
Ah! ta main me brûle!
(A part.)
Je sens que je vais me damner!

ENSEMBLE.

RAFAEL.
C'est égal, je me risque,
Et sous son joug de fer
Que Satan me confisque
Au profit de l'enfer!
Vers toi vole mon âme, etc.

CASILDA.
A moi seule est son âme, etc.

RAFAEL, *qui est tombé à genoux.* Oui, quels que soient les dangers qui m'attendent, et dont on m'a menacé...

SCÈNE XIII.

LE ROI, FRAY ANTONIO, LES CONSEILLERS ET LES INQUISITEURS, *entrant par la porte du fond,* RAFAEL, CASILDA.

LE ROI, *qui est entré sur la ritournelle du morceau précédent, apercevant Rafaël aux pieds de Casilda, s'avance vivement.* Que vois-je?

CASILDA, *poussant un cri et s'enfuyant par la porte à droite.* Ah!..

LE ROI, *montrant Rafaël.* Qu'on arrête cet homme!..

RAFAEL, *à part.* Voilà que cela commence... Carlo m'en avait bien prévenu...

LE ROI. Quel est-il?

FRAY ANTONIO. Le capitaine Rafaël d'Estuniga, dont nous parlions tout à l'heure à Votre Majesté, et dont on a dénoncé le complice à l'inquisition.

LE ROI. Je n'ai point droit de m'opposer à sa justice; qu'elle ait son cours..

FRAY ANTONIO. Votre Majesté approuve donc?..

LE ROI. Cela vous regarde... Qu'on me laisse et que personne ne soit assez hardi pour pénétrer dans mon appartement... Il y va de la tête... *(Le roi rentre dans son appartement par la première porte à gauche, et devant la porte, l'inquisiteur fait placer deux hallebardiers.)*

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, GIL VARGAS, *qui, avant le départ du roi et sur la fin de la scène précédente, s'est approché de l'inquisiteur.*

FINAL.

VARGAS, *à l'inquisiteur, montrant Rafaël.*
Grâce pour lui!

FRAY ANTONIO.
Le roi compte sur sa sentence!
Nous la rendrons, mon cher, en conscience!
VARGAS, *s'approchant de Rafaël qui vient de se jeter dans le fauteuil à droite.*
Quoi! vous que je croyais aux arrêts!
RAFAEL.
J'ai biffé
La consigne!
VARGAS.
Et pour votre imprudence,
Vous allez figurer dans un auto-da-fé
Qui s'apprête!
RAFAEL, *étendu dans son fauteuil et riant.*
Vraiment!
FRAY ANTONIO, *à un autre inquisiteur.*
« Convaincu d'hérésie,
« De pacte avec le diable et de sorcellerie,
« Qu'il soit brûlé dans une heure!.. »
(*L'inquisiteur salue et sort.*)
VARGAS, *bas, à l'oreille de Rafaël.*
Au danger
Quel pouvoir pourra vous soustraire?
RAFAEL, *tranquillement.*
Ce n'est pas mon affaire!
C'est celle d'Asmodée!.. il doit me protéger...
VARGAS, *avec impatience.*
Mais parlez... suppliez...
RAFAEL, *toujours dans son fauteuil.*
Pourquoi me déranger?
C'est à lui de me protéger!
VARGAS.
Mais dénoncé par moi, c'est lui que l'on amène,
Et dans une heure il doit subir la même peine.

SCÈNE XV.

VARGAS, RAFAEL, CARLO, *amené de la seconde porte à gauche, par des familiers du saint-office.* FRAY ANTONIO ET TOUS LES INQUISITEURS.

CARLO, *se débattant.*
Que me veut-on, Messieurs?
CHŒUR.
Dans sa justice,
Le saint-office
Veut leur supplice.
Allons! marchez...
Que soit punie
Son hérésie!
Livrez l'impie
A nos bûchers!
CARLO.
Écoutez-moi du moins...
CHŒUR.
Non... non!
CARLO, *se désespérant.*
Hélas! la reine
Pour Aranjues vient de partir!
VARGAS, *à Rafaël et secouant la tête.*
Du démon la puissance est vaine!
CARLO, *s'élançant vers la porte à gauche gardée par deux hallebardiers.*
Mais au roi je puis recourir...
TOUS.
Non pas!
FRAY ANTONIO, *montrant le cabinet du roi.*
De par le roi, nulle puissance humaine
N'en peut franchir le seuil!
CARLO, *à part, à gauche.*
O ciel! que devenir!..

VARGAS, *bas, à Rafaël, qui est toujours dans le fauteuil à droite.*
Et vous ne tremblez pas?..
RAFAEL.
Je ris de leur colère!
VARGAS.
Mais réfléchissez donc...
RAFAEL.
Pourquoi me déranger?
VARGAS.
Qu'il y va de vos jours!..
RAFAEL.
Ce n'est pas mon affaire,
C'est à lui de me protéger!
CHŒUR.
Dans sa justice,
Le saint-office
Veut leur supplice,
Allons, marchez!
Mort à l'impie!
A l'hérésie!
Livrez l'impie!
A nos bûchers!
VARGAS, *bas, à Rafaël.*
Le supplice s'apprête!
CARLO, *à part.*
Espérance dernière!
(*Haut, à fray Antonio.*)
Qu'à Dieu du moins j'adresse ma prière!
(*Se rapprochant du cabinet du roi, et sur le motif de la romance du premier acte.*)
O roi de la terre!
O puissant seigneur!
Entends la prière
De ton serviteur!
Si parfois ta peine
Par lui se calma,
Viens calmer la sienne...
Dieu te le rendra!
(*En ce moment la porte du cabinet s'ouvre, mais personne ne paraît encore.*)
CARLO, *à part.*
La porte s'ouvre!.. Il entend... il est là!..
LES INQUISITEURS.
Trêve aux chansons!
Allons, partons!
CARLO, *achevant l'air, pendant qu'on l'entraîne.*
Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la,
La, la, la, la, la,
La, la, la, la, la..
(*Les inquisiteurs ont saisi Carlo qu'ils entraînent vers la porte du fond. — En ce moment, le roi, en désordre et hors de lui, s'élance de son cabinet.*)
LE ROI, *appelant.*
Carlo! Carlo!
CHŒUR.
Partons!
LE ROI, *avec égarement, et voyant Carlo que l'on emmène.*
Où le conduisez-vous?
Arrêtez!..
RAFAEL, *sur le devant du théâtre, et bas, à Vargas.*
Tu l'entends?
LE ROI.
Ou craignez mon courroux!
ENSEMBLE.
(*Toujours sur le motif de la romance.*)
CARLO.
Tra, la, la, la, la,

Tra, la, la, la, la,
La, la, la, la, la,
La, la, la, la, la.

FERDINAND.

Ses accents ravissants
Ont calmé tous mes sens.
Oui, je cède et me rends
A ses chants tout-puissants.

FRAY ANTONIO.

O fatal contre-temps!
Tu nous perds, et tu rends
Nos efforts impuissants ;
O fatal contre-temps!

RAFAEL, *à Vargas.*

Tu le vois, tu l'entends!
Il a des talismans
Qui rendent impuissants
Les complots des méchants.

VARGAS.

Vainement, je l'entends!
A peine je comprends
D'où provient, d'où dépend
Un pouvoir aussi grand.

FRAY ANTONIO, *s'approchant de Ferdinand.*

Pourtant, sire, votre ordre...

FERDINAND.

Il n'était pas pour lui!

CARLO, *montrant Rafaël.*

Ni contre lui non plus!..

FERDINAND, *secouant la tête avec colère.*

Oh! celui-ci,
C'est différent!

CARLO.

Quel crime?..

FRAY ANTONIO.

Maléfice!

CARLO, *à part.*

(*Haut, à Ferdinand.*)
Il est sauvé!.. Je prouverai comment.
Il n'offensa jamais le saint-office

FERDINAND, *avec colère et faisant signe d'emmener Rafaël.*

Il a fait plus!

CARLO, *à part.*

O ciel!

FERDINAND.

Un attentat plus grand!
Il n'a pas craint, dans son ardeur coupable,
D'offenser la jeunesse, ainsi que la vertu!
(*A voix basse, à Carlo.*)
Dans ce palais, moi-même je l'ai vu,
(*Serrant la main de Carlo.*)
Aux pieds de cette fille... Oui... d'elle!

CARLO, *à part.*

Il est perdu!
(*A voix basse, au roi.*)
Inspirez-moi, grands dieux! Et d'un forfait semblable
S'il avait le droit?

FERDINAND.

Lui!..

CARLO.

S'il était son mari?

FERDINAND.

Lui... lui!... son mari!
(*Faisant un geste aux gens qui dans ce moment entraînent Rafaël.*)
(*A part.*)
Un instant, Messieurs... Son mari!

ENSEMBLE.

FERDINAND, *à part.*

O ciel! qu'entends-je? où suis-je?
Mais le ciel qui l'exige,
Au silence m'oblige;
Epargnons son destin.
Oui, l'hymen qui l'engage
Le sauve de ma rage,
Et fait taire l'orage
Qui grondait dans mon sein.

ANTONIO ET LE CHOEUR, *regardant Carlo.*

O surprise! ô prodige!
Il commande!.. il exige...
A sa voix, il dirige
Ce puissant souverain.
Je comptais, dans ma rage,
Sur son prochain naufrage;
Mais il parle!... et l'orage
Se dissipe soudain!

VARGAS.

O surprise! ô prodige!
Ah! j'en ai le vertige.
Comme il veut, il dirige
Un puissant souverain!
Par un fâcheux présage,
Je craignais un naufrage;
Mais il parle.. et l'orage
Se dissipe soudain.

RAFAEL.

J'attendais ce prodige
Auquel l'honneur l'oblige;
Il doit, quand je l'exige,
Veiller sur mon destin.
(*A Vargas.*)
Déjà, perdant courage,
Tu craignais un naufrage ;
Mais il parle... et l'orage
Se dissipe soudain.

CARLO, *regardant Rafaël.*

A tromper, il m'oblige;
Mais son salut l'exige;
Que le ciel me dirige!
Et me guide en chemin.
Pour détourner l'orage,
Hâtons ce mariage,
Sinon, tout me présage
Un naufrage certain.

CARLO, *bas, à Ferdinand.*

Pour mieux calmer encor le trouble de votre âme,
Ordonnez qu'il s'éloigne à l'instant du palais.

FERDINAND.

Non?...
(*A part.*)
Il emmènerait sa femme!
Et ne plus la voir! .. ah! je ne pourrai jamais!
(*Haut.*)
Don Rafaël! approchez...

RAFAEL, *timidement.*

Qui? moi, sire?

FERDINAND.

D'un instant de colère, oubliez le délire,
Vous êtes libre!

RAFAEL, VARGAS, FRAY ANTONIO, *avec étonnement.*

O ciel!

FERDINAND.

J'annule cet arrêt!
Je vous attache à ma personne?

RAFAEL, *serrant la main de Carlo.*

Merci.

FERDINAND.

Je vous donne
Dans mes gardes le brevet
De colonel!...

RAFAEL, *bas, à Carlo.*

Merci!

VARGAS.
J'en reste stupéfait!
(A Rafaël.)
Et tout cela n'a rien qui vous étonne?
RAFAEL.
Je te l'avais bien dit : pourquoi me déranger?
(Montrant Carlo.)
C'est lui qui doit me protéger.

ENSEMBLE.

FERDINAND.
Doux espoir! doux prestige!
Mon amour qui l'exige,
De son époux m'oblige
A parer le destin.
Amour, toi qui m'engages,
Dissipe les nuages;
Viens calmer les orages
Qui grondent dans mon sein.
VARGAS.
O surprise! ô prodige!
Ah! j'en ai le vertige!
Comme il vent, il dirige
Un puissant souverain!
Par un fâcheux présage,
Je craignais un naufrage;
Mais il parle... et l'orage
Se dissipe soudain!
RAFAEL, *à Vargas.*
J'attendais ce prodige
Auquel l'honneur l'oblige, etc.
CHOEUR DES INQUISITEURS.
O surprise! ô prodige!
Il commande, il exige;
A sa voix, il dirige, etc.
CARLO, *regardant Rafaël.*
A tromper, il m'oblige;
Mais son salut l'exige,
Que le ciel, etc.

(Ferdinand, appuyé sur le bras de Carlo, rentre dans son cabinet, à gauche. Rafaël, suivi de Vargas, passe au milieu des inquisiteurs, qui s'inclinent devant lui; Rafaël le montre à Vargas, d'un air de triomphe, et sort par la porte du fond. — La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Une salle du palais. Galerie au fond, ouverte sur des jardins. Deux portes latérales ; à droite, une table, ce qu'il faut pour écrire, et un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARLO, *regardant avec inquiétude vers le fond du théâtre.*

RÉCITATIF.

Depuis longtemps est parti mon message!
La reine ne vient pas! et je tremble toujours!
Oser tromper le roi! Dans ces lieux c'est l'usage,
M'a-t-on dit.. et pourtant j'ai grand'peur pour mes jours.

AIR.

Reviens, ma noble protectrice,
Aider ton pauvre serviteur;
Du sort dont je crains le caprice
Pour moi détourne la rigueur!
A l'horizon immense
Rien n'apparaît, je croi!
J'écoute... et ce silence
Redouble mon effroi.
Reviens, ma noble protectrice,
Aider ton pauvre serviteur;
Du sort dont je crains le caprice
Pour moi détourne la rigueur!
(Ecoutant.)
Le destin
Vient enfin
Calmer ma peine.
Je crois entendre un bruit soudain!
Plus d'effroi,
Je le croi,
Voici la reine!
Oui... oui... je ne m'abuse pas,
C'est ma souveraine!
Plus d'effroi et de peine,
Le bonheur suit ses pas!

SCÈNE II.

CARLO, LA REINE, *suivie de deux dames d'honneur, qui lui approchent un fauteuil et se retirent par la porte à droite.*

CARLO. Moi qui accusais le retard de Votre Majesté!

LA REINE, *assise*. Et cependant, à peine ai-je reçu à Aranjuez le courrier que tu m'avais expédié... que je suis repartie sur-le-champ... car il s'agissait, disais-tu, de mon bonheur... Il s'agit donc du roi?

CARLO. Oui, Madame.

LA REINE. Pourquoi, avant mon départ, n'es-tu pas voulu me confier le secret que tu avais découvert? la cause de ses tourments?..

CARLO. Je n'étais pas encore assez sûr des détails..... maintenant... je les possède presque tous... et cependant... je supplie Votre Majesté de ne pas me les demander..... Elle les connaîtra si je réussis... et si je succombe... moi seul me serai exposé à une colère bien redoutable!

LA REINE. Je sais tout; on veut engager le roi à se séparer de moi... On a parlé de divorce et d'une alliance avec une princesse de Sardaigne.

CARLO. Ah! ce n'est pas possible!

LA REINE, *vivement* On dit même que fray Antonio, l'inquisiteur, reçoit, dans ce but, de l'argent de la cour de Turin, avec laquelle il est en correspondance secrète par l'entremise d'un nommé Gil Vargas, huissier du palais et l'un de ses agents...

CARLO. Je le connais.

LA REINE, *vivement et se levant.* Aurais-tu des preuves de ce complot?.. une preuve... une seule?

CARLO. J'en aurai... je vous en réponds?

LA REINE. Ah! s'il en est ainsi... parle! demande-moi ce que tu voudras!

CARLO. J'accepte, Madame, et je vous demande de marier, à l'instant même, sans éclat et sans bruit... ma sœur Casilda avec don Rafaël...

LA REINE. Toi qui, il y a deux heures, avant mon départ, me suppliais de les séparer et d'éloigner Rafael au plus vite!

CARLO. Il le fallait alors... et maintenant... il faut ce mariage... Il le faut... non pour moi... mais pour vous-même.

LA REINE, *étonnée*. Comment?

CARLO, *vivement*. Cela importe à la réussite des projets dont nous parlions tout à l'heure; et un mot de vous au duc d'Estuniga, son oncle... qui est, dit-on, le courtisan le plus servile...

LA REINE. Sans doute... un coup d'œil l'aurait fait se courber et obéir; mais j'apprends à l'instant que cet oncle, depuis longtemps malade, vient de mourir subitement, laissant à son neveu, qu'il n'a pas eu le temps de déshériter, cinq à six cent mille ducats de revenu.

CARLO. O ciel!

LA REINE. Et comment obliger ce jeune homme qui est libre, qui est riche, qui peut aspirer à tous les partis. .

CARLO. A épouser une fille sans naissance et sans fortune.

LA REINE. A moins que le penchant qui l'entraîne vers elle...

CARLO. Penchant que j'ai arrêté. . que j'ai détourné moi-même, en l'effrayant sur sa fiancée... N'importe!.. il y a encore moyen peut-être... et d'ici là, si le roi vous parlait de cette union... je supplie Votre Majesté de lui dire qu'elle le connaissait.

LA REINE. Moi!

CARLO. Elle ajouterait même qu'elle a signé au contrat et qu'à Notre-Dame-des-Bois elle a honoré ce mariage de sa présence... cela n'en ferait que mieux.

LA REINE. Et pourquoi?

CARLO. Plus tard... Votre Majesté le saura.

LA REINE, *apercevant les deux dames d'honneur qui sortent de la porte à droite et replacent le fauteuil près de la table.* Silence !.. on vient m'avertir.

CARLO. Quel contre-temps!

LA REINE. L'ambassadeur d'Allemagne présente aujourd'hui ses lettres de créance.

CARLO, *à demi-voix.* Comment donc revoir Votre Majesté?

LA REINE, *de même.* Après la réception .. si je puis être seule un instant, je te ferai prévenir par Casilda... A bientôt... Silence et courage!.. (*Elle sort par la porte à droite.*)

SCÈNE III.

CARLO, *puis* VARGAS ET RAFAEL.

CARLO, *allant s'asseoir sur le fauteuil à droite près de la table.* Oui... courage!.. Si encore on pouvait, pendant quelques heures, laisser ignorer à Rafael la succession qu'il vient de faire...

VARGAS, *entrant avec Rafaël par le fond du théâtre.* Je vous le répète, c'est le notaire lui-même qui en apporte la nouvelle... votre oncle est mort!

CARLO, *à part, avec impatience.* Là!.. encore ce Vargas!..

VARGAS. Sans pouvoir, comme il le voulait, léguer tous ses biens à l'inquisition.

RAFAEL, *froidement.* En vérité!..

VARGAS. Il n'a eu que le temps de dire de vive voix au notaire... « J'ordonne à mon neveu de prendre Gil Vargas pour son intendant! »

RAFAEL. A moi!.. un intendant... vrai cadeau du diable!.. Et pourquoi cela?

VARGAS. Parce qu'il en faut un avec une fortune comme la vôtre... parce que vous avez six cent mille ducats.

RAFAEL, *froidement.* Ah! ah!

VARGAS. Cela ne vous surprend pas?..

RAFAEL. Du tout. . (*Montrant Carlo.*) Avec lui... et grâce à lui... je m'y attendais.

VARGAS. Raison de plus, maintenant, pour renoncer à cet amour absurde et diabolique que vous vous êtes mis en tête.

CARLO, *à part, avec colère.* Nous y voilà!

VARGAS. On peut choisir parmi les marquises et les duchesses, quand on a six cent mille ducats.

CARLO, *froidement.* Non pas... trois cents.

VARGAS. Comment, trois cents!

CARLO. Et ma part?

VARGAS. Ah! c'est trop fort!.. c'est trop juif!

RAFAEL, *riant.* C'est pis qu'un intendant.

VARGAS, *avec colère.* Et vous pourriez souffrir...

RAFAEL. Donne-moi le moyen de faire autrement? Quand je pense que toi qui parles... toi qu'on vient de me donner pour intendant, tu es à lui pour moitié, s'il le veut.

VARGAS. Laissez donc!

RAFAEL. Oui, s'il le veut... Tu auras beau dire et beau faire, il faudra que tu lui appartiennes.

VARGAS, *avec colère.* C'est ce que nous verrons! car je n'entends pas que vous soyez dupe plus longtemps d'une fourberie et d'une imposture pareilles...

RAFAEL, *écoutant un bruit de tambour lointain.* Taistoi!.. c'est le roi et la reine qui, pour la réception de l'ambassadeur, se rendent à la salle du trône... Et nous autres, du régiment des gardes, devons former la haie sur leur passage!

VARGAS. Peu importe! (*Montrant Carlo, qui depuis quelques minutes vient de s'asseoir et d'écrire à la table à droite.*) Et puisque vous prétendez que c'est le diable en personne .. (*Prenant un des pistolets que Rafaël porte à sa ceinture.*)

RAFAEL. Prends garde... il est chargé!

VARGAS. C'est ce que je veux, et en l'essayant sur lui... vous verrez bien...

RAFAEL. Que tu perdras ta poudre et ton temps (*Vivement.*) Le roi!.. (*Il tire son épée, et va se mettre en rang avec les autres officiers et soldats qui sont en haie dans la galerie, présentant les armes au roi, et tournant le dos aux spectateurs. On entend dans l'orchestre le bruit lointain du tambour, qui est censé battre dans les cours du palais.*)

VARGAS, *pendant ce temps, s'approchant de Carlo qui est à la table à écrire, et à demi-voix.* Prétendu démon ou sorcier, pourrais-tu me dire ce qui va t'arriver?

CARLO, *sans tourner la tête.* Non, mais je puis t'apprendre le sort qui t'attend... Ravisseur d'une jeune fille dont tu voulais faire la maîtresse du roi, tu seras pendu dès ce soir.

VARGAS, *interdit.* Pendu! .

CARLO. De par la reine... (*Montrant le papier qu'il vient d'écrire.*) qui va en signer l'ordre.

VARGAS, *tremblant.* Pendu!..

CARLO. Mais, au contraire... je t'offre ta grâce si tu conviens de tes intelligences avec fray Antonio.

VARGAS. J'en conviens...

CARLO. Des lettres que tu reçois pour lui de la cour de Sardaigne...

VARGAS. J'en conviens!.. et même j'en ai là une toute petite... que j'allais lui porter...

CARLO, *vivement.* La protection de la reine et la place de majordome si tu me remets cette dépêche.

VARGAS. La voici... la voici... (*Tombant à genoux.*) Vous tenez vos promesses mieux que l'inquisition, et je suis à vous corps et âme! (*Pendant le dialogue précédent, qui a été débité rapidement sur le devant de la scène, le roi, la reine et toute la cour ont passé au fond du théâtre, devant les officiers qui forment la haie. Le défilé est achevé. Rafaël, qui était à la porte du fond, présentant les armes au roi, se retourne en ce moment et voit son précepteur aux genoux de Carlo.*)

RAFAEL, *riant.* Et lui aussi!.. Quoi! mon précepteur, vous qui aviez pris les armes contre l'enfer... vous qui vous vantiez de ne pas lui céder... c'est bien pis que moi encore!.. vous vous donnez corps et âme!.. Oh! tu l'as dit, je l'ai entendu, et tu as bien fait; tout va maintenant te réussir.

VARGAS, *balbutiant.* Permettez, Monseigneur...

CARLO. Silence!.. pas un mot à ton élève.

VARGAS. Je me tais.

CARLO. Et, maintenant, laisse-nous.

VARGAS, *faisant quelques pas pour sortir.* Je m'en vais.

CARLO. Non, reste.

VARGAS, *revenant.* Me voici!..

RAFAEL, *à demi-voix, à Vargas.* Oh çà! il me semble que c'est lui qui te commande.

VARGAS, *troublé.* Vous croyez...

CARLO, *à Vargas.* Tu vas venir avec moi chez la reine.

VARGAS. Pour cette place de majordome que vous m'avez promise.

RAFAEL. Une place!.. Voilà déjà que cela commence, et c'est comme si tu l'avais... car c'est un serviteur ex et et fidèle... ur pen cher... je t'en ai prévenu... mais, n'importe, et, quel que soit le prix qu'il veuille y mettre, j'ai une grâce... une dernière grâce à lui demander.

CARLO. Laquelle?

RAFAEL. Ce matin, tu m'avais défendu de regarder, d'approcher cette jeune fille... ce lutin... et malgré tes menaces...

CARLO, *effrayé*. Ah! mon Dieu!..

RAFAEL. Je n'ai pu résister au charme qui m'entraînait vers elle .. Je suis tombé à ses pieds... j'ai pressé sa main dans la mienne...

CARLO, *vivement*. Et puis...

RAFAEL. Et puis... j'ai promis, j'ai juré... Je me suis vendu au démon : je lui ai vendu mon âme!

CARLO. Est-il possible!

RAFAEL. Tu comprends alors, puisque je lui appartiens à jamais, qu'il ne m'en coûtera pas plus pour l'épouser.

VARGAS, *effrayé*. Vous, mon élève!..

CARLO, *lui faisant signe*. Tais-toi... (*Vargas s'arrête et se tait.*)

RAFAEL. Mais que, fille d'honneur ou fille d'enfer, dona Thérésa soit ma femme!..

CARLO, *avec joie*, VARGAS, *avec crainte*. Quoi! vous voulez?.

RAFAEL, *vivement, à Carlo*. Un pareil mariage ne peut pas se faire comme un autre, je le sais... mais, par ton pouvoir auprès de Belzébuth, tu peux arranger cela de manière à ce que cela se fasse en un clin d'œil, et que personne n'y voie que du feu.

CARLO, *vivement*. C'est ce que je veux, et à l'instant même.

SCÈNE IV.

VARGAS, RAFAEL, LE COMTE MEDRANO, QUELQUES SEIGNEURS, CARLO.

LE COMTE, *à Rafaël*. De la part du roi! (*Il remet à Rafaël un papier, puis il s'approche de Carlo, avec qui il cause vers le fond du théâtre, pendant que Rafaël lit.*)

RAFAEL. Ah! mon Dieu!

VARGAS, *à demi-voix*. Qu'avez-vous donc?

RAFAEL, *avec joie*. Qu'est-ce que je disais?.. Ce mariage dont... je parlais...

VARGAS. Il va se faire?

RAFAEL. Mieux encore... il est fait... L'écriture du roi... (*Lisant*) « Vous êtes marié... nous le savons... En con« séquence, nous entendons que vous habitiez au palais, « et que vous y occupiez un appartement dès ce soir, avec « dona Thérésa, votre femme! » Thérésa... ma femme.. le même appartement. Tu le vois... ce que je désirais, ce que je rêvais tout à l'heure est déjà réalisé.

VARGAS. Quand donc?.. à quel moment?

RAFAEL. Est-ce que je le sais?.. Mais le roi ne se trompe jamais! Le roi le dit et l'atteste... c'est signé de sa main.

VARGAS. Marié... sans vous en être aperçu!

RAFAEL. Pourquoi pas?.. Dès qu'on est une fois dans la sorcellerie et la diablerie, tout devient simple et naturel..

UN HUISSIER, *annonçant*. Le roi! Messieurs.

RAFAEL. Le roi qui sort de la salle du trône, et traverse cette galerie... je vais bien savoir par lui...

CARLO, *à part*. O ciel!.. (*Il quitte le comte de Medrano, et les seigneurs qui causaient avec lui, et se rapproche de Rafaël.*)

SCÈNE V.

VARGAS, CARLO, LE ROI, LE COMTE MEDRANO ET PLUSIEURS SEIGNEURS.

FERDINAND, *venant de gauche, et traversant le théâtre.* Oui, comte de Las Torrès, nous ferons droit à votre demande... ainsi qu'aux vôtres, marquis de Balbajos. (*Apercevant Rafaël, qui s'incline.*) Ah! c'est vous, don Rafaël?.. Avez-vous reçu de moi...

RAFAEL, *lui montrant le papier qu'il tient*. Oui, sire!.. Mais, oserai-je demander à Votre Majesté... comment elle a appris cette union..

FERDINAND, *souriant* Par Carlo, d'abord...

RAFAEL, *étonné* Carlo?..

CARLO, *à Rafaël* Oui, colonel!..

FERDINAND. Et par la reine, qui m'a dit avoir signé à votre contrat, et avoir même, à Notre-Dame-des-Bois, honoré de sa royale présence, ce mariage que nous approuvons!.... (*Le roi salue de la main Rafaël, qui est resté stupéfait et immobile ; et, traversant la galerie, il entre avec sa suite dans un des appartements à droite.*)

SCÈNE VI.

VARGAS, RAFAEL, CARLO.

RAFAEL, *hors de lui, égaré, et portant la main à son front*. La reine... qui le dit... la reine qui, à l'endroit même où le démon m'est apparu, à Notre-Dame-des-Bois... a été témoin de ce mariage... réel ou fantastique... (*Vivement, et sortant de ses réflexions.*) Mais, après tout, qu'ai-je besoin de comprendre... pour être heureux?.. Et dès que je le suis... dès qu'elle est à moi... (*Il fait quelques pas pour sortir.*)

CARLO, *l'arrêtant*. Où allez-vous?

RAFAEL. Chercher ma femme... et l'emmener...

CARLO. Permettez...

RAFAEL. Dans notre appartement... Le roi l'a dit... je suis marié... mon mariage est fait, célébré et conclu... la reine l'a vu, le roi l'atteste... et toi aussi...

VARGAS. C'est vrai!..

CARLO, *à part*. Ah! mon Dieu!.. cela devient dangereux, et si on ne l'arrête pas... si on ne l'empêche pas...

RAFAEL, *de même*. C'est à moi... c'est mon bien... personne ne peut me le disputer... ni m'empêcher d'être son mari!

CARLO, *de même, et le retenant toujours*. Et moi!..

RAFAEL, *de même*. Que veux-tu dire?

CARLO, *de même*. Et ma part?

RAFAEL, *de même*. Ma femme est à moi seul!

CARLO. A nous deux!.. N'est-il pas dit, dans notre pacte, que tout ce que je te ferai obtenir, nous le partagerons?..

RAFAEL. Passe pour mon intendant... prends-en la moitié... prends-le tout entier, si tu veux... mais ma femme... c'est autre chose!

SCÈNE VII.

VARGAS, RAFAEL, CARLO, CASILDA, *sortant de la porte à droite.*

CASILDA, *à voix basse*. Eh! vite... eh! vite, la reine t'attend ; elle n'a qu'un instant à être seule.

CARLO. J'y vais... Mais toi, n'oublie pas... (*Il lui parle à voix basse.*)

RAFAEL, *à Vargas, à demi-voix*. La voilà!..

VARGAS, *à part* Je ne la reconnais que trop bien!

RAFAEL. Regarde-la!.. regarde donc comme elle est jolie... et partager un pareil trésor... Ah bien! oui... plutôt mourir!

CARLO, *à sa sœur, qui a l'air de lui résister*. Je le veux.. Vous, seigneur Vargas, suivez-moi chez la reine ..

(*A sa sœur.*) Toi, n'oublie pas avec lui ce que je t'ai recommandé, ou tu serais perdue... (*Carlo sort avec Vargas, en faisant encore à Casilda des signes d'intelligence.*)

SCÈNE VIII.

CASILDA, RAFAEL.

CASILDA, *à part.* Pauvre jeune homme! le tromper à ce point... je ne pourrai jamais...

RAFAEL, *regardant sortir Carlo.* Grâce au ciel, ce maudit associé n'est plus là pour réclamer sa part... Il s'éloigne... il ne peut nous voir... et en son absence...

DUO.

CASILDA, *à part.*
Lui faire accroire, ah! c'est terrible!
Que pour partager avec lui!
Le diable est toujours là... près de nous... invisible...
Mais mon frère le veut ainsi...

RAFAEL, *à part.*
O moment favorable!
Amour, tu me souris!
Et puis tromper le diable
En tout temps est permis.

CASILDA, *à part.*
D'une ruse semblable,
En vain mon cœur gemit!
Soyons inexorable...
Car mon frère l'a dit.

RAFAEL, *regardant à droite.*
Il est loin... approchons!

CASILDA, *à part, et réfléchissant.*
Oui, le diable lui-même
Est toujours là... sans être vu!
C'est convenu!

RAFAEL, *avec expression.*
Ecoute-moi, je t'aime!
Je t'aime! je t'aime! je t'aime!

CASILDA, *écoutant de l'autre côté.*
Hein? hein?..

RAFAEL.
Quoi donc?

CASILDA, *écoutant toujours.*
Je l'ai bien entendu!
Pendant que vous parlez, ô bizarre merveille!
Quelqu'un murmure aussi, je t'aime! à mon oreille.

RAFAEL.
De ce côté?..

CASILDA, *montrant le côté où il n'y a personne.*
Non pas! de celui-ci.

RAFAEL, *lui prenant la main gauche.*
Cela n'est pas possible!

CASILDA.
Eh! mais... c'est inoui!

RAFAEL.
Qu'avez-vous donc! et quel trouble est le vôtre?

CASILDA.
On me retient la main!

RAFAEL, *tenant la main gauche.*
Celle-ci?

CASILDA, *montrant la droite.*
Non pas, l'autre!

RAFAEL, *passant à droite.*
Ah! serait-ce Asmodée!.. invisible et présent?

CASILDA, *montrant sa gauche.*
Eh mais! de ce côté, le voilà, maintenant!..
(*Comme si elle retirait sa main gauche que l'on tient.*)
Finissez...

RAFAEL, *qui, dans ce moment, vient de porter à son cœur et à ses lèvres la main gauche de Casilda.*)
Qu'est-ce donc?

CASILDA.
Je défends qu'on me touche!
Il presse encor ma main sur son cœur, sur sa bouche!

RAFAEL, *quittant la main qu'il tenait.*
O ciel!.. je m'arrête en tremblant!..

ENSEMBLE.

RAFAEL.
Infernale malice,
Le bonheur que j'obtien,
Le moindre bénéfice
Devient soudain le sien!
Ah! c'est vraiment terrible,
Même dans mes amours
Ce démon invisible
Veut partager toujours.

CASILDA.
Par ce doux maléfice,
Moi, je ne crains plus rien
Et vois, avec malice,
Quel tourment est le sien.
Ah! c'est vraiment terrible,
Même dans ses amours,
Ce démon invisible
Veut partager toujours.

RAFAEL, *ayant l'air de s'adresser à quelqu'un qui est dans l'appartement.*
Apprenez que de votre audace,
Démon ou lutin, je me lasse!
(*Quittant la main droite de Casilda.*)
Si je veux bien quitter sa main...

CASILDA, *montrant sa main gauche.*
Voilà qu'il la quitte soudain!

RAFAEL, *reculant de quelques pas.*
Et si je m'éloigne d'ici...

CASILDA, *de même.*
Le voilà qui s'éloigne aussi!

RAFAEL, *faisant quelques pas vers elle.*
Je n'entends pas céder mes droits...

CASILDA, *de même.*
Il se rapproche, je le crois!

RAFAEL, *lui prenant la main droite et tombant à ses genoux.*
Car tous deux l'amour nous enchaîne!

CASILDA, *montrant sa main gauche.*
Il me retient... je le sens bien!

RAFAEL.
Ma part est donc toujours la sienne,
Et mon bonheur toujours le sien?

CASILDA.
Le voilà même à mes genoux.

RAFAEL.
A vos genoux!

TOUS DEUX.
Monsieur, Monsieur, relevez-vous!

ENSEMBLE.

RAFAEL.
Non, non, plus de partage!
Je renonce, en ma rage,
Au traité qui m'engage:
Dussé-je être perdu,
Ici, rien ne m'arrête!
(*S'adressant à Asmodée.*)
Que par toi la tempête
Éclate sur ma tête;
Notre pacte est rompu,
M'entends-tu? m'entends-tu?
Oui, oui... tout est rompu...

RAFAEL, *passant à gauche de Casilda.*
Près de toi, qui fais mon bonheur,
De la puissance je me passe!

Et si tu me gardes ton cœur...
Viens, viens...
(*Il l'embrasse sur l'épaule gauche.*)
CASILDA, *se touchant au même moment l'autre épaule.*
Ah! l'on m'embrasse!
RAFAEL, *poussant un cri de colère.*
Ah!
(*Remontant le théâtre, et s'adressant à Asmodée qu'il ne voit pas.*)
Monsieur! c'est un trait perfide et déloyal!
Monsieur! c'est un abus du pouvoir infernal!
Et c'est enfin d'un lâche... oui... m'entendez-vous bien?
De se cacher ainsi pour dérober mon bien!
(*Serrant Casilda dans ses bras et l'embrassant encore.*)
Ma vie à moi!. mon amour... mon trésor!..
CASILDA, *montrant son autre joue.*
Ah! l'on m'embrasse encor.

ENSEMBLE.

RAFAEL, *avec fureur, tire son épée.*
Non, non, plus de partage!
Je brise dans ma rage
Le traité qui m'engage!
Dussé-je être perdu,
Ici rien ne m'arrête!
(*S'adressant à Asmodée.*)
Que par toi la tempête, etc.
CASILDA, *riant.*
Ah! sa jalouse rage
M'offre trop d'avantage,
Et d'un pareil partage
Le voilà confondu!
Hélas! etc.

(*Rafaël, qui a tiré son épée, poursuit Asmodée sous la table, derrière les fauteuils, puis revient à Casilda qu'il tient d'une main, tandis que de l'autre il se met en garde contre Asmodée.*)

SCÈNE IX.

LE ROI, RAFAEL, CASILDA.

RAFAEL, *courant au roi.* Ah! sire!.. j'implore Votre Majesté!..

CASILDA, *à demi-voix.* Taisez-vous!

RAFAEL. Non... non, il y a déjà trop longtemps que je garde le silence; je m'adresse au roi d'Espagne, au roi Catholique... pour éloigner, et exorciser l'esprit malin qui vient s'emparer de nous et de nos biens les plus chers.

LE ROI. Quo voulez-vous dire?

RAFAEL. Que pour rompre ses maléfices, je supplie Votre Majesté de nous faire bénir et marier à l'instant par son chapelain... mais marier, réellement.

LE ROI, *étonné.* Mariés... ne l'êtes-vous pas?

RAFAEL. Je n'en ai pas la moindre idee...

LE ROI. Et la reine et Carlo qui prétendaient...

CASILDA, *vivement et courant près du roi.* Trompés... abusés comme vous-même..

LE ROI, *avec colère.* Il est donc vrai!..

FINAL.

C'est trop d'audace et trop d'offense!
On croyait braver ma puissance...
Mais tremblez tous, tremblez d'effroi!
C'est moi, c'est moi qui suis le roi!
(*A Rafaël et à Casilda.*)
O vous, qu'un sort fatal amène
Sous les yeux d'un maître outragé,
Vous saurez ce que peut ma haine...
Et de vous je serai vengé!
Oui, perfides.. Dieu! la reine!..

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA REINE ET TOUTE LA COUR, *entrant par la galerie du fond.*

LA REINE, *courant à son mari.*
Qu'avez-vous donc?
LE ROI, *cherchant à modérer sa colère.*
Ce que j'ai!.. ce que j'ai...

ENSEMBLE.

FRAY ANTONIO ET VARGAS.
Est-ce un nouveau trait de démence,
Ou revient-il en ma puissance?
Il est à nous... oui, je le voi!
LE ROI.
C'est trop d'audace et trop d'offense!
On croyait braver ma puissance...
Mais tremblez tous, tremblez d'effroi.
C'est moi, c'est moi qui suis le roi!
LA REINE ET LE CHOEUR.
Qui peut exciter sa vengeance?
Qui donc et l'outrage et l'offense?
Oh! rien n'égale mon effroi!
LA REINE, *apercevant Carlo qui entre.*
Carlo!.. Carlo!.. venez! je suis tremblante,
Sa fureur contre nous s'augmente!
CARLO, *s'approchant du roi.*
Sire!..
LE ROI, *brusquement.*
Que nous veux-tu?.. servir nos ennemis?..
CARLO.
Qui? moi!.. si vous daignez m'en croire et me permettre...
LE ROI, *avec colère.*
Silence!.. A notre cour si j'ai daigné t'admettre,
C'est pour tes chants, et non pour tes avis!
CARLO.
Moi chanter! Désormais, sire, je ne le puis!
LE ROI, *étonné.*
Et la raison?
CARLO.
J'ai trop de chagrins.
LE ROI.
Vous!
CARLO.
Oui, sire!
LE ROI, *s'adoucissant.*
Ah! tu souffres aussi!.. qu'as-tu donc?
CARLO.
Une sœur
Qu'on voudrait m'enlever, que l'on voudrait séduire!
LE ROI.
Qui donc?
CARLO.
Un noble et grand seigneur!
LE ROI
Son nom?
CARLO.
Je ne saurais le dire
Qu'à Votre Majesté!..
LE ROI, *à sa femme.*
Madame! un seul instant!
De grâce...
(*Aux autres personnes de la cour.*)
Et vous, Messieurs, qu'on se retire!
(*Toute la cour se retire de quelques pas, au fond du théâtre. La reine s'asseoit sur le fauteuil à droite — Carlo et le roi restent seuls sur le devant de la scène.*)
LE ROI, *à Carlo.*
Il n'est personne ici d'assez haut, d'assez grand,
Pour se mettre au-dessus des lois... j'en fais serment!
Ce séducteur! quel est-il donc?

CARLO.

Vous, sire!

(L'orchestre joue le motif de la romance du premier acte, sur lequel Carlo fait le récit suivant :)

(Regardant l'inquisiteur.)

De la reine ils craignaient le tendre dévoûment,
Ces pieux conseillers dont la perfide adresse
Voulait vous entraîner aux pieds d'une maîtresse,
Vous conduire au divorce et former d'autres nœuds
Pour s'enrichir... La preuve en est là sous vos yeux!..

(Il lui remet divers papiers.)

LE ROI, *les parcourant.*

O ciel!..

(Avec une colère concentrée.)

Ainsi, par vous, la reine a dû connaître
Les torts dont je rougis!..

CARLO, *vivement.*

Je le jure, ô mon roi,
La reine ne sait rien!

(Montrant Rafaël et Casilda.)

Ni lui!.. ni ma sœur! moi,
Moi seul de vos secrets suis maître;
Ordonnez mon trépas!.. ils mourront avec moi!
Qu'à ce prix le repos dans votre cœur revienne,
Que l'innocence en vous retrouve un défenseur!
Et fidèle à l'honneur, et fidèle à la reine,
Rendez-lui son époux!. et rendez-moi ma sœur!

(Pendant ce temps et sur un signe de Carlo, Casilda s'est avancée doucement.)

CARLO ET CASILDA, *ensemble.*

O roi de la terre!
O noble seigneur,
Que notre prière
Arrive à ton cœur!
C'est par la puissance
Que tu régneras:
Mais par la clémence
Au ciel tu vivras!

LE ROI.

Leurs accents si touchants
Ont calmé tous mes sens!
Oui, je cède et me rends
A leurs nobles accents!

CARLO ET CASILDA.

Ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah!

(La reine et le chœur s'approchent.)

LE ROI, *allant à la reine.*

A vous, Madame, tout à vous;

(Regardant l'inquisiteur.)

Plus d'ennemis désormais entre nous!

(A Rafaël.)

Quant à vous, épousez celle qui vous est chère,
Comte de Puycerda, marquis de Pennafler...

VARGAS.

Quel! de nouveaux titres encor...

RAFAEL, *à Carlo, qui lui a parlé bas pendant les vers précédents.*

Que tu ne prendras pas, cette fois...

CARLO.

Au contraire!
Et pour les partager au gré de votre cœur,
Je les prends et les donne. .

RAFAEL.

A qui donc?

CARLO, *montrant Casilda.*

A ma sœur!

(Souriant et les regardant tous.)

J'ai tenu ma promesse, et dans cette demeure,
Chacun aura sa part.

RAFAEL, *à Carlo.*

Oui, mais la tienne, à toi?

CARLO, *l'unissant à sa sœur.*

Je vous vois tous heureux... et vous l'êtes par moi...
Ma part est la meilleure.

CHŒUR, *montrant le roi.*

Que nos soins, notre tendresse,
Le guérissent de ses maux;
Que par lui règnent sans cesse
Le bonheur et le repos!

FIN DE LA PART DU DIABLE.







LA SIRÈNE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Opéra-Comque, le 26 mars 1844.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

LE DUC DE POPOLI, gouverneur des Abruzzes.	MM. Ricquier.	SCIPION, jeune marin	Audran.
BOLBAYA, directeur des spectacles de la cour.	Henri.	PECCHIONE, compagnon de Scopetto.	Duvarnoy.
SCOPETTO, aventurier.	Roger.	ZERLINA, jeune paysanne, sœur de Scopetto.	Mlles Lavoye.
		MATHÉA, servante.	Prévost

La scène se passe dans les Abruzzes.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'un presbytère, dans le village de Castel di Sangro. — Au fond, deux croisées. — Deux portes latérales. — Sur le devant du théâtre, à droite, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHÉA, *puis* BOLBAYA ET SCIPION.

(On frappe en dehors, à la porte de droite.

MATHÉA, *sortant de la porte, à gauche.* On y va! on y va! Vous êtes bien pressé!.. *(Ouvrant la porte et voyant Bolbaya et Scipion qui paraissent.)* Ah! c'est vous, signor Bolbaya, mon nouveau maître?

BOLBAYA. Moi-même! que tu fais attendre dans la montagne où un orage se prépare... *(A Scipion, qui est derrière lui.)* Entrez, entrez, mon jeune compagnon... Vous êtes ici chez moi!

SCIPION. Dans ce presbytère, au milieu des Abruzzes!

BOLBAYA. C'était à mon frère le curé, dont Mathéa était la servante .. car il y a près de trois mois que nous avons perdu ce pauvre frère!

MATHÉA. Que vous ne veniez jamais voir!

BOLBAYA. C'est tout naturel... Lui dans le sacré, moi dans le profane.. Et quoique dans la famille on eût l'air de me traiter d'imbécile, j'ai fait mon chemin et ma fortune dans les arts.

SCIPION. Vous les cultivez, Monsieur?

BOLBAYA. Pas si bête! je les exploite... Bolbaya, entrepreneur de talents lyriques, surintendant des théâtres de la cour, place superbe, que Sa Majesté le roi de Naples vient de m'accorder, à la condition de renouveler toute la troupe pour la saison prochaine... Il ne manque plus qu'un seul sujet, une prima dona, et je retournais à Naples!..

SCIPION. A travers la montagne?

BOLBAYA. En quoi j'ai peut-être eu tort... car tout ce qu'on me raconte de la troupe infernale de Marco Tempesta le bandit!..

SCIPION. Le bandit!.. non pas. . Marco Tempesta est un intrépide contrebandier, que l'on dit invulnérable, parce que dans sa famille ils se succèdent tous de père en fils... et le peuple croit que c'est toujours le même. . Du reste, il ne fait tort à personne, quand on lui laisse débarquer et vendre ses marchandises... Mais, dans l'occasion, il fait bravement le coup de fusil avec les douaniers et les soldats de marine... Nous en savons quelque chose!

BOLBAYA. Aussi, enchanté, mon jeune ami, de vous avoir rencontré... Vous allez comme moi à Naples?

SCIPION. Où il me tarde d'arriver!

BOLBAYA, *souriant.* Quelque jolie Napolitaine qui vous attend?

SCIPION. Je l'espère!.. car depuis un an je suis absent... *(Faisant quelques pas pour sortir.)* et si vous voulez le permettre...

BOLBAYA, *le retenant.* Nous repartirons ensemble... La pluie tombe déjà... Et je vous demanderai le temps de jeter un coup d'œil sur les papiers de la succession... Ce ne sera pas long. . je suis seul héritier!

MATHÉA, *à part.* Hélas! oui...

SCIPION. C'est pour cela que vous avez passé par ici?

BOLBAYA. D'abord.. et puis pour une autre raison... A la dernière auberge où j'ai couché, au pied des Abruzzes, on a parlé toute la soirée d'une voix mélodieuse qu, depuis quelque temps, se fait entendre sur différents points de la montagne.

SCIPION. En vérité?

BOLBAYA. Une voix qui est, dit-on, fort belle!.. car tous les voyageurs s'arrêtent pour l'écouter, et cherchent à la suivre, au risque de se casser le cou dans les précipices!

SCIPION. Allons donc!

BOLBAYA. C'est, dit-on, au sommet de la montagne, aux environs du presbytère, que la sirène se fait entendre de préférence... Et comme je cherche partout une voix, et surtout une voix magique, j'ai voulu aller aux informations.

SCIPION Et Mathéa, votre servante, qui est du pays, vous dira que c'est une fable!

MATHÉA. Une fable! plût au ciel! mais, par malheur, ce n'est que trop vrai!

SCIPION. Par malheur! et pourquoi? *(Grand bruit au dehors.)*

MATHÉA. Ah! mon Dieu!

SCIPION Ce n'est rien!.. L'orage qui nous menaçait vient d'éclater... Parlez toujours! *(La ritournelle, qui a commencé avec force, et par un bruit d'orage, s'apaise tout à coup et accompagne presque en sourdine les couplets suivants.)*

COUPLETS.

MATHÉA.

PREMIER COUPLET.

Quand vient l'ombre silencieuse,
Quand vient le calme de la nuit...
Voix lointaine et mystérieuse,
Dans la montagne retentit!
O vous, que sa douceur enivre,
Et qui croyez l'atteindre, hélas!
Voyageurs, qui voulez la suivre,
Le précipice est sous vos pas!
Fuyez l'enchanteresse,
Fuyez sa voix traîtresse;
Le plaisir vous guida,
La mort vous atteindra,
Car la sirène est là!

(On entend en dehors un chant très-éloigné.)

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

ENSEMBLE.

MATHÉA.

Ecoutez.. la voilà....
Oui, la sirène est là!

BOLBAYA.

Que veut dire cela?
Quoi! la sirène est là!

SCIPION.

Douce voix que voilà!
(Montrant son cœur.)
Et qui m'arrive là!

MATHÉA.

DEUXIÈME COUPLET.

J'ai lu dans un auteur habile,
Et nos vieillards les plus instruits
Disent que Naple et la Sicile
Des sirènes sont le pays...
Aussi, Messieurs, et par prudence,
Quand vous arrivent de ces lieux
Une roulade, une cadence,
Joli sourire et deux beaux yeux...
Fuyez l'enchanteresse,
Fuyez sa voix traîtresse;
Le plaisir vous guida,
Votre perte en viendra,
Car la sirène est là!

(On entend au dehors la même voix, mais plus rapprochée.)

ENSEMBLE.

MATHÉA.

Écoutez... la voilà!
Oui, la sirène est là!

BOLBAYA.

Que veut dire cela?
Quoi, la sirène est là!

SCIPION.

Douce voix que voilà!
Et qui m'arrive là!

BOLBAYA, *à Scipion, qui chancelle.* Eh bien! qu'avez-vous donc?

SCIPION. Rien!.. mais cette voix... C'est bien étonnant, il me semblait...

BOLBAYA. Quoi donc?

SCIPION. J'en tremble encore!

BOLBAYA. Vous qui êtes si brave! il y a donc quelque chose?.. *(En ce moment on frappe rudement à la porte à droite.)*

BOLBAYA, *à Mathéa.* N'ouvre pas!

SCIPION. Et pourquoi donc?

SCÈNE II.

LES MÊMES, SCOPETTO.

BOLBAYA, *à Mathéa.* N'ouvre pas, te dis-je! *(Voyant entrer Scopetto.)* Quel est donc cet homme?

SCOPETTO. Un pèlerin qui n'aime pas la pluie, quand il y a moyen de s'en priver... c'est pour cela que j'ai frappé à la porte du curé.

BOLBAYA. Le curé n'y est plus!

SCOPETTO. On le voit bien... C'était un brave homme!

BOLBAYA. Qui accueillait tous les vagabonds... et moi, je veux connaître ceux que je reçois... car cette maison m'appartient, comme à son frère et à son héritier!

SCOPETTO. Ah! c'est vous?..

BOLBAYA. Eh bien! comme il me regarde .. Est-ce que vous trouvez en moi quelque chose d'extraordinaire?..

SCOPETTO. Non... rien que de très-ordinaire... *(Lentement et le regardant.)* Nicolaïo Bolbaya!

BOLBAYA. Il me connaît!

SCOPETTO. Directeur du théâtre de la cour... fortune immense... mérite plus restreint!

BOLBAYA. Qu'est-ce à dire?

SCOPETTO. Que, dans votre position, vous n'avez pas besoin de l'héritage du curé... et que vous auriez dû en faire cadeau à Mathéa, sa servante!

MATHÉA. Il me connaît aussi!

BOLBAYA. Je n'ai pas d'avis à recevoir de vous... et je vous prie de sortir... attendu que chacun est maître chez soi!

SCOPETTO, *s'asseyant.* Alors, je reste! *(Il tire de sa poche du tabac et une pipe qu'il bourre.)*

BOLBAYA. Insolent!.. Et n'avoir ici ni laquais, ni domestiques... *(A Mathéa.)* Va me chercher le barigel, le podestat!

MATHÉA. Au milieu de la montagne?

BOLBAYA. Mais vous, du moins, mon hôte et mon ami, vous ne permettrez pas qu'il me manque à ce point!

SCIPION. Permettez, Monsieur!

BOLBAYA. Est-ce qu'il peut rester ici malgré moi?.. Est-ce que je n'ai pas le droit de le mettre à la porte?

SCIPION. Oui, Monsieur... s'il ne pleuvait pas!

BOLBAYA, *brusquement.* Est-ce que c'est ma faute, à moi, s'il pleut?.. Est-ce que ça me regarde?.. est-ce que j'ai tort?

SCIPION. Non, sans doute.. Mais si vous aviez été comme moi des nuits entières couché en plein air, mourant de froid et de faim, vous penseriez qu'on n'a jamais raison de refuser un abri à un pauvre diable!.. *(Scopetto se lève sans rien dire, va serrer la main de Scipion, et retourne s'asseoir sur sa chaise en fumant sa pipe.)* Ainsi, croyez-moi, ne vous fâchez pas... et accordez-lui généreusement l'hospitalité qu'il paraît décidé à prendre!

BOLBAYA. Moi!

SCIPION. Apaisez-vous!.. *(Regardant la fenêtre du fond.)* bientôt le ciel en fera autant... et alors, je me charge de congédier votre hôte!

BOLBAYA. A la bonne heure!.. C'est pour vous, ce que j'en fais... sans cela... *(A Mathéa.)* Tu vas me rejoindre dans le cabinet de mon frère, et m'aider à faire la visite de ses tiroirs et de ses papiers!

MATHÉA. Oui, Monsieur.

SCOPETTO, *à Bolbaya, qui s'en va.* Adieu, mon hôte!.. Je ne vous demanderai pas à souper... Merci! merci!.. ce serait abuser de votre noble hospitalité!.. *(Bolbaya sort avec colère.)*

SCÈNE III.

SCOPETTO, SCIPION, MATHÉA.

SCOPETTO. Quoique, dans la circonstance présente et

pour me réchauffer l'estomac, un bon verre de vin n'eût pas été de refus!

MATHEA, *ouvrant une petite armoire.* Vous l'aurez!

SCOPETTO. De son vin? je n'en veux pas!

MATHEA. Non! non! il est à moi... c'est sur mes économies...

SCOPETTO. C'est différent... si toutefois le camarade veut trinquer avec moi!

SCIPION, *s'asseyant vis-à-vis de lui, de l'autre côté de la table.* Volontiers!

SCOPETTO, *remplissant les deux verres et élevant le sien, qu'il regarde* Je ne suis pas comme maître Bolbaya, moi... et sans lui demander son nom ou son pays, dès qu'un verre de vin se présente, je lui donne l'hospitalité... (*Il l'avale.*) Eh! mais, Dieu me pardonne!..

SCIPION. C'est du lacryma-christi!

SCOPETTO. Et du meilleur!

MATHEA. Je crois bien... deux bouteilles que j'avais là en réserve depuis dix ans!

SCIPION. Pour qui donc?

MATHEA. Pour l'enfant de la maison... pour celui que j'ai élevé!

SCOPETTO. Vous, ma brave femme?

MATHEA. Oui, vers le temps où les troupes du roi Joachim forcèrent les contrebandiers à quitter la montagne... Un soir, la veille de Noël, nous trouvâmes à la porte du presbytère deux jolis enfants dans le même berceau, comme qui dirait deux jumeaux... La fille, M. le curé ne pouvait s'en charger... et il fallut bien la porter à Naples, à l'hospice des Orphelines... Mais le garçon, M. le curé voulut être son parrain, et l'éleva lui-même... ou plutôt ce fut moi... Pauvre Francesco... il était si gentil... il brisait tout... un vrai diable!.. Mais un si bon cœur!.. il nous aimait tant!.. Et un jour, il avait à peine douze ans, il nous fut enlevé...

SCIPION. Par qui?

MATHEA. Ah! il n'y a pas de doute... Par Marco Tempesta et sa bande, qui venaient de reparaître dans le pays... Aussi, je donnerais tout ce que je possède pour le voir pendre, lui et les siens!

SCOPETTO. Et, depuis, vous n'avez plus entendu parler de ce Francesco?

MATHEA. Si, vraiment!.. Tous les ans, la veille de Noël, il arrivait ici, pour moi et mon maître, des présents magnifiques avec ces mots : A M. le curé, de la part de son filleul!.. Mais, depuis deux années, plus de nouvelles!.. preuve qu'il n'existe plus... Et, malgré cela, M. le curé a mis dans son testament qu'il donnait à Francesco, son filleul, s'il reparaissait, la moitié de sa fortune! (*Regardant Scopetto, qui essuie une larme à la dérobée.*) Ça vous fait pleurer?

SCOPETTO. Moi! pourquoi pas?

MATHEA. Et, de plus, il m'a dit : Tu lui remettras toi-même, comme gage de ma bénédiction, ce que je n'ai pu lui donner... ce portrait!

SCOPETTO, *le prenant vivement et le regardant.* Le sien!

MATHEA, *continuant.* S'il en est digne!.. et si, comme je l'espère, c'est un honnête homme!

SCOPETTO, *lui rendant le portrait.* Tiens! tiens!.. (*Comme un homme qui cherche à s'étourdir.*) Et nous, camarade, buvons! (*On entend sonner dans la chambre à gauche.*)

MATHEA. Ah! c'est l'autre héritier!.. le seul maintenant. (*Criant.*) Me voilà, Monsieur! me voilà! (*Elle sort par la gauche.*)

SCÈNE IV.

SCIPION, SCOPETTO.

SCOPETTO, *trinquant avec Scipion.* On aime à savoir avec qui l'on boit... Votre nom, camarade?

SCIPION. Je n'en ai pas!

SCOPETTO. Ni moi non plus!

SCIPION. Je me suis donné celui de Scipion...

SCOPETTO. Et moi celui de Scopetto... Mais votre mère?

SCIPION. Je n'en ai plus depuis longtemps!

SCOPETTO. Moi de même... Et vos amis?..

SCIPION. J'en ai un d'aujourd'hui... si vous le voulez!

SCOPETTO, *lui tendant la main* Touchez là!.. aussi bien, à la première vue, je me suis pris pour vous d'inclination... Vous dites donc que votre fortune...

SCIPION Est à faire!

SCOPETTO. Comme la mienne!.. Je l'avais faite, je l'ai perdue.. C'est à recommencer... Mais j'ai juré, et c'est justice, la mort de celui qui nous l'a enlevée!

SCIPION. Ah! vous étiez?..

SCOPETTO. Dans le commerce.

SCIPION. Une belle carrière!

SCOPETTO. C'est selon!.. La vôtre est plus belle... officier de marine!.. Mais on n'est pas maître de choisir... mon père était comme moi!

SCIPION. Négociant?

SCOPETTO. Comme vous dites... Il m'a pris de bonne heure près de lui, m'a élevé dans son état, et me l'a laissé...

SCIPION. Florissant?

SCOPETTO. Non! des affaires diablement embrouillées... et après lui, quoique bien jeune encore, je me suis trouvé le chef... de la maison de commerce... bien plus, le chef de la famille... car j'ai une sœur, dont j'ai été longtemps séparé... et que j'ai enfin prise avec moi... jurant de l'établir un jour, et de la doter comme une duchesse... ce que je ferai dès que j'aurai refait ma fortune... Voilà mon histoire... Et la vôtre?

SCIPION. N'est pas longue... Je ne suis pas si heureux que vous... Je n'ai jamais connu mon père, un grand seigneur, dont ma mère ne prononçait jamais le nom... car elle avait été trompée et délaissée par lui... Et moi, enfant du peuple, pauvre lazzarone, je fus élevé, comme ils le sont tous, aux rayons du soleil napolitain, courant pieds nus sur la grève, maniant la rame et aidant le pêcheur de la côte. Je devins moi-même matelot, soldat, et, après cinq ans de service et quatre blessures, nommé commandant d'une tartane, avec cent piastres par an de traitement...

SCOPETTO. Tant que cela!.. Ah! si je vous avais connu plus tôt, je vous aurais associé à mon commerce, qui offre bien d'autres chances, et demande parfois un marin expérimenté... C'est égal, capitaine Scipion; nous sommes du même âge, vous êtes brave, vous n'avez rien, vous me convenez... et quand j'aime les gens, je me charge de leur fortune... Je veux vous marier.

SCIPION, *étonné.* Moi!

SCOPETTO. Voyez! Oui ou non!

SCIPION. Je dirais oui, si déjà je n'étais pas amoureux d'une jeune fille qui, comme moi, n'a rien!

SCOPETTO. C'est différent!

SCIPION. Je l'aime depuis mon enfance!.. C'est pour elle que je me suis fait soldat... et je lui ai promis de l'épouser à mon retour!

SCOPETTO. Des qu'il y a serment... c'est juste... N'en parlons plus... (*Se levant de table.*) Vous retournez donc de ce pas?..

SCIPION, *se levant aussi.* A Naples!

SCOPETTO, *souriant.* Pour le revoir?..

SCIPION. Et pour un rapport que j'ai à faire au roi!

SCOPETTO. Vous, capitaine!.. et comment cela?

SCIPION. Vous avez entendu parler du fameux Marco Tempesta, le contrebandier?

SCOPETTO. Sans doute!.. Il n'y a que lui qui imprime un peu d'activité au commerce!

SCIPION. Et aux douaniers, qui le donnent au diable!

SCOPETTO. En revanche, il est adoré de la population des Abruzzes!

SCIPION. Je le crois bien! il supprime les impôts!

SCOPETTO. Ce qui lui permet de vendre à moitié prix des rubans et des étoffes pour les femmes, et pour les hommes, du rhum, du tabac et de la poudre!

SCIPION. Aussi c'est à qui lui achètera!.. Et il a fait de si bonnes affaires que, satisfait de sa fortune, il voulait, dit-on, quitter le pays, se faire banquier à Gênes ou à Marseille, et finir en honnête homme!

SCOPETTO. Comme tant d'autres!

SCIPION. Aussi venait-il d'embarquer ses trésors et ses marchandises, et une partie de ses compagnons, sous la conduite de son lieutenant Pecchiene, tandis que lui-même attirait dans la montagne le duc de Popoli, gouverneur de la province, et toutes ses troupes, dont il déjouait ainsi la surveillance... Mais, par malheur pour lui, j'étais en croisière avec ma tartane l'*Etna!*

SCOPETTO, *après un mouvement de colère, qu'il réprime*. Quoi! c'était vous?

SCIPION. Moi-même!

SCOPETTO, *avec un sourire forcé*. Qui lui avez enlevé une cargaison de cinq cent mille piastres et les deux tiers de sa bande?

SCIPION, *avec fierté*. Certainement! c'est moi!.. Qu'avez-vous donc?..

SCOPETTO. Rien!.. mais je vous trouve bien hardi de traverser seul ces montagnes.. car Marco Tempesta et ses compagnons ont juré, dit-on, de se défaire, par tous les moyens possibles, du commandant de la tartane l'*Etna!*

SCIPION. Et moi, camarade, pour être nommé capitaine de frégate et épouser celle que j'aime, j'ai juré de m'emparer mort ou vif de Marco Tempesta!

SCOPETTO. C'est bien!.. touchez là!

DUO.

ENSEMBLE.

SCIPION.

Qu'une heureuse rencontre
Bientôt me le montre;
Le ciel décidera
Lequel l'emportera.

SCOPETTO.

Qu'une heureuse rencontre
Bientôt vous le montre;
Le sort décidera
Lequel l'emportera!

SCIPION.

Je saurai le connaître!

SCOPETTO, *souriant*.

A vos dépens, peut-être!

SCIPION.

Mais où le découvrir?

SCOPETTO.

Il est homme à venir!

ENSEMBLE.

Qu'une heureuse rencontre
Bientôt vous / me le montre;
Ce fer décidera
Lequel l'emportera.

(*Scopetto porte la main à son poignard, lorsqu'on entend chanter au dehors.*)

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

SCIPION.

C'est la sirène!

SCOPETTO, *souriant*.

La sirène!

SCIPION.

Sa voix tout à l'heure lointaine,
Se rapproche de nous...

SCOPETTO, *de même*.

Comment! vous, capitaine,
Vous croyez à cela?

SCIPION, *écoutant*.

Silence!

ENSEMBLE.

SCIPION, *écoutant*.

O surprise nouvelle!
Dont mes sens sont émus;
Cette voix me rappelle
Des accents bien connus.
Non, non, ce n'est pas elle;
Pourtant, comme auprès d'elle,
Tous mes sens sont émus!

LA VOIX, *en dehors*.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

SCOPETTO, *regardant Scipion*.

O surprise nouvelle!
Comme il a l'air ému!
Il tressaille, il chancelle
A ce bruit inconnu!
(*Le regardant de nouveau.*)
O surprise nouvelle!
Comme il a l'air ému!

SCOPETTO, *à Scipion*.

Quoi! vous qui prétendez, sans crainte,
Nous livrer Marco Tempesta,
De frayeur votre âme est atteinte
En entendant cette voix-là!

SCIPION.

Moi!

SCOPETTO.

Vous!

SCIPION.

Moi!

SCOPETTO.

Vous tremblez déjà!

SCIPION, *avec colère*.

Ah! l'épée en main l'on verra
Lequel de nous deux tremblera!

ENSEMBLE, *se donnant la main*.

Qu'une heureuse rencontre
Bientôt, etc.

(*On entend encore la voix sous la croisée à gauche.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, BOLBAYA ET MATHÉA, *sortant de la gauche*.

BOLBAYA.

Silence donc! c'est elle!

MATHÉA, *ouvrant la croisée à gauche*.

Oui, là, sous la croisée.

SCIPION.

O charme heureux! par qui mon âme est abusée.

ENSEMBLE.

LA VOIX.

Ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! etc..

SCIPION.

O surprise nouvelle!
Dont mon cœur est ému, etc...

SCOPETTO.

O surprise nouvelle!
Comme il a l'air ému, etc...

BOLBAYA ET MATHÉA.

Espérance nouvelle!
En nous emparant d'elle,
Le mystère sera connu!

BOLBAYA, *à Mathéa, lui montrant la croisée.*

Saisissons-la pendant qu'elle se fait entendre!

MATHEA, *effrayée.*

Allez sans moi; je n'ose pas!

SCIPION, *montrant à Bolbaya la fenêtre du fond.*

De ce côté nous pouvons la surprendre;
Venez, venez, et courons sur ses pas.
(*A part.*)
Il faut qu'un tel soupçon à la fin s'éclaircisse...

BOLBAYA.

Ah! si je puis ainsi trouver ma cantatrice!
Allons, partons, je suis vos pas.

SCIPION.

Nous l'atteindrons!

SCOPETTO, *à part.*

Je ne crois pas!

SCIPION, *vivement, entraînant Bolbaya.*

Qu'une heureuse rencontre
Ici nous/vous la montre;
De nous/vous deux l'on verra
Lequel l'attrapera!

(*Bolbaya et Scipion sortent par la porte du fond sans prendre leurs chapeaux.*)

SCÈNE VI.

SCOPETTO, MATHÉA.

SCOPETTO, *à part.* Cela vent dire que monseigneur le gouverneur ou quelque détachement de soldats s'approche de ce presbytère. (*On frappe à la porte à droite.*)

MATHEA. Qui va là?

UNE VOIX, *en dehors.* Ouvrez... c'est le duc de Popoli!

MATHEA, *à Scopetto.* Duc de Popoli!.. qu'est-ce que c'est que ça?

SCOPETTO. C'est un habit brodé sur lequel il y a de l'or, des rubans... et dessous, rien!

MATHEA. Alors, faut-il ouvrir?

SCOPETTO. Parbleu! gouverneur des Abruzzes... tout-puissant sous le roi Joachim, tout-puissant sous le règne suivant, il n'a qu'un seul esprit... celui de rester en place!

MATHEA. Et moi qui le laisse à la porte... (*Ouvrant.*) Entrez, entrez, Monseigneur!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE DUC, *enveloppé d'un manteau et suivi de deux laquais, qui sortent sur un geste de leur maître.*

LE DUC, *entrant.* C'est bien heureux... Où est le maître de cette maison?..

SCOPETTO, *s'avançant.* Il vient de sortir, Monseigneur!

LE DUC, *lorgnant Scopetto qu'il reconnait.* Eh! c'est ce gaillard de Scopetto!

MATHEA, *bas, à Scopetto.* Il vous connaît!

SCOPETTO, *de même.* J'ai eu l'honneur de faire autrefois partie de sa maison!

LE DUC, *à Mathéa.* M'est-il permis, en l'absence de votre maître, de me reposer et d'attendre ici un rendez-vous qu'on m'a donné?..

MATHEA, *faisant la révérence.* Comment donc!..

SCOPETTO. Ils seront trop heureux de recevoir Votre Excellence! (*Il aide le duc à se débarrasser de son manteau, et le donne à Mathéa.*)

LE DUC, *à Mathéa.* Faites vos affaires, que je ne vous dérange pas. (*Mathéa sort, emportant le manteau dans la chambre à droite.*)

SCÈNE VIII.

LE DUC, SCOPETTO.

LE DUC, *assis, à Scopetto qui est resté debout devant lui.* Que viens-tu faire dans ce pays?

SCOPETTO. J'y demeure, Excellence!.. J'ai pris depuis quelque temps une espèce d'auberge dans la montagne!

LE DUC. Et en fait de voyageurs, qui diable peut loger chez toi!.. des imbéciles!

SCOPETTO. Plût au ciel! mon auberge serait pleine, et elle est vide... aussi, j'ai envie de changer d'état... Vous savez que j'ai toujours eu du goût pour les arts?

LE DUC. Oui, à l'hôtel, c'était à ne pas s'entendre... tu râclais de la guitare! comme Figaro... Enchanté de te rencontrer!.. tu avais quelquefois des idées... Je dois donner demain à toute la cour une fête dans mon palais de la Pescara, et je n'ai jamais été mieux servi que pendant le temps où tu étais de ma maison!

SCOPETTO. Et moi, je n'ai eu d'esprit que pendant ce temps-là... Il paraît que c'est contagieux et que ça se gagne...

LE DUC, *avec bonhomie.* Alors, tu es un sot de m'avoir quitté!

SCOPETTO. Et le moyen de rester en place!.. il n'y a que vous, Monseigneur, qui possédiez ce talent-là... La fixité, c'est le génie!.. Mais nous autres pauvres diables, jouets de tous les vents!

LE DUC, *souriant.* Il est de fait que tu n'es guère resté à mon service... à peine un mois!

SCOPETTO. Plus, Monseigneur!

LE DUC. Non pas .. je possède toutes les dates... C'était quelque temps avant le tour que nous a joué ce damné Marco Tempesta!

SCOPETTO. C'est juste!

LE DUC. Lorsque, sous le roi Joachim, je lui ai saisi pour soixante mille francs de marchandises anglaises, que j'ai fait brûler!

SCOPETTO. Et pour lesquelles il osait demander une indemnité.

LE DUC. Que j'ai refusée!

SCOPETTO. Et qu'il a eu l'insolence de vous faire payer!

LE DUC, *riant.* Oui, parbleu! toute mon argenterie qu'il m'a enlevée... et avec une audace... Ce dîner superbe donné à l'ambassadeur de France... Un supplément de domestiques... vingt-cinq gaillards de bonne mine...

SCOPETTO, *riant aussi.* Belles livrées!

LE DUC, *de même.* Belle tenue... c'était un détachement de sa bande.

SCOPETTO. Au moins, a-t-il fait les choses en règle... et la quittance de ses marchandises brûlées qu'il vous a envoyée!

LE DUC. Oui, la plaisanterie était bonne... Ça ne l'empêchera pas d'être pendu, si je le prends!

SCOPETTO. Et vous le prendrez!

LE DUC. Parbleu! j'en ai reçu l'ordre... et de plus, cinq cent mille piastres, provenant de la dernière prise faite sur lui... Le roi m'ordonne de les employer à la capture de Marco Tempesta, et à l'extinction de sa bande!

SCOPETTO. Ah! les cinq cent mille piastres sont à votre disposition?

LE DUC. Chez moi... dans mon palais de la Pescara!

SCOPETTO. Et d'aujourd'hui vous entrez en campagne?

LE DUC. Non pas!.. (*Voyant Scopetto qui ouvre sa tabatière, il y prend du tabac tout en causant.*) Autre chose encore... car c'est le jour aux aventures... (*S'arrêtant.*) Sais-tu que tu as là un tabac délicieux et bien supérieur au mien!..

SCOPETTO. Je vais vous dire pourquoi!.. c'est que vous, gouverneur de cette province, vous vous adressez à la manufacture royale!

LE DUC. Sans doute!

SCOPETTO. Et nous autres, pauvres diables, à la contrebande... c'est moins cher et meilleur!

LE DUC. C'est parbleu vrai!.. (*A demi-voix*) Il faudra que tu te charges de faire ma provision!

SCOPETTO. Volontiers, Excellence.. Marco Tempesta est facile et accommodant... et en le faisant pendre, vous ferez bien du tort au pays.

LE DUC, *prenant une seconde prise*. Que m'importe! le devoir avant tout!

SCOPETTO. Comme vous dites!.. Mais l'aventure dont parlait Votre Excellence?..

LE DUC. C'était hier, au bal de la princesse Aldobrandini, que je dois recevoir demain chez moi, un beau masque m'a donné rendez-vous aujourd'hui au presbytère de la montagne, pour un secret important!

SCOPETTO. Quelque bonne fortune!

LE DUC, *avec fatuité*. Cela m'en a l'air!..

SCOPETTO. Je ne sais comment Votre Excellence peut suffire à tant d'intrigues!

LE DUC. Ah! nous autre hommes d'Etat... Mais mes instants sont comptés... et je trouve qu'on me fait bien attendre! (*En ce moment, on jette par la fenêtre une lettre attachée à une pierre.*)

SCOPETTO, *ramassant la lettre*. Votre Excellence n'a qu'à parler pour être obéie! (*Lisant l'adresse.*) « A M. le duc « de Popoli, gouverneur des Abruzzes. »

LE DUC, *souriant* Ah! ah! Lis-moi cela, Scopetto... car depuis que la mode nous oblige à avoir la vue basse, c'est gênant en diable!.. La signature d'abord... Il n'y en a pas, sans doute?

SCOPETTO, *qui a ouvert la lettre*. Si vraiment! *Signé* LA SIRÈNE.

LE DUC. La sirène!.. cette nymphe invisible... cette voix mystérieuse .. Moi qui ai toujours adoré la musique .. Je t'écoute, Scopetto!

SCOPETTO, *lisant*. « Monseigneur, votre frère aîné, « Odoard de Popoli, désespérant de séduire une jeune fille « des Abruzzes, Maria Vergani, dont il était amoureux, « voulut la tromper par un faux mariage.

LE DUC, *se balançant sur son fauteuil*. Eh bien! qu'est-ce que cela me fait!

SCOPETTO, *continuant*. « Le fripon auquel il s'adressa, « honnête homme par spéculation, amena, sans lui en rien « dire, un vrai prêtre, de vrais témoins... et cet acte, « bien en forme, dont la mort l'a empêché de profiter... « je l'ai retrouvé... il est dans mes mains.

LE DUC. Qu'est-ce à dire?

SCOPETTO, *continuant*. «Si je le publie... en quelque lieu « qu'existent Maria Vergani ou les siens, ils viendront « vous redemander le titre du duc de Popoli et sa for- « tune, qu'on estime, dit-on, à plusieurs millions de « piastres.

LE DUC, *avec colère*. Permettez! permettez!..

SCOPETTO, *continuant*. « Nous pouvons nous entendre « à meilleur marché, sans compter le titre qui vous restera.

LE DUC. Qu'entend-on par la?

SCOPETTO, *continuant*. « Je vous remettrai cet acte, d'où « dépend votre sort, en échange des cinq cent mille « piastres que vous retenez injustement à Marco Tempesta « et Compagnie, négociants, à la condition que vous m'ap- « porterez vous-même cette somme en billets de banque « de Naples, ce soir, à neuf heures, à la Pietra Nera, où « je vous attendrai...

« *Signé* LA SIRÈNE.

« *Post-scriptum*. Je suis près de vous, et j'attends votre « réponse. »

LE DUC. Voilà une audacieuse et infernale sirène!

SCOPETTO. Qui ne ressemble guère à celle que vous espériez!

LE DUC, *lentement, à Scopetto*. Ton idée là-dessus?

SCOPETTO, *de même*. La vôtre, Monseigneur!

LE DUC, *s'appuyant sur l'épaule de Scopetto et regardant la fenêtre*. As-tu fait, comme moi, attention à ces mots : Je suis près de vous?

SCOPETTO. Cela veut dire qu'on n'est pas loin!

LE DUC. Sans doute!.. Mais l'acte dont elle nous menace!..

SCOPETTO, *froidement*. N'est peut-être pas vrai.

LE DUC. Et s'il l'était!

SCOPETTO, *de même*. Avec votre coup d'œil de lynx, c'est à vous de vous en assurer.. et s'il est authentique et bien en règle... ce n'est pas trop cher pour vous.

LE DUC, *avec colère*. Cinq cent mille piastres!

SCOPETTO. Puisque vous les avez chez vous, dans votre palais!..

LE DUC. D'accord! mais je ne les aurai plus.

SCOPETTO. Vous connaissez mieux que moi la valeur des choses... et si vous préférez perdre le titre de duc et la fortune de votre frère...

LE DUC. Eh! non... d'autant que cette Maria Vergani, dont mon frère était amoureux, je me la rappelle parfaitement... Belle brune, ma foi; mais elle s'est éloignée... Ecoute, Scopetto, il faut ici de la diplomatie!.. Tu as de l'esprit, de l'activité... il faut qu'à tout prix tu me trouves Maria Vergani, qui ne soupçonne rien encore de cette fâcheuse affaire... Si elle et les siens n'existent plus, je me moque de la sirène, comme si...

SCOPETTO. Elle chantait.

LE DUC. Tu l'as dit... (*Regardant Scopetto en riant.*) Il a de l'esprit... Si, au contraire, les Vergani existent encore, tu tâcheras, par tes promesses, par l'espoir d'un petit capital, ou plutôt par des rentes viagères, d'obtenir leur départ ou leur silence... Tu comprends?

SCOPETTO. Que tout cela prendra des mois et des années, et que ce soir, à neuf heures, la sirène vous attend, ou sinon...

LE DUC, *vivement*. J'irai! j'irai!

SCOPETTO, *froidement*. Et moi aussi!

LE DUC, *lui serrant la main*. Je te remercie... Mais d'ici là, si nous pouvions trouver à nous deux...

SCOPETTO. Quoi donc?

LE DUC. Quelque combinaison diplomatique pour ne rien payer, et attirer, au contraire, la sirène dans le piége!

SCOPETTO, *froidement*. C'est une autre idée!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MATHÉA, *rentrant par la droite*.

MATHÉA, *tenant un papier cacheté*. On demande monsieur le gouverneur.

LE DUC, *vivement*. Une dame?

MATHÉA. Non! un gendarme.

LE DUC. C'est different.

MATHÉA. Porteur de cette dépêche... et il attend à cheval à la porte du presbytère.

LE DUC, *décachetant l'enveloppe*. C'est du capitaine de gendarmerie de Castel di Sangro.. gaillard intelligent, que j'ai chargé depuis longtemps de m'avoir le signalement de Marco Tempesta.

SCOPETTO, *à part*. O ciel!

LE DUC. Signalement que je veux faire copier et adresser à tous les détachements de chasseurs calabrais qui battent la montagne... (*A Mathéa*) Qu'on attende ma réponse... (*Il tire de l'enveloppe deux papiers, l'un qu'il place sur la table à droite, et l'autre qu'il déploie et qu'il lit. Mathéa sort.*)

SCOPETTO, *voulant prendre le papier pour le lire*. Si Monseigneur veut permettre?..

LE DUC, *refusant*. Non! non! ce n'est pas un billet doux... (*Avec profondeur.*) Cela demande de la discrétion... (*Lisant.*) « Je prie Votre Excellence de ne pas se hasarder à « suivre dans la montagne le chant de la sirène... (*S'interrompant.*) Cela vient à propos!

SCOPETTO, *à part*. Maladetto!

LE DUC, *continuant.* « D'après des avis certains et se-« crets qui m'ont été donnés, il paraîtrait que c'est une « jeune et jolie fille qui, depuis quelque temps, a été en-« levée par Marco Tempesta... Les chants qu'elle fait en-« tendre, le soir, sur différents points de la montagne, « servent de correspondance et de télégraphe de nuit aux « contrebandiers... et souvent aussi ont pour but d'écarter « de leur route, et de dépister les soldats ou douaniers qui « les poursuivent.

SCOPETTO, *avec naïveté.* Voyez-vous cela!..

LE DUC, *avec suffisance.* Cela t'étonne!.. Je m'en étais toujours douté! (*Continuant*) « Quant au signalement de « Marco Tempesta, je vous l'envoie, Monseigneur, et des « plus fidèles. » Lisons!.. (*Scopetto, qui a passé derrière lui, saisit le signalement qui est sur la table.*)

SCOPETTO, *s'efforçant de sourire, et froissant le papier dans sa main.* Oui, Monseigneur, lisons. (*On entend au dehors un bruit de tambour et des pas lointains.*)

LE DUC. Non... écoute... (*A part.*) Un de nos détachements qui gravit la montagne... (*Haut, à Scopetto.*) Attends-moi ici... j'ai mon idée... j'en ai une!.. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

FINAL.

SCOPETTO, *seul.*

RÉCITATIF.

Une idée à vous, Monseigneur!
Ce serait jouer de malheur!..
Mais ce signalement dont mon esprit s'alarme,
Et que tu me paieras, honorable gendarme!
Voyons...
(*Le parcourant.*)
C'est cela! trait pour trait!
D'un seul coup d'œil on le reconnaîtrait...
Déchirons-le d'abord...

AIR.

O dieu des flibustiers,
Dieu de la contrebande,
Que ta main nous défende
De nos tyrans altiers!
Magistrat et greffier,
Chacun nous réprimande,
Et prétend châtier
Notre noble métier,
Lorsque la contrebande
Parcourt le monde entier!
O dieu des flibustiers,
Dieu de la contrebande,
Que ta main nous défende
De ces tyrans altiers!
Dieu des bons tours, viens et défends
Et tes amis et tes enfants!

(*Se mettant à la table, à droite, et écrivant sur une autre feuille de papier.*)

Eh! vite, par un nouveau signalement remplaçons l'autre...

SCÈNE XI.

SCOPETTO, *à la table à droite, et écrivant,* BOLBAYA ET SCIPION, *entrant par la porte du fond, à gauche, et s'essuyant le front.*

BOLBAYA, *se jetant sur un fauteuil.*
Ah! je suis anéanti.

SCIPION.
Impossible d'approcher d'elle!

SCOPETTO, *levant les yeux sur Scipion, qui est debout vis-à-vis de lui.*
Et moi qui cherchais un modèle!..
Il arrive à propos!.. Autant que ce soit lui!
Faisons à notre place arrêter l'ennemi!
(*Il se met à écrire, en regardant alternativement Scipion.*)

BOLBAYA, *assis.*
Ah! grand Dieu! quelle cantatrice!
Comme une roulade elle glisse...
S'il me faut ainsi désormais
Courir après tous mes succès...
Je n'en aurai jamais!

SCOPETTO, *toujours écrivant.*
Ainsi, vous n'avez pas attrapé la sirène?

BOLBAYA.
Pas même vue!

SCIPION, *se levant.*
Hélas! la poursuite fut vaine!

SCOPETTO, *lui faisant signe de ne pas se déranger.*
Restez donc!

SCIPION.
Et pourquoi me regarder ainsi?

SCOPETTO, *écrivant.*
C'est que je ris de l'aventure!..
Je suis à vous... Plus qu'un mot... J'ai fini!
(*Il se lève, plie et laisse sur la table le signalement qu'il vient d'écrire.*)

SCIPION, *prenant son chapeau, et s'adressant à Bolbaya.*
Partons, Monsieur, partons... la nuit devient obscure!

ENSEMBLE.

BOLBAYA.
O démons et sorciers
Que mon cœur appréhende!
Éloignez votre bande
De ces sombres sentiers.
Et toi, dieu des beaux-arts, défends
Et tes amis et tes enfants!

SCIPION.
O démons! ô sorciers!
J'appelle et je demande
Votre joyeuse bande
Parmi ces noirs sentiers.
Et toi, défends, dieu des amants,
Et viens guider nos pas errants!

SCOPETTO.
O dieu des flibustiers,
Dieu de la contrebande,
Que ta main nous défende
De nos tyrans altiers!
Dieu des bons tours, viens et défends
Et tes amis et tes enfants!

SCOPETTO, *à Scipion et à Bolbaya, qui vont sortir par la porte du fond.*
Au revoir, Messieurs, bon voyage!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE DUC, *paraissant à la porte, à droite, en donnant des ordres à la cantonade.*

LE DUC.
Partez! vous m'avez entendu?
Et que chacun se trouve à l'endroit convenu.
(*Il s'approche de la table, en y prenant le signalement qu'il parcourt avec son lorgnon, et dit à Scopetto.*)
Mon manteau!

BOLBAYA, *stupéfait.*
Quel est donc ce nouveau personnage?

SCOPETTO, *entrant dans le cabinet, à droite, pour y prendre le manteau.*
Le duc de Popoli!

LE DUC, *à Bolbaya et à Scipion, qui le saluent, et toujours parcourant le signalement.*
Qui vient de recevoir
A la Pietra Nera, pour neuf heures du soir,
Un galant rendez-vous de la belle sirene!

SCIPION, *vivement.*
A la Pietra Nera!

BOLBAYA, *à demi-voix, à Scipion.*
Nous y passons, je crois?

SCIPION, *de même, à Bolbaya.*
C'est notre route, et cette fois,
Nous sommes sûrs de voir cette nymphe inhumaine..

BOLBAYA.
Si Monseigneur nous permet à tous deux...

LE DUC, *s'inclinant.*
Comment donc!

SCIPION.
De l'y joindre!

LE DUC, *regardant Scipion et le signalement.*
En croirai-je mes yeux?
O ciel! c'est lui... c'est Marco Tempesta!
(A part.)
Et mon escorte n'est plus là!
Il n'importe!
(S'approchant d'eux.)
Messieurs, à la Pietra Nera,
A ce soir.

SCOPETTO, *sortant en ce moment du cabinet, à droite, avec le manteau, et s'approchant du duc.*
Qu'est-ce?

LE DUC, *le prenant à part, et lui montrant Scipion, lui dit à voix basse :*
C'est Marco Tempesta!
Du silence!

SCOPETTO, *à part.*
Bravo! ça commence déjà.

ENSEMBLE.

SCIPION ET BOLBAYA, *à part.*
O nymphe trop craintive,
Qui, sitôt qu'on arrive,
Disparais fugitive
A travers les buissons!
Une chance certaine
Près de toi nous amène;
Enfin nous te verrons!

LE DUC.
Mon imaginative,
Audacieuse et vive,
Adroitement captive
Ces deux maîtres fripons.
Mon art me les amène;
Ma vengeance est certaine;
Enfin nous les tenons.

SCOPETTO.
O bonheur qui m'arrive,
Heureuse tentative
Par laquelle j'esquive
Gendarmes et prisons,
Oui, leur rage inhumaine
Me gardait une chaîne,
(Montrant Scipion.)
Qui deviendra la sienne,
Et gaîment nous changeons!

(Bolbaya et Scipion sortent par la porte du fond.)

SCOPETTO, *gaîment, au duc.*
Nous allons donc chercher la somme demandée...
Et nous partons après pour la Pietra Nera!

LE DUC, *avec finesse, et à voix basse.*
Pas nous!

SCOPETTO, *étonné.*
Qu'entendez-vous par là?

LE DUC.
Ne t'avais-je pas dit que j'avais une idée,
Que je veux d'exécuter...

SCOPETTO.
Vous!

LE DUC.
A neuf heures, sans nous,
Nous laissons le brigand aller au rendez-vous...
Mais aussitôt qu'on l'y verra paraître...
Cinquante chasseurs calabrais,
Cachés par les rochers ou par les bois épais,
Feront tous feu sur le bandit...

SCOPETTO, *à part.*
Ah! traître!

LE DUC.
Et j'aurai les papiers sans risques et sans frais...
Que dis-tu de ce plan?

SCOPETTO, *froidement.*
Que c'est un coup de maître
Mais je crois qu'il s'en doutera...
Et n'ira pas...

LE DUC.
Il y viendra!..
Il y court à présent... Car Marco Tempesta,
Que tu viens de voir et d'entendre,
A la Pietra Nera, de ce pas va m'attendre
Pour y trouver la mort!

SCOPETTO, *à part, vivement.*
Et je pourrais ainsi...

LE DUC, *voyant son trouble.*
Qu'as-tu?

SCOPETTO, *se remettant*
Rien...
(A part, pendant que le duc va regarder par la croisée à droite.)
Après tout, c'était notre ennemi!
Et puisque, vengeant notre outrage,
Un autre s'est chargé de le faire périr...

LE DUC, *regardant par la fenêtre.*
Mon escorte revient...

SCOPETTO, *toujours sur le devant du théâtre.*
N'importe!.. c'est dommage!
(Vivement et s'élançant vers la porte.)
Ce n'est pas lui... c'est nous qui devons le punir!

LE DUC, *l'arrêtant.*
Où vas-tu donc?

SCOPETTO, *froidement.*
Chez moi!

LE DUC.
La forêt n'est pas sûre ...
J'ai là des cavaliers qui suivront ma voiture...
Jusqu'à la grande route avec nous tu viendras!

SCOPETTO, *à part, et voyant des dragons napolitains qui entrent dans ce moment.*
Décidément Dieu ne veut pas
Que je le sauve... Allons, que son sort s'accomplisse!
(Avec gaîté et insouciance.)
Et toi qui, dans ce bois, dois nous être propice...

ENSEMBLE.

SCOPETTO.
O dieu des flibustiers,
Dieu de la contrebande,
Que ta main nous défende
De nos tyrans altiers!..
Dieu protecteur, viens et défends
Et tes amis et tes enfants!

LE DUC, *à part.*
Audacieux flibustiers,
Tremblez, car je commande!
J'atteindrai votre bande
Parmi ces noirs sentiers...

Par mon génie et mes talents,
Je vais bien rire à vos dépens!
(Le duc sort par la porte à droite. Scopetto sort après lui, suivi par l'escorte de dragons.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre est coupé en deux parties, l'une inférieure représente l'intérieur d'une auberge adossée à la montagne et dominée par des rochers. — La partie supérieure représente un sentier de la forêt qui serpente au milieu des arbres et des rochers et passe au-dessus du toit de la cheminée de l'auberge. — A gauche du spectateur, une porte. — Sur le premier plan, une cheminée, à droite, et deux petites portes latérales donnant sur d'autres chambres. — Au fond, la fenêtre d'un petit caveau. — Sur le devant, une table et des bancs.

SCÈNE PREMIÈRE.

Dans la partie inférieure, dans la salle d'auberge, des CONTREBANDIERS, *les uns sont assis autour d'une table, d'autres sont couchés par terre.*

CHŒUR.

Pour égayer la misère,
Il ne faut qu'un doigt de vin!
Mais, hélas! dans de l'eau claire,
Comment noyer le chagrin?

PECCHIONE *entre, tenant à la main une bouteille qu'il pose sur la table.*

C'est la dernière bouteille.
Désormais pour étancher
Votre soif, qui toujours veille,
Vous aurez l'eau du rocher!

TOUS, *avec tristesse.*

De notre cave prospère,
Ce flacon est le dernier!

PECCHIONE, *débouchant la bouteille, en verse à tous ses compagnons, et se verse à lui-même.*

Viens donc remplir notre verre,
Ami du contrebandier!

CHŒUR.

Pour égayer la misère,
Il ne faut qu'un doigt de vin!
Mais, hélas! dans de l'eau claire,
Comment noyer le chagrin!

(Renversant avec colère sur la table tous les verres qu'ils viennent de vider.)

Plus de vin! plus de vin! plus de vin!

SCÈNE II.

LES MÊMES, SCOPETTO, *qu'on a vu, dans la partie supérieure du théâtre, traverser le sentier de la forêt, entre par la droite.*

SCOPETTO.

RÉCITATIF.

Qu'est-ce donc, mes amis? et quelles catastrophes
Nous accablent encor?

CHŒUR, *d'un air consterné.*

Plus de vin! plus de vin!

SCOPETTO.

Je vous croyais plus philosophes...
Le malheur aujourd'hui, la fortune demain!

AIR.

Voyez-vous cet épais nuage
Que poussent les sombres autans...
En ses flancs il porte l'orage
Qui gronde et tombe par torrents.
Tout est perdu!.. Non! non!..
Brille sur la verdure
Un rayon de soleil,
Et tout dans la nature
Est riant et vermeil...
C'est l'emblème et l'image
De nos destins changeants...
Aujourd'hui, c'est l'orage,
Et demain le beau temps!

CAVATINE.

Noble état dont je suis fier,
Bravant le fer,
Et libre comme l'air,
En lui je trouve et le ciel, et l'enfer,
Et tous nos jours passent comme l'éclair!
Oui, pour nous le jour brille et fuit comme l'éclair!
Protecteurs du commerce,
Ennemis des impôts,
Partout notre main verse
L'abondance à grands flots!
Du haut des rocs en poudre,
Bravant le douanier,
Nous contemplons la foudre,
Ainsi que l'aigle altier.

CHŒUR.

Noble état dont je suis fier,
Bravant le fer,
Et libre comme l'air,
C'est le ciel, c'est l'enfer;
Et pour nous le jour brille et fuit comme l'éclair.

(Les contrebandiers rentrent dans l'intérieur de la caverne en laissant en scène Scopetto et Pecchione.)

SCÈNE III.

SCOPETTO, PECCHIONE

PECCHIONE. Tu as de bonnes nouvelles?

SCOPETTO. Au contraire, mon vieux Pecchione... Je te le dis à toi seul, le plus ancien lieutenant de mon père... ça va mal!.. mais il ne faut pas les décourager... ni nous non plus!

PECCHIONE. Et l'affaire du duc de Popoli?

SCOPETTO. Manquée!

PECCHIONE. L'acte n'était donc pas bon?

SCOPETTO. Si vraiment... le coquin de tes amis qui te l'avait livré savait bien ce qu'il faisait!

PECCHIONE. Il vaut alors cinq cent mille piastres pour le moins.

SCOPETTO. Oui, mais le duc préfère le ravoir à meilleur marché... moyennant cinquante chasseurs calabrais qui m'attendent au rendez-vous!

PECCHIONE. Alors, pas moyen de traiter avec cet homme-là... et il faut en avoir vengeance.

SCOPETTO. Laquelle?

PECCHIONE. Chercher partout Maria Vergani.

SCOPETTO. Si elle existe...

PECCHIONE. Et lui remettre ces titres, pour ruiner notre ennemi.

SCOPETTO. En attendant, des détachements nombreux battent la montagne dans tous les sens... Avec le peu de monde qui nous reste, impossible de lutter... Mon père lui-même, le vieux Marco, s'il vivait encore, nous conseillerait la retraite.. et il faut y décider nos compagnons!

PECCHIONE. Jamais ils ne consentiront à partir, avant d'avoir repris les cinq cent mille piastres, fruit de leurs travaux... et pour ma part, je ne quitterai pas les Abruzzes

que je n'aie eu la vie du commandant de la tartane *l'Etna*, cause de notre ruine!

SCOPETTO. De ce côté-là, sois tranquille!

PECCHIONE. Je me le suis réservé... car c'est moi qui commandais le brick qu'il a fait échouer... et qui seul me suis échappé du désastre!

SCOPETTO. Je te dis que c'est un compte réglé... ce soir il n'existera plus!

PECCHIONE, *avec humeur*. A la bonne heure! mais ce n'est pas la même chose!

SCOPETTO. Tu n'es jamais content!.. notre cargaison a été transportée, non pas à Naples... mais au palais du duc de Popoli, situé au bord de la mer... à l'embouchure de la Pescara... et, avant de quitter le pays, il n'est pas défendu de tenter, sinon par la force, au moins par la ruse, les moyens de pénétrer dans le palais du gouverneur, et de lui ravir notre bien.

PECCHIONE. Ah! je te plaçais déjà au-dessus de ton père, et de ton grand-père, Marco Tempesta, roi des contrebandiers... mais si tu fais une action pareille...

SCOPETTO. C'est bien! c'est bien!.. Dis-moi... ma sœur est-elle rentrée?

PECCHIONE. Pas encore..

SCOPETTO. L'avez-vous entendue ce soir?

PECCHIONE. Oui, dans la direction du presbytère... et puis la voix a cessé.

SCOPETTO. C'est ce que je lui avais recommandé.

PECCHIONE. Si nous partons, viendra-t-elle avec nous?

SCOPETTO. Non! ici dans cette auberge, dont elle me croit maître, c'était possible... mais s'il faut recommencer nos expéditions maritimes et commerciales... N'importe! même en nous séparant, je défends de nouveau, songez-y tous, que personne lui révèle qui nous sommes!

PECCHIONE. Et pourquoi?

SCOPETTO, *avec embarras*. Pourquoi!.. certainement... c'est un bel état que le nôtre... et il y a des jours où j'en suis fier... Mais tout le monde n'est pas de même... et quand, après bien des recherches, j'ai pu remplir la promesse que j'avais faite à mon père... quand j'ai retrouvé chez de braves gens, ma sœur Zerlina, pauvre et honnête fille, qui ne parlait que de Dieu et de ses devoirs... Tu ne comprendras peut-être pas ça, Pecchione?..

PECCHIONE, *froidement*. C'est possible.

SCOPETTO. Moi, je ne pouvais me rendre compte de ce que j'éprouvais... parce que, d'avoir passé la moitié de sa vie chez un curé, et l'autre moitié avec vous autres, ça vous met du décousu dans les idées... Enfin, j'étais mal à mon aise, et malgré moi, je baissais les yeux devant cette petite fille!

PECCHIONE. Et ça ne te rendait pas furieux contre elle?

SCOPETTO. Non! parce que moi, vagabond et bohémien, qui ne connaissais pas les joies de la famille, j'étais si heureux de pouvoir dire : Ma sœur... (*A Pecchione.*) Tu ne comprends pas encore ça?

PECCHIONE. Non!

SCOPETTO. Je vais te paraître bien absurde!.. mais j'ai besoin qu'elle m'estime et qu'elle m'aime... Voilà pourquoi je voulais la rendre heureuse, l'enrichir, la marier à un honnête homme... sans que ni lui, ni elle connussent qui j'étais.

PECCHIONE. Allons donc!

SCOPETTO. C'était mon idée!. Et c'est pour elle seulement que je regrette ma part dans notre fortune... cent mille piastres qu'elle aurait eues... car pour moi... (*Ecoutant, et entendant chanter au-dessus d'eux.*) Silence! c'est elle!.. Prends quelques-uns de nos compagnons... (*Lui montrant une ouverture à droite du spectateur.*) Sortez par le haut des rochers et voyez si rien ne nous menace! (*Pecchione sort par la porte à droite.*)

SCÈNE IV.

SCOPETTO, *dans l'auberge*, ZERLINA *paraît sur la route supérieure, en chantant; puis elle s'arrête pour cueillir quelques fleurs, et en forme un bouquet.*

ZERLINA.

PREMIER COUPLET.

Prends garde
Montagnarde,
Que regarde
Un vieil amoureux!
Son âme
Qui s'enflamme,
Veut pour femme
Fillette aux beaux yeux!
(*Faisant avec sa main le geste de compter des écus.*)
On prétend qu'il a de ça.
Et ton père en voudra!
Et moi, je dis tout bas,
Que de lui je ne veux pas!
Ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah!

(*A la fin de ce couplet, Zerlina disparaît un instant et entre par la porte de gauche, toujours en chantant.*)

DEUXIÈME COUPLET.

Sévère
Centenaire
Et colère,
Il gronde toujours!
Qu'importe,
Qu'il apporte
Somme forte,
Au lieu des amours!
(*Mettant la main sur son cœur.*)
Gennaie n'a que de ça...
Mon cœur le préfèra!
Remportez vos ducats,
Le bonheur ne se vend pas!
Ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah!

SCOPETTO, *à Zerlina, qui lui a donné le bouquet qu'elle tenait à la main.* Merci, ma sœur, merci de tes bouquets et de tes chansons... sans toi, cette pauvre auberge, au milieu de la forêt, recevrait peu de voyageurs... mais, en suivant ta voix, on se perd dans la montagne... on arrive ici... pas d'autre gîte... on y soupe, on y passe la nuit... et c'est tout bénéfice pour l'aubergiste!

ZERLINA. C'est juste, frère... Mais parfois vous m'envoyez sur un point élevé de la montagne, en me disant : Chante à telle heure, pendant quelques instants... et il n'y a pas là de voyageurs, au contraire... car vous me recommandez de disparaître au moindre bruit, et de me soustraire à tous les regards... Pourquoi?

SCOPETTO. Pourquoi?.. je vais te l'expliquer!.. Quand je suis venu te chercher, d'après la dernière volonté de notre père...

ZERLINA. Un brave homme, n'est-ce pas?

SCOPETTO. Oui, un brave!... Et quand je t'ai emmenée avec moi, par son ordre... qu'est-ce que je t'ai dit... toujours par son ordre?..

ZERLINA. Qu'il fallait vous obéir aveuglément sans jamais rien vous demander!

SCOPETTO. Eh bien!

ZERLINA. C'est vrai! je n'y pensais plus!

SCOPETTO. Et si ce mystère n'a pour but que de te rendre heureuse?..

ZERLINA. Vous avez raison!.. je n'ai pas besoin de comprendre.

SCOPETTO. A la bonne heure!.. et puisque nous sommes sur ce chapitre, il se peut que je sois obligé de faire un voyage!

ZERLINA. Sans moi, frère?

SCOPETTO. Sans toi, sœur!.. Pour quelque temps seulement... Tu retourneras à Naples, chez ces braves commerçants qui t'avaient recueillie...

ZERLINA. Et que vous avez si généreusement récompensés...

SCOPETTO. Pas autant que je l'aurais voulu!.. Tu vas reprendre le costume de ville que tu portais dans leurs riches magasins... et tu partiras tout aussitôt pour les rejoindre.

ZERLINA. Déjà!

SCOPETTO. Eux seuls exceptés, tu ne diras à personne que tu as un frère.... Il le faut!

ZERLINA. Oui, frère... Mais quand reviendrez-vous?

SCOPETTO. Bientôt! pour te marier!

ZERLINA, *étonnée*. Moi!

SCOPETTO. Oui, je reviendrai... avec une belle dot... tu en auras une, je te le jure... ou j'y mourrai!

ZERLINA. Eh bien! par exemple!.. est-ce que je ne peux pas attendre?

SCOPETTO. Ah! tu n'es donc pas pressée?

ZERLINA. Non!

SCOPETTO. Je comprends... tu n'as pas fait de choix... tu n'as pas d'amoureux?

ZERLINA. J'en ai un!

SCOPETTO. Depuis quand?

ZERLINA. Toujours!.. depuis que je me connais... depuis que j'existe!

SCOPETTO. Et tu ne m'en as jamais rien dit?

ZERLINA. Dame! vous ne m'en avez jamais parlé!

SCOPETTO. Eh bien! alors, qu'il vienne, qu'il paraisse!

ZERLINA. Plût au ciel!.. mais il ne peut pas. . il est absent... et voilà pourquoi cela m'arrange d'attendre... parce que pendant ce temps-là...

SCOPETTO. Il reviendra.

ZERLINA. Comme vous dites!

DUO.

SCOPETTO.

C'est quelque ouvrier?

ZERLINA.

Mieux qu'un ouvrier!

SCOPETTO.

Un jeune fermier?

ZERLINA.

Bien mieux qu'un fermier!

SCOPETTO.

Je vois enfin qu'il sait te plaire!

ZERLINA.

Ah! vous voyez juste, mon frère!

SCOPETTO.

Aussi, je ne suis pas sévère...
Mais avant tout, dis-moi, ma chère,
Quel est son métier?

ZERLINA, *désignant de la main l'épaulette*.

Un noble métier!

SCOPETTO, *avec joie*.

C'est un officier?

ZERLINA.

Un bel officier!

ENSEMBLE.

ZERLINA.

Quel trouble j'éprouve!
Mon bonheur est sûr,
Car mon frère approuve
Le choix du futur!
Ivresse précoce,
Que je sens déjà,
Nous ferons la noce
Quand il reviendra!

SCOPETTO.

Oui, je te le prouve,
Ton hymen est sûr,
Moi, frère, j'approuve
Le choix du futur!
D'un bonheur précoce
Son cœur bat déjà,
Nous ferons la noce
Quand il reviendra!

SCOPETTO.

C'est donc un parti...

ZERLINA.

Très-bien assorti!

SCOPETTO.

Tu n'as rien... et lui?

ZERLINA.

Autant, Dieu merci!

SCOPETTO.

Quelle est sa mère?

ZERLINA.

Infortunée...
Dans ces montagnes elle est née!
Et morte, hélas! dans la misère...

SCOPETTO.

Mais peux-tu me dire, ma chère,
Quel nom est le sien?

ZERLINA.

Je le sais très-bien!
Maria Vergani!

SCOPETTO, *vivement*.

Maria Vergani!
Née aux Abruzzes!..

ZERLINA.

Oui!

SCOPETTO, *avec joie*.

Très-bien!.. Ainsi, ma chère,
Son fils existe?

ZERLINA.

Il veut devenir votre frère!

SCOPETTO.

Ah! pour nous quel heureux destin!

ZERLINA.

Vous approuvez donc son dessein?

SCOPETTO, *à part*.

Le sang des Popoli qui sert notre vengeance!
(*Haut.*)
Je lui donne à la fois et richesse et naissance!
Et de plus, ta main!

ZERLINA, *avec joie*.

Ma main!
Ah! j'approuve fort ce dessein.

ENSEMBLE.

ZERLINA.

Quel trouble j'éprouve!
Mon bonheur est sûr, etc.

SCOPETTO.

Quel bonheur j'éprouve!
Notre plan est sûr, etc.

SCOPETTO, *vivement*.

Il faut que je le voie, il faut que je le trouve...
Où donc est-il?

ZERLINA.

Depuis un an et plus,
Je n'en sais rien!
(*Lui donnant une lettre, qu'elle tire de sa poche.*)
Ce billet vous le prouve;
C'est le dernier que de lui je reçus!
Et son absence, aux regrets me condamne.

SCOPETTO, *parcourant le billet*.

Que vois-je! ô ciel!.. à bord de la tartane
L'Etna!

ZERLINA

C'est son navire!

SCOPETTO.

Et signé Scipion!

ZERLINA, *gaîment.*

Oui, vraiment, c'est son nom!

SCOPETTO, *à part.*

C'est lui! c'est Scipion!

ZERLINA.

Mon Dieu! quel air terrible!
Quoi! vous changeriez de dessein?

SCOPETTO.

A présent, il est impossible!

ZERLINA, *avec douleur.*

Quoi! changeriez-vous de dessein?

SCOPETTO, *à part, avec désespoir.*

Et, grâce à moi, son malheur est certain!

ENSEMBLE.

ZERLINA, *pleurant.*

Ah! quelle tristesse
M'accable et m'oppresse!
Malgré sa promesse,
Trompant nos amours,
Un frère barbare,
Injuste et bizarre,
Tous deux nous sépare,
Hélas! pour toujours!

SCOPETTO, *à part.*

Honneurs et richesse,
Bonheur et tendresse,
Auraient pu sans cesse
Embellir leurs jours.
Et, destin bizarre,
C'est donc moi, barbare,
Moi qui les sépare,
Hélas! pour toujours!

ZERLINA.

Eh! pourquoi cet hymen est-il donc impossible?
Pourquoi?

(*On entend sonner neuf heures à une église éloignée.*)

SCOPETTO, *à part.*

Neuf heures! Il est mort!

(*Haut, à Zerlina, avec émotion.*)

Il est un destin inflexible
Qui tous deux vous sépare à jamais!

ZERLINA, *avec impatience.*

Mais encor,
Qu'est-ce donc?

SCOPETTO, *à part, avec douleur.*

C'est moi, c'est moi-même
Qui lui ravis celui qu'elle aime.
Un tel beau-frère, un grand seigneur!
C'est moi qui cause son malheur!

ENSEMBLE.

SCOPETTO.

Honneurs et richesse,
Bonheur et tendresse, etc.

ZERLINA, *pleurant.*

Ah! quelle tristesse
M'accable et m'oppresse! etc.

(*Scopetto sort par la porte à droite.*)

SCÈNE V.

ZERLINA, *seule.* Mais d'où vient son trouble, son désespoir?.. Il parle d'obstacles invincibles!.. Est-ce qu'il y en a, quand on aime?.. (*Avec effroi.*) Ah! mon Dieu! Scipion, qui depuis plus d'un an ne m'a pas écrit... infidèle... mort, peut-être!.. Oh! non! non!

ROMANCE ET TRIO.

PREMIER COUPLET.

De nos jeunes années,
Tendre et doux souvenir,
Les mêmes destinées
Doivent nous réunir...
Toujours pure et fidèle,
Je t'ai gardé ma foi.
Reviens, ma voix t'appelle,
Reviens, ou près de toi
Rappelle-moi!

SCÈNE VI.

ZERLINA, *dans l'intérieur de l'auberge*, SCIPION, *puis* BOLBAYA, *paraissant au-dessus, dans la forêt.*

BOLBAYA, *à Scipion, qui marche devant lui.*

Pas si vite .. daignez m'attendre!

SCIPION, *regardant autour de lui.*

Nous sommes égarés par ma faute!

BOLBAYA.

Oui, vraiment!
Quitter le bon chemin, et pour suivre en courant,
La sirène!

SCIPION.

A deux pas nous avions cru l'entendre!

BOLBAYA.

Et marchant dans le bois au hasard...

SCIPION.

Nous voilà
Peut-être à l'opposé de la Pietra Nera,
Où nous étions certains qu'elle devait se rendre!
Comment y retourner?

BOLBAYA.

Ma foi, je suis trop las!

SCIPION, *prêtant l'oreille au-dessous de lui.*

Taisez-vous!

BOLBAYA, *avec frayeur.*

Elle encor!.. Nous n'en sortirons pas!

(*Pendant ce dialogue, Zerlina a mis tout en ordre dans l'auberge.*)

ZERLINA.

DEUXIÈME COUPLET.

Aux jours de notre enfance,
Nous n'avions en nos vœux
Qu'un cœur, une espérance,
Qu'une âme pour nous deux!
Par la chaîne éternelle
Qui te lia avec moi,
Reviens, ma voix t'appelle;
Reviens, ou près de toi
Rappelle-moi!

ENSEMBLE.

SCIPION, *dans la forêt.*

A mon amour fidèle,
Et fidèle à ma foi,
C'est ma voix qui t'appelle,
Je suis auprès de toi!

ZERLINA, *écoutant.*

C'est sa voix qui m'appelle!
Est-ce toi? réponds-moi!

Oui, réponds-moi!

O Dieu! vous m'avez exaucée!
Est-ce son âme, on plutôt est-ce lui
Qui revient vers sa fiancée?

BOLBAYA, *à Scipion, qui veut l'entraîner.*

A parler vrai, mon jeune ami,
J'aime autant être loin d'ici.

SCIPION.

Partez sans moi, je reste ici.

(*Appelant à haute voix.*)

Zerlina! Zerlina!

ZERLINA, *à elle-même.*

Ah! courons prévenir mon frère!

SCIPION.
Zerlina, ma chère Zerlina!
ZERLINA.
Attendez-moi... Je reviens!
(Elle sort par la première porte à droite, en regardant toujours Scipion.)

SCÈNE VII.

SCIPION, BOLBAYA.

SCIPION, *se retournant vers Bolbaya, qui, se traînant à peine, arrive du fond du théâtre, s'approche de lui en tremblant de tous ses membres.* Eh! mais, seigneur Bolbaya, qu'avez-vous donc?

BOLBAYA, *à voix basse.* Venez, partons!

SCIPION. Pourquoi?

BOLBAYA, *de même.* Je vous le dirai quand nous serons hors d'ici.

SCIPION. Partir, quand je retrouve celle que j'aime... quand elle va revenir!

BOLBAYA. Raison de plus!.. c'est bien elle... c'est la sirène... car elle nous a attirés dans une caverne de brigands.

SCIPION, *riant.* Allons donc!

BOLBAYA, *lui montrant la fenêtre du fond.* Par là, par l'ouverture de ce caveau, je viens d'en apercevoir une douzaine que l'on pendrait à première vue et de confiance!

SCIPION. Des bûcherons, sans doute?

BOLBAYA. Avec des carabines et des moustaches pareilles... Je vous ai averti... faites ce que vous voudrez... *(En ce moment, Pecchione et quelques contrebandiers traversent la route supérieure, venant de la droite et se dirigeant vers la porte à gauche de l'auberge.)* Quant à moi, je n'ai pas envie de pousser plus loin l'aventure, et je m'en vais par où nous sommes venus! *(Il va pour sortir par la porte à gauche, entrent Pecchione et ses compagnons.)*

BOLBAYA, *poussant un cri.* Ah!

SCIPION. Qu'est-ce donc? *(Bolbaya s'enfuit vers le fond à droite, au cri qu'il a poussé, d'autres contrebandiers accourent. Bolbaya, effrayé, recule au milieu du théâtre.)*

BOLBAYA. Ah! des deux côtés!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CONTREBANDIERS ET PECCHIONE.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

PECCHIONE.
Eh quoi! des étrangers!
BOLBAYA, *à part.*
La peur de moi s'empare!
SCIPION.
Eh! oui, des étrangers qu'un hasard imprévu
A conduits en ces lieux!
PECCHIONE, *regardant Scipion.*
Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu!
Tous nos malheurs, cet instant les répare!
Celui qui commandait la tartane l'*Etna!*
(Aux contrebandiers.)
C'est lui, c'est bien lui!.. le voilà!
ENSEMBLE.
PECCHIONE ET LE CHOEUR.
Amis, punissons leur offense!
Dieu dans nos mains les a conduits;
Oui, pour servir notre vengeance,
Dieu nous livre nos ennemis!
ZERLINA, *lui répondant de l'intérieur.*
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

SCIPION, *montrant la gauche, à Bolbaya.*
C'est par ici... venez!
(Montrant le sentier à gauche qui descend au milieu des rochers.)
Une route est ouverte.
BOLBAYA, *le retenant.*
On nous attire à notre perte!
SCIPION.
Demeurez donc, et ne me suivez pas.
BOLBAYA, *effrayé.*
Rester seul... J'aime mieux accompagner ses pas!
ENSEMBLE.
BOLBAYA, *dans la forêt.*
S'exposer à la suivre,
C'est être las de vivre.
Aussi, je sens mon cœur
Palpiter de frayeur!
SCIPION, *dans la forêt.*
Douce voix qui m'enivre,
Oui, oui, je veux te suivre,
Tu fais battre mon cœur
De trouble et de bonheur!
ZERLINA, *dans l'auberge.*
Douce voix qui m'enivre,
Et qui me fais revivre,
Tu portes dans mon cœur
Le trouble et le bonheur!
BOLBAYA.
Les fleurs ici cachent les précipices...
De leurs charmes trompeurs redoutez les délices!
SCIPION.
Peu m'importe!
(Appelant.)
Zerlina!
ZERLINA, *courant à la porte à gauche qu'elle ouvre, et répondant.*
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
(Bolbaya et Scipion disparaissent par la route à gauche. On entend Scipion appeler encore :)
Zerlina! Zerlina!
ZERLINA, *augmentant le volume de voix à mesure que Scipion approche.*
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
SCIPION, *guidé par la voix, paraît à la porte à gauche, poussant un cri.*
C'est elle!
ZERLINA, *de même.*
Le voilà!
(Ils courent dans les bras l'un de l'autre.)
ENSEMBLE.
O retour qui m'enivre,
Amour qui me fais vivre,
Vous rendez à mon cœur
La joie et le bonheur!
(Bolbaya, qui est resté en arrière, paraissant à la porte à gauche et apercevant Scipion dans les bras de Zerlina.)
BOLBAYA, *poussant un cri et se cachant la tête dans ses mains.*
Ah! l'imprudent!
ENSEMBLE.
BOLBAYA.
Au danger il se livre;
Ai-je eu tort de le suivre?
Je ne sais, mais mon cœur
Tremble toujours de peur.
SCIPION ET ZERLINA.
Doux aspect qui m'enivre,
Amour qui me fais vivre,
Oui, tu rends à mon cœur
La joie et le bonheur!
(A la fin de cet ensemble, Bolbaya s'avance vers la fe-

nêtre du caveau qui est au fond à gauche et regarde dans l'intérieur.)

SCIPION.

Envers vous quel est notre offense,
Et quel crime avons-nous commis?
Sur nous exerces la vengeance
Du moins en nobles ennemis!

BOLBAYA.

Messieurs, Messieurs, point d'imprudence!
De grâce calmez vos esprits;
Pour nous n'est-il plus d'espérance,
De frayeur, hélas! je frémis!

TOUS.

Vengeons nos compagnons,
Frappons! frappons!

(Ils ont dirigé leurs carabines sur Bolbaya, qui tombe à genoux, et sur Scipion, qui reste debout et le front levé; en ce moment, Scopetto sort de la porte à droite et s'élance vivement au-devant de Pecchione.)

SCOPETTO.

Arrêtez!

BOLBAYA, *le regardant.*

O bonheur soudain!
C'est notre hôte de ce matin!

(Scopetto s'avance lentement près de Scipion, le regarde, et reprend le motif du duo du premier acte.)

SCOPETTO.

Qu'une heureuse rencontre,
Bientôt me le montre,
Le sort décidera
Lequel l'emportera!

SCIPION.

Ah! c'est Marco Tempesta!

SCOPETTO.

Vous l'avez dit!

SCIPION, *étonné et regardant Scopetto.*

Lui! Marco Tempesta!

PECCHIONE, *à Scipion.*

Qui te livre à nos coups!.. Que rien ne nous arrête.
(Il s'élance sur lui le poignard à la main.)
Frappons-les!

SCOPETTO, *arrêtant Pecchione du geste.*

Pas encore!

(Solennellement, en s'adressant à tous les contrebandiers.)

ENSEMBLE.

Il faut, courbant la tête,
Obéir et céder.
Qu'à ma voix la tempête
Cesse enfin de gronder!

LES CONTREBANDIERS.

Il faut, courbant la tête,
Obéir et céder.
A sa voix, la tempête
A cessé de gronder!

BOLBAYA ET SCIPION.

Quoi! tous, courbant la tête,
Sont forcés de céder.
A sa voix la tempête
A cessé de gronder!

SCOPETTO, *à Scipion et à Bolbaya.* Approchez et répondez!.. *(A Scipion.)* Comment n'êtes-vous pas depuis longtemps à la Pietra Nera, où le duc de Popoli vous avait donné rendez-vous?

SCIPION. Égarés à la poursuite d'une personne dont j'avais cru reconnaître la voix... nous sommes venus nous livrer dans tes mains.

SCOPETTO. Et si j'étais tombé dans les vôtres?

SCIPION. Nous ne t'aurions pas fait grâce!

BOLBAYA, *vivement.* Parlez pour vous .. car moi..

SCOPETTO. Il suffit!.. je sais ce qui me reste à faire!.. Capitaine Scipion, n'es-tu pas le fils de Maria Vergani, paysanne des Abruzzes?

SCIPION. Oui!

PECCHIONE, *avec surprise.* O ciel!

SCOPETTO. Peux-tu m'en donner les preuves?

SCIPION. Sans doute... mais que t'importe?

SCOPETTO. Où sont-elles?

SCIPION. Avec mes autres papiers... à bord de la tartane *l'Etna.*

SCOPETTO. Et la tartane *l'Etna?*

SCIPION. A l'ancre, à deux lieues d'ici... à l'embouchure de la Pescara!

SCOPETTO. C'est bien!.. Tes jours sont à nous... et je devrais laisser à mes compagnons la liberté de se venger... mais des raisons que moi seul je connais...

PECCHIONE, *brusquement.* Lesquelles?

SCOPETTO, *le regardant.* Lesquelles!.. Il est venu ici demander l'hospitalité, et, comme le vieux Marco Tempesta, mon père, j'entends qu'elle soit respectée!

PECCHIONE. Ce ne sera pas!

SCOPETTO, *sévèrement.* Ce sera!.. car je le veux... *(A Scipion.)* A une condition... que tu vas jurer sur l'honneur!

SCIPION. Quelle est-elle?

SCOPETTO. Ces papiers dont je te parlais, il me les faut... et dès ce soir... tu iras les chercher et tu reviendras.

SCIPION. Je le jure!

BOLBAYA, *timidement.* Et moi?

SCOPETTO. Tu resteras avec nous en otage... de plus, d'ici à vingt-quatre heures, et dans quelque circonstance que vous puissiez vous trouver tous les deux, vous ne direz rien de ce que vous savez... vous ne révélerez à personne quel est Marco Tempesta!

SCIPION. Je le jure!

BOLBAYA. Et moi aussi.

SCOPETTO, *bas, à Scipion.* A personne... pas même à la jeune fille que tu as vue ici tout à l'heure!

SCIPION, *avec joie.* Elle l'ignore...

SCOPETTO. Oui, elle l'ignore... mais son sort dépend de moi... elle me sera garant de tes serments... *(Tirant sa montre.)* Dix heures!.. Demain, à pareille heure, nous n'aurons plus besoin de votre silence .. vous serez libres!

PECCHIONE, *avec colère.* Libres! jamais!

SCOPETTO, *avec hauteur.* Et depuis quand a-t-on perdu ici l'habitude de m'obéir!.. *(A plusieurs contrebandiers.)* Reconduisez le capitaine par le plus court chemin... faites-le sortir par le haut du rocher... *(Saluant Scipion de la main.)* Adieu, et à bientôt!

BOLBAYA, *à Scipion qui s'éloigne.* Oui... le plus tôt possible! *(Scipion, après avoir de nouveau étendu la main en regardant Scopetto, sort par le fond à droite, escorté par plusieurs contrebandiers.)*

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *excepté* SCIPION

PECCHIONE, *furieux.* Enrichir notre ennemi!.. en faire un seigneur, un noble!..

SCOPETTO. S'il se conduit noblement... sinon, il ne sera rien!

PECCHIONE. Eh bien! il ne sera rien! *(Voulant déchirer le papier qu'il tient.)* Plutôt détruire ce titre!

SCOPETTO, *lui prenant le papier.* Et s'il peut nous sauver tous!

PECCHIONE ET LES CONTREBANDIERS. Comment? *(On frappe à la porte à gauche.)*

SCOPETTO. Silence! n'entendez-vous pas... le bruit des fusils?

VOIX, *en dehors.* Ouvrez!

SCOPETTO. Qui va là?

VOIX, *en dehors.* Chasseurs calabrais!

PECCHIONE. L'auberge est cernée .. c'est fait de nous!

SCOPETTO, *aux contrebandiers.* Rentrez! *(Montrant*

Bolbaya.) Emmenez cet homme... (*A Bolbaya, le menaçant.*) Et rien qui puisse nous trahir... ou sinon!..

BOLBAYA, *vivement.* J'ai compris! (*Il sort avec les contrebandiers.*)

SOLDATS, *en dehors, frappant avec la crosse de leurs fusils.* Ouvrez, au nom du roi.

SCÈNE X.

PECCHIONE, SCOPETTO, CHASSEURS CALABRAIS.

SCOPETTO, *ouvrant la porte.* Au nom du roi!.. c'est différent... car, à pareille heure, on hésite à ouvrir la porte.. surtout quand on entend le bruit des fusils... Mais vous êtes beaucoup pour une pauvre auberge comme celle-ci?

PREMIER CHASSEUR. Une cinquantaine!

SCOPETTO. C'est beaucoup trop!.. D'ailleurs, je n'ai plus de provisions.

PREMIER CHASSEUR. Pourvu que vous ayez quelques rafraîchissements à offrir à notre commandant qui s'est exténué à gravir la montagne!

SCOPETTO. Je vous dis que je n'ai rien que quelques gouttes de vieux rhum dans cette gourde... Et quel est-il votre commandant?

LE DUC, *en dehors, à haute voix.* Le détestable pays que le pays que je gouverne!

SCOPETTO, *à part, avec joie.* Le duc de Popoli, un allié!

LE DUC, *paraissant à la porte à gauche, suivi de deux laquais, qui entrent avec lui.* Ouf!..Où sommes-nous ici?..

PECCHIONE. Dans la meilleure auberge de la montagne!

LE DUC. Ah! c'est une auberge... et l'aubergiste... c'est vous?

PECCHIONE. Non!.. simple voyageur!

LE DUC. Mais enfin, l'aubergiste... où est-il donc?

SCOPETTO, *s'avançant.* A vos ordres, Monseigneur!

LE DUC, *avec surprise.* Scopetto! c'est incroyable!.. Il est dit qu'aujourd'hui je te rencontrerai partout... En effet, je me rappelle que ce matin, j'ai plaisanté sur ton auberge!

SCOPETTO, *s'inclinant.* Et sur ceux que j'avais l'honneur d'y recevoir!

LE DUC, *riant et s'asseyant.* Sans me douter que moi-même...

SCOPETTO, *présentant au duc un verre qu'il prend sur la table, y verse du rhum qui est dans sa gourde.* Si Monseigneur veut se rafraîchir?..

LE DUC, *prenant le verre.* Merci, mon garçon, merci... (*Buvant.*) Il est excellent ton rhum... c'est comme ton tabac... il vient...

SCOPETTO. Du même négociant!

LE DUC, *regardant son verre.* Tu me feras aussi ma provision de ..

SCOPETTO. Oui, Monseigneur!.. Eh bien! votre rendez-vous à la Pietre Nera... cette expédition combinée avec tant d'adresse?.. (*En ce moment, les soldats et les domestiques sortent par la gauche.*)

LE DUC. Et que, pour plus de sûreté, j'avais moi-même dirigée... de loin...

SCOPETTO. Vous avez réussi?

LE DUC. Parbleu! c'était sûr... s'il était venu... Mais avec des gens qui vous manquent de parole... Deux heures entières à l'affût, sans rien voir paraître ..

SCOPETTO. Il n'a pas osé!

LE DUC. Et pendant ce temps, un second exprès envoyé par le capitaine de gendarmerie de Castel di Sangro, nous a assuré qu'on l'avait vu se diriger de ce côté, et rôder dans ces environs... D'après cela, tu vois que tu n'as pas en sûreté dans ton auberge.. et si l'autorité ne veillait pas sur toi... Mais tout notre monde est posté et échelonné autour de ces rochers... et maintenant que me voilà reposé et rafraîchi, je pars et laisse ici en garnison une vingtaine de soldats.

SCOPETTO, *à part.* O ciel!

PECCHIONE, *bas.* Nous sommes perdus!

SCOPETTO. Quoi! Monseigneur, vous partez déjà?

LE DUC. On m'attend à Naples cette nuit... et avant de m'y rendre, il faut que je m'arrête pour donner des ordres au palais Popoli.

SCOPETTO. Cette superbe habitation que je voudrais bien revoir!

PECCHIONE, *à part.* Et moi aussi!

LE DUC. Je t'ai dit que j'y attendais demain soir la plus brillante société de Naples... et grâce aux occupations de ma journée, rien encore de préparé, rien d'organisé...

SCOPETTO, *bas, à Pecchione.* Nous sommes sauvés!.. (*Haut.*) Ce n'est pas là ce qui embarrasse Votre Excellence?

LE DUC. Si vraiment! Accablé comme je le suis par les affaires d'Etat, je n'ai pas de temps à donner aux plaisirs... et il me faut improviser une soirée.

SCOPETTO. Un spectacle, un concert?

LE DUC. Et le moyen, sans artistes?

SCOPETTO. N'est-ce que cela!.. J'ai dans mon auberge le nouveau directeur du théâtre de la cour, le signor Bolbaya.

LE DUC. Vraiment?..

SCOPETTO. Il vient de m'arriver avec une partie de sa nouvelle troupe, qu'il a rencontrée dans la montagne, au moment où elle venait d'être arrêtée et complétement dévalisée par...

LE DUC. Marco Tempesta?

SCOPETTO. C'est possible!

LE DUC. C'est sûr!

SCOPETTO Dépouillés de tout!.. Eh! tenez, ce voyageur, c'est le signor Pecchione, sa seconde basse-taille... Est-il possible de mettre une basse-taille dans un pareil état... Il est fait comme un...

LE DUC. C'est vrai!

SCOPETTO. Ils sont tous comme ça... Aussi, pour les dédommager, le signor Bolbaya sera trop heureux de faire débuter ses chanteurs sous votre patronage!

LE DUC. Eh! eh! il pourrait plus mal choisir!

SCOPETTO. Et en l'installant ce soir, lui et sa troupe, dans votre palais...

LE DUC. Où il trouvera tout... théâtre, décors, costumes...

SCOPETTO. Il aura le temps demain matin de répéter..... car il faut répéter!

PECCHIONE, *avec une voix de basse-taille.* Oui, Monseigneur, il faut répéter!..

LE DUC. C'est juste!

SCOPETTO. Et demain soir, lorsque vous et votre brillante société serez arrivés... Il vous aura préparé quelque surprise, quelque spectacle nouveau et inattendu!..

LE DUC. Sais-tu, Scopetto, que tu es un homme de bon conseil... (*A Pecchione.*) Veuillez, mon cher, prier votre directeur, le signor Bolbaya, de venir ici me parler!

SCOPETTO, *à Pecchione, à demi-voix.* Tu as compris?

SCÈNE XI.

PECCHIONE, BOLBAYA, *sortant du caveau;* SCOPETTO, *près du duc, qui est assis.*

FINAL.

PECCHIONE, *à haute voix, à la porte du caveau.*
Illustre Bolbaya, venez, on vous demande!
(*Bolbaya paraît à la porte du fond, que Pecchione referme aussitôt qu'il est entré.*)
SCOPETTO.
Le duc de Popoli veut vous parler...
BOLBAYA, *les regardant tous trois avec étonnement.*
Comment!
SCOPETTO, *à demi-voix.*
Dis comme nous... sinon!
(*Lui montrant son poignard.*)
BOLBAYA, *à part, tremblant.*
Ah! ma frayeur est grande!

SCOPETTO, *au duc, montrant Bolbaya.*
(*A Pecchione.*)
Le voici! Prévenez sa troupe maintenant!
(*Pecchione sort par la petite porte, à droite.*)

SCÈNE XII.

BOLBAYA, SCOPETTO, LE DUC.

BOLBAYA, *à part, regardant Pecchione, qui sort.*
Ma treupe... Que dit-il?
LE DUC, *regardant Bolbaya avec son lorgnon.*
Eh! mais, au presbytère,
J'ai déjà vu tantôt cette figure-là!
(*A Scopetto, d'un air de défiance.*)
Et... c'est le directeur?..
SCOPETTO.
Bolbaya!
LE DUC, *avec ironie.*
Tu crois ça?
SCOPETTO, *avec bonhomie.*
Sans doute!
LE DUC, *avec finesse.*
Eh bien! pour moi la chose n'est pas claire:
Il voyageait avec ce Marco Tempesta.
SCOPETTO.
Sans le connaître!..
LE DUC, *bas, à Scopetto.*
Peut-être!
(*A Bolbaya, d'un air de défiance.*)
Ainsi vous êtes donc directeur d'opéra?
BOLBAYA, *regardant en tremblant Scopetto.*
Qui? moi!.. mais je le pense... ou plutôt...
LE DUC, *bas, à Scopetto.*
Il se coupe!
(*Haut, à Bolbaya.*)
Et vous êtes avec votre nouvelle tronpe?
BOLBAYA, *à part, cherchant à comprendre.*
Toujours ma troupe!
(*Haut, en regardant Scopetto.*)
Oui! oui!
(*A part.*)
Je tremble à son aspect!
LE DUC, *à Scopetto.*
Décidément, cet homme m'est suspect!
(*Haut, à Bolbaya.*)
Tout voyageur qui veut que la loi le protége
Doit porter avec lui ses titres!..
BOLBAYA, *fouillant dans sa poche.*
Oui, vraiment!..
Voici mon passeport... de plus, mon privilége.
LE DUC, *parcourant ses papiers.*
C'est vrai! c'est vrai! rien à dire... et pourtant...
SCOPETTO, *voyant la porte à droite qui s'ouvre.*
De plus, voici sa troupe!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PECCHIONE ET TOUS LES CONTREBANDIERS, *sortant de la seconde porte à gauche, pendant que Scopetto va ouvrir la première porte à droite, en faisant signe à Zerlina de sortir.*

BOLBAYA, *apercevant les contrebandiers.*
Ah! qu'est-ce que je vois!
PECCHIONE, *à demi-voix, le menaçant.*
Tais-toi!
SCOPETTO, *de même.*
Sur ta tête, tais-toi!

ENSEMBLE.

BOLBAYA.
De trouble et d'épouvante
Je reste stupéfait.
Catastrophe effrayante
Dont je prévois l'effet!
Mais la frayeur me coupe
L'usage de mes sens.
Directeur d'une troupe
De semblables brigands!
LE DUC.
Mon âme défiante
Vainement s'alarmait;
Leur tournure est charmante
Et d'un sublime effet!
Tout cela forme un groupe
Des plus divertissants!
Rien ne vaut une troupe
D'artistes ambulants.
SCOPETTO.
O! fortune inconstante,
Seconde mes projets!
Du hasard que je tente
Dirige les effets!
Oui, que le vent en poupe
Souffle et mène galment
Notre joyeuse troupe
Vers le port qui l'attend!
PECCHIONE ET LE CHOEUR.
D'un état qui m'enchante
Bénissons les attraits;
Notre gloire ambulante
Ne s'arrête jamais!
A nous le vent en poupe!
Les succès éclatants!
Grand Dieu! guide la troupe
Vers des bords opulents!
ZERLINA.
Inquiète et tremblante,
Mon âme l'appelait.
(*Regardant autour d'elle.*)
Ah! si ma vue errante
Au moins l'apercevait!
Au milieu de ce groupe
Je cherche vainement;
Lui seul dans cette troupe,
Oui, lui seul est absent!
(*A la fin de cet ensemble, les soldats rentrent par la porte à gauche.*)
SCOPETTO, *désignant au duc les principaux contrebandiers.*
Voici le baryton et la basse chantante;
Puis le ténor, méthode ravissante...
Puis des chœurs étonnants... Ils sont toujours d'accord!
(*Bas, au duc.*)
Ils voulaient m'enrôler... J'y consentirais presque...
LE DUC, *d'un air profond.*
Rien ne presse!
SCOPETTO.
Pourquoi?
LE DUC.
J'ai des doutes encor!
SCOPETTO.
Quoi! vraiment?
LE DUC, *de même.*
Je leur trouve une allure grotesque
SCOPETTO.
C'est l'opéra buffa!
LE DUC.
Et puis, point de femme!..
SCOPETTO, *lui montrant Zerlina, qui est à droite.*
Voilà,
Voilà là-bas notre prima dona!..
LE DUC, *à Bolbaya.*
Ah! c'est elle!
BOLBAYA, *hésitant, et regardant toujours Scopetto.*
Oui! non! oui!

LE DUC.

Sa voix est-elle belle?

BOLBAYA, *de même.*

Je ne sais... C'est-à-dire, avec tout le respect
Que je...

LE DUC, *à Scopetto.*

Décidément, cet homme m'est suspect,
Ainsi que sa prima dona!..

(A Bolbaya.)

Ne pourrait-elle,

(A Scopetto.)

Car je suis connaisseur...

(A Bolbaya.)

Nous faire un trait ou deux?
Dites-le-lui!

BOLBAYA, *troublé.*

Qui? moi!

(Il fait signe en tremblant à Zerlina.)

SCOPETTO, *qui, pendant ce temps, s'est approché de Zerlina, qu'il fait passer devant lui, lui dit à voix basse :*

Tu comprends... je le veux!

ZERLINA, *regardant autour d'elle, à part.*

En entendant ma voix peut-être il paraîtra!

SCOPETTO, *à Zerlina.*

Monseigneur vous l'ordonne... avancez, signora!

ZERLINA.

Ah! je nose pas!
Je n'ose pas...
La peur m'empêche, hélas!
Quand je veux tenter
De bien chanter,
Tout vient m'épouvanter.
Non, je n'ose pas!
Non! non! je n'ose pas!..

LE DUC ET TOUT LE MONDE.

Brava! brava!

(A Scopetto.)

Je dis, sans crainte aucune,
Que c'est une prima dona!

BOLBAYA, *à part.*

Moi qui partout en cherchais une!

LE DUC ET TOUT LE MONDE.

Brava! brava! brava!

ENSEMBLE, REPRISE.

LE DUC ET LES SOLDATS.

Mon âme défiante, etc.

SCOPETTO ET LE CHOEUR.

O fortune inconstante! etc.

ZERLINA.

Inquiète et tremblante, etc.

BOLBAYA.

De trouble et d'épouvante, etc.

LE DUC, *donnant des ordres aux soldats.*

La moitié des miens nous suivra
Jusqu'à la villa Pescara!

SCOPETTO, *à part.*

O complaisance sans égale!

LE DUC, *à Bolbaya, à Zerlina et aux contrebandiers.*

Dans mon palais ce soir je vous installe...
Je veux qu'il vous soit réservé...
Et quand je reviendrai... demain qu'on se signale...

SCOPETTO.

Ce sera, Monseigneur, un succès enlevé!

(Un grand bruit se fait entendre au dehors.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DES CHASSEURS CALABRAIS, *sortant de la porte au fond, à droite, et amenant* SCIPION, *qu'ils tiennent au collet.*

TROIS CHASSEURS CALABRAIS.

Au haut de ces rochers en vedettes placés,
Nos yeux, sur ce turon, de loin se sont fixés.
D'un air mystérieux,
Il semblait sortir de ces lieux,
Et cherchait à s'enfuir...
Mais nous venons de le saisir.

SCOPETTO, *à part, regardant Scipion.*

O contre-temps!

ZERLINA, *de même.*

Dieu! que vois-je!

LE DUC, *de même.*

O surprise!

(Aux soldats.)

Ah! l'on vous paiera cher une pareille prise!
Car c'est lui... le voilà...
Je le reconnais bien... c'est Marco Tempesta!

ZERLINA.

Lui! Marco Tempesta!

SCIPION, *étonné.*

Moi! Marco Tempesta!

TOUS.

Ce bandit qu'on redoute?

ZERLINA.

Monseigneur se trompe, sans doute!

LE DUC, *avec ironie.*

Me tromper, moi?..

(Lui donnant un papier.)

Lisez vous-même, mon enfant!
Car j'ai là son signalement!

SCIPION.

Lisez... à lui je m'en rapporte.

ZERLINA, *regardant alternativement Scipion et le papier.*

O ciel!

TOUS.

Eh bien?

ZERLINA.

Jamais ressemblance aussi forte...
Les yeux! les traits!..

(Lisant.)

« Depuis hier matin
« Il porte l'épaulette et l'habit de marin!..

LE DUC.

Voyez!

ZERLINA, *continuant.*

« Si vous l'interrogez, hardiment il dira
« Qu'il est le capitaine
« De la tartane *l'Etna!* »

SCIPION, *hors de lui.*

Ruse incompréhensible... et que je rendrai vaine...
Car le vrai Marco Tempesta..

(Regardant Scopetto.)

C'est ..

TOUS.

C'est?..

SCOPETTO, *près de lui, et à voix basse.)*

Et ton serment, et Zerlina?

(Scipion s'arrête et garde le silence.)

ENSEMBLE.

SCIPION.

Serment qui m'enchaîne,
Et retient ma haine,
Ta loi souveraine
Me lie aujourd'hui.
Oui, mais patience,
Demain ma vengeance
Rompra le silence,
Et malheur à lui!

ZERLINA.
D'horreur incertaine
Je comprends à peine;
La lueur soudaine
Qui m'éclaire ici!
O triste existence!
Cruelle souffrance!
Ah! plus d'espérance!
C'en est fait de lui!

SCOPETTO, *regardant Scipion.*
L'honneur qui l'enchaîne
Servira ma haine.
Ah! la bonne aubaine!
Quel sort je bénis!
O douce espérance!
Trésors, opulence,
Vous serez, je pense,
Bientôt reconquis!

BOLBAYA.
Mon âme incertaine
De terreur est pleine.
Je comprends à peine
Encore où je suis!
Oui, mais, par prudence,
Gardons le silence!
Craignons la vengeance
De nos ennemis!

LE DUC.
Ma gloire est certaine;
Ainsi, qu'on le tienne,
Et que l'on enchaîne
Le chef des bandits!
Grâce à ma prudence,
Oui, son existence
Est en ma puissance;
Enfin il est pris!

SOLDATS, *au duc.*
Quelle bonne aubaine,
Capture certaine.
Amis, qu'on entraîne
Le chef des bandits!
O douce espérance!
Nous aurons, je pense,
Bonne récompense.
Enfin! il est pris!

CHŒUR DES CONTREBANDIERS.

Quelle bonne aubaine!
Conquête certaine.
Lui-même nous mène
Jusqu'en son logis!
O douce espérance!
Trésors, opulence,
Seront, je le pense,
Bientôt reconquis!

LE DUC, *à Scopetto, d'un air de triomphe.*
Eh bien! eh bien!

SCOPETTO.
Devant vous je m'incline!

LE DUC, *avec gravité.*
Tous les événements, mon cher, je les domine!
Et, grâce à mes combinaisons...
Enfin! enfin nous le tenons.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Les soldats emmènent Scipion, que l'on voit passer sur la route supérieure. Bolbaya, toujours accompagné de Pecchione, se met à la tête des contrebandiers, qui le suivent, ainsi que le duc, Scopetto et Zerlina; et dans l'intérieur de l'auberge, une douzaine de chasseurs calabrais que le duc y a laissés en garnison, s'établissent autour de la table, pendant qu'au-dessus de leur tête le cortége défile à travers la forêt. — La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un riche salon circulaire, dans le palais du duc de Popoli. — Trois portes au fond ouvrant sur un balcon donnant sur la mer. — Portes latérales. — Au premier plan, à droite, une table sur laquelle se trouvent une mandoline et des papiers de musique. — A gauche, un guéridon et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

SCOPETTO, PECCHIONE, BOLBAYA ET LES CONTREBANDIERS, *vêtus de riches costumes, assis devant une table splendidement servie.*

CHŒUR.

Les chagrins arrière!
Arrière l'eau claire!
Versez plein,
Tout plein,
De ce vin
Divin!
O plaisir suprême!
O nectar que j'aime
Quand il est ancien
Et qu'il ne coûte rien!

SCOPETTO, *à Bolbaya.*
Pour moi, je vide cette coupe
Au directeur de notre troupe!

PECCHIONE.
Au succès de son opéra!

BOLBAYA, *levant les yeux au ciel.*
Mon opéra,
Dieu sait comment il finira!

SCOPETTO, *riant.*
Mais le début m'en plaît déjà!
(Regardant autour de lui.)
Scène première... Le théâtre
Représente un riche palais.
Costumes élégants et frais!
Compagnie aimable et folâtre
Y chante en buvant à longs traits!

CHŒUR.
Les chagrins arrière!
Arrière l'eau claire!

(A la fin du chœur, Mathéa paraît à la porte du fond.)

BOLBAYA.
Que vois-je là?

SCOPETTO.
C'est Mathéa.

BOLBAYA.
Qui t'amène en ces lieux, ma chère?

MATHÉA, *présentant une lettre.*
Ce mot, que je reçus tantôt au presbytère!..

BOLBAYA, *lisant.*
« Rendez-vous sur-le-champ au palais Popoli.
« Le pauvre Francesco, qui resta votre ami,
« Voudrait vous embrasser avant un long voyage!.. »

MATHÉA.
Quoi! je le reverrais!

BOLBAYA, *continuant de lire.*
« De plus, il a juré
« De vous abandonner sa part dans l'héritage
« De son parrain le curé! »

O mystère que rien n'explique!
Messieurs, que veut dire cela?

SCOPETTO.

C'est un incident qui complique
L'intrigue de notre opéra!

BOLBAYA, *avec colère.*

Mais ce Francesco, qu'il paraisse!

SCOPETTO.

Ah! c'est aller trop vite... et, s'il vous intéresse...
Au dénoûment sans doute il paraîtra ..
Quant à nous, buvons jusque-là...

LE CHŒUR.

Les chagrins arrière,
Arrière l'eau claire! etc.

SCOPETTO, *aux contrebandiers, qui ont emporté la table au fond du théâtre.* Assez de temps au plaisir!.. maintenant aux affaires!.. (*A Mathéa.*) Et puisqu'on t'a donné ici rendez-vous, parcours à ton aise ces jardins et ce palais, dont nous sommes depuis hier les propriétaires! (*Mathéa sort. — Scopetto, prend à part Pecchione, pendant que les contrebandiers sont au fond du théâtre, debout autour de la table où ils boivent encore et causent à voix basse*) Et toi, notre inspecteur, as-tu retrouvé ici ce que nous cherchions?

PECCHIONE. Oui, maître... Nos marchandises, nos piastres et nos lingots, tout y est, rien n'y manque!.

SCOPETTO. Et tu as bien repris tout ce qui nous appartenait?.

PECCHIONE. Oh! pour le moins! et, entre autres choses, j'ai pris à tout hasard, dans le secrétaire du duc, ces vieux papiers!..

SCOPETTO, *les prenant et y jetant un coup d'œil.* Des lettres du roi Joachim!.. C'est bon, nous les lirons .. Occupez-vous maintenant d'enlever notre butin!

PECCHIONE. Oh! pour ça, nous avons du temps devant nous... car Monseigneur et toute sa société ne doivent arriver que ce soir!

SCOPETTO. N'importe! commencez dès ce matin... Vous cacherez tout cela dans les ruines qui sont au bord de la mer... à la Torre Vecchia!

PECCHIONE Mais pour nous embarquer, nous et nos richesses?..

SCOPETTO. N'avons-nous pas la tartane *l'Etna!*

PECCHIONE. C'est juste! en échange du titre et de la fortune du duc de Popoli... Donnant!.. donnant!

SCOPETTO. Et puis, d'autres raisons qui détermineront le jeune capitaine... Mais d'ici là, les soldats qui gardent le prisonnier, ne peuvent-ils pas vous gêner dans votre déménagement et dans votre départ?..

PECCHIONE, *d'un air mystérieux.* Non! j'y ai mis bon ordre!

SCOPETTO, *d'un air de reproche.* Comment?

PECCHIONE. Rassure-toi... Le gouverneur a fait enfermer celui qu'il croit toujours le terrible Marco Tempesta dans le petit donjon, qui, comme cette terrasse, est baigné par la mer... Il en a donné la clé au sergent Sampietri, en lui ordonnant, à lui et à trois de ses plus braves soldats, de ne pas perdre de vue un instant la porte de sa prison... Aussi, ils n'ont pas même voulu accepter leur part de notre festin... Mais une goutte de rhum ne se refuse pas... J'en avais sur moi... de notre meilleur... tu sais...

SCOPETTO. De celui que nous offrons...

PECCHIONE. Aux gabelous!

SCOPETTO. Dont nous voulons fermer les yeux!..

PECCHIONE. Aussi leur nuit est commencée... ils en ont pour toute la journée!

SCOPETTO. Alerte donc! et la main à l'œuvre!.. Je vais vous donner l'exemple! (*Les contrebandiers qui étaient restés en groupe au fond du théâtre enlèvent la table.*)

REPRISE DU CHŒUR.

Les chagrins, arrière!
Arrière l'eau claire! etc.
(*Ils sortent tous, excepté Scopetto, avec Pecchione par la porte du fond.*)

SCÈNE II.

SCOPETTO, ZERLINA, *sortant de la porte à droite.*

ZERLINA, *à Scopetto, qui va sortir avec les contrebandiers.* Mon frère! mon frère!

SCOPETTO Qu'est-ce donc?

ZERLINA. Comment! vous partez, quand je viens pour vous demander un conseil!

SCOPETTO. Je n'ai pas le temps dans ce moment... mais plus tard... Attends-moi toujours dans ce salon, et n'en sors pas, je viendrai te trouver. (*Il sort vivement.*)

SCÈNE III.

ZERLINA, *seule.* Ah bien oui! attendre... je ne peux pas! . Et puisqu'il refuse de me donner un conseil... il faut bien que je le prenne de moi-même... Allons, entrez, Monsieur, entrez.. (*Elle ouvre la porte à droite; paraît Scipion, dont elle s'éloigne avec frayeur. — A part.*) Ah! mon Dieu! mon Dieu! à le voir, qui croirait jamais que c'est un bandit!

SCIPION. Est-ce que je vous fais peur?

ZERLINA. Oui!

SCIPION. Et pourtant vous venez de me délivrer!

ZERLINA, *avec émotion.* Oh! c'est presque sans le vouloir... Ces soldats, à qui je demandais la permission de vous parler, ne me répondaient pas... ils dormaient... Est-ce étonnant!.. Et le sergent avait là, dans son ceinturon, la clé de votre prison... je l'ai prise... et voilà, Monsieur, comment je vous ai délivré!

SCIPION. Ah! quelle reconnaissance!

DUO.

ZERLINA.

Je fais mal, je le sais, en sauvant un maudit,
Un méchant, qu'à bon droit la justice poursuit..;
Mais c'est égal... partez!

SCIPION.

Que je parte, traîtresse!
Afin que vous restiez près d'un autre!.. et de qui?
Car vous ne savez pas près de qui je vous laisse!..

ZERLINA.

Près d'un frère!

SCOPETTO.

Ah! grand Dieu!

ZERLINA.

D'un frère, d'un ami!
Qui m'avait défendu d'avouer à personne,
Et les soins généreux et l'amour qu'il me donne...
Un honnête homme, lui.. qui, vous connaissant bien,
A refusé d'unir votre sort et le mien!

SCOPETTO.

Comment!

ZERLINA.

Il a raison.. Et même il me défend
De vous aimer...

SCOPETTO.

Et vous?

ZERLINA.

Ah! c'est affreux, vraiment!
C'est horrible à dire... et pourtant!

ENSEMBLE.

ZERLINA.

Oui, malgré moi-même,
Déshonneur extrême,

Je t'aime! je t'aime!
Même en cet instant,
Pour toi d'épouvante
Et d'amour tremblante,
Ma terreur augmente!
Par pitié, va-t'en!
Va-t'en! va-t'en!
Si tu m'aimes, va-t'en!

SCIPION.

Délice suprême!
C'est bien pour moi-même,
Pour moi qu'elle m'aime!
Trop heureux instant!
D'amour, d'épouvante,
Je la vois tremblante!
Ma tendresse augmente
Avec son tourment!

SCIPION.

Et si j'étais innocent?

ZERLINA, *avec joie.*

Ah! qu'entends-je?
Et comment?

SCIPION, *s'arrêtant, et à part.*

Ah! mon serment! mon serment!

ZERLINA.

Parlez! parlez!

SCIPION.

Ah! par un sort étrange,
Je ne le puis encor... et ce soir seulement!..

ZERLINA, *d'un air de reproche.*

Moi je vous dirai tout, Monsieur, et sur-le-champ!
Adieu donc!

SCIPION, *près de partir, revient près de la table, à gauche.*

A ton frère un mot auparavant!

(Il se met à la table et écrit. Pendant ce temps, Zerlina reste debout près de lui.)

ZERLINA, *pendant qu'il écrit.*

Oui, mais à votre tour, ah! je vous en supplie!
Prenez un autre état... menez une autre vie...
Faites tous vos efforts, désormais, pour changer...
Pour vivre en honnête homme, et pour vous corriger,
Sinon pour vous, du moins pour moi, dont les alarmes...
(Éclatant en sanglots.)
Ah! je n'y tiens plus!

SCIPION, *se levant de table.*

Zerlina!
Ma Zerlina! sèche tes larmes!

ZERLINA.

Je ne puis... car je le sens là...

ENSEMBLE.

ZERLINA.

O délire extrême!
Oui, malgré moi-même,
Je t'aime! je t'aime!
Comme auparavant!
Pour toi d'épouvante
Et d'amour tremblante,
Ma frayeur augmente.
Par pitié, va-t'en!
Va-t'en! va-t'en!
Si tu m'aimes, va-t'en!

SCIPION.

C'est bien pour moi-même,
Pour moi qu'elle m'aime!
Trop heureux instant!
D'amour, d'épouvante,
Je la vois tremblante.
Ma tendresse augmente
Avec son tourment!

Heureux amant!
Je pars en t'adorant!
(Il sort par la gauche, après avoir remis sa lettre à Zerlina.)

SCÈNE IV.

ZERLINA, SCOPETTO, *entrant par le fond.*

SCOPETTO. Tous nos ballots sont faits... Il ne s'agit plus maintenant que du départ... *(Apercevant Zerlina.)* Ah! te voilà?.. Je suis à toi... Qu'as-tu à me dire?

ZERLINA, *timidement.* Je voulais vous parler de... de... Je n'ose pas prononcer son nom!

SCOPETTO. C'est comme si tu le nommais. . Eh bien?

ZERLINA. Eh bien! je conçois à présent pourquoi vous me disiez hier de ne plus y penser... Un mauvais sujet... un contrebandier!

SCOPETTO. Ah! si ce n'était que cela, on pourrait encore l'excuser!

ZERLINA. Vous croyez?

SCOPETTO. Il y a tant de gens qui font la contrebande... faute de mieux!

ZERLINA. N'est-ce pas?

SCOPETTO. Et qui rentreraient dans le bon chemin... s'ils le pouvaient.

ZERLINA. C'est ce que je me dis..... Il faut de l'indulgence!

SCOPETTO, *avec émotion.* C'est bien! Tu es bonne... tu en seras récompensée... Et quand tu auras un bon mari, de la fortune, un titre, ne parle jamais de ton frère... jamais... mais pense à lui quelquefois!

ZERLINA. Toujours!.. toujours!.. *(Avec embarras.)* Et lui, à qui vous ne pensez plus!

SCOPETTO. Si, vraiment! Je vais de ce pas à sa prison, pour assurer son bonheur et sa liberté...

ZERLINA. Vous!.. est-il possible?.. Mais ce n'est donc pas un crime de faire évader un contrebandier?

SCOPETTO. Du tout!

ZERLINA. De lui donner les moyens de fuir?

SCOPETTO. Au contraire!

ZERLINA, *avec joie.* Eh bien! alors, mon frère, mon frère!.. ne prenez pas cette peine!

SCOPETTO. Et pourquoi?

ZERLINA. C'est déjà fait!

SCOPETTO, *à part.* O ciel!

ZERLINA. C'est moi qui viens de lui rendre sa liberté!

SCOPETTO. Malédiction! courons!

ZERLINA, *le retenant.* Oh! il est déjà loin!.. Mais rassurez-vous... en partant, il m'a bien promis, comme vous disiez tout à l'heure, de devenir un honnête homme, pour être digne de moi et de vous... Et la preuve, c'est que voici une lettre qu'il vous a adressée. *(Elle lui remet la lettre de Scipion.)*

SCOPETTO. Eh! que peut-il me dire?.. *(A Zerlina, qui s'approche pour écouter.)* Non, non, éloigne-toi! *(Lisant, à part.)* « Je sais que Zerlina est votre sœur!.. « N'importe!.. je l'aime, j'en suis aimé!.. Vous vouliez « hier me la donner en mariage, je vous la demande au-« jourd'hui. » *(S'arrêtant, avec émotion.)* La sœur du contrebandier... capitaine Scipion, c'est bien ça!.. Et malgré le tort que nous a fait sa fuite, il sera duc et elle duchesse... si je ne suis pas pendu!.. *(Continuant de lire, à part.)* « J'ai tenu mon serment, mais aux yeux de Zer-« lina, et aux yeux de tous, il me tarde de me justifier!.. » *(A part.)* Pauvre jeune homme!. C'est tout naturel!.. *(Continuant.)* « Je ne veux le faire, cependant, que « lorsque vous ne risquerez plus rien... Hâtez-vous donc « de partir, et quand dix heures sonneront, soyez loin du « château de Popoli!.. » *(Avec agitation.)* M'éloigner! m'éloigner!.. cela lui est facile à dire! Mais les moyens de départ qu'il nous a enlevés... sa tartane, sur laquelle je comptais!

ZERLINA, *à Scopetto, avec étonnement.* Mon frère! mon frère!.. à quoi pensez-vous!

SCOPETTO, *préoccupé.* Je pense... je pense... que c'est un brave garçon... Non! un diable incarné, dont je veux faire la fortune... et qui semble prendre à tâche de renverser la nôtre! *(On entend parler en dehors, à gauche.)* Dieu! quelle voix!.. Celle de Monseigneur!.. *(A Zerlina.)* Va-t'en! va-t'en!

ZERLINA. Du tout! je ne vous quitte pas!.. car vous m'effrayez... On dirait que vous perdez la tête!

SCOPETTO. Il n'y a peut-être pas de quoi!.. Va-t'en! te dis-je, on je ne te marie pas!

ZERLINA, *poussant un cri.* Ah! je m'en vais! *(Elle sort en courant par le fond.)*

SCÈNE V.

SCOPETTO, LE DUC, *entrant par la gauche.*

SCOPETTO, *à part.* Le propriétaire, qui arrive au milieu du déménagement!.. Si encore il était achevé!.. *(Haut.)* Vous, Monseigneur, que nous n'attendions que ce soir?

LE DUC. Des raisons politiques et personnelles m'ont fait hâter mon arrivée de quelques heures... Et dans l'antichambre, la seule pièce que j'aie traversée...

SCOPETTO, *à part.* C'est bien heureux!

LE DUC. Je viens de voir tout sens dessus dessous!

SCOPETTO. C'est votre faute... Arriver à l'improviste dans une maison où l'on doit jouer le soir la comédie... et au milieu de gens qui s'efforcent de vous surprendre!.. C'est d'une indiscrétion...

LE DUC. C'est juste... Cela sera donc bien?..

SCOPETTO. Peut-être ne le trouverez-vous pas tel!... Mais, enfin, ils se dépêchent pour tâcher d'être en mesure!

LE DUC. Et le sujet de la pièce qu'ils doivent nous donner?..

SCOPETTO. Le sujet de la pièce? c'est... *Ali-Baba!*

LE DUC. *Ali-Baba*, ou les quarante...

SCOPETTO. Comme vous dites!

LE DUC. Cela prendra!

SCOPETTO, *avec intention.* Oui... ça doit prendre... nous l'espérons!

CHŒUR, *en dehors.*

Les chagrins, arrière!
Ah! la bonne affaire!
Entassons soudain
Ce riche butin!
Mes poches sont pleines,
Mets-en dans les tiennes!
Et vive le bien
Qui ne coûte rien!

LE DUC. Je les entends... ce sont eux!..

SCOPETTO, *à part.* C'en est fait de nous!

LE DUC, *avec bonhomie.* C'est une répétition?

SCOPETTO. Oui, Monseigneur, précisément... une répétition!..

LE DUC. C'est qu'on les entend très-bien d'ici!..

SCOPETTO, *à part.* Que trop!

LE DUC, *ôtant son épée et la posant sur la table, à gauche.* Ce chœur-là me plaît... Il y a de la verve... de la chaleur... mais pas d'ensemble!..

SCOPETTO. Ah! dame! chacun fait ce qu'il peut... séparément... *(A ce moment, Pecchione entre par la porte à droite, suivi de plusieurs contrebandiers, chargés de caisses et de ballots, qu'ils emportent par le fond, à droite. — Scopetto, effrayé, montre le duc à Pecchione en lui faisant signe de se retirer. — Pecchione sort vivement et ferme la porte. — Pendant ce jeu de scène, le duc, qui s'est débarrassé de son épée, se retourne brusquement au moment où la porte se referme. — Le chœur cesse et la musique seule continue.)*

LE DUC, *vivement.* Qu'est-ce donc!

SCOPETTO, *avec sang-froid.* Rien! rien!

LE DUC. Je vais les voir!

SCOPETTO, *se mettant au-devant du duc pour l'empêcher d'aller vers la porte, à droite.* Oh! pour ça... non, Monseigneur!

LE DUC, *étonné.* Pourquoi donc?

SCOPETTO. Vous les gêneriez, j'en suis sûr!

LE DUC, *insistant.* Du tout! je leur donnerai des conseils! *(Malgré la résistance de Scopetto, il ouvre la porte de droite. Tout a disparu, et la musique cesse.)* Plus personne!

SCOPETTO. C'est fini!

LE DUC, *redescendant la scène.* C'est dommage!.. ça m'aurait amusé!

SCOPETTO. Votre arrivée, qu'ils viennent d'apprendre, les aura dérangés, c'est évident... car ils ne s'attendaient pas plus que moi à ce retour précipité qui nous annonce quelque nouvelle combinaison diplomatique!

LE DUC. Tu dis vrai!.. Quoique arrivé à Naples au milieu de la nuit seulement, la nouvelle de la capture de Marco Tempesta était déjà répandue ce matin dans toute la ville... Le roi m'en a fait compliment, m'annonçant qu'il enverrait chez moi aujourd'hui un conseiller de justice, commissaire extraordinaire nommé par Sa Majesté pour s'assurer de l'identité et de la personne dudit Marco, avec ordre exprès de le transporter ce soir à Naples... ce qui ne m'arrangerait guère!

SCOPETTO. Ni lui non plus, peut-être.

LE DUC. Et j'ai précédé M. le conseiller extraordinaire, pour avoir une entrevue avec notre prisonnier... J'obtiendrai aisément de lui, dans l'espoir d'une grâce...

SCOPETTO, *vivement.* En vérité!

LE DUC. Qu'on ne lui accordera pas, les papiers et les titres dont il me menaçait...

SCOPETTO, *froidement.* Il ne vous les rendra pas!

LE DUC. Qu'en sais-tu?

SCOPETTO, *de même.* Il dit à qui veut l'entendre qu'hier, à la Pietra Nera, vous avez agi de trahison... Il prétend que l'honneur et la loyauté sont des conditions indispensables pour être duc de Popoli!

LE DUC. L'insolent!

SCOPETTO. Partant de là, il vous destitue et donne votre titre à un autre!

LE DUC. Et qui donc, s'il vous plaît?

SCOPETTO. Votre neveu, qu'il retrouvera... toujours à ce qu'il dit!

LE DUC. C'est ce que nous verrons!.. car, séance tenante et sans qu'il voie personne, nous le ferons juger et condamner par une cour martiale... Qu'il sorte de là!

SCOPETTO. Il en sortira!

LE DUC. Je l'en défie!.. et je vais lui parler!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MATHÉA.

MATHEA, *accourant.* Ah! Messieurs, ah! Monseigneur, quelle nouvelle!.. Ce Marco Tempesta, qui m'avait promis de me rendre mon cher Francesco...

LE DUC. Eh bien! Marco Tempesta?..

MATHEA. Évadé!

SCOPETTO, *au duc.* Que vous disais-je?

MATHEA. La porte de sa prison est ouverte!

LE DUC. Et les soldats qui le gardent?

MATHEA. Ils sont toujours là, à leur poste...

LE DUC. C'est un rêve!

MATHEA. C'est possible!.. car ils dorment tous les quatre à qui mieux mieux... Et au même instant, un conseiller extraordinaire, un grand-juge envoyé par Sa Majesté, venait d'arriver pour saisir le prisonnier!

LE DUC. Et qu'a-t-il fait?

MATHEA. Ce qu'il a fait? il s'est écrié : Il y a à l'ancre à l'embouchure de la Pescara, à un quart de lieue d'ici,

la tartane *l'Etna*, montée par quinze marins déterminés et commandée par le capitaine Scipion, qui s'est déjà signalé contre les contrebandiers... Courez, a-t-il dit aux deux hommes de justice qui l'accompagnaient, qu'il vienne à l'instant avec tout son équipage!

LE DUC. Il a raison... Marco Tempesta ne peut pas être loin... peut-être même n'est-il pas sorti du château... et, en cernant toutes les issues, on le rattrapera.

MATHÉA. Lui!.. c'est pis qu'un sorrier! . Vous ne croiriez pas, Monseigneur, que, quoique prisonnier, il a trouvé moyen de piller une partie du palais!

LE DUC, *à Scopetto.* C'est inimaginable!.. car enfin, vous étiez là!..

SCOPETTO, *avec bonhomie.* Nous y étions!

MATHÉA, *de même.* Ils y étaient!.. et malgré cela, l'on a tout enlevé du haut en bas, sans qu'ils se soient aperçus de rien!

LE DUC, *avec inquiétude.* Et mon cabinet, y a-t-on pénétré?

MATHÉA. Dans votre cabinet?.. Je crois que lui aussi...

LE DUC. O ciel!.. Mais c'est qu'il y a dans mon secrétaire des lettres importantes... toute une correspondance du roi Joachim!

SCOPETTO *fait un geste de joie, porte la main à la poche où il a mis les papiers, et dit au duc, à demi-voix :* Comment l'aviez-vous conservée?.. vous, homme d'Etat... qui avez tant de prudence!..

LE DUC. C'est pour cela. . On ne sait pas ce qui peut arriver... son parti pouvait revenir au pouvoir... c'étaient des titres... Mais je cours m'assurer par moi-même... *(Il sort par la porte a droite.)*

MATHÉA. Oui, courons!

SCOPETTO, *la retenant par la main.* Reste, j'ai à te parler.

MATHÉA. Est-ce de Francesco?

SCOPETTO. Oui. . ce Francesco que tu voulais revoir...

MATHÉA. Où est-il? où est-il? Parlez!

SCOPETTO. Eh bien!.. *(Apercevant Pecchione qui entre par le fond.)* Non! non!.. tout à l'heure... Attends-moi un instant!

MATHÉA. Si j'attendrai!... Tant que vous voudrez!

SCÈNE VII.

MATHÉA, *au fond du théâtre,* SCOPETTO, *courant à Pecchione.*

SCOPETTO, *vivement.* Où sont nos compagnons?

PECCHIONE, *à voix basse.* Partis avec armes et bagages pour les souterrains de la Torre Vecchia, où ils se tiendront cachés en attendant tes ordres... il ne reste plus ici que toi, moi et Bolbaya.

SCOPETTO, *de même.* Très-bien! Va les rejoindre à la Torre Vecchia!

PECCHIONE. Et le capitaine Scipion?

SCOPETTO. Disparu, évadé!

PECCHIONE Et son vaisseau?

SCOPETTO. Il ne nous le donnera pas!

PECCHIONE. Que faire, alors?

SCOPETTO. Le prendre!

PECCHIONE, *vivement.* Ça me va.

SCOPETTO. Qu'on de vous se tienne aux aguets sur un des rochers qui bordent la mer.

PECCHIONE. Oui, maître!

SCOPETTO. Dès qu'il aura vu passer quinze marins... ils sont quinze, vous les compterez!.. vous sauterez à bord de la tartane, qui sera abandonnée de son équipage ou gardée par un ou deux mousses seulement... vous y embarquerez nos trésors et mettrez sur-le-champ à la voile!

PECCHIONE. Mais toi?

SCOPETTO. Vous m'attendrez en rade... et, à la nage... n'importe comment, je vous rejoindrai!

PECCHIONE. Mois, seul ici, comment t'échapper?

SCOPETTO. Cela me regarde... Dès que vous serez en mer et sauvés... avertissez-moi par un coup de canon .. ce sera mon signal pour partir.

PECCHIONE. Et pourquoi pas tout de suite?.. Viens avec nous!

SCOPETTO. Impossible! j'ai encore ici des affaires de famille à terminer .. ma sœur à établir convenablement... et de plus, *(Montrant Mathéa.)* cette brave femme a qui je dois assurer un sort.. *(A Pecchione.)* Va-t'en! va-t'en!

MATHÉA, *s'approchant pendant que Pecchione s'éloigne par la gauche.* A moi... un sort!.. Peu m'importe!.. tout ce que je demande, c'est de revoir et d'embrasser encore une fois mon pauvre Francesco!

SCOPETTO. Tu seras satisfaite... mais à lui ça ne suffit pas... *(Il s'est assis depuis la sortie de Pecchione à la table à gauche et se met à écrire.)*

MATHÉA, *étonnée.* Qu'est-ce qu'il fait donc là? *(Se retournant et apercevant Bolbaya qui entre par la droite.)* Ah! le signor Bolbaya!..

SCÈNE VIII.

SCOPETTO, *à gauche, écrivant,* MATHÉA, *qui est devant lui et qui le cache aux yeux de Bolbaya.*

MATHÉA, *regardant Bolbaya.* Comme il est pâle!

BOLBAYA. C'est de joie!.. Partis! tous partis!.. je suis libre!.. je respire.. je veux parler. . Apprends donc que celui qui était là, ce matin. . ce Scopetto...

MATHÉA. Eh bien?

BOLBAYA. Ce Scopetto était .. *(Apercevant Scopetto à la table et balbutiant d'effroi.)* était un honnête homme... un parfait honnête homme... à qui je suis dévoué...

SCOPETTO, *se levant, et s'approchant de Bolbaya.* Quelle heure est-il?

BOLBAYA, *tremblant.* Je ne sais pas au juste!

MATHÉA. Pas encore dix heures, je crois . *(Allant regarder au fond, a droite, et revenant.)* Non, pas encore!

SCOPETTO, *à Bolbaya, à demi-voix.* Pas encore!.. Et ton serment?

BOLBAYA, *vivement* Je n'ai rien dit!

SCOPETTO, *à voix basse.* Tu allais parler... et malheur à toi... car, ici comme à Naples, tu es entouré de nos stylets.. et tu cesseras de vivre le jour même où je serai pendu!

BOLBAYA, *de même.* Vous ne le serez pas!.. vous ne le serez jamais! Dieu m'en fera la grâce!..

SCOPETTO, *à voix haute.* En attendant, voici un acte au bas duquel j'ai déjà mis mon nom... tu vas y mettre le tien!

BOLBAYA, *étonné.* Un acte!

SCOPETTO. Qui assure à Mathéa tout l'héritage du curé.

MATHÉA, *avec émotion.* Eh! qui donc êtes-vous?

BOLBAYA, *lisant le nom au bas de l'acte.* Francesco!

MATHÉA, *se jetant dans les bras de Scopetto.* Ah! *(Détachant le portrait qu'elle a au cou.)* Tiens... tiens, ce portrait! ton parrain te le donne avec son pardon!

BOLBAYA, *avec étonnement.* Comment?

SCOPETTO, *tirant de sa poche un pistolet.* Écris! écris!

BOLBAYA. Avec plaisir!.. *(Il se met à la table et écrit.)*

SCÈNE IX.

BOLBAYA, *à la table, à gauche,* LE DUC, *entrant par le fond,* SCOPETTO, *à gauche,* MATHÉA, *à droite.*

LE DUC, *avec colère.* Lettres et papiers, ils ont tout emporté! et si je rencontre ce Marco Tempesta... s'il est encore ici...

SCOPETTO, *vivement.* Il y est! *(A Bolbaya, qui retourne la tête en ce moment, et le tenant en joue avec son pistolet.)* Écris!

LE DUC, *regardant Bolbaya*. Quoi? définitivement... ce sera-t-il?

SCOPETTO. Eh oui!... ce n'était pas l'autre!.. Un faux signalement nous avait tous abusés!

LE DUC. Pas moi... car du premier coup d'œil, hier, je te l'ai dit... cet homme m'est suspect... je te l'ai dit!

BOLBAYA, *se levant de table et tenant le papier à la main*. Tenez! (*Il se rencontre nez à nez avec le duc qui vient de passer à sa gauche.*)

LE DUC, *lui présentant un pistolet*. Halte-là!

BOLBAYA, *stupéfait*. Et lui aussi!

LE DUC. Nous vous tenons enfin, Marco Tempesta!

BOLBAYA, *se récriant*. Moi!

MATHÉA, *étonnée*. Lui!

SCOPETTO, *menaçant de l'autre côté Bolbaya, et lui prenant le papier qu'il tient à la main*. Ose dire le contraire!

BOLBAYA, *entre deux pistolets*. Non! oui! non!.. c'est moi!

MATHÉA. Il en convient!

LE DUC, *à Bolbaya*. Il faut donc me remettre à l'instant ces papiers dont tu m'as menacé... et dès que nous aurons du monde...

SCÈNE X.

LES MÊMES, ZERLINA, *puis* SCIPION.

ZERLINA, *accourant*. Quel bonheur! ce sont eux!

LE DUC. Eh! qui donc?

ZERLINA. Les marins de la tartane *l'Etna*... avec leur commandant... Et, j'en étais bien sûre... il est innocent .. car ils le reconnaissent tous pour le capitaine Scipion!

LE DUC. Eh, parbleu! nous le savons du reste!

SCOPETTO, *voyant entrer Scipion, et regardant sa montre, à part*. Dix heures! c'est juste!

LE DUC, *à Scipion*. Venez donc, capitaine Scipion, nous vous attendions avec impatience!

SCIPION. Me voici, Monseigneur, moi et mes soldats!.. (*Apercevant Scopetto et demeurant interdit.*) O ciel, encore ici .. moi qui venais pour...

SCOPETTO, *le poussant vers Zerlina*. Pour embrasser votre femme... Elle est à vous... je vous la donne!

SCIPION, *troublé*. A moi! à moi!.. au moment où je viens...

SCOPETTO. C'est ce que nous verrons plus tard!.. En attendant, capitaine Scipion... embrassez votre oncle!

TOUS, *avec étonnement*. Son oncle!..

SCOPETTO. Son oncle... qui ne représente plus la branche aînée des Popoli... car l'héritier direct, c'est vous.

TOUS. Lui!..

SCOPETTO, *fouillant dans sa poche*. Ainsi que le prouvent ces titres, cet acte de mariage!

LE DUC. Toi, Scopetto, me trahir!

SCOPETTO. La vérité avant tout, Monseigneur! (*A Scipion.*) Et c'est pour remettre ces papiers à vous même... à vous seul, que Marco Tempesta, au risque de ses jours, a retardé son départ!

SCIPION, *serrant la main de Scopetto*. Ah! nous lui devons tout!

LE DUC, *regardant Bolbaya*. Et pour sa peine, il sera pendu... Je m'en charge!

BOLBAYA, *effrayé*. Ah! mon Dieu!

SCOPETTO, *au duc*. Eh bien! Monseigneur, je ne vous le conseille pas!

BOLBAYA. A la bonne heure!

SCOPETTO, *au duc*. Il s'est emparé chez vous de la correspondance du roi Joachim.. Il me l'a dit!

BOLBAYA, *vivement*. Oui! oui!

SCOPETTO. Et si vous le faites arrêter, si vous ne nous aidez pas à le faire évader... il dira où elle est!

BOLBAYA, *de même*. Oui! oui!

LE DUC. Qu'il parte! qu'il s'en aille!

BOLBAYA. Je ne demande pas mieux!

SCOPETTO. Je vais le conduire!.. (*Il embrasse Zerlina, et va pour sortir avec Bolbaya.*) Ah! partons! partons!

SCIPION, *qui a remonté la scène, redescend vivement au bord du théâtre*. Impossible!

TOUS, *avec étonnement*. Comment?

SCIPION. Le grand-juge a fait fermer toutes les issues de ce pavillon, où j'ai moi-même l'ordre de l'attendre...

SCOPETTO. Diable! ceci devient grave!

LE DUC, *à la porte à gauche*. Il y a des soldats de ce côté!

MATHÉA, *à celle de droite*. Il y en a de celui-ci!

BOLBAYA, *au fond, sur la terrasse*. Le reste dans le canot amarré au pied de la terrasse.

SCOPETTO, *à part, réfléchissant*. Un canot!

LE DUC. Et tant qu'ils seront là, pas moyen de sortir!

MATHÉA. Aucun moyen!

SCOPETTO. Voyons! voyons, du calme! (*A Scipion.*) Il n'est pas arrivé d'autres troupes que vos soldats de marine.

SCIPION. Non!

SCOPETTO. En tout quinze hommes?

SCIPION. Oui, quinze!

SCOPETTO. Pas davantage! Eh bien?..

FINAL.

(*Tout ce qui suit se dit, en parlant, sur la ritournelle du morceau qui se joue en sourdine.*)

LE DUC, *regardant à droite*. Silence! c'est le grand-juge! (*Effroi général.*)

TOUS. Grand Dieu!

LE DUC. Il vient ici!

TOUS, *excepté Scopetto*. Tout est perdu!

SCOPETTO, *allant à la table à droite*. Peut-être! (*En ce moment paraît le grand-juge, le duc va au devant de lui et le salue. Un laquais, portant un candélabre, va le poser sur la table à gauche.*)

LE GRAND-JUGE, *parlant au fond du théâtre*. Que personne ne puisse sortir du château sans avoir été amené devant moi, et qu'on fasse feu sur quiconque tenterait de fuir!

SCOPETTO, *qui est allé prendre la mandoline et des papiers de musique sur la table à droite, dit à voix basse à Zerlina* : Tu vas chanter!

ZERLINA, *troublée*. Moi!..

SCIPION, *de même, à voix basse*. Mais oui! chantez, puisqu'il vous le dit!

ZERLINA, *stupéfaite*. Mais, mon frère!..

SCOPETTO, *lui remettant un papier de musique*. Chante, il le faut. (*A haute voix.*) Chantez, duchesse. (*Pendant cette scène, un des greffiers est entré par la terrasse à droite, et l'autre par la porte à gauche. Sur un signe du grand-juge, ils vont s'asseoir à la table à gauche.*)

SCOPETTO, *au grand-juge*. C'est pour le concert de ce soir, des morceaux que nous répétons!

LE GRAND-JUGE. Que je ne dérange personne!.. (*Aux deux greffiers.*) Achevez, Messieurs, d'écrire mes ordres!.. (*S'asseyant et faisant signe à Scipion d'approcher.*) Monsieur le capitaine! (*Zerlina, sur un geste de son frère, s'avance au bord du théâtre, et chante pendant que Scopetto, près d'elle, l'accompagne sur la mandoline. — Mathéa est debout, près de Scipion. — A droite du spectateur, le duc et Bolbaya sont assis, tandis qu'à gauche, les deux greffiers, le grand-juge et Scipion sont autour de la table.*)

ZERLINA, *son papier de musique à la main*.

Voyez-vous là-bas,
Parmi ces frimas,
Fuir au sein des bois
Le léger chamois!
Il craint le chasseur,
Qui, rempli d'ardeur,
Le suit et sourit en vainqueur.
Suivant sa trace
Sur la glace,
Son ennemi déjà
Se lasse!
Un peu d'adresse, un peu d'audace,
A leurs coups il s'échappera!
Ah! ah! ah! ah!

MATHÉA, *regardant du côté de la porte à droite, voit paraître deux soldats qui s'avancent pour écouter, et elle dit à demi-voix à Scopetto* :

Ah!.. ciel! deux soldats!..

SCOPETTO, *à part, avec joie*.

La voix de la sirène,
Au piége déjà les entraîne!

ZERLINA, *continuant son air*.

Voyez-vous là-bas,
Parmi les frimas,
Fuir au sein des bois
Le léger chamois!

MATHÉA, *voyant un troisième soldat qui s'avance de la porte à gauche*.

Ah!.. trois soldats!

SCOPETTO.

Trois !

ZERLINA, *continuant son air.*

Soudain le chasseur,
Grâce à son ardeur,
S'égare et maudit son erreur !

MATHÉA, *voyant un quatrième soldat qui suit son camarade, dit bas à Scopetto, qui joue toujours de la mandoline* : Quatre !

ZERLINA, *continuant.*

Plein d'espérance,
Léger chamois !
Fuit et s'élance
Au sein des bois !

MATHÉA, *voyant entrer à pas de loup un cinquième soldat.*

Un de plus !

SCOPETTO, *avec joie.*

Cinq !

ZERLINA, *continuant à chanter en faisant des traits brillants.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

MATHÉA, *comptant successivement les soldats que l'on voit monter au balcon circulaire qui est au fond du théâtre.*

Six ! sept ! et huit... et dix !..

SCOPETTO.

Oui, les voilà !..

CHŒUR DE SOLDATS, *au fond, entre eux, à demi-voix.*

C'est charmant !.. c'est divin !

MATHÉA, *voyant deux autres soldats monter au balcon.*

Onze et douze !..

SCOPETTO.

Brava !

CHŒUR, *quittant les croisées et faisant quelques pas dans le salon.*

C'est divin ! c'est charmant !

LE DUC, *bas, à Scopetto, lui montrant Bolbaya.*

Peut-il enfin partir ?

SCOPETTO, *regardant les soldats.*

Non pas vraiment !

Il nous en manque encor !..

MATHÉA, *regardant trois autres soldats qui montent au balcon, dit à Scopetto, à voix basse :*

Quinze ! . Les voyez-vous ?

SCOPETTO.

Quinze !.. Oui, les voilà tous !

ZERLINA, *continuant à chanter.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

(*Pendant ce temps, Scopetto se retourne brusquement, et les soldats qui s'étaient avancés veulent se retirer ; mais Scopetto et Mathéa les retiennent, leur font signe qu'ils peuvent entrer sans crainte et écouter la cantatrice. Ils avancent donc pas à pas et sans faire de bruit, et Scopetto, qui a passé derrière eux, escalade le balcon qui donne sur la mer, descend et disparaît, sur les dernières roulades de l'air de Zerlina, que le grand-juge et les soldats applaudissent.*)

CHŒUR.

Brava !.. brava !.., signora !..

LE DUC, *s'approchant de Bolbaya, lui dit à demi-voix en lui montrant les soldats qui ne font plus attention à lui :*

Partez donc, puisqu'il faut que Marco Tempesta
Soit par nous saisi !..

BOLBAYA, *entendant en mer un coup de canon.*

Mais... voyez, il l'est déjà...

(*Sur un geste du grand-juge, tous les soldats courent au balcon du fond, et font feu sur un canot qui s'éloigne. — Mathéa, Zerlina et Scipion poussent un cri d'effroi. — Moment de silence ; puis, dans le lointain on entend la voix de Scopetto.*)

O dieu des flibustiers,
Dieu de la contrebande,
Que ta main nous défende
De nos tyrans altiers !

SCIPION, ZERLINA ET MATHÉA.

De leurs coups il est préservé !
Dieu tout-puissant, tu l'as sauvé !

FIN DE LA SIRÈNE.

Les Diamants de la Couronne. Acte III. Scène



.LON.

Foy.

bruit

mar-

is-je?..

i des-
vient

elle du
Barba-







LES DIAMANTS DE LA COURONNE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 6 mars 1841.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE SAINT-GEORGES.





MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

Le comte de CAMPO MAYOR, ministre de la police.	M. RICQUIER.
DIANA, sa fille	Mlle DARCIER.
DON HENRIQUE DE SANDOVAL, son neveu	MM. COUDERC.
DON SEBASTIEN D'AVEYRO, jeune officier.	MOCKER.
REBOLLEDO, chef de faux monnayeurs	M. HENRI.
LA CATARINA, sa nièce.	Mme A. THILLON.
BARBARIGO, MUGNOZ, } faux monnayeurs.	MM. PALIANTI. SAINTE-FOY.

La scène se passe en Portugal, en 1777, à la fin du règne de Joseph Ier et pendant la minorité de Maria-Francesca, sa fille. — Les deux premiers actes aux environs de Coïmbre, le troisième à Lisbonne.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente les ruines d'un château au milieu des montagues. Au fond, un escalier à moitié démoli; à gauche, l'entrée d'un souterrain, masquée par des rochers.

(*A la fin de l'ouverture, on aperçoit don Henrique descendant avec précaution par l'escalier du fond.*)

—

SCENE PREMIERE.

DON HENRIQUE. A force de descendre, j'arriverai peut-être!.. Ah! me voici en terre ferme, à l'abri de la pluie... car là haut il fait un orage... impossible de continuer ma route à travers la montagne; les chevaux refusaient d'avancer... Aussi, j'ai laissé ma chaise de poste et Pédro, mon valet de chambre .. pour gravir jusqu'à l'ermitage de Saint-Hubert. . Je voulais demander au seigneur ermite le chemin le plus court pour arriver à Coïmbre, où l'on m'attend... oh! bien oui, personne!.. et, au milieu de l'ermitage, une trappe cachée sous des broussailles... J'ai cru que, de peur du tonnerre, le saint anachorète s'était blotti dans sa cave... J'ai descendu une marche... puis deux... puis cinquante, pour le moins, et me voilà... Où suis-je?.. je n'en sais rien!.. (*On entend le bruit de l'orage qui continue.*) Voilà que ça recommence encore!..

PREMIER COUPLET.

Vivent la pluie et les voyages,
Les aventures de romans!
Pour la jeunesse, les orages
Ont plus d'attraits que le beau temps!
Heureux quand le tonnerre gronde,
Je brave et j'aime le danger!
(*Le tonnerre redouble.*)
Qu'il est doux de courir le monde,
Et qu'il est beau de voyager!

DEUXIÈME COUPLET.

Immobiles par caractère,
Que d'autres soient heureux chez eux!
Pour moi, le bonheur sédentaire
Me parut toujours ennuyeux.
Je déteste une paix profonde;
Le vrai plaisir est de changer!
(*On entend, du côté du souterrain, à droite, le bruit des marteaux. — Il écoute.*)
Hein? serait-ce quelque danger?
Qu'il est doux de courir le monde!
Ah! qu'il est beau de voyager!
(*Ecoutant.*)
C'est sous mes pieds!
(*Montrant la droite.*)
Non! par ici!
(*S'approchant en écoutant toujours le bruit des marteaux.*)
Qu'entends-je?..
Mais d'un feu souterrain j'aperçois les lueurs!
(*S'approchant des rochers à droite.*)
Et par cette ouverture...
(*Regardant.*)
Ah! quel spectacle étrange!
Serait-ce des brigands ou de faux monnayeurs,
Dont les marteaux pesants retombent en cadence?
Mais, non... et ces creusets d'un aspect singulier,
Ce métal inconnu, plus brillant que l'acier?
Quel éclat merveilleux!.. Allons, c'est, je le pense,
Quelque grand alchimiste ou bien quelque sorcier!
(*Apercevant Rebolledo, Mugnoz et Barbarigo qui descendent l'escalier par lequel don Henrique vient d'arriver.*)
Non, non, décidément sur ceux-ci je me fonde;
Ce sont de vrais bandits... gardons-nous de bouger!
Ou je suis mort!
(*Reprise du premier motif.*)
Qu'il est doux de courir le monde!
Ah! qu'il est beau de voyager!
(*Il se cache derrière le rocher, et, sur la ritournelle du morceau qui précède, Rebolledo, Mugnoz et Barba-*

rigo ont achevé de descendre l'escalier. Les deux derniers portent une malle; ils sont armés de pistolets et d'espingoles.)

SCÈNE II.

REBOLLEDO, MUGNOZ, BARBARIGO, DON HENRIQUE, *caché à droite.*

REBOLLEDO, *descendant le premier*. Allons donc, arrivez donc!

MUGNOZ. Tu en parles à ton aise... toi, notre chef... qui ne portes rien .. mais cette malle est pesante.

BARBARIGO. Pas assez!

DON HENRIQUE, *à part*. C'est la mienne!

BARBARIGO. Je voudrais qu'elle le fût davantage!

REBOLLEDO, *riant*. Et ce postillon... ce domestique, comme il s'est enfui à notre approche!

DON HENRIQUE, *à part*. C'est le mien!

REBOLLEDO. Un poltron!

DON HENRIQUE, *à part*. Plus de doute! c'est Pédro!

REBOLLEDO, *riant*. Abandonnés à eux-mêmes, les chevaux ont été se jeter dans le précipice de la Roche-Noire.

DON HENRIQUE, *à part*. C'est charmant! me voilà à pied!

REBOLLEDO. Tu ne les as pas vus, eux et la voiture, rouler de cent cinquante pieds de haut.

MUGNOZ. Non... j'étais occupé à ramasser cette malle... c'est toujours ça de sauvé!

DON HENRIQUE, *à part*. Pas pour moi!

BARBARIGO, *qui a ouvert la malle*. Rien, que des habits d'homme... des pourpoints de velours et de riches dentelles.

MUGNOZ. Ça se trouve bien!.. les miennes n'étaient plus à la mode.

BARBARIGO. Un peu d'or... des papiers... des portraits de femmes. .

MUGNOZ. Et des paquets de cigarettes!..

DON HENRIQUE, *à part*. Cigares de la Havane... Il n'y a que cela que je regrette!

REBOLLEDO, *qui s'est assis près de la table à droite*. On peut voir si elles sont passables...

BARBARIGO ET MUGNOZ, *s'asseyant aussi*. Nous allons t'en dire notre avis.

DON HENRIQUE, *à part*. Faquins que vous êtes! . (*Tous trois se sont mis à la table et fument.*)

MUGNOZ. Voyons, d'abord, ce que contiennent ces papiers ..

REBOLLEDO, *les prenant*. Non... attendons la Catarina... je les lui remettrai.

BARBARIGO. La Catarina... Ah çà! on ne peut donc plus rien faire sans elle?

MUGNOZ. Il faut la consulter sur toutes les expéditions.

BARBARIGO. Et elle n'en permet aucune!.. mais, en revanche, elle nous fait travailler ici nuit et jour!

REBOLLEDO. Comme d'honnêtes gens.. Ça te fatigue?

BARBARIGO. Dame! quand on n'en a pas l'habitude!.. Et puis, obéir à une femme, c'est humiliant!

MUGNOZ. C'est le mot! Et pour nous commander ainsi, quelle est-elle?

REBOLLEDO. Ce qu'elle est?.. La fille de votre ancien chef... de mon frère Miguel-Salvator Rebolledo, le roi des bohémiens et des contrebandiers de l'Estramadure... celui qui, pendant vingt ans, vous a enrichis.

MUGNOZ. C'est vrai! c'était un homme de tête, celui-là!..

BARBARIGO. Le génie de la contrebande!

MUGNOZ. Et s'il vivait, nous ne nous serions pas mis fabricants!

BARBARIGO. Il y aurait encore des coups de fusil et de l'agrément.

REBOLLEDO. Et si, avec sa fille, il y a mieux que tout cela... s'il y a le moyen de réaliser vos bénéfices.

MUGNOZ. Ah bah!

REBOLLEDO. Une liquidation honorable... comme qui dirait une pension de retraite et l'espoir de mourir dans son lit.

BARBARIGO. C'est bien quelque chose!.. je serais le premier de ma famille... Mais, qui nous l'assure?

REBOLLEDO. Moi!.. Antonio Rebolledo, qui ne vous ai jamais trompés... et qui vous réponds de Catarina, ma nièce, et de son pouvoir.

MUGNOZ. Pourquoi, alors, ne la voit-on jamais?.. car lorsqu'elle vient ici, c'est avec toi seul qu'elle communique.

BARBARIGO. A toi seul qu'elle daigne donner ses ordres. Du reste, toujours absente.

REBOLLEDO. Dans votre intérêt!.. jeune et belle comme elle l'est, et surtout élevée comme une duchesse; car Salvator, mon frère, qui avait de la religion, l'avait mise dès l'âge de douze ans au couvent de la Trinitad... et, maintenant, reçue et accueillie dans les premières maisons de Lisbonne, elle nous tient au courant de tout ce qui s'y passe... elle veille sur nous et nous protége de loin, par le crédit de tous ces beaux seigneurs qui lui font la cour... et qui s'en viennent tous les soirs jouer de la guitare sous son balcon.

MUGNOZ. C'est qu'au fait c'est une belle fille!.

REBOLLEDO. Je m'en vante!.. et j'en suis fier pour nous!.. une vraie bohémienne.. une fille des montagnes, qui, transplantée au milieu des salons, y éclipse toutes les beautés de la cour.

MUGNOZ. Ça ne m'étonne pas!.. elle promettait ça déjà dès l'âge de douze ans, quand elle était ici comme servante... nous versant le genièvre ou le madère.

BARBARIGO. Ou qu'avec ses castagnettes elle nous chantait la ronde des Enfants de la nuit.

REBOLLEDO. Qu'elle n'a pas oubliée... elle la fredonnait encore hier.

BARBARIGO. Elle est donc ici?..

REBOLLEDO. Au couvent de la Montagne, où elle est arrivée comme une grande dame, en bel équipage .. et par le passage souterrain qui communique à cette voûte... elle viendra aujourd'hui.

MUGNOZ. Aujourd'hui!.

REBOLLEDO. Inspecter les travaux qu'elle a commandés, et donner ses ordres... Et songez-y, morbleu! si l'un de vous lui manquait, (*Touchant sa ceinture.*) mon arsenal ne le manquerait pas!

MUGNOZ, *riant*. On dirait vraiment qu'il est amoureux de sa nièce

REBOLLEDO. Et pourquoi pas?.. par la madone del Pilar! si je vous disais ce qu'elle a fait pour moi!.. Savez-vous que, dernièrement, en écoulant à Lisbonne les produits de nos fabriques, j'étais tombé, comme faux monnayeur, entre les mains du grand-inquisiteur et dans celles du comte de Campo Mayor, ministre de grâce et de justice... et que le lendemain j'allais être jugé et pendu... foi d'honnête homme! c'est-à-dire, brûlé!.. lorsque Catarina elle-même est descendue dans mon cachot, et à la lueur de mon bûcher qui déjà flamboyait, elle m'a enlevé à l'inquisition, qui n'y a vu que du feu.

BARBARIGO. Ah! s'il en est ainsi, je me fais tuer pour elle!..

MUGNOZ. Moi de même! .

REBOLLEDO. Silence! voici l'heure où elle doit arriver... prévenons les ouvriers. (*A Barbarigo.*) Et toi, sonne la cloche!

DON HENRIQUE, *à part*. C'est fait de moi.

MUGNOZ ET REBOLLEDO, *qui ont fait quelques pas vers l'entrée du souterrain, aperçoivent don Henrique qui en sort*. O ciel! (*Barbarigo sonne une cloche, et au moment où don Henrique a tiré son épée pour se défendre contre Rebolledo et Mugnoz qui lui font face, tous les faux monnayeurs s'élancent en foule du souterrain derrière don Henrique qu'ils entourent et désarment.*)

CHŒUR.

Ah! de notre colère,
Qu'il craigne les effets;
La mort, au téméraire
Qui surprend nos secrets.
La mort! la mort! (*Ils lèvent tous leurs poignards sur don Henrique qu'ils veulent frapper.*)

SCENE III.

LES MÊMES, CATARINA, *entrant par la gauche et paraissant au milieu d'eux.*

Arrêtez!..

DON HENRIQUE, *jetant les yeux sur elle.*
Ah! qu'elle est belle!

REBOLLEDO, *courant à elle.*
Catarina! c'est elle!

TOUS, *à demi-voix, respectueusement et ôtant leurs chapeaux.* La Catarina!

CATARINA.

AIR.

Oui, c'est moi, c'est votre compagne,
Dont le nom seul vous protégea!
Car la reine de la montagne,
C'est moi, c'est la Catarina!
Par le mystère et par la crainte,
Qui partout impose la loi?
C'est moi!
Quelle est la fée ou bien la sainte
Que l'on invoque avec effroi?
C'est moi!
Oui, c'est moi, c'est votre compagne,
Dont le nom, etc.
Cette main dont l'empire
Eloigne le péril,
Ne punit que le sbire,
L'archer ou l'alguazil...
Mais le soir et dans l'ombre,
Jeune fille aux beaux yeux,
Qui dans la forêt sombre
Venez seule, ou bien deux,
Passez sans peur, couple amoureux!
Et soudain...
Le villageois ou sa compagne
M'adresse un Ave Maria,
Car la sainte de la montagne,
C'est la santa Catarina!

CHŒUR.

Oui, la reine de la montagne,
C'est la belle Catarina!

CATARINA

Oui, la reine de la montagne,
C'est moi, c'est la Catarina!

CATARINA, *à don Henrique.*
Apprends-nous comment on te nomme?

DON HENRIQUE.
Don Henrique de Sandoval,
Marquis de Santa-Cruz!

CATARINA.
Un noble et beau jeune homme,
Depuis six ans absent, je crois, du Portugal?

DON HENRIQUE, *étonné.*
Quoi! tu sais?

CATARINA, *froidement.*
Je sais tout... Pour former ta jeunesse,
Tes illustres parents t'avaient fait voyager!..
Et tu reviens, dit-on, de l'étranger,
Après avoir appris. .

DON HENRIQUE.
Tout!

CATARINA.
Hormis la sagesse!

DON HENRIQUE.
Qui te l'a dit?

CATARINA.
Pour preuve je n'en veux
Que ta présence dans ces lieux.
Comment t'y trouves-tu?..

DON HENRIQUE.
Par hasard, je le jure!
Maintenant, j'y viendrais exprès!

REBOLLEDO.
Sur lui, voici notre capture;
Des lettres, de l'or, des portraits.

CATARINA, *souriant.*
De femmes, je présume!.. ah! je serai discrète.
Qu'on les lui rende, aussi bien que son or!

DON HENRIQUE, *étonné.*
D'honneur, je n'y puis croire encor!

CATARINA, *à Rebolledo*
Les lettres, nous lirons à loisir!

REBOLLEDO.
Ce que nous voulons, c'est sa tête.

CATARINA, *souriant.*
Franchement,
Crois-tu qu'elle en vaille la peine?..

DON HENRIQUE, *avec colère.*
Ah! ce doute outrageant!..

CATARINA, *à Rebolledo.*
Que te disais-je? Il se fâche, à présent,
De ce qu'on n'en veut pas...
(*Gravement.*) Ici qu'on le retienne
Pendant deux ou trois mois, prisonnier seulement,
Et nous verrons, après...

DON HENRIQUE, *vivement.*
Deux ou trois mois!

REBOLLEDO.
Silence!

DON HENRIQUE.
Permettez, je réclame...

REBOLLEDO.
Silence!

DON HENRIQUE, *à Catarina.*
Rien qu'un instant, un instant d'audience.

CATARINA.
Soit!.. et qu'il obéisse ensuite sur-le-champ!
Laissez-nous!

FIN DE L'AIR.

Qu'ici le respect accompagne
Les ordres que ma voix donna;
Car la reine de la montagne,
C'est moi, c'est la Catarina!

DON HENRIQUE, *à part.*
En honneur, le respect me gagne,
Et me voilà soumis, déjà;
Car la reine de la montagne,
C'est la belle Catarina!

REBOLLEDO ET LE CHŒUR.
Oui, que le respect accompagne
Les ordres que sa voix donna:
Car la reine de la montagne,
C'est elle! c'est Catarina!

SCENE IV.

REBOLLEDO, CATARINA, DON HENRIQUE.

CATARINA, *à don Henrique.* Qu'avais-tu à nous dire?.. parle!..

DON HENRIQUE. Je t'ai demandé une audience particulière, à toi... (*Regardant Rebolledo.*) A toi seule!

REBOLLEDO, *sévèrement.* On ne tutoie pas la Catarina.

DON HENRIQUE, *étonné.* Ah! tant pis!.. c'était plus

ogréable, (*La regardant.*) car elle est vraimeut gentille.

REBOLLEDO, *de même.* On ne regarde pas la Catarina.

DON HENRIQUE, *avec impatience.* Encore!.. (*A Catarina, montrant Rebolledo.*) S'il y a ici, senora, une vue dont je voudrais me priver, c'est la sienne!.. car ce cavalier me déplait souverainement.

REBOLLEDO, *portant la main à son poignard.* Qu'à cela ne tienne!

DON HENRIQUE. Ah! de grand cœur.

CATARINA. Un instant!.. je prie vos deux seigneuries de se calmer.

DON HENRIQUE, *offensé.* Nos seigneuries!

CATARINA. Vos excellences, si tu tiens aux titres.

DON HENRIQUE. Je n'y tiens pas!.. tous me sont égaux... pourvu qu'il n'y en ait pas un seul de commun entre moi et lui.

CATARINA. C'est fier, et digne d'un noble Portugais.

REBOLLEDO, *avec une colère concentrée.* Qui fera bientôt connaissance avec la lame de mon poignard.

CATARINA. Paix, Rebolledo!.. nous imposons silence à vous et à votre poignard!.. (*Avec dignité à don Henrique.*) Parle, mon gentilhomme!

DON HENRIQUE. Vous me faites l'honneur de m'inviter à passer trois mois dans ce séjour... du reste, fort agréable... et dans toute autre circonstance, trois mois, auprès de vous, j'en serais ravi et trop heureux.

REBOLLEDO, *avec ironie.* En vérité!..

DON HENRIQUE. Je n'ai parlé que de la senora et non de sa compagnie. (*A Catarina.*) Mais par fatalité, j'ai dans ce moment des affaires importantes et pressées... des affaires de famille qu'il était inutile de vous raconter devant tous ces braves gens.

CATARINA, *souriant.* Et vous daignez me les confier à moi!.. je vous en remercie... Quelles sont-elles?

DON HENRIQUE. Depuis six ans, absent du royaume, comme vous le savez, je parcourais, pour mon plaisir, l'Italie, la France et l'Allemagne, lorsque je reçus une lettre que vous pouvez lire, du comte de Campo Mayor, mon oncle.

REBOLLEDO. Le ministre de grâce et de justice... celui qui a manqué de me faire pendre.

DON HENRIQUE. Il ne fait jamais les choses qu'à demi, c'est son seul tort... il m'annonçait qu'à la mort de notre gracieux souverain, et pendant la minorité de la princesse Maria Francesca, nommé un des régents du royaume... il me priait, comme oncle, et m'ordonnait, comme ministre, de revenir pour conclure enfin une alliance dès longtemps projetée entre nous.

CATARINA. Laquelle?

DON HENRIQUE. Un mariage entre moi et ma jeune cousine, Diana de Campo Mayor, avec qui j'ai été élevé, et qui m'attend avec impatience au château de Coimbre... où toute la famille est réunie pour notre contrat... Quarante lieues d'ici à demain; je suis déjà en retard... et pour peu que je m'arrête, vous comprenez... Aussi, je vous prie de me rendre ma liberté, pour ne pas faire attendre ma cousine... pas autre chose.

CATARINA, *souriant.* Vraiment?.. (*Se retournant vers Rebolledo qui parcourt les lettres.*) Eh bien! ces lettres?..

REBOLLEDO, *lisant les papiers.* Ce qu'il dit est vrai!.. son oncle l'attend pour la noce, au château de Coimbre... Voici de plus, pour franchir la frontière et traverser le royaume, un sauf-conduit, qui n'est pas même rempli, et que son oncle lui a adressé.

DON HENRIQUE. En blanc et de confiance, pour moi et les amis qui m'accompagneraient... et je suis venu seul avec Pedro mon domestique, qui s'est enfui.

CATARINA, *qui a regardé le sauf-conduit.* Oui, c'est bien la signature du ministre, d'un des régents... Bazano de Campo Mayor. (*A Rebolledo.*) Nous nous en servirons! Quant à toi, don Henrique, tu dis donc que tu veux te marier?

DON HENRIQUE. Avec votre permission, senora..... car maintenant mon mariage dépend de vous plus que de mon oncle.

CATARINA, *souriant.* Il serait vraiment dommage de s'y opposer, car Diana de Campo Mayor est, dit-on, la plus jolie personne de l'Estramadure.

DON HENRIQUE, *avec galanterie.* Je le croyais ce matin!

CATARINA. Tu l'aimes?..

DON HENRIQUE. Certainement!.. je l'aime bien... mais sans en perdre la tête... parce que, vous comprenez... en pays étranger, en France surtout, on a tant de distractions... Moi, j'aurais encore attendu... mais c'est cette pauvre fille, c'est ma petite cousine qui m'attend... qui se désespère et compte les moments.

CATARINA, *avec ironie.* Tu crois?.. Il me semble, cependant... car nous autres, bohémiennes, nous sommes un peu sorcières... il me semble avoir lu...

DON HENRIQUE, *vivement.* Dans les cartes?

CATARINA. Ou dans les astres, si tu veux... qu'il y avait quelqu'un que ton retour chagrinait fort... un beau jeune homme qui faisait à Diana une cour assidue...

DON HENRIQUE, *riant.* Vraiment!.. Pauvre jeune homme, il perdra son temps!..

CATARINA. Malgré cela, et comme il pourrait.. y avoir de graves dangers à différer ton retour...

DON HENRIQUE. Vous me laissez partir!..

CATARINA. Il se peut que j'y consente... mais à une condition.

DON HENRIQUE. Laquelle?

CATARINA. Je te la dirai plus tard..... Voici l'heure du repas!

SCENE V.

LES MÊMES, MUGNOZ, BARBARIGO, TOUS LES OUVRIERS, *sortant du souterrain à droite.*

CHŒUR.

Amis, dans ce manoir
Noir,
Narguant les alguazils
Vils;
Et jamais fatigués,
Gais;
Frappons, d'un même effort,
Fort!
Pan! pan! pan! pan!
Oui, notre bras, et sans crainte et sans terme,
S'il faut frapper ou boire, est toujours le même.

(*On a dressé autour du souterrain, des tables où ils sont tous assis; ils boivent et trinquent.*)

CATARINA, *les regardant.*

J'aime leurs cris joyeux! ce bruit et cet éclat!

REBOLLEDO, *s'approchant d'elle avec respect.*

La senora veut-elle sur cette table
Qu'on lui serve son chocolat?

CATARINA.

Pas maintenant; plus tard!

DON HENRIQUE, *riant, à part.*

C'est admirable!
Un chef de bandits qui prend du chocolat!..

CHŒUR.

La nuit et dans l'ombre,
Toujours travaillant,
Pendant la nuit sombre,
Nous allons frappant :
Pan, pan, pan, pan, pan!
Pour moi, je préfère,
Au bruit des marteaux,
Le doux choc du verre,
Signal du repos!

MUGNOZ, *à table, buvant et élevant la voix.*

Je demande, en l'honneur d'un retour qui m'enchante,

Que la Catarina nous chante
Notre air...

CATARINA.

Lequel?

MUGNOZ.

Celui des Enfants de la nuit!

TOUS.

C'est dit!

RONDE.

CATARINA.

PREMIER COUPLET.

La beau Pédrille, amoureux, pauvre et tendre,
Dans la forêt, un so r, alla se pendre!
Sans fortune ici-bas,
Il cherchait le trépas,
Quand il croit tout à coup entendre sons ses pas...

CHŒUR, *à voix basse.*

Voici minuit, voici minuit!
Dans l'ombre de la nuit,
Travaillons, frère;
L'or qui brille et qui luit,
Seul, nous éclaire.

CATARINA.

Brave, et sans être ému,
Pédrille s'élance...
Téméraire, où vas-tu?..
Sous la voûte immense.
Franchis avec crainte
Cette sombre enceinte,
C'est là le terrible réduit
Des enfants de la nuit.

CHŒUR.

Dans les entrailles de la terre,
Il est un démon solitaire,
Dont le flambeau qui brille et luit,
Garde les enfants de la nuit!

CATARINA.

DEUXIÈME COUPLET.

Que fit Pédrille, et quel fut le mystère
Qui le retint dans le sein de la terre?
Chacun l'ignore, hélas!
Mais il ne mourut pas!
Et le soir, on l'entend qui chante aussi tout bas :

CHŒUR.

Voici minuit!
Dans l'ombre de la nuit,
Travaillons, frère!
L'or qui brille et qui luit,
Seul, nous éclaire.

CATARINA.

Mais dès le lendemain,
O surprise extrême!
Riche, il obtient la main
De celle qu'il aime.
Et discret et sage,
Dans son doux ménage,
A chaque instant, son cœur bénit
Les enfants de la nuit!

TOUS.

Brava! brava!
La Catarina!..

(Barbarigo apporte une petite cassette, qu'il pose sur la table. Rebolledo tire de sa poche la clé qu'il présente à Catarina, qui la prend, ouvre la cassette, et examine avec attention ce qu'elle contient.)

DON HENRIQUE, *les observant.*

Eh quoi! le même lien rassemble
Ces traits si doux, ces cœurs de fer!
D'honneur, on croirait voir ensemble
Et le paradis et l'enfer!..

REBOLLEDO, *à Catarina, qui examine ce que contient la cassette.*

Êtes-vous satisfaite?

CATARINA.

C'est bien, très-bien!

(A Rebolledo.)

D'une telle conquête,
A toi l'honneur!

DON HENRIQUE, *qui jette un regard sur la cassette.*

Oh! les beaux diamants!
Quel immense trésor! D'où vient-il? Je comprends!
Volé par ces bandits, que sa voix encourage.
Ah! quelle horreur!

(Regardant Catarina.)

Ah! quel dommage!

CHŒUR, *à table, et trinquant.*

La nuit et dans l'ombre,
Toujours travaillant,
Sous la voûte sombre,
Nous allons frappant :
Pan, pan, pan, pan, pan!
Pour moi, je préfère,
Au bruit des marteaux,
Le doux choc du verre,
Signal du repos!
Tin, tin, tin, tin, tin!
Repos et bon vin,
Voilà notre refrain!

REBOLLEDO, *passant au milieu du théâtre.*

Écoutez, maintenant, écoutez, mes amis!
De la Catarina, voici l'avis suprême :
Les ordres sont donnés... vous êtes poursuivis;
Dans quelques jours... demain, peut-être aujourd'hui même,
Ces lieux seront cernés par de nombreux soldats.
Il faut mettre à l'abri vos trésors et vos têtes,
Chercher un autre ciel et de lointains climats,
Où vous puissiez, en paix, couler des jours honnêtes.
Pour cela, compagnons, il faut fuir!

MUGNOZ.

Mais comment?

REBOLLEDO, *montrant Catarina.*

Préparé par ses soins, un vaisseau vous attend.

TOUS.

Viva Catarina!..

BARBARIGO.

Mais jusqu'à la frontière,
Et pour gagner le port, comment pourrons-nous faire?

REBOLLEDO.

Ne craignez rien pour nous, nos trésors et nos gens,
Le ministre nous donne un sauf-conduit.

DON HENRIQUE.

J'entends?
C'est le mien!

CATARINA, *le leur donnant.*

Le voilà!

TOUS.

Viva Catarina!

REBOLLEDO.

Et de peur d'accidents, partons, à tout hasard,
Dès aujourd'hui. . Disposez le départ!

TOUS.

Préparons-nous pour le départ!
Allons, allons!

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE, *à part.*

Ah! c'est grand dommage!
Quoi! pour des brigands,
Ce joli visage,
Ces accents charmants!

Pour moi, je préfère,
Aux traits les plus beaux,
Son allure fière,
Son air de héros!

CHŒUR.

Pour nous, plus d'ouvrage;
Quels heureux instants!
Quand, après l'orage,
Brille le beau temps.
Calment, je préfère,
Au bruit des marteaux,
Le doux choc du verre,
Plaisir et repos!

CATARINA ET REBOLLEDO.

Ah! quel noble ouvrage,
Changer des brigands
En honnêtes gens!
Pour eux, plus d'orage,
Après les autans
Brille le beau temps!

(Ils sortent tous.)

SCENE VI.

DON HENRIQUE, CATARINA.

DON HENRIQUE. Eh bien! senora, vous m'avez promis de me rendre ma liberté?

CATARINA, *souriant*. Et par reconnaissance, je dois tenir ma promesse... Comment te garder ici prisonnier... toi qui nous aides à partir?

DON HENRIQUE. Oui, je fais là une belle action... et grâce à moi, mon oncle le ministre aura signé, sans le savoir, une ordonnance...

CATARINA. Ce n'est peut-être pas la première.

DON HENRIQUE. C'est possible!.. Mais enfin, tu as parlé de conditions... Lesquelles mets tu à mon départ?

CATARINA. Une seule.. difficile peut-être à exécuter.

DON HENRIQUE. N'importe!.. Laquelle?

CATARINA. C'est que pendant une année entière, tu te tairas sur ce que tu as vu ou entendu; que tu n'en parleras à personne!. (*Geste de don Henrique.* Ah! c'est gênant!.. c'est fâcheux!.. car l'anecdote est piquante et originale... et pour un cavalier qui cause volontiers, et qui même, dit-on, est assez indiscret...

DON HENRIQUE, *vivement*. Jamais!..

CATARINA. Enfin, il le faut!..

DON HENRIQUE. Je le jure!

CATARINA. Il y va de ta vie... et de plus, si un jour, par hasard, tu me rencontrais, tu ne me reconnaîtrais pas.

DON HENRIQUE. Voilà, senora, qui est plus difficile.

CATARINA. Il le faut.

DON HENRIQUE. Je le jure sur l'honneur!..

CATARINA. C'est bien!. Seigneur don Henrique de Sandoval, vous êtes libre... (*A Rebolledo, qui paraît en ce moment.*) Que l'on rende à M. le marquis de Santa-Cruz, sa voiture!

DON HENRIQUE. Impossible, senora... perdue et abîmée dans un précipice de cent cinquante pieds!

CATARINA. C'est affreux!..

DON HENRIQUE, *riant*. Du tout!.. je voulais la changer.

CATARINA, *à Rebolledo*. Qu'on dispose la mienne... (*A don Henrique.*) qui te conduira jusqu'à la première poste. (*A Rebolledo.*) Reviens nous avertir quand elle sera prête! (*Rebolledo sort.*)

DON HENRIQUE. Sa voiture?.. En vérité, senora, c'est moi qui, maintenant, vais presque te devoir de la reconnaissance... et je voudrais te le prouver en te donnant un bon conseil.. mais je n'ose...

CATARINA. Parle!

DON HENRIQUE. Eh bien! l'état que tu as choisi est certainement fort beau.. il a du vague, de la poésie, et comme tel, se permet des licences souvent dangereuses...

CATARINA. C'est son beau côté... Le danger ennoblit tout.

DON HENRIQUE. Je le sais bien... Mais, pour toi, j'en aimerais mieux un autre... Fâche-toi si tu veux... Malgré moi, je ne peux pas m'empêcher de prendre intérêt à ton sort... quoique...

CATARINA, *riant*. Quoique je ne le mérite guère... C'est cela que tu veux dire!..

DON HENRIQUE. Non... non... Mais vois-tu bien, cela finira mal... Quelque jolie que tu sois, les archers et les alguazils sont peu galants de leur nature... les flammes de l'inquisition ne respectent rien!

CATARINA. Je le sais.

DON HENRIQUE. Pourquoi alors t'y exposer?

CATARINA. Peut-être y suis-je forcée?.. Peut-être un motif louable...

DON HENRIQUE. Lequel?

CATARINA, *souriant*. C'est mon secret.

DON HENRIQUE. C'est juste.. Mais si jamais ce secret-là te mène où je le prévois... adresse-toi à moi... au marquis de Santa-Cruz. Peut-être aurai-je encore assez de crédit pour obtenir...

CATARINA. Une injustice?

DON HENRIQUE. Oui, en te sauvant... Mais toi, toi seule... entends-tu bien... car, pour les autres, si je pouvais, au contraire...

CATARINA. Monsieur le marquis!

DON HENRIQUE. A commencer par ce Rebolledo.

CATARINA. Mon oncle?..

DON HENRIQUE. Ton oncle!.. Tu en es bien sûre?

CATARINA. Sans doute.

DON HENRIQUE. Je craignais que ce ne fût mieux que cela... Il te surveille d'un œil si inquiet et si jaloux!

CATARINA. Que t'importe?

DON HENRIQUE. Rien.. J'aime mieux que ce soit ton oncle.

CATARINA, *riant*. Et moi aussi.

DON HENRIQUE. Et, dis-moi... Dans la vie indépendante et aventureuse que tu mènes, n'as-tu rien à craindre de ces bandits et de leurs hommages?

CATARINA, *avec fierté*. La fille de leur ancien chef!.. Et puis, n'ai-je pas?.. (*Elle montre un poignard qu'elle porte à sa ceinture.*)

DON HENRIQUE. Je vois bien.

CATARINA. Qu'aucun d'eux n'oserait braver!

DON HENRIQUE. Aucun?

CATARINA. Sois tranquille!.. Ce n'est pas là que serait le danger!

DON HENRIQUE. Où donc serait-il?

CATARINA. Tu es bien curieux!

DON HENRIQUE. Non... Mais si belle et si fière... Je voudrais bien savoir si jamais ton cœur a parlé!.

CATARINA. Don Henrique, tu es le premier qui ait osé m'adresser une pareille demande.

DON HENRIQUE. Et tu crains d'y répondre?

CATARINA. Peut-être?

DON HENRIQUE. Et pourquoi donc?

SCENE VII.

LES MÊMES, REBOLLEDO.

REBOLLEDO. La voiture de M. le marquis est prête!

DON HENRIQUE. Déjà!

REBOLLEDO, *montrant un déjeuner que l'on porte sur une table, et que l'on place sur le devant du théâtre.* Et voici le chocolat de la senora.

DON HENRIQUE. Il a parbleu bonne mine.

REBOLLEDO, *à don Henrique*. La voiture..

DON HENRIQUE. C'est bien!.. Et moi qui vais me remettre en route... Je me rappelle justement que je suis à jeun!

CATARINA. Est-ce que monsieur le marquis daignera me faire l'honneur de partager mon déjeuner?.. Une tasse à M. le marquis! (*L'ouvrier qui a mis le chocolat sur la table apporte une tasse qu'il y place également.*)

DON HENRIQUE. Trop heureux d'une pareille bonne fortune..

CATARINA. Vous qui étiez si pressé!

DON HENRIQUE. Je reste, senora; je reste!.. (*A part, s'asseyant.*) C'est charmant!

DUO.

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE, *à part.*
Le doux tête-à-tête!
Le joli repas!
Ma bouche discrète
N'en parlera pas!
Mais près d'elle, à table,
Etre en ce moment,
Ah! c'est admirable!
Ah! c'est ravissant!

CATARINA, *à part.*
L'heureuse conquête!
Le joyeux repas!
Sa bouche discrète
N'en parlera pas;
Mais, voir à ma table
Seigneur si galant,
Ah! c'est admirable!
Ah! c'est ravissant!

DON HENRIQUE, *la regardant.*
Quel feu dans ses beaux yeux rayonne!

CATARINA, *lui versant du chocolat.*
Comment le trouvez-vous?

DON HENRIQUE.
Très-bon!
(*A part.*)
Quelque fabricant de Bayonne
Dont on pilla la cargaison.

CATARINA, *lui offrant des gâteaux.*
Votre seigneurie en veut-elle?

DON HENRIQUE, *à part.*
Que ces doigts sont fins et jolis!
Que cette main est blanche et belle,
Pour commander à ces bandits!

CATARINA, *à Rebolledo, qui lui offre une assiette.*
Non, grand merci de votre zèle.
Vous ne mangez pas?

DON HENRIQUE.
Je fais mieux.
(*A demi-voix, lui montrant Rebolledo.*)
Mais cet oncle, en valet fidèle,
Ne vous quitte donc pas des yeux!

CATARINA, *à Rebolledo.*
Laissez-nous.

REBOLLEDO, *hésitant et regardant don Henrique.*
Mais. . mais...

CATARINA.
Je le veux!

ENSEMBLE.
Le doux tête-à-tête!
Le joli repas!
Ma bouche discrète
N'en parlera pas!
Mais près d'elle, à table,
Narguer ce brigand,
Ah! c'est impayable!
Ah! c'est ravissant!

CATARINA.
L'heureuse conquête!
Le joyeux, etc.

DON HENRIQUE, *examinant Catarina, qui regarde autour d'elle avec inquiétude.*
D'où viennent le trouble et la crainte
Que je crois lire dans tes yeux?
Est-ce la force ou la contrainte
Qui te retiennent en ces lieux?
S'il est vrai, pour briser ta chaîne
Et pour t'arracher de leurs bras,
Je brave tout!

CATARINA.
T'exposer au trépas,
Pour moi, que tu connais à peine!
Que dis-je? hélas! que tu connais trop bien!

DON HENRIQUE.
Cela t'étonne?

CATARINA.
Non; d'un cœur tel que le tien,
C'est bien, c'est généreux, et je t'en remercie.
Mais...

DON HENRIQUE.
Eh bien?

CATARINA, *hésitant.*
Mais...
(*Riant.*)
Votre tasse est finie!

ENSEMBLE.

CATARINA.
Adieu, seigneur, il faut partir;
Je n'oserais vous retenir.
Votre cousine vous attend,
Et du départ voici l'instant.

DON HENRIQUE.
Eh quoi! déjà, déjà partir?
De te parler, j'ai le loisir;
Il n'est pas tard, et j'ai le temps,
Encore... encor quelques instants!
Oui, je veux te faire connaître
Le danger que tu cours près d'eux.

CATARINA.
Et croire à vos discours peut-être,
Serait encor plus dangereux!

DON HENRIQUE.
Moi .. moi, qui voudrais te rendre
A l'honneur, à la vertu!

CATARINA.
Pensez-vous que vous entendre
En soit le moyen?

DON HENRIQUE.
Que dis-tu?

CATARINA.
Que vous prêchez avec tant de sagesse,
Que je voudrais vous écouter sans cesse!
Mais. . mais...

DON HENRIQUE.
Eh bien!

CATARINA.
Mais...

ENSEMBLE.

CATARINA, *lui faisant la révérence.*
Adieu, seigneur, il faut partir;
Je n'oserais vous retenir
Votre cousine vous attend,
Et du départ voici l'instant!
Partez, partez.. l'on vous attend!

DON HENRIQUE.
Eh quoi! déjà, déjà partir, etc.

SCENE VIII.

LES MÊMES, REBOLLEDO, *descendant l'escalier du fond.*

REBOLLEDO.
Partir! c'est impossible, à présent!

DON HENRIQUE.
Que dit-il?

Impossible que je m'en aille !
Je reste ainsi... je passe ici la nuit,
Ou sur la terre ou sur la paille,
Sans gêne, sans façon, et comme vous voudrez!

REBOLLEDO.

Vous l'aviez bien prévu... nous sommes entourés.

DON HENRIQUE.

Grand Dieu !

REBOLLEDO.

Par une troupe nombreuse et fidèle.

DON HENRIQUE, *courant à Catarina.*

Ah! je vous défendrai... Venez...

CATARINA.

Vous, Sandoval!

DON HENRIQUE.

Elle a dit vrai .. M'aller battre pour elle,
Et surtout avec eux!.. je suis fou... c'est égal!

CATARINA, *qui a parlé bas à Rebolledo.*

Tu m'entends?

REBOLLEDO, *à demi-voix.*

Très-bien!

DON HENRIQUE, *à part.*

C'est égal!

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE.

La piquante aventure
Ah! dans aucun roman,
Je n'ai lu, je le jure,
Pareil événement.

CATARINA ET REBOLLEDO.

La fâcheuse aventure!
C'est terrible, vraiment;
Et, pour nous, je le jure,
Je crains le dénoûment!

(A la fin de cet ensemble, au moment où Mugnoz et ses compagnons descendent l'escalier du fond. Rebolledo entre dans le souterrain à droite.)

SCENE IX.

LES MÊMES, MUGNOZ, BARBARIGO, PLUSIEURS FAUX MONNAYEURS, *descendant l'escalier du fond.*

CHŒUR.

Aux armes! aux armes!
Frayons-nous un passage à travers leurs soldats!

CATARINA.

Je le défends.. point de sang, de combats.

MUGNOZ.

Je les ai vus ; ce sont, dit-on, deux cents gendarmes,
Par l'ordre du ministre, envoyés contre nous.

DON HENRIQUE, *étourdiment.*

Par mon oncle!

CATARINA, *à demi-voix.*

Taisez-vous!

MUGNOZ.

De plus, l'officier qui les guide
Est un chef jeune, intrépide,
Don Sébastien d'Aveyro...

DON HENRIQUE, *de même.*

Mon ami!

CATARINA, *de même.*

Taisez-vous!

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE.

La piquante aventure!
Ah! dans aucun roman, etc.

CATARINA.

La fâcheuse aventure, etc.

MUGNOZ ET LE CHŒUR.

La terrible aventure!
C'est vraiment effrayant;
Et je crains, je le jure,
Un fâcheux dénoûment.

MUGNOZ

Comment donc faire? et de cette montagne,
Par quel moyen sortir avec notre or?

SCENE X.

LES MÊMES, REBOLLEDO.

REBOLLEDO, *passant au milieu d'eux.*

Un bon ange vous accompagne;
Catarina sur vous veillait encor;
Elle avait tout prévu d'avance.
Silence! silence!
De vous sauver, voilà le seul moyen!
Silence! silence!
Écoutez bien!

CHŒUR.

C'est l'ermite de la chapelle,
Ce sont les frères du convent.
Prosternez-vous, chrétiens fidèles,
Priez, priez, d'un cœur fervent,
Avec les moines du couvent!

REBOLLEDO, *aux moines*

Gravissez ces degrés... sortez par l'ermitage,
Et tous, les yeux baissés, d'un pas tranquille et lent,
A travers les soldats passez dévotement.
Eux-mêmes s'inclinant, vous livreront passage
Ainsi qu'à vos trésors, désormais à couvert
Sous la châsse de saint Hubert.

TOUS, *avec force.*

Viva! viva
Catarina!

REBOLLEDO, *les faisant taire.*

Silence!

TOUS, *à demi-voix.*

C'est l'ermite de la chapelle, etc.

REBOLLEDO, *à Catarina, lui montrant le souterrain.*

Nous, par la voûte souterraine,
De Lisbonne au plus tôt reprenons le chemin.

DON HENRIQUE, *à Catarina, qui fait un pas pour sortir.*

Me sera-t-il permis de vous offrir la main?

CATARINA, *souriant.*

Non.. ne prenez pas cette peine.

DON HENRIQUE, *insistant.*

J'y tiens...

REBOLLEDO.

Que Monseigneur ne se dérange pas!
Et pour peu qu'à ses jours il tienne,
Qu'il se garde, surtout, d'accompagner nos pas.
(Sur un geste de Rebolledo, plusieurs moines appuient sur la poitrine de don Henrique des mousquetons cachés sous leurs robes.)

DON HENRIQUE.

Quand on s'y prend ainsi, l'on n'a plus rien à dire.
Vous le voulez?.. je reste là!
Je n'irai pas plus loin! Désolé, senora,
De ne pouvoir vous reconduire.

TOUS.

Marchons! marchons!

REBOLLEDO ET CATARINA.

Partons!

CHŒUR, *à demi-voix.*

C'est l'ermite de la chapelle,
Ce sont les frères du couvent.
Prosternez-vous, chrétiens fidèles,
Priez, priez, d'un cœur fervent,
Avec les moines du couvent!

DON HENRIQUE, *à part.*

La piquante aventure!

Ah! dans aucun roman,
Je n'ai lu, je le jure,
Pareil événement!
C'est charmant! c'est charmant!

(La procession monte lentement les degrés du fond, portant la châsse. Rebolledo et Catarina sortent par le souterrain à droite. Don Henrique, toujours caché en joue par les mousquets, salue respectueusement. Une partie des moines est sur l'escalier, l'autre moitié se dispose à les suivre.)

ACTE DEUXIÈME.

Un riche salon, dans le château de Coïmbre. Porte au fond; deux portes latérales; fenêtre à droite. Un clavecin.

SCENE PREMIERE.

DON SÉBASTIEN, DIANA, *entrant ensemble.*

DON SÉBASTIEN, *avec dépit.* Eh bien, senora, que vous disais-je?..

DIANA, *tristement.* Eh bien, don Sébastien?..

DON SÉBASTIEN. Depuis deux jours, don Henrique est arrivé au château!

DIANA. Eh! mon Dieu! oui.

DON SÉBASTIEN. Et vous avez beau me dire de ne pas m'effrayer... tout se dispose pour votre mariage, votre père donne ce soir un concert et un bal, toute la noblesse des environs y est invitée... et pourquoi?.. pour signer à votre contrat!

DIANA. Je le sais bien!.. puisque me voilà en grande toilette...

DON SÉBASTIEN. Et vous avez eu le cœur de vous parer, de vous faire belle!..

DIANA. Par ordre de mon père!

DON SÉBASTIEN. Et malgré vos promesses, vous n'avez encore rien dit à votre cousin?

DIANA. Ce n'est pas ma faute!.. il est si bon, si aimable, si confiant, que je n'ose pas... je ne sais comment lui dire: Je ne vous aime pas.

DON SÉBASTIEN. Ah! c'est que vous l'aimez, c'est évident!

DIANA. Plût au ciel!.. car je ne serais pas malheureuse comme je le suis... je ne me reprocherais pas ma trahison... car c'en est une, quand on a été élevé ensemble... quand on a promis de se marier.. de s'aimer toujours... et que, six ans après, on n'aime plus son cousin.. bien mieux, qu'on en aime un autre... voilà qui est affreux, voilà de ces choses qu'on n'ose s'avouer à soi-même... et vous voulez que je le dise à don Henrique.

DON SÉBASTIEN. Oui, sans doute... dans son intérêt... car enfin, si vous ne le lui apprenez que le lendemain de son mariage...

DIANA. Eh bien! Monsieur, vous qui parlez, pourquoi ne pas lui confier vous-même ce qui en est?

DON SÉBASTIEN. Moi! à qui deux fois il a sauvé la vie!.. moi qui, officier de fortune, lui dois toute ma position... moi, enfin, en qui il a tant de confiance, qu'à son départ il m'a chargé de veiller sur vous... d'empêcher qu'on ne vous fît la cour!

DIANA. Et vous vous en êtes si bien acquitté, que personne ne pouvait approcher de moi, excepté vous!

DON SÉBASTIEN. Pour mon malheur! c'est là ce qui m'a perdu... et moi qui n'ai ni fiefs, ni domaines à vous offrir, comment puis-je, aux yeux de votre père, du premier ministre, vous disputer à don Henrique, son neveu, le plus élégant, le plus aimable et surtout le plus riche seigneur du royaume... si, encore, je pouvais me battre avec lui!

DIANA. Je vous le défends.

DON SÉBASTIEN. Si au moins nous avions la guerre!.. je me distinguerais... j'arriverais, ou je me ferais tuer! Mais non, rien ne me réussit, pas même cette expédition dont votre père m'avait chargé contre les bandits de l'Estramadure... je n'ai pas même pu les joindre.. heureusement pour eux, car, dans ma colère, je n'aurais pas fait de quartier!..

DIANA. Allons, calmez-vous... et laissez-moi vous faire part de quelque espérance!

DON SÉBASTIEN. Dans ce moment, puis-je en avoir encore?..

DIANA. Oui, Monsieur! puisque j'en ai!

DUO.

DIANA.

Mon cousin qui, dans tous les temps,
Se distinguait par sa folie,
Depuis deux jours a des moments
De tristesse et de rêverie!

DON SÉBASTIEN.

Il rêve à vous.

DIANA.

Il le dirait peut-être,
Et n'en dit rien... jamais il ne me fait la cour!

DON SÉBASTIEN.

Est-il vrai?

DIANA.

Pas un mot, pas un seul mot d'amour!
Ce n'est pas naturel...

DON SÉBASTIEN.

C'est juste!

DIANA.

Il était maître
De fixer le jour de notre hymen,
Car mon père avait dit: on ce soir ou demain!

DON SÉBASTIEN.

Il a dit: aujourd'hui!

DIANA.

Non, il a dit: demain!

ENSEMBLE.

En effet,
C'est un fait,
Un trait
Qui paraît
Parfait,
Et l'on peut concevoir
Encor quelqu'espoir!
Preuve évidente,
Qui m'enchante!
Et rend le bonheur
A mon cœur!
En effet,
C'est un fait, etc.

DON SÉBASTIEN.

Vous croyez donc que s'il est insensible,

DIANA.

C'est qu'une autre a su le charmer.

DON SÉBASTIEN.

Une autre! oh! non, c'est impossible!
Lui! votre fiancé .. cesser de vous aimer!

DIANA, *naïvement.*

Il faut bien que quelqu'un commence;
J'ai cru que c'était moi... jugez de mon bonheur!
Si c'était lui! par cette heureuse chance,
De mon père et de sa fureur
Je n'ai plus rien à craindre...

DON SÉBASTIEN, *d'un air de doute.*

Oui, oui, mais don Henrique?

DIANA.

Plus le moment approche et plus, sur mon honneur,
est sombre et mélancolique.

DON SÉBASTIEN, *étonné.*

Sombre et mélancolique!

ENSEMBLE, *avec joie*.

En effet,
C'est un fait,
Qui pour nous paraît parfait, etc.

DIANA, *regardant au fond*. Tenez, tenez .. il vient de ce côté, avec mon père qui lui parle, et il n'a pas l'air de l'écouter.

SCENE II.

LES MÊMES, CAMPO MAYOR, DON HENRIQUE.

CAMPO MAYOR. Oui, mon neveu, il faut que nous soyons demain à Lisbonne, où ma présence est indispensable pour la cérémonie du couronnement, pour le serment que nous devons prêter... et surtout pour les comptes de régence que je dois rendre, et dans lesquels, j'ose le dire, j'ai fait preuve d'habileté et de talent!

DON HENRIQUE, *rêvant*. C'est inconcevable!

CAMPO MAYOR, *étonné*. Comment cela, s'il vous plaît?

DON HENRIQUE, *sortant de sa rêverie*. Pardon, mon oncle, il ne s'agit pas de vous, mais d'une idée fixe... un rêve qui me poursuit!

CAMPO MAYOR. C'est là ce qui te tourmente?

DON HENRIQUE. Oui, mon oncle... j'en suis honteux... j'en rougis... C'est absurde d'y penser, et malgré moi, ce maudit rêve me poursuit toujours... Un air fier des yeux superbes .. un pognard... et une grâce... un charme inconnu. . voilà mot pour mot l'exacte vérité Comprenez-vous?

CAMPO MAYOR. Moins qu'auparavant!.. mais croyez-vous donc qu'un homme d'État tel que moi ait le temps de s'occuper de rêves!.. Ce soir, le contrat .. et je vous sais gré, don Sébastien, d'avoir fait diligence pour y assister... Quelle nouvelle de votre expédition?

DON SEBASTIEN. J'ai battu, d'après vos ordres, toutes les montagnes de l'Estramadure... et je n'ai rien trouvé!

CAMPO MAYOR. Ça ne m'étonne pas!.. les ministres mes collègues ont fait un grand bruit d'une troupe de bandits et de faux monnayeurs... je les ai laissé dire . mais j'avais mon idee, et la voici : c'est qu'il n'y a pas de brigands... il n'y en a pas!.. (*A don Henrique*) Es-tu de mon avis?

DON HENRIQUE, *vivement*. Oui, mon oncle!.. et si vous voyez toujours aussi juste...

CAMPO MAYOR. Toujours!.. et la preuve, c'est qu'on n'a rien trouvé!

DON SEBASTIEN. On m'avait surtout indiqué les environs de l'ermitage de Saint-Hubert.. je m'y suis tenu en embuscade toute une journée sans voir personne!

DON HENRIQUE. Personne!

DON SEBASTIEN. Qu'une procession de pénitents blancs, qui sortaient de l'ermitage et portaient la châsse du saint... j'ai fait porter les armes à mes soldats.

DON HENRIQUE, *riant*. En vérité?

DON SEBASTIEN. Et je les ai fait mettre à genoux!

DON HENRIQUE, *riant*. A genoux!.. celui-là est trop fort!

DON SEBASTIEN. Et pourquoi donc?

DON HENRIQUE, *riant* Rien: . je ne peux pas dire... mais c'est que... des archers ou des carabiniers à genoux, presentes armes!.. laisse-moi rire. . je t'en prie!

DON SEBASTIEN, *à Diana*. Allons! le voilà maintenant d'une gaieté...

DON HENRIQUE. C'est le seul parti à prendre... Ne songeons plus à cela. . ne songeons qu'à la joie, au plaisir, et à ma cousine, que j'aime .. que j'épouse!.. (*A Diana*.) Oui , ma petite Diana... oui, avec la permission de mon oncle, je t'aime... je t'aime! (*A part*.) A force de le lui dire, je me le persuaderai peut-être.

DON SEBASTIEN, *à demi-voix, à Diana*. Vous l'entendez?

DON HENRIQUE. Et puis, ce soir, un concert, un bal, du bruit, du tapage... c'est ce qu'il me faut.. (*A part*.) Ça vous étourdit! on n'a plus le temps de penser! (*Haut*.) Et je ne sais pas pourquoi l'on ne commence pas!

CAMPO MAYOR. Voici, grâce au ciel , tout le monde qui arrive... la noblesse de province, tous gentilshommes campagnards , qui n'ont jamais été à la cour, et sont trop heureux de venir voir le ministre dans ses terres.

SCENE III.

LES MÊMES , SEIGNEURS ET DAMES DES ENVIRONS , PLUSIEURS DOMESTIQUES.

CHŒUR.

Du plaisir qui nous appelle ,
C'est le rendez-vous joyeux;
Et de l'amitié fidèle ,
Nous vous apportons les vœux.
Au plus noble!
(*A Diana*.)
A la plus belle !
Nous venons offrir nos vœux!

CAMPO MAYOR, *à Diana et à don Henrique*.

Allons, ma fille, allons, mon gendre,
Par vous le concert doit s'ouvrir;
Ensemble l'on veut vous entendre.

DIANA , *baissant les yeux*.

Je suis prête à vous obéir!
Que dirons-nous?

DON HENRIQUE.

Mon choix sera le vôtre.

DIANA. *prenant un papier de musique sur le clavecin*.

Ce boléro!

DON HENRIQUE.

Très-bien! s'il est de votre goût!
Le Brigand !
(*Avec humeur*.)
Encore un!.. J'en rencontre partout!
Bien différent de Sébastien!
Un autre
Ne vous conviendrait pas?

DIANA.

J'aime mieux celui-ci.

DON HENRIQUE, *lisant le titre*.

Le Brigand du Rocher Noir! C'est joli ! Voici!

NOCTURNE, *à deux voix*.

Dans les défilés des montagnes ,
Sous la voûte du Rocher noir...

(*Un courrier entre en ce moment , remet des dépêches au comte, et sort avec Sébastien, qui ne le quitte pas et semble l'interroger*.)

CAMPO MAYOR, *ouvrant les dépêches*.

De mes collègues les ministres ,
Des dépêches...
O ciel!

DON HENRIQUE, *à Campo Mayor*.

Eh! mais, sont-elles donc
Fâcheuses et sinistres?

CAMPO MAYOR.

Non pas!

DON HENRIQUE.

Heureuses?

CAMPO MAYOR.

Non!

(*Montrant la porte de l'appartement à gauche*.)

J'entre en mon cabinet, car il faut que je donne
Des ordres... Je reviens; mais, surtout, que personne
Ne se dérange.. Je le veux!
(*A don Henrique et à Diana*.)
Continuez!

(*A part , se dirigeant vers la porte à gauche , relisant les dépêches*.)

Si c'est vrai, c'est affreux!..

DON HENRIQUE ET DIANA.

Dans les défilés des montagnes,
Sous la voûte du Rocher noir...

DON SÉBASTIEN, *rentrant par la porte du fond et s'adressant à Campo Mayor, qui va entrer dans son cabinet.*
Presque aux portes de ce domaine,
Une riche voiture est brisée ..
TOUS.
Ah! grands dieux!
DON SÉBASTIEN.
Et les voyageurs, fort en peine,
Demandent pour une heure ou deux,
L'hospitalité.
CAMPO MAYOR.
Soit! qu'ils viennent... Le ministre
Lui-même aurait voulu les recevoir...
(*A Sébastien.*)
Chargez-vous de ce soin.
(*Sébastien s'incline et sort.*)
CAMPO MAYOR, *à Diana.*
Et toi, c'est ton devoir.
Ma fille, accueille-les...
(*Montrant le cabinet.*)
Pendant que j'administre...
(*Il entre dans le cabinet.*)
DON HENRIQUE, *sa musique à la main.*
A moins d'un coup du sort, impossible à prévoir,
(*Montrant son papier.*)
Des défilés de la montagne,
Nous ne sortirons pas ce soir!
Allons, ma gentille compagne
ENSEMBLE.
Dans les défilés des montagnes,
Sous la voûte du Rocher noir...
Jeunes filles de nos campagnes,
Gardez-vous de passer le soir!..

SCENE IV.

LES MÊMES. *Pendant que don Henrique et Diana chantent auprès du clavecin et que tout le monde est assis autour d'eux, paraît sent à la porte du fond, en habits de voyage,* REBOLLEDO, *tenant sous son bras la cassette qu'on a vue au premier acte;* CATARINA, *à qui* DON SÉBASTIEN *donne la main à leur entrée; les personnes qui sont assises veulent se lever, Catarina fait un geste de la main pour qu'on ne se dérange pas, et, surtout, pour qu'on n'interrompe pas les chants, et elle vient doucement se placer sur un fauteuil au bord du théâtre, à gauche; don Sébastien et Rebolledo se tiennent debout derrière elle.*

DON HENRIQUE, *qui chantait, l'aperçoit en ce moment en face de lui.*
O ciel!..
(*Balbutiant en chantant.*)
Jeunes filles des campagnes...
Des campagnes...
DIANA.
Qu'avez-vous donc?
DON HENRIQUE.
Moi? rien!
Je n'y vois plus!
Ou j'y vois mal!
(*Chantant.*)
Dans les défilés des montagnes...
Des montagnes...
Je m'y perds!
DIANA.
Mon cousin... c'est vous qui n'allez plus!
DON HENRIQUE, *hors de lui.*
Non, non, mais à mes yeux tout est trouble et confus
ENSEMBLE.
DON HENRIQUE.
O surprise nouvelle!
Elle est là, je la vois;
Et je frémis pour elle,
Et de trouble et d'effroi.
CATARINA ET REBOLLEDO.
O surprise nouvelle!
C'est lui que je revoi!
Mais, discret et fidèle,
Il gardera sa foi!
DIANA, SÉBASTIEN ET LE CHOEUR, *montrant Henrique.*
Oui, malgré tout son zèle,
Il s'embrouille, je croi,
Sa musique nouvelle
Lui cause cet effroi!
CATARINA, *à Diana qui veut rester près d'elle.*
Non, nous serions désolés d'interrompre
Ce concert délicieux.
Continuez, de grâce!
DIANA.
Eh quoi, près de ces lieux,
Votre chaise vient de se rompre?..
CATARINA.
Eh! oui, vraiment, un accident,
Qui de nos postillons prouve la maladresse.
Je voyageais avec mon intendant.
DON HENRIQUE *vivement, et montrant Rebolledo.*
Ah! Monsieur est intendant?
REBOLLEDO, *saluant.*
De madame la comtesse.
TOUTES LES DAMES, *à demi-voix.*
Ah! c'est une comtesse?
REBOLLEDO, *à haute voix.*
La comtesse de Villa-Flor!..
DON HENRIQUE, *à part.*
Allons, autre mensonge encor!
CATARINA, *à Diana*
Et je viens implorer la bonté protectrice ..
DON HENRIQUE. *à haute voix, et avec intention.*
Du comte de Campo Mayor,
Du ministre de la justice...
CATARINA ET REBOLLEDO, *à part.*
Ah! grand Dieu!
DON HENRIQUE, *de même.*
C'est chez lui que vous êtes!
CATARINA, *à part.*
J'entends!
DON HENRIQUE, *bas, à Catarina.*
Et si vous m'en croyez, n'y restez pas longtemps!
ENSEMBLE.
DON HENRIQUE.
O surprise nouvelle, etc.
REBOLLEDO ET CATARINA.
O surprise nouvelle, etc.
DIANA ET DON SÉBASTIEN, *regardant Catarina.*
Qu'elle est aimable et belle!
Ah! chacun, je le croi,
Serait heureux, près d'elle,
De vivre sous sa loi!
DIANA, *s'adressant à don Henrique.*
Allons, mon cher cousin, et pour la senora...
CATARINA, *à part, souriant.*
Son cousin!.. C'est, alors, la belle Diana.
DIANA.
Achevons donc notre romance.
CATARINA.
Que de bontés!.. J'écoute.
DON HENRIQUE.
Oh! non! je ne pourrais...
DIANA.
Et pourquoi donc?
DON HENRIQUE, *jetant le papier sur le clavecin.*
Elle est trop difficile!

CATARINA, *prenant le papier qu'elle parcourt des yeux.*
Eh! mais,
Rien n'est plus simple... et, je le pense,
Tout le monde la chanterait.

DIANA, *vivement.*
Vous, sans doute?

CATARINA, *souriant.*
Mais, oui... si j'étais nécessaire,
Mais je ne le suis pas!

DIANA.
Vous l'êtes, en effet,
Car mon cousin refuse: et c'est là le salaire
Que j'attends de votre bonté,
Comme prix, senora, de l'hospitalité.

REBOLLEDO, *voulant la retenir.*
Mais, Madame...

DON HENRIQUE, *à part.*
Elle accepte! Ah! grand Dieu! quelle audace!..
Lorsque mon oncle est là... quand on peut les saisir!
Ah! c'est d'un aplomb qui me passe,
Et pour elle me fait frémir!

NOCTURNE ET BOLÉRO, *à deux voix.*

CATARINA ET DIANA.
Dans les défilés des montagnes,
Sous la voûte du Rocher noir,
Jeunes filles de nos campagnes,
Gardez-vous de passer le soir!
Là, presque invisible,
Se cache, dit-on,
Un brigand terrible:
L'effroi du canton!
Qui seul, de sa bande,
Pouvant tout oser,
Jamais ne demande
Rien qu'un seul baiser!
Chacun a ses doutes
Sur l'audacieux...
Mais nous disons toutes:
C'est un amoureux!
Tra la, la, la, la!

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE, *à demi-voix à Catarina.*
Assez, assez! mon oncle peut vous voir!
Assez, assez!.. hâtez-vous de partir!

CATARINA.
Tra la, la, la, la!
La, la, la, la, la!

CHŒUR.

Douce voix qui vient de nous ravir,
Ah! que de charmes et de plaisir!

DON HENRIQUE, *de même, à Catarina.*
Ah! c'est vouloir tenter le sort!
Assez!

DIANA, *qui l'entend.*
Comment, assez!

DON HENRIQUE, *tout haut et feignant de se tromper.*
Je voulais dire: Encor!

CATARINA ET DIANA.
Oui, toujours il guette
Les minois fripons;
Gaîment, il arrête
Les jeunes tendrons.
Et quand, au passage,
On vient s'exposer,
Pour droit de péage,
Il veut un baiser!
Chacun a des doutes
Sur l'audacieux;
Mais nous disons toutes:
C'est un amoureux!
Tra la, la, la, la!

DIANA, *à Catarina.*
Vous avez avec moi, charmante senora,
Daigné chanter, et c'est beaucoup déjà;
Mais tant de complaisance est par vous prodiguée,
Qu'ici je voudrais bien vous entendre à présent,
Seule!

DON HENRIQUE, *vivement, à Diana.*
Y pensez-vous?.. C'est abuser...

CATARINA.
Non, vraiment!
Je ne suis pas du tout fatiguée!
(*Elle chante seule.*)
Ah! je veux briser ma chaîne,
Disait le bel Ivan!
Tu causes trop de peine,
Amour, va-t'en!
Il s'envolait déjà,
Ivan le rappela...
Ah! ah! ah! ah! ah!
Qui le maudit, toujours y reviendra...

DON HENRIQUE, *bas, à Catarina.*
Prenez garde! je frémis .. c'est assez!

CATARINA.
Allons, n'ayez pas peur,
Calmez votre frayeur.

DON HENRIQUE.
Mais, mon oncle....

CATARINA.
Il ne vient pas!
Tra la, la, la, la!

DON HENRIQUE.
Mais s'il vient?

CATARINA.
Il m'applaudira!

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE, *à Catarina.*
Assez, assez!.. hâtez-vous de partir!
Assez, assez!.. mon oncle va venir!

CATARINA.
Tra la, la, la, la, la, la, la, la, la!

CHŒUR.

Douce voix qui vient nous ravir,
Quel charme heureux et quel plaisir!

DON SÉBASTIEN ET LES ASSISTANTS, *entourant Catarina.* C'est charmant! c'est délicieux!

CATARINA. Vous êtes trop bons!

DON HENRIQUE, *à part.* Elle reçoit leurs compliments avec une aisance et un sang-froid...

REBOLLEDO, *qui a entendu don Henrique.* Madame la comtesse y est habituée.

DIANA. Le bal commence dans les salons à côté... et si, pendant les deux heures qu'elle nous donne, la senora voulait accepter une danse française ou une valse...

CATARINA. Je vous remercie.

DON HENRIQUE, *à part.* C'est bien heureux!.. j'ai cru qu'elle allait encore accepter!

DIANA, *à Rebolledo, montrant la table de jeu.* Monsieur voudrait-il jouer? (*A don Sébastien.*) Don Sébastien, offrez à Monsieur une carte ou des dés.

DON HENRIQUE, *à part, montrant Sébastien qui s'assied à un trictrac avec Rebolledo.* Le malheureux va se faire duper! ou, s'il gagne, on le paiera en fausse monnaie... Et ne pouvoir l'avertir!.. n'importe! ayons l'œil sur lui.. car il y a ici tant d'or et de diamants, que cela m'effraie pour mes nouvelles connaissances!..

DIANA, *à Catarina, la conduisant à une table à droite, où sont déjà les dames.* Aimez-vous mieux, ainsi que ces dames, parcourir ces gravures, ces livres et ces gazettes?

CATARINA, *à Diana.* On ne m'avait pas trompée, en me parlant de la belle Diana comme de la personne la plus gracieuse et la plus aimable!

DIANA, *qui a ouvert une gazette.* Ah! Mesdames, voici dans la gazette de l'Estramadure, l'aventure la plus bizarre et la plus amusante... Une histoire de voleurs!

TOUTES LES DAMES. De voleurs!.. ah! quel plaisir!

DON HENRIQUE, *à part.* C'est comme un fait exprès!.. je n'entendrai parler que de cela!

DIANA, *lisant.* C'est un nommé Pédro... un domestique...

DON HENRIQUE, *à part.* Le mien.

DIANA. Qui fait un récit effroyable de ce qu'il a vu.

DON HENRIQUE. Un poltron... un menteur...

DIANA, *lisant.* Du tout... séparé de son maître et tombé par hasard dans une caverne de brigands, près l'ermitage Saint-Hubert...

DON SÉBASTIEN, *qui joue avec Rebolledo.* Saint-Hubert.. des brigands!.. ce n'est pas pas possible!...

REBOLLEDO, *froidement.* Et pourquoi donc?.. ça n'est pas si rare!

DON SÉBASTIEN. Eh bien! Monsieur, moi qui vous parle, je n'ai pas pu en rencontrer un seul...

REBOLLEDO. C'est jouer de malheur!

DON HENRIQUE, *avec intention.* C'est vrai... car on en a souvent sous la main...

CATARINA, *à don Henrique, qui se trouve près d'elle.* Seigneur cavalier... prenez garde!

DON HENRIQUE. O ciel!

CATARINA, *montrant le bas de sa robe.* Vous froissiez ma robe...

DON HENRIQUE. Pardon, senora... je ferai attention... je vous le promets!..

CATARINA, *froidement.* J'y compte... (*Se retournant vers Diana, qui continue de lire.*) Eh bien, Madame?

DIANA. Eh bien!.. tombé dans un précipice, ce domestique, par une espèce de soupirail formé entre les rochers, a plongé dans l'intérieur de la caverne, où il ne distinguait qu'imparfaitement les objets... aussi, n'a-t-il vu qu'une partie de ces brigands... et il en a compté jusqu'à quatre mille!..

REBOLLEDO, *vivement.* Il n'y en a seulement pas le quart! (*Se reprenant, et à don Sébastien.*) je le suppose.

DIANA. Ce n'est rien encore!.. voici l'admirable, le romanesque... et ce qui va piquer votre curiosité au dernier point... Devinez quel est le chef de ces brigands!

DON SÉBASTIEN. Quelque vieux contrebandier échappé des présides?

DIANA. Du tout! (*A Catarina.*) Cherchez un peu.

CATARINA. Je ne trouve jamais rien!

DON SÉBASTIEN. C'est comme moi.

REBOLLEDO, *à don Sébastien.* Ah! vous ne trouvez rien?

DIANA. Eh bien! Mesdames, c'est une femme!

TOUTES LES DAMES. Une femme!

DIANA. Une très-jolie femme!

CATARINA. Bah! les voyageurs exagèrent toujours... (*A don Henrique.*) Qu'en dit monsieur le marquis?

DON HENRIQUE, *hors de lui.* Je dis... je dis... que c'est d'une audace à vous renverser, à vous confondre!

DON SÉBASTIEN. Il a raison... c'est impossible!

DIANA, *lisant.* Pédro l'a vue... vue de ses propres yeux!.. et la preuve, c'est qu'il en donne le signalement le plus exact et le plus minutieux... il est là!

DON HENRIQUE, *à part.* O ciel! (*Voulant prendre la gazette.*) Donnez, ma cousine... donnez-le-moi...

DIANA, *la serrant.* Du tout... je le garde pour mon père .. qui peut et qui doit en tirer parti!

DON HENRIQUE. Mais vous ne pouvez pas voir M. le comte, qui est renfermé là... dans son cabinet...

DIANA. Qu'importe?. je vais le lui porter, et lui présenter Madame...

CATARINA, *à part.* O ciel! (*Haut.*) Pardon! je ne suis pas en costume de bal...

DIANA. N'est-ce que cela?.. je vais vous faire donner un appartement... le mien, si vous le voulez? (*On entend un prélude de contredanse.*)

DON SÉBASTIEN. Une sarabande! c'est le bal qui commence.

TOUT LE MONDE. Le bal!

PLUSIEURS DAMES, *à Diana.* Venez-vous, Mademoiselle?

DIANA. Oui, Mesdames... je suis invitée .. (*Cherchant.*) par qui donc?..

DON HENRIQUE, *avec embarras.* Serait-ce par moi?

DIANA, *de même.* Je ne crois pas.

DON HENRIQUE. Ni moi non plus!.. (*Bas, et vivement, à Sébastien.*) Dis que c'est toi!

DON SÉBASTIEN, *étonné.* Pourquoi donc?..

DON HENRIQUE, *de même.* Dis toujours!

DON SÉBASTIEN, *à Diana.* C'est moi, senora... c'est moi!

DIANA. C'est vrai.. je me le rappelle... et vous demande pardon de l'avoir oublié... Venez-vous?

DON SÉBASTIEN. Je vous suis. (*Diana sort avec toutes les dames, pendant que l'orchestre continue le prélude. Sébastien se rapprochant vivement de don Henrique.*) Est-ce que ce bal, est-ce que ce mariage te contrarieraient?..

DON HENRIQUE. Par exemple!

DON SÉBASTIEN. Tu peux me le dire, à moi, ton ami!

DON HENRIQUE. Du tout!.. ma cousine est charmante!.. (*Regardant Catarina.*) et ne fût-ce que pour éloigner à jamais!..

DON SÉBASTIEN. Quoi donc?

DON HENRIQUE. Je te parle de la contredanse, dont je viens de me débarrasser... Mais ce mariage... il le faut!.. il le faut!..

DON SÉBASTIEN. Tu dis cela avec fureur!..

DON HENRIQUE. C'est que je suis furieux!.. c'est que je suis fou... amoureux fou de ma cousine... Va donc... va donc! elle t'attend... et surtout ne la quitte pas!..

DON SÉBASTIEN. Oui, mon ami, j'y vais! (*Il sort et ferme la porte du salon.*)

SCENE V.

DON HENRIQUE, *qui a reconduit Sébastien jusqu'à la porte du salon;* CATARINA, *assise à droite.*

DON HENRIQUE, *redescendant en scène.* Comment! tu es encore là, tranquillement!.. tu ne te hâtes pas de partir et de disparaître?

CATARINA, *froidement.* Rien ne presse!.. il faut bien attendre que ma voiture soit réparée!..

DON HENRIQUE. Tu ne sais donc pas les dangers qui te menacent?

CATARINA, *de même.* Si vraiment!.. mais où serais-je plus en sûreté que dans la maison même du ministre de la justice?..

DON HENRIQUE, *à part.* Elle a encore raison!.. (*Haut.*) Mais comment ne t'es-tu pas enfuie avec tes compagnons?.. car, si je me le rappelle, ils doivent être embarqués... eux et leurs trésors!..

CATARINA. Eh bien! alors, il n'y a plus de fausse monnaie dans le royaume!.. De quoi te plains-tu?

DON HENRIQUE. Pourquoi ne les as-tu pas suivis?.. pourquoi es-tu ici?..

CATARINA. D'abord, la question n'est pas galante!.. et puis, j'avais probablement quelque affaire importante qui me retenait... quelque projet.

DON HENRIQUE. Encore quelque projet coupable!.. quelque ruse! quelque fourberie!..

CATARINA, *avec fierté.* Sandoval!

DON HENRIQUE. Ah! l'indignation te sied bien!.. après tous les mensonges que tu m'as faits!.. Ce Rebolledo, que tu disais ton oncle... et qui maintenant est ton intendant!

CATARINA, *riant.* L'un n'empêche pas l'autre!.. Si je prends mon oncle pour intendant, c'est une économie.

DON HENRIQUE. Avoue plutôt qu'il n'est ni l'un ni l'autre!

CATARINA. C'est possible!

DON HENRIQUE. Quel est-il donc, alors?.. ton fiancé?.. ton mari?

CATARINA, *riant*. Lequel aimes-tu le mieux?

DON HENRIQUE, *avec colère*. Ah! si je le savais!.. j'irais à l'instant vous livrer tous les deux!

CATARINA, *froidement*. Je t'en défie!

DON HENRIQUE. Et qui m'en empêcherait?

CATARINA. Ta promesse!.. tu l'as juré!.. et dans le peu de temps que nous avons passé ensemble, j'ai vu sans peine que tu étais un galant homme... un homme d'honneur... et je suis tranquille!..

DON HENRIQUE. Tranquille! dans un état pareil!.. mais moi, qui n'y suis pour rien... c'est-à-dire, qui, malgré moi, suis votre confident et votre complice... je sentais tout à l'heure comme un battement de cœur... comme une sueur froide à l'idée seule de vous voir reconnus et arrêtés devant tout ce monde!.. je tremblais... je tremble encore pour vous!..

CATARINA, *vivement, lui prenant la main*. C'est vrai!

DON HENRIQUE. Oui, oui, partez! allez-vous-en!.. car depuis que vous êtes ici, je n'existe plus... je ne sais ni ce que je dis, ni ce que je fais... et au trouble, à la terreur que j'éprouve, je croirais presque, si ce n'était profaner un tel nom et un tel sentiment, je croirais presque que je vous aime!

CATARINA, *froidement*. Je l'ai bien vu!

DON HENRIQUE. Non, non!.. cela n'est pas... ce n'est pas possible... ce serait trop indigne... trop honteux... va-t'en, te dis-je!.. va-t'en! .

CATARINA. Tu as raison... Toi, don Henrique de Sandoval, tu ne peux pas sans rougir jeter les yeux sur moi!.. ce soir, d'ailleurs, on signe ton contrat avec une personne de haute naissance... tu dois l'aimer... tu l'aimes!..

DON HENRIQUE. Eh bien! non .. je ne l'aime pas!.. c'est ce dont j'enrage... je ne l'aimerai jamais... je le sens maintenant .. et l'honneur et la probité me défendent de contracter une union qui ferait mon malheur et le sien!.. Écoute, Catarina, écoute-moi... nous sommes seuls, et personne ici ne peut me voir rougir... si tu veux, je te cache à tous les yeux... je t'emmène à Lisbonne... tu oublieras le passé... je l'oublierai moi-même... cet or! ces parures! ces richesses que tu aimes tant... je te les prodiguerai... à toi ma fortune entière!.. mon existence .. mon amour!

CATARINA, *avec fierté*. Moi! votre maîtresse!

DON HENRIQUE. Silence!.. je veux t'arracher au châtiment... à la honte qui te menacent!.. tu ne fus qu'égarée... et ma voix rappellera dans ton âme des sentiments d'honneur et de vertu que tu es faite pour connaître et pour comprendre... oui, tu abjureras tes erreurs passées... tu les oublieras.. tu deviendras une honnête fille... (*Voyant qu'elle détourne la tête.*) et déjà, je le vois, tu es émue.... tu pleures.. (*Catarina se retourne en riant.*) Non... tu ris... tu ris de moi!. ah! c'est indigne!.. et je te déteste!..

CATARINA. Et vous avez tort, Monseigneur... Je vous remercie de vos bonnes intentions... Mais je ris de vous entendre me parler de vertu, en me proposant d'y manquer!

DON HENRIQUE. Elle a raison!

CATARINA. Moi, bohémienne, j'ai de l'honneur à ma manière. . et jamais je ne serai votre maîtresse... passe pour être votre femme!

DON HENRIQUE, *avec indignation*. Ma femme!

CATARINA. Mais, rassurez-vous, je refuserais.

DON HENRIQUE. Tu refuserais?

CATARINA. Pour vous, don Henrique... pour vous, qui méritez mieux que Catarina la bohémienne... car vous êtes un bon et loyal jeune homme... que j'estime, que j'aime... autant que je puis aimer... Et si mon amitié ne vous paraissait pas trop audacieuse... ou trop indigne... je vous prierais d'en recevoir un gage... un souvenir... Cette bague...

DON HENRIQUE. Donne.

CATARINA. Mais votre cousine peut-être s'en offenserait?

DON HENRIQUE. Non, non... car désormais ce mariage est impossible... Je le lui dirai. Donne, te dis-je... (*Il prend la bague et aperçoit Diana, qui entre par le fond.*) Dieu! c'est elle!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DIANA.

DIANA. Pardon, senora, de vous avoir abandonnée aussi longtemps .. je dansais, et j'espère bien que vous suivrez mon exemple... Dans mon appartement, qui vous attend, vous trouverez toutes mes parures de bal, que je mets à votre disposition.

DON HENRIQUE. Impossible, ma cousine!.. La senora me disait tout à l'heure qu'elle avait hâte de partir.

DIANA. Je viens alors lui annoncer une mauvaise nouvelle.. fort heureuse pour nous... Sa voiture ne peut être réparée que demain, très-tard.

CATARINA. Ah! mon Dieu! Je vois alors, comme vous dites, qu'il faut me résigner...

DIANA. Et danser.

CATARINA, *gaiement*. Et danser!

DON HENRIQUE. Quoi! vous pourriez?..

CATARINA. Adieu, monsieur le marquis... adieu, senora. Je reviens.

SCÈNE VII.

DON HENRIQUE, DIANA.

DUO.

DIANA.
Savez-vous, mon cousin, un fait bien étonnant?
Nous n'avons pas encor dansé de la soirée.

DON HENRIQUE.
J'y pensais... j'allais vous inviter.

DIANA.
Vraiment

DON HENRIQUE.
De tant d'adorateurs vous êtes entourée,
Qu'on n'osait approcher...

DIANA.
Je suis prête... J'entends
Commencer une sarabande...
Partons.

DON HENRIQUE.
C'est, ma cousine, une faveur bien grande!

DIANA.
C'est pour moi, mon cousin, un plaisir des plus grands!

ENSEMBLE.
Ah! si j'osais. Allons! du courage et du cœur!
Près d'un cousin,
Pour un cousin, pourquoi cette frayeur?
De la franchise... Aussi, pourquoi trembler?
Il faut tout dire... allons, il faut parler!

DON HENRIQUE.
Vous tenez donc beaucoup à cette sarabande?

DIANA.
Et vous, mon cher cousin?

DON HENRIQUE.
Moi, je vous le demande.

DIANA.
Pas beaucoup.

DON HENRIQUE.
Moi non plus.. et puis j'aurais, je crois,
A vous parler.

DIANA.
C'est comme moi

DON HENRIQUE.
Eh bien! nous voilà seuls.

DIANA.
C'est rare... et j'ai l'idée
Qu'au lieu d'aller danser, peut-être il vaudrait mieux
DON HENRIQUE.
Rester...
DIANA.
M'y voilà décidée.
DON HENRIQUE.
Et causer.
DIANA.
Causons donc.
DON HENRIQUE.
Tous les deux.
DIANA.
Tous les deux.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Voici l'instant! Allons! du courage et du cœur!
Près d'un cousin, etc.
DIANA.
Allons! dites... je vous écoute.
DON HENRIQUE.
Dites vous-même...
DIANA.
Il est plus naturel
Que ce soit vous qui commenciez...
DON HENRIQUE.
Sans doute.
Eh bien! donc, senora, je vous adore...
DIANA, *à part.*
O ciel!
DON HENRIQUE.
C'est-à-dire... je vous aime
De tout mon cœur!
DIANA.
Et moi de même.
DON HENRIQUE.
Mais, voyez-vous, à part moi, je me dis
Qu'il faut, d'abord. .
DIANA.
C'est aussi mon avis ..
DON HENRIQUE.
Par la franchise il faut qu'on brille!
DIANA.
C'est juste!
DON HENRIQUE.
Eh bien?
(On entend sonner chez le ministre.)
Mon oncle!
DIANA.
Ah! Dieu, que c'est gênant!
On ne peut un instant
S'expliquer en famille!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ah! quel malheur! Allons, du courage et du cœur!
Pour un cousin, etc.

SCENE VIII.

LES MÊMES, CAMPO MAYOR.

CAMPO MAYOR. Enfin, et, grâce au ciel, mes ordres sont donnés et mes courriers expédiés dans toutes les directions... Je suis à vous maintenant pour toute la soirée!

DON HENRIQUE. Les dépêches que vous avez reçues sont donc bien importantes?

CAMPO MAYOR. Plus que je ne peux te dire!.. Imagine-toi que les ministres mes collègues, qui forment avec moi le conseil de régence, m'ont écrit que, par un attentat audacieux, inouï, on avait enlevé à Lisbonne, et dans le palais même, tous les diamants de la couronne.

DON HENRIQUE. Est-il possible?

CAMPO MAYOR. Les plus beaux diamants de l'Europe, qui, de temps immémorial, étaient renfermés sous triple serrure dans le coffre royal... Des sommes immenses, incalculables!

DIANA. Et comment un pareil vol a-t-il été commis?

CAMPO MAYOR. C'est ce qu'on ne peut s'expliquer!.. Mais les coupables ne sont point encore sortis du royaume... peut-être même n'ont-ils pas encore quitté Lisbonne... et je viens d'ordonner sur toute la route la surveillance la plus active... Défense de fournir des chevaux à personne... Défense de laisser passer aucune voiture, excepté la mienne, dont les armes sont connues ainsi que ma livrée... et pour peu que le plus léger indice nous mette seulement sur la trace...

DON HENRIQUE, *serrant la main de Campo Mayor.* Disposez de moi, mon cher oncle... et comptez sur mon activité, mon zèle...

CAMPO MAYOR, *lui prenant la main.* Ah! mon Dieu! qu'as-tu donc là?

DON HENRIQUE. Rien... une étincelle de peu de prix.

CAMPO MAYOR. De peu de prix, dis-tu!.. Eh! mais, je ne me trompe pas... je la reconnais... je ne connais que cela... C'est la Brésilienne!

DIANA. Que dites-vous?

CAMPO MAYOR. Un des diamants de la couronne... une étincelle renommée par son éclat... et qui dans la nuit éclairerait comme une escarboucle... *(Voulant éteindre les bougies.)* Tu vas voir.

DON HENRIQUE. Non, non, c'est inutile, et je vous crois.

CAMPO MAYOR. Comment est-elle en ton pouvoir?

DON HENRIQUE. Je ne sais..... je l'ai achetée dernièrement.

CAMPO MAYOR. D'un des voleurs... c'est certain!.. Nous voilà sur la trace... Quel est-il?

DON HENRIQUE, *hésitant.* C'est... c'est... un marchand de Coïmbre.

CAMPO-MAYOR. Lequel?

DON HENRIQUE. C'est dans la grande rue qui mène au château.

CAMPO MAYOR. Ce riche magasin... Samuel Mendosa le joaillier...

DON HENRIQUE. C'est possible... je ne connais pas... Après cela, il se peut que lui-même ne soit pas coupable.

CAMPO MAYOR. Eh! n'importe! on peut toujours l'arrêter.

DON HENRIQUE. Mais, mon oncle...

CAMPO MAYOR. Ça ne peut pas faire de mal... On arrête toujours, quitte à s'informer après... à connaître après ses vendeurs, ses affidés, ses complices... car ils doivent être une bande.

DIANA. Ah! mon Dieu! si c'était celle de la Catarina, ces bandits de l'Estramadure?

DON HENRIQUE. Qui n'existent pas, mon oncle le disait lui-même ce matin...

CAMPO MAYOR. Oui, mais, depuis ce matin...

DON HENRIQUE. Impossible!

CAMPO MAYOR. N'importe! il faut voir.

DIANA. Mon père a raison... il faut voir.

DON HENRIQUE. De quoi vous mêlez-vous?.. Est-ce que cela regarde les femmes, les demoiselles?.. Et cette sarabande que nous devions danser, l'avez-vous oubliée?

DIANA. Eh bien! par exemple! vous y aviez renoncé... je veux d'abord montrer à mon père l'article du journal où l'on parle de la Catarina... où l'on donne son signalement.

DON HENRIQUE. Est-ce que mon oncle a le temps?.. occupé comme il est... Ne parlait-il pas de prendre des informations sur Samuel Mendosa?..

CAMPO MAYOR. C'est juste! je vais expédier un alguazil à cheval, pour l'arrêter.

DON HENRIQUE. Ce n'est pas cela que je disais!

CAMPO MAYOR. Et tu as raison de m'y faire penser!.. je vais signer l'ordre... *(Il s'assied, et en écrivant il dit à Diana.)* Mets ce journal sur ma table, dans mon cabinet... car dans ce moment, tu vois que je n'ai pas le temps.

DON HENRIQUE, *à Diana.* Il n'a pas le temps!

DIANA. N'est-ce que cela?.. je vais vous le lire!..

DON HENRIQUE. Pour l'empêcher d'écrire... pour le troubler... il va en faire arrêter un autre.

DIANA. Du tout! (*Lisant.*) « La Catarina est une jeune « et jolie femme, qui a des cheveux blonds et des yeux « bleus!

DON HENRIQUE, *à Campo Mayor.* Mon oncle... et Samuel Mendoza?...

DIANA, *lisant.* « Des cheveux blonds, des yeux bleus!..

CAMPO MAYOR, *distrait, à don Henrique.* Samuel Mendoza a des cheveux blonds?..

DIANA, *lisant.* « La Catarina!..

DON HENRIQUE, *à Campo Mayor.* Et votre départ pour Lisbonne, vous n'y pensez pas?..

CAMPO MAYOR. Ce soir, après le contrat!.. Ma fille!..

DIANA, *lisant toujours.* « La Catarina!.. »

DON HENRIQUE, *à Diana.* Ecoutez donc votre père, qui vous parle...

CAMPO MAYOR. Tu donneras des ordres... tu commanderas ma voiture et mes chevaux, pour qu'après le contrat nous partions tous les deux.

DIANA. Oui, mon père!..

CAMPO MAYOR. Entends-tu!.. car demain de bon matin, il faut que je sois à Lisbonne.

DIANA, *parcourant le journal.* Ah! mon Dieu! quelle ressemblance! quelle rencontre!.. Est-ce possible?..

DON HENRIQUE, *à Campo Mayor qui s'est levé.* Venez, mon oncle... venez, je ne vous quitte pas... donnons cet ordre et d'autres encore... tous les ordres possibles.

CAMPO MAYOR. Tu as raison!.. hâtons-nous. (*Ils sortent vivement par le fond.*)

SCÈNE IX.

DIANA, *seule, lisant, avec effroi.* Mais oui... mais oui... c'est bien cela... tout à l'heure près de moi, je l'ai vue... voilà la peur qui me prend... et tout ce monde, ces deux ou trois cents personnes qui sont là... qui dansent, sans se douter de rien!.. nous ne sommes pas en sûreté!.. Au secours! au secours!

SCÈNE X.

DIANA, DON HENRIQUE, *rentrant par le fond.*

DON HENRIQUE. Taisez-vous! taisez-vous!

DIANA. Ah! mon cousin, que je suis heureuse de vous voir!.. venez me sauver la vie!

DON HENRIQUE. Silence!.. (*En ce moment, la Catarina entre par la droite, se place sur le canapé, derrière la table, et cachée par le dossier d'un fauteuil, de manière à n'être pas vue de Diana et de don Henrique.*)

DIANA. Vous ne savez pas que cette Catarina, cette femme horrible... non, qu'on dit si jolie... elle est ici!..

DON HENRIQUE. Quelle folie!..

DIANA. Voyez plutôt son signalement trait pour trait .. c'est elle.

DON HENRIQUE. Taisez-vous!

DIANA. C'est elle, je vous jure.

DON HENRIQUE, *lui arrachant le journal.* Ça n'est pas vrai.

DIANA, *lui montrant le journal.* Mais ce papier le prouve.

DON HENRIQUE, *le déchirant.* Il ne prouve rien! car il n'existe plus.

DIANA. Mais vous empêchez par là qu'on ne la reconnaisse .. qu'on ne l'arrête.

DON HENRIQUE. L'arrêter, dites-vous?.. Plutôt mourir!

DIANA. O ciel!

DON HENRIQUE. Et si vous m'aimez, ma cousine, si vous avez pitié de moi... vous ne direz rien. Vous garderez le silence! je vous en prie, je vous en conjure!..

DIANA. C'est vous qui la défendez... qui la protégez! (*Avec indignation.*) Est-ce que par hasard vous l'aimeriez?..

DON HENRIQUE, *hors de lui.* Vous l'avez dit!

DIANA, *cachant sa tête dans ses mains.* Ah!..

DON HENRIQUE. Il faut m'aider à l'éloigner .. à la sauver... (*Avec fureur, voyant qu'elle hésite.*) Vous m'aiderez, ou sinon!..

DIANA, *tremblante.* Eh bien! oui, mon cousin .. mais à une condition.

DON HENRIQUE. Toutes celles que vous voudrez... ma fortune, ma vie!..

DIANA. Je n'en demande pas tant!.. mais ce soir, quand il faudra signer le contrat, c'est vous qui refuserez?..

DON HENRIQUE. Je le promets!

DIANA. Qui direz : Non!

DON HENRIQUE. Je le jure!

DIANA. Devant mon père... devant le notaire!..

DON HENRIQUE. Devant le monde entier... mais vous la sauverez?..

DIANA. Et comment?..

DON HENRIQUE. Il faut qu'elle parte à l'instant même... et sa chaise de poste est brisée.

DIANA. Elle ne le serait pas, que ça reviendrait au même; car toutes les voitures sont arrêtées sur la route... excepté celle du ministre.

DON HENRIQUE. C'est celle-là qu'il faut prendre.

DIANA. Celle de mon père?

DON HENRIQUE. Il le faut! je le veux!.. On vous a chargée de donner des ordres... donnez-les .. que cette voiture soit prête pour elle... pour elle, entendez-vous!.. ou sinon je dis : Oui... je signe au contrat... je vous épouse!..

DIANA, *vivement.* Tout sera prêt, mon cousin!.. tout sera prêt.

DON HENRIQUE. A la bonne heure!.. Où pourra-t-elle vous attendre?..

DIANA. Là... dans le cabinet de mon père... personne n'y entre... il y a une seconde porte... un escalier dérobé qui donne sur la cour!..

DON HENRIQUE. Très-bien.

DIANA. Mais, à votre tour, songez au scandale, au danger et à la perdition de votre âme!..

DON HENRIQUE. Mais allez donc... allez donc!.. cette pauvre femme qu'il faut sauver!

DIANA. Cette pauvre femme, dites-vous? une femme épouvant... ah!.. (*Catarina s'est levée vers la fin de cette scène et a gagné le milieu du théâtre; Diana l'aperçoit, et reste toute tremblante, puis sur un geste de Catarina, elle s'enfuit sans retourner la tête.*)

SCÈNE XI.

DON HENRIQUE, CATARINA.

DON HENRIQUE, *à Catarina.* Quoi! tu étais là... comme un espion!.. il ne te manquait plus que ça!..

CATARINA. J'ai tout entendu...

DON HENRIQUE. Ne m'approche pas!.. va-t'en!

CATARINA. J'en suis encore émue et attendrie.

DON HENRIQUE. Et moi, je suis indigné et furieux... je te déteste, maintenant!.. j'aurais dû, peut-être... mais l'autre jour, et parmi ces brigands, tu m'as sauvé la vie.. c'est la seule chose que je n'oublierai pas!.. tiens, entre dans ce cabinet, et par une porte secrète tu sortiras... tu descendras dans la cour où une voiture t'attendra, toi et ton intendant... Eh bien! m'entends-tu, Catarina?.. à quoi penses-tu?

CATARINA. A toi!.. (*Avec curiosité.*) Je voudrais bien savoir si réellement tu refuseras, pour moi, de signer le contrat?

DON HENRIQUE. Voici mon oncle... va-t'en, Catarina... pour toi... pour ta vie!.. (*Catarina reste immobile.*) Eh bien! non... pour moi!..

CATARINA, *avec effusion.* Je t'obéis... (*Elle entre dans le cabinet.*)

DON HENRIQUE, *avec effroi, refermant la porte.* Adieu!..

SCENE XII.

DON HENRIQUE, CAMPO MAYOR, DON SÉBASTIEN, SEIGNEURS ET DAMES.

FINAL.

CAMPO MAYOR, *à quelques seigneurs.*

Oui, je pars cette nuit... Dans le poste où je brille,
On ne s'appartient plus... on se doit à l'Etat.
Mais avant tout, je veux qu'entre amis, en famille,
De ma fille, Messieurs, nous signions le contrat.

DON SEBASTIEN, *à part.*

Le contrat! plus d'espoir! Dieu! voici le notaire!

(*Le notaire paraît. Campo Mayor va au-devant de lui. Des valets apportent au milieu du théâtre une table et tout ce qu'il faut pour écrire. Le notaire s'y installe et écoute, en écrivant, les instructions que Campo Mayor lui donne à voix basse.*)

DON HENRIQUE, *près du cabinet, à part.*

L'on ne part pas! j'écoute et n'entends rien.

DON SÉBASTIEN, *apercevant Diana qui paraît.*

C'est elle!...

(*Bas.*)

C'en est fait! je vous perds!

DIANA, *gaiement, et regardant don Henrique.*

Au contraire!

DON SEBASTIEN, *à demi-voix.*

Mais voici le contrat!

DIANA, *de même.*

N'importe!

DON SÉBASTIEN.

Et le notaire!..

DIANA.

N'importe! tout va bien!

DON SEBASTIEN, *à part, avec colère.*

Quel air de joie et de conquête!

DON HENRIQUE, *à demi-voix, à Diana.*

Eh bien! la voiture?

DIANA, *de même.*

Elle est prête.

DON HENRIQUE, *de même.*

Alors, Catarina peut fuir?

DIANA, *de même.*

Sans doute.

(*Lui prenant la main.*)

Allons! du cœur!

DON HENRIQUE, *cherchant à se remettre.*

J'en aurai!

DIANA, *souriant.*

Comme il tremble!

A votre tour, tenez votre serment.

(*Tous deux causent à la gauche du théâtre.*)

DON SEBASTIEN, *les regardant avec dépit.*

C'est qu'ils ont l'air de s'adorer!

CAMPO MAYOR, *d'un air de triomphe.*

Vraiment,

Ils en ont l'air? Allons, voici l'instant.

(*Il leur montre le notaire, qui vient d'achever le contrat et qui lui présente la plume.*)

ENSEMBLE.

DON SÉBASTIEN.

Ah! je tremble, je frissonne;
Rien n'égale mon tourment,
L'espérance m'abandonne.
Voici le fatal moment!

CAMPO MAYOR.

De l'époux que je lui donne,
Je suis fier, je suis content.
D'un nouvel éclat rayonne
Mon nom, déjà si brillant.

DIANA, *regardant don Henrique.*

A l'espoir je m'abandonne.
Oui, je crois à son serment.
Et l'effroi que je lui donne,
Ne va durer qu'un moment

DON HENRIQUE, *regardant la porte à gauche*

Il faut, son salut l'ordonne,
Qu'elle s'éloigne à l'instant!
Ah! pour elle je frissonne,
Rien n'égale mon tourment.

CHŒUR, *montrant Campo Mayor.*

Au bonheur, il s'abandonne
Par cet hymen séduisant,
D'un nouvel éclat rayonne
Son nom, déjà si brillant!

CAMPO MAYOR, *présentant la plume à Diana.*

A toi, ma fille!

DON SÉBASTIEN, *à part.*

O ciel!

DIANA, *à demi-voix*

Ne craignez rien...

Je vous l'ai déjà dit: Tout va bien! tout va bien.

DON SEBASTIEN, *à part.*

Mais quelle est donc sa dernière espérance?
Je devine... Elle va refuser... Ah! grand Dieu!
Elle signe?..

CAMPO MAYOR, *à don Henrique.*

A vous, mon neveu.

DON SÉBASTIEN, *qui s'est rapproché d'elle d'un air triomphant.*

Perfide!

DIANA, *souriant.*

Tout va bien! Un peu de patience.

CAMPO MAYOR, *à don Henrique.*

C'est à vous de signer.

DON SEBASTIEN, *à part.*

Quel malheur est le mien!

DON HENRIQUE, *jetant la plume et redescendant la scène.*

Je ne le puis!

CAMPO MAYOR, *et les assistants qui l'entourent.*

O ciel!

DON HENRIQUE, *apercevant Catarina.*

Encore ici?

CATARINA, *avec tendresse et approbation.*

C'est bien! Merci! merci! merci!

DON HENRIQUE, *à part, avec effroi.*

Fuyez! fuyez!

DIANA, *bas, à don Sébastien.*

Je vous le disais bien...
Tout va bien! tout va bien!

(*Campo Mayor et les assistants descendent la scène en désordre.*)

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE.

Ah! j'en perdrai la tête!
Au diable le contrat!
Je brave la tempête,
Le scandale et l'éclat!
D'empêcher qu'on l'arrête
Quel est donc le moyen?
Je cherche dans ma tête,
Et je n'y trouve rien.
Ah! j'en perdrai la tête!
Quel tourment est le mien!

DON SEBASTIEN.

C'est à perdre la tête!
Ah! quel heureux éclat!
A sa voix tout s'arrête.

Ah! j'étais un ingrat!
Elle fut bon prophète;
Mais quel fut son moyen?
Je cherche dans ma tête,
Et ne devine rien!

CAMPO MAYOR.

C'est à perdre la tête!
Au moment du contrat,
Troubler, de cette fête
Et la pompe et l'éclat!
Quel scandale s'apprête!
Quel projet est le sien?
Je cherche dans ma tête,
Et je n'y trouve rien!
C'est à perdre la tête!
Non, je n'y comprends rien!

DIANA, *à don Sébastien.*

Ils en perdront la tête!
Il n'est plus de contrat,
Plus d'hymen, plus de fête!
Vous êtes un ingrat!
Ai-je été bon prophète!
Tout va bien! tout va bien!
Mais je serai discrète,
Et je ne dirai rien.
Ils en perdront la tête?
Tout va bien! tout va bien!

CHŒUR.

C'est à perdre la tête!
Au moment du contrat,
Troubler, de cette fête,
Et la pompe et l'éclat!
Quel scandale s'apprête!
Quel projet est le sien?
Je cherche dans ma tête,
Et je n'y trouve rien!

CAMPO MAYOR, *à son neveu.*

Vous parlerez... et d'une telle injure
Vous me direz le motif?

DON HENRIQUE.

Oui, plus tard!

(On entend le roulement d'une voiture.)

TOUS, *écoutant.*

Mais quel est donc ce bruit?

CAMPO MAYOR, *courant à une fenêtre.*

Comment! une voiture?
Lorsque j'ai défendu... C'est la mienne qui part!

DON HENRIQUE, *à part.*

Je respire! elle échappe au sort qui la menace.

CAMPO MAYOR, *qui vient de sonner, à Diana.*

Ma voiture qui part, que veut dire cela?

DIANA, *baissant les yeux.*

Je l'ai fait préparer...

CAMPO MAYOR.

Et qui donc a l'audace
De la prendre?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PLUSIEURS VALETS.

LES VALETS.

Une jeune et belle signora,
Par l'ordre de Mademoiselle.

CAMPO MAYOR, *regardant Diana.*

Qu'est-ce à dire?

LES VALETS.

Et, de plus, par le vôtre, dit-elle.

CAMPO MAYOR.

C'est faux!

DIANA, *s'enhardissant.*

C'est faux!

CAMPO MAYOR.

Ce sont d'insignes faussetés.

LES VALETS.

Elle et son compagnon lestement sont montés,
Puis elle a dit son nom en partant...

CAMPO MAYOR.

De grâce,
Quelle est cette impudente et belle senora?

LES VALETS.

La Caterina.

TOUS, *avec effroi.*

La Catarina!

CAMPO MAYOR.

Cette chef de bandits! Quel comble de l'audace!
Lorsque sa tête est mise à prix!
Partir dans ma voiture... à son aise, à ma place!

LES VALETS.

Avec une cassette.

CAMPO MAYOR.

Ah! grand Dieu! je frémis.
Si c'était...

DON HENRIQUE, *à part.*

Justement!

CAMPO MAYOR, *aux valets.*

Courez tous sur ses pas!
A qui la saisira, quinze mille ducats!

ENSEMBLE.

CAMPO MAYOR.

C'est à perdre la tête!
Pour un homme d'État.
Quel orage s'apprête!
Quel bruit et quel éclat!
Partez, et qu'on l'arrête;
Mais, comment? quel moyen?
Je cherche dans ma tête,
Et je ne trouve rien!

DON HENRIQUE.

C'est à perdre la tête!
Pour un homme d'État,
Quel orage s'apprête!
Quel bruit et quel éclat!
Il prétend qu'on l'arrête;
Mais, comment? quel moyen?
Il cherche dans sa tête,
Mais il ne trouve rien!

DIANA.

Ils en perdront la tête!
Il n'est plus de contrat, etc.

DON SÉBASTIEN.

C'est à perdre la tête!
Ah! quel heureux éclat! etc.

CHŒUR.

C'est à perdre la tête!
Au moment du contrat! etc.

CAMPO MAYOR.

Mais, je l'ai dit : Quinze mille ducats!
Partez! parlez! suivez ses pas!
(Tout le monde sort en désordre.)

ACTE TROISIÈME.

Un salon d'attente dans le palais de la reine, à Lisbonne. — Au fond, la salle du trône, séparée du salon d'attente par une colonnade; derrière les colonnes, de riches rideaux en velours, qui forment des portières à l'entrée du salon; à gauche du spectateur, trois grandes croisées, donnant sur la principale place de Lisbonne; à droite, les appartements particuliers de la reine. Une grande porte et deux latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON HENRIQUE, DON SÉBASTIEN.

DON HENRIQUE. Don Sébastien à Lisbonne... dans le palais de la reine.. et, comme moi, sans doute, attendant audience de Sa Majesté!

DON SÉBASTIEN. Eh! mon Dieu! oui... la compagnie que je commande est de service au palais... C'est aujourd'hui le couronnement de notre jeune souveraine! c'est aujourd'hui que le conseil de régence remet en ses mains le pouvoir... et, au commencement d'un règne, il est toujours facile d'obtenir...

DON HENRIQUE. Des grâces et des faveurs!

DON SÉBASTIEN. Je ne veux que justice...

DON HENRIQUE. Eh, mais! par le temps qui court, c'est déjà une grande faveur... ne l'obtient pas qui veut. A peine arrivé, il m'a été facile de voir que tout allait assez mal dans notre beau royaume du Portugal et des Algarves... des fonctionnaires qui ne reçoivent pas de traitement et vendent leur conscience... une armée qui n'est pas payée... des finances en si mauvais état, que la banqueroute est immanquable... Joli commencement de règne!

DON SÉBASTIEN. Eh mon Dieu!.. toi, qui ne pensais jamais qu'au plaisir, tu te lances dans les affaires d'Etat.. te voilà de la fronde et de l'opposition!

DON HENRIQUE. Oui... parce que... parce que je suis de mauvaise humeur.

DON SÉBASTIEN. Et de quoi?..

DON HENRIQUE. De tout!.. (*Avec embarras.*) Mais, dis-moi... toi qui es venu avec mon oncle et qui ne l'as pas quitté, tu ne pourrais pas me dire s'il a obtenu quelques renseignements sur cette femme, sur sa fuite?

DON SÉBASTIEN. Qui?.. La Catarina et ses complices?

DON HENRIQUE. Oui, mon ami... Est-on sur leurs traces? mon oncle, qui est ministre de la police, a-t-il découvert quelque chose?

DON SÉBASTIEN. Rien... absolument rien!..

DON HENRIQUE, *gaîment.* Je le reconnais là!.. ce n'est pas lui qu'on accusera d'attenter aux libertés publiques... il n'a jamais pu arrêter personne... Et Diana, sa fille, quelles nouvelles?..

DON SÉBASTIEN. Ah! mon ami!.. tu ne connais pas tous tes droits à mon dévouement et à ma reconnaissance... c'est par toi que j'existe encore... car, si ce mariage avait eu lieu... si tu avais épousé ta cousine... vois-tu bien, j'en serais mort!

DON HENRIQUE. Comment! c'était cela!.. Diana avait donc une inclination?

DON SÉBASTIEN. Oui, vraiment!

DON HENRIQUE. Et c'était toi?..

DON SÉBASTIEN. Cela te fâche?..

DON HENRIQUE. Au contraire... je suis ravi... enchanté... et si je peux vous aider, toi et Diana!..

DON SÉBASTIEN. Silence! on vient!

DON HENRIQUE. Quelque grand seigneur qui sollicite aussi?

DON SÉBASTIEN. Ton oncle et ta cousine...

SCENE II.

LES MÊMES, CAMPO MAYOR, DIANA.

CAMPO MAYOR, *saluant, puis reconnaissant son neveu.* Que vois-je?.. Don Henrique de Sandoval, qui ose se présenter à mes yeux...

DON HENRIQUE. Permettez, mon oncle... c'est vous qui vous présentez devant moi... car nous étions les premiers... nous attendons audience de Sa Majesté... La cour est un terrain neutre où toutes les haines ont leurs entrées... ce qui n'empêche pas de se donner la main.

CAMPO MAYOR, *le repoussant.* Jamais!.. Je venais ici avec ma fille .. La duchesse de Pombal, première dame d'honneur, veut bien la présenter à la reine, qui croyait la trouver mariée...

DON HENRIQUE. Il ne tiendra qu'à vous... car voici un jeune gentilhomme qui l'aime... et qui en est aimé...

CAMPO MAYOR. O ciel!..

DON SÉBASTIEN. Mon ami!..

DIANA. Mon cousin... (*A demi-voix.*) Et mon père, qui ne savait pas...

DON HENRIQUE. Eh bien! il le sait maintenant.

CAMPO MAYOR. Monsieur, je ne dis pas que l'alliance de don Sébastien d'Aveyro ne soit fort honorable; qu'il fasse fortune, qu'il monte en grade, et nous verrons... Mais, pardon, nous avons, en ce moment, des affaires tellement graves et difficiles...

DON SÉBASTIEN. Puis-je vous y servir!.. mon sang et ma vie sont à vous.

CAMPO MAYOR. Eh mais! voilà une occasion d'arriver... donnez-nous les moyens de retrouver les diamants de la couronne...

DON HENRIQUE ET DIANA, *à part.* O ciel!..

CAMPO MAYOR. Et l'on n'aura rien ici à vous refuser.

DON SÉBASTIEN, *avec joie.* Est-il possible!.. et comment?..

CAMPO MAYOR. En arrêtant la Catarina ou ses complices...

DON HENRIQUE. La Catarina!..

CAMPO MAYOR, *à Sébastien.* Dont l'audace passe toutes les limites. Imaginez-vous qu'en arrivant à Lisbonne, j'ai trouvé dans la cour de mon hôtel, ma chaise de poste qu'elle m'avait renvoyée.

DON HENRIQUE. En vérité!..

CAMPO MAYOR. Avec ces mots : Je vous remercie de votre voiture que j'ai trouvée excellente et bien meilleure que la mienne.

DON SÉBASTIEN. La Catarina est donc ici, à Lisbonne?.. soyez tranquille... je pars...

DON HENRIQUE, *effrayé, le retenant.* Permets donc... tu ne sais seulement pas...

DON SÉBASTIEN. N'importe... je réussirai!.. Que j'aie le moindre indice... que je sois seulement sur leurs traces...

SCENE III.

LES MÊMES, L'HUISSIER DE LA CHAMBRE.

L'HUISSIER, *annonçant.* Son excellence le comte Antonio Las Morillas de Fuentès. (*Paraît Rebolledo, richement habillé, portant des plaques et des cordons. Les acteurs sont placés dans l'ordre suivant : Sébastien, le premier à gauche, sur le devant du théâtre; Campo Mayor, remontant au fond, au-devant de Rebolledo, qui est placé le troisième, Diana et don Henrique, à droite.*)

QUINTETTE.

DIANA, *l'apercevant.*

O ciel!

DON HENRIQUE, *l'apercevant.*

O ciel!

(*Rebolledo se retourne à gauche et salue don Sébastien.*)

DON SÉBASTIEN, *de même.*

O ciel!

(*Il le suit quelque temps des yeux avec stupéfaction, puis, voyant Campo Mayor, qui lui parle à voix basse.*)

Ah! vous connaissez donc,
Vous êtes bien sûr de connaître
Le comte de Fuentès?

CAMPO MAYOR.

En aucune façon.
Les Fuentès sont connus par eux-mêmes..

DON SÉBASTIEN, *à part*

Peut-être...

CAMPO MAYOR, *à Rebolledo.*

Noble maison, je crois, du Beira,

REBOLLEDO.
Oui, Monseigneur.
CAMPO MAYOR.
Descendant de don Sanche?
REBOLLEDO, *froidement.*
Nous sommes, nous, Fuentès de Tavira.
CAMPO MAYOR.
Alors, c'est une autre branche.
Je n'ai pas eu l'honneur de vous voir, je le crois,
A la cour.
REBOLLEDO, *froidement.*
M'y voici, pour la première fois...
DON SÉBASTIEN, *à part, le regardant.*
Plus de doute, c'est lui!
CAMPO MAYOR.
Vous y venez, je pense,
Pour le couronnement?
REBOLLEDO, *de même.*
Oui, j'y suis invité,
La reine, ce matin, m'attend en audience.
DON SÉBASTIEN, *à part.*
O ciel! ce n'est pas lui!
DON HENRIQUE, *à part, regardant Rebolledo.*
D'une telle impudence,
Je ne puis revenir...
(A don Sébastien qui le tire par son habit.)
Qu'est-ce?
DON SÉBASTIEN, *à demi-voix, lui montrant Rebolledo.*
De ce côté,
Regarde...
DON HENRIQUE.
Eh bien?
DON SÉBASTIEN.
Eh bien! cette figure,
Le comte Antonio Las Merillas Fuentès
De Tavira... ne t'offre pas les traits
D'un coquin, d'un fripon...
DON HENRIQUE, *à part, avec effroi.*
O ciel! Non, je te jure!
DON SÉBASTIEN, *de même.*
De l'intendant de la Catarina!..
DON HENRIQUE, *haussant les épaules.*
Allons donc!
DON SÉBASTIEN.
Mais regarde...
DON HENRIQUE.
Allons donc!
DON SÉBASTIEN.
Je t'assure
Qu'il lui ressemble.
DON HENRIQUE.
Moi, je ne vois pas cela.
DON SÉBASTIEN, *s'échauffant.*
Quoi! ces traits...
DON HENRIQUE, *de même.*
Non, mon cher...
DON SÉBASTIEN.
Quoi! son air, sa tournure...
DON HENRIQUE.
Pas le moindre rapport.
DON SÉBASTIEN.
C'est frappant!
DON HENRIQUE.
Nullement.
Pas le moindre rapport, et tu rêves, vraiment.

ENSEMBLE.
DON SÉBASTIEN.
Je ne sais si je veille,
Ressemblance pareille
Me semble une merveille,
Et tient du fabuleux;
Au trouble que j'éprouve,
C'est lui, tout me le prouve,
Et moi seul, je le trouve,
Et moi seul, j'ai des yeux.
DON HENRIQUE ET DIANA.
Oui, d'honneur, il sommeille,
Tais-toi, je te conseille;
Ressemblance pareille
Ne frappe pas mes yeux.
Ici, tout vous te prouve,
Chacun vous désapprouve,
Et personne ne trouve
Ce rapport merveilleux.
REBOLLEDO.
Oui, ce monsieur sommeille,
Insistance pareille
Me semble une merveille,
Et tient du fabuleux.
Ici, tout vous le prouve,
Chacun vous désapprouve,
Et personne ne trouve
Ce rapport merveilleux.

CAMPO MAYOR.
Quel est donc ce débat?..
DON SÉBASTIEN.
A vous, je m'en rapporte,
Ne vous semble-t-il pas que ce noble hidalgo
Ressemble, trait pour trait, et d'une étrange sorte,
A celui qui s'en vint chez vous, incognito,
Et l'autre soir vous demander asile!
CAMPO MAYOR.
Je n'en puis pas juger... car je ne l'ai pas vu!
DON SÉBASTIEN.
C'est vrai!
CAMPO MAYOR.
Mais il est facile
A ma fille qui t'a reçu...
Et qui peut, je le pense, en parler mieux qu'un autre.
DON SÉBASTIEN.
Monseigneur a raison, oui, parlez, senora...
DON HENRIQUE, *bas, à Diana.*
J'ai tenu mes serments, n'oubliez pas le vôtre.
DON SÉBASTIEN, *à Diana, lui montrant Rebolledo.*
Qu'en dites-vous?
DIANA, *d'un air étonné.*
Quoi donc?
DON SÉBASTIEN.
Ne trouvez-vous pas là
Les traits de l'intendant de la Catarina?
DIANA, *haussant les épaules.*
Allons donc!
DON SÉBASTIEN.
Regardez!
DIANA, *de même.*
Allons donc!
DON SÉBASTIEN.
Je vous jure...
Qu'il lui ressemble...
DIANA.
Moi, je ne vois pas cela...
DON SÉBASTIEN, *s'échauffant.*
Quoi! ses traits?..
DIANA.
Pas un seul.
DON SÉBASTIEN, *de même.*
Quoi! son air, sa tournure?
DIANA.
Pas le moindre rapport!
DON SÉBASTIEN.
C'est frappant!
DIANA.
Nullement,
Pas le moindre rapport... et vous rêvez, vraiment!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

DON SEBASTIEN.
Je ne sais si je veille,
Ressemblance pareille, etc.

DIANA ET DON HENRIQUE.
Oui, d'honneur, il sommeille.
Tais-toi, je te conseille, etc.

REBOLLEDO ET CAMPO MAYOR.
Oui, ce monsieur sommeille.
Insistance pareille, etc.

DON SEBASTIEN.
Eh! oui, morbleu! j'entre en fureur!
Chacun me traite ici d'insensé, de rêveur,
Je n'ai jamais dit que son excellence
Fût cet homme... j'ai dit que cette ressemblance
Était grande....

TOUS.
Allons donc!

REBOLLEDO, *avec une douloureuse émotion.*
C'est possible, en effet...
Permettez... n'est-ce pas un fort mauvais sujet?

DON SEBASTIEN.
Justement... un fripon...

DON HENRIQUE.
D'une impudence extrême,

DON SEBASTIEN.
Que nous poursuivons...

REBOLLEDO, *froidement.*
Moi de même!

TOUS.
Que dit-il?

REBOLLEDO.
Je venais prier Sa Majesté
Pour qu'il fût, par son ordre, au plus tôt arrêté
Et renfermé... notre honneur le commande!

CAMPO MAYOR, *avec intérêt.*
Quoi! vraiment?

REBOLLEDO.
Les plus nobles maisons
Ont souvent, par malheur, d'indignes rejetons.

CAMPO MAYOR.
C'est un parent?

REBOLLEDO.
Très-proche!

DON SEBASTIEN.
Un frère!
Je demande

REBOLLEDO.
Qu'on brise là...

DON SEBASTIEN.
Pardon, Monsieur, je suis confus
De mon étourderie et de mon imprudence...

REBOLLEDO, *avec dignité.*
Je pardonne, Monsieur...

DON SEBASTIEN, *à don Henrique.*
Parbleu! la ressemblance
A présent ne m'étonne plus!

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE ET DIANA, *à part.*
Voilà, je l'avoue,
Un fripon hardi,
Qui de nous se joue
Et nous brave ici!
Ni ciel, ni justice,
Ne le font trembler.
Et moi, son / sa complice,
Je ne puis parler!

REBOLLEDO.
Voilà, je l'avoue,
Un moyen hardi;
Du ciel je me loue;
Il prend mon parti!
Oui, cet artifice
A beau le troubler,
Il est mon complice
Et ne peut parler!

CAMPO MAYOR.
Voilà, je l'avoue,
Un trait inouï,
Mais, moi, je vous loue
D'en agir ainsi!
C'est un sacrifice,
Mais, sans reculer,
C'est à la justice
Qu'il faut l'immoler!

DON SEBASTIEN, *à part.*
Voilà, je l'avoue,
Un hasard maudit,
Le sort qui me joue,
Toujours me trahit!
Son nouveau caprice
Vient de m'aveugler,
Et son injustice
Semble m'accabler!

SCENE IV.

LES MÊMES, UN HUISSIER.

CAMPO MAYOR.
Notre reine est visible, on peut entrer, je pense?

L'HUISSIER DE LA CHAMBRE, *paraissant.*
Sa Majesté ne reçoit point.

DON HENRIQUE, *à Sébastien.*
Nous espérions pourtant une audience!

L'HUISSIER.
Impossible, à présent!

CAMPO MAYOR, *aux deux jeunes seigneurs.*
Eh! oui; sur plus d'un point
Nous avons à causer...

L'HUISSIER, *l'arrêtant respectueusement.*
Sa Majesté la reine
Ne reçoit que le comte Antonio Morillas
De Fuentès...

DON HENRIQUE.
Qu'entends-je? ah! j'ose y croire à peine!

TOUS.
Que dit-il?

DON HENRIQUE.
Je reste... et je ne m'en vais pas!

TOUS.
Mais c'est manquer aux ordres de la reine!

DON HENRIQUE.
N'importe! je ne puis laisser ma souveraine
En tête-à-tête ainsi...

REBOLLEDO, *froidement.*
Pourquoi donc, Monseigneur?

DON HENRIQUE, *hors de lui.*
Il le demande encor!

DON SEBASTIEN.
Daignez nous en instruire!

DON HENRIQUE, *furieux et prêt à parler.*
Eh bien! c'est que... je dois...
(S'arrêtant, à part.)
Non... je n'ai rien à dire.
Non, je ne puis parler... et ma juste fureur...
(Haut.)
Venez, venez... sortons...
(A part.)
Mais, du moins, dans mon zèle,
Et proche de ces lieux, je veillerai sur elle!..

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

DON HENRIQUE ET DIANA.
Voilà, je l'avoue,
Un fripon, etc.

CAMPO MAYOR.
Voilà, je l'avoue,
Un trait, etc.

REBOLLEDO.
Voilà, je l'avoue,
Un moyen, etc.

DON SEBASTIEN.
Voilà, je l'avoue,
Un hasard, etc.

SCENE V.

REBOLLEDO, L'HUISSIER.

L'HUISSIER. Sa Majesté vous ordonne de rester dans ce salon, où elle va se rendre.

REBOLLEDO, *seul*. La reine va venir!.. On a beau ne pas être poltron.. cela fait quelque chose de se trouver pour la première fois face à face avec une majesté! Allons! allons, remettons-nous... J'ai eu de plus mauvais moments dans ma vie... Et quant à ce rapport que je dois présenter à Sa Majesté avec les pièces à l'appui .. il me semble que, si ce n'est le style, rien n'y manque... je le crois, du moins... (*Relisant.*) « Rapport à la reine. — Madame, le « 12 octobre dernier, j'étais dans les prisons de l'inqui« sition. » (*S'arrêtant.*) Était-ce bien le 12?.. oui, car le lendemain 13, mauvais jour, je devais être brûlé sur la grande place de Lisbonne... Ce sont de ces détails qu'on n'oublie pas!.. (*Continuant.*) « La porte de mon cachot « s'ouvrit, je vis paraître une jeune dame enveloppée dans « une mante. — Vous êtes Rebolledo le bohémien?. — « Oui, senora. — On vous offrit votre grâce, à la condi« tion de nommer vos complices, et vous avez refusé? — « Oui, senora. » L'inconnue jeta alors sur moi un regard qui semblait me dire : C'est bien! . et continua . « Rebol« ledo, vous êtes condamné par l'inquisition pour avoir « fabriqué de la fausse monnaie et, de plus, pour avoir « imité à s'y méprendre des pierreries et des diamants... « le tout par des moyens magiques et diaboliques ..» (*S'interrompant.*) Tout uniment avec du génie et du strass... Ils ne connaissent pas encore ça, eux autres... (*Continuant.*) « L'inconnue me montra alors un diamant « véritable et de la plus belle eau. — Pourriez-vous par« venir à l'imiter? — Ici, c'est difficile.. mais dans les « montagnes de l'Estramadure, où j'ai mes ateliers et mes « ouvriers, tous bohémiens comme moi.. . — On vous don« nera ce qu'il faut... » (*S'interrompant.*) J'ai oublié de mettre que... quelques jours après, mon ouvrage était achevé .. et de manière, j'ose le dire, à étonner ma protectrice, qui ne pouvait plus distinguer le modèle de la copie .. (*Continuant.*) « Écoutez-moi, me dit-elle. Je suis « dame d'honneur de la princesse Maria Francesca, qui « bientôt sera proclamée reine... Bientôt les trois régents « nommés par son père lui remettront le royaume. . mais « en quelle situation? Le désordre partout et surtout dans « nos finances... Pas un maravédis dans les caisses de « l'Etat!..» (*S'interrompant.*) C'était exactement comme dans la mienne!.. (*Continuant.*) « Alors la senora s'ap« procha d'un grand coffre doré qu'elle ouvrit et dont la « vue pensa m'éblouir... C'étaient les diamants de la cou« ronne, provenant des mines du Brésil et entassés depuis « des siècles par les rois de Portugal... — Trésors inu« tiles, me dit ma protectrice .. richesses stériles qui ne « servent à rien... mais dont on ne saurait faire usage sans « ravir au pays son crédit et au trône sa dignité... » (*S'interrompant.*) Je crois bien... le peuple de Lisbonne croirait tout perdu, si l'on touchait à l'écrin de la reine... (*Continuant.*) « Alors seulement on m'instruisit des pro« jets de Sa Majesté... On m'apprit qu'une loi, prescri« vant aux reines de Portugal de rester un mois en re« traite avant leur couronnement, Votre Majesté allait se « retirer au couvent de la Trinidad, dans les montagnes « de l'Estramadure, et que là elle surveillerait nos tra« vaux... toujours par l'entremise de sa dame d'honneur, « qui voulut bien accepter le rôle de ma nièce la Cata« rina... » Tout le reste est en règle. Et quant à la récompense honorable dont Sa Majesté m'a adressé ce matin le brevet... cette place d'intendant général de sa police secrète... vrai Dieu! elle a eu raison de me la confier... et je lui en rendrai bon compte!.. Pour bien connaître les coquins, il faut avoir été des leurs... et je réunis, j'ose le dire, toutes les qualités requises... (*Otant vivement son chapeau.*) Dieu! l'on vient!..

L'HUISSIER, *rentrant et annonçant*. La reine!

REBOLLEDO. Allons, courage!

SCENE VI.

REBOLLEDO, LA REINE.

(*La reine sort de l'appartement à droite; elle est vêtue en blanc et très-simplement. Elle s'avance vers Rebolledo qui se tient incliné et qui, à son approche, met un genou en terre et baise le bas de sa robe.*)

LA REINE, *avec dignité*. Relève-toi, Rebolledo.

REBOLLEDO, *poussant un cri de surprise*. Ah! la confidente de Sa Majesté!

LA REINE, *souriant*. Sa Majesté elle-même.

REBOLLEDO. La reine!

LA REINE, *de même*. La Catarina, ta nièce!

REBOLLEDO, *avec embarras et baissant les yeux*. Ah! Madame, c'est trop d'honneur pour la famille, qui, vrai, ne le méritait pas.

LA REINE. Tu m'as servie avec zèle, discrétion et courage... c'était le moyen d'expier bien des fautes.

REBOLLEDO, *lui présentant le rapport*. Voici, Madame, la liste exacte des trésors de Votre Majesté... Tous les diamants qui m'avaient été confiés par elle ont été successivement contrefaits, et ces faux diamants remis dans votre écrin, tandis que les véritables répandus dans toutes les places de l'Europe, et vendus par des agents fidèles, ont déjà produit des sommes immenses ignorées de vos ministres, et dont les bordereaux sont ci-joints.

LA REINE, *prenant les papiers*. C'est bien... Je peux régner, maintenant, sans emprunts, sans impôts, et sans faire tort à personne qu'à moi, la reine, qui, aujourd'hui, à mon couronnement, porterai des diamants faux... Qu'importe? si nul ici ne s'en aperçoit!

REBOLLEDO, *avec chaleur*. Je vous en réponds d'avance!

LA REINE. Comment cela?

REBOLLEDO. Ils auront beau briller sur le front de Votre Majesté... (*Avec galanterie.*) ce ne sont pas les diamants qu'on regardera.

LA REINE, *souriant*. Ah! Rebolledo le bohémien devient flatteur et courtisan!.. Ce n'est pas là ce que je veux... (*Elle lui fait signe d'avancer un siége et s'assied.*) Au contraire, je t'ai fait surintendant de ma police secrète pour savoir la vérité... Parle, que dit-on aujourd'hui?

REBOLLEDO. La capitale entière s'occupe de votre couronnement et de l'époux qu'on vous destine... On dit que, d'après le testament du feu roi, vous devez, avant de recevoir la couronne, accepter la main que les Etats de Portugal, c'est-à-dire le conseil de régence aura choisie pour Votre Majesté.

LA REINE, *soupirant*. Oui, vraiment!.. Et soupçonne-t-on les intentions des trois régents?

REBOLLEDO. Il paraîtrait que le duc de Pombal a reçu des sommes immenses du roi de Naples, et le marquis de Lauiza de la cour d'Autriche.

LA REINE. Et le comte de Campo Mayor?

REBOLLEDO. Lui seul n'est pas encore acheté.

LA REINE, *avec satisfaction*. C'est bien!

REBOLLEDO. On le marchande... Il a eu ce matin une audience secrète avec un envoyé du roi d'Espagne... (*Geste d'indignation de la reine.*) Et moi qui me rappelle main.

tenant avoir entendu plus d'une fois dire à Votre Majesté que son rêve était d'être aimée pour elle-même.

LA REINE, *soupirant.* Un rêve!.. Tu dis vrai... est-ce qu'une reine est jamais aimée?.. est-ce que je puis l'être?..

REBOLLEDO, *gravement.* M'est-il permis de continuer mon rapport?

LA REINE. Sans doute!

REBOLLEDO. Eh bien! j'ai découvert qu'ici, à Lisbonne, un noble Portugais avait l'audace d'adorer Votre Majesté, à en perdre la tête.

LA REINE, *souriant.* En vérité!..

REBOLLEDO. Et vous pouvez me croire!.. car ce noble cavalier est peu de mes amis, et m'aurait déjà fait pendre, sans la crainte de compromettre et même de faire arrêter Votre Majesté.

LA REINE, *avec émotion.* Ah! don Henrique!..

REBOLLEDO. Lui-même!.. Une passion, un amour véritable...

LA REINE, *de même.* C'est bien... Je l'éloignerai... ou plutôt, pour reconnaître le dévouement dont il m'a donné tant de preuves, je le nommerai à quelque ambassade.

REBOLLEDO, *lentement, et la regardant.* Peut-être méritera-t-il mieux que cela!..

LA REINE, *vivement.* Tais-toi, tais-toi!.. (*Avec dignité.*) J'ai choisi Rebolledo le bohémien, pour m'adresser des rapports, et non des conseils!.. ce n'est pas quand tout un peuple a les yeux sur moi, au moment de monter sur le trône, qu'il faut écouter des rêves de jeune fille ou des souvenirs romanesques et impossibles...

REBOLLEDO. On peut tout, quand on est reine!

LA REINE. Si je l'étais!.. Mais le conseil de régence! et tout ce peuple qui lui obéit. .

REBOLLEDO, *s'inclinant.* C'est vrai .. je conseillerai alors à Votre Majesté de redevenir la Catarina.

LA REINE, *étonnée.* Et pourquoi?..

REBOLLEDO. Elle y gagnerait en autorité; car, alors, elle était maîtresse chez elle... et, quand elle avait dit à Rebolledo, son ministre : J'entends et je veux .. les autres avaient beau murmurer! Rebolledo leur disait : Ce sera... car la Catarina le veut!.. (*Avec force.*) Et c'était!..

LA REINE. Silence!

REBOLLEDO, *continuant.* C'était le bon temps!.. mais, depuis que vous êtes redevenue reine, il paraît que ce sont les autres qui parlent comme la Catarina.

LA REINE, *sévèrement, et se levant.* Rebolledo!..

REBOLLEDO. Votre Majesté me paie pour lui dire la vérité... j'ai voulu gagner mes appointements.

LA REINE. C'est assez!.. laissez-moi!

REBOLLEDO, *s'incline et dit, à part, en sortant.* C'est égal... Sa Majesté n'est pas fâchée!..

SCENE VII.

LA REINE, *seule.*

RÉCITATIF.

Non, non, fermons l'oreille aux conseils qu'il me donne;
Je connais les devoirs qu'impose la couronne.

CANTABILE.

A toi j'ai recours,
Vierge, ma patronne;
Viens à mon secours,
Et protége, ici, mes amours!
Tout l'éclat du trône
Vaut-il un ami!
Pour moi, la couronne
N'est plus rien sans lui.
A toi j'ai recours, etc.
En vain, dit-on, les reines sont ingrates,
Mon cœur ne l'est pas, je crois!
Mais comment donc forcer trois diplomates
A me laisser maîtresse de mon choix?..

CAVATINE.

Je suis femme, je suis reine;
Il n'est rien que je n'obtienne,
Et je dois, sans peine,
Imposer ma loi souveraine.
Il faudra
Que l'on me craigne et qu'on m'adore;
Car je suis femme, et, mieux encore,
Je suis la Catarina!
Comme elle, avec adresse,
Employons la terreur,
Et soyons la maîtresse
Au moins de notre cœur!
Oui... je suis femme, je suis reine;
Il n'est rien que je n'obtienne, etc.

SCENE VIII.

CAMPO MAYOR, LA REINE.

LA REINE. Qu'est-ce?..

CAMPO MAYOR. J'apporte à Votre Majesté la décision du conseil de régence, au sujet de votre mariage.

LA REINE. C'est bien... Parlez!

CAMPO MAYOR. Le choix du conseil s'est arrêté sur le prince d'Espagne, et vous savez qu'avant la cérémonie du couronnement, il faut que cette décision soit approuvée par Votre Majesté.

LA REINE, *prenant le papier.* Je le sais!.. (*Elle s'assied à la table à droite et écrit.*) Je proposerai seulement un léger changement.

CAMPO MAYOR, *s'inclinant.* Très-volontiers.

LA REINE, *lui remettant le papier.* Le voici!

CAMPO MAYOR, *lisant.* « Le conseil et le peuple de Lisbonne laissent la reine maîtresse absolue de se choisir un époux. » (*A part.*) O ciel! Et mes engagements avec l'Espagne... (*Haut, avec embarras.*) Certainement, nous le voudrions, moi et mes collègues; mais le testament de votre auguste père... et surtout les lois du royaume...

LA REINE. Mais si elles sont exécutées, je fais, dès demain, confisquer tous les biens de vos collègues... car ils ont laissé enlever les diamants de la couronne.

CAMPO MAYOR, *vivement.* Et Votre Majesté fera bien!.. Ces trésors étaient confiés, à Lisbonne, à leur garde... et ils en étaient responsables... mais moi, absent, en ce moment, pour votre service... je ne suis pas coupable...

LA REINE. Pas coupable!.. N'avez-vous pas reçu dans votre château la Catarina?

CAMPO MAYOR, *à part.* O ciel! qui a pu l'instruire?.. (*Haut.*) Je n'en savais rien!

LA REINE. N'avez-vous pas favorisé son départ, en lui prêtant votre voiture?

CAMPO MAYOR, *de même.* Je n'en savais rien.

LA REINE. D'accord, dit-on, avec votre fille et votre neveu que je vous ordonne d'arrêter!

CAMPO MAYOR, *pendant qu'elle écrit.* Mon neveu? c'est possible .. je ne dis pas non, d'autant plus que, maintenant, (*Montrant les bagues qu'il porte au doigt.*) je me rappelle la Brésilienne... (*La reine lui remet l'ordre.*) Mais ma fille, ça ne se peut pas; je réponds d'elle comme de moi-même. La voici.

LA REINE, *à part.* O ciel! Diana!

CAMPO MAYOR, *montrant sa fille, qui arrive.* La duchesse de Pombal s'était chargée de la présenter à Votre Majesté. . mais je vais moi-même...

LA REINE, *à part.* Que faire?.. Si sa fille me reconnaît... tout est perdu!..

SCENE IX.

DIANA, *que* CAMPO MAYOR *a été chercher au fond du théâtre :* LA REINE, *assise près de la table à droite,*

leur tournant le dos et ayant l'air d'écrire. Les dames s'éloignent.

CAMPO MAYOR.
Devant un père qu'on accuse,
Et votre reine que voici!
DIANA, *au fond.*
La reine! ô ciel!
CAMPO MAYOR.
Sans détour et sans ruse,
Il faut parler!..
DIANA, *tremblante.*
Ah! j'ai frémi!
CAMPO MAYOR.
Oubliant vos devoirs de fille et de sujette,
Est-il vrai que chez moi vous ayez, en cachette,
Protégé, secondé, fait évader enfin,
D'accord avec votre cousin,
Ce serpent odieux, cette infâme vipère...
La Catarina?..
DIANA, *troublée.*
Dieu!..
CAMPO MAYOR, *avec colère.*
Répondrez-vous?
DIANA.
Mon père!
CAMPO MAYOR.
Répondez à Sa Majesté!
DIANA.
Punissez-moi, car c'est la vérité!

ENSEMBLE.

CAMPO MAYOR.
Déshonneur de ma famille!
Je demeure confondu...
C'est par elle, par ma fille,
Qu'à jamais je suis perdu!
DIANA.
Déshonneur de ma famille!
Mon crime vous est connu...
Et c'est, hélas! votre fille,
C'est moi qui vous ai perdu!
LA REINE, *à part.*
Oui, par l'aveu de sa fille,
Il demeure confondu!..
(*Haut.*)
De vous, de votre famille,
Le crime est donc reconnu!
CAMPO MAYOR, *bas, à sa fille.*
Il y va de mes jours, et ma perte est certaine,
Si vous n'obtenez de la reine
Grâce et pardon pour nous tous!
DIANA, *tombant à genoux près de la reine, toujours assise, et détournant la tête.*
Ah! j'embrasse vos genoux!
Pitié pour une coupable!
C'est moi, Madame, c'est moi,
Qui voulus soustraire à la loi
Cette infâme, cette misérable...
(*Levant les yeux et regardant la reine.*)
O ciel!
LA REINE, *à voix basse, et près d'elle.*
Tais-toi!
DIANA, *à part.*
Ah! je meurs d'effroi!
LA REINE, *de même.*
Tais-toi!.. sur ta tête!.. tais-toi!..

ENSEMBLE.

DIANA.
Pour moi, pour mon père,
Je veux, je dois me taire!
Ce fatal mystère
Qui glace de peur!
Pourtant son visage
Paraît sans nuage...
Je sens le courage
Renaître en mon cœur!
LA REINE, *bas, à Diana.*
Pour toi, pour ton père,
Songe à bien te taire!
A ce prix, espère
Toute ma faveur!
Oui, prudent et sage,
Il craindra l'orage...
Courage!.. courage!..
Il tremble de peur!
CAMPO MAYOR.
Dieu! quelle colère!
Et quel air sévère!..
Un pareil mystère
Me glace de peur.
Mais, prudent et sage,
Détournons l'orage,
Où tout me présage
Désastre et malheur!
LA REINE, *à Campo Mayor.*
Quelque motif que chacun d'eux allègue,
Qu'on m'apporte à l'instant cet écrit, je le veux,
Signé par vous et par chaque collègue...
Je pardonne... ou sinon...
CAMPO MAYOR, *s'inclinant.*
Je remplirai vos vœux...
LA REINE, *bas, à Diana.*
Toi, muette avec tous, tiens-toi bien sur tes gardes,
Pas un mot à ton père, et même à ton cousin...
DIANA.
Don Henrique...
LA REINE, *de même.*
A ce prix, ton hymen est certain!
Je nomme Sébastien capitaine des gardes,
Toi, ma dame d'honneur... Mais surtout pas un mot!
DIANA, *de même.*
Ne craignez rien, Madame... on me tûrait plutôt...

ENSEMBLE.

DIANA, *gaiement.*
Pour moi, pour mon père,
Je saurai me taire...
Un pareil mystère
Ne me fait plus peur!
Oui, son doux langage
Dissipe l'orage,
Et tout me présage
Espoir et bonheur!
LA REINE.
Pour toi, pour ton père,
Promets de te taire...
A ce prix, espère
Toute ma faveur!
Oui, prudente et sage,
Je tiens un otage ..
Courage!.. courage!..
Je vois le bonheur!..
CAMPO MAYOR.
Craignons sa colère,
Et pour mieux lui plaire,
Sachons satisfaire
Le vœu de son cœur...
Oui, prudent et sage, etc.
(*Campo Mayor sort par le fond.*)

LA REINE, *prête à partir, à Diana.* Toi, n'oublie pas mes recommandations...

DIANA, *s'inclinant, avec respect.* Oui, Madame!.. (*Apercevant don Henrique.*) Ah! mon Dieu!

SCENE X.

DON HENRIQUE, LA REINE, DIANA.

DON HENRIQUE *entre vivement, aperçoit la reine qui allait sortir, et qui recule en le voyant. Il court à elle.* Ah! qu'ai-je vu?.. Malheureuse!.. comment te trouves-tu ici, au palais... dans les appartements de la reine?..

DIANA, *passant près de lui pour le faire taire.* Mon cousin!..

LA REINE, *la retenant.* Silence!

DON HENRIQUE, *avec chaleur, à la reine.* Ou plutôt, je devais m'y attendre... dès que ton complice y était... tu ne devais pas être loin... vous ne pouvez marcher l'un sans l'autre!..

DIANA, *avec effroi.* Oser parler ainsi!..

DON HENRIQUE. Oh! et elle m'entendra!

LA REINE, *avec dignité.* Monsieur!

DON HENRIQUE. Tu as beau prendre ton air imposant... je ne te laisse pas partir que tu ne m'aies dit où je pourrai, aujourd'hui même, te retrouver et te revoir!..

DIANA, *à Henrique.* Y pensez-vous?

DON HENRIQUE, *à Diana, avec exaltation.* Oui!.. oui! je ne peux vivre sans elle!.. c'est plus fort que moi!

DIANA, *à part, avec désespoir.* Oh! mon Dieu!.. oh! mon Dieu!..

DON HENRIQUE. Non pas que je sois sa dupe et que je ne devine ses ruses...

DIANA, *voulant le faire taire.* Par exemple!..

DON HENRIQUE, *continuant.* Je vois où son infernale coquetterie, où ses artifices veulent m'amener.

DIANA, *joignant les mains.* Mon cousin!.. au nom du ciel!

DON HENRIQUE. N'importe!.. puisqu'il n'y a pas d'autre moyen d'être à elle... j'y suis décidé... je m'y résigne... je l'épouse.

DIANA, *s'appuyant sur un fauteuil.* Vous! grand Dieu! (*Elle rencontre un regard de la reine, qui lui fait signe de se taire.*)

DON HENRIQUE, *à la reine, montrant Diana.* Vous le voyez!.., d'horreur, elle est toute tremblante!.. (*Courant à Diana.*) Je conçois votre colère, votre indignation... mais rassurez-vous, ma cousine... je ne flétrirai ni mon nom, ni mes aïeux... je m'en irai... je me ferai passer pour mort... je le serai en effet pour ma famille, pour le monde entier... et quant à ma fortune, je vous la laisse, ma cousine, pour épouser Sébastien.

LA REINE, *avec émotion.* En vérité!..

DON HENRIQUE, *avec amour et colère.* Oui... à tous les biens de la terre je préfère le bonheur, non l'infamie d'être à toi!..

DIANA, *passant entre eux deux, et lui mettant la main sur la bouche.* Ah! c'est trop fort.

LA REINE, *retenant Diana.* Silence!.. (*Bas, à don Henrique.*) Adieu!

DON HENRIQUE, *toujours retenu par Diana et parlant à la reine.* A condition que je te reverrai!..

LA REINE, *s'éloignant toujours.* Je te le promets!..

DON HENRIQUE, *de même.* Quand cela?..

LA REINE, *de même.* Aujourd'hui!

DON HENRIQUE, *de même.* En quel lieu!..

LA REINE, *s'enfuyant par le fond.* Ici même!.. (*Elle disparaît.*)

DON HENRIQUE, *se débattant avec sa cousine, qui le retient toujours.* Ici, dit-elle!.. ah! ce n'est pas possible! elle me trompe encore, et pour plus de sûreté...

DIANA. Que voulez-vous faire?

DON HENRIQUE. La suivre!.. l'enlever.

DIANA, *hors d'elle-même.* Et vous perdre à jamais.

DON HENRIQUE. N'importe... Ciel!.. mon oncle! (*Il veut sortir par le fond; une compagnie, commandée par don Sébastien, entre par la droite.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, CAMPO MAYOR, DON SÉBASTIEN.

CAMPO MAYOR, *à don Sébastien.* Arrêtez ce gentilhomme!

DON SÉBASTIEN. Lui, mon ami?

CAMPO MAYOR. Votre épée, Monsieur, votre épée!

DON HENRIQUE. Et de quel droit, mon oncle?

CAMPO MAYOR. Par l'ordre de Sa Majesté, qui a daigné me charger de m'assurer de votre personne.

DON HENRIQUE, *remettant son épée à don Sébastien.* Tiens, mon ami! (*A Campo Mayor.*) Mais il y a erreur!

CAMPO MAYOR. Non, Monsieur; je ne me trompe jamais!..

DON SÉBASTIEN, *à Campo Mayor.* Qu'a-t-il fait, de grâce?..

DON HENRIQUE. Et de quoi m'accuse-t-on?

CAMPO MAYOR. Du crime de lèse-majesté.

DIANA, *à part.* Là! j'en étais sûre!

CAMPO MAYOR. D'outrages envers la reine!..

DON HENRIQUE. La reine!.. je ne l'ai pas encore vue!

DIANA, *à part.* Il croit cela!

CAMPO MAYOR. Et de plus, de complicité avec cette indigne, cette infâme...

DIANA, *vivement.* Mon père, taisez-vous!

CAMPO MAYOR, *élevant la voix.* Et pourquoi donc me taire!.. Cette infâme Catarina!

DON HENRIQUE. O ciel!..

CAMPO MAYOR. Pour cela, Monsieur, vous ne pouvez le nier... Ma fille le sait trop bien... et moi aussi... (*Lui montrant la bague qu'il a au doigt.*) C'est-à-dire... non, non... nous ne savons rien... et je vous prie de ne pas nous compromettre, quand vous serez confronté avec elle... ce qui ne peut tarder...

DON HENRIQUE, *avec effroi.* Comment cela?

CAMPO MAYOR. On est sur sa trace... car elle a osé pénétrer, dit-on, jusqu'en ce palais... et maintenant, sans doute, elle est arrêtée.

DON HENRIQUE. Ah! voilà ce que je craignais!

DON SÉBASTIEN. Que dit-il?.. C'était donc vrai?

DIANA. Eh! mon Dieu oui.

DON HENRIQUE. Je cours aux pieds de la reine, lui demander grâce... non pas pour moi, mais pour elle! (*La marche commence en dehors.*)

CAMPO MAYOR. Écoutez... écoutez!.. c'est la reine qui se rend à la salle du trône... (*Regardant par la fenêtre.*) Oui, voici le cortége... la maison militaire... les grands officiers!.. (*Il fait signe aux soldats d'emmener don Henrique, ceux-ci descendent et l'entourent.*)

FINAL.

DIANA.

Entendez-vous cette marche guerrière,
Les clairons et les cris joyeux?
Je vois briller la royale bannière;
La reine se rend en ces lieux!

DON HENRIQUE.

Moi, captif; quand il faut qu'ici je la délivre!

DON SÉBASTIEN.

La reine, en ta faveur, plus tard pardonnera;
Mais son ordre est formel, ami, je dois le suivre.

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE.

Sainte Vierge, à qui j'ai recours,
Peu m'importent mes jours!
Pour protéger les siens,
Prenez les miens!

DIANA, *à don Henrique.*

Ne craignez rien de lui,
Car, pour vous, mon ami
Sera votre soutien,
Votre gardien!

DON SÉBASTIEN.

A regret, j'obéis,
Mais ce sont vos amis
Qui seront vos soutiens
Et vos gardiens!

DON HENRIQUE.

O vous qui lisez dans mon cœur
Et mon amour et ma terreur,
Sauvez Catarina!
Protégez-la!

DIANA ET DON SÉBASTIEN, *à don Henrique.*

Allons, allons, il faut partir!
Éloignez-vous, ils vont venir.
Je les entends déjà,
Et les voilà!

CAMPO MAYOR.

La reine va venir;
Allons, il faut partir!

(Don Henrique sort avec les gardes, Campo Mayor et don Sébastien, pendant que le cortége commence à paraître.)

SCENE XII.

Le peuple se précipite par la galerie du fond et descend sur le théâtre; un instant après, les rideaux du fond s'ouvrent. On voit LA REINE *sur son trône, avec le manteau royal, le sceptre, la couronne, et resplendissante de diamants. Elle est entourée de ses ministres et des principaux corps de l'État. A gauche,* CAMPO MAYOR *et les membres du conseil de régence; à droite,* REBOLLEDO.

CHŒUR.

Vive, vive notre reine!
Notre jeune souveraine,
Qui d'avance nous enchaîne
Par sa grâce et sa beauté.

LA REINE, *du haut du trône.*

Peuple et nobles seigneurs, le conseil de régence,
Qui remet dans mes mains le sceptre de vos rois,
M'invite à proclamer un époux de mon choix;
Mais, avant tout, je sais quel est, de la puissance,
Le plus noble attribut... la justice, et je dois,
D'abord, la rendre à tous...

(Elle descend du trône. A Campo Mayor.)

Comte, que l'on amène
Votre neveu.

CAMPO MAYOR.

Madame, il n'est plus mon parent,
Après un pareil crime, il n'est plus de mon sang!

(Don Henrique paraît, amené par don Sébastien et quelques soldats. Il s'incline devant la reine.)

Grâce, ma souveraine!
Grâce, non pas pour moi... mais pour Catari...

(Il lève les yeux, regarde la reine, et reste frappé de surprise.)

Dieux!..

DON SÉBASTIEN, *de même.*

O ciel!..

DIANA.

Silence! tous les deux!

LA REINE, *se retournant vers Campo Mayor et les grands de l'État.*

Puisqu'on me laisse
Reine et maîtresse
De ma tendresse,
Au lieu de prendre, aux yeux de tous,
Un étranger pour mon époux,
Parmi vous, je l'ai choisi,
Nobles seigneurs; et le voici!..

(Elle désigne don Henrique.)

DON HENRIQUE, *tombant à ses pieds.*

Ah!..

CHŒUR.

Vive, vive notre reine!
Notre jeune souveraine,
Qui d'avance nous enchaîne
Par sa grâce et sa beauté.

LA REINE, *qui pendant le chœur, avait fait signe à Rebolledo de tout expliquer à don Henrique, s'approche de celui-ci, l'amène sur le devant du théâtre, et lui dit à demi-voix:* Eh bien! Catarina ne vous avait-elle pas prédit que vous l'épouseriez?

DON HENRIQUE, *de même.* Quoi! tout ce qu'on vient de me dire, Catarina... mon bonheur, sa tendresse, tout cela est véritable?..

LA REINE, *souriant.* Oui!.. *(Lui montrant les diamants qui brillent sur son front.)* Il n'y a que cela de faux!

REPRISE DU CHŒUR.

Vive, vive notre reine! etc.

FIN DE LES DIAMANTS DE LA COURONNE.





NE TOUCHEZ PAS A LA REINE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 16 janvier 1847.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. GUSTAVE VAEZ.

MUSIQUE DE M. XAVIER BOISSELOT.



Personnages.

LA REINE DE LÉON.	Mlle LAVOYE.
DON FADRIQUE, régent du royaume.	MM. HERMAN-LÉON.
DON FERNAND D'AGUILAR. .	AUDRAN.
MAXIMUS, argentier de la reine.	RICQUIER.
ESTRELLA, sa femme.	Mlles LEMERCIER.
UN PAGE.	HONORINE.

SEIGNEURS, DAMES, HAUTS JUSTICIERS, HUISSIERS DU PALAIS, PAGES, GARDES, HALLEBARDIERS, VALETS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du palais ouvrant, en fond, sur une galerie. — A droite, la porte qui conduit aux appartements de la reine. — En face, une autre porte.

SCENE PREMIERE.

MAXIMUS *paraît dans la galerie avec* ESTRELLA, *qui semble admirer le palais.* UN HUISSIER *sort de l'appartement de la reine, et se dirige vers le fond, où il rencontre Maximus et Estrella.*

MAXIMUS, *à l'huissier, qui veut les empêcher de passer.* Comment, qui je suis? (*Avec orgueil.*) Maximus, argentier de la reine.

L'HUISSIER. On ne passe pas.

MAXIMUS. Et la senora Estrella, ma femme?

L'HUISSIER, *les laissant passer.* C'est différent.

MAXIMUS, *à sa femme, avec fierté.* Tu l'entends : Maximus, argentier de la reine, comme cela résonne! et comme le mérite finit toujours par percer! Pendant longtemps, dans mon état, je n'ai fait que végéter, et, depuis un an...

ESTRELLA. Depuis notre mariage!

MAXIMUS. C'est à qui visitera ma boutique d'orfèvrerie... Tous les jeunes seigneurs du royaume de Léon me font politesse, et jusqu'à son altesse don Fadrique, le régent du royaume, cousin et tuteur de notre jeune reine... qui me fait l'honneur de me saluer quand il passe; qui vient parfois chez nous, et daigne causer avec toi...

ESTRELLA. Et cela t'enchante!

MAXIMUS. J'en suis fier. C'est un grand ministre dont j'approuve la politique... Politique éclairée : il m'a nommé argentier de la cour, et veut marier sa cousine à quelque roi voisin.

ESTRELLA. Qu'est-ce que cela te fait?

MAXIMUS. Ce que cela me fait! En vérité, ma mie, on ne se douterait pas que vous êtes ma femme. Qu'est-ce qu'il faut pour un mariage?

ESTRELLA. Un mari aimable et gentil.

MAXIMUS. Du tout! mais des bijoux, des bracelets et des colliers!.. Qu'est-ce qu'il faut pour un couronnement? une couronne en bel or bien ciselé... et tout cela m'a déjà été commandé... Et maintenant, qu'on se dispute sur le choix de l'époux, qu'on donne à notre jeune reine le prince de Castille ou le roi d'Aragon... ça m'est égal!

ESTRELLA. Joli ménage! où l'on commence par ne pas s'entendre.

MAXIMUS. Que m'importe, à moi!.. mes parures sont prêtes, ma couronne est achevée.

ESTRELLA. Sans avoir pris mesure?

MAXIMUS. Les couronnes vont à toutes les têtes!.. (*Se touchant le front.*) Mais dans la mienne, à moi... regarde-moi bien, Estrella, il y a quelque chose dont on ne se doute pas.

ESTRELLA. Eh! quoi donc?

MAXIMUS. Une ambition d'enragé!.. de l'ambition pour toi!.. Je veux te faire avoir une place à la cour, oui... une place près de la reine.

ESTRELLA. Vraiment!

MAXIMUS. Comme qui dirait une des femmes de chambre de Sa Majesté.

ESTRELLA. Ça n'est pas aisé!..

MAXIMUS. J'en ai parlé à don Fadrique, notre gracieux régent, qui commence toujours par dire : *Non.*

ESTRELLA, *vivement.* Et il a dit *oui!* j'en suis sûre!

MAXIMUS. Il n'a rien dit... que ces paroles. . Ah! c'est pour ta femme! Il faut que je la voie, que je l'interroge.

ESTRELLA. Mais il me voit et me parle toutes les fois qu'il vient au magasin...

MAXIMUS. Ce n'est pas la même chose.

ESTRELLA. En quoi donc?

MAXIMUS. Il sait que tu es très-bien dans un comptoir! mais il ne sait pas comment tu seras... ici, dans un palais... voilà pourquoi il m'a dit : amene-la-moi.

ESTRELLA. Mais...

MAXIMUS. Il faut bien qu'il l'instruise des usages de la cour et de toutes les lois de l'étiquette... il y en a de si terribles!.. N'as-tu pas entendu dire que le dernier roi, le père de notre jeune reine, grand prince!.. qui ne quittait pas le coin de la cheminée, laissa un jour le feu prendre à ses augustes vêtements... un écuyer mal appris, et peu au fait de l'étiquette, s'avisa de sauver le roi en étouffant la flamme dans ses mains... cet écuyer fut condamné à mort.

ESTRELLA, *indignée.* Par exemple!.. et pourquoi?

MAXIMUS. Parce qu'il est défendu de toucher à une majesté!.. Quiconque porte la main sur la personne sacrée du roi ou de la reine.. est puni de mort.

PREMIER COUPLET.

Ne touchez pas à la reine!
C'est la charte souveraine :

Et le moindre oubli vous mène
Droit en trépas!

ESTRELLA.

De loin, toujours on l'admire :
La charte alors devrait dire,
A l'amour comme au zéphire :
N'y touchez pas.

MAXIMUS.

DEUXIÈME COUPLET.

Ah! quel honneur d'être reine!
Dans sa gloire souveraine,
Au bal même on osa à peine
Suivre ses pas!

ESTRELLA.

Nos bals ont plus de franchise.
Chacun m'invite à sa guise,
Et sans que la charte dise :
N'y touchez pas!
(*Faisant quelques pas pour sortir.*)

Allons-nous-en! je ne veux plus être femme de chambre de la reine.

MAXIMUS. Pourquoi?

ESTRELLA. Le moyen de l'habiller sans le toucher!

MAXIMUS. Oh! il y a des exceptions prévues pour le service intime, et c'est justement ce qui fait que la place est si belle!.. On y acquiert du crédit, de la puissance, des honneurs, et on en donne même aux autres, quand il en reste!

ESTRELLA. C'est juste!.. et j'accepte.... car j'ai un petit protégé qui n'a que moi pour appui.

MAXIMUS. Le petit Fernand?

ESTRELLA. Lui-même... que je trouve charmant! c'est mon avis...

MAXIMUS. Ce n'est pas le mien.

ESTRELLA. Tu en es jaloux?

MAXIMUS. Moi! oh! par exemple... non!.. Mais dans notre position, il ne nous convient pas de voir ce pauvre gentilhomme...

ESTRELLA. De haute et noble famille.

MAXIMUS. Qui n'a rien au monde que la cape et l'épée.

ESTRELLA. Soit; mais cette épée, il sait s'en servir... et dans cette émeute, où des furieux venaient pour tout briser dans la boutique... c'est lui qui m'a défendue et nous a sauvés du pillage... tandis que vous, seigneur Maximus, vous trembliez à la vue des poignards!

MAXIMUS. Je n'aime ni le fer... ni l'acier!.. ce n'est pas ma partie... L'or et l'argent, c'est différent!.. Voilà l'essentiel!.. Et votre protégé ne fera jamais rien, n'arrivera à rien... parce qu'il n'a pas de ça. (*Il fait signe de compter de l'argent.*)

ESTRELLA. Et moi, je dis qu'il arrivera à tout. (*Mettant la main sur son cœur.*) parce qu'il a de ça.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, FERNAND.

FERNAND, *en dehors, dans la galerie.* Eh oui! je viens demander audience.

ESTRELLA. C'est lui que j'entends.

MAXIMUS. Lui, au palais de la reine!

ESTRELLA, *l'apercevant, tandis qu'il cause avec l'huissier.* Et couvert de riches habits!

MAXIMUS. Lui qui n'avait qu'un seul pourpoint! et encore!

ESTRELLA. Veux-tu te taire!

FERNAND, *qui s'avance.* Vous! mes amis!.. enchanté de vous rencontrer ici.

MAXIMUS. Et comment vous y trouvez-vous?

FERNAND. Ma foi! je vous le demanderai!.. car je n'en sais rien!.. depuis longtemps je voulais arriver jusqu'au régent, afin de lui demander justice et réparation pour moi et les miens... mais le moyen de réussir sans protecteur!.. le moyen surtout de paraître à cette cour brillante, dans le négligé que vous me connaissez, et que je réservais pour mes amis intimes... lorsqu'hier au soir, en rentrant dans mon humble logis, je trouve à mon adresse ce costume de gentilhomme.

ESTRELLA, *étonnée.* En vérité!

FERNAND. Et de plus, un papier contenant ces mots : *Quand on a des dettes, il faut les payer...* et à cette sentence morale, étaient joints les moyens d'exécution... une bourse renfermant cent cinquante piastres.

MAXIMUS. Est-il possible?

FERNAND. Voici donc, mon cher ami, et pour remplir les intentions du fondateur, les vingt-cinq piastres que je vous dois.

MAXIMUS, *étonné.* Comment cela?

FERNAND. Celles que votre femme a bien voulu me prêter en votre nom.

MAXIMUS, *avec humeur, à sa femme.* Hein? Comment!.. tu as...

ESTRELLA, *vivement et l'interrompant.* C'est bon! c'est bon!

MAXIMUS. Mais cependant...

ESTRELLA. Assez... ça suffit...

MAXIMUS, *baissant le ton.* Bien, bien, bien.

FERNAND. Et à vous, ma bonne et gentille Estrella, permettez-moi de vous offrir ce souvenir d'un ami.

ESTRELLA. Une chaîne d'or!..

FERNAND, *gaiement.* Le reste de ma bourse.

MAXIMUS, *d'un air de dédain.* Vingt-cinq piastres, ça!.. c'est d'une cherté... (*A sa femme.*) et comme c'est fait... comme c'est conditionné. Vois donc cette ciselure!.. oh! oh! on l'a volé... (*A Fernand.*) Et qui diable vous a vendu un pareil joyau?..

FERNAND, *gaiement.* Votre premier commis... en votre absence...

ESTRELLA. Et moi, je n'en veux pas!.. se ruiner pour moi!

FERNAND. Bah! qui donne est riche! d'ailleurs vous avez tous les deux un moyen de m'obliger. (*A Maximus.*) Votre titre d'argentier vous permet d'approcher du régent, qui, dit-on, n'est pas abordable pour tout le monde.

MAXIMUS, *se rengorgeant.* C'est vrai!

FERNAND. Obtenez de lui qu'il consente à m'entendre...

ESTRELLA. Je m'en charge.

FERNAND. Et je vous devrai beaucoup, car mon bienfaiteur mystérieux n'a pas songé à m'envoyer une lettre d'audience.

MAXIMUS. Mais d'où peut vous venir cette protection inconnue?

FERNAND. Quelques amis de ma famille qui auront connu ma détresse... mon père, ministre du dernier roi, calomnié, renversé par un ennemi jaloux, s'est vu banni, dépouillé de ses biens et m'a légué en mourant le soin de venger sa mémoire.

MAXIMUS. Et de redemander ses biens!

FERNAND. Non pas! tout ce que je demande, ce sont des lettres d'armes pour aller combattre les Maures de Grenade... et Dieu aidant...

ESTRELLA. Vous faire tuer... je ne le veux pas...

FERNAND. C'est la seule chance à courir quand on est amoureux.

MAXIMUS. Vous!.. amoureux?

ESTRELLA, *à son mari.* Là!.. vous l'entendez...

FERNAND. Quoi donc?

ESTRELLA. Rien!.. une bêtise que me disait mon mari.

MAXIMUS. Amoureux!.. quand on n'a rien...

FERNAND. Raison de plus!.. cela tient lieu de tout.

ESTRELLA, *avec curiosité.* Et de qui, Monsieur, êtes-vous amoureux?..

MAXIMUS, *de même.* Oui, de qui?

FERNAND. De qui?.. vous allez vous moquer de moi, mais je n'en sais rien : c'est, je crois, d'une fée, d'un ange ou d'un lutin.

MAXIMUS. D'un lutin!

RÉCITATIF.

ESTRELLA.

Voyons quelle est votre héroïne?

FERNAND.

Sous l'ombrage odorant de la forêt voisine,
J'allais chantant ce lai d'amour
Qu'Estrella m'apprit l'autre jour.
Quand, tout à coup, un bruit glace mon âme,
Et soudain... à mes yeux
Apparaît une femme
Qu'emporte un coursier furieux.
Je cours... je l'ai saisi... nous luttons... il succombe...

MAXIMUS.

Je frémis! Et la femme?

FERNAND.

Expirante elle tombe,
Belle comme un ange des cieux.

CAVATINE.

Dans mes bras tremblants soutenue,
Sur mes mains, flottaient ses cheveux;
A la vie enfin revenue,
Langoureuse, elle ouvre les yeux.
Le trouble succède à l'extase,
Mon cœur, tout mon être s'embrase,
Enfin! j'existais.
De bonheur enivré... j'aimais!!!
Et, depuis, dans mon âme,
Cet ange aux traits de flamme,
Nuit et jour je la vois:
Image rayonnante,
Toujours, toujours présente,
Elle est là, devant moi.

ESTRELLA.

L'aventure est charmante!

MAXIMUS.

Et la belle inconnue?

FERNAND.

Sautant sur son coursier, disparut à ma vue,
Jetant dans mon cœur confondu
Cette parole étrange, obscure :
« Silence sur cette aventure!
« Silence, ou vous êtes perdu. »

ESTRELLA, *étonnée*.

Perdu?

MAXIMUS, *avec effroi*.

Perdu?

FERNAND.

Perdu!

ENSEMBLE.

ESTRELLA, *gaiement*.

Ah! c'est charmant, nul effroi ne me glace;
La belle, au bois, errante, sans gardien,
Et qui rencontre, au loin, perdant la chasse,
Un beau jeune homme, un sauveur, c'est fort bien!
Elle saura, malgré cette menace,
De vous revoir trouver quelque moyen.

FERNAND.

Belle inconnue, où retrouver ta trace,
De te revoir est-il quelque moyen?
Ton souvenir, qu'en mon cœur rien n'efface,
Fait mon bonheur, mon amour, mon seul bien!
Qui donc es-tu?.. Pourquoi cette menace!
Mystère étrange où je ne comprends rien.

MAXIMUS.

Voyons, pesons bien tout, moi rien ne m'embarrasse.
Le bois...l'ombrage... un cri.. puis un coursier qui passe...
Jusqu'ici c'est fort bien!
Mais cette femme, et puis cette menace?..
Là je m'arrête et n'y comprends plus rien,
(*Gravement.*) Vous dites vrai, c'est un mystère.

FERNAND.

Et, resté seul dans la forêt,
J'ai trouvé sur la terre
Un bouquet.

MAXIMUS.

Un bouquet!

ESTRELLA, *avec curiosité*.

Et...

FERNAND.

Ce bouquet...

ESTRELLA, *mettant le doigt sur le cœur de Fernand où il indique qu'il porte ces fleurs*.

Là!

FERNAND, *retirant le bouquet de son sein*.

Le voilà.

ESTRELLA.

Quoi!

FERNAND.

De bonheur il me transporte.
Fleurs d'amour,
Nuit et jour,
A mes lèvres je les porte.

ESTRELLA, *à Fernand*.

Mais il faut rechercher...

MAXIMUS, *avec effroi*.

S'attirer des malheurs!

ESTRELLA.

Il faut trouver votre inconnue.

FERNAND.

Oui, je veux, à sa vue,
Paraître avec ces fleurs.

ENSEMBLE.

FERNAND.

Belle inconnue! où retrouver ta trace?
De te revoir est-il quelque moyen?
Ton souvenir, qu'en mon cœur rien n'efface,
Fait mon bonheur, mon amour, mon seul bien!
Qui donc es-tu?.. Pourquoi cette menace?
Mystère étrange, où je ne comprends rien.

ESTRELLA.

Ah! c'est charmant! nul effroi ne me glace:
La belle, au bois, errante, sans gardien,
Et qui rencontre, au loin, perdant la chasse,
Un beau jeune homme, un sauveur, c'est fort bien!
Elle saura, malgré cette menace,
De vous revoir trouver quelque moyen.

MAXIMUS.

Voyons, cherchons, moi rien ne m'embarrasse!
Le bois... l'ombrage.. un cri.. puis un coursier qui passe...
Jusqu'ici c'est fort bien!
Puis une femme, et puis cette menace...
Là je m'arrête et n'y comprends plus rien.

MAXIMUS. N'entends-je pas...(*Il remonte vers la galerie.*) C'est don Fadrique, le régent.

FERNAND, *à part*. L'ennemi de mon père!

ESTRELLA, *à Fernand*. Laissez-nous avec lui... je parlerai pour vous, ensuite vous paraîtrez.

FERNAND. Je ne m'éloigne pas... (*Il sort.*)

SCÈNE III.

MAXIMUS, ESTRELLA, LE RÉGENT.

LE RÉGENT, *vivement*. La voilà! (*Il n'a vu d'abord qu'Estrella seule, devant la porte où elle a conduit Fernand; puis s'apercevant de la présence de Maximus, il va à lui et d'un air affable :*) Ah! c'est vous, seigneur Maximus, notre illustre argentier, soyez le bienvenu.

MAXIMUS, *à part*. Comme il est gracieux pour moi.

LE RÉGENT, *à Estrella, d'un air froid*. Je ne vous voyais pas, senora, approchez.

MAXIMUS, *à part*. Il n'est pas aussi aimable pour ma femme, ça me fait de la peine.

LE RÉGENT, *à Estrella, avec ironie*. C'est donc vous qui voulez quitter votre boutique d'orfèvrerie... pour les salons du palais?..

MAXIMUS, *timidement*. Ce n'est pas elle, Monseigneur, c'est moi qui désire...

LE RÉGENT, *avec bonté*. Bien, mon cher Maximus... je vous permets de nous laisser... car vos travaux vous réclament et je connais leur importance...

MAXIMUS. Elle est moins grande à mes yeux que l'honneur de vous faire ma cour.

LE RÉGENT. Le service de la reine, avant tout... et vous n'avez pas de temps a perdre pour achever la couronne d'or que nous avons commandée.

MAXIMUS. Elle est terminée, Monseigneur, entièrement terminee et rien n'y manque.

LE RÉGENT, *vivement*. Elle est terminée, et je ne l'ai pas encore vue... courez, mon cher, et apportez-la chez moi, dans mon appartement.

MAXIMUS. Mais, Monseigneur...

LE RÉGENT. Allez, je le veux!

MAXIMUS, *faisant signe à Estrella*. Allons.

LE RÉGENT. Non, votre femme restera, j'ai à l'interroger.

MAXIMUS. Ah! vous voulez... bien, bien, c'est juste, Monseigneur, et je m'en vais... (*A mi-voix.*) Que votre altesse ne soit pas trop sévère avec elle, parce qu'elle s'effraie d'un rien. Non, vrai. . elle est si timide cette pauvre petite femme... Ainsi vous me promettez, n'est-ce pas?.. ça me fera plaisir... ça me fera bien plaisir... c'est convenu?.. oui, merci, Monseigneur, merci. (*Il fait signe à sa femme d'approcher sans crainte du régent.*) Eh bien, je suis tranquille comme ça... Oui, Monseigneur, oui, je m'en vais. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LE RÉGENT, ESTRELLA.

DUO.

LE RÉGENT.

Enfin, vous voilà donc moins fière,
De vous parler il est moyen;
Vous m'adressez une prière,
Vous qui pourtant n'accordez rien.

ESTRELLA.

C'est mon mari qui seul vous prie,
En tout je suis ses volontés,
Et le respect, toute ma vie,
Sera le prix de vos bontés.

LE RÉGENT.

Du respect seul, j'espérais mieux.

ESTRELLA, *à part*.

Voilà déjà qu'il recommence.

LE RÉGENT.

Montrez-moi vos doux yeux?

ESTRELLA, *à part*.

J'en étais sûre aussi d'avance.

LE RÉGENT.

Quoi! toujours la froideur!

ESTRELLA.

De vous, Monseigneur,
J'ai peur.

LE RÉGENT.

Tu sais mon amour.
Jamais telle flamme
N'a, jusqu'à ce jour,
Brûlé dans mon âme.
Ici, devant moi,
Je vois tout sourire,
Mais je ne désire
Et n'aime que toi.

ENSEMBLE.

ESTRELLA.

La ruse va me seconder :
Il soupire et, de son caprice,
J'aurai pour rien le bénéfice!
Oui, je puis tout lui demander;
Que j'y mette quelque malice,
A tous mes vœux il va céder.

LE RÉGENT.

Sachons prudemment nous guider!
Ce langage et cet air novice
Ne sont, je crois, rien que malice.
Elle ne veut rien accorder;
Mais, malgré tout son artifice,
A mes vœux il faudra céder.

Voyons, que voulez-vous?

ESTRELLA, *à part*.

N'oublions pas Fernand.

LE RÉGENT.

Parlez, parlez, mon enfant

ESTRELLA, *avec une feinte timidité*.

Je n'ose plus maintenant.

LE RÉGENT.

Vous voulez donc... parlez sans peur,
Une place...

ESTRELLA.

Oui, Monseigneur.

LE RÉGENT.

Une place près de la reine,
Parmi les femmes du palais.

ESTRELLA.

Non.. dans les gardes.

LE RÉGENT.

Hein!

ESTRELLA.

Je voulais...

LE RÉGENT.

Quoi?

ESTRELLA.

Le brevet de capitaine.

LE RÉGENT.

Le brevet de capitaine!
Et pour qui? Pour votre mari?

ESTRELLA.

Non, Monseigneur, non pas pour lui.

LE RÉGENT.

Pour qui donc?

ESTRELLA.

Un pauvre jeune homme...

LE RÉGENT.

Que vous aimez...

ESTRELLA, *vivement*.

Non, Monseigneur.

LE RÉGENT.

Oh! j'en suis sûr, et voilà comme
D'un mari vous gardez l'honneur.

ENSEMBLE.

ESTRELLA.

La ruse va me seconder :
Il soupire, et de son caprice,
J'aurai pour rien le bénéfice,
Oui, je puis tout lui demander :
Que j'y mette quelque malice,
A tous mes vœux il va céder.

LE RÉGENT.

Sachons prudemment nous guider!
Ce langage et cet air novice
Ne sont, je crois, rien que malice.
Elle ne veut rien accorder;

Mais, malgré tout son artifice,
A mes vœux il faudra céder.

SCENE V.

LE RÉGENT, ESTRELLA, FERNAND.

LE RÉGENT. Hein! qui vient là?

FERNAND. Quelqu'un, Monseigneur, dont vous accueillerez la demande, je l'espère.

LE RÉGENT, *à Estrella*. Votre protégé, peut-être?

ESTRELLA. Oui, Monseigneur.

LE RÉGENT, *avec dépit*. Ah! vraiment. (*A Fernand.*) J'en suis désolé; mais ce qu'on me demande pour vous est impossible.

FERNAND, *à part*. Il refuse.

ESTRELLA. Monseigneur!

LE RÉGENT. Un brevet d'officier, à lui... un inconnu, sans nom, sans...

ESTRELLA. Oh! vous vous trompez, Monseigneur.

FERNAND. Pauvre... oui, je le suis...

ESTRELLA. Mais il est de noble maison... et son père...

FERNAND. Se nommait don José d'Aguilar, marquis de Lesdesma.

LE RÉGENT, *à part*. D'Aguilar!

ESTRELLA. Il était puissant autrefois, mais il fut injustement renversé par un ennemi jaloux.

LE RÉGENT, *avec colère*. Qui vous a dit?

FERNAND. C'est moi, Monseigneur.

LE RÉGENT. M'accuser...

ESTRELLA, *à part*. C'était lui! qu'ai-je fait?

FERNAND. J'ai dit que mon père, sans l'avoir déméritée, perdit la faveur du roi, son maître... il est mort dans l'exil... en France, où il m'a élevé... et moi, je reviens chercher fortune là où notre fortune s'est écroulée. Vous étiez l'ennemi de mon père, c'est pour cela que je m'adresse à vous.

LE RÉGENT. J'aurais l'air, en vous accueillant, de réparer des torts, et je n'en ai pas... Je fus étranger à la disgrâce de votre père... et pour obtenir ma protection, il aurait fallu ne pas m'accuser d'abord. N'espérez rien de moi. (*Se retournant vers Estrella.*) Quant à vous, senora...

ESTRELLA. J'attendrai un meilleur jour, Monseigneur, car aujourd'hui vous n'êtes pas en humeur d'accorder...

LE RÉGENT, *à mi-voix*. Pour vous, pour vous, c'est différent... et si vous avez une demande à me faire... (*Apercevant les personnages qui arrivent.*) Plus tard! voici la cour.

SCÈNE VI.

LE RÉGENT, ESTRELLA, FERNAND.

(*Des seigneurs entrent vivement; des écuyers portant leurs pennons, s'arrêtent dans la galerie.*)

CHŒUR DES SEIGNEURS.

Le Maure approche, un cri de guerre
A retenti dans ces États.
Levons la croix et la bannière,
Quittons l'amour pour les combats.

ESTRELLA, *à part*.

Ah! que d'atours, quels brillants équipages!
Quels beaux seigneurs! quels charmants petits pages!

LE RÉGENT, *à part, à Estrella*.

Au palais ce soir j'attendrai.

ESTRELLA, *bas*.

Non, Monseigneur, point n'y viendrai.

FERNAND, *à part*.

Retrouverai-je, hélas! de mon père
Un seul ami, dans mon malheur.
De réussir je désespère.
Qui donc sera mon protecteur?..

LE RÉGENT, *aux seigneurs*.

Pour défendre le trône auquel il manque un roi,
Au conseil, Messeigneurs, vous viendrez avec moi.
La reine va bientôt se rendre à la chapelle,
Qu'elle entende sa cour,
Sa noblesse fidèle,
Lui témoigner ses vœux et son amour.
(*Il sort pour aller au-devant de la reine.*)

CHŒUR DES SEIGNEURS.

Reine, à qui la beauté
Fait une double royauté,
Venez de votre cour
Ouïr les chants d'amour.
Bien moins doux encor que vos yeux,
Brille l'azur des cieux,
Et de tièdes senteurs
Montent vers vous du sein des fleurs
Avec l'amour de tous les cœurs.

SCENE VII.

Pendant la seconde partie du chœur, entre par la porte qui conduit aux appartements de la reine, un cortége ouvert par des hallebardiers suivis par des officiers du palais, portant des bannières, et qui vont les ranger dans la galerie extérieure, auprès des pennons des chevaliers. Paraissent ensuite les alcades, les hauts-justiciers, puis les dames de la cour avec des jeunes filles vêtues de blanc, et qui portent des corbeilles de fleurs. Elles se rangent pour laisser passer la reine avec le régent, marchant à sa gauche. FERNAND *est confondu dans la foule qui le cache.* ESTRELLA, *pour voir la reine, s'avance curieusement derrière les dames.*

LA REINE.

Mon cœur charmé reçoit l'hommage
Et les vœux de ma cour;
De ma couronne un bien doux apanage,
Nobles seigneurs, c'est votre amour.

FERNAND, *frappé par la voix de la reine, cherche à se frayer un passage derrière les dames sans être aperçu, il arrive auprès d'Estrella, jette les yeux sur la reine et s'écrie :*

C'est elle!

LES SEIGNEURS, *à la reine*.

Si le Maure s'avance,
Au signal des combats,
Aussitôt, d'une lance,
Va s'armer chaque bras.

UNE PARTIE DES SEIGNEURS.

Nous offrons pour la guerre
Nos enfants, nos vassaux.

D'AUTRES SEIGNEURS.

Notre fief tributaire.

D'AUTRES.

Nos trésors, nos joyaux.

(*Des serviteurs appartenant aux chevaliers s'avancent, ployent le genou devant la reine et ouvrent de riches coffrets contenant les trésors de leurs maîtres.*)

FERNAND, *qu'Estrella cherche vainement à retenir, s'avance vers la reine qui réprime, à sa vue, un mouvement d'émotion.*

Je viens aussi, Madame,
Vers vous, pauvre inconnu,
M'incliner à vos pieds, tout tremblant, tout ému,
Je viens quand tout proclame
L'amour de tous les cœurs;
Oui, je viens me ranger parmi vos défenseurs.
Mais quand de son hommage
Chacun vous offre un gage,
Moi... je n'ai que ces fleurs.
(*Il montre le bouquet qu'il a tiré de son sein.*)

LA REINE, *agitée, émue, parvient à maîtriser son trouble, et dit d'un ton glacial.*

Quel est cet homme?

LE RÉGENT.
Téméraire!
LA REINE.
Qu'il s'éloigne!
FERNAND, *stupéfait, laisse tomber son bouquet.*
O douleur!
LES CHEVALIERS.
Audacieux! arrière, arrière!
FERNAND, *ramassant son bouquet.*
Revenez, pauvre fleur,
Revenez sur mon cœur!

(Le régent s'approche de la reine et l'invite à continuer sa marche vers la chapelle. Le cortége se reforme lentement, la cour est silencieuse et émue. La reine passe froidement près de Fernand et gagne la galerie extérieure.)

FERNAND *reste entièrement isolé, et tenant ses fleurs à la main, il dit, avec l'accent de la plus profonde douleur :*
O mon bonheur perdu! je n'ai plus d'avenir!
Je n'ai plus qu'à mourir.

(Il chancelle, Estrella revient vers lui; la reine, à l'extrémité de la galerie, prête à disparaître, détourne la tête et jette sur Fernand un dernier regard.)

ACTE DEUXIÈME.

Des jardins. — A gauche un pavillon attenant à une façade latérale du palais; à ce pavillon et en regard du public une fenêtre fermée par un treillage de bois doré qui se relève et s'abaisse. On descend du pavillon dans le jardin par quelques degrés. — Deux tables où sont assis et boivent d'un côté des chevaliers, de l'autre des soldats.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEIGNEURS ET SOLDATS, *plus tard* FERNAND.

CHŒUR.
Noble soldat du beau royaume,
Du beau royaume de Léon,
Fais au soleil briller le heaume,
L'éperon d'or et le pennon.
Donnons ce jour à nos maîtresses,
En riant aimons et buvons..
La guerre aura d'autres ivresses,
Nous vaincrons
Au bruit des clairons!
FERNAND, *qui vient d'entrer tout rêveur.*
Suivant l'appel de la victoire,
Volons au-devant des combats,
Aux vaillants ils donnent la gloire,
Aux malheureux un beau trépas.
CHŒUR.
Noble soldat du beau royaume,
Du beau royaume de Léon,
Fais au soleil briller le heaume,
L'éperon d'or et le pennon
Donnons ce jour à nos maîtresses,
En riant aimons et buvons...
La guerre aura d'autres ivresses,
Nous vaincrons
Au bruit des clairons!
FERNAND, *aux seigneurs.*
Oui, le salut du trône aujourd'hui nous appelle,
Daignez donc m'accueillir au rang de vos soldats!
(A part.)
En l'oubliant mourons du moins pour elle!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE RÉGENT, *sortant du pavillon.*

LE RÉGENT.
Plus bas, Messieurs, plus bas!
Suspendez ces chants de victoire;
La reine est dans son oratoire.
(Il montre le pavillon.)
FERNAND, *à part.*
Elle est là!
LE RÉGENT, *aux seigneurs.*
Ne la troublons pas!
CHŒUR, *à mi-voix.*
Retirons-nous avec prudence,
Que ces bosquets
Restent muets.
Notre présence
Troublerait les échos,
Le doux silence
Conduit seul au repos.

(Ils s'éloignent et emmènent Fernand qui, plongé dans sa mélancolie, restait les yeux fixés sur le pavillon.)

SCÈNE III.

LE RÉGENT, *seul.* Nous, attendons la reine. Forcé par sa majorité d'abdiquer bientôt la régence, tâchons du moins de n'en perdre que le titre. Ce mariage avec le roi d'Aragon me laissera le pouvoir, et alors Estrella... nous verrons.

RÉCITATIF.
C'est contre mon amour trop longtemps te défendre,
Beauté rebelle, enfin il faut te rendre.

AIR.
Toi qui séduis mon cœur,
Sirène enchanteresse,
O gentille maîtresse,
Je veux par mon ardeur
Désarmer ta rigueur!
Recherchant l'ombre et le mystère,
Le cœur empli d'un doux émoi,
Estrella, quelque jour moins fière,
L'amour doit te livrer à moi.
Tout reconnaît ma loi.
Car...
C'est moi, c'est moi, c'est toujours moi
Qui suis ministre, qui suis roi!
Sous une jeune reine
Que le plaisir enchaîne,
Tout est conduit par moi,
Je suis ministre, je suis roi!
De moi seul dépendent les places,
Les honneurs, les colliers, les grâces.
Chacun m'aborde chapeau bas ;
« Monseigneur, ne m'oubliez pas! »
« Ne m'oubliez pas.
(Il fait signe de demander de l'argent, puis un collier d'ordre comme celui qu'il porte : puis prenant la voix douce d'une jeune solliciteuse:)
« Monseigneur, ne m'oubliez pas! »
Bien, chère petite. — Et vous qui vous prosternez...
Plus bas, plus bas, plus bas!
Car...
C'est moi, c'est moi, c'est toujours moi!
Qui suis ministre, qui suis roi.

SCÈNE IV.

LE RÉGENT, ESTRELLA.

ESTRELLA, *sans voir le régent.* Pauvre jeune homme!

qu'est-il devenu? nous ne l'avons pas revu depuis ce matin... j'ai envoyé mon mari le demander par toute la ville, et moi je vais m'informer au palais... (*Apercevant le régent.*) Ah!.. Monseigneur...

LE RÉGENT. C'est vous, ma belle enfant!.. que cherchez-vous?

ESTRELLA, *à part*. A coup sûr... ce n'est pas lui.

LE RÉGENT. Ainsi que je vous l'ai dit ce matin... avez-vous quelque chose à me demander?

ESTRELLA. Peut-être!.. mais je n'ose pas! (*A part.*) Il est trop mal disposé pour Fernand.

LE RÉGENT. Vous n'osez... et pourquoi?

ESTRELLA. Parce que vous êtes trop sévère.

LE RÉGENT. J'allais vous faire le même reproche.

ESTRELLA. A moi!..

LE RÉGENT. A peine, ce matin, avez-vous daigné m'accorder audience.

ESTRELLA. J'ai fait comme vous... qui avez refusé d'écouter ce pauvre jeune homme.

LE RÉGENT. Toujours lui!.. savez-vous que je serais jaloux de ce beau cavalier... si j'étais Maximus.

ESTRELLA. Par bonheur vous n'êtes pas lui.

LE RÉGENT, *d'une voix caressante, presque à l'oreille d'Estrella*. C'est la seule place que j'envie!

ESTRELLA. Vous qui en avez tant!

LE RÉGENT. Raison de plus! quand on est ambitieux, vois-tu bien...

ESTRELLA. On veut les avoir toutes...

LE RÉGENT, *avec ardeur*. Oui... toutes!

ESTRELLA. Et quelques autres encore!

LE RÉGENT. Tu l'as dit... aussi mon pouvoir... mon crédit, je mettrais tout à tes pieds, et pour cela tu n'aurais qu'à vouloir.

ESTRELLA. A vouloir... en vérité c'est à bon marché... et que faudrait-il donc?

LE RÉGENT. M'aimer!..

ESTRELLA, *vivement*. Ah! bien non! c'est trop cher!

LE RÉGENT. Rien qu'un peu!

ESTRELLA, *avec coquetterie, pour amener le régent à ce qu'elle désire*. Si peu que ce soit.. ça ne dépend pas de la volonté... il faut que cela vienne!

LE RÉGENT, *avec insinuation*. Cela viendra... si tu veux seulement y aider un peu!

ESTRELLA. Dame!.. c'est à vous de m'aider... et si vous étiez un peu mieux... (*Mouvement du régent.*) je veux dire plus gracieux... plus aimable... plus obéissant!.. (*Elle appuie sur le dernier mot.*) cela avancerait peut-être.

LE RÉGENT, *vivement*. Tu crois?..

ESTRELLA, *de même*. Je dis... peut-être!.. on ne sait pas!

LE RÉGENT. Eh bien... pour ton mari... pour toi... et pour les tiens demande, et tu verras.

ESTRELLA, *lentement*. Je n'aime pas à demander.

LE RÉGENT. Alors,.. c'est accordé d'avance.. un ordre... un mot de ta main...

ESTRELLA, *du même ton*. Je n'aime pas à écrire!..

LE RÉGENT, *à part*. Elle ne veut pas se compromettre. (*Haut.*) Eh bien... un gage... un signe, celui que tu voudras. Tiens, ce nœud de rubans... envoyé par toi... et tes moindres désirs seront à l'instant remplis. (*Il soulève du bout de ses doigts le ruban que porte Estrella dans ses cheveux.*)

ESTRELLA, *levant de côté les yeux sur le régent*. C'est mieux! et si vous continuez comme cela... longtemps... (*Appuyant sur le mot.*) très-longtemps!.. (*Vivement.*) ça pourra venir.

LE RÉGENT. Est-il possible!..

ESTRELLA, *entendant parler dans le jardin*. Silence!.. c'est Maximus!..

LE RÉGENT, *à demi-voix et d'un air joyeux*. Adieu, adieu! à bientôt!

SCENE V.

ESTRELLA, FERNAND, MAXIMUS.

MAXIMUS, *tenant Fernand par la main*. Comment, vous voulez vous en aller! par saint Jacques... c'est ce que nous verrons!

ESTRELLA. Qu'est-ce que c'est?

MAXIMUS. Notre ami, qui veut partir à l'instant même et sans nous faire ses adieux.

ESTRELLA. Par exemple!

MAXIMUS. C'est ce que je lui ai dit... par exemple! ma femme se fâchera... (*A Fernand.*) et vous voyez?

ESTRELLA. Nous quitter... voilà une belle idée, nous quitter!

FERNAND. Non pas vous!.. mais la cour... mais le royaume de Léon...

ESTRELLA. C'est tout comme!

MAXIMUS. Et pourquoi?

FERNAND. Parce qu'il le faut!

MAXIMUS. Donnez-nous du moins une raison.

FERNAND. La raison... c'est que je le veux... c'est que je mourrais ici... de rage et de dépit.

MAXIMUS, *haussant les épaules*. J'y suis! on vous a fait quelque passe-droit! eh mon Dieu, ça se voit tous les jours.

ESTRELLA. Mais... ça se réparera. Vous obtiendrez justice!..

MAXIMUS. Oui, oui... vous obtiendrez justice... avec des protections! si vous en avez!

FERNAND. Des protections... à moi!.. vous ne savez donc pas que j'ai rendu à la reine un grand, un immense service.

MAXIMUS. Est-il possible... ce brave jeune homme... ce cher ami.

FERNAND. Je lui ai sauvé la vie... moi... moi-même!

MAXIMUS. Oh! saints du paradis! votre fortune est faite! vous voilà ministre! ce bon Fernand!.. moi qui l'ai accueilli... reçu chez moi! car ma maison vous était ouverte.. et maintenant que vous allez en avoir une... un palais... et du pouvoir! (*Il lui serre la main.*)

FERNAND, *avec amertume*. Du pouvoir! je ne m'en aperçois guère jusqu'ici.

MAXIMUS. Parce que vous vous êtes tenu à l'écart... mais nous sommes là.. nous parlerons! on a des amis... ou on n'en a pas. Et l'on partage ensemble la bonne ou la mauvaise fortune... voilà comme je suis! et ma femme aussi... n'est-ce pas que tu es comme ça... nous sommes comme ça. (*Il serre de nouveau la main de Fernand avec amitié.*)

FERNAND. Hélas! le partage sera bientôt fait... car en m'apercevant la reine m'a fait repousser par ses gardes.

MAXIMUS, *quittant la main de Fernand*. Ah bah!

ESTRELLA. Elle ne vous aura pas reconnu..

FERNAND. Ne pas me reconnaître... lorsque pendant plusieurs minutes mes regards ont été fixés sur les siens, lorsqu'en l'emportant... je la tenais pressée là... contre mon cœur.

MAXIMUS, *poussant un cri*. Ah!

FERNAND. Qu'avez-vous?

MAXIMUS. Un frisson qui me glisse du haut en bas... (*Balbutiant.*) vous... vous... vous avez touché à la reine.

FERNAND. Son coursier l'eût tuée... je vous l'ai dit ce matin.

ESTRELLA, *à Maximus*. C'était elle!

FERNAND. Si je ne l'avais enlevée dans mes bras.

MAXIMUS, *tremblant*. Dans vos.. ah! ah! ah! (*Marchant à grands pas.*) quel malheur! quel malheur!

FERNAND, *étonné*. Comment?

MAXIMUS, *à part*. Et je l'ai reçu chez moi... on l'a vu dans ma maison... donner le bras à ma femme... ça n'est pas si dangereux qu'à Sa Majesté... mais enfin...

FERNAND. Expliquez-moi!..

MAXIMUS, *d'une voix sombre*. Vous avez touché à la reine !

FERNAND. Eh bien?

MAXIMUS. Et vous n'avez pas frémi?

FERNAND. Si vraiment!.. de bonheur, de plaisir!..

MAXIMUS. Mes cheveux se dressent sur ma tête..

FERNAND. Et lorsqu'elle est revenue à la vie, quand j'ai senti son cœur battre sous ma main...

MAXIMUS, *épouvanté*. Assez!.. assez! (*A part.*) Peine de mort! peine de mort!

FERNAND. Mon ami,

MAXIMUS. Que me voulez-vous, de quoi me parlez-vous? est-ce que je vous connais... moi?.. est-ce que je sais qui vous êtes?.. on a boutique ouverte, on laisse entrer tous ceux qui se présentent, on les reçoit, on leur fait politesse... mais on ne les connaît pas pour cela... je ne suis donc pas votre complice... puisque je ne vous connais pas... je vous suis tout à fait étranger... ma femme aussi, et je vous prie de nous laisser tranquilles. Estrella, viens. (*Il fait quelques pas pour sortir.*)

FERNAND ET ESTRELLA, *le suivant*. Maximus!..

MAXIMUS, *dans le plus grand trouble*. Qu'est-ce que c'est... ne me retenez pas! laissez-moi passer mon chemin.. a-t-on jamais vu... ne dirait-on pas que... parce que lui a... il faudrait que moi... je... par exemple! (*Il sort.*)

SCENE VI.

FERNAND, ESTRELLA.

FERNAND, *à part*. C'est-à-dire... qu'il est fou!.. et quand je pense que cela vient de lui prendre subitement.

ESTRELLA, *qui est revenue, s'approche de Fernand et lui dit à demi-voix*. Imprudent!

FERNAND. Et vous aussi?..

ESTRELLA. Ne parlez à personne... de ce que vous venez de nous apprendre!.., c'est déjà trop que Maximus en soit instruit.

FERNAND. Et pourquoi?

ESTRELLA. Parce qu'il y va de vos jours... parce que vous êtes perdu..

FERNAND. Pour avoir sauvé la reine! (*Le grillage de l'oratoire s'abaisse; la reine paraît et se recule vivement à la vue de Fernand.*)

ESTRELLA. Non... mais pour l'avoir relevée dans vos bras. . voilà où est le malheur...

FERNAND. Dis donc le seul bonheur qui me reste... lorsqu'elle était là, évanouie. . et moi à genoux... devant elle... tenant sa main dans la mienne.., si tu savais ce que j'éprouvais alors, quel feu brûlait mon sang!.. (*Mouvement de la reine.*)

ESTRELLA, *vivement*. Il ne fallait pas, Monsieur, il ne fallait pas. Élevé loin d'ici, en France... vous ignorez que toucher à la reine, c'est un crime affreux .., épouvantable... un crime que l'on punit de mort!

FERNAND. Allons donc!

ESTRELLA. C'est comme je vous le dis!

FERNAND. Et la reconnaissance?..

ESTRELLA. C'est ainsi qu'on l'entend dans ce pays... et j'espère que ça doit vous effrayer?

FERNAND. Moi!.. vienne un nouveau péril et, au risque de ma vie, je serai trop heureux de la sauver encore. Quoique tout à l'heure elle m'ait repoussé.., méconnu... mais, comme tu le disais... ils sont tous ingrats, c'est leur nature! (*Dans son agitation, il fait quelques pas devant la fenêtre du pavillon; la reine se retire vivement de peur d'être aperçue, mais Fernand, sans la voir, revient auprès d'Estrella.*) Mon père avait fidèlement servi son roi et ce roi l'a banni! moi, j'ai sauvé la reine, et, ingrate comme son père, elle a dit en me voyant: Quel est cet homme?.. qu'il s'éloigne! (*Il remonte le théâtre. La reine s'élance vers la porte du pavillon, où elle s'arrête. Fernand est ramené par Estrella. La reine revient lentement à la fenêtre.*)

ESTRELLA. Don Fernand... calmez-vous?

FERNAND. Non pas que je veuille rien d'elle!.. car si je regrette la faveur qu'un instant j'avais rêvée, c'est pour toi, Estrella, pour te faire obtenir près de la reine cet emploi que tu désires et que le régent voudrait te faire acheter. (*La reine fait un mouvement d'attention.*)

ESTRELLA. Quoi!.. vraiment... vous auriez voulu me protéger?

FERNAND. C'est tout naturel.

ESTRELLA. Eh bien.,. si c'était moi... au contraire, qui vinsse à votre aide.

FERNAND. Toi?

ESTRELLA. Voyons... que désirez-vous en ce moment?..

FERNAND. Tu me le demandes! ce serait de vivre près d'elle... de l'adorer en secret... de la voir à chaque instant; enfin, d'obtenir d'elle un regard de bonté, un sourire de bienveillance...

ESTRELLA. Ça, ça regarde personnellement la reine... mon pouvoir ne va pas jusque-là!

FERNAND, *passant avec agitation devant Estrella*. Et la reine s'est écriée: Quel est cet homme? qu'il s'éloigne! Aussi je veux partir...aller me faire tuer pour elle...comme soldat.

ESTRELLA. Vous. . un gentilhomme.

FERNAND. Et le moyen de faire autrement... est-ce que je peux lever une compagnie à mes frais? est-ce que je peux en obtenir une?

ESTRELLA. Peut-être!

FERNAND. Et qui donc me la donnerait?

ESTRELLA. Moi!..

FERNAND, *souriant*. Toi!.. Estrella! et comment?

ESTRELLA, *détachant le nœud de rubans de sa coiffure et l'attachant à son corsage*. Vous allez le savoir.

PREMIER COUPLET.

Je connais une chaîne,
Un galant talisman,
Par qui l'amour vous mène
Et commande en tyran.
Par lui que de conquêtes;
Que de brillants exploits
Ont au front des coquettes
Mis le bandeau des rois.
Voyez-vous cet amant!
Infidèle un moment;
Il revient plus constant,
Et plus brûlant
Qu'auparavant.
Quelle est donc cette chaîne,
Quel est le talisman
Qui soudain le ramène?..
(*Détachant le ruban de son corsage.*)
C'est un ruban,
Un ruban!

DEUXIEME COUPLET.

Par son pouvoir suprême,
Tout vous sera soumis,
Et le régent lui-même
Sera de vos amis.
Oui, de son insolence
Ne craignez plus d'affronts;
De son obéissance
C'est moi qui vous réponds.
Oui, Monsieur, oui, vraiment,
Ce qu'hélas, tout tremblant,
Vous n'osez demander,
On va vous l'accorder...
Et ce pouvoir suprême,
Ce galant talisman,

Tenez, voyez vous-même!
C'est un ruban,
Un ruban!

Vous allez présenter celui-ci à monseigneur le régent de ma part...

FERNAND, *étonné*. De ta part?

ESTRELLA. Et vous lui demanderez en échange.. une compagnie... une belle compagnie...

FERNAND. Allons donc!..

ESTRELLA. Qu'il vous accordera sur-le-champ.

FERNAND. Tu te moques de moi!

ESTRELLA. Vous allez voir!.. car le voici... (*A part, vivement.*) Et mon mari que j'oubliais! (*Elle fait quelques pas pour sortir, se retourne, et voyant l'étonnement de Fernand.*) Eh bien... quand vous me regarderez ainsi... allons! du courage... on dirait que vous tremblez... et vous voulez commander une compagnie!.. (*Lui faisant la révérence.*) Adieu, monsieur le capitaine. (*Elle sort en courant.*)

SCENE VII.

FERNAND, *puis* LE RÉGENT.

FERNAND, *à part, et regardant le nœud de rubans qu'il tient à la main.* C'est à confondre!.. ma foi, après tout... qu'est-ce que je risque?.. d'être banni de la cour... et je le suis déjà! (*Il s'approche du régent qui vient d'entrer tenant des papiers à la main.*)

LE RÉGENT, *levant la tête*. Qu'est-ce? (*A part.*) Don Fernand d'Aguilar... le protégé d'Estrella. (*Haut.*) Vous ici, seigneur Fernand! Je croyais que la reine vous avait banni de sa présence.

FERNAND. Et, prêt à m'éloigner... je venais remplir un message... dont m'a chargé la senora Estrella.

LE RÉGENT, *vivement*. Un message de sa part... et pour moi.

FERNAND, *à part*. Comme il s'adoucit.

LE RÉGENT, *avec défiance*. Qu'est-ce donc?.. Parlez!

FERNAND. *Il s'approche du régent, et après s'être incliné*. Ce nœud de rubans qu'elle m'a dit de remettre à votre seigneurie...

LE RÉGENT, *étendant sa main*. En vérité!

FERNAND, *retirant la sienne*. En échange d'une compagnie...

LE RÉGENT. Pour vous! (*Fernand s'incline sans répondre.*)

LE RÉGENT, *à part, lentement*. Il est évident que moi... et Maximus... Maximus et moi... on nous trompe tous les deux... Raison de plus pour éloigner au plus vite celui qu'elle protége. (*A Fernand.*) Soit!

FERNAND, *stupéfait*. Est-il possible!

LE RÉGENT J'accorde. (*Il arrache le nœud de rubans des mains de Fernand.*) Vous partirez dans une heure; vous irez rejoindre le marquis d'Escalonna, qui commande un corps de deux mille lances sur les frontières de l'Estramadure...

FERNAND. Quoi! vraiment... Monseigneur?

LE RÉGENT. Pas un mot de plus. Tel est l'ordre de la reine... et le mien... Vous serez dans une heure loin d'ici, ou sinon...

FERNAND. Je pars, Monseigneur... le temps seulement de remercier et d'embrasser Estrella. (*Il sort en courant.*)

SCENE VIII.

LE RÉGENT, *seul, avec colère, et faisant quelques pas.* Eh bien!.. par exemple! (*S'arrêtant.*) Heureusement j'en serai bientôt débarrassé, et pendant qu'il sera sur les frontières, occupé à se battre contre les Maures... il faudra bien qu'on me tienne compte de ce que j'aurai fait pour lui, (*Montrant le nœud de rubans.*) et qu'on me rachète ce gage. (*Le pavillon s'ouvre, deux pages en sortent et se tiennent au pied des degrés. La reine descend et fait quelques pas dans le jardin.*) C'est la reine. Continuons, par l'ennui des affaires, à lui inspirer le désir de s'en délivrer sur moi... avant comme après son mariage.

SCENE IX.

LE RÉGENT, LA REINE, DEUX PAGES.

LA REINE. Ah! c'est toi, don Fadrique?

LE RÉGENT. Moi-même, qui viens de nouveau m'exposer au courroux de Votre Majesté. (*Prenant les papiers qu'il tenait à la main en entrant, et qu'il a placés dans son sein.*) Je vais lui parler des affaires de l'Etat.

LA REINE. Oui, tu me reproches toujours de ne pas m'en occuper, et je veux te prouver que je me corrige!

LE RÉGENT, *à part*. C'est ce que nous allons voir!.. Si Votre Majesté veut passer dans...

LA REINE. Non, nous sommes si bien ici!

LE RÉGENT. Soit! (*Aux pages.*) Dans le cabinet de la reine, j'ai remis hier un portefeuille en velours... qu'on nous l'apporte... Allez! (*Les deux pages sortent.*)

LA REINE. Quoi! ce vaste portefeuille...

LE RÉGENT. Votre Majesté s'effraie-t-elle déjà?

LA REINE. Pour toi, don Fadrique! car j'ai beaucoup de choses à te dire... (*Sans le regarder.*) D'abord, tu as dernièrement nommé Maximus argentier de la cour...

LE RÉGENT. Votre Majesté en serait-elle mécontente?

LA REINE, *gravement*. Très-bon choix! homme de génie... Il m'a fait des bracelets magnifiques... Pour le récompenser, (*Appuyant sur les mots*) tu nommeras sa jeune femme à quelque office auprès de notre personne!

LE RÉGENT. *étonné*. Qu'entends-je? Qui donc a recommandé la senora Estrella à Votre Majesté?

LA REINE. Toi-même! tu m'en as parlé plusieurs fois. (*Gracieusement.*) Et dès que tu le veux, nous le voulons.

LE RÉGENT. Mais...

LA REINE, *avec autorité*. C'est notre désir...

LE RÉGENT, *à part*. D'où vient tant d'intérêt?

LA REINE, *avec un peu d'embarras, sans regarder le régent*. Tu as aussi ce matin donné audience à un jeune gentilhomme...

LE RÉGENT. Moi!

LA REINE. Auquel, m'a-t-on dit, tu désires être utile... car on a envers lui des torts à réparer.

LE RÉGENT. Don Fernand d'Aguilar!

LA REINE, *feignant l'étonnement*. Ah! on le nomme d'Aguilar... (*Noblement.*) Les gentilshommes de cette maison ont rendu de grands services à la couronne de Léon. Je ne veux pas qu'ils puissent nous croire ingrate. (*En appuyant sur ce mot elle indique qu'elle se rappelle les paroles de Fernand.*)

LE RÉGENT. Aussi je viens de lui accorder une compagnie et de le placer dans l'Estramadure.

LA REINE. Ce n'est pas assez!

LE RÉGENT. Pas assez loin?

LA REINE. Pas assez haut. (*Toujours, sans regarder le régent.*) tu le nommeras écuyer près de notre personne!

LE RÉGENT, *à part*. Je reste stupéfait. (*Haut.*) mais, Madame.

LA REINE. Puisse cette faveur, qu'il te devra, attester à tous les yeux la haute estime que nous accordons à notre bien-aimé cousin et tuteur.

LE RÉGENT. S'il en est ainsi, j'ose espérer que Votre Majesté accueillera mes avis sur un sujet bien autrement important.

LA REINE, *avec bienveillance*. Et lequel?

LE RÉGENT. Votre mariage!

LA REINE. Ah! encore!

LE RÉGENT, *suivant pas à pas la reine qui s'est mise à marcher avec ennui*. Je n'ai reçu le pouvoir pendant votre minorité que pour le remettre aux mains d'un roi... Il faut donc choisir... et le roi d'Aragon...

LA REINE. Tu le protéges beaucoup.

LE RÉGENT. Il a de grandes qualités!

LA REINE. Oui, (*A part.*) faible et dévôt! avec lui mon

cher tuteur continuerait la régence indéfiniment. (*Les deux pages rentrent en ce moment, l'un tient le portefeuille demandé par le régent, l'autre apporte pour la reine un fauteuil à ses armes, il le dépose auprès de la table qu'il avance ainsi que le siége de jardin qui se trouvait là.*)

LE RÉGENT, *aux pages*. Retirez-vous!

LA REINE. Un moment! (*Au régent.*) Quand on fait des heureux, la promptitude ajoute au bienfait. (*Au page qui est resté.*) Préviens notre argentier que monseigneur le régent veut bien attacher sa femme à notre service. (*Le page s'incline et va sortir.*)

LA REINE, *vivement*. Ce n'est pas tout. (*Le page revient, la reine continue avec un peu d'embarras et sans regarder le régent.*) Préviens aussi don Fernand d'Aguilar qu'il reste à ma cour et qu'à dater d'aujourd'hui il prendra rang parmi nos écuyers. (*Mouvement du régent; la reine fait signe au page d'exécuter ses ordres. Le page s'incline et sort.*)

DUO.

LA REINE.
A tes désirs, seigneur, la reine aime à souscrire :
Tu dois la voir!

LE RÉGENT.
Pour lors, Madame, écoutez-moi!

LA REINE.
Mon sage gouverneur, qu'as tu donc à me dire?
S'agit-il d'une chasse ou d'un brillant tournoi?

LE RÉGENT.
Des affaires d'État le souci nous réclame!

LA REINE, *avec effroi*.
Sera-ce long?

LE RÉGENT.
C'est important, Madame.

LA REINE, *soupirant avec résignation*. Allons! (*Elle s'assied.*)

LE RÉGENT.
Je vous ai dit que le roi d'Aragon,
Pour notre commune défense,
Nous offre de faire alliance
Contre les Maures

LA REINE, *naïvement*.
Pourquoi non,
Je ne vois pas que rien s'oppose...

LE RÉGENT.
Je vous remis, hier soir, le traité
Qu'à Votre Majesté
Ce prince propose,
Vous l'avez lu?

LA REINE.
Non pas vraiment!
Je m'endormis involontairement!

LE RÉGENT.
Je vais donc, veuillez le permettre,
Sans retard vous le soumettre.

(*La reine lui fait signe qu'il peut s'asseoir, il ouvre son portefeuille et cherche parmi les papiers.*)

Juste ciel!

LA REINE.
Quel courroux!

LE RÉGENT.
Ce n'est pas sans raison;
Dans vos papiers d'Etat, je trouve une chanson!

LA REINE.
Mon boléro perdu, ce joli chant que j'aime.
Donne..

(*Elle prend la chanson et se lève.*)

LE RÉGENT, *suivant la reine*.
Je vous disais que le roi d'Aragon
Nous propose. . Ecoutez : voici le traité même.

(*Lisant un parchemin qu'il a pris sur la table.*)
« Entre la reine de Leon,
« Et puissant prince d'Aragon,
« Sous foi, serment, sous leur parole. »
Et cætera. . le protocole...

LA REINE, *sa chanson à la main*.
« Pablo le muletier,
« Voyageant en Castille,
« Trouve Inézille
« Dans un sentier.
« En route il faut causer;
« Et Pablo devient tendre,
« Puis il veut prendre
« Un doux baiser.
« Mais la belle,
« D'humeur rebelle,
« Répondit fièrement, dit-on,
« Non. »

LE RÉGENT, *qui, pendant ce couplet, a vainement essayé de reprendre sa lecture*
Écoutez-moi, Madame,
Le traité nous réclame.

LA REINE.
Tra la la, tra la la.

LE RÉGENT, *jetant ses paroles au milieu du chant de la reine*.
Le roi promet en cas de guerre,
Et doit fournir, outre son bras,
Argent... chevaux... soldats... pour faire
Une défense aux deux Etats...

LA REINE.
Tra la la, tra la la.

LE RÉGENT, *à part*.
Irrévérence
Qui me confond,
C'est sa romance
Qui me répond!

(*La reine va s'asseoir.*)

LE RÉGENT, *se tenant debout à sa droite*.
Ecoutez-moi, Madame,
Laissez votre chanson!

(*La reine dépose la chansonnette sur la table, le régent continue, son traité à la main*)
Je vous ai dit que le roi d'Aragon...

LA REINE.
Oui, tu l'as dit, et souvent! sur mon âme!
(*Prenant le traité et imitant le ton grave du régent.*)
Il nous propose alliance et traité...

LE RÉGENT.
Vous n'avez pas encore
Un instant écouté.
Il faut nous prémunir pour combattre le Maure!

(*Voyant que la reine sans l'écouter fredonne sa chansonnette.*)

Laissez votre chanson un instant, par bonté!

LA REINE, *qui cherche dans sa tête le second couplet de sa chansonnette, se le rappelle et se lève vivement, tenant encore le traité à la main.*)
« Mais il tonna le soir :
« Elle eut peur, comment faire?
« Est-on sévère
« Quand il fait noir?
« Pablo pour apaiser
« La frayeur d'Inézille,
« Quand l'éclair brille,
« Prend maint baiser.
« Mais la belle,
« Toujours rebelle,
« Chaque fois répétait, dit-on,
« Non. »

LE RÉGENT, *cherchant à mettre le doigt sur un passage du traité, et suivant ainsi tous les mouvements du bras de la reine qui bat la mesure.*
Le roi promet, en cas de guerre,
Et doit fournir, outre son bras,
Argent... chevaux... soldats... pour faire
Une défense aux deux États.

LA REINE.
Tra la la, tra la la, tra la la.

LE RÉGENT, *à part.*
Irrévérence
Qui me confond!
C'est sa romance
Qui me répond!

(La chansonnette finie, la reine remet au régent le traité tout chiffonné par elle en battant la mesure.)

LE RÉGENT.
En outre, à ce traité-ci...

LA REINE, *l'interrompant.*
Souffrez que je me repose.
(Elle va se rasseoir dans son fauteuil.)

LE RÉGENT.
Est jointe une lettre close
Qui doit se trouver ici.

(Il passe de l'autre côté de la table et se met à chercher dans le portefeuille.)

LA REINE, *étendue dans son fauteuil, et fermant les yeux.*
J'écoute bien mieux ainsi.

LE RÉGENT, *relisant avec humeur tous les papiers du portefeuille.*
Impossible de mettre
La main sur cette lettre...
(A la reine.) *(A part.)*
Auriez-vous... Elle dort! dormir! quand je voulais
Faire signer cet acte utile a mes projets...
Qu'importe!.. allons! dans l'ennui qui l'obsède
Il se peut qu'elle cède...
Profitons-en, cherchons cette lettre au palais.

(Il entre dans le pavillon. La reine, qui ne dort qu'à moitié, passe sans rouvrir les yeux son mouchoir sur son front, puis elle agite son éventail de plumes. Son bras, dont le mouvement devient plus lent, retombe, et indique qu'elle s'est endormie tout à fait.)

SCÈNE X.

LA REINE, *endormie*, FERNAND, *entrant.*

FERNAND, *avec émotion*
Écuyer de la reine et par elle nommé!
Je vais donc chaque jour la contempler, l'entendre!
Son regard doux et pur dans mon cœur va descendre;
Je vais respirer l'air par son souffle embaumé!
(Il l'aperçoit.)
Dieu! c'est elle! Elle dort!.. et partout le silence...
Elle est seule... O mon Dieu, prolonge mon bonheur.
Elle est seule, elle dort... et je puis sans offense
Laisser enfin parler mon cœur!

CAVATINE.

Fleur de beauté, suave reine,
Vierge qui dors pure et sereine,
Ange qui m'as donné l'amour!
Je puis enfin, devant toi-même,
Le prononcer ce mot suprême
Que n'entendit jamais le jour :
Je t'aime!
Laisse-moi le redire,
Te dire encor tout bas
Mon secret, mon délire.
(La reine fait un léger mouvement.)
Ne te réveille pas!
Je t'aime, je t'aime, je t'aime!

(La reine laisse tomber son éventail. Fernand recule avec effroi.)
De tous mes sens un vertige s'empare.
Illusion cesse de m'enivrer!
Ma tête brûle et ma raison s'égare...
A ses genoux, je me sens attirer.
Rêve le mot suprême
Que je te dis tout bas;
Mais ne t'éveille pas...
Je t'aime, je t'aime!

(Hors de lui, il pose ses lèvres sur le front de la reine; le régent qui sort du palais a tout vu, ainsi que Maximus et Estrella qui arrivaient par une allée du jardin.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LE RÉGENT, MAXIMUS, ESTRELLA, UN PAGE.

MAXIMUS ET ESTRELLA.
Grand Dieu!

LE RÉGENT, *s'avançant près de la reine, après avoir fait un signe au page, qui sort.*
Madame!

LA REINE, *ouvrant les yeux.*
Vous me disiez que le roi d'Aragon...
Je dormais, Monseigneur, pardon!

LE RÉGENT.
Un attentat infâme
S'est commis dans ces lieux,
Là... dans l'instant...

ESTRELLA ET MAXIMUS, *à part, tout consternés.*
Justes cieux!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LA COUR, GARDES.

LE RÉGENT.
Gardes, à moi!
(Désignant Fernand.)
Cet homme est votre prisonnier!

LES SEIGNEURS.
Don Fernand d'Aguilar, le nouvel écuyer;
Quel crime a-t-il commis?

LE RÉGENT.
Un forfait effroyable
Que le sang doit laver.
Dès ce soir le conseil jugera le coupable,
Et nul pouvoir ne saurait le sauver!
La loi dicte son supplice,
Traître envers la royauté,
Pour son crime qu'il subisse
Un trépas trop mérité.
Point de grâce pour l'impie,
Qu'il n'espère aucun pardon,
Le supplice à peine expie
Son indigne trahison!

ENSEMBLE.

LA REINE.
Quoi! la mort, quoi! le supplice!
Tout mon cœur s'est révolté!
Dieu du ciel, sois-lui propice!
Sauve-le dans ta bonté!
Lui qui m'a sauvé la vie
Mourra-t-il dans l'abandon?
La clémence m'est ravie,
Sans pouvoir est le pardon!

FERNAND.
Oh! d'avance, le supplice,
Mon amour l'eût accepté,
Pour cette heure de délice,

Ineffable volupté.
Le trépas, je le défie :
Je n'attends aucun pardon,
Et ma voix avec ma vie
S'éteindra disant son nom!

ENSEMBLE.

ESTRELLA ET MAXIMUS.

Quoi! la mort! quoi! le supplice!
Tout mon cœur s'est résolu.
Dieu du ciel, sois-lui propice!
Sauve-le dans ta bonté!

CHŒUR.

Don Fernand perdre la vie!
Lui, de si noble maison!
Quelle est donc sa félonie,
Son forfait, sa trahison?

ACTE TROISIÈME.

Une salle du palais, trois larges portes au fond; quatre portes latérales, celles du premier plan sur pans coupés; ces dernières et celles du fond sont fermées par des tapisseries. — A droite, une fenêtre et une table de toilette surmontée d'une glace; de l'autre côté une console avec une corbeille garnie de fleurs.

SCENE PREMIERE.

LA REINE, *seule.*

L'effroi que je combats de mon âme s'empare,
Je redoute le sort qui pour lui se prépare.
Le régent ne vient pas... que va-t-il ordonner?
Sera-t-il inflexible?
Pauvre Fernand, vont-ils le condamner?
Oh! non, c'est impossible!

AIR.

Hélas! qui m'aimera!
Qui ne fuira
La reine!
S'il perd pour son amour
Le jour;
S'il doit, pour me chérir,
Des lois subir
La peine,
S'il doit, pour me chérir,
Mourir.
(*On entend en dehors le chant d'un joyeux boléro.*)
Quel est ce bruit!
(*Courant à la fenêtre.*)
Ce sont de jeunes filles
Qui reviennent de la moisson,
Le vent m'apporte leur chanson.
Elles dansent joyeuses,
Oh! qu'elles sont heureuses!
On peut les aimer sans effroi,
Et moi! et moi!
(*Le chant du boléro devient plus animé et se mêle à la plainte de la reine. Elle se tait, pour écouter; le bruit s'éloigne, s'affaiblit, puis cesse dans l'éloignement. La reine s'est approchée de la fenêtre et suit des yeux les jeunes filles qui passent. Lorsqu'elle n'entend plus rien, elle quitte la fenêtre avec agitation.*)
Ciel de feu, beau ciel des Espagnes,
Rayons dorés, parfums enivrants de nos fleurs,
Air sauvage, air pur des montagnes,
Vous apportez la vie et l'amour dans les cœurs!
Pauvre reine, triste et plaintive,
Je suis seule, seule et captive!
Je ne sais quels vagues désirs
Font monter vers Dieu mes soupirs.
Nul espoir ne me vient sourire,
La tristesse remplit mon cœur;
Je n'ai qu'un trône où je soupire
Et je pourrais avoir le bonheur et l'amour.
Ciel de feu, beau ciel des Espagnes,
Rayons dorés, parfums enivrants de nos fleurs,
Air sauvage, air pur des montagnes,
Vous apportez la vie et l'amour dans les cœurs.

SCENE II.

LA REINE, LE RÉGENT.

LA REINE, *assise*. Mais viens donc, Monseigneur, je t'attends avec une impatience...

LE REGENT. Je dois croire qu'il s'agit d'un intérêt bien pressant?

LA REINE. Oh! mon Dieu, non... je m'ennuie.. sans avoir un motif, et j'éprouve le désir de causer avec toi... fût-ce même du roi d'Aragon...

LE REGENT. Pour avoir un motif?

LA REINE. Oh! tu m'en veux parce que ce matin je me suis endormie... mais à l'avenir je te promets d'apporter l'attention la plus complete... (*Se levant.*) Voyons, essaie, parle-moi d'une affaire d'Etat bien sérieuse...

LE REGENT. Pour le moment, il n'en est aucune dont je doive donner l'ennui a Votre Majesté.

LA REINE, *à part, avec impatience.* Il ne me parlera pas de Fernand!.. (*Haut, et toujours gracieusement.*) Il me semble que j'avais quelque chose à te demander?.. et je l'ai oublié.. Ah! j'y suis... Maintenant que nous sommes seuls, quel sujet de colère avais-tu contre ce jeune homme... don Fernand?..

LE REGENT. Les justiciers du royaume, mandés par moi, vont être assemblés dans un instant... C'est devant eux que don Fernand aura à répondre de son crime.

LA REINE. Mais quel est donc ce crime?..

LE REGENT. Il est tel, que Votre Majesté, quand elle le connaîtra, sera la première à réclamer le châtiment du coupable.

LA REINE. Parle?

LE REGENT. Pendant votre sommeil... au mépris de la loi qui défend de toucher à la reine... don Fernand n'a pas craint... à peine j'ose le dire, il n'a pas craint d'effleurer votre front royal... par un baiser...

LA REINE, *vivement, et avec un étonnement naïf.* Un baiser...

LE REGENT. Eh! quoi!.. Votre Majesté n'est pas confondue... irritée comme moi!..

LA REINE. Mais si... mais si... je le serais... s'il m'était prouvé... mais c'est bien invraisemblable... devant toi.

LE REGENT. Je n'étais pas seul... notre argentier et sa femme se trouvaient là... et au besoin leur témoignage...

LA REINE, *à part.* Il faut que je leur parle..

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, ESTRELLA.

LE REGENT. Justement voici la senora Estrella.

LA REINE, *à part.* Trop tôt! Comment la prévenir?.

LE REGENT, *à part.* Elle venait pour moi, sans doute!.. (*Haut.*) Vous arrivez à propos. Ce matin, quand vous avez trouvé la reine endormie, que s'est-il passé sous vos yeux? (*La reine est dans l'anxiété.*)

ESTRELLA. Ce qui s'est passé... rien! (*Un éclair de joie brille dans les yeux de la reine.*)

LE REGENT. Comment!.. vous n'avez pas vu?..

ESTRELLA. Si vraiment!.. j'ai bien vu que la reine dormait...

LE REGENT. Et puis?

ESTRELLA. Et puis, Monseigneur, c'est vous qui en criant bien haut... l'aves réveillée...

LA REINE, *au régent*. Tout cela est vrai.

LE REGENT. Oui... plus tard. . (*A Estrella.*) mais auparavant, n'avez-vous pas vu Fernand?

ESTRELLA, *d'un air étonné*. Le petit Fernand!,. Est-ce qu'il était la?

LE REGENT, *avec impatience*. Eh! oui, sans doute, puisque je l'ai fait arrêter...

ESTRELLA. C'est possible... je ne dis pas non... (*Regardant le régent avec expression.*) Je pensais a autre chose.

LE REGENT, *à part*. A moi... (*Avec satisfaction.*) Je ne vous en blâme pas!.. (*Reprenant le ton grave.*) Mais don Fernand n'était-il pas très-près de la reine?

ESTRELLA. Pas plus que vous!.. car il me semble que vous êtes arrivés en même temps...

LE REGENT. Mais quelqu'un s'est penché vers la reine...

ESTRELLA. C'est vrai!.. c'est vous. (*Sur le premier mot d'Estrella, la reine avait fait un mouvement plein d'inquiétude, et le régent un pas vers elle, d'un air triomphant; puis, lorsqu'Estrella ajoute :* C'est vous! *il se retourne vivement.*)

LE REGENT. Moi!

ESTRELLA. Pour lui parler du roi d'Aragon.

LA REINE, *avec gaieté, au regent*. Ah! c'était toi, c'était toi... mais rassure-toi, Monseigneur, je ne t'accuse pas.

LE REGENT, *à part, avec impatience*. Il ne manquerait plus que cela...

LA REINE. Mais tu vois que dans cette affaire, tout est doute...

ESTRELLA. Tout!

LA REINE. Rien n'est prouvé.

ESTRELLA. Rien!

LA REINE. Et l'on ne peut raisonnablement supposer qu'un jeune homme aussi timide, car il l'est réellement.

ESTRELLA. Oui, Madame, et beaucoup.., (*La reine, par un mouvement de jalousie, se retourne brusquement vers Estrella, qui continue :*) Je viens de le voir en traversant cette salle... (*Elle montre la porte masquée d'une tapisserie à gauche.*)

LA REINE. Ah! il est là?

ESTRELLA. Au milieu des gardes qui veillent sur lui... Pauvre jeune homme! je me suis approchée de lui pour le consoler : Ce ne sera rien, lui disais-je... allons, du courage et embrassez-moi?.. « Vous embrasser! s'est-il écrié, jamais maintenant... ni vous ni personne. »

LA REINE, *vivement*. Il a dit cela!

ESTRELLA. Il l'a dit, Madame. (*Au régent.*) Et vous voyez bien...

LE REGENT. Je vois que c'est une preuve de son crime.

LA REINE ET ESTRELLA. Mais, non!..

LE REGENT. Mais, si!..

LA REINE ET ESTRELLA. Mais, non!

LE REGENT. Et si je le force lui-même à l'avouer...

LA REINE, *à part*. O ciel!

ESTRELLA, *de même*. Comment lui dire de se taire.

LE REGENT. Nous allons l'interroger devant vous...

LA REINE, *vivement*. Non, pas encore.

LE REGENT. Et pourquoi?

ESTRELLA. Voici la toilette de la reine.

LA REINE. Oui, précisément.

LE REGENT. Mais, Madame...

LA REINE. Nous l'entendrons après. (*Quatre dames de la reine viennent d'entrer apportant des parures dans de riches coffrets; on avance la table de toilette, la reine s'en approche.*) Mon voile... mes bracelets... mais je ne vois pas mon bouquet.

LE REGENT. Le bouquet de la reine.

ESTRELLA. Le bouquet de la reine... je m'en charge!. (*La reine s'est assise devant la toilette entourée de ses dames. Le régent remonte vers la porte du fond, appelle un officier des gardes et lui donne un ordre à voix basse. Estrella prend des fleurs dans la corbeille placée sur la console et les dépose sur une petite table près de la porte qui conduit dans la salle où est Fernand.*)

ESTRELLA, *à part*.

Comment le prévenir?
Jusqu'à lui maintenant je ne puis parvenir...
Et je comprends les regards de la reine...

(*Elle fait quelques pas vers la reine qui échange avec elle un regard d'intelligence. Le régent, qui a renvoyé l'officier des gardes, revient en ce moment, sa vue arrête Estrella qui, tout à coup frappée d'une idée, dit à part :*)

Oh! oui, le moyen est bon!
Par cette vieille chanson
Il se peut qu'il comprenne.

(*Le régent, à qui la reine l'a permis, s'est assis près d'elle; Estrella va s'asseoir à la petite table et, tout en composant le bouquet de la reine, elle chante de manière à être entendue par Fernand.*)

CHANSON.

Il faut, en amours,
Craindre les discours;
Il faut, dans les amours,
Se taire toujours.
Un mot, un sourire
Parfois peut vous nuire.
Bien des yeux jaloux
Sont ouverts sur vous.
Vos secrets les plus doux,
Gardez-les pour vous!

(*Le régent la regarde; elle se lève, s'éloigne de la porte et continue à chanter sans plus y mettre d'intention et ne s'occupant que de son bouquet.*)

On perd, quand on cause,
Plus d'un bien;
Qui se tait, n'expose
Jamais rien!
Aussi ma grand'mère,
Prudente et sévère,
Disait aux amants
De son temps :
Il faut, en amours,
Craindre les discours.

(*Elle se rapproche de la porte insensiblement en élevant la voix.*)

Il faut, dans les amours,
Se taire toujours
Vos secrets les plus doux,
Gardez-les pour vous.

(*Estrella dit ces derniers mots tout près de la porte elle s'en éloigne en y tenant les yeux fixés et en répétant son refrain, toujours avec une intention très-marquée. Tout à coup elle s'aperçoit que le régent est près d'elle, et c'est à lui qu'elle feint de s'adresser en redisant pour la dernière fois avec insouciance :* Gardez-les pour vous. *Elle met un doigt sur sa bouche, le régent prend le change sur son intention et baise la main d'Estrella qui lui remet son bouquet terminé. Le régent va porter le bouquet à la reine... Estrella retourne avec précaution vers la porte, la tête de Maximus y apparaît à travers la tapisserie qu'il écarte.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MAXIMUS.

MAXIMUS, *à Estrella*.

Chut!

ESTRELLA, *étonnée*.

Maximus! — N'importe, il a dû me comprendre.

(*S'adressant à Maximus qui entre :*)
Il était là?

MAXIMUS.

Fernand? — On est venu le prendre
Depuis longtemps.

(*Montrant la porte du fond où Fernand paraît entouré de gardes.*)

Tiens, le voici

ESTRELLA.

Tout est perdu!

MAXIMUS, *à voix basse.*

Sois donc tranquille,
J'ai compris ta chanson, sans être bien habile,
Et je ne dirai rien!

ESTRELLA, *à part.*

Mais lui?..

SCENE V.

LA REINE, *qui s'assied*, LE RÉGENT, FERNAND, *entouré de gardes*, ESTRELLA ET MAXIMUS.

QUINTETTE.

LE RÉGENT, *à Fernand.*

Approchez-vous, la reine, ici, veut vous entendre.

ESTRELLA, *à part.*

Oh! puisse-t-il nier!

LE RÉGENT.

Ce dont on vous accuse, avez-vous à l'apprendre?
L'avez-vous oublié?

FERNAND.

L'oublier! l'oublier!

(*Avec transport.*)

Ce brûlant souvenir, dont mon âme est ravie,
D'un feu nouveau vient encor m'embraser!
Et sans regret je puis perdre la vie,
Puisque je meurs pour un baiser.

(*Pendant les premières paroles de Fernand, Estrella cherche à lui faire signe de se taire, lorsque le régent la regarde, elle s'arrête, et prend un air insouciant. Fernand prononce le mot qui complète son aveu, la reine se lève, Estrella et Maximus sont consternés.*)

ENSEMBLE.

FERNAND.

Ah! puissiez-vous ne voir, Madame,
Aucun outrage en mon aveu,
L'amour qui seul emplit mon âme,
Est pur pour vous comme pour Dieu!

LE RÉGENT, *à la reine.*

Vous venez de l'entendre...

LA REINE, ESTRELLA ET MAXIMUS, *à part.*

Ah! comment le défendre!
Il n'est d'espoir qu'en Dieu!

(*Fernand, à qui le régent fait signe de sortir, remonte vers les gardes restés au fond. Maximus, emmenant Estrella, rejoint Fernand près de la porte, et lui adresse quelques paroles.*)

LE RÉGENT *arrête Estrella par le bras, pour lui dire à part :*

Et toi, dont je devrais punir la trahison,
Lis...

(*Il lui remet un billet.*)

Et surtout obéis... ou sinon...
Sinon...

(*Il la menace du doigt.*)

MAXIMUS, *au moment où Fernand disparaît, s'apercevant qu'Estrella n'est plus à ses côtés.* Eh bien! viens-tu? (*Ils sortent.*)

SCENE VI.

LE RÉGENT, LA REINE.

LE RÉGENT. Vous le voyez, Madame, il a tout avoué.

LA REINE. Sais-tu bien que ce jeune homme est don Fernand d'Aguilar, qui compte des souverains parmi ses ancêtres?

LE RÉGENT. Oui, Madame, et fût-il le premier du royaume...

LA REINE. Fût-il le dernier, je ne veux pas qu'il meure. (*Impérieusement.*) Je ne le veux pas .. mais je te parle avec colère et c'est inutile, car tu ne peux pas avoir l'idée de le faire mourir si jeune... et... pour un tel crime, ce serait bien méchant, et tu es bon, n'est-ce pas?

LE RÉGENT. Votre Majesté sait que mon plus cher désir est de lui plaire.

LA REINE. Toi seul as vu ce que tu appelles son crime.

LE RÉGENT. Les hauts justiciers le connaissent maintenant.

LA REINE. Tu t'es bien pressé. Mais n'importe, ils ne le condamneront pas.

LE RÉGENT. Ils ne peuvent pas faire autrement.

LA REINE, *à part.* O ciel!

LE RÉGENT, *à part.* Et je leur ai dit de n'avoir aucun égard aux prières que je leur adresserai en présence de la reine.

LA REINE. J'en serai fâchée pour messieurs les justiciers, mais s'ils condamnent, moi je ferai grâce, car j'ai le droit de faire grâce.

LE RÉGENT. Pas encore.

LA REINE, *avec fierté.* Ne suis-je pas la reine?..

LE RÉGENT. Reine mineure.

LA REINE, *à part.* C'est vrai. (*Haut.*) Et qui aurait donc le droit de le sauver?

LE RÉGENT. Une seule personne.

LA REINE. Toi, peut-être?

LE RÉGENT, *froidement.* Non! pas plus que vous.

LA REINE, *avec impatience.* Qui donc alors?

LE RÉGENT. Le roi votre époux, et je suis sûr que le roi d'Aragon...

LA REINE, *sévèrement.* Encore! (*Elle marche avec impatience.*)

LE RÉGENT, *la suivant.* S'empresserait, s'il obtenait votre main, de complaire en tout à Votre Majesté.

LA REINE, *sèchement.* C'est bien!

LE RÉGENT. On pourrait même en faire une condition expresse.

LA REINE, *de même.* Il suffit, laissez-moi.

LE RÉGENT, *à part, en s'en allant, regardant la reine qui s'assied avec agitation.* Elle aura beau faire... le roi d'Aragon régnera... et moi aussi... (*Il sort.*)

SCENE VII.

LA REINE, *assise*, ESTRELLA, *entrant avec précaution.*

ESTRELLA, *à part.* Il n'est plus là. (*Haut.*) Madame.

LA REINE, *se levant.* C'est toi, mon enfant, viens...

ESTRELLA. Madame!..

LA REINE. Tu es bonne, toi, je le sais. (*Elle lui tend la main.*)

ESTRELLA, *avec effroi.* Oh! Madame, je vous en prie, ne me tendez pas ainsi votre main, car je voudrais l'embrasser, et...

LA REINE. Eh bien! as-tu peur?..

ESTRELLA. Oui.

LA REINE. Ah! je comprends... l'étiquette!.. voilà ce qu'elle me vaut... ceux qui voudraient m'aimer s'éloignent de moi avec crainte. Tu as raison... va-t'en.

ESTRELLA. Oh! c'est égal, personne ne me voit... (*Elle saisit la main de la reine et l'embrasse, en tombant à ses genoux.*)

LA REINE. Que fais-tu? (*Elle regarde autour d'elle avec crainte.*)

ESTRELLA. Personne! personne! (*La reine la relève avec tendresse.*) Ma bonne souveraine, je serais bien heureuse... si je n'étais pas si triste à cause de ce pauvre don Fernand... mais il n'est pas coupable, n'est-ce pas?

LA REINE. Je n'en sais rien!.. je dormais!.. mais du reste le pauvre jeune homme!.. c'était sans le vouloir! je l'ai bien vu!..

ESTRELLA, *vivement*. Vous l'avez vu?..

LA REINE, *se reprenant*. Je veux dire : je l'ai rêvé!

ESTRELLA, *regardant la reine, puis souriant à part.* C'est juste!.. quand on dort!.. et mourir pour cela!

LA REINE. C'est précisément ce que je disais tout à l'heure

ESTRELLA. C'est ce que diront toutes les femmes, et si cette loi existait pour nous toutes, monseigneur le régent ne me tourmenterait pas comme il fait.

LA REINE. Que veux-tu dire?

ESTRELLA. C'est depuis bien longtemps que j'ai à me défendre contre lui... enfin quand il a fait mon mariage, j'ai cru qu'il renonçait à ses vilains projets, mais depuis ce matin, il recommence... et tout à l'heure, devant mon mari il m'a glissé ce petit billet où il me menace...

LA REINE. Un billet... donne... (*Elle le prend et va le lire près des bougies placées sur la toilette.*)

ESTRELLA. Il veut que je me trouve ici, à la tombée de la nuit... sinon!

LA REINE. Oui, c'est bien cela... ici... dans cette salle, (*Regardant le billet.*) un message pour l'avertir que tu consens à l'entendre... Ah! Monseigneur, vous croyez séduire impunément ma protégée... (*Maximus paraît au fond et s'arrête à la vue de la reine.*)

ESTRELLA. Voici mon mari... je vais commencer par tout lui dire...

LA REINE. Non, pas un mot, à ton mari surtout... silence!

SCENE VIII.

LES MÊMES, MAXIMUS, *portant une couronne royale.*

MAXIMUS, *à part*. La reine, ici, avec ma femme!

LA REINE. Qui t'amène? que veux-tu?

MAXIMUS. Que Votre Majesté me pardonne! si j'avais su qu'elle se trouvât ici, je n'aurais pas eu l'audace... d'avoir l'honneur de me permettre de pénétrer... ainsi... sans que... quand même... ça, il n'y a pas de doute, mais... c'est que j'ai déjà présenté à monseigneur le régent... et maintenant j'apporte à Votre Majesté la couronne qui m'a été commandée pour votre auguste mariage ..

LA REINE. Ah! la couronne est déjà prête pour mon mariage.

MAXIMUS. Si Votre Majesté daignait jeter les yeux sur le travail de l'orfèvrerie...

LA REINE. C'est inutile.

MAXIMUS. Bien. Je... (*Estrella lui frappe le coude pour l'avertir de se taire.*) Bien! (*A la reine.*) sur le fini des ciselures. (*Même jeu d'Estrella.*) Bien. Il ne manque que mon nom : MAXIMUS FECIT.

LA REINE. Monseigneur se hâte trop... tu peux à ton aise achever ton travail, car le mariage pour lequel en t'a commandé cette couronne n'est pas près de se faire... Tu diras cela de ma part à Monseigneur. Eloigne-toi d'ici.

MAXIMUS, *à Estrella*. Allons...

LA REINE. Non, je retiens ta femme près de moi... Estrella, viens... (*A Maximus.*) Surtout ne reste pas là, je te le défends. (*Elle sort.*)

MAXIMUS, *appelant Estrella qui sort avec la reine.* Pst, pst.

ESTRELLA. Quoi!

MAXIMUS. Ecoute donc...

ESTRELLA. Je n'ai pas le temps. (*Elle gagne la porte.*)

MAXIMUS. Mais...

ESTRELLA, *disparaissant*. Je n'ai pas le temps.

SCENE IX.

MAXIMUS, *puis* UN PAGE.

MAXIMUS, *seul*. « Je retiens ta femme près de moi... » Moi qui voulais l'emmener ce soir à la maison!.. C'est assez incommode d'avoir une femme attachée à la reine!.. mais je reste là avec ma couronne... (*Il va la déposer sur la toilette.*) Elle ne servira pas de sitôt, si j'ai bien compris. (*Son regard tombe sur le billet oublié par la reine.*) Tiens! le nom d'Estrella sur ce papier... (*Il lit tout bas.*) Un billet d'amour!.. un rendez-vous! pas de signature... qui donc veut m'enlever ma femme? C'est ici dans cette salle... Ah çà! mais, et la reine qui m'ordonne de m'en aller... et ce que j'ai entendu en entrant: « Pas un mot à ton mari .. » Voyons donc... (*Il continue de lire.*) « Pour m'avertir que tu consens, envole-moi par Lazarille, le petit page... une fleur que je te rapporterai à la tombée de la nuit... les lumières seront éteintes.» (*En ce moment, un page qui vient d'entrer sans que Maximus l'aperçoive, éteint les bougies placées près de lui.*)

MAXIMUS. Hein?.. qui va là?

LE PAGE. Page de la reine.

MAXIMUS, *vivement*. Le petit Lazarille?

LE PAGE. Moi-même!.. (*Il se dirige vers la petite table de l'autre côté où se trouvent également des bougies.*)

MAXIMUS, *à part*. C'est bien cela! (*Haut.*) Pourquoi éteindre ces...

LE PAGE. C'est l'ordre que j'ai reçu.

MAXIMUS, *à part*. Je devine... (*Haut, et d'un air insouciant.*) Ah, oui... oui... n'avez-vous pas reçu, en outre un message?.. une fleur?..

LE PAGE, *à demi-voix*. Ah! vous savez aussi... un bouquet de roses... je l'ai porté.

MAXIMUS, *à part, avec colère*. Tout un bouquet! (*Haut.*) et ma femme vous a dit de le porter à... à qui donc encore?..

LE PAGE. A monseigneur le régent. (*Il éteint les secondes bougies et sort.*)

MAXIMUS, *seul, stupéfait*. Monseigneur le régent!.. lui!.. c'est le dernier que j'aurais soupçonné!.. Y vois-tu clair à présent, infortuné Maximus!.. Voilà pourquoi il a fait ton mariage... pourquoi il t'a donné la place d'argentier... Grand merci de vos couronnes, Monseigneur!.. (*Montrant celle qui est sur la table.*) Trompé!. Trompé à trente-six carats... et ma femme qui s'y prête... et la reine qui lui défend de m'en parler... et qui m'éloigne... La reine!.. c'est impossible .. et pourtant j'ai bien entendu... elle m'a dit de m'éloigner... non, de par mon patron, je ne me laisserai pas voler le plus précieux de mes joyaux... On vient... où me cacher... là... derrière cette portière. (*Il se place derrière la tapisserie d'une porte latérale, et passant la tête :*) On appelle ça une place à la cour!

SCENE X.

MAXIMUS, *puis* LE RÉGENT, *plus tard* LA REINE ET ESTRELLA.

QUINTETTE.

MAXIMUS, *seul, sortant de sa cachette.*

Place charmante!
Pour moi la nuit
Est bien galante!
Mais point de bruit.
Que vais-je entendre?
Faisons le guet,
A les surprendre
Soyons tout prêt

LE RÉGENT, *entrant avec mystère.*

Heure charmante!
Voici la nuit.
O douce attente
Que l'amour suit.
Oui, de se rendre
La belle est près,

Je vais la prendre
Dans mes filets.
(*La reine et Estrella entrent par la porte opposée à celle où se tient Maximus.*)

LA REINE.

Nous pouvons braver à nous deux
Et le régent et ses vœux amoureux.

ESTRELLA.

On ne craint rien quand on est deux.

ENSEMBLE.

LA REINE ET ESTRELLA.

Ruse charmante
Qui me séduit!
A notre attente
L'espoir sourit.
Tout va dépendre
De mon succès.
Sachons le prendre
Dans ses filets.

LE RÉGENT.

Heure charmante!
Voici la nuit.
O douce attente
Que l'amour suit.

MAXIMUS.

Que vais-je entendre?
Faisons le guet.
A les surprendre
Soyons tout prêt.

LE RÉGENT.

Mais je crois voir dans la nuit sombre,
Là-bas, sans bruit, glisser une ombre.
Est-ce vous, Estrella?

LA REINE, *à Estrella.*

Réponds.

MAXIMUS, *à part.*

Écoutons bien.

LE RÉGENT.

Estrella!

ESTRELLA.

Me voilà.

(*Elle remonte aussitôt vers le fond avec la reine.*)

LE RÉGENT, *venant à la place d'où la voix d'Estrella est partie.*

Tu veux donc, ô ma belle!
Écouter la voix des amours,
Te voilà moins rebelle...

LA REINE, *bas, à Estrella.*

Réponds.

ESTRELLA, *haut.*

J'ai tort de croire à vos discours.

LE RÉGENT, *remontant vers le fond, tandis qu'Estrella descend avec la reine.*

Que dis-tu? ta crainte est vaine.
Viens! ton mari,
Comme la reine, est loin d'ici.

LA REINE, *à part.*

Le mari, soit, mais non pas la reine.

MAXIMUS, *à part.*

La reine, soit, mais non le mari.

LE RÉGENT.

Toi qui sais tant me plaire,
Donne-moi seulement ta main.

ESTRELLA.

Hélas! j'ai peur.

(*Le régent, qui cherche dans l'ombre, rencontre et saisit la main de la reine, qu'elle étendait vers lui.*)

LA REINE, *bas, à Estrella.*

Il t'a prise.

ESTRELLA, *avançant la tête entre la reine et le régent.*

Seigneur... seigneur, qu'osez-vous faire!

MAXIMUS, *à part.*

Je n'y tiens plus, j'étouffe de fureur!

LE RÉGENT.

Un seul baiser...

LA REINE, *à part.*

Nous y voilà!

MAXIMUS, *à part.*

Ah! c'est trop fort!

(*Il disparaît vivement par la porte à gauche : Estrella sort par la droite, le régent ressaisit par le bras la reine qui vient de lui échapper, il l'attire à lui, tombe à ses genoux et couvre sa main de baisers, tandis que Maximus et Estrella reparaissent avec des flambeaux.*)

MAXIMUS, *ébahi en apercevant sa femme vis-à-vis de lui.*

Ciel! que vois-je!

LE RÉGENT, *toujours à genoux, levant les yeux.*

Estrella!
O ciel! la reine!

MAXIMUS.

Comment... c'était... ma femme... la reine!

(*Il comprend la substitution, et éclate de rire en voyant la confusion du régent.*)

ENSEMBLE.

MAXIMUS ET ESTRELLA.

La piquante aventure!
Voyez comme il a peur!
Quelle triste figure
Fait ici Monseigneur!

LA REINE.

Cette mésaventure
Vient rassurer mon cœur.
De Fernand, j'en suis sûre,
Il sera le sauveur.

LE RÉGENT.

Quelle mésaventure!
Pour moi quel déshonneur!
Je tremble et ma figure
Leur fait voir ma frayeur.

LA REINE, *au régent*

Tu viens d'embrasser la reine.

MAXIMUS ET ESTRELLA.

Crime de lèse-majesté.

LA REINE.

De ce crime tu sais la peine.

MAXIMUS ET ESTRELLA.

Par deux témoins c'est attesté.

LA REINE.

Maintenant il est deux coupables.
Or, leurs destins seront semblables;
Les justiciers sont réunis
Et je vais. .

LE RÉGENT.

Arrêtez... de grâce... je frémis.

ENSEMBLE.

MAXIMUS ET ESTRELLA.

La piquante aventure!
Voyez comme il a peur!
Quelle triste figure
Fait ici Monseigneur.

LA REINE.

Cette mésaventure
Vient rassurer mon cœur.
De Fernand, j'en suis sûre,
Il sera le sauveur.

LE RÉGENT.

Quelle mésaventure!
Pour moi, quel déshonneur!
Je tremble et ma figure
Leur fait voir ma frayeur.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LES HAUTS JUSTICIERS, TOUTE LA COUR.

LA REINE.
Qui vient ici?

MAXIMUS, *après avoir été regarder dans la galerie du fond.*
Le conseil qui s'avance.

LA REINE, *au régent.*
Ah! l'on t'apporte à signer la sentence.
Cherche dans ton esprit, seigneur, je te le dis :
Deux coupables sauvés, ou tous les deux punis.

(*Les hauts justiciers se sont arrêtés un moment au fond pour causer entre eux à voix basse. Ils avancent ensuite solennellement jusqu'auprès du régent; l'un d'eux tient sur sa poitrine le livre de la loi, un autre la sentence; les seigneurs et les dames de la cour arrivent par tous les côtés gravement et dans le plus profond silence.*)

MAXIMUS, *bas, à Estrella, pendant la marche.* Quoi! c'était la reine!

ESTRELLA. Eh oui, vraiment!

MAXIMUS. Eh bien, ma femme, vois ce que c'est que l'idée! j'avais cru reconnaître ta voix.

ESTRELLA. A moi!

MAXIMUS. A toi-même!

ESTRELLA, *le regardant avec pitié.* Vous êtes absurde

MAXIMUS. Je suis absurde! Grâce au ciel! ça vaut bien mieux... qu'autre chose!

ESTRELLA. Mais qu'à l'avenir ça vous serve de leçon.

LES JUSTICIERS, *bas, au régent.*
Vous nous aviez défendu l'indulgence.

LE RÉGENT, *à part.*
Grand Dieu! j'y pense.

LES JUSTICIERS, *tout bas.*
Avec votre désir la sentence est d'accord.
(*Ils la lui montrent.*)

LE RÉGENT.
O ciel!

LA REINE, *au régent.*
Quel est l'arrêt?

LE RÉGENT, *avec effroi.*
La mort!

TOUT LE MONDE.
La mort.

LA REINE.
A ton avis la reine s'en réfère,
(*Bas.*)
Mais son arrêt sera le tien!

LE RÉGENT, *aux justiciers.*
Messieurs, écoutez-moi, l'arrêt est bien sévère,
Et l'on pourrait...

LES JUSTICIERS.
Non, nous n'écoutons rien!

LE RÉGENT.
Par faveur singulière!

LES JUSTICIERS.
Non, non.

LE RÉGENT.
A cause de son père...

LES JUSTICIERS.
Non, non.

LE RÉGENT.
Mais, pourtant, sa valeur...

LES JUSTICIERS.
Non, non.

LE RÉGENT.
Ou du moins sa jeunesse.
De la loi vengeresse
Devrait adoucir la rigueur.

LES JUSTICIERS.
Non, non.

LE RÉGENT.
Messieurs, c'est une horreur
Dont mon cœur généreux et s'indigne et se lasse.

LA REINE ET ESTRELLA, *à part.*
Très-bien!

LE RÉGENT.
Moi, le régent, qui du roi tiens la place,
Ne puis-je pas, comme lui, faire grâce!

PREMIER JUSTICIER.
Non, non. Votre devoir sur ce point est dicté
Par la loi.

LE RÉGENT, *à part.*
Tout mon sang se glace.

(*Lisant le texte de la loi dans le livre que lui montrent les justiciers*)

« NUL NE TOUCHE A LA REINE, ET NE PEUT FAIRE GRACE,
« LE ROI SEUL EXCEPTÉ! »

(*Consternation générale. — La reine, qui semble ne plus garder aucun espoir, va s'asseoir auprès de la table où est sa couronne. Fernand paraît dans la galerie du fond entouré de soldats.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, FERNAND.

FERNAND, *s'avançant vers la reine.*
Adieu, Madame, il reste une espérance
Au condamné qui tombe à vos genoux;
Mon seul bonheur pour vous fut une offense,
Je vais mourir, me la pardonnez-vous?
(*Il met un genou en terre.*)
Dans un instant à la mort on m'entraîne,
Je vais subir un trépas mérité...
La loi le dit : « NUL NE TOUCHE A LA REINE.. »

LA REINE *se lève, saisit sa couronne sur la table, et l'élevant au-dessus de la tête de Fernand, à genoux, elle s'écrie* .
LE ROI SEUL EXCEPTÉ!

TOUS.
Le roi!

LA REINE.
Relevez-vous,
Roi de Léon, mon époux!

FERNAND.
Juste ciel!

MAXIMUS.
Tout change de face!

LE RÉGENT, *aux justiciers qui font un mouvement vers lui comme pour protester.*
C'est un choix excellent,
Et que j'approuve, moi, le régent.

LA REINE, *bas, au régent.*
Demande-lui ta grâce.

FERNAND.
Dieu, sauvez ma raison, mon Dieu, soutenez-moi!

LE RÉGENT.
Messieurs, répétez avec moi :
Vive le roi!

CHŒUR.

Roi de Léon, de la noblesse
Recevez l'hommage et la foi!
Retentissez, chants d'allégresse,
Vive vive, notre roi

FIN DE NE TOUCHEZ PAS A LA REINE.



HAŸDÉE

OU

LE SECRET

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 28 décembre 1847.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

LORÉDAN, amiral de Venise. . . .	MM. Roger.	RAFAELA, pupille de Lorédan. . .	Mmes Grimm.
MALIPIERI, capitaine des bombardiers.	Herman-Léon.	HAYDÉE, esclave grecque.	Lavoye.
ANDREA DONATO, enseigne. . . .	Audran.	Officiers vénitiens, Matelots et Soldats, Sénateurs de Venise, Hommes et Femmes du peuple.	
DOMENICO, matelot.	Riquier.		

La scène se passe, au premier acte, dans une province vénitienne, à Zara, en Dalmatie.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche appartement dans le palais du gouverneur de Zara, en Dalmatie. Portes et fenêtres au fond. Portes latérales. A droite, un canapé et une table.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, LORÉDAN, MALIPIERI, *et les principaux officiers de la flotte vénitienne, sont assis à une table somptueuse*, DOMENICO, *plusieurs matelots ou esclaves grecs les servent.*

PREMIER COUPLET.

LOREDAN.

Enfants de la noble Venise,
Vaillants marins!

MALIPIERI ET LE CHOEUR.

Vaillants marins!

LOREDAN.

Que liberté soit la devise
De nos festins!

MALIPIERI ET LE CHOEUR.

De nos festins!

LOREDAN.

J'aime la vapeur enivrante
De tous les vins!

MALIPIERI ET LE CHOEUR.

De tous les vins!

LOREDAN.

Et gaîment, je permets qu'on chante
Tous les refrains!

MALIPIERI ET LE CHOEUR.

Tous les refrains!

LOREDAN, *seul, élevant son verre.*

Près ut des dieux, douce ambroisie,
Viens charmer, consoler nos jours!
Par ton ivresse, l'on oublie
Jusqu'à l'ivresse des amours!

DEUXIÈME COUPLET.

Amis, je bois à la défaite
Du musulman!
Je bois ces vins que leur prophète
Blâme et défend!
Demain le fracas de la guerre
Et des canons!
Mais aujourd'hui le choc du verre,
Et répétons :
Présent des dieux, douce ambroisie,
Viens charmer, consoler nos jours!
Par ton ivresse, l'on oublie
Jusqu'à l'ivresse des amours!

CHŒUR.

Par ton ivresse, l'on oublie
Jusqu'à l'ivresse des amours!

MALIPIERI. Vive notre amiral! Il fait bien les choses. (*Aux officiers.*) Jamais je ne l'ai vu d'aussi joyeuse humeur!

LORÉDAN. Vous trouvez, Malipieri...

MALIPIERI. Hier, vous nous donnez un bal... aujourd'hui un dîner somptueux.

LOREDAN. Et demain peut-être une bataille.

MALIPIERI. Quel luxe de plaisirs...

LOREDAN. Domenico, apporte nos chibouques.

DOMENICO. Oui, maître.

MALIPIERI. Et pour terminer dignement la soirée... fais dresser les tables de jeu.

LOREDAN, *brusquement*. A quoi bon?

MALIPIERI. Je défie tous ces messieurs... à commencer par vous, amiral!

LOREDAN, *tressaillant*. Moi, dites-vous... moi?

MALIPIERI, *de même*. Et pourquoi pas?

LORÉDAN, *troublé*. Pourquoi?.. (*Se reprenant*.) Demain la flotte quitte le port de Zara pour retourner à Venise, et l'on peut employer sa soirée mieux qu'à perdre ou à gagner des poignées de sequins.

MALIPIERI. Par le temps qui court, les poignées de sequins sont rares! et, si vous n'y tenez pas, n'en privez pas les autres... je parie cent pièces d'or au premier coup de dés.

TOUS. Je les tiens!

LORÉDAN, *avec colère*. Messieurs! (*Se reprenant.*) Vous êtes les maîtres! (*Se retournant vers Domenico.*) Qu'est-ce?

DOMENICO. C'est Haydée.

MALIPIERI, *bas, aux officiers*. L'esclave grecque qui nous appartenait et qu'il nous a enlevée.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, HAYDÉE.

HAYDÉE, *s'adressant à Lorédan*. Monseigneur...

LORÉDAN, *avec bonté*. Que me veux-tu?

HAYDÉE. Ma maîtresse Rafaëla, votre pupille, désirerait vous parler.

LORÉDAN. C'est bien! je me rends chez elle. (*Aux officiers.*) Vous pouvez, Messieurs, passer dans la salle de Marbre. (*Leur montrant les appartements à gauche.*) Rien ne vous y dérangera... je vous laisse.

MALIPIERI. Ne reverra-t-on pas votre excellence de la soirée?

LORÉDAN. Je ne le pense pas.

MALIPIERI. J'aurais désiré cependant l'entretenir, avant notre départ de demain, d'une importante affaire.

LORÉDAN. Je suis toujours visible pour mes officiers... pour mes compagnons d'armes... ici... dans une heure... je vous attendrai.

MALIPIERI, *s'inclinant*. J'aurai l'honneur de m'y rendre... (*Aux officiers.*) Et nous, allons jouer jusqu'au jour.

LORÉDAN, *brusquement*. Adieu, Messieurs. (*Il s'élance par la porte à droite pendant que Malipieri et les officiers sortent par la porte à gauche sur la reprise du chœur suivant.*)

CHŒUR.

Vive le jeu, douce folie,
Qui charme nos nuits et nos jours!
Par son ivresse, l'on oublie
Jusqu'à l'ivresse des amours!

SCENE III.

HAYDÉE, *regardant sortir Lorédan*, DOMENICO, *au fond du théâtre, donnant des ordres aux esclaves qui emportent la table.*

HAYDÉE. Qu'a donc le maître?.. comme il est sombre...

DOMENICO. Lui! il était tout à l'heure d'une gaieté folle. Il chantait, il versait à ses convives tous les vins de l'Espagne et de ta Grèce... et tout à coup, ce qui lui arrive souvent, il a changé... il est devenu triste!

HAYDÉE. C'est bizarre!

DOMENICO, *s'asseyant près de la table à gauche et nettoyant le chibouque de son maître*. Et c'est dommage! un si bon maître!.. j'en sais quelque chose, moi, serviteur de sa famille; moi, gondolier de père en fils, qui ai abandonné Venise et me suis fait matelot pour rester avec lui... et je ne suis pas le seul qui l'aime! il n'est puissant... que pour rendre service, il n'est riche... que pour les autres, et il fait du bien à tout le monde.

HAYDÉE. C'est vrai!

DOMENICO. A commencer par vous, pauvre jeune fille, échappée presque seule aux massacres de Chypre et tombée entre les mains de ce Malipieri...

HAYDÉE. C'était là le plus terrible!

DOMENICO. Et ce que vous ne savez peut-être pas, c'est qu'il vous a enlevée à Malipieri, non pas d'autorité, comme il le pouvait, mais en vous rachetant!.. toute sa part du butin qu'il lui a abandonnée pour vous avoir!

HAYDÉE. Est-il possible?

DOMENICO. Et parce qu'il ne pouvait pas vous garder avec nous à bord, il vous a conduite ici, à Zara, dans sa famille, auprès de Rafaëla, sa pupille! une jolie fille, celle-là!

HAYDÉE, *avec émotion*. Oui... elle est jeune, elle est belle!.. et toi, Domenico, toi qui sais tout, comment est-elle sa pupille? Elle est de sa famille sans doute?

DOMENICO. Non!

HAYDÉE, *de même*. Ah!.. on la lui a confiée...

DOMENICO. Du tout! c'est une orpheline de famille patricienne, la nièce de l'avogador Donato, un dissipateur qui, il y a quelques années, s'est ruiné et s'est tué, laissant des dettes et sa nièce Rafaëla dans la misère. Lorédan, qui avait alors vingt-quatre ans, et qui connaissait à peine Donato, a adopté cette jeune fille.

HAYDÉE, *de même*. Ah! il l'aimait!

DOMENICO. Il y a six ans de cela. Elle en avait douze alors, et il ne l'avait jamais vue.

HAYDÉE, *vivement*. Ah! c'est bien à lui... c'est généreux!

DOMENICO. Et comme il ne pouvait l'emmener dans ses courses en mer, il l'a confiée ici à la femme du gouverneur, sa parente, qui l'a élevée.

HAYDÉE, *avec hésitation*. Mais maintenant Rafaëla a dix-huit ans, et tout ce que son bienfaiteur a fait pour elle doit lui inspirer une reconnaissance...

DOMENICO. Elle qui est votre maîtresse... et qui est toujours avec vous, a dû vous le dire...

HAYDÉE, *naïvement*. Je ne le lui ai jamais demandé! mais Lorédan doit, comme tout le monde, admirer son ouvrage!

DOMENICO, *haussant les épaules*. Ah bien oui!.. il la regarde à peine et ne s'en occupe guère...

HAYDÉE. Tu crois?..

DOMENICO, *se levant et descendant au bord du théâtre*. Il n'a plus le temps de rêver aux amours!

HAYDÉE, *vivement*. Ah!.. (*Avec embarras.*) Il n'a donc pas toujours été ainsi?

DOMENICO, *gaiement*. Lui!.. Lorédan Grimani!!! c'était de tous nos jeunes patriciens celui qui faisait autrefois le plus de bruit à Venise, par ses plaisirs et ses folies! Pas une mascarade, pas une fête au Lido, dont il ne fût le héros! j'en sais quelque chose, car c'est moi qui conduisais sa gondole. Et que d'aventures, que de sérénades, que de coups d'épée!.. C'était le bon temps! Que son palais était beau, la nuit, à la clarté de mille feux, aux accents de la musique et de la danse, aux éclats du festin, au bruit de l'or et des dés qui roulaient sur le marbre! c'est ainsi qu'il a dépensé plus des trois quarts de sa fortune, sans y regarder, sans compter, se ruinant et riant toujours!.. pendant que les vieux sénateurs secouaient la tête, et se disaient entre eux: Jeunesse oisive et dissipée qui finira mal! avenir et talents perdus pour la patrie!

HAYDÉE. O ciel!

DOMENICO. Voilà que tout à coup, le lendemain d'une fête magnifique, où il avait invité tous ses compagnons de folies et toutes les beautés de la ville, il renonce au bal, aux courtisanes et à tous ses amis. Il dit adieu à Venise, équipe un navire, se fait soldat et va se battre contre les Turcs, mais se battre, dit-on, de manière à se faire tuer! depuis six ans il ne fait que cela. C'était chaque année nouvelles victoires, nouveau butin, nouveaux grades! estimé du sénat, adoré du peuple, il est amiral de Venise et sera doge un jour! il est glorieux, il est grand, il est riche!.. mais il ne rit plus!

HAYDÉE. En vérité?

DOMENICO. Excepté les jours de bataille... il se réveille... il est heureux, mais le danger passé, la victoire gagnée, pendant que chacun le félicite, il écoute à peine, il baisse la tête, et j'ai vu même quelquefois, quand il se croyait seul, des larmes couler, là! (*Montrant sa joue.*)

HAYDÉE, *avec intérêt*. Ah! mon Dieu!

DOMENICO. Bien plus! (*A voix basse.*) moi qui couche près de son appartement, je l'entends toutes les nuits se promener avec agitation... et une fois, il parlait si haut... que quoiqu'il m'ait défendu de jamais le déranger... je suis entré.

HAYDÉE. Eh bien?

DOMENICO. Eh bien!.. c'était effrayant. Il ne m'avait ni vu, ni entendu! il dormait, comme qui dirait tout éveillé. Il était assis, et quoiqu'il n'eût devant lui ni table, ni cornet, il avait l'air de rouler des dés, et il disait : Six et quatre... six et quatre, puis un grand silence!.. puis il cachait sa tête dans ses mains!

HAYDÉE. Tu n'as parlé de cela à personne?

DOMENICO. A personne!.. qu'à vous, Haydée.

HAYDÉE. A moi qui lui dois tout... et qui lui suis dévouée.

DOMENICO. Je le sais! je le sais! il y a trois mois, quand on l'a rapporté ici, à Zara, couvert de blessures et presque mort... il n'en serait pas revenu sans vos soins.

HAYDÉE, *l'interrompant.* C'est bien.

DOMENICO. Tant qu'il est resté sans connaissance, vous ne l'avez quitté ni jour, ni nuit...

HAYDÉE, *de même.* C'est bien!.. c'est bien!

DOMENICO, *vivement.* Oui, vous avez raison, c'est bien! aussi, depuis ce temps-là, quoique vous ne soyez qu'une pauvre Grecque, une esclave... moi, Domenico, qui ai l'honneur d'être matelot et citoyen de Venise, j'ai conçu pour vous une estime... laquelle m'a donné des idées... ou plutôt un projet dont je vous parlerai...

HAYDÉE. A moi!

DOMENICO. Pas ici!.. à Venise, quand nous y serons de retour, ce qui ne tardera pas, grâce au ciel!.. car j'ai tant d'envie de revoir les lagunes et ma gondole! Ah! vous qui ne connaissez que l'île de Chypre, votre patrie... si vous saviez quel bonheur d'habiter Venise.

HAYDÉE. Je n'y tiens pas!

DOMENICO. Laissez donc! c'est si beau!..

HAYDÉE. Mais vos inquisiteurs, vos espions!..

DOMENICO. C'est égal!.. c'est Venise! (*On entend du bruit dans le salon à gauche.*)

HAYDÉE. Tais-toi, voici quelqu'un qui n'est pas de nos amis.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MALIPIERI.

MALIPIERI, *avec humeur.* Eh bien! Domenico, tu n'entends pas? des glaces, des sorbets!

DOMENICO, *sortant.* Oui, des rafraîchissements pour calmer leur ardeur... j'y vais, monsieur le capitaine! vous ne rentrez pas?

MALIPIERI, *avec humeur.* Non... (*A part.*) Décidément la fortune m'en veut aujourd'hui!.. j'aurais mieux fait de ne pas m'asseoir à ce jeu maudit... deux mille sequins perdus... sur parole... il est vrai... dettes d'honneur payables seulement à Venise... mais c'est qu'à Venise il y en a d'autres... beaucoup d'autres qui m'attendent... et à moins de quelques moyens désespérés et victorieux... (*Apercevant Haydée.*) Ah! mon ancienne esclave... ma part du butin... qui, malgré moi, il m'a fallu céder à mon général.

HAYDÉE. C'est-à-dire vendre!..

MALIPIERI. Dix mille sequins... vrai marché de dupe!.. d'abord un seul de tes regards vaut mieux que cela.

HAYDÉE. Le capitaine est galant.

MALIPIERI. Et puis, à ces diamants que tu portais et dont mes soldats s'étaient déjà emparés, j'ai toujours eu l'idée, malgré ton silence obstiné, que tu appartenais à quelque riche et puissante famille de Chypre, qui paierait un jour ta rançon quatre ou cinq fois cette somme!

HAYDÉE, *souriant.* Tu crois?

MALIPIERI. Oh! tu ne me diras pas ton secret... mais il en est un autre peut-être... que tu possèdes... celui de ton maître.

HAYDÉE. Il en a donc un?

MALIPIERI. Que je tiens à connaître, par intérêt pour lui... et je me fais fort d'obtenir ta liberté... si tu me dis seulement...

HAYDÉE. Quoi donc?

MALIPIERI. Ce que Lorédan te dit à toi... dans vos entretiens du soir!

HAYDÉE. Ah! très-volontiers!

PREMIER COUPLET.

Il dit qu'à sa noble patrie,
Dont l'honneur lui fut confié,
Il aurait tout sacrifié!
Il dit que pour charmer la vie,
Le premier bien, c'est l'amitié!
Il dit que l'amour éphémère
Brille un instant et fuit, hélas!..
(*A demi-voix.*)
Et quoique discret d'ordinaire,
L'autre jour il m'a dit tout bas...
Tout bas...
(*Malipieri redouble d'attention.*)
A Venise, sachez vous taire,
Oui, vous taire... vous taire...
(*Gaiement.*)
C'est la ville aux joyeux ébats,
Chantez-y, mais n'y parlez pas!
Chantez, amis, ne parlez pas!
Tra, la, la, la, la.

MALIPIERI. C'est très-bien!.. voilà ce qu'il t'a dit!.. mais ce que tu sais de lui...

DEUXIÈME COUPLET.

HAYDÉE.

Je sais qu'avant tout il estime
La vertu, la gloire et l'honneur,
Et qu'il tend la main au malheur;
Je sais que, noble et magnanime,
Il méprise le délateur;
Je sais qu'à la paix, à la guerre,
La prudence guide ses pas...
La preuve, c'est qu'avec mystère,
Hier soir, il m'a dit tout bas,
Tout bas...
(*D'un air mystérieux.*)
A Venise, sachez vous taire,
Oui, vous taire... vous taire ..
C'est la ville aux joyeux ébats,
Chantez-y, mais n'y parlez pas!
Chantez, amis, ne parlez pas!
Tra, la, la, la, la, la.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, ANDREA.

MALIPIERI, *avec humeur.* Qui vient là? que voulez-vous?

ANDREA, *près de la porte.* Parler au capitaine des bombardiers, le signor Malipieri... on m'a dit qu'il était ici.

MALIPIERI. C'est moi... avancez.

ANDREA. J'ai vingt ans, je suis Vénitien, je voudrais me battre sous l'étendard de saint Marc... je viens vous prier de m'enrôler.

MALIPIERI. Impossible dans ma compagnie!.. choisissez-en une autre.

ANDREA. C'est celle-là que je voudrais.

MALIPIERI. Et pourquoi?

ANDREA. Pour combattre sous les yeux de Lorédan Grimani, le premier homme de guerre de Venise.

MALIPIERI, *brusquement.* Ma compagnie est au complet.

ANDREA. Eh bien! recevez-moi comme volontaire... et à la première place vacante...

MALIPIERI, *de même.* Il n'y en aura pas.

ANDREA. On ne sait donc pas se faire tuer dans votre compagnie?

MALIPIERI, *avec hauteur.* On y sait du moins châtier les insolents.

ANDREA. Insolent!

HAYDÉE, *se plaçant entre eux.* Messieurs!

ANDREA. Voilà un mot qui pourrait avancer la vacance que je demande, et supprimer d'abord le capitaine.

MALIPIERI. Qu'est-ce à dire?

ANDREA. Que je ne suis pas encore votre soldat, et j'ai le droit de vous demander compte de ce que vous venez de dire.

MALIPIERI. Je ne dois de comptes à personne.

ANDREA. C'est ce que nous verrons!

HAYDÉE, *bas, à Andrea.* Vous vous perdez... Revenez vers la dixième heure, vous verrez l'amiral lui-même... je vous le promets.

ANDREA, *de même.* Est-il possible?

HAYDÉE, *de même.* Si vous partez... à l'instant.

ANDREA, *lui serrant la main.* Adieu! (*S'adressant à Malipieri.*) Que je sois ou non de votre compagnie, j'espère, seigneur capitaine, que nous nous retrouverons ailleurs!

MALIPIERI. Dans votre intérêt... je ne le désire pas.

ANDREA, *sortant.* Ce qui veut dire que, dans le vôtre, vous le craignez.

MALIPIERI. C'en est trop!

HAYDÉE, *le retenant.* Messieurs! Messieurs! y pensez-vous?.. voici l'amiral. (*Sur un nouveau geste d'Haydée, Andrea sort par le fond.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LORÉDAN, *sortant de la porte à droite.*

LORÉDAN, *entrant lentement, et en rêvant.* Oui, aujourd'hui même, avant notre départ, je veux, je dois assurer son sort.

MALIPIERI, *à part.* Toujours préoccupé!

LORÉDAN, *s'approchant de la table à droite du spectateur, près du canapé, et apercevant Haydée.* Haydée, veuillez dire à Domenico de me donner ce qu'il faut pour écrire?

HAYDÉE, *regardant autour d'elle.* Domenico n'est pas là, mais ce que vous demandez, maître, je l'apporterai moi-même! (*Elle sort.*)

LORÉDAN *s'assied sur le canapé, appuie ses deux coudes sur la table et cache sa tête entre ses mains, puis levant les yeux, il aperçoit Malipieri qui l'examine avec curiosité.* Que faites-vous là? que voulez-vous?

MALIPIERI. Votre excellence a-t-elle déjà oublié le rendez-vous qu'elle m'a donné ici, il y a une heure?

LORÉDAN, *comme sortant d'un rêve et lui tendant la main avec douceur.* Pardon!.. parlez!

MALIPIERI. Vous avez acquis gloire et richesse, Monseigneur, et moi, qui me bats sous vos ordres, moi, patricien, qui aurais droit au commandement d'un navire, j'attends encore avancement et fortune!

LORÉDAN, *froidement.* C'est peut-être moins ma faute que la vôtre! c'est à vous de faire naître les occasions!

MALIPIERI. Il s'en présente une; hier, au bal que donnait le gouverneur de Zara, j'ai aperçu... j'ai admiré une jeune fille que l'on dit votre pupille...

LORÉDAN, *avec émotion, et se levant..* Ah!.. Rafaëla Donato!.. Eh bien!

PREMIER COUPLET.

MALIPIERI.

A la voix séduisante,
Au regard virginal,
Par sa grâce touchante
Elle charmait ce bal.
Dans mon âme ravie,
M'exprimant sans détours,
Le bonheur de ma vie
Est de l'aimer toujours!

LORÉDAN, *froidement.* Et vos droits... vos titres!

DEUXIÈME COUPLET.

MALIPIERI.

J'ai perdu l'opulence,
Mais, noble par le sang,
J'ai déjà su, je pense,
Montrer quelque talent!
Que sur vous je m'appuie,
Je réponds du destin...
(*Montrant l'appartement de Rafaëla.*)
Le bonheur de ma vie
Est d'obtenir sa main!
Pardonnez mon audace!
Pardonnez un cœur bien épris
Qui réclame un tel prix!
Répondez-moi, de grâce,
J'attends, amant discret,
Mon arrêt!

(*A la fin de ce dernier couplet, Haydée rentre portant du papier, des plumes, de la cire et une large écritoire en bronze doré, qu'elle pose sur la table à droite, où brûle déjà une lampe.*)

LORÉDAN, *à Malipieri.* Je vous remercie, seigneur Malipieri, de l'honneur que vous daignez faire à Rafaela, ma pupille, et à moi; mais j'ai sur elle d'autres vues!

MALIPIERI. Lesquelles?

LORÉDAN. Vous les connaîtrez à mon retour à Venise, et vous savez que cela ne tardera pas. Nous mettrons demain à la voile; occupez-vous du départ! La flotte turque veut, dit-on, ce que je ne puis croire, nous fermer le passage et nous empêcher de rentrer à Venise... cela me regarde... vous viendrez, avant de vous retirer, prendre mes ordres, pour demain!.. je ne vous retiens plus. (*Malipieri s'incline et sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE VII.

LORÉDAN, *se jetant dans un fauteuil, à gauche,* HAYDÉE.

HAYDÉE, *s'approchant doucement de Lorédan qui est assis.* Ah! que vous avez bien fait de le refuser, maître, il n'a jamais aimé votre pupille.

LORÉDAN, *souriant.* En vérité!

HAYDÉE, *à demi-voix.* Bien plus encore, c'est votre ennemi mortel. Envieux de vos succès, il ne rêve que votre perte, et j'ai idée qu'il n'a été placé auprès de vous par le doge et le conseil des Dix, que pour espionner toutes vos actions!

LORÉDAN, *souriant.* Tu te crois!

HAYDÉE. Oui, maître.

LORÉDAN, *de même.* Et moi, j'en suis sûr! (*Se levant.*) Il en fut toujours ainsi dans notre sérénissime république, elle ne vit que pour la défiance. Mais bientôt j'irai moi-même rendre mes comptes au doge et au sénat.

HAYDÉE, *avec émotion.* Oui, je l'ai bien entendu. C'est demain que vous partez!

LORÉDAN. Avec Rafaëla, ma pupille, que j'emmène et que tu accompagneras!

HAYDÉE, *tressaillant.* Moi!

LORÉDAN. A moins qu'à bord de notre vaisseau tu n'aies peur de la mer et des orages.

HAYDÉE. Ce n'est pas là ce qui m'effraie.

LORÉDAN. Serait-ce la flotte turque?

HAYDÉE. Non, maître... car vous serez là!.. C'est à eux de craindre... et puis vous le savez... j'ai vu déjà des scènes plus terribles.

LORÉDAN. Oui, pauvre jeune fille!.. l'incendie... le pillage... le meurtre des tiens!

HAYDÉE. Il y a d'autres dangers.

LORÉDAN. Lesquels!

HAYDÉE, *troublée*. Lesquels... maître... (*Vivement.*) Eh mais! la haine secrète de ce Malipieri... qui vous menace... vous et la signora peut-être!

LORÉDAN. Heureusement, elle aura d'ici à quelques jours un protecteur, un mari.

HAYDÉE. Ah! vous lui en destinez un?

LORÉDAN. Oui!..

HAYDÉE. Et c'est?..

LORÉDAN. Moi!..

HAYDÉE, *à part, avec émotion*. Lui!.. Mon Dieu!

LORÉDAN, *froidement et sans la regarder*. Oui, moi.

HAYDÉE. Ah! je comprends... vous l'aimez!

LORÉDAN, *secouant la tête*. Non! et si j'eusse été mon maître, ce n'est pas là peut-être ce que j'eusse rêvé.

HAYDÉE, *avec émotion*. Et pourquoi donc alors... pourquoi?..

LORÉDAN, *brusquement*. Il le faut... je le dois, je l'ai juré!

HAYDÉE. A qui donc?

LORÉDAN. A quelqu'un qui me voit... qui m'entend...

HAYDÉE. Comment cela?

LORÉDAN, *sévèrement*. Si tu m'es dévouée... pas un mot de plus sur ce sujet.

HAYDÉE. Oui, maître. (*Timidement.*) Et Rafaëla, votre pupille, est disposée... à ce mariage?

LORÉDAN, *comme sortant d'un rêve*. Ah! tu as raison... Je ne lui en avais pas encore parlé... La voici!

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, RAFAELA, *sortant de l'appartement, à droite*.

LORÉDAN, *allant au-devant d'elle*.

Mes jours voués à la tristesse
N'ont eu de charme que par toi,
Et mon seul bien, c'est ta tendresse!..
Ce bien, est-il toujours à moi.
Ah! réponds-moi?
Ce bien est-il toujours à moi?..
Moi, protecteur de ton jeune âge,
Quand j'ose aspirer à ta foi,
Le sort que je t'offre en partage
Peut-il être accepté par toi?
Ah! réponds-moi?
C'est-il un bien pour toi?

RAFAELA.

Par vous s'embellit mon enfance,
Tout mon bonheur, je vous le doi,
Et pour vous ma reconnaissance
Ne peut s'éteindre qu'avec moi!
Oui, croyez-moi,
Ne peut s'éteindre qu'avec moi!

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ANDREA, *paraissant à la porte du fond*.

ANDREA.

Pour mériter sa main, ce seul espoir me reste,
Je l'essaierai du moins!..

RAFAELA, *à part, l'apercevant*.
Ah! qu'ai-je vu?
C'est lui!..

HAYDÉE, *à Rafaëla*.
Qu'avez-vous donc?

RAFAELA.
Moi!.. rien! je l'atteste.

HAYDÉE, *l'observant*.
Ah! sa voix est troublée
(*Regardant Andrea.*)
Et son cœur est ému.
(*A part.*)
Allons! peut-être encore, tout n'est-il pas perdu!

ENSEMBLE.

HAYDÉE, *bas, à Andrea*.

Espoir et courage,
J'en ai le présage,
Vainement l'orage
Redouble d'effort!
Marin intrépide,
Que rien n'intimide,
Quand l'amour nous guide
On arrive au port.

ANDREA.

Espoir et courage,
J'en ai le présage,
Vainement l'orage
Redouble d'effort!
Marin intrépide,
Rien ne m'intimide,
L'amour qui me guide
Me conduit au port!

LORÉDAN.

Espoir et courage,
Tout me le présage,
Trop longtemps l'orage
A troublé mon sort.
Son cœur moins timide
Pour moi se décide;
L'amour qui me guide
Me conduit au port!

RAFAELA.

Ah! je perds courage,
Et tout me présage
Un terrible orage.
Mon cœur bat bien fort;
Oui, tout m'intimide,
Que le ciel décide;
Que Dieu qui nous guide
Veille sur mon sort!

ANDREA, *bas, à Haydée, au fond du théâtre*.
A l'heure où tu l'as dit j'arrive!..

HAYDÉE, *à voix basse*.
Du silence!
(*Haut, à Lorédan.*)
Un soldat, Monseigneur, vous demande audience.

LORÉDAN, *sans se retourner*.
Que veut-il?

HAYDÉE.
Ce qu'il veut!
(*Poussant Andrea en avant.*)
Va... parle!

ANDREA.

PREMIER COUPLET.

Ainsi que vous, (*bis.*)
Je veux me battre et braver la mitraille...
Et sur l'Océan en courroux,
Gagner mon grade en un jour de bataille...
Ainsi que vous,
Mon général, ainsi que vous!

DEUXIÈME COUPLET.

Ainsi que vous, (*bis.*)
A la fortune, à la gloire j'aspire,
De moi, je veux qu'on soit jaloux,
Et que Venise, et me craigne et m'admire,
Ainsi que vous,
Mon général, ainsi que vous!

LORÉDAN, *le regardant avec attention*.
Sur quel vaisseau veux-tu combattre?

ANDREA.
Sur le vôtre!

LORÉDAN.
J'y consens!.. et ton nom?..

ANDREA.
Andrea!
LORÉDAN.
Quoi! pas d'autre?
ANDREA.
Je viens pour m'en faire un!
LORÉDAN, *avec satisfaction.*
C'est bien!.. Contre mon gré,
Je ne puis disposer d'aucun grade!
ANDREA.
Qu'importe?
Donnez-moi seulement, la paie est assez forte,
Le premier bâtiment qu'à la mer je prendrai.
LORÉDAN.
C'est dit!.. A demain!
ANDREA.
A demain!

ENSEMBLE.

HAYDÉE.
Espoir et courage,
J'en ai le présage,
Vainement l'orage
Redoublait d'effort.
Marin intrépide,
Rien ne l'intimide,
L'amour qui le guide
Le conduise au port!
ANDREA.
Espoir et courage,
J'en ai le présage,
Vainement l'orage
Doublerait d'effort.
Marin intrépide,
Rien ne m'intimide,
L'amour qui me guide
Me conduit au port!
LORÉDAN, *regardant Rafaëla.*
Espoir et courage,
Tout me le présage,
Trop longtemps l'orage
A troublé mon sort.
Son cœur moins timide
Pour moi se décide,
L'amour qui me guide
Me conduit au port!
RAFAELA.
Je reprends courage,
Quoique tout présage
Un terrible orage
Dont je tremble fort.
Oui, tout m'intimide,
Que le ciel décide;
Que Dieu qui nous guide
Veille sur son sort!
(*Andrea sort par la porte du fond.*)

SCENE X.

HAYDÉE, LORÉDAN, RAFAELA.

LORÉDAN, *faisant signe de la main à Andrea qui sort.* A demain, mon brave! à demain!.. au point du jour! (*Il s'assied sur le canapé à droite, près de la table, et se met à écrire.*) Ce jeune Andrea est un noble cœur qui mérite d'arriver!

HAYDÉE, *debout, au milieu du théâtre.* Et qui arrivera, car il veut se distinguer ou mourir.

RAFAELA, *qui avait remonté le théâtre et suivi Andrea des yeux, redescend près de Haydée.* Tu crois!

HAYDÉE. J'en suis sûre, et je ne serais pas étonnée qu'il eût dans le cœur quelque grande passion.

RAFAELA, *avec embarras.* Celle de la gloire!

HAYDÉE, *à part, regardant Rafaëla.* Et une autre encore, peut-être! (*Rafaëla s'assied à gauche des spectateurs; Haydée est debout près d'elle.*)

LORÉDAN, *près de la table à droite, écrivant avec agitation.* Oui, demain sans doute un nouveau combat, et si je rencontre enfin... ce que je cherche depuis si longtemps...

HAYDÉE, *bas, à Rafaëla.* Voyez donc comme il a l'air ému!

RAFAELA, *de même.* Comme il écrit avec agitation!.. (*Lorédan met sous enveloppe la lettre qu'il vient d'écrire, fait fondre de la cire au flambleau qui est sur la table; il sonne, Domenico sort de la porte à gauche.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, DOMENICO.

LORÉDAN, *achevant de cacheter sa lettre et s'adressant à Domenico.* Eh bien! nos convives?

DOMENICO. Ils sont capables de rester là toute la nuit! une fois qu'ils sont à boire et à jouer...

LORÉDAN, *brusquement.* A jouer!.. Dis-leur que demain nous partons... et qu'il est temps de se livrer au repos...

DOMENICO. J'y vais... mais vous!.. Monseigneur...

LORÉDAN, *mettant dans sa poche la lettre qu'il vient d'écrire et de cacheter.* Moi!.. Dieu veuille!.. je ne le puis! tant de pensées... tant de souvenirs m'assaillent à la fois... donne-moi mon chibouque!

DOMENICO, *lui présentant une longue pipe turque.* Voici. (*Bas, à Haydée.*) Vous voyez bien que sa tête est en feu!.. Pour le calmer, dites-lui quelques-uns de ces airs qui lui font tant de bien! (*Bas, à Rafaëla.*) Vous savez, des airs du pays... des airs de Venise! (*Il va prendre sur la table à gauche une mandoline qu'il remet à Haydée. Lorédan est à demi couché sur le canapé à droite, près de la table, et tout en fumant il paraît absorbé dans ses réflexions. Aux premiers accents de la mandoline, il tressaille et se retourne vers Haydée.*)

LORÉDAN, *lui tendant la main avec reconnaissance.* Merci, Haydée!.. j'allais te le demander.

DOMENICO, *à part, en s'en allant.* Je savais bien que cela lui ferait plaisir! je vais congédier nos officiers. (*Il sort par la porte à gauche.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* DOMENICO.

BARCAROLLE *à deux voix.*

HAYDÉE, *tenant une mandoline,* ET RAFAELA.
C'est la fête au Lido,
C'est la fête en bateau,
Dont Venise raffole!
Glissez donc, ma gondole,
Glissez vite sur l'eau...
C'est la fête au Lido.

Afin d'avoir jupe élégante
Et des perles de Murano,
Au Rialto j'ai mis en vente
Jusqu'à mon anneau d'or... l'anneau
Que m'avait donné Zanetto!

Mais, mais...
C'est la fête au Lido,
C'est la fête en bateau,
Dont Venise raffole!
Glissez donc, ma gondole,
Glissez vite sur l'eau...
C'est la fête au Lido.

(*En ce moment, Lorédan, qui jusque-là avait continué

à fumer, laisse tomber son chibouque, et, la tête appuyée sur sa main, écoute Haydée et Rafaëla qui continuent leur barcarolle.)

Un jeune et beau seigneur, bien tendre,
A l'œil noir, aux propos galants,
Voulait me forcer de l'entendre...
Non, seigneur, je n'ai pas le temps!..

C'est la fête au Lido,
C'est la fête en bateau,
Dont Venise raffole!
Glissez donc, ma gondole,
Glissez vite sur l'eau...
C'est la fête au Lido.

(L'air, qui jusque-là avait été vif et rapide, se ralentit en ce moment.)

Glissez, glissez, ma gondole!..
Glissez, glissez sur l'eau.

RAFAELA ET HAYDÉE, *s'arrêtant et regardant Lorédan.*
Le sommeil un instant a fermé ses paupières!
Gardons-nous!.. gardons-nous de troubler un repos
Qui le console de ses maux!.
Gardons-nous!.. gardons-nous de troubler son repos!
(Elles se retirent toutes les deux sur la pointe du pied dans l'appartement à droite.)

SCÈNE XIII.

LORÉDAN, *dormant sur le canapé,* MALIPIERI, *entrant par la porte à gauche.*

FINAL.

MALIPIERI.
Me voici, général!.. A vos ordres sévères
J'accours!..
(S'arrêtant.)
Il dort!

(Il le contemple quelques instants en silence sur la ritournelle de l'air suivant.)

AIR.

A toi seul la puissance,
Et la gloire et l'honneur!
Moi, je n'ai qu'une chance :
Je te hais!.. je te hais!.. c'est là mon seul bonheur!
Ta fortune,
Qui m'importune,
Longtemps m'humilia!
Mais patience,
Ma vengeance
Quelque jour t'atteindra!..
Jusque-là...
A toi seul la puissance,
Et la gloire et l'honneur!
Moi, je n'ai qu'une chance :
Je te hais!.. je te hais!.. c'est là mon seul bonheur!
(Lorédan, qui était étendu sur le canapé, se lève sur son séant pendant la reprise de l'air précédent; il prête l'oreille et semble écouter un air vif et animé.)

MALIPIERI.
Il s'éveille!..
(Il s'avance vers lui et s'arrête étonné.)
Non pas!

LORÉDAN.

AIR.

Ah! que Venise est belle!
Et quels accents joyeux!
Mon palais étincelle
Ce soir de mille feux!
Ici, loin des profanes,
Amis, versez toujours!
Je bois à vos sultanes,
Je bois à mes amours!

MALIPIERI, *l'examinant avec étonnement.*
O délire!.. ô prodige!.. il dort!

LORÉDAN, *assis devant la table et continuant son rêve.*
Voici des dés... voici de l'or!..
(Il a l'air d'agiter des dés dans un cornet et de les rouler sur la table.)
J'ai perdu!.. par ma foi, qu'importe!
Faut-il une somme plus forte?..
Jouons, amis!.. jouons encor!
Ah! que Venise est belle!
Et quels accents joyeux!
Mon palais étincelle
Ce soir de mille feux!
Ici, loin des profanes,
Amis, versez toujours!
Je bois à vos sultanes,
Je bois à mes amours!
(L'orchestre, qui jusque-là avait été vif et joyeux, exprime tout à coup une musique sombre et agitée.)

MALIPIERI, *regardant Lorédan.*
Quel changement, ô ciel!.. sur son visage!
Ses doigts crispés se contractent de rage!

LORÉDAN, *toujours assis sur le canapé devant la table, pendant que Malipieri, qui est de l'autre côté de la table, suit tous ses mouvements avec curiosité.*
Quoi! perdre encor!.. perdre toujours!
(Frappant du poing avec colère sur la table.)
Eh bien donc, mon palais!.. oui, tout ce qui me reste!
Sur un seul coup... un seul!.. Destin funeste,
Tu ne m'abattras pas!.. Satan! à mon secours!..
J'entends rouler les dés... et je sens mon cœur battre.
Allons!.. et si je perds... la honte... le trépas!
(Il semble attendre avec anxiété les dés que son adversaire va rouler sur la table. Regardant.)
Ah! pour lui... six et trois...
(Il a l'air de prendre les dés, de les agiter, et dit à part lui, avec joie et espoir.)
Il faudrait... six et quatre!..
(Il roule les dés sur la table et dit à voix basse avec effroi.)
Je perds!..
(Regardant son adversaire, il s'écrie vivement.)
O ciel!.. il ne regarde pas!
Il est à ramasser son or...
(Par un geste rapide, il a l'air de retourner avec la main un des dés qu'il vient de rouler et s'écrie d'un air contraint.)
Ah! six et quatre!

MALIPIERI, *qui l'examine avec attention.*
Quel mystère!

LORÉDAN, *d'une voix tremblante.*
Oui... je gagne!
(A part et essuyant la sueur qui coule de son front.)
O honte!.. j'ai gagné!..
Et la fortune change!.. et lui... l'infortuné...
Perd à son tour!.. toujours!.. toujours!
(Ecoutant avec impatience.)
Quels chants de joie!
(Se levant et venant au bord du théâtre.)
Lorédan est vainqueur!.. disent-ils... taisez-vous!
(A demi-voix.)
Lorédan est un lâche, un infâme!.. en proie
Aux tourments... et pourtant voilà qu'ils chantent tous.
Ah! que la nuit est belle,
Et quels accents joyeux!
Le palais étincelle
Ce soir de mille feux!
(S'interrompant et criant.)
Taisez-vous! taisez-vous!..

(Se promenant avec agitation.)
Supplice sans pareil!
Pour moi plus de bonheur! pour moi plus de sommeil!
Mes torts, du moins, je veux, quoi qu'il m'en coûte,
Je veux les réparer!
(Comme s'il parlait à quelqu'un.)
Écoute bien! écoute!
A toi, Rafaëla, la moitié de mes biens...
Et pour l'autre moitié... jure de la remettre
Au fils de Donato... s'il existe encor... tiens!
(Tirant de son sein la lettre cachetée qu'il vient d'écrire.)
Tiens! tu lui donneras... sans l'ouvrir... cette lettre,
Pour lui seul...

MALIPIERI, *poussant un cri et saisissant la lettre.* Ah!.. *(Il s'approche de la table à droite, et lit à la lueur de la lampe, pendant que Lorédan est resté immobile et debout au bord du théâtre; lisant l'adresse.)* « Au fils de Donato l'avogador, pour lui seul!..» *(Ouvrant la lettre qu'il parcourt à la hâte.)* « Un soir... dans l'ivresse du « vin et du jeu... votre père, contre qui j'avais risqué ma « fortune sur un coup de dé... votre père a été trompé « et ruiné par moi!.. » *(Il achève de lire la lettre à voix basse. Pendant ce temps, Lorédan, dont le visage est redevenu calme et serein, reprend gaiement le premier motif.)*

ENSEMBLE.

LOREDAN.

Ah! que Venise est belle,
Et quels accents joyeux!
Le palais étincelle
Ce soir de mille feux!
Loin de nous les profanes,
Amis, versez toujours,
Je bois à vos sultanes,
Je bois à vos amours!..
(Lorédan retombe endormi sur le canapé.)

MALIPIERI, *tenant la lettre.*
Heureuse découverte
Qui change nos destins!
Son salut ou sa perte
Sont donc entre mes mains.
Je tiens en ma puissance
Sa gloire et son honneur,
L'espoir de la vengeance
Est déjà le bonheur!..
(Malipieri sort par la porte du fond.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le pont du vaisseau amiral vénitien. Le pavillon de saint Marc flotte sur le grand mât. Au fond, la mer et quelques vaisseaux turcs qui fuient à l'horizon. Les voiles du vaisseau amiral sont carguées. A droite, quelques blessés qu'on est occupé à panser. Sur le pont, des armes, des haches d'abordage, des débris annonçant un combat qui vient de finir. Les soldats sur le pont, les matelots et les mousses suspendus aux cordages, élèvent en l'air leurs armes ou leurs bonnets.

SCENE PREMIERE.

CHŒUR DE SOLDATS ET DE MATELOTS.

Victoire! victoire! victoire!
Aux enfants de Saint-Marc!
D'une nouvelle gloire
Brille leur étendard!

DOMENICO, *étendant la main à l'horizon.*
Ils espéraient que de Venise
Ils nous fermeraient le chemin,
Leur flotte est dispersée ou prise,
A nous la gloire!..
(Montrant des barils de rhum, et des ballots qu'on apporte.)
Et le butin!

CHŒUR.

Victoire! victoire! victoire!
Aux enfants de Saint-Marc!
D'une nouvelle gloire
Brille leur étendard!

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, LORÉDAN, MALIPIERI, ET PLUSIEURS OFFICIERS.

LORÉDAN, *la hache à la main et encore dans la chaleur du combat.*

AIR.

Vive la mitraille!
Bravons sa fureur!
Un jour de bataille
Est jour de bonheur!
L'éclair et la foudre
Troublent la raison;
Oui, vive la poudre!
Vive le canon!
(A part, et sur un mouvement plus lent.)
En guidant leur vaillance,
J'ai cru trouver la mort;
Mais pour moi, plus de chance!
Oui... oui... j'existe encor!..
C'en est fait, la victoire
Dont s'enivre leur cœur
M'a rendu la mémoire,
Hélas! et mon malheur!

DOMENICO, *qui est monté au grand mât.*
Un vaisseau turc résiste encor!..

LOREDAN, *vivement.*
Tant mieux.
(Brandissant sa hache.)
Vive la mitraille!
Bravons sa fureur!
Un jour de bataille
Est jour de bonheur!
L'éclair et la foudre
Troublent la raison;
Oui, vive la poudre!
Vive le canon!

DOMENICO, *regardant toujours du haut du mât.*
Non!.. non!..
Il amène son pavillon.
Le vaisseau turc est pris!

LORÉDAN, *avec tristesse et laissant tomber sa hache.*
Tant pis!

CHŒUR.

Victoire! victoire! victoire!
Aux enfants de Saint-Marc!
D'une nouvelle gloire
Brille leur étendard.
(Lorédan, plongé dans ses réflexions, remonte le théâtre et disparaît vers la gauche. Pendant ce temps, les matelots qui sont à droite se disputent un baril de rhum que l'on vient d'apporter.)

CHŒUR, *vif et animé.*
C'est à moi!.. c'est mon bien,
Non, morbleu!.. c'est le mien!

Du butin c'est ma part !
Eh bien donc... par saint Marc,
Que ce fer... ce poignard
Soit l'arbitre entre nous !

DOMENICO, *qui est descendu du grand mât, se jetant entre eux.*

Allons, amis, êtes-vous fous ?
Au lieu de vous battre entre vous,
Jouez gaîment à qui boira
Le baril de rhum que voilà !

CHŒUR DES MATELOTS.

Il a raison !.. jouons, jouons !
C'est dit ! et bientôt nous verrons...

(*L'un d'eux a tiré des dés de sa poche et les roule sur le baril pendant que Domenico et les autres matelots font cercle autour des joueurs.*)

LORÉDAN, *les apercevant et courant à eux avec colère.*

Jouer ! jouer !.. plutôt vous battre !
(*Posant son pied sur le baril.*)
Je le défends !.. et je ne le veux point !

MALIPIERI, *qui s'est avancé, s'adressant au matelot qui jouait.*

C'est fâcheux, car pour toi, c'était un fort beau point.

LE MATELOT.

En vérité !..

MALIPIERI, *froidement.*

Mais oui !.. j'ai cru voir six... et quatre.
(*A ce mot, Lorédan tressaille.*)

ENSEMBLE.

LORÉDAN.

O rencontre imprévue !
Involontaire affront !
Souvenir qui me tue !..
Et fait rougir mon front !

MALIPIERI, *avec joie.*

Ah ! son âme éperdue
A senti cet affront !
Il détourne la vue.
Je vois rougir son front.

DOMENICO ET LES MATELOTS.

O fureur imprévue !
Cessons ce jeu ! cessons !
Et, tremblants à sa vue,
Amis, obéissons !
(*L'ensemble finit en decrescendo.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, RAFAELA ET HAYDÉE.

(*Elles paraissent toutes deux, à gauche, au haut de l'escalier qui conduit des étages inférieurs au pont du vaisseau.*)

HAYDÉE. Oui, signora... je n'entends plus de bruit, il n'y a plus de danger... venez !

RAFAELA. A la bonne heure ! je ne pouvais plus y tenir... De crainte et de... (*Regardant autour d'elle.*) Le combat est donc fini ?

HAYDÉE, *apercevant Domenico.* Lorédan !.. où est-il ? *Domenico lui montre Lorédan triste et la tête baissée.*) Ah ! vous voilà, maître ! (*Le regardant avec intérêt.*) il ne vous est rien arrivé ?..

LORÉDAN. Non ! non !

RAFAELA. Grâce au ciel !

LORÉDAN, *aux deux jeunes filles.* Merci, merci, mes jeunes amies, mais au fond de ce vaisseau et pendant le combat vous avez eu bien peur ?

HAYDÉE ET RAFAELA. Oui ! pour vous !

DOMENICO. Et il y avait de quoi ! on n'a jamais vu s'exposer ainsi ! vous étiez partout.

LORÉDAN. Toi aussi ! car je t'y ai rencontré.

DOMENICO. Pardi ! je vous suivais !.. aussi une belle victoire, je m'en vante !

MALIPIERI, *s'avançant.* Onze vaisseaux turcs que nous ramenons à Venise...

LORÉDAN. Ah ! c'est vous, seigneur Malipieri, je vous ai cherché des yeux dans le combat, et je vous ai rarement aperçu.

MALIPIERI. J'observais l'ennemi.

DOMENICO. Sa seigneurie observe beaucoup.

HAYDÉE, *à Rafaëla, qui regarde autour d'elle avec inquiétude.* Et vous aussi... signorina... (*A Lorédan.*) Mais je ne vois pas mon protégé...

RAFAELA, *avec embarras.* Oui... celui que tu avais recommandé...

LORÉDAN. Tu avais raison de m'en répondre... il s'est battu comme un lion ! pendant longtemps, il s'est tenu à mes côtés... mais vers la fin du combat, je ne l'ai plus vu.

MALIPIERI, *froidement.* Il est probable qu'il aura été tué !

RAFAELA. O ciel !..

HAYDÉE, *à voix basse, et lui serrant la main.* Taisez-vous donc !

LORÉDAN, *à Malipieri.* Non !.. il n'est, grâce au ciel, ni parmi les morts... ni parmi les blessés... je m'en suis déjà informé... mais il a disparu...

DOMENICO. C'est lui que j'aurai vu se jeter dans une chaloupe avec une dixaine de bombardiers, des Dalmates qu'il emmenait.

MALIPIERI. Des soldats de ma compagnie...

DOMENICO, *à Lorédan.* Ils étaient là les bras croisés... ça les ennuyait, ces braves gens !

MALIPIERI. Et je demanderai comment, malgré mon ordre et mon exemple...

DOMENICO. Ils ont été s'exposer...

LORÉDAN, *à Domenico.* Silence !.. nous le saurons !.. (*Aux soldats.*) Vous vous êtes bien battus, mes amis, votre devoir est fini... (*A Domenico et aux matelots, leur frappant sur l'épaule.*) J'ai défendu de jouer... mais je n'ai pas défendu aux vainqueurs de chanter et de boire !..

DOMENICO, *avec une explosion de joie.* Vivat !

LORÉDAN, *souriant.* Avec la modération qu'on doit toujours garder... même dans la victoire !.. (*A Haydée et à Rafaëla, qui font quelques pas pour le suivre.*) Restez ! vous serez mieux ici, sur le pont... au grand air. (*A plusieurs officiers.*) Vous, Messieurs, suivez-moi ! (*Il descend par l'escalier du fond, dans le second pont, suivi de tous ses officiers.*)

DOMENICO, *sur le bord du théâtre, à droite, et à part.* Oh bien ! puisque l'amiral le permet, je vais chercher le baril de rhum pour renouer connaissance avec lui. (*Il descend par l'escalier du fond.*)

SCENE IV.

MATELOTS *au fond du théâtre, assis ou couchés, d'autres occupés à différents travaux ;* RAFAELA *s'est avancée rêveuse au bord du théâtre ;* HAYDÉE.

HAYDÉE, *s'approchant de Rafaëla, et à demi-voix.* Si pensive et si triste en un jour de victoire !

RAFAELA, *vivement, et sortant de sa rêverie.* Moi !..

HAYDÉE, *souriant.* Et l'intérêt que vous portez à mon jeune protégé qui me semble aussi le vôtre ! (*Geste de Rafaëla.*) Ah !.. il faut tout me dire, ou, pour ma part, je lui retire ma protection ! Et d'abord, comment vous connaissez-vous ?

RAFAELA.

AIR.

Unis par la naissance,
La famille et l'amitié,
Dans mes rêves d'enfance
Il était de moitié !

Et puis... vint le malheur qui sépara nos jours,
Et je ne le vis plus... mais j'y pensais toujours!

CAVATINE.

Ah! que ses accents
Me semblaient touchants,
Quand il s'éloignait
Et qu'il me disait :
L'honneur me réclame,
Je pars, je suis sa loi!
Mais mon âme
Restera près de toi!
Il est parti, pour un devoir sacré,
Jurant qu'il reviendrait glorieux, honoré!
Ah! que ses accents
Me semblaient touchants,
Etc., etc.

HAYDÉE. Silence!.. des matelots qui s'approchent!.. *(Elles s'éloignent toutes deux et remontent le théâtre à gauche en causant à voix basse.)*

SCENE V.

MATELOTS; DOMENICO, *venant du fond, à droite, et roulant un baril de rhum.*

DOMENICO. Ohé!.. ohé!.. venez donc m'aider, vous autres! voilà le baril de rhum monté sur l'eau! Allons, enfants, par là nous tous! L'amiral l'a permis; buvons et chantons!

TOUS. Oui, chantons!

PREMIER MARIN. A toi, Domenico, une chanson de matelot!

DOMENICO. Je ne demanderais pas mieux! mais les brises de la mer ont fait tort à ma voix, et mes belles notes sont à la dérive. *(Apercevant Rafaïla qui vient de descendre par l'escalier du milieu et Haydée qui s'apprête à la suivre.)* Mais si Haydée voulait me remplacer, je crois qu'ici personne ne s'en plaindrait. *(Bas, à Haydée qui s'avance.)* La chanson de la brise... Vous savez bien... la corvette qui attend la brise!.. Voilà une chanson de matelot!

HAYDÉE. Comment donc, seigneur Domenico, pour vous et pour ces messieurs...

TOUS. Ah! brava!

HAYDÉE.

PREMIER COUPLET.

C'est la corvette,
Qui, leste et coquette,
Prête à partir,
Semble tressaillir!
Sa voile blanche
S'agite et se penche
En plis flottants
Appelant les autans.
Qui donc l'enchaîne encore sur la rive?
C'est qu'elle attend la brise tardive...
La brise arrive!..
Et la nef captive,
Comme un oiseau,
Vole et fuit sur l'eau.

DEUXIÈME COUPLET.

Elle s'élance
Sur la mer immense,
Dont les flots bleus
Vont mirant les cieux.
Non, plus d'orages.
Du haut des cordages,
Narguez les flots,
Bons matelots!
Que la gaîté soit votre devise!
Voici le ciel qui vous favorise,
Voici la brise
Qui, pour vous, soumise,
Guide sur l'eau
Votre heureux vaisseau!

DOMENICO, *qui a remonté la scène vers le milieu du second couplet d'Haydée, regarde du côté de la mer et s'écrie.* Qu'est-ce que je vois là?.. Aux cordages, à la manœuvre!.. un vaisseau ennemi!.. un vaisseau turc s'avance!!! *(Mouvement général.)* Non, non, c'est la brise qui la poussa vers nous, car il est démâté!.. Eh mais!.. je ne me trompe pas! j'aperçois sur le pont celui que l'on disait mort, le jeune Andrea, qui tient à la main le pavillon de saint Marc! Qu'est-ce que ce peut être?

TOUS. Courons! *(Ils s'élancent vers la gauche et disparaissent du côté par lequel le vaisseau ennemi est censé arriver.)*

SCENE VI.

RAFAELA, HAYDÉE.

RAFAELA, *à part, avec émotion.* Andrea! est-il possible! *(Regardant les matelots qui s'éloignent.)* Et ne pouvoir, comme eux, courir auprès de lui!.. Ah! n'importe. *(Elle fait quelques pas.)*

HAYDÉE, *qui a remonté le théâtre, le redescend en ce moment et arrête Rafaïla.* Calmez-vous, signora, ne vous l'avais-je pas prédit? Il revient, j'en étais sûre! il revient vainqueur et digne de vous!

RAFAELA. Mais Lorédan!..

HAYDÉE, *souriant.* Qui sait? il y aura peut-être quelques moyens de le faire renoncer à vous?.. c'est difficile!.. Mais enfin...

RAFAELA, *avec joie.* Que dis-tu?

HAYDÉE, *à voix basse.* Oui... oui... il y a un secret qui vous concerne, vous et lui!.. Et ce secret, si je peux le découvrir!

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DOMENICO, *descendant du fond du vaisseau, à droite.*

DOMENICO, *à haute voix.* Ah! celui-là est un brave... ou plutôt un enragé!

HAYDÉE ET RAFAELA. Qui donc?

DOMENICO. Le seigneur Andrea! avec ses dix bombardiers, il s'est élancé sur le vaisseau turc...

HAYDÉE ET RAFAELA. Eh bien!

DOMENICO. Eh bien!.. enlevé à l'abordage! c'est sa capture, c'est son butin! Et ce que vous ne croiriez jamais, on ose la lui disputer!

HAYDÉE. Et qui donc?

DOMENICO. Ce damné capitaine Malipieri déclare que ce vaisseau est à lui et de bonne prise.

HAYDÉE. Et de quel droit?

DOMENICO. Sous prétexte que les soldats qui ont accompagné Andrea étaient des bombardiers, des Dalmates de la compagnie Malipieri... donc, ce qu'ils ont gagné appartient de droit à leur capitaine..

HAYDÉE, *s'élançant vers la droite.* C'est ce que nous verrons... je cours parler à Lorédan, notre maître...

RAFAELA, *vivement.* Oui... oui... vas-y.

DOMENICO. Je ne vous le conseille pas!.. Il est en ce moment de trop mauvaise humeur!

HAYDÉE. Un jour de victoire!

DOMENICO. Cela n'y fait rien! il avait tout à l'heure un air agréable et encourageant, auquel j'ai cru pouvoir me fier... et je me suis hasardé à lui parler d'un projet que je médite pour mon retour à Venise!

HAYDÉE. Lequel?

DOMENICO, *avec embarras.* Il s'agissait... d'une personne

qu'il connaît et sur laquelle j'ai des idées... d'un brave et honnête marin .. des idées de long cours!.. et je pensais que cela allait lui sourire comme à moi!.. ah bien oui!

HAYDÉE. Enfin! achève!

DOMENICO. Ses traits se sont contractés, il a pâli; et ce que je ne comprends pas, il avait l'air de rire, en me disant: « C'est bien, mon garçon, très-bien... dès que cela « vous plaît et vous convient... est-ce que cela me re-« garde!.. pourquoi viens-tu me parler de cela?.. tu vois « bien que je suis occupé!.. va-t'en! va-t'en!..» Et comme je n'ai pas l'habitude de le contrarier, j'ai cargué les voiles, en attendant que la bourrasque soit passée!.. et tenez, tenez, le voilà! (*Montrant le ciel qui dans le fond est chargé de nuages.*) Il est sombre comme l'horizon dans ce moment! ça n'a pas l'air de s'éclaircir... il y aura de l'orage... (*Emmenant Rafaëla qu'il fait descendre par le premier escalier.*) Venez, seoora. (*Lui-même descend quelques pas, se retourne et s'adresse à Haydée.*) Est-ce que vous restez?

HAYDÉE. Oui!

DOMENICO. Vous osez rester!!!

HAYDÉE. Oui!

DOMENICO. Vous êtes brave!.. moi... je m'en vas! (*Il descend l'escalier et disparaît.*)

SCÈNE VIII.

HAYDÉE, LORÉDAN, *entrant en rêvant.*

HAYDÉE, *le contemplant, à part.* C'est lui!.. il ne me voit pas! (*Moment de silence, elle s'approche de lui timidement.*)

LORÉDAN, *froidement.* Ah! c'est vous, Haydée!

HAYDÉE. Oui, maître, je venais vous demander..

LORÉDAN, *brusquement.* C'est bien!.. je consens, je consens! je l'ai déjà dit à Domenico. Vous êtes libre, vous l'auriez été plus tôt, si j'avais pu deviner vos intentions.

HAYDÉE. Lesquelles, Monseigneur?

LORÉDAN. La préférence... dont vous honorez Domenico le matelot, le gondolier!

HAYDÉE, *froidement.* Je n'en accorde ni à lui... ni à personne! Domenico s'est trompé!

LORÉDAN, *vivement.* Est-il vrai? (*Avec joie.*) Oui... en effet... ce n'était pas possible... j'en étais sûr, je me le disais... ce n'est pas lui!.. (*S'arrêtant, et avec doute.*) Mais peut-être un autre choix...

HAYDÉE, *froidement.* Aucun!.. pour choisir il faut être libre!

LORÉDAN. Tu as raison! pardonne-moi de ne pas avoir encore brisé tes fers! plus d'une fois, je t'ai voulu... et je n'en ai eu ni la générosité, ni le courage!.. ta voix m'était douce, comme celle d'un ami, ta présence me consolait dans mes souffrances...

HAYDÉE. En vérité!

LORÉDAN. Et malgré cela, je le sens, j'aurais dû déjà te rendre ta liberté.

HAYDÉE, *vivement.* Et moi je ne l'aurais pas acceptée! (*Lorédan fait un geste de surprise, et Haydée poursuit plus timidement.*) Vous, à qui je dois tout, vous qui m'avez sauvé la vie et l'honneur! ne m'avez-vous pas dit que vous étiez moins malheureux quand j'étais là... j'y resterai, mon maître, tant que vous souffrirez!

LORÉDAN, *lui prenant vivement la main.* Reste alors! reste encore!..

HAYDÉE. Que dites-vous?.. parlez, parlez, je vous en supplie!

LORÉDAN, *revenant à lui.* Moi!.. je n'ai rien!.. ce n'est pas moi dont il est question! (*Vivement.*) Que voulais-tu?.. que venais-tu me demander?.. je suis bien égoïste!.. en t'écoutant, en te regardant... je t'avais oubliée!

HAYDÉE. Je voulais, Monseigneur, une grâce!

LORÉDAN, *vivement.* Quelle qu'elle soit, je te l'accorde!

HAYDÉE. Ou plutôt justice pour Andréa!.. Ce vaisseau dont vous l'avias nommé commandant d'avance, et devant moi, ce vaisseau qu'il a conquis par son courage...

LORÉDAN. Eh bien!..

HAYDÉE. Malipieri veut le lui enlever je ne sais de quel droit.

LORÉDAN. Ce ne sera pas!... je te le promets... je te le jure!

HAYDÉE. Je suis tranquille maintenant, et cours lui annoncer cette bonne nouvelle!.. (*Apercevant Malipieri qui entre.*) Le capitaine!.. Ah! cette fois... il sera arrivé trop tard. (*Elle descend par le premier escalier qui conduit au second pont.*)

SCÈNE IX.

LORÉDAN, MALIPIERI.

DUO.

LORÉDAN, *à Malipieri qui s'incline et le salue.*

Je sais le débat qui s'agite,
Votre projet est insensé!
D'après son œuvre et son mérite
On doit être récompensé!

MALIPIERI, *avec amertume.*

Et tel qui brille et que l'on cite,
Au dernier rang serait placé,
Si d'après l'œuvre et le mérite
Chacun était récompensé!

LORÉDAN, *avec hauteur.*

Qu'est-ce?.. et que prétendez-vous dire?

MALIPIERI, *de même.*

Que ce jeune homme en vain aspire
A ce titre que seul j'aurai!

LORÉDAN, *de même.*

A l'instant et de mon plein gré
Je le lui donne!.. il est à lui!

MALIPIERI, *avec ironie.*

Peut-être!..

LORÉDAN, *étonné.*

Comment?

MALIPIERI.

Peut-être, ici, n'êtes-vous pas seul maître!

LORÉDAN.

Eh! qui donc le serait?

MALIPIERI.

Celui, qui, je le crois,
Aurait votre secret!.. et celui-là .. c'est moi!

ENSEMBLE.

LORÉDAN, *à part.*

En mon cœur, tout mon sang se glace
De terreur, je me sens troubler!
(*Reprenant courage.*)
Mais par une vaine menace,
Pourquoi me laisser accabler!

MALIPIERI, *à part, le regardant.*

A ce mot seul, l'effroi le glace!
D'ici, je le vois se troubler.
Du déshonneur qui le menace
La honte semble l'accabler!

LORÉDAN, *se rapprochant de Malipieri et cherchant à cacher son émotion.*

Ce secret, sur lequel tout votre espoir s'élève,
N'est rien qu'une chimère!

MALIPIERI, *avec ironie.*

Oui vraiment... c'est un rêve!
Mais un rêve indiscret a révélé souvent
Les crimes qu'autrefois on commit en veillant.
(*Rappelant le motif de l'air qui termine le premier acte.*)
D'ici je vois encore à Venise la belle
Ce palais enchanté qui de feux étincelle!
Je vois briller de l'or!.. j'entends rouler des dés...

LORÉDAN, *à part, et frissonnant.*
Grand Dieu!
MALIPIERI, *continuant de même.*
Sur cette table, avec moi, regardez
Ce dernier coup...
LORÉDAN, *à part, de même.*
O ciel!
MALIPIERI.
D'où dépend la partie,
D'où dépendront bientôt et l'honneur et la vie!
Un noble de Venise a perdu... je le voi!
Non, non... je me trompais!.. sans honneur et sans foi...
Il gagne!!!
LORÉDAN, *hors de lui et lui saisissant le bras.*
Malheureux!
MALIPIERI, *avec sang-froid.*
D'où vient donc ce courroux?
Ce rêve est-il donc vrai? ce seigneur... est-ce vous?

ENSEMBLE.

LORÉDAN.
Malgré moi l'effroi qui me glace
A ses yeux a tout révélé,
Du déshonneur qui me menace
Déjà je me sens accablé!
MALIPIERI, *le regardant.*
A ce récit, l'effroi le glace,
Et d'ici je le vois trembler!
Du déshonneur qui le menace
La honte semble l'accabler!

LORÉDAN, *vivement.*
Avant l'honneur, il faut m'ôter la vie!
Il faut prouver pareille calomnie,
Sinon, Monsieur...
MALIPIERI.
Ne craignez rien!
Toutes les preuves, je les tien!
Ce testament écrit par vous...
LORÉDAN, *stupéfait.*
O perfidie!
MALIPIERI.
Au jeune Donato!..
LORÉDAN, *voulant chercher dans sa poche.*
Comment?.. par quel hasard?..
MALIPIERI, *froidement.*
Ne cherchez pas... je l'ai...
(*Voyant Lorédan qui porte la main à son poignard.*)
Votre poignard
Ne pourrait pas empêcher, je le jure,
Ma vengeance!.. elle est en main sûre!
Le parti le plus sage est encor, je le croi,
De s'entendre en secret et sans bruit... avec moi!

ENSEMBLE.

LORÉDAN, *à part.*
Châtiment d'un crime,
Tourment légitime!
Oui... je vois l'abîme
Ouvert sous mes pas!
A mes vœux sois prompte,
O mort, je t'affronte!
Pourvu que ma honte
N'apparaisse pas!
MALIPIERI.
Châtiment du crime
Tourment légitime,
Au bord de l'abîme
Tu m'obéiras!
D'avance, j'y compte!
Sinon, je raconte...
Et partout la honte
Va suivre tes pas!

MALIPIERI.
D'abord, je réclame ce titre
Que me disputait Andréa!
LORÉDAN, *vivement.*
Jamais! jamais! je l'ai dit : il l'aura!
MALIPIERI, *le menaçant.*
Mais de vos jours, je suis l'arbitre...
LORÉDAN.
Prenez-les donc... immolez-moi!
MALIPIERI, *de même.*
Mais demain, aujourd'hui peut-être,
Par moi, Venise va connaître.
LORÉDAN, *à part.*
Mon Dieu, prenez pitié de moi!
MALIPIERI, *de même.*
Que Lorédan, son héros, son idole
De l'honneur déserta la foi...
LORÉDAN, *poussant un cri.*
Qui?.. moi!.. sans honneur et sans foi...
(*Tombant accablé.*)
Jamais! jamais!
MALIPIERI, *s'approchant de lui et le regardant froidement.*
J'ai donc votre parole.
LORÉDAN, *baissant la tête en signe d'adhésion, dit avec effort et à voix basse.*
Mon Dieu!.. prenez pitié de moi!

ENSEMBLE.

LORÉDAN.
Châtiment du crime,
Tourment légitime!
Oui, je vois l'abîme
Ouvert sous mes pas!
A ma voix sois prompte,
O mort! je t'affronte!
Pourvu que ma honte
N'apparaisse pas!
MALIPIERI.
Châtiment du crime
Tourment légitime,
Au bord de l'abîme
Tu m'obéiras!
D'avance, j'y compte!
Sinon, je raconte...
Et partout la honte
Va suivre tes pas!
(*Malipieri sort par la droite.*)

SCÈNE X.

LORÉDAN, *seul, un instant, et plongé dans ses réflexions; puis* ANDRÉA, *amené par* HAYDÉE, *qui lui fait signe d'avancer.*

LORÉDAN, *entendant marcher près de lui et se levant brusquement.* Qu'est-ce?.. qui va là?

HAYDÉE, *doucement.* C'est moi, maître... je viens de voir Andréa... à qui j'ai raconté...

LORÉDAN, *avec impatience.* Quoi... que lui as-tu dit?

ANDRÉA, *qui s'est approché.* Tout ce que vous vouliez faire pour moi... ce commandement que Malipieri me disputait et que vous m'avez accordé.

LORÉDAN, *à part.* O ciel!

HAYDÉE. C'était justice.

ANDRÉA. Oui, j'ai enlevé ce bâtiment à l'ennemi. Je vous l'avais promis... mais vous aussi, mon général, vous avez tenu vos promesses.

LORÉDAN, *à part.* Et comment lui dire maintenant...

ANDRÉA, *avec chaleur.* Aussi, dans ma reconnaissance... je me ferais tuer pour vous.

LORÉDAN, *baissant les yeux et détournant la tête.* Non... non... je ne suis pas digne d'un pareil dévouement.. car ce que j'avais promis.. ce que je désirais faire pour toi... m'est impossible...

ANDREA. O ciel! et pourquoi donc?

HAYDÉE. C'est Malipieri qui l'emporterait.

LORÉDAN. Non... ce n'est pas lui... mais les lois de Venise auxquelles je dois obéir... et qui ne permettent de confier le commandement d'un vaisseau... qu'à un noble... à un membre d'une famille patricienne...

HAYDÉE. Est-il possible?..

LORÉDAN. Et mon choix... aussitôt mon arrivée à Venise, serait cassé par le conseil suprême... le conseil des Dix, plus puissant que le doge lui-même!

ANDREA. N'est-ce que cela, mon général, rassurez-vous? votre choix sera confirmé par eux tous.

LORÉDAN. Que veux-tu dire?

ANDREA. Que je suis noble, que mon père était patricien.

LORÉDAN, *à part.* O ciel! (*Haut.*) et ce nom... pourquoi l'avoir caché?

ANDREA. J'attendais pour le reprendre que je l'eusse réhabilité!.. A vous, mon général... mon bienfaiteur... je puis tout vous dire. Dans une soirée fatale... dans une partie de jeu... mon père qui avait d'abord gagné des sommes immenses... vit tout à coup la fortune tourner contre lui... et, ce qui arrive souvent, en pareil cas, devenir aussi constamment funeste qu'elle lui avait été favorable... Il perdit tout et même ce qui ne lui appartenait pas... entre autres l'héritage de sa nièce dont il était dépositaire... en rentrant chez lui.. il se tua!

LORÉDAN. O ciel!

ANDREA. Oui, mon général... il s'est tué... et moi, cachant le nom de ma famille... ce nom jusqu'alors pur et intact... je partis bien jeune encore, sur un vaisseau marchand. J'ai regagné par le commerce de quoi acquitter toutes les dettes de mon père. Je paierai tout... je le puis... il ne me restera rien... mais je suis marin, mais j'ai combattu sous vos yeux... j'ai maintenant un patrimoine que rien ne pourra m'enlever... la gloire que j'ai acquise... et le grade que vous m'avez donné.

LORÉDAN, *qui pendant le récit précédent a contenu avec peine son émotion.* Ah!.. c'est trop de tourments... achève... Ton nom... celui de ton père...

ANDREA. Donato... l'avogador!!!

FINAL.

LORÉDAN, *poussant un cri de terreur et restant immobile.*

Ah! justice du ciel!

HAYDÉE, *poussant un cri de joie et courant près d'Andrea.*

A peine j'y puis croire!

Est-ce vrai!

(*Andrea et Haydée remontent le théâtre en causant vivement et à voix basse, pendant la cavatine suivante.*)

LORÉDAN, *à part.*

J'hésiterais encor!
J'ai dépouillé le père de son or
Et je dépouillerais lui... son fils, de sa gloire!
Non, non, jamais! allons! du cœur!
Osons braver même le déshonneur!

(*Regardant de loin Andrea, qui cause avec Haydée.*)

Oui, le ciel m'éclaire,
Je dois aujourd'hui
Remplacer le père
Qui lui fut ravi.

(*A part, et levant les yeux au ciel.*)

Et toi, Donato, pardonne!
De plus qu'exigerais-tu!
Pour lui, pour ton fils, je donne
Bien plus, que tu n'as perdu!

(*A Andrea.*)

Oui, le ciel m'éclaire:
Je dois aujourd'hui
Te rendre le père
Qui te fut ravi!

(*Sur un geste de Lorédan, Domenico, qui vient d'entrer, sonne la cloche qui est au pied du grand mât.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MALIPIERI, DOMENICO, *tout l'équipage*, SOLDATS, MOUSSES ET MATELOTS, *accourant au son de la cloche*, RAFAELA, *sortant de la chambre de l'amiral et se plaçant près d'Haydée.*

CHŒUR DE MATELOTS ET DE SOLDATS.

A la manœuvre!.. allons, du zèle,
C'est notre chef qui nous appelle!
Pour lui, soldats et matelots
Braveraient la flamme et les flots.

LORÉDAN, *s'adressant à Andrea.*

Il est à toi,
Ce noble grade, espoir de ton jeune âge!
La justice m'en fait la loi;
Il appartient à l'honneur, au courage...
Il est à toi!

(*S'adressant à tous les matelots et à Malipieri qui arrive en ce moment.*)

Devant vous, mes amis, devant tout l'équipage,
J'ai voulu proclamer mon ordre souverain;
Le dernier bâtiment capturé ce matin
Aura pour chef...

MALIPIERI, *près de lui, et à voix basse.*

C'est bien!

LORÉDAN, *à voix haute et montrant Andrea.*

Andrea Donato!

ANDREA, HAYDÉE ET RAFAELA, *à part.*

O bonheur!

MALIPIERI, *furieux.*

Un instant!..

LORÉDAN, *lui saisissant le bras d'une main et portant l'autre à son poignard.*

Toi, si tu dis un mot...

(*A voix basse.*)

A l'instant même... je t'immole!

MALIPIERI, *bas, à Lorédan, qui est près de lui.*

Traître!... tu m'as trompé!..

LORÉDAN.

C'est ta faute!.. pourquoi
As-tu compté sur la parole
D'un homme tel que moi... sans honneur et sans foi!..

ENSEMBLE.

MALIPIERI, *regardant Lorédan.*

La guerre! la guerre!
Une guerre à mort!
Je suis, je l'espère,
Maître de son sort!
Sa gloire flétrie
Sourit à mon cœur.
A lui l'infamie
Et le déshonneur!

LORÉDAN, *regardant Malipieri.*

La guerre! la guerre!
Une guerre à mort!
De lui, je n'espère
Grâce, ni remord.
Ma gloire est flétrie
Ainsi que mon cœur.
A moi l'infamie
Et le déshonneur!

HAYDÉE, RAFAELA ET ANDREA.

Bonté tutélaire
Qui change mon sort!
Avenir prospère
Bien plus doux encor!

Par lui seul, ma vie
Renaît au bonheur ;
Lui, de la patrie
La gloire et l'honneur !

DOMENICO ET LE CHŒUR.

Bientôt, je l'espère,
Nous verrons le port.
Oui, le vent prospère
Nous conduit à bord !
O rive chérie !
Si douce à mon cœur,
C'est là ma patrie,
C'est là le bonheur !

MALIPIERI, *à part.*

Ma vengeance n'est que remise !
Sachons nous taire sur son bord ;
Car, en maître il y règne encor.
Mais quand j'aurai touché Venise...
Quand nous serons entrés au port...

(En ce moment, les nuages amoncelés à l'horizon s'écartent, se dissipent, et l'on aperçoit Venise et ses principaux monuments.)

TROIS MATELOTS, *au haut des mâts et criant.*

Venise !.. Venise !.. Venise !..

TOUS.

O bonheur !

LOREDAN.

Ah ! sa vue est mon arrêt de mort !

CHŒUR DE MATELOTS.

O reine de l'Adriatique,
Voici ta sainte basilique
Et tes minarets !

(Otant tous avec respect leurs bonnets de matelots.)

Salut ! ô ma cité chérie !
O Venise ! ô notre patrie !
Tu nous apparais !

(Le vent a gonflé les voiles du vaisseau qui semble se diriger vers le port, et l'on voit successivement passer dans le lointain l'arsenal de Venise, le quai des Esclavons et la place Saint-Marc.)

CHŒUR.

LOREDAN, *qui pendant ce temps est au bord du théâtre à gauche.*

La guerre ! la guerre !
Une guerre à mort !
De lui je n'espère
Grâce, ni remord :
Ma gloire est flétrie
Ainsi que mon cœur !
A moi l'infamie
Et le déshonneur !

MATELOTS ET MOUSSES, *suspendus aux cordages.*

O reine de l'Adriatique,
Voici ta sainte basilique
Et tes minarets !
Salut ! ô ma cité chérie !
O Venise ! ô notre patrie !
Tu nous apparais.

MALIPIERI, *à droite, montrant Venise qui apparaît.*

La guerre ! la guerre !
Une guerre à mort !
Je suis, je l'espère,
Maître de son sort.
Sa gloire flétrie
Sourit à mon cœur !
A lui l'infamie
Et le déshonneur !

HAYDÉE, ANDRÉA, RAFAELA.

Bonté tutélaire
Qui change mon sort !
Avenir prospère
Bien plus doux encor !
Par lui seul, ma vie
Renaît au bonheur ;
Lui, de la patrie
La gloire et l'honneur !

(Le vaisseau est censé entrer dans Venise. La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Le grand vestibule du palais Grimani. De chaque côté une colonnade en marbre.—Au fond, le théâtre ouvert laisse apercevoir la mer et les principaux édifices de Venise.

SCENE PREMIERE.

HAYDÉE, *seule.*

Je suis dans son palais ! à Venise... chez lui !
Aux yeux de ces vainqueurs, que le sort fit nos maîtres,
Cachons, plus que jamais, le nom de mes ancêtres,
Ce nom si glorieux que les fers ont flétri !

AIR :

Pour punir pareille offense,
Tant d'affronts, tant de souffrance,
Dès longtemps à la vengeance
J'aurais dû, dans ma fureur
Livrer mon cœur.
Quel est, malgré moi, le charme
Qui m'enivre et me désarme,
Et quel nom me fait frémir,
Et de trouble et de plaisir?
Ce nom, qu'hélas !
Je dis tout bas...
Ce nom, mon seul bonheur,
C'est celui du vainqueur,
Que la gloire et l'honneur
Rendent cher à mon cœur !
J'entends ce peuple ingrat,
Ces patriciens, ce fier sénat,
Célébrer ses exploits...
A ses pieds, je les vois !
Et lui, si mon cœur le voulait,
Je crois qu'aux miens il tomberait !
Ah ! pour moi quel bonheur
De soumettre un vainqueur
Que la gloire et l'honneur
Rendent cher à mon cœur.
Oui... oui... déjà j'ai cru voir
Luire à mes yeux un faible espoir !
Comme au loin dans la nuit brille
Une étoile qui scintille
Et qui guide, sur les flots,
Les matelots !
Ainsi la douce espérance
A fait luire en ma souffrance
Un bonheur encor lointain
Qu'en mon cœur je cache en vain,
Un nom, qu'hélas !
Je dis tout bas...
Ah ! pour moi quel bonheur
De soumettre un vainqueur,
Etc., etc.

SCÈNE II.

HAYDÉE, RAFAELA, *entrant d'un air agité.*

HAYDÉE. Qu'avez-vous, senora ? comme vous me semblez agitée ?

RAFAELA. Ce n'est pas sans raison! je ne t'ai rien caché, Haydée, je t'ai avoué qu'Andrea Donato, mon parent, mon ami d'enfance...

HAYDÉE Était celui que vous aimiez!.. et vous faites bien, car maintenant il a conquis, par sa gloire, des droits à votre amour.

RAFAELA. Juge alors de mon désespoir : Lorédan à qui nous devons tout, Lorédan, son bienfaiteur et le mien, vient, en arrivant, de donner des ordres pour son mariage, avec moi sa pupille.

HAYDÉE, *à part*. O ciel!

RAFAELA. Il veut qu'il soit célébré aujourd'hui même!

HAYDÉE, *avec désespoir*. Il n'y a plus à hésiter... il faut tout lui avouer, on nous sommes... (*Se reprenant.*) je veux dire : vous êtes perdus!

RAFAELA. Moi! lui avouer!.. ah! je n'oserai jamais!

HAYDÉE, *remontant le théâtre*. Le voici sans doute! j'aperçois de loin, sur le grand canal, sa gondole qui revient et que conduit Domenico.

SCÈNE III.

HAYDÉE, RAFAELA, ANDREA ET DOMENICO, *que l'on ne voit pas encore. Voix au dehors.*

PREMIER COUPLET.

Glisse, glisse, ô ma gondole,
Sur les flots riants d'azur,
De Venise, mon idole,
Ils reflètent le ciel pur!

RAFAELA.

C'est la voix d'Andrea!

ANDREA, *paraissant, au fond, sur la gondole que conduit Domenico.*

Amant toujours fidèle,
Auprès de toi j'accours!
O Venise la belle,
Venise, mes amours!

(*Domenico et Andrea débarquent au pied des murs du palais.*)

ANDREA, *pendant que Domenico amarre la gondole.*

DEUXIÈME COUPLET.

Sur les rives étrangères
On rencontre en voyageant,
Des cités, beautés altières,
Qui séduisent un instant;
Mais, en amant fidèle,
On te revient toujours,
O Venise la belle,
Venise, mes amours!

HAYDÉE, *qui a regardé avec inquiétude autour d'elle.* Où donc est Lorédan?

ANDREA. Dans la salle du sénat!

DOMENICO. Où je l'ai conduit et où il était obligé de se rendre!

ANDREA. Mais au moment où il m'a aperçu, son front sombre et soucieux s'est éclairci, et me prenant à part, (Ah! que je suis glorieux de tant de faveur et d'estime), il m'a chargé, moi, d'un important et secret message, à deux pas d'ici! Prends ma gondole, a-t-il dit, va vite, et qu'à mon retour, je te retrouve à mon palais.

HAYDÉE. Et qu'est-ce donc? de quoi s'agit-il?

ANDREA, *s'inclinant*. Pardon, senora, ce que m'a confié mon général, je ne puis le dire à personne...

HAYDÉE, *souriant*. A moi, je comprends. (*Montrant Rafaëla.*) Mais à elle...

ANDREA. Pas même à Rafaëla!

HAYDÉE, *affectant de sourire*. Oh! alors, c'est un grand secret!

RAFAELA, *à Andrea*. Allez donc vite et revenez!

ANDREA, *s'éloignant par la gauche*. Adieu! adieu!..

SCÈNE IV.

RAFAELA, *remontant le théâtre et suivant des yeux Andrea*, HAYDÉE, DOMENICO.

HAYDÉE. Mais toi, Domenico, toi qui nous restes, peux-tu parler?

DOMENICO, *la regardant sans lui répondre*. Ah! comme vous êtes belle, Haydée! vous me faites l'effet de Venise au soleil!.. plus on la voit et plus...

HAYDÉE. Il n'est pas question de cela! sais-tu pourquoi Lorédan est, aussitôt son arrivée, obligé d'aller au sénat.

DOMENICO. Pour rendre compte de sa conduite!

RAFAELA. Au doge!

DOMENICO. Il n'y a plus de doge! il est défunt, c'est le conseil des Dix et le grand conseil qui règnent en attendant que nous ayons choisi un autre souverain... ce qui n'est pas facile!

HAYDÉE. Il n'y en a pas?

DOMENICO. Il y en a trop; chacun, au besoin, se donnerait sa voix! moi... tout le premier!...

HAYDÉE. Et quand reviendra Lorédan?

DOMENICO. Ma foi... je n'en sais rien... tout ce que j'ai appris par la ville, c'est que Venise lui accorde, dit-on, une partie des drapeaux conquis sur l'ennemi. Voilà pour lui!... et pour moi... (*Avec embarras.*) Je voulais vous parler aussitôt votre arrivée d'une chose... Vous savez... je vous l'ai dit, une chose... ou plutôt un projet... quand je dis un projet... c'est une idée...

RAFAELA, *qui a regardé du côté de la colonnade à droite*. Cette fois, c'est Lorédan... c'est bien lui!

DOMENICO, *à part, et soupirant*. Je l'aime autant! je n'en serais jamais venu à bout.

RAFAELA. Et les principaux membres du sénat et tout ce peuple qui le reconduisent comme en triomphe jusqu'à son palais.

DOMENICO, *à part*. Sans compter la fête que les bateliers du Lido doivent tantôt lui donner!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LORÉDAN, MEMBRES DU SÉNAT ET DU PEUPLE, SOLDATS, *portant des drapeaux turcs.*

CHŒUR.

Flottez, étendards du prophète!
Drapeaux ravis à l'ennemi!
Faites rayonner sur sa tête
La gloire qu'il donne au pays!

PLUSIEURS SÉNATEURS, *aux soldats, leur montrant les drapeaux.*

Aux murs de ce palais, allez, qu'on les attache!

LORÉDAN, *regardant autour lui.*

C'est à moi qu'on accorde une telle faveur!

PLUSIEURS SÉNATEURS.

A celui qui toujours, sans reproche et sans tache,
N'a jamais dévié du sentier de l'honneur!

(*Lorédan tressaille*).

CHŒUR.

Flottez, étendards du prophète!
Drapeaux ravis aux ennemis,
Et faites briller sur sa tête
La gloire qu'il donne au pays!

(*Lorédan, pâle et dans le plus grand trouble, remercie les sénateurs et le peuple qu'il congédie.*)

SCÈNE VI.

RAFAELA, HAYDÉE, LORÉDAN.

LORÉDAN, *reste un instant plongé dans de sombres réflexions, il regarde autour de lui avec inquiétude,*

et dit avec agitation et à voix haute. Et Andrea !.. Andrea ne revient pas!

RAFAELA, *allant à lui.* Nous venons de le voir! mais chargé par vous d'une mission, il n'est pas de retour !

LORÉDAN, *à part.* Attendons encore. *(Il fait quelques pas et aperçoit Haydée qui se tient à l'écart, à gauche.)* Ah! *(Il s'approche d'elle et s'incline avec respect.)*

HAYDÉE, *étonnée.* Que faites-vous, Monseigneur?

LORÉDAN. Descendante des Botzaris, fille d'un sang royal, que j'ai traitée en esclave, pourquoi m'avez-vous trompé? Je viens d'apprendre que les envoyés de Chypre offraient des trésors au sénat de Venise pour le rachat de ma capture, il n'en est pas besoin ! Chypre fait désormais partie de la république. Vous êtes Vénitienne, vous êtes libre, et vos biens vous sont rendus!

HAYDÉE. Grâce à vous, j'en suis sûre !

LORÉDAN, *apercevant Andrea qui paraît au fond du théâtre, et poussant un cri de joie et d'impatience.* Ah! enfin!..

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ANDREA.

LORÉDAN, *courant vivement au-devant de lui.* Eh bien...

ANDREA, *à voix basse.* Ainsi que vous l'aviez ordonné, je lui ai porté votre défi... il refuse.

LORÉDAN, *de même.* Lui, Malipieri !..

ANDREA. Les lois punissent de mort, dit-il, celui qui tire l'épée dans l'enceinte de Venise.

LORÉDAN. Eh bien! partout ailleurs... pourvu que sa vie... ou la mienne...

ANDREA. Il refuse !.. il a, dit-il, pour vous attendre, des armes plus sûres.

LORÉDAN, *tressaille et reprend avec inquiétude.* Et il n'a rien ajouté?

ANDREA. Quelques mots seulement où j'ai cru comprendre...

LORÉDAN, *regardant vivement Andrea.* Quoi!.. qu'as-tu deviné?

ANDREA. Qu'il espérait empêcher un mariage... que vous projetiez!

LORÉDAN, *à voix haute.* Ah! tel est son espoir... Eh bien! ce mariage se fera ce matin même, dans ce palais. *(Prenant la main de Rafaëla.)* Venez, Rafaëla?

RÉCITATIF.

ANDREA, *et les deux femmes, chacun à part avec un mouvement d'effroi.*

O ciel!

LORÉDAN, *les regardant avec surprise.*

Qu'avez-vous donc tous trois?

(A Haydée.)

Vous frémissez!..

(Tenant la main de Rafaëla.)

Et vous tremblez, je crois?

(A Andrea.)

Et toi!

HAYDÉE, *bas, à Rafaëla.*

Parlez!

ANDREA ET RAFAELA.

Ah! le remords m'agite!

LORÉDAN, *étonné et à part.*

Eux aussi !

(Il se retourne et voit Rafaëla et Andrea qui viennent tous les deux de se jeter à ses pieds sans rien dire et qui courbent la tête. Haut.)

Qu'est-ce donc?

HAYDÉE.

Ils s'aimaient!

LORÉDAN, *poussant un cri.*

Ils s'aimaient!

(A part, avec joie.)

Le destin,

O Donato! permets qu'à la fin je m'acquitte.

(Haut, avec émotion et bonté.)

Levez-vous, mes amis!

(A Andrea, lui montrant Rafaëla.)

Je te donne sa main!

(Haydée et les deux jeunes gens poussent un cri de joie.)

Pourvu, telle est ma loi formelle... expresse!

Que dès ce jour tous mes biens soient à toi!

(Voyant Andrea et Rafaëla qui vont se récrier.)

Je le veux, ou sinon je reprends ma promesse!

(Voyant que tous trois l'entourent et veulent le remercier.)

Et tous trois maintenant, laissez-moi!..

(Avec force.)

Laissez-moi!

(Andrea et les deux jeunes femmes s'éloignent en le regardant d'un air étonné. Haydée surtout qui le contemple avec inquiétude et se retire la dernière sur un nouveau geste d'impatience de Lorédan.)

SCENE VIII.

LORÉDAN, *seul, regardant autour de lui les drapeaux que l'on vient d'attacher aux murs de son palais, et qui se balancent au-dessus de sa tête*

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Adieu donc, noble ville,
Qui paya ma valeur!..
Mourir est plus facile
Que vivre sans honneur!
Ma vie... ici flétrie
Doit s'éteindre en ce lieu!
Adieu! gloire et patrie!
O mon honneur... adieu!

(On entend en dehors, dans le lointain, une ritournelle joyeuse, et Lorédan écoute.)

Ce sont nos gondoliers! au palais du vainqueur.
Ils viennent pour chanter ma gloire... et mon bonheur!

CHŒUR, *en dehors.*

Gloire! gloire! au fils de Venise
Par qui la mer est soumise,
Digne de vos nobles aïeux,
Vivez longtemps, vivez heureux!

LORÉDAN.

DEUXIÈME COUPLET.

Vous à qui se rattache
Mon bonheur le plus doux,
J'aurais, pur et sans tache,
Voulu mourir pour vous!
Mais le ciel répudie
Jusqu'à mon dernier vœu.

(Tirant son épée.)

Adieu! gloire et patrie!
O mon honneur, adieu!

CHŒUR, *en dehors.*

Gloire aux fils de Venise,
Vainqueurs du musulman,
Par vous, ô Lorédan!
La mer nous est soumise;
Digne de vos nobles aïeux,
Vivez longtemps! vivez heureux!

LORÉDAN, *répétant avec émotion.*

Oui, disent-ils... dans leurs souhaits joyeux!
Vivez longtemps! vivez heureux!
Adieu tout ce que j'aime!..

(Il place à terre la garde de son épée et va se précipiter sur la pointe; apercevant Haydée, il s'arrête.)

O ciel!

SCÈNE IX.

LORÉDAN, HAYDÉE.

HAYDÉE.

RÉCITATIF.

Pardonne-moi si j'ose te troubler,
Maître! permets ce nom! c'est toujours ton esclave,
Non la fille des rois, qui voudrait te parler!

LORÉDAN.

Parle... j'écoute!.. Eh mais! toi que je sais si brave,
Tu parais bien ému!

HAYDÉE.

Et toi,
Bien tranquille!..

LORÉDAN, *lui prenant la main.*

Elle tremble!

HAYDÉE.

Ah! ce n'est pas pour moi!

LORÉDAN.

Que veux-tu dire?

HAYDÉE, *lentement.*

Il est un secret, ô mon maître!
Que tu prétends cacher aux yeux de tous!..

LORÉDAN, *troublé.*

Qui... moi?

HAYDÉE.

Tu fais bien! mais tu peux me le faire connaître
A moi seule!.. je vais te dire ici pourquoi...

DUO.

Je t'aime, ô mon maître, je t'aime!
Et c'est là mon secret à moi!
Oui, je t'aime, je t'aime,
Et je veux, jusqu'à la mort même,
Tout partager... tout, avec toi!
A la lueur de l'incendie,
Je t'aimais!
Esclave et loin de ma patrie,
Je t'aimais!
Oui, pour toi, tout bas je priais
Et je disais :
Je t'aime, ô mon maître, je t'aime!
Et c'est là mon secret à moi;
Oui, je t'aime, je t'aime,
Et je veux, jusqu'à la mort même,
Tout partager... tout, avec toi!

LORÉDAN, *la contemplant avec amour.*

Quel jour nouveau, trop tard, hélas! brille pour moi.

HAYDÉE.

Tu peux donc maintenant te fier à ma foi...

ENSEMBLE.

(*Andante.*)

HAYDÉE.

Dis-moi quelle est ta peine?
Devant moi ne crains rien!
Ta douleur est la mienne,
Ton honneur est le mien!

LORÉDAN.

Voix qui calmez ma peine!
Doux et souverain bien!
Ma douleur est la sienne,
Mon honneur est le sien!

LORÉDAN.

Non, non, pour mes tourments, tu ne peux rien, hélas!

HAYDÉE.

Je ne peux rien, dis-tu? ton cœur ne connaît pas
Ce que peut l'amour d'une femme!
Quels que soient tes périls, c'est moi qui les réclame!
Que crains-tu? la prison ou la mort? Tu te tais?..

LORÉDAN, *tremblant et baissant la tête.*

Si c'était plus encor?

HAYDÉE.

Parle?

LORÉDAN.

Non, non, jamais!

ENSEMBLE.

HAYDÉE.

A mon cœur fidèle
Que ta voix révèle
La peine cruelle
Qui te fait souffrir.
Que l'orage gronde,
Mon espoir se fonde
Sur un autre monde,
Un autre avenir!
A lui je me livre,
Et prête à te suivre,
Pour toi, je veux vivre,
Ou, pour toi, mourir!

LORÉDAN, *à part.*

Que rien ne révèle
A son cœur fidèle
La peine cruelle
Qui me fait souffrir!
O nuit! nuit profonde!
Dérobez au monde
Le remords qui gronde
Et vient m'assaillir!
(*A Haydée.*)
O voix qui m'enivre!
Je ne puis te suivre!
Sans moi tu dois vivre,
Seul, je dois mourir!

HAYDÉE.

Achève et ne crains rien!

LORÉDAN, *à part.*

O déshonneur extrême!

HAYDÉE.

Je t'en prie à genoux!

LORÉDAN, *se cachant la tête dans ses mains.*

Non, non! plutôt mourir!

HAYDÉE, *se relevant.*

Eh bien donc! ce secret que tu n'oses trahir,
Je le déroberai seule et malgré toi-même...
Jusque-là seulement, comptant sur mon secours,
Promets-moi de ne pas attenter à tes jours!
Tu le jures... pour moi tu dois les conserver!
(*Lorédan fait signe qu'il y consent.*)

HAYDÉE, *avec exaltation.*

Et moi... je jure ingrat, de te sauver!

ENSEMBLE.

HAYDÉE.

Que l'orage gronde,
Mon espoir se fonde
Sur un autre monde,
Un autre avenir!
A lui je me livre,
Et prête à te suivre,
Pour toi, je veux vivre,
Ou, pour toi, mourir!

LORÉDAN.

O nuit! nuit profonde!
Dérobez au monde
Le remords qui gronde
Et vient m'assaillir!
O voix qui m'enivre!
Je ne puis te suivre!
Sans moi tu dois vivre,
Seul, je dois mourir!

SCÈNE X.

(*Sur la ritournelle du morceau précédent entre Malipieri, Lorédan l'aperçoit et court saisir son épée qu'il*

a laissée près du fauteuil à droite. Haydée qui ne le perd pas de vue a suivi tous ses mouvements.)

LORÉDAN, HAYDÉE, MALIPIERI.

LORÉDAN, *à part*. Malipieri!
HAYDÉE, *à part, regardant Malipieri*. Le danger qui le menace est là.
LORÉDAN, *bas, à Haydée*. Laisse-nous... je te prie.
HAYDÉE, *de même*. Ne puis-je donc pas rester?
LORÉDAN, *de même*. Plus tard... je te verrai!
HAYDÉE, *de même*. Jusque-là tu m'as promis de vivre.
LORÉDAN, *de même*. Je tiendrai mon serment.
HAYDÉE, *de même*. Et moi, le mien!.. je te sauverai! (*A part, et sortant par la porte à droite.*) Oui! je le sauverai! (*Malipieri pendant ce dialogue s'est avancé lentement du fond du théâtre, et se trouve près de Lorédan.*)

SCÈNE XI.

LORÉDAN, MALIPIERI.

MALIPIERI, *regardant sortir Haydée*. C'est là l'esclave qui devait m'appartenir et qui me fut ravie!.. esclave du sang royal!
LORÉDAN. Ah! tu le sais déjà!
MALIPIERI. Venise ne parle que de ses richesses.
LORÉDAN. Eh bien! que ne fais-tu valoir tes prétentions sur elle... c'est le moment.
MALIPIERI. J'y ai renoncé, vous le savez. Un autre sujet m'amène... une bonne nouvelle pour vous.
LORÉDAN, *vivement*. Le combat que je t'ai proposé...
MALIPIERI. Mieux encore!.. (*D'un ton froid et lent.*) Le sénat assemblé pour élire un doge semble réunir, dit-on, ses suffrages sur un illustre guerrier! sur le dernier rejeton d'une antique famille, dont l'honneur a toujours brillé intact, et dont aucune tache n'a jamais terni le blason!.. l'amiral de Venise, Lorédano!
LORÉDAN. Moi!..
MALIPIERI. Ce choix, qui se répand déjà dans la ville, ne sera publié que dans une heure sur la place Saint-Marc et du haut du *Bucentaure*... je viens de l'apprendre, et je me hâte de me rendre à l'assemblée, pour remettre au conseil des Dix un papier cacheté que j'ai là... acte important...
LORÉDAN, *avec fureur*. Malipieri!
MALIPIERI. Et authentique, car il est écrit de votre main. Sa lecture au milieu du sénat peut enlever au futur doge sa couronne ducale, sa gloire et son bonheur... tel n'est point mon désir... ni le vôtre non plus!.. j'en suis persuadé... et avant de me rendre au conseil, je vous redirai seulement : Si vous m'accordez la main de Rafaëla, votre pupille, votre honneur devient le mien. Et en sortant de la chapelle de votre palais... je vous rends ce papier fatal... prononcez? (*Lorédan le regarde quelque temps en silence, se dirige vers la table à droite et frappe sur un timbre.*)
MALIPIERI, *avec joie*. A la bonne heure!.. à moi la fortune... à vous les honneurs... il n'y a pas à hésiter!
LORÉDAN. Et je n'hésite pas! (*A un valet qui paraît.*) Disposez tout pour le mariage de Rafaëla, ma pupille, avec Andrea Donato, à qui je laisse tous mes biens! (*A Malipieri, qui fait un geste de colère.*) Vous pouvez vous rendre au sénat. (*Il sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE XII.

MALIPIERI, *puis* HAYDÉE *qui sort de la porte à droite, et suit des yeux Lorédan qui s'éloigne.*

MALIPIERI, *avec fureur*.
Eh bien! puisqu'il le veut, que sa gloire périsse!
Et ma fortune aussi!
(*Il fait quelques pas pour sortir.*)

HAYDÉE, *redescendant le théâtre et se plaçant devant lui.*
Où courez-vous?

MALIPIERI.
Faire justice!

HAYDÉE.
Non pas! mais perdre un ennemi!
(*Montrant de la main la porte à droite.*)
J'ai tout entendu!..

MALIPIERI.
Toi!

HAYDÉE.
Parlons sans artifice!

MALIPIERI, *tirant de sa poche la lettre cachetée.*
Ah! tu sais le secret de ce fatal écrit!

HAYDÉE.
Je sais, s'il est connu, que Lorédan périt!

MALIPIERI, *frappant sur sa poche où est le papier.*
Son honneur est à moi!

HAYDÉE.
Je veux te l'enlever!

MALIPIERI.
J'ai juré de le perdre!

HAYDÉE.
Et moi de le sauver.

ENSEMBLE.

HAYDÉE, *à part.*
Noble amour dont l'ardeur m'enflamme,
Soutiens les forces de mon âme!
Tu sais les serments que j'ai faits,
Le sauver et mourir après!

MALIPIERI.
Ardente haine qui m'enflamme,
Viens guider, embraser mon âme!
Tu sais les serments que j'ai faits,
Oui, le perdre et mourir après!

HAYDÉE.
Je suis libre à présent! plus de maître, d'entrave!

MALIPIERI.
Je le sais!.. le sénat vient de briser tes fers!

HAYDÉE.
Pour prix de cet écrit, je serai ton esclave!
Le veux-tu?

MALIPIERI, *étonné.*
Toi!

HAYDÉE.
Moi!

MALIPIERI.
Non!.. je veux des biens plus chers.

HAYDÉE.
Mes richesses peut-être!.. eh bien! je te les donne.

MALIPIERI.
Je veux plus!.. tes trésors et toi-même avec eux!

HAYDÉE, *à part, tressaillant.*
O ciel!

MALIPIERI.
Devant l'autel, ta main!..

HAYDÉE.
Ah! je frissonne!

MALIPIERI.
Ta main!.. ta main... c'est le prix que je veux.
Aux autels de Saint-Marc, à l'instant, je le veux!

ENSEMBLE.

HAYDÉE.
Noble amour, dont l'ardeur m'enflamme,
Soutiens les forces de mon âme;
Tu sais les serments que j'ai faits,
Le sauver et mourir après!

MALIPIERI.
Ardente haine qui m'enflammes,
Viens guider, embraser nos âmes!

Je dois en voyant tant d'attraits
Tenir aux serments que j'ai faits!

(Haydée entraînée par Malipieri sort par la gauche, tandis qu'on entend au dehors une musique vive et joyeuse.)

SCENE XIII.

CHŒUR DE PEUPLE, GONDOLIERS, MARCHANDS, OUVRIÈRES, BOUQUETIÈRES, *paraissant au fond du théâtre en gondoles, tandis que d'autres entrent sur la scène, de différents côtés, par la colonnade du vestibule.*

CHŒUR.

Venez, accourez du Lido
Descendez tous du Rialto!
Venise la belle
Gaîment nous appelle,
Aujourd'hui, par elle,
Nous sommes heureux!
Triomphe et conquête!
C'est un jour de fête.
Qu'ici rien n'arrête
Notre élan joyeux!
Liberté
Et gaîté!
Place à nous,
Rangez-vous!
Sénateurs
Et seigneurs;
Au peuple, les honneurs!
Plus d'impôts
De travaux!
Pour un jour,
A mon tour,
Je suis roi,
C'est la loi,
Et Venise est à moi.

(Pendant que le cortége entre en scène, Lorédan et Rafaëla sortent de la porte à gauche et le peuple reprend le chant général.)

Venise la belle
Gaîment nous appelle
Etc., etc.

TROIS SÉNATEURS, *s'avançant au milieu du théâtre.*
Nous choisissons pour doge, ainsi que nos aïeux,
Celui de qui le bras nous défendit le mieux!
(S'adressant à Lorédan.)
A ce rang, Lorédan, vous seul deviez prétendre!

LORÉDAN, *troublé.*
Je n'ai point mérité ce titre glorieux...
Je n'ose... je ne puis... l'accepter!

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, HAYDÉE, *entrant par la gauche et apparaissant près de Lorédan.*

HAYDÉE, *bas, à Lorédan.*
Tu le peux?
Ton honneur est sauvé... tiens, je viens te le rendre!
(Elle lui glisse dans la main un papier cacheté, et lui montre le manteau du doge et la couronne ducale que les avogadors apportent en ce moment en cérémonie.)

LORÉDAN, *poussant un cri de joie et jetant un regard sur le papier.*
Sauvé par elle!!!

HAYDÉE, *portant la main à son poignard.*
Adieu! pour moi tout est fini.

LORÉDAN, *lui retenant le bras.*
Ah! que dis-tu?

HAYDÉE, *avec désespoir.*
Je viens de me donner à lui!

LORÉDAN, *stupéfait.*
A lui!..

HAYDÉE.
Pour te sauver!.. je l'avais promis!..

LORÉDAN.
Pour me sauver... ah! je frémis!..
Toi, sa femme... à lui,
A ce Malipieri...
Non... non... plutôt mourir!

LE PEUPLE, *regardant vers le fond du théâtre.*
Quel bruit vient de retentir!

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENTS, DOMENICO, *suivi de plusieurs gondoliers et se débattant au milieu de la foule.*

DOMENICO, *parlant à des sbires.* C'est une indignité! et vous ne pouvez l'arrêter ainsi ni le condamner sans nous entendre!

LORÉDAN, *s'avançant.* Qu'est-ce donc?

DOMENICO, *montrant Andrea qui s'avance du fond du théâtre, enchaîné et entouré de sbires.* C'est Andrea qu'on entraîne en prison et qui a, disent-ils, mérité la mort.

RAFAELA. O ciel!

DOMENICO. Mais nous étions là, moi et les gondoliers que voici... nous savons comment cela s'est passé.

LORÉDAN, *avec impatience.* Eh! parle donc!

DOMENICO. Certainement... c'est-à-dire, nous ne savons pas comment cela a commencé, mais au moment où nous arrivions sur la place Saint-Marc, ils sortaient tous deux de l'église en parlant avec chaleur, et Andrea s'écriait : Le lâche n'est pas celui qui propose le combat, mais celui qui le refuse! — Et l'autre a répondu d'un air insolent : Je ne me suis pas battu, parce qu'on ne se bat pas avec un infâme.. Il n'avait pas achevé ce mot qu'Andrea l'a frappé à la joue!

ANDREA, *qui pendant ce temps s'est avancé.* Il a tiré son épée... moi, la mienne!..

DOMENICO. Vaillamment, en gens de bien... nous étions là, et après une lutte acharnée...

ANDREA. Il est tombé!

DOMENICO. Raide mort, sans souffler; le coup était bon!

LORÉDAN. Eh! qui donc?

DOMENICO. Malipieri!

HAYDÉE, LORÉDAN ET RAFAELA. O ciel!

DOMENICO, *avec chaleur.* Et c'est pour un coup d'épée comme celui-là qu'il doit être, dit-on, condamné au nom de la loi... si ce n'est pas une horreur!..

LORÉDAN, *aux sbires qui veulent emmener Andrea.* Arrêtez!.. le jour de son avénement, le doge a le droit de faire grâce... et ce titre de doge... je l'accepte! *(Cris de joie; Andrea, dont on détache les fers, court aux pieds de Lorédan, qui le relève et lui montre Rafaëla. Puis, sans rien dire, il tend la main à Haydée.)*

CHŒUR.

Que retentissent dans Venise
Les clairons, le son de l'airain!
Que l'Adriatique soumise
Roule aux pieds de son souverain!
Lorédan! Lorédan est notre souverain!

(Les drapeaux s'inclinent devant lui et l'on voit au fond du théâtre s'avancer le Bucentaure, qui vient aborder près du vestibule du palais. Lorédan, entouré des sénateurs, se dispose à monter sur le vaisseau. La toile tombe.)

FIN DE HAYDÉE.



GIRALDA

OU

LA NOUVELLE PSYCHÉ

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 20 juillet 1850.

MUSIQUE DE M. ADOLPHE ADAM, DE L'INSTITUT.

Personnages.

LA REINE D'ESPAGNE. . . . . . . Mlle MEYER.
LE PRINCE D'ARAGON, son mari. MM. BUSSINE.
GINÈS PERÈS, meunier. . . . . . SAINTE-FOY.
GIRALDA, sa fiancée. . . . . Mlle FÉLIX MIOLAN.
DON JAPHET D'ATOCHA, premier menin de la reine. . . . . M. RICQUIER.
DON MANOEL, jeune seigneur de la cour. . . . . MM. AUDRAN.
UN AFFIDÉ DU SAINT-OFFICE. . ADOLPHE.
UN DOMESTIQUE. . . . . LEJEUNE.
UNE DAME D'HONNEUR. . . . . Mlle MARIE.
PAGES, DAMES ET SEIGNEURS DE LA COUR, GARÇONS ET JEUNES FILLES DU VILLAGE.

La scène se passe dans la province de Galice, aux deux premiers actes dans un petit village, aux environs de Saint-Jacques de Compostelle; au troisième, dans le palais de la reine, à Compostelle.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente à gauche une ferme vue à l'extérieur; en face, à droite une grange; au fond une campagne agréable, traversée par la rivière de la Tambra. On aperçoit au loin la ville de Saint-Jacques de Compostelle et sa cathédrale. A gauche, l'entrée de la ferme avec une grande porte, au-dessus de laquelle se trouve une lucarne; au troisième plan, à droite, un chemin qui descend et conduit à la chapelle.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, des garçons et des jeunes filles, venant de la droite, traversant le hangar, s'arrêtent à gauche devant la porte de la ferme; les garçons portent des mandolines, les filles des castagnettes, et une sérénade commence.)

CHŒUR.

Et plaisir et joie,
Qu'ici l'on déploie
Mantille de soie!
Venez et riez,
Garçons et fillettes,
Oui, des chants de fêtes
Et des castagnettes
Pour les mariés.

GINÈS, *sortant de la ferme.*

Eh! par saint Jacques, quel tapage!

CHŒUR.

Pour fêter votre mariage,
Nous accourons et rien n'est prêt.

GINÈS, *avec colère.*

Mon habit même n'est pas fait!

CHŒUR.

Pauvre Ginès!

GINÈS.

Ah! c'est atroce:
J'attends vainement le tailleur,
Et n'ai pas, le jour de ma noce,
Cessé de me mettre en fureur!
Cela peut me porter malheur!

CHŒUR.

C'est certain! mais malgré votre mauvaise humeur,
Avec nous gaîment sourirez
Et venez!

TOUT LE CHOEUR ET GINÈS.

Et plaisir et joie, etc.

GINÈS, *qui a regardé au fond.*

Ah! je le vois enfin!

CHŒUR.

Qui!

GINÈS.

Ce scélérat d'homme,
Ce coquin de tailleur!.. il faut que je l'assomme!

TOUS.

Y pensez-vous?

GINÈS.

Eh! oui, vraiment,
Ce sera d'aujourd'hui mon premier agrément.
(Au tailleur.)
Mon habit! mon habit!
(Le tailleur l'a déployé et le montre avec satisfaction.)

CHŒUR.

Ah! qu'il est élégant!

GINÈS.

Vous trouvez?

TOUS.

Il est charmant!

GINÈS.

PREMIER COUPLET.

O mon habit de mariage,
Que te voilà frais et coquet;
Que de rubans, quel beau bouquet!
Quand depuis ce matin j'enrage,
Sous tes plis, fais qu'enfin mon cœur
Ne batte plus que de bonheur,
O mon habit de mariage!

DEUXIÈME COUPLET.

O bel habit de mariage!
Plus d'un époux t'a revêtu,
Lequel, plus tard, t'en a voulu.
Puissé-je, un jour, en mon ménage,
Ne pas maudire, époux vexé,
Le jour où je t'aurai passé,
Mon bel habit de mariage!

SCENE II.

LES MÊMES, GIRALDA, *en costume de mariée, sortant de la ferme en rêvant.*

CHŒUR DE JEUNES FILLES, *la regardant.*

Ah! c'est la fiancée! elle baisse les yeux!
Oui, malgré son bonheur, elle a l'air peu joyeux.

GIRALDA, *à elle-même.*

Rêve heureux du jeune âge,
Avenir sans nuage,
Jour d'hymen dont l'image
Faisait battre mon cœur!
Quand pour moi tu vas luire,
Ah! je tremble et soupire.
(*Regardant Ginès.*)
Il vaut mieux tout lui dire
Que mourir de douleur!
(*Aux jeunes filles et aux jeunes garçons.*)
Allez tous à la ferme, allez vous rafraîchir.
(*Bas, à Ginès.*)
Je voudrais bien, seigneur, vous parler...

GINÈS, *à part.*

O plaisir!

CHŒUR.

Allons nous rafraîchir,
Et livrons-nous au plaisir!
Garçons et fillettes
Ont des castagnettes, etc.
(*Ils entrent tous dans la ferme, à gauche.*)

SCENE III.

GINÈS, GIRALDA.

GINÈS. Eh bien! ma petite femme, vous avez l'air bien ému!.. nous voilà seuls... Que voulez-vous me dire à moi, en particulier?

GIRALDA. Écoutez-moi, seigneur Ginès!.. Nicolo Almedo le fermier, qui m'a recueillie et élevée, veut absolument me marier, moi, pauvre orpheline, à vous, seigneur Ginès Perez, parce que vous êtes son voisin et un habile meunier!

GINÈS, *riant.* Et c'est ce soir, à minuit, qu'on nous marie, là, dans la chapelle... et j'ai déjà reçu la dot... trois cents ducats... ils sont là... (*Frappant sur son gousset.*) On les entend... et tout ça, grâce au ciel! fait que les choses sont bien avancées!

GIRALDA. Et cependant Nicolo Almedo vous a laissé ignorer des circonstances qu'il faut que vous sachiez!

GINÈS. Lesquelles?

GIRALDA. C'est qu'il y a du risque à m'épouser!

GINÈS, *effrayé.* Ah!

GIRALDA. Oui... d'abord, mon père était un gentilhomme.

GINÈS. Ça ne m'effraie pas.

GIRALDA. Qui, lors de nos guerres civiles, a été proscrit, exilé.

GINÈS. Lui!.. mais non pas vous!

GIRALDA. Tous ses biens confisqués!

GINÈS. Ça, c'est indigne... mais enfin, il vous reste une dot de trois cents ducats!

GIRALDA. C'est bien peu!

GINÈS. C'est superbe dans le pays!

GIRALDA. Vous trouvez?

GINÈS. Il n'y a pas mieux... (*A part.*) Sans cela!..

GIRALDA. Eh bien! puisque tout cela vous est indifférent, j'ai une autre objection, bien plus forte, dont je n'osais vous parler!

GINÈS. Et quelle est-elle?

DUO.

GINÈS, *regardant Giralda.*

Faut-il donc vous aider, ma chère,
Et deviner votre embarras,
C'est que vous m'aimez!..

GIRALDA, *baissant les yeux.*

Au contraire,
C'est que je ne vous aime pas!

GINÈS, *stupéfait.*

Vous!

GIRALDA.

Moi!

GINÈS.

C'est impossible!
De moi vous voulez vous jouer!

GIRALDA.

Non, c'est là ce secret terrible
Que je n'osais vous confier!

GINÈS, *avec désespoir.*

Et mon habit que j'ai fait faire,
Mon logis que j'ai préparé!..

GIRALDA.

Par vous, maintenant, je l'espère,
Un tel lien sera brisé!

GINÈS.

Par moi!

GIRALDA.

Par vous.

GINÈS.

Non!

GIRALDA, *étonnée.*

Comment! non!

GINÈS, *avec fureur.*

Non! non! non! j'en perdrai la raison!

ENSEMBLE.

GINÈS.

N'espérez pas que de mon âme
Sorte à jamais pareille flamme.
Non, non, vous avez trop d'appas
Et vous avez trois cents ducats!..

GIRALDA.

Ah! c'est indigne! c'est infâme!
Il veut encor m'avoir pour femme.
Son amour qui ne s'éteint pas
Ne voit, hélas! que mes ducats!..

GIRALDA.

Pour calmer un pareil délire,
Et pour éteindre votre ardeur,
Un tel aveu devrait suffire,
Je vois quelle était mon erreur!

GINÈS.

Eh bien donc!

GIRALDA.

S'il faut vous le dire,
Un autre possède mon cœur!

GINÈS.

A vous?

GIRALDA.

A moi!

GINÈS.

C'est impossible!
C'est une ruse, je le vois!

GIRALDA.
Non, c'est là le secret terrible
Que je confie à votre foi.
GINÈS, *avec désespoir.*
Et le contrat que j'ai fait faire!
Le curé que j'ai prévenu!
GIRALDA.
Par vous, maintenant, je l'espère,
Un tel lien sera rompu.
GINÈS.
Par moi?
GIRALDA.
Par vous!
GINÈS.
Non!
GIRALDA.
Comment! non!
GINÈS.
Non! non! non! j'en perdrai la raison!

ENSEMBLE, REPRISE.

GINÈS.
N'espérez pas que de mon âme, etc.
GIRALDA.
Ah! c'est indigne! c'est infâme, etc.

STRETTE DU DUO.

GINÈS.
Oui, j'épouse, j'épouse!
Mon âme est peu jalouse,
Et mon cœur,
Sans frayeur,
Rit d'un tour imposteur.
Oui, j'insiste
Et persiste,
Et du sort le plus triste,
Bon époux,
Sans courroux,
Je braverai les coups!
GIRALDA.
Il m'épouse, il m'épouse,
Son âme peu jalouse,
Sans frayeur,
Voit mon cœur
Brûler d'une autre ardeur!
Il insiste,
Il persiste.
A mon tour, je résiste,
Et pour vous,
Noble époux,
Du sort craignez les coups!
(*Avec résolution.*)
Tremblez, Monsieur, tremblez, hélas!
Car je suis méchante et colère,
J'ai le plus mauvais caractère...
GINÈS, *l'interrompant.*
Mais vous avez trois cents ducats!

ENSEMBLE, REPRISE.

GINÈS.
Oui, j'épouse, j'épouse, etc.
GIRALDA.
Il m'épouse, il m'épouse, etc.

GIRALDA. Quoi! Monsieur, de pareilles considérations ne vous arrêtent pas?

GINÈS. Non? parce qu'il m'est aisé de voir que vous voulez seulement m'effrayer... et que rien de tout cela n'est vrai... d'abord, vous n'avez pas d'amoureux...

GIRALDA, *avec colère.* Je n'en ai pas!

GINÈS. On le saurait dans le village!..ça se sait toujours... même quand ça n'est pas!.. ainsi, à plus forte raison!

GIRALDA. Mais quand je vous atteste, moi, que j'en ai un!

GINÈS. C'est de la vanterie... vous êtes trop sage, trop honnête... vous avez trop de vertu!

GIRALDA. Moi!

GINÈS. Si vous n'y croyez pas, vous ne pouvez pas empêcher les autres... moi, j'y crois... j'en mettrais la main au feu!

GIRALDA. Ah! c'est à vous faire enrager!

GINÈS. Eh bien! cet amoureux, quel est-il? il n'y en a pas dans le village... je suis le seul, c'est ce qui fait ma force.

GIRALDA. Il n'est pas du pays!

GINÈS. D'où est-il donc?

GIRALDA. Je l'ignore!

GINÈS. Quel est-il?

GIRALDA. Je n'en sais rien!

GINÈS. Et son nom?

GIRALDA. Il ne me l'a pas dit!

GINÈS. Mais sa figure du moins!

GIRALDA. Je ne l'ai jamais vu!

GINÈS, *riant.* Ah! ah! ah! voilà qui est joli... vous voyez bien que vous vous moquez de moi.

GIRALDA. Non! car je l'aime, et n'aimerai jamais que lui.

GINÈS. Je vous défie de me persuader cela!

GIRALDA. Eh bien donc! si pour vous convaincre... il faut tout vous raconter...

GINÈS. Vous me ferez plaisir.

GIRALDA. Vous savez que c'est moi qui suis chargée de vendre les produits de la ferme?

GINÈS. Je ne dis pas non!

GIRALDA. Que je pars tous les mercredis soirs afin d'arriver le lendemain, au point du jour, au marché de Santiago?

GINÈS. C'est la vérité.

GIRALDA. Qu'il faut traverser à la nuit, un bois de sycomores qui a un quart de lieue à peu près?

GINÈS. C'est possible!.. je ne dirai pas au juste... car volontiers j'évite d'y passer!

GIRALDA. Il ne m'y était jamais rien arrivé... excepté il y a trois mois... le temps était couvert, la nuit très-sombre... je distinguais les pas de gens qui me suivaient, pour m'effrayer, pour me voler peut-être...

GINÈS. Pour le moins!

GIRALDA. En ce moment, je crus entendre dans le taillis le galop lointain d'un cheval... je me mis à crier : A moi! au secours!.. Tais-toi, dirent ces vilains gens, on m'entourent... tais-toi!.. Moi, de crier plus fort!.. et quelques instants après, arrivait sur nous, comme la foudre, un cavalier dont je ne pouvais voir les traits, mais dont j'entendais la voix menaçante... tous avaient disparu... et le jeune homme, c'en était un, j'en suis sûre!.. s'était élancé près de moi, à moitié évanouie de frayeur... J'étais si faible, que je n'aurais jamais pu arriver à Santiago... il m'assit alors devant lui, sur son cheval, lui, couvert de son grand chapeau rabattu et m'écoutant... moi, lui disant qui j'étais... mon nom, ma naissance. Déjà nous étions aux portes de la ville, et il faisait jour à peine... il me déposa à terre et me dit : Adieu!.. Ce fut là notre première rencontre!

GINÈS. Votre première? il y en a donc eu d'autres?

GIRALDA. Certainement!.. le mercredi suivant et chaque semaine.

GINÈS. C'est donc ça que vous ne manquiez jamais le marché!

GIRALDA. Je le trouvais toujours à la nuit à l'entrée de ce bois qu'il ne voulait plus me laisser traverser sans guide... mais il me quittait toujours un peu avant la sortie de la forêt... et tout le long de la route, tout ce qu'il me disait avait tant de charme!.. mais tout cela sans me dire son nom et sans me laisser voir ses traits!..

GINÈS. C'est qu'il est laid!

GIRALDA, *vivement.* Oh! non! j'en suis certaine!... et maintenant comprenez-vous enfin que j'aime quelqu'un... et que... ce n'est pas vous!

GINÈS. Ce n'est pas moi!.. c'est possible!.. mais moi je ne me cache pas... on me connaît, ou me voit!...

GIRALDA, *rentrant vivement dans la ferme.* Par malheur!

GINÈS. Comment! par malheur!.. (*Se retournant vers don Japhet qui entre au fond.*) Hein! qui vient là!

SCENE IV.

GINÈS, DON JAPHET, *précédé de quelques habitants du village.*

DON JAPHET, *aux jeunes gens qui le précèdent.* Allez toujours... allez donc... informez-vous... voyez si dans ce misérable village on pourrait trouver des logements pour les gens de la suite... (*A Ginès.*) Avance ici, imbécile!

GINÈS, *se rengorgeant.* Un grand seigneur qui me connaît!..

DON JAPHET. Es-tu de ce pays?..

GINÈS. Je suis d'une demi-lieue d'ici... Ginès, le meunier .. pour vous servir!

DON JAPHET. Dis-moi alors, cette maison, la plus belle, non, la moins laide de l'endroit, à qui appartient-elle?..

GINÈS. A Nicolo Almedo, le fermier... mon futur beau-père.

DON JAPHET. Ah! tu te maries!.. Et lui aussi!.. Je ne m'étais pas trompé... un imbécile!

GINÈS. Monseigneur est marié!

DON JAPHET, *brusquement.* Du tout!.. Préviens Nicolo Almedo, ton beau-père, que je mets en réquisition pour cette nuit sa maison tout entière.

GINÈS. Et nous autres?..

DON JAPHET, *d'un ton d'autorité.* Vous en sortirez!

GINÈS. Le jour de mes noces!.. Encore faut-il que moi et ma femme!.. ·

DON JAPHET. Silence!

GINÈS. Nous logions quelque part... et je me dis...

DON JAPHET. Ça ne te regarde pas!

GINÈS. Et qui donc cela regarde-t-il?...

DON JAPHET. Moi, don Japhet d'Atocha, premier menin de la reine, chargé de préparer les logements de Leurs Majestés!

GINÈS. Est-il possible!.. Le roi et la reine...

DON JAPHET. Ont décidé qu'ils ne feraient que demain leur entrée à Saint-Jacques de Compostelle, et qu'ils s'arrêteraient ici ce soir.

GINÈS. Pour me prendre ma chambre nuptiale!

DON JAPHET. C'est trop d'honneur pour toi!

GINÈS. Un honneur bien désagréable!.. mais quand une fois le guignon s'attache à un mariage...

DON JAPHET. Il ne le quitte plus... au contraire!

GINÈS, *naïvement.* Monseigneur est marié?

DON JAPHET, *vivement.* Je t'ai déjà dit que non!.. je suis garçon... je le serai toujours!

GINÈS. Ça ne m'étonne pas... Monseigneur a l'air d'avoir trop d'esprit!..

DON JAPHET, *avec satisfaction.* C'est bien!

GINÈS. Avec son âge et sa tournure... songer à...

DON JAPHET. Qu'est-ce à dire?..

GINÈS. C'est un compliment que je me permets... parce que nous autres paysans galiciens...

DON JAPHET, *avec impatience.* Eh bien?

GINÈS. Nous ne sommes pas bêtes!

DON JAPHET. Il ne se croit pas bête!.. Conçoit-on un aveuglement pareil!.. Va-t-en! va-t-en prévenir ton beau-père et tout disposer!..

GINÈS. Oui, Monseigneur! (*Il entre vivement dans la ferme à gauche.*)

SCENE V.

DON JAPHET, *seul.* J'ai vu le moment où, en causant avec ce rustre, ce butor, j'allais me trahir... C'est inconcevable, dès qu'on me parle mariage, je perds toute ma présence d'esprit : la tête n'y est plus... Allons, ne pensons plus à cela et occupons-nous de nos logements. (*Tirant un livre de sa poche.*) Voyons combien il nous faut d'appartements... chambre du roi, chambre de la reine... et les demoiselles d'honneur, et les premiers gentilshommes... je ne pourrai jamais placer tout ce monde-là ensemble... séparément...

SCENE VI.

DON JAPHET, *assis à droite et écrivant,* DON MANOEL, *entrant par le fond, à droite.*

DON MANOEL, *à part.* Elle n'est pas venue hier! elle n'a pas traversé la forêt... voilà huit jours que je ne l'ai vue... quelque accident la retiendrait-il? Voici la ferme de Nicolo Almedo... personne ne m'y connaît... et je puis, sons le premier prétexte... (*Il se trouve face à face avec don Manoël, qui se lève.*)

DON JAPHET, *poussant un cri de surprise.* Don Manoël!

DON MANOEL, *à part.* Malédiction!.. don Japhet d'Atocha!.. il m'a reconnu!

DON JAPHET. Vous venez au-devant de Leurs Majestés?

DON MANOEL, *vivement.* Vous l'avez dit!

DON JAPHET. Zèle inutile!.. la cour n'arrivera que demain à Santiage, dont vous êtes le gouverneur... La reine veut s'arrêter ce soir à Neya et faire ses dévotions au caveau de Saint-Jacques-le-Majeur... car notre jeune reine qui, contre l'avis de son conseil et le mien, a voulu élever jusqu'à elle le prince d'Aragon, son cousin, notre reine, dis-je, brille par sa dévotion et ses vertus, ainsi que son mari...

DON MANOEL. Par ses folies!

DON JAPHET. Ce n'est pas moi qui l'ai dit!

DON MANOEL. Mais vous le pensez!.. Prince charmant qui n'a qu'un défaut...

DON JAPHET. Celui d'aimer toutes les femmes!

DON MANOEL. Donc il aime la sienne... et ne penserait qu'à elle, j'en suis sûr... si, moins sévère, moins défiante, moins jalouse peut-être...

DON JAPHET. A qui le dites-vous!.. Sa Majesté m'avait chargé, moi, premier gentilhomme de la chambre, d'espionner son auguste époux... fonctions honorables qui pourraient me coûter cher...

DON MANOEL. Comment cela?

DON JAPHET. C'est à ce sujet que j'aurais besoin de votre crédit, à vous, don Manoël, qui en avez tant!

DON MANOEL. Moi, fils d'un connétable rebelle et coupable de lèse-majesté... moi qui, condamné dès l'enfance, n'ai dû ma liberté qu'à la clémence de la reine... et à des conditions...

DON JAPHET. Que chacun envie!.. Favori du roi et de la reine, vous pouvez me défendre, me sauver...

DON MANOEL. Vous, monsieur le duc?..

DON JAPHET. La reine, comme je vous le disais, m'avait ordonné de surveiller exactement toutes les démarches de son mari, lequel s'est aperçu de la chose, et a dit tout haut, devant des personnes qui me l'ont rapporté : « Ah! ah! don Japhet se mêle de mon ménage! C'est bien! s'il se marie jamais, je me mêlerai du sien et me vengerai sur sa femme! je le jure!

DON MANOEL. En vérité!

DON JAPHET. Or, en ce moment je voudrais...

DON MANOEL. Vous marier!..

DON JAPHET. Hélas! non... c'est déjà fait.

DON MANOEL, *avec étonnement.* Est-il possible!..

DON JAPHET. La fille d'un vieil hidalgo... Rosine de Pontevedra, que j'ai épousée en province et en secret, vu les projets de vengeance du roi, qui n'est pas homme à y renoncer... au contraire!.. Le hasard lui a fait rencontrer Rosine de Pontevedra... et, soit fatalité, soit instinct... il l'a trouvée..

DON MANOEL. Charmante!

DON JAPHET. Ravissante... sans se douter qu'elle était ma femme... Juges, s'il le savait... c'est à faire frémir!..

DON MANOEL. Vous avez raison!

DON JAPHET. Cela peut avoir les suites les plus graves... et si vous venliez, seulement dans men intérêt, éveiller l'attention de la reine sur les assiduités de son mari, je serais tranquille .. la jalousie de Sa Majesté serait la sauvegarde de meu bonneur... Mais, pardon! c'est là, dans la ferme de Niceie Almedo, que Leurs Majestés doivent s'arrêter cette nuit!..

DON MANOEL, *vivement*. Cette nuit!..

DON JAPHET. Je vais m'occuper de leurs legements, et nons reprendrens plus tard, si vens le voulez bien, cette question toute palpitante d'émotions et de dangers!

DON MANOEL. Très-bien, très-bien! que je ne vens retienne pas!.. (*Don Japhet entre dans la ferme, à gauche.*)

SCENE VII.

DON MANOEL, *seul.*

RÉCITATIF.

Quoi! le roi passerait la nuit dans cet asile!
Et si ma Giralda vient s'offrir à ses yeux...
Tremblons!.. Rei connaisseur et séducteur habile,
Il voudrait me ravir ce trésor précieux

CANTABILE.

O premiers rêves de la vie,
Charme heureux des amours discrets!
Tent nous rapproche, tout neus lie,
Tout neus enchaîne pour jamais.

CAVATINE.

O fleur printanière!
Rose qui m'est chère,
Et dans le mystère
Éclose pour mei!
Si fraîche et si tendre,
Tei, qu'on peut surpreudre,
Sachons te défendre
Même centre un rei.
Que l'orage qui me menace
Ne puisse jamais t'effleurer.
Pour la soustraire à ma disgrâce,
Pretégeons-la sans neus mentrer.
O fleur printanière!
Rose, etc.

(*Pendant cet air la nuit est venue tout à fait. On entend des cris bruyants dans la ferme, à gauche.*)

DON MANOEL. Eh! mon Dieu! d'eû viennent ces joyeuses acclamations?.. Leurs Majestés pourtant ne sont pas encere arrivées!

SCENE VIII.

GINÈS, *sortant de la ferme, en habit de marié, le bouquet au côté, couvert d'un feutre gris, avec plumes blanche et rouge, et enveloppé d'un large manteau*, DON MANOEL, *qui, à l'entrée de Ginès, a remonté le théâtre.*

GINÈS, *à la cantonade*. Oui, riez! riez!.. ça n'est pas gai!.. tout semble conjuré contre mei!

DON MANOEL. Un pauvre diable qui se plaint... Qu'y a-t-il donc, mon garçon?

GINÈS. Autant que la nuit me permet de distinguer, encore un seigneur... et nous en avons déjà asses comme ça.

DON MANOEL. En vérité!

GINÈS, *de mauvaise humeur*. Oui, sans deute... Je suis meunier, Monsieur... un meunier qui se marie, Monsieur!..

DON MANOEL, *à part*. Une nece dans le viliage!.. Tant mieux, Giralda y sera!

GINÈS. Et on me prend ma chambre et celle de ma femme, Monsieur, pour leger le roi et la reine, Monsieur..

DON MANOEL. Voilà en effet qui est fâcheux!

GINÈS. Passe encore si en ne me prenait que ça!.. car aussitôt la bénédiction j'emmène ma femme à mon moulin, le moulin de Tambra, dent j'ai la clé sur moi... mais en me prend encore...

DON MANOEL. Quoi donc?

GINÈS. Le curé qui devait nous marier!.. le vieux Gregorie, qui vient avec son clergé de partir au-devant de la reine... Il ne reste que le petit vicaire, pas autre chose, le père Angèle!

DON MANOEL. Qui est ici depuis un mois!

GINÈS. Vous le cennaissez?

DON MANOEL. Un ami!.. (*A part.*) C'est mei qui l'ai fait nemmer!

GINÈS. Et au lieu de la grande chapelle, la plus belle, la seule de l'église, que l'en réserve pour les dévotions de la reine, ils vent nous marier dans un petit caveau où l'on n'y voit goutte... et vu que la fabrique n'est pas généreuse, c'est tout au plus si on neus accordera un cierge pour tout luminaire.

DON MANOEL. Qu'importe! si tu aimes, si tu es aimé!

GINÈS. Voilà encore qui n'est pas des plus clairs... et Giralda...

DON MANOEL, *vivement*. Giralda!.. c'est Giralda que tu épouses... qui consent à t'épouser?..

GINÈS. Elle! Pas du tout!.. Et si ce n'était le fermier Almedo, son père, à qui elle n'ose résister... elle dirait : non!.. mais, vu qu'elle a une dot, mei je dis oui.

DON MANOEL, *à part*. Quelle horreur!.. quoi qu'il arrive, sauvons-la d'abord, et nous verrons après!.. (*Haut.*) Écoute-moi!..

DUO.

C'est dans l'église du village
GINÈS.
Qu'on va neus bénir à l'instant.
DON MANOEL.
Et l'en t'apporte en mariage
GINÈS.
Trois cents ducats, argent comptant.
Cela m'a décidé...
DON MANOEL, *à part.*
Qu'entends-je!
(*A Ginès.*)
Je t'en offre le double.
GINÈS, *stupéfait.*
Veus!..
DON MANOEL.
Si tu me cèdes en échange,
Ta place et ton titre d'époux.
GINÈS.
Qu'entends-je!.. O ciel! c'est diabolique.
DON MANOEL.
Eh! non, vraiment, c'est sans réplique.
En échange de ce chapeau,
De ce bouquet, de ce manteau,
(*Faisant sonner une bourse qu'il tire de sa poche.*)
Tiens, tiens... six cents ducats en or, par mei donnés.
GINÈS.
En or!..
(*Se frottant l'oreille.*)
Six cents!.. c'est trois cents de gagnés...

ENSEMBLE.

GINÈS, *à part.*
Voyons, examinons,
Avec soin calculons...
Fillette jeune et fraîche,
Mais fière et pie-grièche,
Qui me déteste, hélas!
Et qui ne m'aime pas;
Puis, une forte somme
Que m'offre un galant homme,

Pour m'acheter ici
Mon titre de mari!..
C'est de moins une femme
Et de plus des écus,
Non, sans crainte de blâme,
Non, je n'hésite plus.
C'est convenu,
C'est résolu,
Marché conclu.

DON MANOEL, *à Ginès.*

Voyons et calculons,
Ensemble raisonnons...
Fillette jeune et fraîche
Mais tant soit peu revêche,
Qui te déteste, hélas!
Et que tu n'aimes pas;
Plus une forte somme
Que t'offre un galant homme,
Pour t'acheter ici
Ton titre de mari,
C'est de moins une femme,
Et de plus des écus;
Va, sans craindre le blâme,
Crois-moi, n'hésite plus.
C'est convenu,
C'est résolu,
C'est convenu.

(*A la fin de l'ensemble, Ginès remet à don Manoël son chapeau, son bouquet et son manteau.*)

DON MANOEL, *prêt à lui donner la somme.*

Tu ne trahiras pas un mot de ce marché.

GINÈS.

C'est dit.

DON MANOEL.

Jusqu'à demain tu te tiendras caché.

GINÈS.

C'est dit.

DON MANOEL.

Tandis que moi, d'après la foi promise,
Sous ce déguisement que la nuit favorise,
Je conduirai ce soir la future à l'autel.

GINÈS, *se récriant.*

Permettez...

DON MANOEL.

Et de plus, c'est là l'essentiel,
Tu vas, me confiant toute ta destinée,
Me remettre à l'instant la clé de ton moulin.

GINÈS, *de même.*

La clé de mon moulin!..

DON MANOEL.

Après notre hyménée,
C'est tout simple...

GINÈS.

Pourtant...

DON MANOEL.

Je le veux!

GINÈS.

Mais enfin.

(*A ce moment don Manoël fait résonner la bourse, puis il la remet à Ginès qui la prend avec joie.*)

ENSEMBLE, REPRISE.

GINÈS.

Voyons, examinons, etc.

DON MANOEL.

Voyons et calculons, etc.

STRETTE DU DUO.

GINÈS.

Ah! l'excellente affaire!..
Que le ciel soit béni!
Joyeux célibataire,
Je n'ai plus de souci.
Séduisante colombe,
Restez auprès de lui;
Sur lui que tout retombe,
Je ne suis plus mari.
J'entends la noce, la voici...
Je pars, je m'éloigne d'ici.

DON MANOEL.

C'est au plus téméraire
Que le destin sourit,
Par une loi sévère
L'hymen m'est interdit.
Demain que je succombe,
Il me reste aujourd'hui;
J'emporte dans la tombe
Le nom de son mari!
J'entends la noce, la voici...
Va-t'en, éloigne-toi d'ici!

(*Ginès disparaît par le hangar à droite. Don Manoël enveloppé du manteau et le front caché par le grand chapeau de Ginès, reste au milieu du théâtre.*)

SCÈNE IX.

GIRALDA ET TOUS LES GENS DE LA NOCE, *sortant de la ferme, à gauche,* DON MANOEL, *enveloppé dans son manteau. — Il fait nuit.*

CHŒUR

Vers la chapelle solitaire,
Partons dans l'ombre de la nuit.
Oui, l'amour chérit le mystère,
Et c'est l'amour qui nous conduit.

DON MANOEL, *apercevant Giralda, habillée en mariée.*

C'est elle! ô doux instant!..

GIRALDA, *s'adressant à don Manoël qu'elle prend pour Ginès.*

Je vous le dis encor, Monsieur, il en est temps,
Malgré moi je cède.
Voyez ma douleur.
Un autre possède
Mes vœux et mon cœur.

DON MANOEL, *à part.*

O bonheur!

GIRALDA.

Après un tel aveu, vous persistez encore...

DON MANOEL, *à part.*

Plus que jamais!
(*Haut.*)
Venez!

GIRALDA, *avec douleur.*

Ah! ce sera ma mort!

ENSEMBLE, REPRISE.

Vers la chapelle solitaire,
Partons, etc.

(*Don Manoël entraîne Giralda. Toutes les personnes de la noce les suivent et sortent avec eux par le fond, à droite.*)

SCÈNE X.

GINÈS, *sortant avec précaution du hangar, suit des yeux la noce qui s'éloigne, et redescend tenant à la main la bourse que lui a donnée don Manoël.*

Je crois décidément qu'elle ne m'aimait pas.
Et céder pour six cents ducats
Une femme qui vous abhorre,
C'est bien vu... J'en connais qui donneraient, hélas!
La leur pour rien et du retour encore.
(*Regardant au fond, à gauche.*)
Eh! mais, quel est ce bruit?.. Le tambour, le clairon,
J'aperçois des flambeaux. On accourt, on s'empresse.
(*Montrant la ferme.*)
Dans quelque coin, là-haut, fidèle à ma promesse,
Cachons-nous et laissons la place à mon second...
(*Il entre vivement dans la ferme.*)

SCENE XI.

Paraissent des Gardes, *portant des flambeaux, puis* LE ROI, *en habit de voyage, et entouré de* jeunes Seigneurs *de la cour.*

LE ROI.

RÉCITATIF.

Que saint Jacques et les saints me viennent tous en aide,
Car voyager en prince est un mortel ennui ;
Mais la reine, que je précède,
Est loin... et, pour l'attendre, arrêtons-nous ici...

AIR.

A nous la jeunesse,
A nous les plaisirs !
Que l'amour renaissa
Du sein des désirs.
Douces destinées,
Mesurons nos jours,
Non par les années,
Mais par les amours !
D'une puissante reine,
Mari, sans être roi,
J'acceptais une chaîne
En acceptant sa foi !
De ses vertus hautaines,
Subissons les rigueurs,
Et déguisons nos chaînes
En les couvrant de fleurs !
A nous la jeunesse,
A nous, etc.

SCENE XII.

Les mêmes, LA REINE, *appuyée sur le bras de* DON JAPHET, *entre, suivie de toutes ses* Dames *et de ses* Pages.

LA REINE ET LE CHOEUR, *au fond du théâtre, s'arrêtant et s'agenouillant.*

Dieu puissant, dont je réclame
Le pouvoir terrible et vengeur,
Porte le calme dans son âme
Et la sagesse dans son cœur !

LE ROI, *sur le bord du théâtre, regardant la reine.*

Je la revois, ô noble dame,
Son ascendant doux et vainqueur
Porte le calme dans mon âme
Et la tendresse dans mon cœur !

LE ROI, *allant offrir galamment la main à la reine, et redescendant avec elle le théâtre.* Votre Majesté n'est-elle pas bien fatiguée du voyage ?

LA REINE. Un peu !.. Cela ne m'empêchera pas de passer ici la nuit en prières, près des bienheureuses reliques de saint Jacques le Majeur.

LE ROI, *à part.* Toute la nuit !.. tant pis !

DON JAPHET, *à la reine.* Moi qui avais fait préparer la chambre de Votre Majesté et celle du roi, là, dans cette ferme.

LE ROI. Une ferme ! j'en suis ravi... cela délasse des palais... c'est gai, c'est champêtre... (*A don Japhet.*) Y soupe-t-on ?

DON JAPHET, *s'inclinant.* J'ai veillé à ce que rien ne manquât !

LE ROI, *à ses gentilshommes.* Messieurs, je vous invite... La reine veille ; nous veillerons aussi... Nous boirons à la santé de ces bons paysans, et nous ferons sauter les paysannes... (*A don Japhet.*) Comment sont-elles dans ce canton ?

LA REINE. Sire, de pareils détails...

LE ROI. Conviennent à un prince qui veut s'instruire !

DON JAPHET. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a une noce dans cette ferme !

LE ROI. Une noce... une mariée de village... c'est charmant... et je trouve...

LA REINE. Inconvenant que don Japhet nous ait placés près de cette noce !

DON JAPHET. La noce s'en va.

LA REINE. C'est mieux !

LE ROI, *avec humeur.* Tant pis !

DON JAPHET. En sortant de l'église, le mari emmène sa femme chez lui !

LE ROI, *à part.* Mais tant pis ! tant pis !

LA REINE. C'est bien... Le roi passera la nuit dans la chambre que vous lui avez préparée... Vous logerez près de lui, don Japhet !

DON JAPHET. Quel honneur !

LA REINE. Vous veillerez en sujet fidèle sur Sa Majesté. (*A demi-voix.*) et demain vous me rendrez compte... (*Aux gentilshommes.*) Vous, Messieurs, approchez !..

DON JAPHET, *à qui la reine a parlé bas.* Le mot d'ordre, Messieurs ! (*Sur un signe de don Japhet, les seigneurs de la cour viennent rejoindre la reine, qui se trouve à gauche sur le devant du théâtre, pendant que don Manoël, enveloppé de son manteau, sort de la droite avec Giralda qu'il entraîne.*)

SCENE XIII.

Les mêmes, DON MANOEL, *entraînant* GIRALDA.

GIRALDA. Pourquoi m'entraîner ainsi en sortant de la chapelle, et me séparer de mes compagnes ?.. Non ! non ! je n'irai pas plus loin... (*Se dégageant des bras de don Manoël, elle aperçoit les gentilshommes qui entourent la reine.*) Oh ! tous ces beaux seigneurs !

DON MANOEL, *regardant autour de lui.* Dieu ! le roi ! fuyons ! (*Il disparaît par le hangar, à droite, et laisse sur une chaise le chapeau et le manteau qu'il ôte vivement. Pendant ce temps, Giralda a remonté le théâtre pour aller rejoindre les jeunes filles qui entrent en ce moment.*)

FINAL.

DON JAPHET, *regardant vers le fond, à gauche.*
Voici la noce, et filles et garçons !..

LE ROI.
A merveille ! voyons !
(*A Giralda, qu'il a pris par la main et amenée au bord du théâtre.*)
Vous êtes donc, ma belle mariée...

GIRALDA.
Fille d'Aimedo, le fermier !

LA REINE.
Et pour jamais le ciel vous a liée ?..

GIRALDA.
A Ginés Perès, le meunier.

LE ROI.
Qui, non loin de ces lieux, demeure ?

GIRALDA.
Au moulin de Tambra, moins d'un mille d'ici !

LE ROI, *à part.*
C'est utile à savoir !

LA REINE.
Je veux voir son mari...
Qu'il approche...

GIRALDA, *sans se tourner vers son mari.*
Venez, Monsieur...
(*Ne le voyant pas.*)
Mais tout à l'heure
Il était là...

CHOEUR.

C'est vrai !.. de son bouquet paré...

GIRALDA.
A la ferme il era rentré...

CHŒUR, *appelant à la porte de la ferme.*

Ginès! Ginès! Ginès!

GINÈS, *paraissant à la lucarne au-dessus de la porte.*

Eh bien! que me veut-on?
Dieu! que de monde!

CHŒUR.

A l'instant, descends donc!
La reine te demande.

LE ROI.

Ah! nous avions raison.
L'époux ne la vaut pas, et n'est pas digne d'elle!

GINÈS, *entrant.*

La reine me demande... ô surprise nouvelle,
Je ne puis refuser...

DON JAPHET, *qui a parlé bas à la reine.*

Oui, Madame, voici
Le marié, c'est lui!..

CHŒUR.

C'est lui! c'est lui! c'est lui!

GINÈS.

Que disent-ils!

LA REINE, *à Giralda.*

Ah! c'est là ton mari!

GIRALDA.

Hélas! oui...

GINÈS, *étonnée, à part.*

Comment! elle aussi!

GIRALDA, *à la reine.*

Le même sort à présent est le nôtre...,
Car on vient à l'autel de nous unir...

GINÈS, *stupéfait, à part.*

Et l'autre!.
(*Tâtant sa poche.*)
Et ces ducats, et mon serment...

LE ROI, *à Giralda.*

Recevez notre compliment!

ENSEMBLE.

GINÈS.

Quoi! sur la meunière,
Je reprends mes droits;
C'est ma ménagère
Encore une fois!
Embarras extrême,
Ils le veulent tous,
J'y consens moi-même,
Soyons son époux!

LE ROI.

Gentille meunière,
Séduisant minois,
Chacun sur la terre
Subirait tes lois.
Et du rang suprême,
Pour un sort si doux,
Oui, le roi lui-même,
Descendrait pour vous!

DON JAPHET ET LE CHŒUR.

Gentille meunière,
Séduisant minois,
Pour charmer et plaire
Elle a tous les droits.
Mais, péril extrême,
Gare à son époux.
Car le roi lui-même
Lui fait les yeux doux!

GIRALDA.

O destin contraire!
C'en est fait... je dois
Pleurer et me taire
Et subir tes lois!

Souvenir que j'aime,
O rêves si doux,
Il me faut moi-même
Renoncer à vous!

LA REINE.

Gentille meunière,
Séduisant minois,
Ah! d'un œil sévère,
Veillons sur mes droits;
Car le diadème
Dont ils sont jaloux,
Ne saurait lui même
Fixer un époux!

LA REINE, *à Ginès.*

Vous allez emmener votre nouvelle femme
Dans votre moulin!..

GINÈS, *étonné.*

Moi?..

LA REINE.

Sur-le-champ!

GINÈS.

Quoi! Madame...

LA REINE.

Je l'ai dit.. je le veux ainsi!

LE ROI, *à Ginès.*

Au moulin de Tombra, moins d'un mille d'ici...

GINÈS.

Oui, sire...

LE ROI.

En côtoyant la rive
Gauche...

GINÈS.

Non pas... la droite...

LA REINE, *avec impatience.*

Eh! qu'importe! partez!
Sur-le-champ, je l'ai dit...

GINÈS, *interdit, bas, à Giralda.*

Vous, vous y consentez?...

GIRALDA.

Il le faut bien....

GINÈS, *étonné, à lui-même.*

Et l'autre... Ah! je crains qu'il n'arrive!

CHŒUR DE LA NOCE, *à Ginès.*

Quand la reine l'ordonne, allons, prends ton manteau.

GINÈS, *étonné.*

Mon manteau!

CHŒUR, *le lui donnant.*

Le voici... Ton chapeau...

GINÈS, *stupéfait.*

Mon chapeau!
Mon chapeau, mon manteau!
(*A part.*)
De plus, ma femme... et cependant...
Et ses ducats... et mon serment!

LA REINE, *à ses femmes.*

Allons passer la nuit à la chapelle...
(*Au roi.*)
Vous, à la ferme...

LE ROI, *à part.*

Oui, pour y rêver d'elle!

GINÈS, *à part, regardant Giralda.*

Elle y consent! moi, son époux!
Allons, puisqu'ils le veulent tous...
(*Prenant le bras de Giralda.*)
A mon bonheur résignons-nous...

ENSEMBLE, REPRISE.

GINÈS.

Quoi! sur la meunière, etc.

LE ROI.

Gentille meunière, etc.

DON JAPHET ET LE CHOEUR.

Gentille meunière, etc.

GIRALDA.

O destin contraire, etc.

LA REINE.

Gentille meunière, etc.

(*Le roi, suivi de don Japhet et des seigneurs, entre dans la ferme après avoir regardé Giralda attentivement. La reine et ses dames d'honneur se dirigent vers le fond à droite. Ginès, entouré de tous les gens de la noce, a pris le bras de Giralda, qu'il emmène par le fond, tout en regardant avec crainte si don Manoël ne paraît pas. — La toile tombe.*)

ACTE DEUXIÈME.

Intérieur d'un moulin avec ses tournants et ses blutteries, porte à gauche et à droite, sur le premier plan; sur le second, une petite porte secrète; à gauche, sur le troisième plan, une porte d'entrée; au milieu du théâtre une trappe par laquelle on descend aux étages inférieurs du moulin; au fond, un peu à gauche, une croisée donnant sur un balcon en bois; sur le premier plan, une table avec un flambeau allumé.

SCENE PREMIERE.

JEUNES FILLES, *entrant par la porte à gauche et reconduisant* GIRALDA ET GINÈS.

CHŒUR.

Heure mystérieuse,
Qui rend l'âme rêveuse,
Moment terrible et doux,
Où, timide et craintive,
Jeune fille on arrive
Au logis d'un époux...
(*Ginès salue les jeunes filles et veut les renvoyer.*)
Quant à vous, pas d'impatience,
Restez, monsieur le marié,
Dussiez-vous, par notre présence,
Etre encor plus contrarié!
Conformez-vous à l'étiquette,
La mariée et sa toilette
Nous appartiennent aujourd'hui...
Oui, l'usage le veut ainsi,
Attendez-nous, restez ici!..

REPRISE DU CHŒUR.

Heure mystérieuse, etc.

(*Les jeunes filles sortent avec Giralda par la première porte, à gauche.*)

SCENE II.

GINÈS, *seul*. Il paraît que décidément et à l'unanimité, je suis son mari... toutes les femmes du village vont s'en aller et me laisser ici avec ma femme... seul.. tout à fait seul .. et Antonio, mon garde-moulin. (*Allant à la trappe qu'il soulève.*) Antonio... va-t'en chez ton père... je n'ai pas besoin de toi avant demain... demain, très-tard, entends-tu?.. Oui, vraiment, me voilà bien chez moi, dans mon ménage... et je serais tenté de regarder mon marché d'hier comme un rêve... (*Tirant une bourse de sa poche.*) si je n'avais encore là les ducats de l'autre, qui a disparu et s'en est allé comme il était venu, me laissant l'argent et la femme, la femme et l'argent... ce n'est pas ma faute, c'est la sienne!

PREMIER COUPLET.

Tant que j'étais célibataire,
Soir et matin, et jour et nuit,
Dans ce vieux moulin solitaire
Je n'entendais que ce seul bruit :
Tic, tac, tic, tac, tic, tac... et ça vous étourdit.
C'est monotone et ça vous étourdit.
Mais, près d'une femme jolie,
C'est une plus douce harmonie.
(*Portant la main à son cœur.*)
Tic, tac, tic, tac, et ce bruit-là,
Dans mon moulin me charmera.
Oui, ce bruit-là, ce doux bruit-là,
Dans mon moulin me charmera.

DEUXIÈME COUPLET.

Il est vrai que ma ménagère
A regret me donne sa foi;
Qu'au mien son cœur ne répond guère,
Et ne fera jamais pour moi
Tic, tac, tic, tac, tic, tac; je le vois sans effroi;
Je m'y résigne et le vois sans effroi.
C'est ainsi dans plus d'un ménage :
L'amour s'enfuit; il est volage.
Mais l'argent reste... Il me dira :
(*Frappant sur son gousset.*)
Tin! tin! tin! tin... et ce bruit-là
Du reste me consolera,
Oui, de tout me consolera.

(*Sur la ritournelle, une porte pratiquée dans le panneau à droite vient de s'ouvrir, paraît don Manoël, qui s'avance vers la table et souffle le flambeau.*)

SCNE III.

GINÈS, DON MANOEL.

GINÈS, *se retournant*. Hein? quelle obscurité .. qu'est-ce que ça signifie... on a marché... qui va là?

DON MANOEL. Moi.

GINÈS. Qui, vous?..

DON MANOEL. Celui qui, en vertu de notre marché, vient réclamer sa femme.

GINÈS, *à part*. O ciel!

DON MANOEL, *lui saisissant la main*. Ne me reconnais-tu pas?

GINÈS. Si fait... rien qu'à la voix... cette voix je la reconnaîtrais entre mille... car il me semble que c'est celle de Belzébuth!

DON MANOEL. Peut-être!

GINÈS, *effrayé*. Comment, peut-être?..

DON MANOEL. Aussi, tremble, s'il t'arrivait de manquer à ta parole!

GINÈS. Jamais.

DON MANOEL. Cela, cependant, commençait déjà!.. comment te trouves-tu ici?

GINÈS. Avec ma femme!

DON MANOEL. Qu'oses-tu dire?

GINÈS. Non... je me trompe... avec la vôtre!..

DON MANOEL. Tu l'avais emmenée à ton bras?

GINÈS. Malgré moi, et pour ne pas trahir notre secret!

DON MANOEL. Et tu allais prendre ici ma place?

GINÈS. Par intérim, et en vous attendant, mais prêt à vous la rendre... parce que je suis un honnête homme.

DON MANOEL. C'est bien!

GINÈS. Dès que vous reviendriez.

DON MANOEL. Me voici, va-t'en!

GINÈS. Et si l'on me voit sortir?

DON MANOEL. On ne te verra pas... reste en ce moulin, prêt à me servir, si j'ai besoin de toi.

GINÈS. Ce n'était pas dans nos conditions.

DON MANOEL, *lui donnant une bourse*. C'est juste... voici cinquante ducats de plus?

GINÈS. Est-il possible! ô généreux remplaçant!.. (*A part, en pesant la bourse.*) Il est évident que c'est un meilleur parti que moi et que ma femme a bien fait de l'épouser. . (*Haut.*) Je vais descendre par cette trappe, dans la chambre aux montures, qui est là au-dessous.

DON MANOEL. Très-bien!

GINÈS. Et dès que vous m'appellerez...

DON MANOEL. A merveille!.. (*A Ginès, qui va descendre.*) Attends!.. quel est ce bruit? (*Il montre la porte à gauche.*)

GINÈS. Les jeunes filles du village qui sortent de la chambre de la mariée... et amènent ici notre femme. (*Se reprenant.*) Non! la vôtre!

DON MANOEL, *le retenant.* Reste.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *à droite du théâtre.* LES JEUNES FILLES *sortant de la première porte à gauche et amenant* GIRALDA, *vêtue de blanc, sans sa couronne et son bouquet de mariée.*

CHŒUR.

Heure mystérieuse,
Qui rend l'âme rêveuse,
Moment terrible et doux,
Où, joyeuse et craintive,
La jeune fille arrive
Auprès de son époux.
(*Appelant.*)
Ginès! Ginès!..

DON MANOEL, *bas, à Ginès.*
Réponds-leur.

GINÈS, *haut.*
Me voici.

CHŒUR.

Pourquoi donc est-il sans lumière?..

DON MANOEL, *bas, à Ginès.*
Dis-leur que tu le veux ainsi.

GINÈS, *aux jeunes filles.*
Je suis le maître, je l'espère,
Et cela me convient ainsi.

CHŒUR.

Ah! le joli petit mari!
Qu'il est galant, qu'il est gentil!

DON MANOEL, *bas, à Ginès.*
Congédie à présent la noce et le cortége

GINÈS.
Merci, mes bons amis, que le ciel vous protége...
Mais... mais... allez-vous-en, gens de la noce.

CHŒUR.
Eh quoi!
Nous renvoyer...

GINÈS.
C'est là mon plus beau privilége.
Avec ma femme laissez-moi

CHŒUR.

Éloignons-nous,
Laissons ces deux époux.
(*Les jeunes filles sortent par la porte à gauche, au deuxième plan.*)

GINÈS, *à don Manoël.*
On s'éloigne...

DON MANOEL, *à demi-voix.*
Bien! Maintenant...
Prends la peine d'en faire autant.

GINÈS, *s'approchant de la trappe.*
Oui, je comprends... j'entends...,
J'entends... et je descends ..
(*Il descend par la trappe.*)

SCÈNE V.

GIRALDA, DON MANOEL.

(*Don Manoël s'assure que toute la noce est partie, puis, quand Ginès a fermé sur lui la trappe, il s'avance vers Giralda, qui recule saisie de terreur.*)

DUO.

GIRALDA, *à part.*
Ah! le désespoir me reste!
(*A voix haute.*)
De moi, Monsieur, n'approchez pas,
(*Tirant un poignard.*)
Ou ce poignard, je vous l'atteste,
Saura m'arracher de vos bras!..

DON MANOEL, *s'arrêtant.*
O ciel!

GIRALDA, *avec résolution*
Oui, je l'ai dit, et je le jure,
Un autre par moi fut choisi,
Et je saurai, fidèle et pure,
Mourir pour me garder à lui.

DON MANOEL.
A ma voix sois calmée...

GIRALDA, *surprise, à part.*
Dieu! cette voix!

DON MANOEL.
Ginès est loin de nous.
C'est moi, ma bien-aimée,
Moi, qui suis ton époux!..

GIRALDA, *avec bonheur.*
C'est lui!..

DON MANOEL.
De ton futur j'ai su prendre la place,
Et par moi prévenu, tantôt, devant l'autel,
Un prêtre, un ami sûr, secondant mon audace,
Nous a liés tous deux par un nœud solennel.

ENSEMBLE.

GIRALDA.
Ah! ma crainte est calmée,
Me voilà près de vous!
Et mon âme, charmée,
Reconnaît mon époux.

DON MANOEL.
A ma voix sois calmée,
Ginès est loin de nous.
C'est moi, ma bien-aimée,
Moi, qui suis ton époux.

GIRALDA.
Eh quoi! celui qu'en mon amour fidèle
Je repoussais avec effroi...

DON MANOEL.
C'était moi.

GIRALDA.
Et qui reçut, dans la sainte chapelle,
Mon anneau d'or et ma foi...

DON MANOEL.
C'était moi.
Le voici, ce gage suprême!
Et celui qui, devant Dieu même,
Jure de vivre sous ta loi,
C'est moi, c'est moi,
C'est toujours moi!..

ENSEMBLE, REPRISE.

GIRALDA.
Ah! ma crainte est calmée, etc.

DON MANOEL.
A ma voix sois calmée, etc.

DON MANOEL.
Maintenant, c'est Dieu qui l'ordonne;

Rien ne peut plus nous désunir...
Mais en cas de péril, grave en ton souvenir
Le mot d'ordre que je te donne...
Et qui seul me fera reconnaître de toi.

GIRALDA.

Quel est-il donc?..

DON MANOEL.

Ecoute-moi.
Amour et mystère.

GIRALDA, *répétant.*

Amour et mystère.

DON MANOEL.

Puis après un baiser...

GIRALDA.

Un baiser...

DON MANOEL.

Tu ne l'oublîras pas.

GIRALDA, *timidement.*

Non, vraiment, je l'espère...
C'est facile..;

DON MANOEL.

Pas tant... Tu pourrais t'abuser.

GIRALDA.

Non, vraiment, non, je ne peux m'abuser!

ENSEMBLE.

O dieu d'amour! dieu du mystère,
Ton charme heureux
Nous fait connaître sur la terre
Plaisirs des cieux!..
Anges des nuits, d'une aile épaisse
Caches toujours
Et nos serments, et notre ivresse,
Et nos amours!..

DON MANOEL.

Voyons, par excès de prudence...
Te souviens-tu de ma leçon?

GIRALDA.

Amour et mystère.

DON MANOEL.

C'est bon!..
Et le reste?..

GIRALDA, *baissant les yeux.*

Le reste?.. Ah! de ma souvenance
Il s'est, je crois, échappé...

DON MANUEL.

Tu vois donc
Qu'il faut bien que je te le rappelle!

GIRALDA, *à don Manoël, qui l'embrasse.*

Assez, Monsieur, assez...

DON MANOEL.

Non, car je vois, hélas!
Que ta mémoire est infidèle.

GIRALDA.

Mais, moi, Monsieur... moi, je ne le suis pas!

ENSEMBLE, REPRISE.

O dieu d'amour! dieu du mystère, etc.

GIRALDA, *timidement.* Maintenant plus qu'un mot, qui vous fâchera peut-être... mais que j'ai pourtant bien le droit de vous adresser... mon doux mari, qui êtes-vous?

DON MANOEL. Si je te le disais, tu me reprocherais peut-être de t'avoir entraînée dans ma ruine... car si la reine, si l'inquisition connaissaient notre mariage, je serais perdu et toi aussi!

GIRALDA. Moi, peu importe?

DON MANOEL. Encore quelques jours... jusqu'au moment où nous pourrons en secret quitter ce royaume!

GIRALDA. Allons, je me résigne, je me tais... mais jusqu'à présent, mon doux seigneur et maître, pourquoi m'avoir caché vos traits?

DON MANOEL. D'abord par prudence, et maintenant par crainte...

GIRALDA. Laquelle?

DON MANOEL. Tu m'as aimé sans me connaître, sans me voir, et je tremble maintenant que mon aspect ne détruise ce que je dois a mon absence et à ton imagination peut-être!

GIRALDA. Non! car ce que j'aime en vous, ce sont les nobles sentiments qui vous animent... c'est votre loyauté, votre tendresse!

DON MANOEL. Eh bien! cela devrait te suffire!

GIRALDA. C'est vrai... mais on a beau se raisonner, on tient à voir son mari... non pas que je ne vous connaisse, car d'avance votre portrait est là, dans mon cœur et devant mes yeux... je veux seulement comparer et savoir s'il est ressemblant... Vous ne pouvez pas me refuser!

DON MANOEL. Non, Giralda... mais si je n'étais pas ce que tu crois...

GIRALDA. Qu'en savez-vous?

DON MANOEL. Si tu allais ne plus m'aimer!

GIRALDA. Ce n'est pas possible! . (*Montrant la chambre à gauche.*) Dans la pièce où j'étais tout à l'heure, il m'a semblé voir du feu briller encore dans l'âtre... Je vais allumer une lampe et je reviens, n'est-ce pas, mon mari?.. il n'a pas répondu... il consent!.. (*Elle sort vivement.*)

DON MANOEL, *seul.* Ah! Giralda! comment ne pas t'aimer!.. toutes les beautés de la cour ne valent pas un de tes regards... Qu'entends-je?.. cette croisée qui s'ouvre... qui ose venir ainsi?

SCENE VI.

DON MANOEL, *se tenant à l'écart, à droite,* LE ROI, *entrant par la fenêtre du fond,* DON JAPHET.

LE ROI, *s'adressant à don Japhet, qui est encore sur le balcon.* Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

DON JAPHET. L'échelle que je viens de renverser, en enjambant ce balcon.

LE ROI. Maladroit! plus de retraite possible... raison de plus pour aller en avant!

DON MANOEL, *à part.* C'est le roi!

LE ROI, *à don Japhet.* Vous, restez en sentinelle sur ce balcon.

DON JAPHET, *se récriant.* En plein air?

LE ROI. Vous n'en observerez que mieux... et au moindre danger, avertissez-moi.

DON JAPHET, *de même.* En plein air! . et le vent qui a emporté mon chapeau!.. diable... diable. (*Il disparait et referme la croisée.*)

LE ROI. Une bonne idée que j'ai eue là d'emmener don Japhet... il était placé dans mon antichambre, par la reine sans doute... impossible de m'échapper cette nuit de la ferme, sans être aperçu par lui... de mon espion j'ai fait un complice... c'est adroit... il ne pourra plus me trahir auprès de la reine... qu'elle passe sa nuit en exercices pieux à la chapelle de Noya, chacun son goût... moi, j'aime le grand air, je me promène... c'est un exercice comme un autre... je me promène du côté de ce moulin, qui est fort bien, et de la meunière qui est charmante... il s'agit seulement de découvrir où est sa chambre.

DON MANOEL, *à part.* Ah! c'est là son dessein.

LE ROI. Quant à son mari, le meunier Ginès, je chargerai don Japhet de causer avec lui... je ne l'ai amené que pour cela... ami et confident du prince, c'est son emploi... (*Se dirigeant vers la droite.*) Voyons, cherchons de ce côté!

DON MANOEL, *portant la main à son poignard.* Ah! si je m'en croyais! . (*Se reculant et laissant passer le roi devant lui.*) Non! c'est le roi!.. (*Le roi disparait par la porte à droite.*)

SCÈNE VII.

DON MANOEL, GINÈS.

DON MANOEL, *courant à la trappe qu'il ouvre.* Ginès! Ginès! dors-tu?

GINÈS, *dont la tête apparaît.* Non! ni vous non plus, à ce qu'il paraît.

DON MANOEL. Veux-tu gagner cette fois, non cinquante ducats, mais cinquante pistoles, et même plus!

GINÈS. Tout de suite!

DON MANOEL. Eh bien, à l'instant, et malgré la nuit, tu vas courir.

GINÈS. Moi, garçon, je n'ai que cela à faire!

DON MANOEL. A la chapelle de Noya : demande l'officier de garde, et dis-lui de prévenir la reine que le roi est ici, en ce moulin, où il court en ce moment le plus grand danger!

GINÈS. Le roi! qu'est-ce que ça signifie!

DON MANOEL. Cela ne te regarde pas!.. il s'agit seulement de cinquante pistoles que je te donne à ton retour!

GINÈS. Je pars.

DON MANOEL. Sans compter ce que te donnera la reine.

GINÈS. Je suis parti. (*Il disparaît, refermant la trappe.*)

SCÈNE VIII.

LE ROI, DON MANOEL, DON JAPHET.

LE ROI, *reparaissant au fond, à droite.* On s'oriente mal à tâtons!

DON JAPHET, *se montrant à la croisée, qu'il ouvre.* Brr! brr! les nuits sont fraîches... j'ai beau penser à ma femme! à cette chère Rosine de Pontevedra... cela ne m'empêche pas d'avoir... brr! brr!

LE ROI. Hein! qui va là?

DON JAPHET. C'est moi... pardon, sire!.. mais est-il bien nécessaire de rester en sentinelle sur ce balcon!

LE ROI. Sans doute.

DON JAPHET. Toute la nuit!..

LE ROI. Peut-être!

DON JAPHET, *se récriant.* Comment! peut-être!.. mais, sire!..

LE ROI. C'est bien! assez, Monsieur! un bon soldat doit rester à son poste!..

DON JAPHET. C'est juste, sire... Je vais me remettre en faction... mais cependant les nuits sont fraîches... brr!.. brr... (*Il referme la croisée, puis on l'entend éternuer.*)

SCÈNE IX.

DON MANOEL, LE ROI.

LE ROI, *entendant don Japhet éternuer.* Imbécile! qui a l'imprudence de s'enrhumer!.. (*A lui-même.*) Personne!.. pas apparence de meunière de ce côté... (*Regardant à gauche.*) Je crois bien!.. la voici de celui-ci... ah! qu'elle est jolie ainsi... où va-t-elle sur la pointe du pied, et cette petite lampe à la main... par saint Jacques! de la prudence, et observons!.. (*Il se retire au fond du théâtre.*)

SCÈNE X.

LE ROI, DON MANOEL, GIRALDA.

GIRALDA, *s'avançant sur la ritournelle du trio.* Plus de feu dans le foyer... pas une étincelle... je me suis mis les doigts en sang avec ce maudit briquet... plus on est pressé, moins en avance... et j'étais si pressée... enfin!..

TRIO.

GIRALDA, *tenant une lampe à la main.*

Où donc est-il, mon doux seigneur!
Comme je sens battre mon cœur.

(*Pendant ce temps le roi s'est avancé doucement derrière Giralda, dont il saisit la main droite; elle pousse un cri et laisse tomber sa lampe.*)

Ah! vous m'avez fait une peur!
Voilà ma lampe renversée,
Et l'on y voit moins que jamais!
Ne suis-je pas bien avancée!
Moi qui tiens tant à voir vos traits.

LE ROI, *à part.*

Qu'est-ce que cela signifie!

GIRALDA.

Mon cher petit mari, laissez-moi, je vous prie,
Le temps de rallumer cette lampe.

LE ROI.

A quoi bon!
On peut bien, sans se voir, et causer et s'entendre...
Entre femme et mari...

GIRALDA.

Juste ciel!

LE ROI.

Qu'as-tu donc!

GIRALDA

Ce n'est pas son parler et si doux et si tendre!
Ce n'est pas là sa voix...

LE ROI.

Je te jure que si!

GIRALDA.

Non, vous n'êtes pas mon mari!

LE ROI.

Si vraiment!

GIRALDA.

Non! non! non!

LE ROI.

Je te jure que si!

ENSEMBLE.

LE ROI, *à part.*

Dans la nuit obscure,
Jamais, je le jure,
Plus douce aventure
N'a charmé mon cœur!
Intrigue espagnole
Séduisante et folle,
Voilà mon idole!
Voilà mon bonheur!

GIRALDA.

Oh! j'en suis bien sûre,
C'est une imposture,
Dans la nuit obscure,
Craignons une erreur!
Croire sur parole
Serait une école,
Et je serais folle
De livrer mon cœur!

DON MANOEL, *à part.*

O mortelle injure,
Tourment que j'endure
Et dont la blessure
Irrite mon cœur!
D'une âme espagnole,
L'honneur est l'idole,
A lui seul j'immole
Ma juste fureur!

LE ROI, *à Giralda.*

Oui, je suis ton mari, je n'en veux pas démordre.

GIRALDA.

Vous!

LE ROI.

Moi!

GIRALDA.

Vous!

(*A part.*)

Je vais bien le voir.

(*Haut.*)
Allons, Monsieur, dites-moi le mot d'ordre!

LE ROI, *avec embarras.*

Quoi! le mot d'ordre!

GIRALDA.

Eh! oui! vous devez le savoir!

LE ROI, *de même.*

Certainement! mais moi, ton époux et ton maître,
Laisse-moi t'embrasser!

GIRALDA.

Non pas, c'est là la fin.
Ce que je désire connaître,
C'est le commencement!

LE ROI, *à part.*

Qu'ici je cherche en vain,
(*Haut.*)
Le commencement, c'est qu'avant tout je t'adore!

GIRALDA.

C'est bien, mais ce n'est pas encore
Le mot d'ordre!

LE ROI.

Vraiment!

GIRALDA.

Non! ce n'est pas cela!

LE ROI, *avec embarras.*

Le mot d'ordre!

GIRALDA.

A lui seul, mon cœur obéira.

ENSEMBLE, REPRISE.

LE ROI.

Dans la nuit obscure, etc.

GIRALDA.

Oui, j'en suis bien sûre, etc.

DON MANOEL.

O mortelle injure, etc.

LE ROI, *poursuivant Giralda dans l'obscurité.*

Tu veux en vain m'échapper!

GIRALDA, *se réfugiant vers la droite du théâtre.*

Ah! je tremble!

LE ROI, *cherchant toujours à tâtons du côté gauche.*

Malgré la nuit, je saurai bien
Te retrouver!

DON MANOEL, *bas, à Giralda.*

Giralda, ne crains rien!
Je suis auprès de toi!

GIRALDA, *à part.*

C'est sa voix, il me semble.

DON MANOEL, *bas.*

Amour!

GIRALDA, *répétant.*

Amour!

DON MANOEL, *bas.*

Et mystère!

GIRALDA, *à part.*

C'est lui!

DON MANOEL.

Et de plus...
(*Il l'embrasse.*)

GIRALDA, *poussant un cri.*

Ah! c'est mon mari!

LE ROI, *à gauche, se retournant.*

Qu'est-ce?

GIRALDA.

Vous disiez vrai .. Maintenant je suis sûre
Que mon époux est bien ici!

DON MANOEL, *bas.*

Tais-toi!

LE ROI.

O bonheur! avançons!
(*Il fait quelques pas et s'arrête au bruit que fait don Manoël en embrassant Giralda.*)
Mais dans l'ombre je crois,
D'un baiser indiscret entendre le murmure!

ENSEMBLE.

LE ROI.

C'est charmant,
Et pourtant
Ce piquant
Incident
Me paraît
D'un effet
Importun
Et commun!
Quoiqu'étant
Indulgent,
C'est un tort
Par trop fort!
D'être heureux
Sous mes yeux,
Devant moi,
Moi, le roi!

DON MANOEL.

Lui présent,
C'est charmant!
O piquant
Incident!
Peu lui plaît,
En effet,
De voir un
Importun.
(*A Giralda.*)
Ton amant
Dans son sort
Est encor
Plus joyeux,
Plus heureux,
Près de toi
Que le roi!

GIRALDA.

Lui présent,
C'est charmant!
O piquant
Incident!
Peu lui plaît,
En effet,
De voir un
Importun.
(*A don Manoël.*)
O moment
Séduisant,
Oui, mon sort
Est encor,
A mes yeux
Plus heureux!
Car c'est toi,
Près de moi!

(*Sur la ritournelle du trio, le roi s'est avancé sans bruit et a saisi la main de Giralda.*)

LE ROI. Ah! par saint Jacques! cette fois tu ne m'échapperas pas.

DON MANOEL, *à part.* Que faire!

GIRALDA, *se débattant.* Laissez-moi!

LE ROI. Et nous allons savoir avec qui tu es là, car il y a quelqu'un!

DON MANOEL, *à part.* O ciel!

SCENE XI.

LES MÊMES, GINÈS.

GINÈS, *soulevant la trappe.* Me voilà, c'est moi!

LE ROI. Qui? toi!

GINÈS. Moi, Ginès, le meunier.

LE ROI, *qui a lâché la main de Giralda*. Ah! diable! le mari, c'est différent!.. il est dans son droit... A tout seigneur, tout honneur! (*Pendant ce temps, don Manoël a pris la main de Giralda, qu'il emmène et qu'il fait entrer dans la chambre à droite. Il reste sur le pas de la porte et écoute.*)

LE ROI. Tâchons prudemment de battre en retraite... (*Rencontrant, au milieu du théâtre, Ginès, qui est sorti de la trappe.*) Impossible! j'ai rencontré l'ennemi!

GINÈS. Comment! vous êtes encore ici! au lieu d'être là-bas avec ma femme!.. (*Se reprenant.*) c'est-à-dire la vôtre... c'est convenu!

LE ROI, *à part*. Qu'est-ce que j'apprends là?.. (*A voix basse et avec embarras.*) Certainement, je sais bien que je suis le mari.

GINÈS. Ah! vous pouvez parler tout haut!.. que rien ne vous gêne... vous êtes chez vous!

LE ROI, *à part*. Je n'y comprends rien, mais c'est égal... (*Haut, avec joie.*) Moi, mari!

GINÈS. C'est votre titre... il est à vous... vous l'avez bien payé... Maintenant, seulement, payez-moi mes cinquante pistoles!

LE ROI. Volontiers! mais pourquoi?

GINÈS. Ma commission que je viens de faire... et lestement encore... J'en suis tout essoufflé... J'ai trouvé à la porte de la chapelle où priait la reine l'officier des gardes que vous m'aviez indiqué..,

LE ROI, *à part*. Comment!

GINÈS. Et à qui j'ai dit : « Prévenez la reine que le roi est à cette heure dans mon moulin, où il court le plus grand danger! »

LE ROI. Malheureux! qui t'a dit cela?

GINÈS. Par Notre-Dame del Pilar! vous-même, tout à l'heure.

LE ROI. Moi! (*A part.*) C'est clair! il y en a un autre, un troisième... celui qui sans doute tout à l'heure... Mais quel est-il?.. comment le connaître? Ah! si j'avais le temps!.. mais je ne l'ai pas... Et la reine qui va venir!

GINÈS. Et mes cinquante pistoles?

LE ROI. Non pas cinquante, mais cent!

GINÈS. Vraiment!

LE ROI. Si tu me donnes les moyens de sortir d'ici sans être vu et à l'instant.

GINÈS. Vous!

LE ROI. Moi!

GINÈS. Et votre femme qui attend!

LE ROI C'est bien là ce qui me désespère... il faut que je m'en aille!

GINÈS. Encore!.. (*A part.*) Ah çà, ce mari-là s'en va donc toujours... Et puis, c'est singulier, il n'a plus la même voix que tout à l'heure... Mais, dès qu'il me promet cent pistoles au lieu de cinquante... (*Haut.*) Venez donc... ce n'est pas malin... il n'y a qu'un petit sentier, celui du moulin à Noya.

LE ROI. C'est bien!

GINÈS. Vous y rencontrerez même la reine et sa suite qui ne peuvent en prendre d'autre!

LE ROI, *effrayé*. Pas d'autre!

GINÈS. Il y a la rivière, sur laquelle j'ai une barque... à moins qu'elle ne soit pleine d'eau...ce qui est possible; je m'en vas voir! (*Revenant sur ses pas.*) Vous dites cent pistoles!

LE ROI, *avec impatience*. Eh! oui!

GINÈS. Oh! le digne, le brave associé!.. c'est une fortune que cet homme-là, soit qu'il arrive soit qu'il s'en aille... (*Geste de colère du roi.*) Dans l'instant, tout sera prêt pour que vous puissiez partir!.. (*Il sort vivement par la gauche et don Manoël entre par la droite.*)

SCENE XII.

LE ROI, *puis* DON JAPHET ET DON MANOEL.

LE ROI, *seul, avec dépit*. Parti! partir!.. au moment le plus intéressant... Mais qui a pu me dénoncer et avertir la reine!..

DON JAPHET, *paraissant à la croisée du fond*. Sire! sire!..

LE ROI, *à lui-même*. Eh! pardieu! don Japhet... Il n'y a que lui!

DON JAPHET. Un grand danger nous menace!

LE ROI, *à part*. Il me le paiera!

DON JAPHET. Du haut de ce balcon, j'ai aperçu, à travers la forêt, des cavaliers, des flambeaux et la litière de la reine. . et si elle me trouve en ce moulin, moi à qui elle a ordonné de ne pas quitter la ferme... je suis perdu!

LE ROI, *à part*. Voyez-vous le traître!.. Et Ginès qui ne revient pas... (*Haut.*) Et pour sortir d'ici sans être vu, comment faire?..

DON MANOEL, *qui vient de sortir de la droite, s'approche du roi*. Vous fier à moi, sire!..

LE ROI. Qui es-tu donc?

DON MANOEL, *à voix basse*. Qu'importe! si je vous sauve... venez!

LE ROI, *le suivant*. Ah! je te promets pour récompense!..

DON MANOEL, *l'entraînant*. Je ne veux rien!

LE ROI, *lui donnant le ruban qu'il porte à son cou*. Tiens, tiens... prends du moins ce gage... et rappelle-toi que je n'aurai rien à refuser à celui qui me le rapportera! (*Ils sortent tous deux par la droite.*)

SCENE XIII.

DON JAPHET, *puis* GINÈS.

DON JAPHET, *entrant par la croisée et cherchant dans l'ombre*. Sire! sire!.. qu'ordonnez-vous! le temps presse... Ecoutez-moi, sire!.. Où êtes-vous donc?

GINÈS, *à don Japhet qu'il rencontre*. Par eau ou par terre, impossible de se sauver... car voici la reine qui monte l'escalier du moulin...

DON JAPHET. Alors, où me cacher? où trouver un refuge?..

GINÈS. Eh! parbleu! dans la chambre de votre femme.

DON JAPHET, *avec effroi*. Ma femme!.. ma femme en ce moulin!.. Et cette chambre où est-elle?

GINÈS, *le conduisant vers la porte à gauche*. Par ici, venez!..

DON JAPHET, *dans le plus grand trouble*. Qu'est-ce que cela signifie?.. ma femme!.. (*Il entre vivement dans la chambre à gauche, que Ginès vient de lui indiquer.*)

GINÈS, *stupéfait*. Encore une autre voix que celle de tout à l'heure!.. il en change donc à volonté... Ça regarde Giralda... c'est à elle de s'y reconnaître... (*Les gens de la suite de la reine, portant des flambeaux, entrent par la porte du fond à gauche. A ce bruit Giralda sort de la porte à droite sur le premier plan.*)

GINÈS, *apercevant Giralda*. Tiens! vous êtes de ce côté pendant que votre mari est de celui-ci!

GIRALDA. Mon mari, dites-vous!.. Où est-il?

GINÈS. Là, chez lui, dans votre chambre!

GIRALDA. O ciel!

SCENE XIV.

LES MÊMES, LA REINE, SES ÉCUYERS, SES PAGES ET SES FEMMES, *entrant par la porte du fond, à gauche, ainsi que les gens du village*.

FINAL.

LA REINE, *à Ginès et à Giralda*.

Pardonnez, si le jour de leur union même,

De nouveaux mariés sont dérangés par moi ;
On est craintive quand on aime...
On parle d'un complot formé contre le roi!
On prétend qu'en ces lieux, attiré par la ruse,
Ses jours sont en danger...

GIRALDA.
Je crois qu'on vous abuse,
Je n'ai rien vu, rien entendu...

LA REINE, *aux gens de sa suite.*
Que ce moulin par vous, Messieurs, soit parcouru...
(*Plusieurs officiers sortent, la reine s'avance au bord du théâtre.*)

LA REINE, *à part.*
De tromper mon amour serait-il donc capable?
Ah! je vais à l'instant savoir s'il est coupable..

CHŒUR D'OFFICIERS, *rentrant.*
Personne!.. et nous avons tout visité pourtant...
Excepté cette chambre...
(*Montrant celle de gauche.*)

LA REINE.
Entrez-y!..

GIRALDA, *avec embarras.*
C'est la mienne...

LA REINE.
N'importe! ouvrez!

GIRALDA.
Je conjure la reine
De ne pas l'exiger..

LA REINE.
Qui! vous! c'est étonnant!..
Et rien qu'une telle demande
Pourrait, à juste titre, éveiller le soupçon...
Oui, c'est là qu'est le roi... du moins je l'appréhende.
Qu'on brise cette porte!..

GIRALDA, *se plaçant au-devant des officiers.*
Ah! grâce!

SCENE XV.

LES MÊMES, LE ROI, *paraissant à la porte d'entrée, au fond du théâtre.*

LE ROI.
Qu'est-ce donc?

TOUS.
Le roi! le roi!

LA REINE, *courant à lui.*
C'est bien lui que je revoi!..

ENSEMBLE.
O surprise sans pareille,
J'en crois à peine mes yeux!
Ah! je ne sais si je veille...
Le roi! le roi dans ces lieux!

LE ROI, *gaîment.*
Eh! oui, dans cette ferme, où d'un sommeil paisible
Je goûtais les douceurs... tout à coup réveillé
Par le bruit d'un départ... le vôtre... J'ai tremblé
Pour vous, et j'ai suivi vos pas!

LA REINE.
Est-il possible!
Lorsqu'ici des dangers environnaient le roi...
On me l'a dit...

LE ROI.
Qui donc?

LES OFFICIERS, *montrant Ginès.*
Lui!

LA REINE.
Cet homme?

GINÈS.
Oui, Madame.

LE ROI.
Qui t'en avait chargé?

GINÈS.
Le mari de ma femme!

TOUS.
Le mari de sa femme?..

LE ROI, *à part.*
Ah! voilà le mystère!
(*A la reine.*)
Et pour vous et pour moi,
Nous le découvrirons...

LA REINE, *à Ginès.*
Mais ce mari... c'est toi!

GINÈS, *avec embarras.*
Oui, d'abord, j'en conviens; mais on m'a pris ma place.

LE ROI, *à part.*
Cela se voit parfois!

LA REINE, *à Ginès.*
Par or ou par menace?..

GINÈS.
Tous deux!..

LA REINE.
Achève... Où donc est cet époux?

GINÈS, *montrant la porte à gauche.*
Ici, chez sa femme!

LE ROI, *à Giralda.*
Chez vous?

GIRALDA.
Oui, sire!

LE ROI.
Et quel est-il?

GIRALDA.
En honneur, je l'ignore!
Et ne l'ai jamais vu!

LA REINE.
C'est plus étrange encore!

GIRALDA.
Mais je sais seulement qu'en s'unissant à moi
Il craignait le courroux et de vous et du roi!
Grâce pour lui! Grâce! je vous implore!

LA REINE.
Nous verrons... Mais d'abord qu'il paraisse à nos yeux!

LE ROI.
Oui, je veux le connaître.. Entrons donc!
(*La porte s'ouvre et don Japhet paraît.*)

TOUT LE MONDE.
Ah! grands dieux!

(*Giralda, à droite, pousse un cri; près de se trouver mal, un jeune seigneur s'élance d'un groupe qui est derrière elle; c'est don Manoël qui la reçoit dans ses bras et la porte sur un siége. Pendant ce temps, le roi, la reine, tous les courtisans se sont jetés au-devant de don Japhet et ont masqué Giralda.*)

CHŒUR.

O surprise sans pareille!
Lui qu'on croyait garçon!
Je ne sais si je veille,
C'est à perdre la raison!

LA REINE, *à don Japhet.*
Ce que nous apprenons a droit de nous surprendre,
Vous, don Japhet, vous, marié?

DON JAPHET, *effrayé.*
Comment?

LE ROI.
Et marié secrètement!

DON JAPHET, *à part.*
Ils savent tout!..
(*Haut.*)
Reine, daignez m'entendre!..

LA REINE.
Il l'avoue!..

DON JAPHET.
Eh bien! oui!

LE ROI, *à part.*
Bonheur inattendu!
Je pourrai me venger!
DON JAPHET, *à part.*
Ah! me voilà perdu!..
LA REINE.
Le hasard nous a fait connaître votre femme!
(Montrant Giralda qui est revenue à elle et vient de se lever.)
Et la voici!
DON JAPHET, *à part, voyant Giralda.*
Je suis sauvé!
Au roi.)
Oui, sire, c'est elle!
(A la reine.)
Oui, Madame!
(A part, regardant Giralda.)
Par elle du danger me voilà préservé!

ENSEMBLE.

DON JAPHET.
Méprise salutaire,
O rempart tutélaire,
Derrière qui j'espère
Abriter mon honneur!
Cet heureux mariage,
Qui malgré moi m'engage,
Me sauve de l'orage,
Profitons de l'erreur!
GIRALDA.
O funeste lumière,
A mes désirs contraire,
Qui brille, qui m'éclaire,
Hélas! pour mon malheur!
De crainte de l'orage,
Ah! bannissons l'image
Qui, par un doux présage,
Souriait à mon cœur!
LE ROI.
Rencontre tutélaire,
Vengeance qui m'est chère,
Je pourrai, je l'espère,
Savourer la douceur!
Malheur à qui m'outrage,
Je reprends l'avantage,
Ce précieux otage
Me répond du bonheur!
DON MANOEL.
L'adorer et se taire!
O funeste mystère!
Mais avant peu, j'espère
Détruire son erreur!
Oui, l'amour nous engage,
Je veille, et mon courage
Saura braver l'orage
Et vaincre sa fureur!
LA REINE.
La vérité m'éclaire,
J'abjure ma colère;
Mes soupçons, je l'espère,
Portaient sur une erreur!
Et quand, malgré son âge,
Plus amoureux que sage,
L'hymen ici l'engage!
Confirmons son bonheur!
GINÈS.
Tout s'arrange, j'espère,
Heureux célibataire,
Laissons ma ménagère
A ce noble seigneur!
En homme habile et sage,
Je renonce au ménage
Et je garde en partage
Et richesse et bonheur!
CHŒUR.
En tout temps si sévère,
La reine délibère
Et son cœur moins austère
Penche pour la douceur!
Puisque le mariage
En secret les engage,
Il est prudent et sage
D'approuver leur bonheur!
GINÈS, *regardant don Japhet, à part.*
Je le croyais de plus belle apparence,
Et si ce n'étaient ses ducats,
Franchement il ne me vaut pas!
(Regardant Giralda.)
Elle y perdra!
LE ROI, *à don Japhet.*
Comptez, mon cher, sur ma clémence!
Sur celle de la reine!
LA REINE.
Oui, vraiment, et je veux,
Puisque nous pardonnons, qu'il parte de ces lieux!
Et que chez lui sur-le-champ il emmène
Sa femme!
DON JAPHET.
Moi!
DON MANOEL, *avec frayeur.*
Grands dieux!
DON JAPHET, *s'inclinant.*
J'obéis de grand cœur aux ordres de la reine!
GINÈS.
C'est singulier... sa voix paraît tout autre... enfin!
J'irai toujours chez lui, lui demander demain
Ce qu'il me doit...
DON JAPHET, *à part, regardant Giralda.*
Ma femme est fort gentille!
LA REINE, *à sa suite.*
Retournons au village, allons, Messieurs, partons!
DON JAPHET.
Et cette fois c'est au roi de Castille
Que je dois mon bonheur!
DON MANOEL, *à part.*
C'est ce que nous verrons!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

DON JAPHET.
Méprise salutaire, etc.
GIRALDA.
O funeste lumière, etc.
LE ROI.
Rencontre tutélaire, etc.
DON MANOEL.
L'adorer et se taire, etc.
LA REINE.
La vérité m'éclaire, etc.
GINÈS.
Tout s'arrange, j'espère, etc.
CHŒUR.
En tout temps si sévère, etc.

(Sur un signe de la reine, don Japhet offre son bras à Giralda qui, tremblante, l'accepte: le roi donne la main à la reine et tous deux se dirigent vers le fond, à droite; tandis que don Manoël enveloppé de son manteau, suit don Japhet et Giralda qui s'apprêtent à sortir, et qu'il jure de ne pas abandonner.)

ACTE TROISIÈME.

Le palais de la reine à Saint-Jacques de Compostelle, sa-

lon élégent onvert au fond sur une galerie qui ronduit dans les jardins dont on eperçoit l'entrée. Portes latérales ; eu fond, à geurhe, l'oratoire de la reiue. De chaquecôté du théâtre une table, sur celle de droite est placé un timbre d'argent.

SCENE PREMIERE.

GIRALDA *assise près de la table, à droite.*

RÉCITATIF.

La reine, m'e-t-on dit, près de moi va se rendre!
Et par son ordre exprès, ici je dois l'attendre!
A quels nonveeux malheurs dois-je encor m'exposer!
Ce sort que je ne puis connaître, ni briser!
(Se levant.)

AIR.

De cette pompeuse retraite
L'éclat, le royale splendeur,
Hélas! de mon âme inquiète
Ne penvent bannir la terreur!
Moi, que mon nom seul condamne
A l'infortune, à l'oubli,
Moi, pauvre et simple peysanne,
Pourquoi me conduire ici!

CAVATINE.

Viens, ô mon bon ange!
Entends mes souhaits!
Par un doux échange
Reprends tos bienfaits.
Qu'une autre préfère,
Palais et grandeur!
Rends-moi me chaumière,
Rends-moi le bonheur!
Pour éviter l'orage
Que j'entends au lointain,
Laisse-moi, du village
Reprendre le chemin.
Ah! viens, mon bon ange,
Entends mes souhaits,
Par un doux échange,
Reprends tes bienfaits.

(A la fin de l'air, deux dames d'honneur sortent de l'oratoire et font signe à Giralda d'y entrer.)

SCENE II.

LA REINE, *entre par le fond avec* DON MANOEL, LES DEUX DAMES *vont au-devant de la reine et lui parlent bas, en lui montrant la porte du fond, à gauche.*

LA REINE, *leur répondant.* Giralda m'attend dans mon oratoire!.. bien, je la verrai tout à l'heure... J'ai d'abord à parler en seigneur Manoël. *(Les deux dames s'inclinent et se retirent.)*

DON MANOEL, *à part.* La reine se douterait-elle?..

LA REINE, *à don Manoël.* Des raisons d'Etat, vous le savez, vous avaient condamné au berceau... dernier rejeton d'une famille qui, jadis, avait osé aspirer en trône, vous n'avez été épargné qu'à la condition de vous consacrer un jour aux autels... ce jour est arrivé.

DON MANOEL, *à part.* O ciel!

LA REINE. Mais l'affection que nous vous portons... et vos goûts, que nous avons cru deviner, nous ont fait choisir pour vous...

DON MANOEL. Quoi donc, Madame?

LA REINE. Un ordre qui fût en même temps religieux et militaire... l'ordre de Saint-Jacques, dont nous vous nommons grand-maître!

DON MANOEL. A moi, un tel honneur?

LA REINE. Nous réglerons tous ces détails avec le cardinal-légat que nous attendons, et qui a fixé lui-même la cérémonie à aujourd'hui trois heures.

DON MANOEL, *à part.* Ah! que devenir!

LA REINE. Mais auparavant... vous savez quelle confiance nous avons en vous... je voulais vous parler... vous consulter...

DON MANOEL. Sur quoi donc, Madame?

LA REINE.

PREMIER COUPLET.

Je suis la reine, et sous un joug pesant,
A chaque pas l'étiquette m'enchaîne!
Mes jours, mes nuits s'écoulent lentement
Dans l'abandon, dans les pleurs et pourtant...
Je suis la reine.

DEUXIÈME COUPLET.

C'est à Dieu seul, qui me voit et m'entend,
Que je redis mon secret et ma peine!
D'un pur amour, quand mon cœur est brûlant,
Je ne saurais être aimé, et pourtant...
Je suis la reine.

DON MANOEL. Eh! qui peut troubler le repos de Votre Majesté?..

LA REINE. Vous le dirais-je... tout excite mon inquiétude, ma défiance .. jusqu'à cette aventure d'hier qui me paraît si invraisemblable... Don Japhet d'Atocha, épouser une fermière!

DON MANOEL. Giralda est fille d'un noble hidalgo qui, ruiné et proscrit...

LA REINE. En êtes-vous bien sûr?

DON MANOEL. Oui, Madame!

LA REINE. N'importe! j'hésite à l'admettre à ma cour.

DON MANOEL. Et pour quelle raison?

LA REINE. Une raison que je ne dirai à personne qu'à vous... J'ai remarqué que le roi regardait cette jeune fille avec une attention...

DON MANOEL. En vérité!.. mais voilà qui est bien différent!

LA REINE. N'est-ce pas?

DON MANOEL. Oui, vraiment.

LA REINE. Vous, au moins, vous me comprenez!... Eh bien! voilà pourquoi les aventures d'hier dans ce moulin, ont laissé en mon esprit des doutes qu'à tout prix je veux éclaircir!

DON MANOEL, *à part.* Ciel!

SCENE III.

LES MÊMES, DON JAPHET ET GINÈS, *entrant par le fond, puis* LE ROI, *sortant de la première porte à gauche, précédé de deux pages.*

QUINTETTE.

GINÈS, *à don Japhet.*
Eh quoi! me traiter de la sorte!
Un seigneur, manquer à sa foi!
Et vouloir me mettre à la porte!
Ah! c'est trop fort!

DON JAPHET, *à demi-voix.*
Tais-toi! tais-toi!
Car voici la reine et le roi.

GINÈS.
Tant mieux! tant mieux! j'aurai justice!
Devant la reine et le roi!

LA REINE.
Qu'est-ce encor?

DON JAPHET.
Je ne dois pas souffrir que ce butor
De son babil vous étourdisse.

LA REINE.
Non pas! je veux qu'il parle!

GINÈS.

Aussi, je le veux bien,
D'autant que volontiers je parlerais pour rien!

(*Le roi et la reine viennent s'asseoir tous deux près de la table, à gauche, pour écouter Ginès, à qui la reine fait signe de parler.*)

GINÈS.

Ce récit est vraiment
Étrange et surprenant,
Et sans y rien comprendre,
Je vais tout vous apprendre,
Car c'est l'événement
Le plus intéressant!
Je ne puis affirmer si celui que j'accuse
Est sorcier ou démon, ou tous deux à la fois;
Il paraît, disparaît... vous promet, vous abuse,
Il change à volonté de formes et de voix!
Et pour six cents ducats... non que je les réclame,
Ceux-là furent payés... Il vint sournoisement
Marchander mon nom, et ma place et ma femme,
Avec un son de voix qui m'est encor présent!

DON MANOEL, *à part.*

Taisons-nous, ou sinon c'est moi que l'on condamne!

GINÈS.

Plus tard, dans mon moulin, me prenant par le bras,
Sauve-moi, me dit-il, avec un autre organe,
Que je reconnaîtrais soudain...

LE ROI, *à part.*

Ne parlons pas!

GINÈS.

Et quand il me promit, l'autre nuit, cent pistoles,
Quand je viens réclamer pour avoir mon argent,
Il ne veut rien donner, et me paie en paroles,
Déguisant de nouveau sa voix et son accent!
Il ne veut plus payer et refuse l'argent!
Voici l'événement!
N'est-il pas surprenant!
Moi, sans y rien comprendre,
J'ai voulu vous l'apprendre!
Car le récit vraiment,
M'en semble intéressant!

LA REINE, *au roi.*

Cette aventure est singulière,
Qu'en pensez-vous, sire?

LE ROI, *à part.*

Grand Dieu! que faire!
(*A la reine, d'un air de doute.*)
Hum! hum! hum!

LA REINE, *se levant.*

Comme moi, vous semblez indécis!
Et vous, don Manoël?

DON MANOEL, *à part.*

Ah! ma perte est certaine!
(*Haut, et secouant la tête d'un air indécis.*)
Hum! hum! hum! hum! hum!

LA REINE.

Don Japhet est coupable!

DON MANOEL, *se récriant.*

Oh! oh! oh! oh!

LA REINE.

Alors, et c'est moi l'annoncer,
C'est donc l'autre!..

DON MANOEL, *ayant l'air de s'en souvenir.*

Hum! hum!

LA REINE, *se retournant vers le roi.*

Le pensez-vous aussi?

LE ROI, *d'un air de doute.*

Hum! hum!

LA REINE, *avec impatience.*

Parlez! l'affaire est-elle donc si grave,
Pour n'oser en parler ici!

ENSEMBLE.

LE ROI ET DON MANOEL.

Ah! prenons garde,
On nous regarde,
Rien qu'à ma voix,
Je le prévois,
Notre secret
Se trahirait!
Devant la reine,
Ah! quelle gêne!
Mais il le faut,
Ne disons mot!
Quel embarras!
Ne parlons pas.
Non, non, je ne parlerai pas.

DON JAPHET.

Ah! prenons garde!
On nous regarde,
Dans mon effroi,
Tenons-nous coi!
Ou mon secret
Se trahirait!
Devant la reine,
Ah! quelle gêne!
Mais il le faut,
Ne disons mot!
Quel embarras,
Ne parlons pas!
Non, non, je ne parlerai pas!

GINÈS.

On me regarde!
Je suis en garde,
Que cette voix
Vibre une fois,
Et ce secret
Se connaîtrait!
Devant vous, reine,
Et souveraine,
J'ai dit tout haut,
Tout mot pour mot,
Et je n'ai pas
Bronché d'un pas!
Non, non, je ne me trompe pas!

LA REINE.

Prenons bien garde!
Tout me regarde,
Ici je dois,
Tels sont mes droits,
Savoir les faits
Les plus secrets.
Devant la reine,
Qu'on se souvienne,
Je veux, il faut
Qu'on parle haut!
Je n'aime pas
Ces vains débats.
Parlez! qu'on ne m'abuse pas.

LA REINE.

Nous connaîtrons plus tard toute la vérité!
(*Montrant Ginès.*)
Que cet homme à l'instant, sire, soit arrêté!
Donnez-en l'ordre!

LE ROI, *effrayé, à part.*

Moi!..
(*Bas, à don Manoël.*)

Veuillez, je vous en prie,
Don Manoël, donner cet ordre..

DON MANOEL, *bas, au roi.*

Moi,
Donner tout haut, un ordre, en présence du roi!

LA REINE, *avec impatience.*

Eh bien! vous hésitez...

LE ROI, *à voix basse.*
Sans doute, chère amie,
L'éclat, en pareil cas, offre quelque danger!
Il vaudrait mieux interroger
Seul en tête-à-tête cet homme,
(*A part.*)
Qui ne sait rien et qui ne dira rien!
(*Pendant que le roi parle à la reine, don Manoël s'approche de Ginès.*)
DON MANOEL, *à voix basse.*
Quoi, tant de bruit pour cette somme!
(*Lui glissant une bourse dans la main.*)
La voilà... mais tais-toi... sinon tremble!
GINÈS, *avec joie.*
Fort bien!
(*Le roi, qui vient de parler à la reine, rencontre, en se retournant, Ginès, qui remonte le théâtre.*)
LE ROI, *bas, à Ginès.*
Cent pistoles, nous disais-tu!
Les voici, mais silence... ou sur-le-champ pendu!
GINÈS, *faisant sauter une bourse dans chaque main.*
Encor!
LA REINE, *qui a réfléchi.*
C'est juste... allons, parlons-lui seule...
(*A Ginès.*)
Avance!
Parle, réponds-moi!
LE ROI, *de l'autre côté.*
Du silence!
LA REINE, *à Ginès.*
Ton récit contient-il toute la vérité?
GINÈS, *avec embarras.*
Hé! hé! hé! hé! hé! hé!
LA REINE.
Jusqu'à lui qui ne veut rien dire!
Parleras-tu? Ah! quel martyre!
GINÈS, *de même.*
Hé! hé! hé!
LA REINE, *à don Manoël et au roi.*
Qu'en dites-vous?
LE ROI ET DON MANOEL.
Hé! hé! hé!
JAPHET, *à part.*
Qu'ont-ils donc tous?

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

GINÈS.
Ah! prenons garde, etc.
DON JAPHET.
Ah! prenons garde, etc.
LE ROI ET DON MANOEL.
Ah! prenons garde, etc.
LA REINE.
Prenez bien garde, etc.
(*Sur la ritournelle une dame d'honneur sort de la porte à droite.*)

UNE DAME D'HONNEUR. Le service de la reine attend pour la toilette.

LA REINE, *avec impatience.* Et Giralda, que je voulais interroger... (*Montrant Ginès.*) Et cet homme que je veux faire parler!

LE ROI. Sans doute... mais l'étiquette, à laquelle la reine d'Espagne ne peut se soustraire .. l'étiquette avant tout!

LA REINE, avec *ironie.* Vous y tenez beaucoup aujourd'hui, sire?.. (*A don Manoël, montrant Ginès.*) Don Manoël, assurez-vous de cet homme .. vous m'en répondez. . plus tard, je m'occuperai de Giralda et de lui... je rejoins ces dames qui m'attendent. (*Au roi.*) Vous nous suivez, sire?

LE ROI. A l'instant même! (*Don Manoël et Ginès sortent par le fond; la reine et la dame d'honneur sortent par la porte à droite.*)

SCENE IV.

LE ROI, DON JAPHET.

LE ROI, *à don Japhet, qui veut sortir.* Deux mots, don Japhet, sur la scène d'hier... (*A demi-voix.*) J'ai tout compris!

DON JAPHET. Sa Majesté est bien heureuse!

LE ROI. J'ignorais, en vous emmenant au moulin, que la meunière fût votre femme... Vous, de votre côté, vous aves appelé la reine à votre secours...

DON JAPHET. Moi, sire, je vous jure...

LE ROI. C'est de légitime défense .. c'est mari... c'est très-bien... à vous la victoire... aussi, quelque gentille que soit la meunière. j'y renonce .. et pour vous le prouver, à vous, désormais, mon confident, je vous avouerai que j'ai déjà des vues aill urs... une autre passion commencée. . la belle Rosine de Pontevedra!..

DON JAPHET, *à part, avec effroi.* O ciel!.. ma femme!.. (*Haut, essayant de rire.*) Je la connais...

LE ROI. Parbleu! je le sais bien . vous allez souvent dans la maison... voilà pourquoi je vous en parle!

DON JAPHET. Mais y songez-vous, sire... une vertu si rigide, si sévère!

LE ROI, *souriant.* Oh! oh! pas tant.

DON JAPHET. Pas tant!.. comment cela?

LE ROI. D'abord, elle meurt d'envie de rester à la cour, où elle est en ce moment... ce qu'elle craint le plus au monde, c'est de retourner dans sa solitude. où elle s'ennuie à la mort... et c'est à ce sujet que je voudrais lui parler... c'est là ce que je lui écris dans ce petit billet, sans nom, sans adresse .. et qui ne peut la compromettre.

DON JAPHET. Et Votre Majesté oserait le lui remettre, à elle...

LE ROI. Moi, que la reine observe sans cesse!.. non pas... mais vous, don Japhet!..

DON JAPHET, *avec indignation.* Par exemple!

LE ROI. Vous qui êtes reçu habituellement chez elle... à moins que cela ne vous contrarie... auquel cas...

DON JAPHET, *à part.* Un autre s'en chargerait!.. (*Haut.*) Du tout, sire, du tout!

LE ROI, *lui donnant le billet.* A la bonne heure!.. tenez!..

DON JAPHET. Quel honneur!.. (*A part.*) Ah! je le tiens!

LE ROI. Cachez-le donc... car voici déjà la reine qui revient.

SCENE V.

LES MÊMES, LA REINE, *sortant de la première porte à droite.*

LA REINE, *avec émotion.* Ah! c'est un excès de scandale que je ne puis tolérer!.. moi qui voulais que ma cour fût le sanctuaire des principes les plus rigides!

LE ROI. Est-ce qu'il n'en serait pas ainsi?.. cela m'étonnerait bien!

LA REINE. Jugez-en vous-même, sire... Je racontais, devant les dames de mon service et devant quelques dames des environs, le mariage si extraordinaire de don Japhet d'Atocha, avec la fille d'un fermier... quand tout à coup une des dames, devant qui je parlais, pâlit et manque de se trouver mal... c'était une charmante personne, fille unique d'un vieil hidalgo, Annibal de Pontevedra...

DON JAPHET, *à part.* Ma femme!

LA REINE. Laquelle se jette à mes pieds, et me demande justice en m'avouant qu'elle est secrètement mariée depuis trois mois avec ce même don Japhet!

LE ROI, *vivement.* O ciel! et moi qui, tout à l'heure, lui confiais, lui adressais...

LA REINE. Quoi donc?

LE ROI. Des compliments sur son autre mariage.

LA REINE, *avec indignation.* Deux mariages! deux femmes!

DON JAPHET. Permettez, Madame... daignez m'écouter!

LA REINE. Je ne le puis... crime de bigamie... bigamie à ma cour.. (*Frappant sur un timbre qui est sur la table; paraissent don Manoël et plusieurs seigneurs de la cour.*) Don Manoël, grand-maître de Saint-Jacques, M. le duc d'Atocha est votre prisonnier... je vous charge de le livrer au Saint-Office!

DON JAPHET. Il ne manquerait plus que ça... brûlé!.. brûlé vif, pour un crime que je n'ai pas commis...

LA REINE. Vous osez nier?..

DON JAPHET, *avec chaleur*. Certainement!.. et puisque la vérité est connue... autant l'avouer maintenant à vous, au roi, au monde entier... Eh bien oui, je le déclare... j'ai épousé secrètement Rosine de Pontevedra, mais jamais je n'ai été le mari de Giralda la meunière... jamais! jamais!..

LA REINE. Mais, cependant, vous en êtes convenu!..

LE ROI. Vous êtes parti avec elle, dans votre carrosse!

LA REINE. Vous l'avez amenée avec vous, cette nuit, au palais...

DON JAPHET, *au roi*. Non, sire... (*A la reine.*) Non, Votre Majesté... les apparences sont contre moi... j'ai l'air d'un mari, j'en conviens... mais je ne le suis pas le moins du monde... et si Giralda était ici!..

LA REINE. Elle y est.

DON JAPHET. Comment!

LA REINE, *montrant la porte au fond, à gauche*. Là, dans mon oratoire. (*Sur un signe de la reine, les pages entrent dans l'oratoire chercher Giralda.*)

DON JAPHET, *avec trouble*. Eh bien, tant mieux! elle-même attestera que si j'ai une femme, ce n'est pas elle... car je n'en ai qu'une, je le jure... rien qu'une... et c'est déjà...

SCÈNE VI.

LES MÊMES; GIRALDA, *sortant de l'oratoire et s'avançant en tremblant; le roi va au-devant d'elle et lui offre la main;* UN DOMESTIQUE.

LA REINE, *à Giralda, avec douceur*. Venez, senora, nous tenons à savoir ce qui vous est arrivé depuis hier soir... depuis votre départ de Noya .. parlez!

GIRALDA, *timidement*. Que Votre Majesté daigne m'en dispenser!

LA REINE. N'êtes-vous pas montée hier soir en carrosse, seule, avec M. le duc d'Atocha?

GIRALDA. C'est vrai!

DON JAPHET, *vivement*. Eh bien oui, j'en conviens... mais au bout de quelques instants, à la traversée d'un bois de sycomores, notre voiture a été arrêtée par une vingtaine de bandits masqués.. vingt, pour le moins...

LA REINE, *à Giralda*. Est-ce la vérité?

GIRALDA. C'est possible, je n'en ai aperçu que deux!

DON JAPHET. Je crois bien... la frayeur l'a empêché... enfin l'un d'eux s'est écrié d'une voix terrible : Giralda, don Japhet est un imposteur! il n'est point votre mari!.. et pendant ce temps, l'autre... (*Se reprenant.*) les autres brigands, me tenant le poignard sur la gorge, me demandaient : ma femme ou la vie!..

TOUS. Eh bien!..

DON JAPHET. J'ai préféré vivre... Je suis descendu de voiture, et me suis trouvé seul, la nuit, au milieu des bois, obligé de revenir à pied, jusqu'à la ville, où je ne suis arrivé que ce matin.. pendant que l'infâme bandit, qui avait pris ma place dans le carrosse, roulait en tête-à-tête avec Giralda... voilà tout ce que je sais.

LA REINE, *à Giralda*. Est-ce vrai!

GIRALDA. Oui, Madame.. et près de ce redoutable inconnu, tremblante, je respirais à peine!

PREMIER COUPLET.

Il a parlé, terreur soudaine!
Sans respirer, je l'écoutais!
Mon sang s'est glacé dans mes veines,
En vain la nuit cachait ses traits!
Au son de cette voix si tendre,
Impossible de s'y méprendre :
Mon front pâlit,
Mon cœur frémit,
Car, tout me dit
Que ce bandit
C'est lui! c'est lui!
C'est mon mari!
C'est lui! c'est lui!
Mon vrai mari!

DEUXIÈME COUPLET.

Pour moi, maintenant tout s'explique,
Et ses discours mystérieux,
Et la façon dont il s'applique
A se dérober à mes yeux!
Quoi! c'est là mon seigneur et maître,
Et celui que j'aimais peut-être!
Mon front pâlit,
Mon cœur frémit, etc.

LA REINE, *à Giralda, avec bonté*. Achevez, ma fille, achevez!..

GIRALDA. De honte et d'effroi, j'avais perdu connaissance... j'ignore combien de temps je restai dans cet état... mais lorsque je revins à moi, le jour ne paraissait pas encore, et nous étions aux portes du palais... là, me dit-il, là, près de la reine, est l'asile le plus sûr pour vous... mais, quoi qu'il arrive, je veillerai toujours... En achevant ces mots, et sans que j'aie pu l'en empêcher, il m'a pressée sur son cœur, m'a embrassée, et il a disparu... voilà tout, Madame!

LE ROI, *à ses gentilshommes*. C'est fort singulier, Messieurs, fort singulier!..

GIRALDA, *avec émotion*. O ciel! cette voix!

LA REINE. Qu'a-t-elle qui vous étonne!.. et d'où vient votre émotion?

GIRALDA. Pardon, Majesté... il me semblait l'avoir entendue hier au soir, dans un moment...

LA REINE. Laquel?

GIRALDA. Je ne sais... je m'abuse sans doute!

DON MANOEL, *à la reine*. En effet!

GIRALDA, *dont l'émotion redouble*. O mon Dieu!

DON MANOEL. Je crois que la senora se trompe!

GIRALDA, *de même*. Cette voix...

LA REINE. Encore!.. Toutes les voix produisent sur vous un effet...

GIRALDA. Dans le trouble où je suis, c'est tout simple!

LA REINE, *à elle-même*. C'est vrai; plus je pense à cette scène d'hier, et plus je sens naître de soupçons... (*Bas, à don Japhet.*) que vous m'aiderez à vérifier... Nous retournerons ensemble à ce moulin de Tambra, aujourd'hui même.

DON JAPHET, *à part*. Laisser ma femme ici avec le roi! non pas!.. (*La reine va s'asseoir à la table à droite. Don Japhet et quelques seigneurs sont groupés autour d'elle. Le roi est assis à la table à gauche et joue aux échecs avec plusieurs gentilshommes. Pendant ce temps, don Manoël s'approche de Giralda, qui est restée au milieu du théâtre dans le plus grand trouble.*)

DON MANOEL, *à Giralda, s'avançant vers elle*. Comment la senora a-t-elle pensé que cet inconnu qui veillait sur elle sans rien exiger, fût un bandit!..

GIRALDA, *à part*. Ah! si j'en croyais mon cœur!.. (*Haut.*) Pardon, Monseigneur!

DON MANOEL. Que me voulez-vous, senora?

GIRALDA, *le regardant avec bonheur*. Ah! il me semble que c'est ça... ou du moins je le désirerais tant!.. (*Timidement.*) Je voulais seulement, avec tout le respect que vous doit une pauvre fille comme moi, vous demander si... vous êtes bien sûr... de ne pas être...

DON MANOEL. Je ne comprends pas, senora!

GIRALDA. C'est juste... Pour me faire comprendre, je n'ai qu'un mot à vous dire... non, je me trompe... deux, que j'ai entendu prononcer hier, et que peut-être m'expliquerez-vous... (*A voix basse.*) « Amour et mystère! » (*Regardant don Manoël, qui reste immobile.*) Il n'a pas tressailli... il reste immobile!

DON MANOEL, *froidement*. Et puis, senora?...

GIRALDA, *avec douleur*. Et puis!.. Ah! bien oui, je n'irai pas lui dire le reste... puisque, hélas!.. ce n'est pas lui!..

UN DOMESTIQUE, *sortant de l'oratoire*. Le cardinal-légat attend Sa Majesté dans son oratoire!

LA REINE, *vivement*. Le cardinal!.. c'est le ciel qui me l'envoie! (*Aux gentilshommes.*) Je ne vous retiens plus, Messeigneurs... (*A Giralda.*) Vous, demeurez!.. (*Les seigneurs sortent.*)

LE ROI, *se levant*. J'attendrai alors ici Votre Majesté!

LA REINE, *avec colère*. En vérité!.. (*A part.*) Il reste... il ne craint pas devant moi... (*Bas, à don Manoël.*) Don Manoël, pendant que je m'occuperai de vous avec le cardinal, ne les quittez pas d'un instant, je le veux, je l'ordonne!..

DON MANOEL. Et Votre Majesté sera obéie, je le jure!

LA REINE. Don Japhet, mon livre d'heures!

DON JAPHET, *à part*. Ah! quelle idée!.. (*Il va chercher le livre sur la table à droite, et y glisse le billet que lui a remis le roi, puis il donne le livre à la reine.*)

LA REINE, *à don Manoël*. Et à trois heures, à trois heures nous vous attendons dans la cathédrale!

DON JAPHET, *à part*. Et moi, je vais retrouver ma femme, et ne la quitterai plus!.. (*La reine entre dans son oratoire, et don Japhet sort par la porte à droite.*)

SCENE VII.

GIRALDA, LE ROI, DON MANOEL, UN AFFIDÉ DU SAINT-OFFICE.

TRIO.

LE ROI, *à don Manoël*.

L'histoire est fabuleuse, admirable, sublime,
N'est-il pas vrai?

DON MANOEL.

Oui, sire.

LE ROI.

Un mari complaisant,
Qui doit être en ces lieux et garde l'anonyme...

DON MANOEL.

Il a tort!

LE ROI.

Oui, sans doute, il a tort d'être absent!
De laisser dans les pleurs aussi gentille veuve!
Notre devoir à nous est de la consoler!

DON MANOEL.

Vous, sire?

LE ROI.

Oh! oui, j'en veux du moins tenter l'épreuve.
(*A demi-voix.*)
Si tu m'aimes, va-t'en!

DON MANOEL.

Moi, sire, m'en aller!..
Je ne le puis!..

LE ROI.

Comment!

DON MANOEL, *en confidence*.

J'ai reçu de la reine
L'ordre formel de rester là...
De ne pas vous quitter!

LE ROI, *riant*.

Bon, je comprends cela.
(*Lui montrant la table, à droite.*)
Eh bien! tu peux dormir, lire ou faire sans peine
Comme si tu n'étais pas là.
(*S'adressant à Giralda, qui, pendant les couplets suivants, a les yeux constamment fixés sur don Manoël.*)

PREMIER COUPLET.

Ange des cieux,
Charme des yeux!
O rose,
Fraîche éclose,
Loin du zéphir
Et du plaisir,
Tu vas languir,
Nul ne vient te cueillir!
L'amour, les grâces
Suivent tes traces!
Et cet amant
Ose être absent!
Comment, hélas!
Fuir tant d'appas!
Qui peut les fuir ne les mérite pas!
(*Pendant ce couplet, don Manoël fait tous ses efforts pour se contenir.*)

GIRALDA, *qui a toujours regardé don Manoël*.

Dans tous ses traits, quelle souffrance!

DON MANOEL, *à part*.

Ah! la rage brise mon cœur!..

GIRALDA, *de même*.

Je sens renaître l'espérance
A voir son trouble et sa fureur!..

DON MANOEL.

Ecoutons!..

GIRALDA, *de même*.

Il écoute et tressaille! ô bonheur!

LE ROI.

DEUXIÈME COUPLET.

(*Giralda observe toujours don Manoël.*)
Loin d'un époux
Si peu jaloux,
Prudence
Est folie!

GIRALDA, *parlé, regardant don Manoël*. Il se lève...

LE ROI, *continuant*.

En peu d'instants
Fuit le printemps,
Usons du temps,
Et malheur aux absents...

GIRALDA, *parlé*. Il s'avance...

LE ROI, *de même*.

Naïve et belle,
L'amour t'appelle,
Et ce mari
N'est pas ici!

GIRALDA, *parlé*. Il s'approche...

LE ROI, *de même*.

Comment, hélas!
Fuir tant d'appas!
Qui peut les fuir ne les mérite pas!
(*Le roi a pris la main de Giralda et va pour l'embrasser : don Manoël porte la main à son poignard et fait un pas vers eux : un affidé du Saint-Office entre en ce moment par la porte de l'oratoire : tous trois s'arrêtent. Le roi va au-devant de l'affidé.*)

L'AFFIDÉ DU SAINT-OFFICE, *à demi-voix*. Sire! il faut que je vous parle!

LE ROI, *à part*. Cet affidé du Saint-Office, qui m'est dévoué!

L'AFFIDÉ DU SAINT-OFFICE, *de même*. Un billet doux de Votre Majesté vient de se trouver dans le livre d'heures de la reine!

LE ROI, *à part.* O ciel! ce livre d'heures, que don Japhet vient de remettre devant moi à la reine.... (*A Giralda.*) Pardon, senora, je reviens... (*Bas, à don Manoël.*) Parle-lui pour moi... (*A part.*) Et quant à don Japhet, je vais lui apprendre à se taire! (*Il sort par le fond avec l'affidé du Saint-Office.*)

SCENE VIII.

DON MANOEL, GIRALDA.

DUETTO.

DON MANOEL, *avec colère, à Giralda.*
O perfidie!
Qui sacrifie
L'amour et l'honneur d'un époux!
GIRALDA, *à part, avec joie.*
Jaloux! jaloux! jaloux! jaloux!
DON MANOEL, *de même.*
Ivre de plaire!
Heureuse et fière
De voir un prince à ses genoux!
GIRALDA, *de même.*
Jaloux! jaloux! jaloux! jaloux!..
DON MANOEL, *éclatant.*
Oui, je le suis!..
GIRALDA, *poussant un cri de joie.*
C'est lui!.. Dans mon délire,
Moi, si j'aspire
A voir un prince à mes genoux...
DON MANOEL.
Que dites-vous?
GIRALDA.
C'est pour vous dire
Que son empire
Est à mes yeux moins doux que vous.
DON MANOEL, *avec joie.*
Qu'ai-je entendu?..
Mon secret...
GIRALDA.
M'est connu.
DON MANOEL.
Ton mari...
GIRALDA.
S'est trahi!..
Dissipe ton effroi;
Je t'entends, je te vois;
Et mon cœur et ma foi
Sont à toi, rien qu'à toi.

ENSEMBLE.
Amour et mystère,
Ombre tutélaire,
Devise si chère,
Protége nos jours!
Qu'importe l'orage,
Si l'amour m'engage
A toi pour toujours!

DON MANOEL.
L'heure approche, on m'attend aux autels consacrés.
Par des vœux éternels, il faut que je m'enchaîne;
Il y va de mes jours... Eh bien! donc, à la reine
J'avoûrai tout ou je mourrai!
GIRALDA.
Non, tu ne mourras pas... ou bien je te suivrai!..
DON MANOEL.
Sans l'aveu de la reine, et sans le Saint-Office,
Ne crois pas que jamais notre hymen s'accomplisse.
Ils nous sépareront...
GIRALDA.
Jamais! car j'ai ta foi...
Avec toi je veux vivre ou mourir avec toi!..

ENSEMBLE.
Amour et mystère,
Ombre, etc.
(*A la fin de l'ensemble, on entend sonner trois heures.*)
DON MANOEL.
Voici l'heure fatale... Adieu, je dois partir...
GIRALDA.
Non, non, rien désormais ne peut nous désunir!
ENSEMBLE, REPRISE.
Amour et mystère, etc.

SCENE IX.

LES MÊMES, LE ROI, *regardant Giralda et don Manoël, d'abord avec étonnement, puis avec gaieté.*

LE ROI, *à don Manoël, qui presse Giralda sur son cœur.* A merveille! don Manoël!.. si c'est ainsi que vous parlez pour moi!

DON MANOEL. Je ne le pouvais, sire... car ce mari qui n'osait se faire connaître... c'est moi!

GIRALDA, *montrant don Manoël.* C'est lui!

LE ROI, *riant.* Décidément! je joue de malheur dans mes confidents...

DON MANOEL. Et rien ne peut nous dérober au courroux de la reine... rien ne peut nous sauver, je le sais, que ce ruban, sire!.. (*Il lui remet l'ordre qu'il lui a donné au deuxième acte.*)

LE ROI, *riant.* Le mien!.. quoi! la nuit dernière... c'était lui... (*A part.*) C'est juste... ce devait être lui!

DON MANOEL. Le gentilhomme qui me l'a remis, a juré de me défendre!

LE ROI. Il tiendra sa parole, don Manoël... et ne demande pour toute récompense qu'un baiser de la mariée... (*Giralda s'incline devant le roi qui l'embrasse sur le front; en ce moment, la reine sort de l'oratoire et l'aperçoit.*)

SCENE X.

LES MÊMES, LA REINE.

FINAL.

LA REINE.
Dieu! qu'ai-je vu!
LE ROI, GIRALDA ET DON MANOEL, *à part.*
La reine!
LA REINE.
O trahison nouvelle!
Et voilà pourquoi dans ces lieux
Vous teniez tant à rester auprès d'elle!
LE ROI, *montrant Giralda et don Manoël.*
Pour protéger deux pauvres amoureux.
LA REINE, *montrant don Manoël.*
Quand l'église l'attend pour recevoir ses vœux,
Oser me soutenir...
LE ROI.
Que pour elle il soupire...
LA REINE.
Ce n'est pas vrai!
LE ROI.
Qu'ils s'adorent tous deux!
LA REINE.
Ce n'est pas vrai!
LE ROI.
Qu'ils n'osent vous le dire!
LA REINE.
Imposture!
LE ROI.
Et qu'ici je vous le dis pour eux.
LA REINE, *avec dépit, montrant Giralda.*
En l'embrassant!..

LE ROI.
Loyalement,
Sans intérêt et chastement!
Demandez-leur plutôt...
DON MANOEL ET GIRALDA.
Nous en faisons serment!
LA REINE, *prenant le roi à part.*
Comment alors m'expliquer cette lettre:
« Dans les jardins de ce palais,
« Ce soir, ma toute belle, au bosquet d'aloës,
« Je vous attends... »
(Avec impatience.)
Eh bien!
LE ROI, *froidement.*
Eh bien! à don Japhet
J'avais tantôt prescrit de vous remettre
En secret ce billet.
Et je vois qu'il l'a fait!
LA REINE.
A moi!..
LE ROI.
Vous-même!..
LA REINE.
Un rendez-vous, à moi!..
Par écrit, et pourquoi?
LE ROI.
Pourquoi?..
(A demi-voix)
Pour vous révéler qu'ils s'aiment tendrement!
Demandez-leur plutôt...
DON MANOEL ET GIRALDA.
Nous en faisons serment!
LA REINE, *passant à la table, à droite.*
Tremblez! tremblez!.. Malheur à qui m'abuse!
D'un supplice éternel je punirai leur ruse.
(Elle s'assied et écrit.)
DON MANOEL ET GIRALDA.
Ah! plus d'espoir! Ah! c'en est fait!
La reine, hélas! a signé notre arrêt!
LA REINE, *au roi, lui faisant signe d'approcher.*
Venez!.. et près du mien mettez là votre nom.
LE ROI, *hésitant et prenant le papier, où il lit.*
Qui! moi!..
LA REINE.
Vous hésitez!
(A part.)
J'en étais sûre!
LE ROI, *vivement.*
Non!
DON MANOEL ET GIRALDA, *pendant que le roi écrit.*
Ah! plus d'espoir! Ah! c'en est fait!
Le roi lui-même a signé notre arrêt.
(Pendant ce temps la reine a frappé sur le timbre, toutes les portes s'ouvrent.)

SCENE XI.

LES MÊMES, DON JAPHET, GINÈS, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

LA REINE, *prenant le papier que le roi vient de signer.*
Ecoutez tous...
(A part.)
Par leur mensonge extrême
Je punirai les criminels.
(A haute voix)
De l'Etat, la raison suprême
(A don Manoël.)
Vous condamnait à jamais aux autels;
Mais par la volonté du roi, par la mienne,
Ces liens sont brisés!
(Regardant le roi avec un air de vengeance satisfaite.)
L'édit, signé par nous,
Vous imposant une autre chaîne,
Veut que de Giralda vous deveniez l'époux!
TOUS.
O bonheur!
DON MANOEL ET GIRALDA, *tombant aux pieds de la reine.*
O bonheur! vous comblez tous nos vœux!
LA REINE, *étonnée, regardant tour à tour le roi et les deux amants.*
Quoi! cet arrêt comble leurs vœux!
LE ROI.
Oui, grâce à vous, ils sont heureux!
LA REINE, *à don Japhet.*
De votre hymen secret je consacre les nœuds,
Demeurez à ma cour, ainsi que votre femme.
DON JAPHET.
O ciel! trop de bonté!.. Mais permettez, Madame...
LA REINE.
Je le veux!
LE ROI, *à don Japhet.*
Oui, la reine le veut!
GINÈS, *de même, à don Japhet.*
Oui, la reine le veut!
GIRALDA, *à la reine.*
O reine, par vous brille
La Castille,
Et soudain
Un jour serein
Luit par vous sur mon destin!
Pour mon offrande,
Que Dieu vous rende
Le bonheur
Qui, par vous, règne enfin sur mon cœur.
CHŒUR GÉNÉRAL.
Vive notre reine!
Qui, par ses bienfaits,
A jamais enchaîne
Ses heureux sujets!

FIN DE GIRALDA.





LA DAME DE PIQUE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 28 décembre 1850.

MUSIQUE DE M. HALÉVY

Personnages.

LE PRINCE ZIZIANOW, colonel russe.	MM. Coudeac.
CONSTANTIN NELIDOFF, sous-lieutenant d'artillerie	Boulo.
KLAREMBERG, banquier du roi de Saxe et de Pologne	Ricquier.
ANDRE ROSKAW, chef des minours .	Bataille.
SOWBAKIN, second chef des mineurs.	Carvalho.
LA PRINCESSE POLOSKA / DARIA DOLGOROUKI	Mme Ugalde.
LE BANQUIER DES JEUX à Carlsbad.	M. Bellecour.
LISANKA, fille de l'intendant du château de Polosk	Mlle Meyer.
Officiers et Soldats.	
Choeurs de Mineurs, Hommes et Femmes.	

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une riche salle du vieux château de Polosk. Une large cheminée haute de six ou sept pieds tient le fond du théâtre; à droite et à gauche de la cheminée, deux portes à deux battants. Sur les deux premiers plans, à droite, des croisées à compartiments et à vitraux gothiques.

—

SCENE PREMIERE.

SOWBAKIN et des Esclaves ouvriers des mines *entrent par la porte du fond, à droite de la cheminée*, LISANKA *entre par la porte à gauche, tenant à la main un cruchon d'eau-de-vie et un panier rempli de gobelets, qu'elle pose sur une table.*

CHŒUR, *à demi-voix en commençant et qui va toujours crescendo.*

Un verre de genièvre
Vous réchauffe le cœur;
Quand sa douce liqueur
Vient humecter ma levre,
Esclave, je suis roi;
L'univers est à moi;
Je suis roi
Quand je boi!

sowbakin, *tenant son verre à la main.*

Dans les entrailles de la terre
La pioche en main, s'il faut fouiller,
Loin du ciel et de la lumière,
Nuit et jour, s'il faut travailler...

CHŒUR.

Un verre de genièvre
Vous ranime le cœur;
Quand sa douce liqueur
Vient humecter ma lèvre,
Esclave je suis roi;
L'univers est à moi,
Je suis roi
Quand je boi!

(On entend au dehors la cloche de la mine.)

roskaw, *entrant, aux ouvriers.*

Amis, entendez-vous?.. c'est la cloche qui sonne.
Esclaves, au travail .. c'est le czar qui l'ordonne.

tous, *à demi-voix.*

Oui vraiment;
Mais auparavant...

CHŒUR, *à demi-voix.*

Un verre de genièvre
Qui ranime le cœur;
Quand sa douce liqueur
Vient humecter ma lèvre,
Esclave, je suis roi;
L'univers est à moi,
Je suis roi
Quand je boi!

(Ils sortent tous par les côtés.)

SCENE II.

LISANKA, ROSKAW.

lisanka. Eh bien, André, tu ne vas pas à l'ouvrage avec eux?.. Dis-moi pourquoi, chaque jour, tu deviens plus triste et plus maussade.

roskaw. Parce que je t'aime!

lisanka. M'est avis, au contraire, que ça serait une raison pour être aimable...

roskaw. Est-ce que je le peux! Est-ce que ton père n'est pas un homme riche, un homme libre, l'intendant du château de Polosk... et moi, André Roskaw, esclave et paysan moscovite..

lisanka. Esclave! notre maîtresse, la princesse Poloska, ma marraine, ne t'a-t-elle pas affranchi?

roskaw. C'est vrai.

lisanka. Et donné, dans les mines de ce domaine, une place de contre-maître?

roskaw. C'est vrai.

lisanka. Où tu gagnes vingt-cinq copecks par jour... C'est là une fortune!

roskaw. Eh bien... c'est depuis cette fortune que je suis plus misérable que jamais...

lisanka. Voilà du nouveau, et si tu voulais m'expliquer cela...

roskaw. Oui... oui.., il le faut! car ce secret-là, je ne peux pas te le cacher plus longtemps... ça m'étoufferait...

lisanka. Et je ne veux pas que vous étouffiez! parlez vite, Monsieur, parlez!





Repro

LE PI
CONS
nan
KLAR
et
ANDR
SOWI

Le th
Pol
tie
mi
mi
à v

SOW
pa
LI
me
de

CHŒ



[illegible]

[illegible]

La Dame de pique. Acte II. Scène 1re.

ROSKAW. Je t'ai demandée en mariage à ton père...

LISANKA. Qui a répondu, en homme sage, que lorsque tu aurais fait des économies et amassé quelque chose...

ROSKAW. Mais pour amasser il faut des jours, des mois, des années... et moi je t'aimais tant, que j'étais pressé d'être heureux... Aussi je rêvais toujours à ces esprits de la nuit, à ces démons que l'on rencontre si souvent dans les mines de Polosk, et qui indiquent aux mineurs de l'or et des diamants cachés!

LISANKA. Ici, dans des mines de sel!

ROSKAW. Dame! c'est reconnu... c'est avéré dans le pays! on ne raconte jamais autre chose à la veillée!

LISANKA. Je ne dis pas non!

ROSKAW. Et moi, je me disais : si le soir, dans une des galeries de la mine, quelque démon de feu vient à m'apparaître... quelque laid qu'il soit... pourvu qu'il me fasse épouser Lisanka, je me donne à lui! et ma foi...

LISANKA, *effrayée*. Tu t'es donné au diable!

ROSKAW. A peu près!

LISANKA. Ah! mon Dieu!

ROSKAW. Car, voyant que les farfadets et surtout les trésors n'arrivaient pas, je me suis mis à les chercher ailleurs... Je me suis mis à jouer...

LISANKA. Toi?

ROSKAW. Pour m'enrichir plus vite... je jouais, le dimanche, ma paie de toute la semaine, avec mes compagnons les contre-maîtres... J'ai gagné d'abord... je les gagnais tous... et puis j'ai perdu... perdu toujours... c'est comme une fatalité... et depuis ce moment-là...

LISANKA. Ça t'a dégoûté du jeu?

ROSKAW. Au contraire!

AIR.

C'est un feu qui brûle sans cesse,
Torturant ou charmant le cœur!
Et le desséchant par l'ivresse,
Le désespoir ou la fureur!

Dans la fièvre qui m'emporte;
De l'or!.. il me faut de l'or!
Dussé-je perdre!.. qu'importe?
Pourvu que je joue encor!

C'est un feu qui brûle sans cesse,
Torturant, en charmant le cœur!
Et le desséchant par l'ivresse,
Le désespoir et la fureur!

Oui, l'enfer lui-même,
Séjour d'anathème,
N'est pas plus affreux!
L'éternel bitume
Qui, chez lui, s'allume,
N'a pas tant de feux!

Aussi, je préfère
L'ardente chaudière,
Aux flots soulevés,
Où Satan rassemble,
Pour bouillir ensemble,
Tous les réprouvés!

Oui, l'enfer lui-même,
Séjour d'anathème,
N'est pas plus affreux!
L'éternel bitume
Qui, chez lui, s'allume,
N'a pas tant de feux!

SCENE III.

ROSKAW, LISANKA, CONSTANTIN NELIDOFF.

LISANKA, *à Roskaw, qui est allé s'asseoir*. Roskaw... écoute-moi... reviens à la raison.

CONSTANTIN, *entrant, suivi d'un ouvrier qui lui désigne Lisanka*. Ah! c'est là la fille de M. l'intendant!

LISANKA, *apercevant Constantin*. Un jeune officier en courrier!

CONSTANTIN, *à l'ouvrier qui s'éloigne*. Ne dételez pas... je ne reste qu'un instant... (*A Lisanka, qu'il salue.*) D'ici à la frontière, ma jolie fille, combien y a-t-il?

LISANKA. Six grandes lieues, mon officier.

CONSTANTIN. Six lieues!.. et il faut qu'aujourd'hui, avant deux heures, le message impérial soit remis... sinon malheur au courrier!..

LISANKA. On va vite sur la neige; mais vous n'avez pas de temps à perdre.

CONSTANTIN. J'ai pourtant promis de m'arrêter ici, à Polosk, pour remettre une lettre importante à l'intendant du château, M. Bobrinskoï...

LISANKA. Mon père! (*Tendant la main.*) Donnez.

CONSTANTIN. A lui-même, en personne!

LISANKA. Il fait sa visite du matin, dans les bois qui environnent le château... mais il rentrera vers midi... c'est un quart d'heure à attendre!

CONSTANTIN. Un quart d'heure... je peux le lui donner... mais pas une minute de plus!

LISANKA, *indiquant la cheminée qui est au fond*. En attendant, mon officier, chauffez-vous et reposez-vous un peu... (*Allant à Roskaw, qui est assis à gauche, près de la table, la tête dans ses mains, comme plongé dans ses réflexions.*) Roskaw!.. Roskaw!.. va guetter le retour de mon père... et tu nous l'enverras! . (*Voyant Roskaw qui se lève machinalement et qui hésite à sortir, elle lui dit avec douceur :*) Mais, va donc!.. (*Roskaw lui obéit, et s'éloigne vivement par la gauche.*)

SCENE IV.

LISANKA, CONSTANTIN.

LISANKA, *à Constantin, qui est près de la cheminée*. Vous avez raison de vous chauffer, mon officier.. car il fait froid... et vous venez peut-être de loin? .

CONSTANTIN, *gaiement, et redescendant en scène*. De Saint-Pétersbourg!.. tout d'une traite...

LISANKA. Ah! mon Dieu! vous devez être abîmé de fatigue!

CONSTANTIN. Moi!.. un homme, c'est tout simple! Mais l'étonnant, l'admirable, c'est une jeune femme que j'ai rencontrée à plus de moitié route, à cent lieues d'ici, et à qui j'ai servi de cavalier et d'escorte! Courant, comme moi, jour et nuit, elle ne s'est, je crois, reposée qu'une heure en deux sur la paille, en attendant les chevaux de poste qui nous manquaient... et un courage... un esprit... une gaîté!

LISANKA, *riant, et avec emphase*. Une beauté!

CONSTANTIN. Non!

LISANKA. Je veux dire : jolie, bien faite...

CONSTANTIN, *gaiement*. Non!.. ma foi, non!.. rien de tout cela! et pourtant charmante, gracieuse, adorable; on oublie, en l'écoutant, les mauvais chemins et le froid! on est bien... en a chaud! on se croit dans un salon... le salon le plus élégant et du meilleur ton!

CAVATINE.

Quand la blanche neige
S'étend dans les champs,
Quand rien ne protége
Contre les autans,
Et que l'on voyage
Dans un seul traîneau,
Sous un seul manteau,
Qui, pendant l'orage,
Vous couvre tous deux...
Ah! qu'on est heureux!

Entendez-vous tous les vents à la fois
Siffler au loin dans la campagne?
Contre son cœur, sans le vouloir, je crois,
On presse sa jeune compagne,
On réchauffe ses jolis doigts...

Ab! ah!..

Quand la blanche neige
S'étend dans les champs,
Quand rien ne protége
Contre les autans,
Et que l'on voyage
Dans un seul traîneau,
Sous un seul manteau,
Qui, pendant l'orage,
Vous couvre tous deux...
Ah! qu'on est heureux!

LISANKA. C'est-à-dire, mon officier, que vous êtes amoureux de votre compagne de voyage.

CONSTANTIN, *avec franchise*. Moi! je n'y avais pas encore pensé!.. (*Réfléchissant.*) Et vous qui parlez, cette idée-là ne vous serait peut-être pas venue, si vous l'aviez vue... (*S'interrompant, en souriant.*) Et pourtant, je dois convenir que depuis une heure que je l'ai quittée, la route me paraît longue en diable, et le temps affreux!

LISANKA. Voyez-vous, déjà!.. et vous l'avez quittée?..

CONSTANTIN. A quelques lieues d'ici, à la première maison où l'on a pu lui offrir un lit... Car elle tombait de sommeil et ne pouvait aller plus loin.

LISANKA. Et où va-t-elle ainsi?

CONSTANTIN. Aux eaux de Carlsbad, en Bohême... pour sa santé!

LISANKA. C'est singulier... Il y aurait de quoi la rendre malade...

CONSTANTIN, *réfléchissant*. Au fait!.. il pourrait bien y avoir un autre motif .. (*Avec insouciance.*) Cela ne me regarde pas! Elle m'a prié, moi que le devoir forçait de continuer ma route, de remettre la lettre que j'ai là... à votre père... (*Se promenant avec impatience.*) qui n'arrive pas!

LISANKA. Il ne peut tarder maintenant! un peu de patience, mon officier!

CONSTANTIN, *avec ironie*. Officier... officier... vous me faites trop d'honneur...

LISANKA. Ne l'êtes-vous pas?

CONSTANTIN. Soldat!.. je suis parti soldat! et comme je me suis bien battu, ils m'ont fait sergent! Mais j'ai fait prisonnier, de ma main, un officier de janissaires... et ils m'ont laissé sergent! J'ai enlevé un drapeau... reçu deux blessures! et sergent!.. toujours sergent!..

LISANKA. Et pourquoi?

CONSTANTIN. Pourquoi?.. Parce qu'il m'est défendu, à moi, de monter plus haut! parce que le comte de Nélidoff, mon père, ministre sous le dernier règne, a été proscrit, exilé, dégradé de noblesse dans sa personne et dans celle de ses descendants.

LISANKA. Quelle injustice!

CONSTANTIN, *vivement*. N'est-ce pas? ce serait à se tuer, sans l'espoir de venger un jour mon père, sur quelques-uns de ses persécuteurs. (*On entend en dehors un bruit de marche militaire.*)

SCÈNE V.

LISANKA, CONSTANTIN, ROSKAW, *entrant vivement*.

LISANKA. Eh bien! mon père...

ROSKAW, *s'adressant à Lisanka*. N'est pas encore rentré. . Mais entendez-vous? entendez-vous?

LISANKA. Une marche de régiment!

ROSKAW. Un fameux régiment! les chevaliers-gardes, qui a pour colonel le prince Zizianow.

CONSTANTIN, *vivement et avec colère*. Zizianow...

LISANKA. Vous le connaissez?

CONSTANTIN, *se modérant et reprenant son sang-froid*. De nom. Qui ne le connaît pas à Saint-Pétersbourg? le neveu de l'ancien premier ministre comte de Biren... brave militaire, beau cavalier et joueur effréné.

ROSKAW, *à part*. Lui aussi!

LISANKA. Comme tous les grands seigneurs russes, qui par état n'ont rien à faire!

CONSTANTIN. Du reste, m'a-t-on dit, âpre et superstitieux au jeu, où il a déjà dissipé une grande partie de sa fortune; aussi est-il toujours sans argent!

ROSKAW, *à part*. Comme moi!

CONSTANTIN, *à lui-même*. Et être obligé de partir!.. quel contre-temps!.. mais mon message rempli, je reviendrai... (*Haut, à Lisanka.*) Tu remettras donc cette lettre à ton père, à lui seul... Adieu! adieu!.. (*Il s'élance par la porte du fond à droite et disparaît, pendant qu'on entend toujours au dehors la marche militaire dont le bruit augmente.*)

LISANKA, *à Constantin, qui s'éloigne par la porte du fond, à droite*. Soyez tranquille!.. (*Regardant par la porte du fond, à gauche.*) Ah! mon Dieu! tous ces officiers comme ils ont l'air gelé!

ROSKAW, *à Lisanka*. C'est égal!.. je ne te quitte pas!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ZIZIANOW *et des officiers de son régiment entrant par la gauche, entraînant avec eux des esclaves portant des brassées de bois qu'ils jettent dans la cheminée où s'élève bientôt une flamme brillante.*

CHŒUR D'OFFICIERS.

Que la flamme brille!
Que le feu pétille!
Et que du foyer
Gerbe radieuse
S'élance joyeuse
Pour nous égayer!

ZIZIANOW.

Si la châtelaine est absente,
Trouvons garnison en ces lieux
(*Regardant Lisanka.*
Fille jolie et flamme ardente
(*Montrant la cheminée.*)
Réchauffent le cœur et les yeux!

CHŒUR DES OFFICIERS.

Que la flamme brille!
Que le feu pétille!
Et que du foyer
Gerbe radieuse
S'élance joyeuse
Pour nous égayer!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, KLAREMBERG, *entrant par la porte du fond, à droite.*

KLAREMBERG. La peste soit des étourdis!.. ils vont, ils vont comme la foudre, brisant, renversant tout sur leur passage, culbutant les paisibles voyageurs, sans s'inquiéter seulement du danger, du malheur, qui... que...

ZIZIANOW. M. de Klaremberg!

KLAREMBERG. Le prince Zizianow!

ZIZIANOW, *gaiement*. Comment! ce traîneau que mon kibitch a renversé aux portes du château, c'était le vôtre!

KLAREMBERG. Oui, mon prince! deux pieds de neige par-dessus la tête!

ZIZIANOW, *lui serrant la main*. Comme on se rencontre!.. un ami!.. un trésorier! car vous êtes le mien! je suis votre obligé... (*Aux officiers qui l'entourent.*) Je vous présente M. Klaremberg, un riche banquier allemand, qui a toujours des capitaux au service de ses amis!

TOUS LES OFFICIERS, *passant près de lui et lui donnant la main*. Monsieur... Monsieur, je suis le vôtre.

ZIZIANOW. Je vous croyais à Saint-Pétersbourg, près de l'empereur.

KLAREMBERG. Qui m'a fait aussi l'honneur de me toucher dans la main!

ZIZIANOW. Vous devez en être fier; car cela prouve, mon cher...

KLAREMBERG. Qu'il a besoin d'argent!

ZIZIANOW. C'est juste! ce nouvel emprunt dont parlait la gazette de la cour, et pour lequel il vous offre les conditions les plus avantageuses : douze pour cent, je crois...

KLAREMBERG. Plus encore! et par-dessus le marché, le titre de comte, la croix de Saint-Wladimir, et celle de Neuski...

ZIZIANOW. Vous acceptez!

KLAREMBERG. J'ai refusé!

ZIZIANOW. De tels honneurs!..

KLAREMBERG. Ils me reviendraient trop cher!.. car le czar Pierre III, votre empereur, ne me paraît pas des plus solides sur son trône!

ZIZIANOW, *haussant les épaules*. Allons donc!

KLAREMBERG. Que voulez-vous? les écus ont un instinct naturel de conservation qui les avertit du danger!

ZIZIANOW, *riant*. Pourtant vous m'avez prêté... et plusieurs fois... à moi!

KLAREMBERG, *de même*. On a des jours de bravoure... ou d'imprudence...

ZIZIANOW, *riant*. Vous avez de l'esprit!

KLAREMBERG. Quoique banquier!

ZIZIANOW. Et nous ne nous quitterons pas ainsi! Vous resterez à dîner avec nous dans ce château...

KLAREMBERG. Qui est à vous!

ZIZIANOW. Non! mais comme colonel d'un régiment qui vient tenir garnison sur la frontière...

KLAREMBERG. Tout vous appartient! vous êtes les maîtres!

ZIZIANOW, *souriant*. A peu près!

KLAREMBERG. Et les autres!.. les vrais!.. qui sont-ils?

LISANKA, *s'avançant et faisant la révérence*. Les Polowski... dont il ne reste qu'une seule et dernière héritière, la princesse Polowska, ma marraine!

ZIZIANOW, *avec crainte*. Ah! diable! vous dites la princesse Polowska... Est-ce qu'elle est ici?

LISANKA. Non, colonel...

ZIZIANOW, *de même*. Est-ce qu'elle y vient souvent?

LISANKA. Hélas, non! elle n'a pas revu ce domaine depuis qu'elle m'a tenu sur les fonts de baptême... c'est-à-dire depuis dix-huit ans au moins!

ZIZIANOW. Cela me rassure!

KLAREMBERG. Pourquoi?

ZIZIANOW. Connaissez-vous la princesse Polowska?

KLAREMBERG. Je me suis rencontré avec sa mère, une fois, à la cour, dans une occasion que jamais je n'oublierai; mais la princesse actuelle... je ne la connais pas.

ZIZIANOW. Eh bien, moi qui vous parle, j'ai dû l'épouser!

KLAREMBERG. Vous, colonel!

ZIZIANOW. Oui, Messieurs. Notre auguste empereur Pierre III, qui m'honore de quelques bontés, voulait absolument me faire revenir de mon gouvernement de Novogorod pour me marier à la jeune Polowska, dame d'honneur et favorite de sa femme, l'impératrice Catherine.

KLAREMBERG. Il me semble que c'était là un beau et riche mariage.

ZIZIANOW. Maintenant!.. mais alors il y avait deux frères qui depuis, heureusement... et bien d'autres obstacles qui subsistent toujours... D'abord la jeune princesse boitait horriblement...

KLAREMBERG. En vérité...

ZIZIANOW. Ce ne serait rien! on en est quitte pour ne pas danser aux bals de la cour. Mais elle ne se contente pas d'être boiteuse, elle est bossue!

KLAREMBERG, *étonné*. Ah! bah!

LISANKA, *qui s'est approchée de lui et à demi-voix*. Eh oui... ma pauvre marraine est comme ça... (*Haussant l'épaule.*) Mon père, qui a été souvent à Saint-Pétersbourg pour lui porter ses fermages, me l'a assuré...

KLAREMBERG, *rappelant ses souvenirs*. Mais en effet... en effet... je me rappelle maintenant en avoir entendu parler!.. une bossue qui ne manque ni de caractère, ni d'esprit, car votre empereur, qui ne se pique guère de galanterie, lui ayant dit brutalement un soir : Eh! mais, Dieu me pardonne! princesse Polowska, vous êtes bossue! Elle lui répondit froidement : « Oui sire!... mais Votre « Majesté est le premier homme qui m'en ait fait aperce- « voir!.. »

ZIZIANOW. Justement! Outre ses qualités physiques, elle est railleuse et moqueuse; je savais tout cela! et prudemment je suis resté dans mon gouvernement de Novogorod, refusant et le mariage, et même l'entrevue que l'on me proposait... Aussi la princesse m'en veut à la mort... et je ne sais pas trop si nous sommes ici en sûreté. (*En ce moment plusieurs domestiques entrent portant des pipes, des bouteilles et des verres qu'ils placent sur différentes tables.*)

ZIZIANOW, *se retournant*. Qu'est-ce?

LISANKA. Voici, Messeigneurs, des pipes, du tabac et des rafraîchissements.

KLAREMBERG. De quelle part?

LISANKA. De la part de ma marraine, qui veut que dans son château et en son absence, on offre l'hospitalité à tous les étrangers qui se présentent.

KLAREMBERG. Fût-ce à un régiment... c'est très-bien, et voilà une petite bossue...

LISANKA. Qui est grande et généreuse! (*Klaremberg, Zizianow et deux ou trois chefs s'asseyent près des tables à droite et à gauche, fument et boivent. Les autres officiers en font autant, assis autour de l'immense cheminée qui fait face au spectateur, et forment un bivouac au milieu du salon.*)

KLAREMBERG, *fumant et regardant autour de lui*. Savez-vous, colonel, qu'en refusant d'épouser la princesse, vous avez perdu là un beau château.

ZIZIANOW. Plus bizarre qu'élégant... tout y présente un aspect singulier... la forme de l'édifice, les caractères inconnus qui décorent les murs... jusqu'aux armoiries que je vois au-dessus de cette immense cheminée.

LISANKA. Ce sont, Monseigneur, celles de la famille Polowski.

ZIZIANOW. Je comprends bien, les tours, les lambrequins, et cætera; mais au milieu de tout cet attirail héraldique... je ne m'explique pas là, dans le coin, cette figure qui ressemble, Dieu me damne! à une dame de pique!

LISANKA. C'est cela même!

ZIZIANOW. La dame de pique!.. dans les armes de Polowski!.. d'où diable cela vient-il!

LISANKA. Mon père vous l'expliquera mieux que moi... je lui ai entendu dire, ainsi qu'aux anciens du pays, qu'autrefois un Polowski avait perdu au jeu tous ses domaines.

ZIZIANOW. Voilà qui m'intéresse... (*Montrant ses officiers.*) et plusieurs de ces messieurs : n'est-il pas vrai? Ainsi, ma belle enfant, raconte-nous cette histoire.

LISANKA. Il ne restait plus au comte Polowski que ce château, qu'il aurait bien voulu jouer aussi, mais il ne le pouvait pas... vu qu'il était substitué; alors ne sachant plus à quel saint se vouer, il se donna...

KLAREMBERG. A quelque banquier!..

LISANKA. Non!.. au diable, à ce qu'on dit!

ZIZIANOW, *avec impatience*. Eh bien?

LES OFFICIERS ET BOSKAW, *de même*. Eh bien?

LISANKA.

LÉGENDE.

PREMIER COUPLET.

Soudain un démon apparut;
C'était monseigneur Belsébuth,
Habillé d'or et de satin,
Tenant trois cartes à la main :
L'une était la dame de pique,
Reine noire, au sceptre magique,
Et Belzébuth la lui montra,
Disant : pour dame, prenez-la.
La dame noble et belle
Que vous voyez là,
A sa foi fidèle,
Jamais ne le trahira!..

(*Montrant le portrait de la dame de pique, placé au-dessus de la cheminée du fond.*)

C'est pour cela
Qu'elle est là!

DEUXIÈME COUPLET.

La foudre aussitôt retentit;
La dame s'anime et grandit,
Et, par un prodige nouveau,
De son doigt tirant un anneau :
« C'est moi, c'est la dame de pique,
« Reine noire, au sceptre magique,
« Dit-elle, que tu fiançais!.. »

(*S'adressant aux officiers.*)

Et seule peut-être ici-bas,
La dame noble et belle
Que vous voyez là
Jamais, dit-on, ne le trompa.
Au jeu, par elle,
Toujours il gagna!..
C'est pour cela
Qu'elle est là.

CHŒUR.

C'est pour cela
Que nous la voyons là;
L'étrange histoire que voilà!

ZIZIANOW. Je conçois qu'à ces conditions-là on épouse toutes les femmes du monde, même *la dame de pique*: mais vous, Klaremberg, qui n'êtes pas de notre pays, qui êtes un Allemand, est-ce que vous croyez à nos légendes slaves?..

KLAREMBERG. Pourquoi pas? J'ai entendu dire, dans ma jeunesse, que les Polowski avaient la réputation de gagner toujours au jeu.

ROSKAW, *à Lisanka*. Ils sont bien heureux, ceux-là!

ZIZIANOW, *portant la main à son front*. Attendez donc... j'avais en effet un grand-oncle qui ne jouait jamais contre eux, persuadé qu'ils connaissaient *trois cartes gagnantes*, sur lesquelles on pouvait ponter, à coup sûr, à la mirandole et au pharaon.

ROSKAW, *de même*. Voilà le secret qu'il me faudrait! (*Lisanka lui fait un geste de reproche et sort par la gauche en emportant plusieurs flacons vides qu'elle a pris sur la table.*)

ZIZIANOW. Secret qu'ils se transmettaient dans leur famille de génération en génération!

TOUS LES OFFICIERS. Allons donc! ce n'est pas possible!

KLAREMBERG, *froidement et d'un air rêveur*. Peut-être bien!

ZIZIANOW, *vivement*. Que voulez-vous dire?

KLAREMBERG. Que je ne me charge de rien expliquer; mais voici à moi ce qui m'est arrivé, il y a plus de vingt ans. Quoique jeune alors, j'avais déjà une réputation de capacité et de fortune telle, que j'avais été choisi par plusieurs riches maisons d'Allemagne, pour traiter une importante affaire à la cour de Russie, où je fus reçu à merveille; on daigna même, le soir de mon arrivée, m'admettre au jeu de l'impératrice Élisabeth...

ZIZIANOW. Faveur très-recherchée...

KLAREMBERG. Et dont j'étais désespéré. Car je perdais des sommes immenses, sans oser me retirer et sans que personne prît pitié de moi... excepté une dame âgée assise près de l'impératrice, et qui portait à son doigt, je m'en souviens, un anneau d'une forme singulière... J'ai su depuis que c'était la princesse Polowska qui me regardait avec un air d'intérêt et de compassion. « Tenez, me dit-elle à voix basse en choisissant parmi les cartes qui jonchaient le tapis, celles-ci ne peuvent servir qu'une seule fois; mais pontez dessus tout ce que vous voudrez. » Et elle me remit trois cartes.

ZIZIANOW ET ROSKAW, *vivement*. Lesquelles?

KLAREMBERG, *froidement*. Inutile de vous les dire, mais je peux cependant vous avouer qu'une des trois était la dame de pique!

TOUS. O ciel!

ZIZIANOW, *vivement*. Et vous avez gagné?

KLAREMBERG. Tout ce que j'avais perdu, et au delà. L'impératrice et moi avions décavé tous les joueurs et les parieurs! et comme je m'approchais de la princesse pour la remercier : « Silence! me dit-elle; jurez-moi seulement de ne plus jouer, et de ne parler à personne de cette aventure, tant que je serai vivante... » Promesse que j'ai fidèlement tenue, car je n'ai plus touché une carte de ma vie, et voici, depuis la mort de la princesse, la première fois que je raconte l'anecdote!

ROSKAW, *réfléchissant*. Et elle a emporté avec elle son secret?..

ZIZIANOW, *de même*. Mais, ce secret... elle a dû le laisser à sa fille... la seule et dernière héritière des Polowski!

KLAREMBERG, *froidement*. C'est probable. (*Riant.*) Et vous avez refusé de l'épouser?..

ZIZIANOW, *à part*. Ah! si je l'avais su!

KLAREMBERG. Refusé même de la voir!.. vous lui avez fait là un affront qu'une femme ne pardonne pas!

ZIZIANOW. Est-ce que je pouvais deviner!.. (*A Lisanka, qui rentre.*) Qu'est-ce que tu me veux?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LISANKA.

LISANKA. Un jeune homme, un courrier qui a passé ici ce matin, et qui est déjà de retour, demande à parler en particulier à M. le prince Zizianow.

KLAREMBERG ET LES AUTRES OFFICIERS, *se levant*. Nous vous laissons, colonel!

ZIZIANOW. Non, Messieurs!

LISANKA. Il est porteur d'un message impérial.

ZIZIANOW, *vivement*. Impérial!.. (*Aux officiers.*) A bientôt, Messieurs! à bientôt! (*A Lisanka.*) Qu'il entre! (*Les officiers sortent par le fond à gauche avec Klaremberg, et Lisanka introduit Constantin qui entre par la droite, puis elle sort du même côté.*)

SCÈNE IX.

Sur la ritournelle du morceau suivant, CONSTANTIN *paraît, s'approche de* ZIZIANOW, *qu'il salue militairement.*

ZIZIANOW. Vous venez, Monsieur, de la part de l'empereur?..

CONSTANTIN, *froidement*. Non, colonel... de la mienne!

ZIZIANOW. Que signifie une pareille audace?..

CONSTANTIN. Constantin Nelidoff... ce nom doit vous l'expliquer...

DUO.

CONSTANTIN, *montrant ses galons de sergent.*
Depuis trois mois je porte cet insigna
Et reste seul, oui, seul, de tous les miens!

ZIZIANOW, *le regardant.*
Ah! de leur nom vous vous montrerez digne!

CONSTANTIN.
C'est pour cela, Monseigneur, que je viens.
Par vous, mon père est mort en Sibérie!
Il est tombé sur le sol étranger;
Et m'a laissé, prêt à quitter la vie,
Et son honneur, et sa mort à venger!
Oui, je lui dois vengeance;
C'est ma seule espérance!
Pour punir votre offense,
Me voici dans ces lieux.
Oui, la guerre! la guerre!
Me fût-elle contraire;
A qui venge son père,
Dieu même ouvre les cieux!

ZIZIANOW.
A vos vœux, par malheur, je ne puis satisfaire!

CONSTANTIN.
Vous êtes colonel et moi sous-officier;
C'est mériter la mort qu'oser vous défier!
Mais à deux pas d'ici s'élève la frontière;
En Pologne, du moins, on peut venger son père:
J'y cours pour vous attendre!.. y suivrez-vous mes pas?

ZIZIANOW, *froidement.*
Je ne le puis!

CONSTANTIN.
Vous n'osez pas!

ENSEMBLE.

CONSTANTIN.
Vous craignez ma vengeance!
Et punir votre offense
Est ma seule espérance!
Ainsi donc à nous deux!
Oui! la guerre! la guerre!
Me fût-elle contraire;
A qui meurt pour son père,
Dieu même ouvre les cieux!

ZIZIANOW.
De sa noble vengeance
Je comprends l'espérance!
J'estime la vaillance
Dans un fils généreux!
A sa juste colère
Je ne puis satisfaire;
Car le destin contraire
Se refuse à mes vœux!

ZIZIANOW.
Oui, j'ai su commander à ma juste colère!
(*Tirant de sa poche un papier qu'il lui remet.*)
Sur ce billet veuillez jeter les yeux!
Vous verrez qu'il m'est dû par votre noble père
Trois cent mille roubles!

CONSTANTIN.
Grands dieux!

ZIZIANOW.
On ne s'acquitte pas avec un coup d'épée;
Ce serait trop commode et souvent trop certain!
Que sa dette par vous soit payée... et soudain
Votre attente par moi ne sera pas trompée,
Je l'atteste!

CONSTANTIN, *voulant insister.*
Monsieur...

ZIZIANOW.
C'est là mon dernier mot!
Pour vous, pour moi, tâchez que ce soit au plus tôt!

ENSEMBLE.
Stretta du duo.

CONSTANTIN.
Comble de rage!
Nouvel outrage
Qui le dégage
En son honneur!
Terribles chaînes
Qui rendez vaines
Mes justes haines
Et ma fureur!

ZIZIANOW.
A son courage
Je rends hommage!
Que se dégage
Mon débiteur!
Et puis, qu'il vienne
Contre la mienne
Briser sa haine
Et sa fureur!

(*A la fin de ce duo, Constantin se jette hors de lui sur un fauteuil à gauche.*)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS; LISANKA, *accourant avec émotion.*

LISANKA, *courant à Constantin.* Ah! monsieur le sergent!.. vous ne savez pas!.. la lettre que vous apportiez à mon père et que je lui ai remise, était de ma marraine... la princesse Polowska.

ZIZIANOW ET CONSTANTIN, *surpris.* La princesse!..

LISANKA, *s'adressant toujours à Constantin.* Votre compagne de voyage!.. celle dont vous avez été le chevalier!

CONSTANTIN. Ce n'est pas possible!

LISANKA. Elle prévenait, par cette lettre, son intendant de son arrivée dans ce domaine.

ZIZIANOW, *effrayé.* Elle doit donc y venir?

LISANKA, *avec satisfaction.* Je le crois bien! elle a fait demander en descendant de son drowski M. Bobrinskoi, mon père, avec qui elle est enfermée en ce moment.

ZIZIANOW, *avec impatience.* Elle est donc ici?

LISANKA. Mais oui, Monsieur.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, PAYSANS ET PAYSANNES *du domaine.* LA PRINCESSE POLOWSKA, *appuyée sur une canne, s'avance en boitant, elle est légèrement bossue.* LISANKA, KLAREMBERG *et plusieurs officiers entrant derrière elle.*

CHŒUR.

Jour de fête et d'allégresse!
Mes amis, accourez tous!
C'est notre jeune maîtresse
Qui vient enfin parmi nous!

LA PRINCESSE.

AIR.

Créneaux que je vois apparaître,
Toit paternel, heureux séjour!
Beaux arbres qui m'avez vu naître...
Me voici!.. je suis de retour!
Dans ces lieux chers à mon enfance,
Qu'après si longtemps je revoi,
Tout s'est embelli par l'absence,
Tout s'embellit... (*Tristement.*) excepté moi!
Créneaux que je vois apparaître,
Toit paternel! heureux séjour!

Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Me voici! je suis de retour

CHŒUR.

De notre maîtresse chérie
Que Dieu rende les jours plus doux!

LA PRINCESSE.

Amis, ne plaignez pas ma vie,
Elle est heureuse près de vous!

CAVATINE.

Fille charmante,
Rose piquante,
Que chacun vante,
Prompte à s'enivrer!
Froide et hautaine,
Se montre vaine
Et comme reine
Se laisse adorer!
La laideur,
Par bonheur,
A son prix.
Mes amis,
Par l'esprit
Qui séduit
Par le cœur,
La douceur,
Par la grâce,
On remplace
Les appas
Qu'on n'a pas!
Oui, cette laide
Pour qui je plaide
Souvent possède
Franchise et gaîté;
Sans être légère,
Coquette ni fière,
Elle ne veut plaire
Que par la bonté!
Fille charmante,
Rose piquante,
Etc.

LA PRINCESSE, *s'adressant à Klaremberg, qu'elle salue*. Mon intendant vient de m'apprendre que j'avais l'honneur de recevoir M. de Klaremberg le banquier.

KLAREMBERG. Dont la princesse votre mère a dû vous parler, Madame.

LA PRINCESSE. Beaucoup, Monsieur... aussi je m'estime heureuse de vous offrir l'hospitalité... à vous aussi, prince Zizianow, que je suis enchantée de voir! Je crains qu'il n'y ait pas chez vous réciprocité.

ZIZIANOW, *s'inclinant*. Ah! Madame!..

LA PRINCESSE, *souriant*. Je vous aurai dérangé peut-être et vous demande pardon d'arriver ainsi à l'impromptu chez moi... dans ce château, où, pour des militaires, la présence d'une femme est toujours un peu gênante!.. Je tâcherai que la maîtresse de la maison le soit le moins possible, et je compte, pour elle... (*Avec un gracieux sourire.*) sur votre indulgence...

ZIZIANOW. Ah! Madame!.. c'est m'accabler!.. (*Avec embarras.*) Que devez-vous penser de moi?

LA PRINCESSE, *le regardant*. Que vous êtes un homme de tact, d'esprit... (*Se regardant elle-même.*) et de goût.

ZIZIANOW. Et moi, qui vous croyais vindicative, mordante et maligne.

LA PRINCESSE, *avec malice*. Écoutez donc, nous nous trompons peut-être tous les deux!

KLAREMBERG, *bas, à Zizianow*. Colonel, vous êtes battu!

ZIZIANOW, *de même*. J'en ai peur!

LA PRINCESSE, *pendant ce temps, s'est retournée vers les paysans, qu'elle salue avec bonté*. Et Lisanka, ma filleule, où est-elle?

LISANKA, *s'avançant timidement*. Me voici, ma marraine!

LA PRINCESSE, *la regardant*. Depuis dix-huit ans, je pense, tu ne me reconnais pas?

LISANKA. Un peu, ma marraine!

LA PRINCESSE, *avec étonnement*. En vérité!

LISANKA. J'étais bien jeune et vous aussi, mais c'est égal..

LA PRINCESSE. Je comprends... (*Souriant.*) il y avait déjà des points de ralliement et de reconnaissance.

LISANKA, *se récriant*. Ah! ma marraine, ce n'est pas cela que je voulais dire...

LA PRINCESSE, *gaiement*. Bah!.. pourquoi t'en défendre?.. à quoi bon dissimuler?.. ce n'est pas mon système! Tout ce que fait Dieu est bien fait, à commencer par moi, qui ne me plains pas et me trouve très-bien... pour une bossue! sans parler de l'élégance de ma démarche, qui me rend complète et régulière de la tête aux pieds... réunion précieuse, dont on ne connaît pas, comme moi, tous les avantages. D'abord, cela nous délivre des déclarations des soupirants et des maris... (*Se retournant vers le prince.*) N'est-ce pas, prince Zizianow?

ZIZIANOW. Ah! Madame!..

LA PRINCESSE, *se retournant et apercevant Constantin, qui se tient modestement à l'écart*. Ah! monsieur Nélidoff... (*D'un air gracieux.*) je vous cherchais!.. vous êtes disparu, depuis que je n'ai plus besoin de vous.. C'est mal! (*Lui prenant la main.*) Je vous présente, Messieurs, mon compagnon de voyage, mon vaillant chevalier... celui qui m'a sauvée... (*Riant.*) Sauveur d'une jolie femme!.. Je ne le remercierais pas, il n'y aurait pas de mérite; mais lui!.. c'est différent! Imaginez-vous, Messieurs, que mon escorte et moi nous venions de rencontrer sur la grande route une troupe de bandits qui, sous prétexte d'être cosaques, baskirs ou kalmouks, prétendaient nous piller. Mon escorte avait commencé bravement par s'enfuir... je ne pouvais en faire autant et je tremblais... peut-être à tort... lorsqu'un coup de feu me rassure! Les pillards avaient disparu devant un jeune courrier qui s'élançait sur eux le pistolet d'une main et la cravache de l'autre! C'était Monsieur!.. le sergent d'artillerie Constantin Nélidoff, devenu désormais ma seule escorte, mon protecteur, et cela nuit et jour, Messieurs, pendant plus de cent lieues! Heureusement pour lui, le tête-à-tête était sans danger! (*Souriant.*)

CONSTANTIN, *vivement*. Sans danger!.. Vous vous trompez peut-être, princesse!

LA PRINCESSE, *se récriant*. Ah! vous aussi, vous vous croyez obligé à des fadeurs!..

CONSTANTIN, *de même*. Non! jamais voyage ne m'a paru aussi agréable, aussi piquant, et surtout aussi court!

LA PRINCESSE, *riant*. Bien! quoique exagéré, le compliment ne me déplaît pas, et je vais m'efforcer d'y croire!.. A mon tour, mon jeune protecteur, à vous faire mes offres de service... Et si je puis jamais vous aider dans votre avancement... dans votre fortune...

CONSTANTIN, *regardant Zizianow*. La fortune... d'aujourd'hui seulement, je me suis aperçu que j'en avais besoin!

LA PRINCESSE. A votre âge on a toujours besoin de protection... (*Lui tendant la main.*) et d'amitié!.. Je vous recommanderai d'abord au prince Zizianow... Nous ne sommes pas très-bien ensemble, mais il est au mieux avec notre auguste empereur, Pierre III.

ZIZIANOW. Et je serai trop heureux, Madame, de faire droit à votre recommandation.

LA PRINCESSE, *riant*. Nous verrons... si vous savez obéir! Pour commencer, vous accepterez, je l'espère... ainsi que ces messieurs, le dîner de la dame châtelaine... Je vais donner des ordres... (*A Lisanka.*) Viens, petite. (*Saluant les officiers de la main.*) A bientôt, Messieurs .. à bientôt (*Elle sort avec Lisanka, par la porte du fond à gauche.*)

SCENE XII.

CONSTANTIN, ZIZIANOW, KLAREMBERG
ET LES OFFICIERS.

FINAL.

ENSEMBLE.

TOUS, *à demi-voix.*
Quelle bosse aimable et belle!
Et quel esprit fin et coquet!
(*A part.*)
Et pourtant ce n'est pas en elle
Tout cela qui me séduirait!

CONSTANTIN, *à part.*
Que je la trouve aimable et belle!
Et quel esprit fin et coquet!
Plus charmante encor, c'est en elle
Son âme qui me séduirait!

KLAREMBERG, *bas, à Zizianow, à droite du théâtre.*
Vous pensez toujours, c'est probable,
A son diabolique secret!

ZIZIANOW, *avec colère.*
Plus que jamais!
(*Montrant Constantin.*)
Elle est capable
De le dire à ce freluquet!

CONSTANTIN, *à gauche, au milieu d'un groupe d'officiers, avec qui il s'est mis à causer.*
Et même, quand on la regarde,
Quel doux sourire et quels beaux yeux!

ZIZIANOW, *s'avançant vers lui.*
Nous allons croire, prenez garde,
Que vous en êtes amoureux!

CONSTANTIN.
Eh! qui de vous, Messieurs, connaît de plus beaux yeux?

TOUS.
Quelle bosse aimable et belle!
Et quel esprit fin et coquet!
Et pourtant ce n'est pas en elle
Tout cela qui me séduirait!

ZIZIANOW, *à Constantin.*
Depuis ce romanesque et galant tête-à-tête,
Convenez-en, mon cher... vous rêves sa conquête!

CONSTANTIN, *se récriant vivement.*
Y pensez-vous, Monsieur?

ZIZIANOW, *d'un air railleur.*
Oui, sans doute, il n'est pas
Impossible, après tout, qu'elle fasse un faux pas!
(*Avec intention.*)
Plus aisément qu'une autre!

CONSTANTIN.
Ah! même en épigramme,
Il est de mauvais goût d'insulter une femme!

ZIZIANOW, *avec colère.*
Monsieur!..

CONSTANTIN.
Vous l'attaquez, et moi, je la défends!

ZIZIANOW.
Eh! qui vous a donné ce droit-là?

CONSTANTIN.
Je le prends!

ENSEMBLE.

CONSTANTIN.
Dans mes veines bouillonne
Une juste fureur!
C'est l'honneur qui m'ordonne
D'être son défenseur!
Oui, ma cause est si belle
Que je n'hésite pas!
Prêt à risquer pour elle
Et mon sang et mon bras!

ZIZIANOW.
Dans mes veines bouillonne
Une juste fureur!
Oui, d'ici je soupçonne
Les projets de son cœur!
Pour se faire aimer d'elle,
Il veut armer son bras;
Mais sa ruse nouvelle
Ne réussira pas!

KLAREMBERG ET LES OFFICIERS.
Dans leurs veines bouillonne
Une jalouse ardeur!
Le devoir nous ordonne
De calmer leur fureur!
Oui, la cause en est belle;
Pourtant il ne faut pas
Que deux rivaux pour elle
Arment ainsi leur bras!

ZIZIANOW, *à Constantin.*
Ainsi, preux chevalier, lui vouant votre bras,
Vous défendez ici même jusqu'à sa taille?

CONSTANTIN.
Halte-là, colonel! Je conseus qu'on me raille...
Mais elle!.. je l'ai dit, je ne le permets pas!

ZIZIANOW, *avec ironie, et s'adressant à ses officiers.*
C'est fier!.. mais je comprends d'où vient ce ton acerbe?
La dame a peu d'attraits, mais la dot est superbe!..
Par ce feint dévoûment il voudrait l'abuser,
Et puis s'en faire aimer!

CONSTANTIN, *cherchant à retenir sa colère.*
Monsieur!..

ZIZIANOW.
Et l'épouser!
Je veux dire la dot!

CONSTANTIN, *s'élançant vers lui l'épée à la main.*
Ah! lâche et misérable!..

TOUS LES OFFICIERS, *se jetant entre lui et Zizianow, et à voix basse, à Constantin, qu'ils désarment.*
Lever le fer sur lui, c'est vous rendre coupable!
Car il est colonel .. et sur son seul rapport,
La mort vous attend!

CONSTANTIN, *avec rage.*
Soit!.. la mort!

ENSEMBLE.

CONSTANTIN.
Dans mes veines bouillonne
Une juste fureur!
J'ai dû, tout me l'ordonne,
Défendre mon honneur!
Oui, ma cause est si belle
Que je n'hésite pas!
Et je suis prêt pour elle
A braver le trépas.

ZIZIANOW.
Dans mes veines bouillonne
Une juste fureur!
Je dois, tout me l'ordonne,
Sévir avec rigueur!
Il a, soldat rebelle,
Sur moi levé le bras!
Audace criminelle
Que punit le trépas!

KLAREMBERG ET LE CHOEUR.
Dans leurs veines bouillonne
Une haineuse ardeur!
Il faut, tout nous l'ordonne,
(*Montrant Zizianow.*)
Désarmer sa fureur!
Il a, soldat rebelle,
Sur lui levé le bras!
La consigne cruelle
Ordonne son trépas!

(Pendant ce dernier ensemble, quelques soldats et les musiciens du régiment sont entrés. Les soldats se sont rangés au fond devant la cheminée, et la musique à droite devant les fenêtres.)

ZIZIANOW, *aux soldats, leur montrant Constantin.*
Aux mines de Polowsk qu'on l'entraîne à l'instant!
L'empereur dictera plus tard son châtiment!
(Constantin sort par la porte du fond, à droite, emmené par les soldats.)

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS. *Au moment où Constantin vient de sortir par la porte du fond, à droite, des jeunes filles portant des fleurs entrent par la porte du fond, à gauche, précédant* LA PRINCESSE, *qui entre, appuyée sur le bras de Klaremberg, qui a été au-devant d'elle.*

ZIZIANOW, *à ses officiers*
C'est la princesse!
LA PRINCESSE, *à Zizianow.*
Je suis prête!
(Regardant les jeunes filles qui lui offrent des fleurs, et la musique militaire qui est rangée sur deux lignes devant les croisées de droite.)
Autour de moi, Messieurs, quel air de fête?..
ZIZIANOW, *étendant la main à droite.*
La musique du régiment
Qui pendant le repas...
LA PRINCESSE.
Ah! d'honneur, c'est charmant!
De l'entendre, je suis ravie!
Un orchestre admirable, et surtout peu commun!
Musiciens constants, qui n'eut, toute leur vie,
Jamais exécuté qu'une note... chacun!

ENSEMBLE.
Soirée enchanteresse
De plaisir et d'ivresse!
Et vous, chants d'allégresse,
Retentissez soudain!
Qu'à l'éclat des bougies
Les joyeuses folies
Et le feu des saillies
Animent le festin!
LA PRINCESSE, *regardant autour d'elle.*
Mais je n'aperçois pas notre jeune sergent!

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; LISANKA, *se glissant à gauche, près de sa maîtresse, pendant que* ZIZIANOW *cause à droite avec ses officiers, ou donne des ordres aux musiciens.*

LISANKA, *à voix basse.*
Si vous saviez, Madame... ah! quel événement!
Contre son colonel... il voulait vous défendre...
Désarmé... prisonnier... on vient de le descendre
Dans les mines!..
LA PRINCESSE.
Grands dieux!
LISANKA, *de même.*
Une horrible prison
A six cents pieds sous terre!
LA PRINCESSE, *se retournant d'un air gracieux vers les paysans qui sont au fond, et vers Zizianow qui s'avance en ce moment vers elle.*
On vante avec raison
Les mines de Polowsk!..
ZIZIANOW, *à part.*
Ah! quel est son dessein?
LA PRINCESSE.
Avant de repartir, je veux les voir demain!
KLAREMBERG.
Moi de même...
ZIZIANOW.
J'aurai l'honneur de vous conduire!
LA PRINCESSE.
Ce serait abuser...
ZIZIANOW, *à part.*
Oui-dà!.. cela veut dire
Qu'elle voudrait sans nous y descendre... non pas!
(Haut.)
C'est mon devoir d'accompagner vos pas!
J'irai!
LA PRINCESSE, *à part.*
Quel contre-temps!
(Haut, et de l'air le plus aimable.)
Ah! j'en serai ravie!
(Plusieurs valets, portant des candélabres garnis de bougies, paraissent à la porte du fond, à gauche, suivis de domestiques en livrées.)
LISANKA, *annonçant*
La princesse est servie!
LA PRINCESSE.
Ah! très-bien...
(A Zizianow.)
Colonel, donnez-moi votre bras.

ENSEMBLE.
Soirée enchanteresse
De plaisir et d'ivresse!
Et vous, chants d'allégresse,
Retentissez soudain!
Qu'à l'éclat des bougies
Les joyeuses folies
Et le feu des saillies
Animent le festin!
(Les officiers sont rangés à droite, les gens du château à gauche. La princesse, appuyée sur le bras de Zizianow, se dirige vers la salle à manger, tandis que la musique militaire fait entendre de brillantes fanfares. La toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une galerie de la mine de sel gemme de Polowsk. Au milieu du théâtre, un vaste pilier dans lequel est taillé un escalier tournant qui descend dans les galeries inférieures et conduit aux galeries supérieures. Cet escalier est éclairé par des ouvertures ou fenêtres ogives, laissant apercevoir les personnes qui montent ou descendent; à droite, à gauche et dans le fond, l'entrée de plusieurs autres galeries qui s'étendent au loin.

Sur le premier plan, à gauche, une table; sur le premier plan, à droite, des bancs, des chaises en bois. Le théâtre est éclairé par plusieurs lampes suspendues aux voûtes de la mine. Partout on aperçoit épars des pioches, des pelles, des paniers et autres instruments à l'usage des ouvriers mineurs.

SCENE PREMIERE.

CONSTANTIN, *seul, assis sur le banc à droite.*

RÉCITATIF.
Succombant sous le poids d'une haine cruelle,
Et maintenant captif, dans ce triste séjour

Où jamais ne parvient la lumière du jour,
Le plus grand de mes maux est d'être éloigné d'elle!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Ma sentence est prononcée!
Et l'approche du trépas,
Malgré moi, n'occupe, hélas!
Ni mon cœur, ni ma pensée!
(*Regardant autour de lui.*)
Voûtes sombres, murs épais,
Pour moi, pour mon honneur même,
Cachez bien tous mes secrets!
Ne dites pas que je l'aime...
Je l'aime!.. je l'aime!..
Et comme on n'aima jamais!

DEUXIÈME COUPLET.

Tout me dit : Quelle folie!..
Et pourtant je suis heureux
D'adresser mes derniers vœux
A ma noble et seule amie!
Voûtes sombres! murs épais,
Pour moi, pour mon honneur même,
Cachez bien tous mes secrets!
Ne dites pas que je l'aime...
Je l'aime!.. je l'aime!..
Et comme on n'aima jamais!

(*On entend en dehors et dans les galeries inférieures le chant lointain des ouvriers.*)

Hourra! hourra!..

CHŒUR, *au dehors.*

Faut que l'on s'égaie,
Faut se divertir!
C'est le jour de paie,
C'est jour de plaisir!

CONSTANTIN, *écoutant.* Des chants de joie dans ces lieux!..

SCENE II.

CONSTANTIN, ROSKAW, *entrant par l'escalier du milieu.*

ROSKAW. Voilà sans contredit le plus beau jour de la semaine .. le jour de paie!

CONSTANTIN, *souriant.* C'est donc celui?

ROSKAW. Oui, mon officier... vingt-cinq copeks par jour.. près de deux cents qui sont là, dans ma bourse! Les entendez-vous? Comme ils sont heureux d'être ensemble, et pourtant, comme ils ont envie de sortir... ce qui ne tardera pas, et bientôt vous ferez comme eux, je l'espère.... car vous m'êtes recommandé par Lisanka, ma fiancée... la filleule de la princesse Polowska... (*A demi-voix.*) Toutes les deux vous portent intérêt... je vous le dis... Voilà pourquoi je vous en porte aussi... au lieu de vous enfermer dans le petit cachot qui vous était destiné, à côté des autres prisonniers d'Etat... je vous laisse en liberté dans cette galerie... qui est bien encore une prison.

CONSTANTIN. N'importe!.. je t'en remercie...

ROSKAW. Par exemple... s'il nous arrivait quelque autorité, quelque officier supérieur, je serais obligé, pendant le temps de sa visite, de vous renfermer...

CONSTANTIN. C'est trop juste!

ROSKAW. Parce que, dans cette galerie... c'est moi qui réponds de tout... c'est moi qui ai toutes les clés, c'est moi qui donne l'ordre et le signal pour remonter ou descendre... les deux grands paniers... les kibitcks en osier, les deux seules voitures par lesquelles on arrive chez nous.

CONSTANTIN. Et aucun autre moyen de sortir d'ici?

ROSKAW. Aucun! six cents pieds de terre... je veux dire de sel, sur la tête... (*Prêtant l'oreille.*) Écoutez!.. écoutez!... ça ne nous empêche pas, nous autres... et même ceux qui sont plus bas... de chanter et de rire!.. C'est Sowbakin, le second contre-maître... un envieux qui voudrait monter et avoir ma place... et puis les ouvriers sous mes ordres, qui viennent tous d'être payés... il ne faut pas que leur présence vous gêne... restez, mon officier, restez!

CONSTANTIN. Je te suis obligé... j'aime autant être seul et me promener dans les galeries voisines... (*Il sort par la galerie à droite.*)

ROSKAW. Comme vous voudrez! c'est bien le moins qu'un prisonnier soit libre... (*Se retournant et apercevant Sowbakin qui monte par l'escalier et ses camarades par la gauche et par le fond.*) Eh! voilà les autres!..

SCENE III.

OUVRIERS MINEURS, *venant de la droite et du fond.* SOWBAKIN, *sortant du pilier du milieu,* ROSKAW.

CHŒUR, *se répandant vivement sur la scène.*

Hourra! hourra!
Faut que l'on s'égaie,
Faut se divertir!
C'est le jour de paie,
C'est jour de plaisir!

ROSKAW, *tirant de sa poche une bourse de cuir.*

Courte et bonne!.. c'est mon principe!
Je veux m'acheter un hamac,
Du vin!.. du genièvre, une pipe!
Un habit neuf et du tabac!..
Rien ne m'arrête et ne m'effraie,
Car je viens de toucher ma paie,
J'ai touché ma paie!

CHŒUR.

Faut que l'on s'égaie,
Faut se divertir!
C'est le jour de paie,
C'est jour de plaisir!

SOWBAKIN, *s'approchant de la table où Roskaw compte son argent, et le regardant avec envie.*

Ah! si j'avais le privilége
D'être aussi bien payé que toi,
Moi, j'achèterais pour Nadègu
Un beau manteau que je lui doi!
(*Regardant une poignée de kopeks qu'il tient.*)
Mais tout cela suffit à peine!

ROSKAW.

Veux-tu doubler tout ton avoir?
Jouons ta part contre la mienne!

SOWBAKIN.

C'est dit!

ROSKAW.

C'est dit!

TOUS DEUX, *à part, avec joie.*

J'ai bon espoir!
Rien ne m'arrête et ne m'effraie,
Car je viens de toucher ma paie!
J'ai touché ma paie.

CHŒUR.

Faut que l'on s'égaie,
Faut se divertir!
C'est le jour de paie,
C'est jour de plaisir!

(*Pendant le chœur précédent, Roskaw et Sowbakin se sont assis devant la table à gauche. Les autres ouvriers font cercle autour d'eux.*)

ROSKAW, *jouant aux dés et commençant par gagner.*

Je n'ai qu'un plaisir et qu'un vœu,
Le jeu! le jeu!

TOUS.
Le jeu! le jeu!
ROSKAW.
Aux chagrins qui fait dire adieu?
Le jeu! le jeu!
Qui fait oublier un œil bleu?
Le jeu! le jeu!
(Poussant un cri de colère sur une partie qu'il vient de perdre.)
Ah! par saint Nicolas!
SOWBAKIN, *avec joie et ramassant les copecke qui sont sur la table.*
J'ai gagné!
ROSKAW.
Ma revanche!
SOWBAKIN.
Mais déjà ta paie est à moi!
ROSKAW.
Nous jouerons celle de dimanche!
Quitte ou double!..
SOWBAKIN, *après avoir un instant hésité.*
Eh bien... oui... ma foi!
(Reprenant le motif ci-dessus.)
Rien n'égale, j'en fais l'aveu,
Le jeu! le jeu!
ROSKAW, *avec colère.*
J'ai perdu!.. maudit soit, morbleu,
Le jeu! le jeu!
Qui nous ferait renier Dieu!
Le jeu! le jeu!
Perdre toujours!...
(A Sowbakin.)
Allons... encor!.. encor!
SOWBAKIN, *se levant.*
C'en est assez!.. payons d'abord.
ROSKAW.
Jouons encor.
SOWBAKIN.
Payons d'abord!
Il me faut des écus!
ROSKAW.
Je les ai tous perdus!
SOWBAKIN.
Alors ne jouons plus!
ROSKAW.
Me refuser crédit!
SOWBAKIN.
C'est prudent, m'a-t-on dit!
ROSKAW, *avec colère et levant le poing sur Sowbakin.*
Souffrir de tels affronts!
SOWBAKIN, *le menaçant à son tour.*
Approche... et nous verrons!
ROSKAW.
Toi!
SOWBAKIN.
Moi!...
ROSKAW.
Toi!..
SOWBAKIN.
Moi!
ROSKAW, *le menaçant.*
Viens-y donc!
SOWBAKIN, *de même.*
Viens-y donc!

ENSEMBLE.

Ah! cœur poltron
Et fanfaron,
Avance donc!
Avance donc!
Tu n'oserais!
Et tu craindrais
Le châtiment
Que, sur-le-champ,
Tu recevrais
Si tu tombais
Rien qu'une fois
Sous mes cinq doigts!
(Aux ouvriers qui veulent les retenir.)
Laissez-moi tous!
Eloignez-vous!
Craignez les coups
De mon courroux!

PREMIER OUVRIER, *du côté de Roskaw.*
Oui, ne pas jouer davantage
A notre chef c'est faire outrage!
D'AUTRES OUVRIERS, *du côté de Sowbakin et le montrant.*
Il a raison!
PREMIERS OUVRIERS.
Non! il a tort!
SECONDS OUVRIERS, *s'adressant aux premiers.*
Moi j'en ferais autant d'abord!
LES PREMIERS, *s'adressant chacun à un de leurs camarades.*
Toi!
LES SECONDS, *de même.*
Moi!
LES PREMIERS.
Toi!
LES SECONDS.
Moi!
Surtout si c'était avec toi!
ROSKAW, *et les premiers ouvriers.*
Nous punirons
De tels affronts!
SOWBAKIN *et les seconds.*
Approchez donc et nous verrons.
ENSEMBLE, *se menaçant tous mutuellement.*
Ah! le poltron!
Le fanfaron!
Avance donc!
Avance donc!
Tu n'oserais
Et tu craindrais
Le châtiment
Que, sur-le-champ,
Tu recevrais
Si tu tombais
Rien qu'une fois
Sous mes cinq doigts!
(Tous courant chercher des pelles et des pioches et revenant.)
Qu'ils craignent tous
Notre courroux!
Oui, sous nos coups
Qu'ils tombent tous!
(Ils vont s'élancer les uns sur les autres, lorsqu'au fond du théâtre apparaissent Lisanka et les femmes d'ouvriers qui séparent leurs maris et les désarment.)

SCENE IV.

LES OUVRIERS, LES FEMMES D'OUVRIERS, LISANKA, ROSKAW.

LISANKA, *à Roskaw, qui baisse la tête.* Vous disputer ainsi... y pensez-vous?
ROSKAW, *à part.* Perdre toujours!.. c'est trop fort!.. il faut qu'il m'ait triché!.. et jusqu'à ce que j'aie aussi un moyen pour gagner à coup sûr...
LISANKA, *sévèrement.* Taisez-vous; car voici la princesse Polowska, ma marraine, qui descend pour visiter la mine!
ROSKAW, *à part.* Ah! par saint André, mon patron!..

c'est celle-là qui, si elle le voulait... (*Haut et vivement.*) La princesse vient ici... toute seule?..

LISANKA. Eh non! avec ce baoquier allemand qui est curieux comme une femme et qui veut tout voir, et puis avec le colonel prince Zizianow qui a voulu absolument accompagner ma marraine, sous prétexte qu'il a lui-même des prisonniers... d'Etat à visiter...

ROSKAW, *à Lisanka.* Des prisonniers... et le mien, qui, d'après votre recommandation, se promène en liberté... je vais le prier de rentrer dans sa cellule... (*Montrant la galerie à droite.*)

LISANKA, *vivement.* Qui est de ce côté...

ROSKAW. Au fond de cette galerie... la dernière cellule.

LISANKA, *à part.* C'est bon à savoir...

(*Roskaw disparaît par la galerie à droite, et Lisanka fait quelques pas derrière lui en le suivant des yeux.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, LA PRINCESSE *à qui* ZIZIANOW *donne la main, entrant par une des galeries du fond à droite.*

LISANKA ET LES FEMMES ET FILLES DES OUVRIERS.

CHŒUR, *à demi-voix.*

La voilà! la voilà! c'est elle,
Notre maîtresse aimable et belle!
(*Aux ouvriers, à demi-voix.*)
Plus de débats, plus de courroux!
Pour l'accueillir unissons-nous!

LISANKA, *à la tête des jeunes filles et s'adressant à la princesse.*

PREMIER COUPLET.

Ces tristes retraites
N'offrent violettes
Ni bouquet vermeil!
Il y fait trop sombre!
Rien ne vient à l'ombre
Et loin du soleil!
Et votre aspect pourtant nous fait sentir
Que le bonheur parfois y peut venir!

TOUTES.

Oui, le bonheur par vous y peut venir!

LA PRINCESSE.

DEUXIÈME COUPLET.

Rien ne vient à l'ombre!
Pourtant ce lieu sombre,
Aspect sans pareil,
(*Regardant les jeunes filles.*)
M'offre, fleur jolie,
Fraîcheur qu'on envie,
Rose au teint vermeil.
Et si la rose y vient... pour la cueillir,
L'amour, je pense, y doit aussi venir,
Oui, les maris y vont bientôt venir!

(*Elle donne à Lisanka de l'or que celle-ci distribue aux jeunes filles.*)

LES JEUNES FILLES, *montrant les jeunes gens qui s'approchent d'elles et faisant la révérence à la princesse.*

Oui, grâce à vous, les maris vont venir

LISANKA, *s'approchant de la princesse, lui dit à voix basse en lui faisant la révérence.*

Le prisonnier est là!..
(*Montrant la droite.*)
Dans cette galerie!
La première cellule!

LA PRINCESSE, *vivement et à voix basse.*

Ah! je te remercie!
Dès que je serai seule, envoie ici Roskaw.

LISANKA, *de même.*

Oui, marraine, aussitôt!

(*Zizianow, qui avait remonté le théâtre pour donner des ordres aux mineurs, se trouve en redescendant derrière la princesse et Lisanka, et entend leurs derniers mots.*)

ZIZIANOW, *à part.*

« Dès que je serai seule... envoie ici Roskaw... »
Pourquoi?.. je le saurai!

CHŒUR GÉNÉRAL.

La voilà! la voilà! c'est elle
Qui, généreuse autant que belle,
Daigne descendre parmi nous
Afin de nous marier tous!

(*Lisanka, les jeunes filles et les ouvriers sortent par les galeries de gauche ou du fond.*)

SCENE VI.

ZIZIANOW, LA PRINCESSE.

ZIZIANOW. Je vous fais compliment, princesse, vous avez été brave! plus brave que nous. D'abord, le pauvre banquier, ainsi que son domestique allemand, quand il s'est vu suspendu au-dessus de l'abîme, tremblait de tous ses membres... (*Riant.*) dans l'esquif qui portait Crésus et sa fortune! Moi-même... je trouvais le temps de la descente un peu long... et vous calme et tranquille...

LA PRINCESSE. Je regardais! c'est très-curieux!

ZIZIANOW. De nouvelles merveilles vous attendent... nous allons vous montrer des rues, des habitations, une église taillées dans la mine... et tout cela, à la lueur des torches, semble autant de murailles de diamants... venez!... je suis à vos ordres...

LA PRINCESSE. Permettez! Je vous ai entendu dire que vous deviez faire l'inspection des prisonniers d'Etat renfermés dans ces mines... et le devoir avant tout...

ZIZIANOW. Quand deux heures sonneront à l'horloge de la mine! Nous pouvons donc, en attendant commencer cette excursion... où, dans son impatience du retour, Klaremberg nous a déjà devancés.

LA PRINCESSE. Un instant! Avant d'entreprendre un voyage aussi long, j'ai besoin de reprendre haleine... je ne marche pas avec la même facilité que vous... et je vous demandarai la permission de nous reposer un peu...(*Zizianow s'empresse de lui approcher un fauteuil en bois.*)

LA PRINCESSE, *après s'être assise.* Qu'est-ce que j'ai donc appris sur notre jeune sergent... Constantin Nélidoff... on m'a parlé de dispute, de vivacité de jeune homme... d'épée tirée...

ZIZIANOW. Contre moi... rien que cela!

LA PRINCESSE, *regardant Zizianow avec compassion.* Pauvre colonel!

ZIZIANOW. Il y va tout simplement pour lui de la peine de mort ou de la Sibérie!

LA PRINCESSE, *riant.* Allons donc!

ZIZIANOW. L'empereur lui-même prononcera d'après le rapport que je dois lui adresser...

LA PRINCESSE. Rapport que vous n'enverrez pas...

ZIZIANOW. Moi!..

LA PRINCESSE. J'en suis persuadée!

ZIZIANOW. Et pourquoi, s'il vous plaît?

LA PRINCESSE. Parce que vous êtes un homme d'honneur, d'esprit et de savoir-vivre... (*Vivement.*) vous ne pouvez pas nier cela!.. Or, comme vous êtes juge et partie en cette affaire, votre honneur vous ordonne de vous abstenir! Votre esprit vous dira que c'est le beau rôle... et votre savoir-vivre vous fera comprendre qu'on ne refuse jamais à une femme... surtout quand elle parle de pardon et de clémence!

ZIZIANOW. Mais vous, Madame, vous qui parlez de clémence.. vous devriez d'abord prêcher d'exemple... et alors on s'efforcerait d'imiter un si beau modèle!

LA PRINCESSE. Et quelles sont, s'il vous plaît, les offenses que je n'ai pas pardonnées?

ZIZIANOW. Mais... les miennes...

LA PRINCESSE. Les vôtres, colonel?

ZIZIANOW. Oui, dans une injuste prévention, dans un fatal aveuglement, je vous ai méconnue... outragée.

LA PRINCESSE, *gaiement*. Non pas! vous m'avez refusée, voilà tout!

ZIZIANOW. Je ne vous connaissais pas alors, je ne vous avais pas vue... j'ignorais cette grâce, ce charme qui attire et subjugue... je ne m'en cache pas, moi, j'avoue mes torts, et vous, loin de les oublier, vous vous montrez pour moi sans indulgence et sans pitié!..

LA PRINCESSE. Vous vous trompez!.. On m'avait dit de vous un mal énorme!

ZIZIANOW, *avec colère*. Est-il possible!

LA PRINCESSE. Rassurez-vous!.. (*Gaiement.*) Je ne crois jamais que la moitié de ce qu'on me dit... et même, en ce moment, je me sens disposée... à vous faire bon marché de l'autre moitié...

ZIZIANOW. Prouvez-le-moi donc, en me permettant de faire valoir et revivre les droits que le czar notre maître m'avait donnés sur vous!..

LA PRINCESSE. J'ai juré de ne jamais me marier... et j'ai l'habitude de tenir mes serments.

ZIZIANOW. Mais si vous y manquiez?

LA PRINCESSE. Si je faisais une pareille folie... il n'y a pas de doute, colonel, que vous n'eussiez des chances! (*D'un air gracieux.*) Les intentions de l'empereur... et plus encore votre mérite personnel... votre générosité... (*Avec un sourire.*) Revenons à Constantin Nelidoff... Vous n'enverrez pas le rapport?

ZIZIANOW. Il est déjà écrit!

LA PRINCESSE. Tant mieux, vous aurez le mérite de le déchirer! et pour faire taire tous les bruits qui pourraient s'élever à ce sujet, vous demanderez pour lui de l'avancement.

ZIZIANOW, *riant*. Je vous admire, princesse, vous avez toujours en réserve des moyens...

LA PRINCESSE, *riant*. Victorieux.

ZIZIANOW. Par malheur... celui-ci ne saurait l'être! Nélidoff ne peut obtenir aucun avancement dans l'armée, ni s'élever jamais au-dessus du grade inférieur qu'il occupe.

LA PRINCESSE. Et pourquoi?

ZIZIANOW. Le comte Nelidoff, son père, ministre sous le dernier règne, a été privé de la noblesse dans sa personne et dans celle de ses descendants... pour crime de malversations dans les deniers de l'État...

LA PRINCESSE, *vivement*. Eh oui vraiment! trois millions de roubles qu'il avait payés et dont il n'a pu produire le reçu... A telles enseignes qu'à cette époque tout le monde plaignait le pauvre comte, disant qu'une main ennemie avait soustrait cette pièce qui seule pouvait rendre l'honneur à lui et à ses enfants... On accusait même de cet acte de vengeance ou de jalousie le premier ministre comte de Biren, votre oncle...

ZIZIANOW. Je le sais!

LA PRINCESSE. Et dans les papiers de cet oncle dont vous étiez héritier, vous n'avez rien trouvé qui pût justifier le pauvre Nelidoff?

ZIZIANOW. Il aurait fallu pour cela se livrer à des recherches auxquelles je n'ai pas même songé... mais dont on pourrait, si vous y tenez beaucoup, s'occuper encore...

LA PRINCESSE. En vérité!

ZIZIANOW. A une condition cependant... qui dépendrait de vous...

LA PRINCESSE, *vivement*. Ah! ce mot seul me prouve que vous avez déjà fait ces recherches...

ZIZIANOW, *riant*. Moi!

LA PRINCESSE. Que vous avez trouvé ce papier!

ZIZIANOW, *riant*. Allons donc!..

LA PRINCESSE. Et qu'il est en vos mains!

ZIZIANOW, *lentement, et la regardant d'un air moqueur*. Eh bien, princesse, supposons... (*Vivement.*) ce qui n'est pas... qu'un hasard m'ait livré une pièce de cette importance : trouveriez-vous, je m'en rapporte à votre adresse et à votre esprit, à vous qui en avez plus que personne au monde, trouveriez-vous qu'il fût d'une bonne et sage politique de se dessaisir d'un titre qui doit réhabiliter, enrichir et rendre à jamais heureux... un rival!

LA PRINCESSE. Un rival... lui! Constantin!

ZIZIANOW. Tenez, princesse, comme nous le disons quelquefois, nous autres joueurs, jouons cartes sur table. Ce jeune homme-là vous aime, vous adore... à en perdre la raison...

LA PRINCESSE, *avec émotion*. Allons donc!

ZIZIANOW. J'ai peut-être tort de vous le dire! mais il me l'a avoué, à moi, et devant tous mes amis, avec une chaleur, un emportement... et je dirai même d'une manière si inconvenante, que j'ai dû lui en demander raison... c'est pour cela que nous avons failli nous battre... parce que moi, Madame, moi qui vous aime et vous aimerai toujours...

LA PRINCESSE, *le regardant d'un air railleur*. Tenez, colonel, comme vous le disiez très-bien tout à l'heure, jouons cartes sur table... vous ne vous inquiétez de moi, nullement, de mon immense fortune, un peu; mais beaucoup d'un grand et important secret dont vous me croyez maîtresse, et qui vous donnerait les moyens d'être toujours riche!

ZIZIANOW. Ah! c'est Kiaremberg qui m'a trahi et vous a raconté notre conversation d'hier!

LA PRINCESSE. Eh bien, comme vous le disiez vous-même, supposons... (*Vivement.*) ce qui n'est pas... que, dernière héritière des Pelowski... j'aie reçu de ma mère la confidence d'un tel secret, trouveriez-vous, je m'en rapporte à votre sagacité, à vous qui en avez autant que personne au monde, trouveriez-vous qu'il fût d'une bonne et sage politique de livrer un trésor si précieux à une amitié trop récente pour ne pas inspirer des doutes, à un amour trop prompt pour ne pas être suspect, et qui, du reste, n'offre aucune garantie...

ZIZIANOW. Lesquelles vous faut-il donc?

LA PRINCESSE. Le redire serait faire injure à votre intelligence.

ZIZIANOW. N'importe! parlez, de grâce!

LA PRINCESSE. Eh bien! colonel, si j'étais vous... je déchirerais d'abord ce rapport à l'empereur, je rendrais sur-le-champ Constantin Nélidoff à la liberté...

ZIZIANOW, *à part*. O ciel!

LA PRINCESSE. Je lui remettrais surtout ce titre, cette pièce justificative qui rend l'honneur à son père et à lui...

ZIZIANOW. Vous oubliez que ce titre... je ne l'ai pas!

LA PRINCESSE. Vous oubliez que, tout à l'heure, vous êtes convenu du contraire; et, du reste, si vous ne l'avez pas, c'est à vous de vous le procurer : cela ne me regarde pas, c'est votre affaire...

ZIZIANOW, *avec émotion*. Et alors?..

LA PRINCESSE, *avec coquetterie*. Alors, colonel, nous verrons!

ZIZIANOW, *la regardant attentivement et avec défiance*. Princesse!.. vous voulez me tromper!

LA PRINCESSE, *riant*. La supposition est gracieuse... Et pourquoi, s'il vous plaît, n'aurais-je pas de vous la même pensée?

ZIZIANOW. Moi!.. votre ami!..

LA PRINCESSE. J'ai entendu dire qu'il n'y avait pas d'amis au jeu, et comme nous jouons là une partie très-importante, très-difficile, très-serrée... (*On entend sonner deux heures.*) que nous n'aurons pas le temps d'achever, car l'horloge vous avertit que voici l'heure de la visite des prisonniers...

ZIZIANOW, *avec impatience*. Au diable les affaires d'État!

LA PRINCESSE. Non pas! les affaires d'abord, les plaisirs après! nous reprendrons plus tard notre conversation... Que je ne vous retienne pas, de grâce!

ZIZIANOW, *à part*. C'est juste!.. j'oubliais Roskaw, qu'elle attend. (*Haut.*) Je vous laisse, Madame, je vous laisse... (*Il sort par l'escalier taillé dans le pilier du milieu.*)

SCENE VII.

LA PRINCESSE, *seule.*

RÉCITATIF.

Constantin, je l'ai dit, sortira de ces lieux!
Ce qu'une femme veut, Dieu le veut!...
(*Se levant.*)
Et je veux!..
(*Regardant vers la droite.*)
Et puissent les échos de la voûte sonore
Porter dons le cachot, qui le relient encore,
Mes chants consolateurs, mon espoir et mes vœux!

ROMANCE, *avec accompagnement de cor anglais figurant l'écho.*

PREMIER COUPLET.

Dans ces demeures souterraines,
Sombre prison,
Vous qui gémissez dans les chaînes
Et l'abandon!
Qu'en votre cœur, ma voix éveille
Rêves plus doux!
Sur vous encor l'amitié veille...
M'entendez-vous?

DEUXIÈME COUPLET.

Ici-bas, chacun vous délaisse,
Et moi, j'accours!
Oui, pour rendre à votre jeunesse
Tous ses beaux jours!
Je veux briser votre esclavage
Et vos verrous!
L'amitié double le courage,
M'entendez-vous?

(*Ce dernier vers est répété plusieurs fois en sons prolongés par les différents échos de la galerie.*)

CONSTANTIN, *en dehors, répétant le motif de sa romance de la première scène du deuxième acte.*

Cachez bien tous mes secrets.
Ne dites pas que je l'aime;
Oui, je t'aime! je t'aime!
Et comme on n'aime jamais!

LA PRINCESSE, *reconnaissant la voix de Constantin.*

C'est lui! c'est lui! sa voix touchante
Jusqu'à mon cœur a retenti;
Il sait que dans ces lieux je suis présente,
Qu'ici je veille auprès de lui!

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.

Dans ces demeures souterraines,
Sombre prison,
Vous qui gémissez dans les chaînes
Et l'abandon!

CONSTANTIN, *en dehors.*

Cachez bien tous mes secrets,
Ne dites pas que je l'aime!
Oui, je t'aime! je t'aime!
Et comme on n'aime jamais!

SCENE VIII.

LA PRINCESSE, KLAREMBERG, *amené par* LISANKA *et suivi de* ROSKAW.

LISANKA, *à Klaremberg, montrant la princesse.* Tenez, Monsieur, la voici!

LA PRINCESSE, *allant à lui.* Monsieur Klaremberg!.. comme vous êtes pâle!

KLAREMBERG. La course... l'émotion... c'est fort joli!.. Ces murailles de sel... ont d'abord un air de diamants... un faux air... qui m'a séduit. J'ai voulu voir, j'ai vu! je m'en vas!

LA PRINCESSE. Sans moi...

KLAREMBERG. J'étouffe ici, dans ces galeries! vu surtout les courants d'air...

LA PRINCESSE, *riant.* Allons donc!

KLAREMBERG. Qui tout à l'heure... par les effets du gaz... qui s'enflamme... je ne vous dirai pas au juste... ont occasionné une explosion!.. Un pauvre ouvrier qui, devant moi, est tombé sans connaissance.

LISANKA, *naïvement.* Cela arrive souvent! très-souvent!

KLAREMBERG, *vivement.* Je suis très-pressé de continuer mon voyage! les affaires de banque ne souffrent pas de retard... J'ai réclamé pour mon domestique Péters et pour moi le droit de remonter là-haut, immédiatement; car notes bien que pour respirer il faut un permis, un laissez-passer... que le prince m'a accordé, en riant comme un fou!.

LA PRINCESSE. Et en renouvelant ses plaisanteries...

KLAREMBERG. Sur la poltronnerie des écus! on devrait dire : leur courage... Car enfin, je vous demande un peu si quelqu'un qui a trois ou quatre millions ne risque pas plus que celui qui n'a rien. C'est absurde. Aussi je pars... Mais j'ai voulu vous prévenir qu'avant de descendre dans ces souterrains, le prince avait expédié, devant moi, son rapport à l'empereur, sur l'affaire de Constantin Nélidoff...

LA PRINCESSE, *à part.* Ah! le traître!

LISANKA. Alors ce pauvre jeune homme est perdu!

ROSKAW. Fusillé!

LISANKA ET KLAREMBERG, *avec effroi.* Fusillé!..

LA PRINCESSE. Pas encore!.. (*A Klaremberg.*) si vous me venez en aide.

KLAREMBERG. Moi!.. et comment!

LA PRINCESSE. Lisanka me racontait hier que vous n'avies pas perdu le souvenir d'une aventure qui vous était arrivée... un soir... à la cour d'Élisabeth...

ROSKAW, *vivement, à Klaremberg.* Oui... oui... quand la princesse Polowska vous donna trois cartes gagnantes...

LISANKA, *de même.* Qui empêchèrent votre ruine!

KLAREMBERG, *à la princesse.* Je sais ce que je dois à la princesse votre mère, et quoique tous les jours on calomnie les écus, il y en a, croyez-moi, qui ne sont pas ingrats... et les miens sont à votre service! disposez de mes capitaux!

LA PRINCESSE. Je vous remercie!

KLAREMBERG, *avec chaleur.* Sans intérêts, bien entendu! sans intérêts! de l'or, des traites, des lettres de change sur Vienne, sur Londres, sur Amsterdam... le meilleur papier.

LA PRINCESSE. Je n'en veux qu'un! le laissez-passer que le prince Zizianow vient de signer pour vous et pour votre domestique Péters...

KLAREMBERG. Que voulez-vous dire?

LA PRINCESSE. Que celui-ci nous restera quelques heures encore, je me charge de lui, et vous emmènerez à sa place, couvert du chapeau et du manteau à votre livrée, Constantin Nélidoff...

KLAREMBERG. Impossible! il est, dit-on, renfermé ici dans un cachot.

LA PRINCESSE, *vivement.* Dont Roskaw a la clé!

LISANKA. Et je suis sûre de Roskaw...

LA PRINCESSE, *gaiement.* Ma filleule en répond!

ROSKAW. Un instant!..

LA PRINCESSE. Il est à nous!

ROSKAW. A une condition...

LA PRINCESSE, *regardant Lisanka.* Que je devine!

ROSKAW, *avec embarras.* Peut-être!

LA PRINCESSE, *vivement, à Roskaw.* N'importe, j'y consens d'avance! la clé?..

ROSKAW, *la lui donnant.* La voici!

LA PRINCESSE, *à Roskaw.* Combien faut-il de temps pour remonter?

ROSKAW. Plus de vingt minutes... et tant qu'on n'est pas arrivé à la sortie extérieure, on peut toujours donner le signal pour faire redescendre...

LA PRINCESSE, *à Lisanka.* Tiens, Lisanka, délivre Constantin. . et vous, Klaremberg, veillez sur lui... Que par vos soins il sorte de la Russie... ne le quittez pas avant qu'il ait franchi la frontière... et, si vous le pouvez, trou-

vez-vous dans dix jours aux eaux de Calrsbad... je m'y rendrai de mon côté...

KLAREMBERG. Pourquoi?

LA PRINCESSE. Je vous le dirai... mais partez au plus vite... (*Tendant la main à Klaremberg.*) Merci, Klaremberg.

KLAREMBERG. Je vous devais tant, à vous ou aux vôtres, qui ont protégé en moi un malheureux...

LA PRINCESSE. Vous venez d'en sauver un autre... nous sommes quittes à présent! (*Klaremberg et Lisanka sortent par la droite.*)

SCENE IX.

ROSKAW, LA PRINCESSE.

ROSKAW, *à part.* A nous deux maintenant!

DUO.

ROSKAW, *à part, et pendant que la princesse regarde à droite Klaremberg et Lisanka qui s'éloignent, avalant quelques gorgées d'une gourde d'eau-de-vie.*

Allons donc, lâche, et que cette liqueur,
Pour un instant, te donne au moins du cœur!

(*S'approchant de la princesse et s'animant peu à peu.*)

Je veux vous dire et vous apprendre...
Que ces lieux sont muets et sourds!

(*La princesse, sans faire attention à ce qu'il dit, regarde toujours avec inquiétude du côté du cachot de Constantin.*)

ROSKAW, *avec égarement.*

Que le prisonnier part et ne peut vous entendre,
Ni venir à votre secours!

LA PRINCESSE, *à part, avec étonnement.*

Que dit-il là?

ROSKAW, *buvant encore une gorgée d'eau-de-vie, et avec plus d'emportement.*

Je dis qu'en d'antres galeries
Ils sont tous éloignés... et nous sommes tous deux
Seuls... tout à fait seuls... en ces lieux...

(*Avec explosion.*)

Et dussé-je, après tout, me damner...

LA PRINCESSE, *se retournant avec dignité.*

Tu t'oublies!

ROSKAW, *vivement, à demi-voix et avec emportement.*

Vous avez des secrets... qu'on veus a confiés...
Trois cartes .. un anneau! je sais tout!.. vous voyez!
Il me faut cet anneau, ces trois cartes gagnantes...
Je les veux à tout pris, sinon...

LA PRINCESSE, *effrayée.*

Tu m'épouvantes!
Et tu n'es pas, Roskaw, dans ton bon sens!

ROSKAW, *portant la main à son cœur et à son front.*

C'est vrai! partout la flamme et des brasiers ardents!

ENSEMBLE.

ROSKAW, *avec emportement.*

Dans la fureur qui me possède,
A l'enfer même j'ai recours!
Que Belzébuth me vienne en aide!
Cédez!.. ou tremblez pour vos jours!

(*Avec prière.*)

Pour vous-même, je vous supplie,
Craignez son pouvoir infernal!
Pour vous soustraire à ma furie,
Livrez-moi ce secret fatal!

LA PRINCESSE, *regardant avec frayeur autour d'elle.*

A l'horreur... à l'effroi je cède;
Seule... en ces lieux... et sans secours!
Qui pourrait me venir en aide?
A quels moyens avoir recours?

(*S'adressant à Roskaw, d'un air suppliant.*)

Insensé! quelle frénésie
Te pousse à ce destin fatal?
Reviens à toi, je t'en supplie!
Abjure un délire infernal?

(*Avec frayeur et cherchant à l'apaiser.*)

Ecoute-moi. . Crois-moi, ce secret, sur mon âme,
N'existe pas!

ROSKAW, *avec colère.*

Vous voulez me tromper?

LA PRINCESSE.

Moi!

ROSKAW.

Mais le prisonnier, songes-y bien, Madame,
N'a pas encor pu s'échapper!

LA PRINCESSE.

O ciel!

ROSKAW.

Rien qu'un seul cri peut le rendre au supplice!

LA PRINCESSE.

Tais-toi! j'oublirai tout!

ROSKAW.

Non! vous n'oublirez rien!
Et d'avance, je sais quel sort sera le mien!
Le knout jusqu'à la mort!.. et ce sera justice!
Mais puisque de mes jours j'ai fait le sacrifice,
Je ne risque plus rien.

(*Avec fureur.*)

Ce secret!.. ce secret...
Je le veux... ou de vous... et de lui c'en est fait!

ENSEMBLE.

ROSKAW, *hors de lui.*

Dans la fureur qui me possède,
A l'enfer même j'ai recours!
Que Belzébuth me vienne en aide!
Cédez!.. ou tremblez pour vos jours!

(*Avec supplication.*)

Pour vous-même, je vous supplie,
Craignez son pouvoir infernal!
Pour vous soustraire à ma furie,
Livrez-moi ce secret fatal!

LA PRINCESSE, *à part, avec terreur.*

A l'horreur, à l'effroi, je cède...
Seule... en ces lieux... et sans secours,
Qui pourrait me venir en aide?
A quel moyen avoir recours?

(*Haut, et se retournant vers Roskaw.*)

Insensé! quelle frénésie
T'entraîne à ce destin fatal?
Reviens à toi, je t'en supplie!
Abjure un délire infernal!

(*A la fin de cet ensemble, Zizianow paraît à l'une des fenêtres ogives du pilier qui est au milieu du théâtre. Il aperçoit la princesse et Roskaw, avance la tête et écoute.*)

LA PRINCESSE, *avec émotion.*

Tu le veux!.. ce secret qu'ici... tu me demandes...

ROSKAW, *vivement.*

Vous en convenez donc, existe!..

LA PRINCESSE.

Oui! mais je crois
Qu'il doit peu te servir!

ROSKAW.

Je connais nos légendes!
En sa vie, on ne peut s'en servir qu'une fois!
Je la choisirai bonne, alors, et peu m'importe...

LA PRINCESSE, *montrant la bague qu'elle a au doigt.*

Et quant à cet anneau. . l'imprudent qui le porte,
Songes-y bien, est maudit!

ROSKAW.

Peu m'importe!

LA PRINCESSE, *regardant toujours du côté à droite.*

Ecoute donc!

(*Roskaw s'approche d'elle, Zizianow avance la tête et redouble d'attention.*)

Celui qui porte ce rubis
Est sûr, en retournant son chaton magnétique,

De gagner, s'il choisit les cartes que je dis :
Le *trois*, le *dix* et la *dame de pique!*

ROSKAW, *répétant.*

Le *trois*, le *dix* et la *dame de pique!*
Je ne l'oublirai pas!
(A la princesse.)
Par ces trois cartes-là,
Trois fois, quelle que soit la somme, on gagnera!

LA PRINCESSE.

Oui!

ROSKAW.

Bien! le trois!

ZIZIANOW, *caché, à part, répétant.*

Le trois!

ROSKAW, *de même, répétant.*

Le dix!

ZIZIANOW, *de même.*

Le dix!

ROSKAW.

Et la dame de pique!
(Se retournant vers la princesse.)
Et l'anneau maintenant?

LA PRINCESSE, *tirant une bague de son doigt.*

Le voilà!

ROSKAW, *avec transport, le prenant.*

Le voilà!

ENSEMBLE.

ROSKAW.

Bonheur auquel j'aspire,
Objet de mon délire,
Fût-ce au prix du martyre,
Je vais te posséder!
Et bravant l'anathème,
Du sort maître suprême,
A la fortune même
Je pourrai commander!

LA PRINCESSE, *à part, et gaîment.*

Etrange et vain délire!
Il a fallu lui dire
Le secret qu'il désire
Et qu'il veut posséder!
(Regardant Roskaw.)
Oui, bravant l'anathème,
Du sort maître suprême,
A la fortune même
Il pourra commander!

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, ZIZIANOW, *paraissant, puis* LES CHŒURS, *hommes, femmes et enfants sortant des différentes galeries et portant des flambeaux.*

ROSKAW, *apercevant Zizianow et s'éloignant de la princesse.*

C'est Monseigneur!..

ZIZIANOW, *à part, et s'avançant au bord du théâtre en regardant la princesse.*

Ah! malgré vous, traîtresse,
Sans qu'il m'en coûte rien, j'ai donc votre secret...
(Regardant Roskaw.)
Ou je l'aurai bientôt tout entier!
(Haut, et s'adressant à la princesse.)
Tout est prêt!
Et, pour notre voyage, on nous attend, princesse!

LE CHŒUR, *qui est entré pendant ces derniers vers, et qui porte des flambeaux.*

Que la nuit éternelle
Qui règne en ce séjour,
Un moment étincelle
De tout l'éclat du jour!
Flambeaux, chassez les ombres!
Et que vos feux brillants
Sur nos murailles sombres
Sèment les diamants!

ROSKAW, *à part, au coin du théâtre à gauche, et regardant son anneau.*

Cette fois donc enfin,
Fortune!.. je te tiens enchaînée en ma main!

ZIZIANOW, *qui, pendant ce temps, a parlé bas à Sowbakin en lui montrant Roskaw.*

Tu m'as compris?..

SOWBAKIN, *de même.*

Pas trop! n'importe, point de grâce!
Car je le hais!

ZIZIANOW, *de même.*

Pourquoi?

SOWBAKIN, *de même.*

N'a-t-il pas une place
Au-dessus de la mienne?

ZIZIANOW, *de même.*

Eh bien! elle est à toi!

SOWBAKIN, *avec joie.*

Sa place!

ZIZIANOW.

Eh oui!..

SOWBAKIN.

C'est juste! alors comptez sur moi!..
(On entend dans le lointain un son de cor.)

ZIZIANOW, *en souriant, à la princesse.*

Entendez-vous?.. enfin notre banquier respire!

LA PRINCESSE, *à part.*

Moi de même!

ZIZIANOW, *de même.*

Il a vu le jour!

LISANKA, *entrant et se glissant près de la princesse.*

Plus de frayeur!
Il est sauvé!.. sauvé!..

LA PRINCESSE.

Quel bonheur!

LISANKA.

Quel bonheur!

ZIZIANOW, *regardant la princesse d'un air de raillerie.*

Quel bonheur!

ROSKAW, *regardant sa bague.*

Quel bonheur!

SOWBAKIN, *regardant Roskaw.*

Quel bonheur!

ENSEMBLE.

ROSKAW.

Trésor auquel j'aspire!
Objet de mon délire,
Secret que je désire,
Je vais vous posséder!
Et, bravant l'anathème,
Du sort maître suprême,
A la fortune même
Je pourrai commander!

LA PRINCESSE.

Étrange et vain délire
Que je n'ose maudire!
Au but auquel j'aspire
Vous m'avez su guider!
(Regardant Roskaw.)
Oui, bravant l'anathème,
Du sort maître suprême,
A la fortune même
Il pourra commander!

ZIZIANOW.

Trésor auquel j'aspire!
Objet de mon délire,
Secret que je désire,
Je vais vous posséder!
Et, dans le jeu que j'aime,
Du sort maître suprême,
A la fortune même
Je pourrai commander!

LISANKA, *regardant la princesse.*
Au malheur qui soupire,
Sa bonté vient sourire!
Et son pouvoir n'aspire
Qu'aux moyens de l'aider!
O marraine que j'aime,
Qu'un jour, l'amour lui-même
Vers le bonheur suprême
Puisse aussi la guider!

SOWBAKIN, *regardant Roskaw.*
Bonheur que je désire,
Objet de mon délire,
Cette place où j'aspire,
Je vais la posséder!
Ah! quelle joie extrême!
A mon tour, ici même,
Comme un maître suprême
Je pourrai commander!

CHŒUR.
Que la nuit éternelle
Qui règne en ce séjour,
Un moment étincelle
De tout l'éclat du jour!
Flambeaux! chassez les ombres!
Et que vos feux brillants
Sur nos murailles sombres
Sèment les diamants!

(*Toutes les galeries sont illuminées. Zizianow, qui a offert sa main à la princesse, s'avance vers la galerie du fond. Roskaw, sur le devant du théâtre, et plongé dans ses rêveries, a l'air de s'éveiller au moment où Lisanka, étonnée, lui frappe sur l'épaule, tandis que Sowbokin, à droite du théâtre, regarde Roskaw d'un air menaçant et semble méditer contre lui quelques projets. La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME.

Les eaux de Carlsbad. Un pavillon au milieu du jardin des bains. Au fond, la fontaine d'où s'échappe la source.

SCÈNE PREMIÈRE.

KLAREMBERG, *seul, assis près d'une table, à gauche, et parcourant le livre des voyageurs.* Quelle affluence aux eaux de Carlsbad... ce sont des eaux si salutaires pour ceux qui se portent bien... (et quand je parcours le livre des voyageurs... (*Lisant*) Le marquis, le comte... l'archiduc vice-roi de Bohême... Je le savais... car j'ai de lui aujourd'hui une audience, toujours pour mon emprunt... (*Continuant.*) Des grandes dames, des grands seigneurs... des petits princes allemands venant ici incognito, et bien plus inconnus encore s'ils voyageaient sous leur véritable nom... ah! ah! le colonel prince Zisianow... notre ami, arrivé depuis hier, et pourquoi?.. parbleu! Carlsbad est le salon de jeu de toute l'Europe... et les monceaux d'or entassés sur son tapis vert doivent tenter un joueur tel que lui. . Mais, parmi tous ces noms, je ne vois pas celui de la princesse Polowska... Elle m'a pourtant prié de l'attendre ici aujourd'hui!

SCÈNE II.

KLAREMBERG, LISANKA, *entrant par le fond, suivis de deux domestiques portant des paquets.*

LISANKA, *leur désignant la gauche.*) Là, dans le petit pavillon! (*Les deux domestiques sortent.*)

KLAREMBERG, *apercevant Lisanka.* Lisanka!

LISANKA. Monsieur de Klaremberg!

KLAREMBERG. Ta maîtresse est ici?

LISANKA. Pas encore, Monsieur... je l'ai laissée hier à Pilsen, où elle s'est arrêtée pour une importante affaire que je ne connais pas... m'ordonnant de partir, avec sa voiture et ses gens, pour faire préparer son logement à Carlsbad, où elle doit arriver ce matin... attendu qu'elle y a donné rendez-vous à quelqu'un!

KLAREMBERG. A moi, ma chère enfant!

LISANKA. Oui, Monsieur... (*A part.*) et à une autre personne encore!

KLAREMBERG. Une femme exacte, une femme rare... fidèle à sa parole... et je ne peux rien faire de mieux que de déjeuner en l'attendant... (*A Lisanka.*) Lisanka, si ta maîtresse arrive, dis-lui que je suis à ses ordres! (*Il sort par le premier plan à droite.*)

SCÈNE III.

LISANKA, ROSKAW, *entrant par le fond.*

ROSKAW, *apercevant Lisanka et courant après elle.* Lisanka!

LISANKA. Roskaw!

ROSKAW. Oui, moi!

LISANKA. Toi, aux eaux de Carlsbad! toi que je croyais perdu à jamais! Pourquoi disparaître du château et des mines de Polowsk... pourquoi nous quitter?

ROSKAW. Bien malgré moi... Ah! la princesse avait raison en disant que son secret et son anneau portaient malheur à qui les possédait!

LISANKA, *haussant les épaules.* Qu'est-ce que tout cela signifie?

ROSKAW. Que pendant un instant, j'ai eu dans ma main tous les trésors du monde... ces trois cartes gagnantes et cette bague dont il suffit de retourner le chaton...

LISANKA. Tu as perdu la tête!

ROSKAW. Maintenant, oui! mais alors, j'avais toute ma raison, j'en suis sûr! Le soir était venu, je sortais de la mine, me demandant en moi-même combien je mettrais d'argent sur chaque carte... ce que je ferais des richesses que j'allais gagner... et surtout où je les cacherais .. lorsqu'en traversant le bois de sapins, on s'élance sur moi, et avant que j'aie pu me défendre, on m'avait renversé à terre, un bâillon dans la bouche, un bandeau sur les yeux.

LISANKA. Pauvre Roskaw!

ROSKAW. Ça n'est rien.

LISANKA. Maltraité... blessé peut-être!

ROSKAW. Ça ne serait rien, ils m'avaient pris mon anneau.

LISANKA, *avec chagrin.* Notre anneau de fiançailles...

ROSKAW, *avec impatience.* Ce ne serait...

LISANKA, *vivement et avec reproche.* Comment, Monsieur?

ROSKAW. Ce ne serait rien.... pour eux... Ils avaient d'autres idées... Ils m'ont arraché... ma bague... mon talisman... sans lequel les trois cartes gagnantes deviennent inutiles... puis me roulant dans un kibitch jusqu'au delà de la frontière... on m'a dit à l'oreille.. marche devant toi. . marche!.. car si jamais tu remets les pieds en Russie, tu es mort!..

LISANKA. Ah mon Dieu! et quels étaient ces gens-là?

ROSKAW. Est-ce que je sais?

LISANKA. Des voleurs...

ROSKAW. Non .. car ils m'ont glissé dans ma poche une bourse de six cents roubles...

LISANKA. Que tu as encore?..

ROSKAW. Que j'avais... que je n'ai plus...

LISANKA. On te l'a reprise?..

ROSKAW. Oui... d'autres...

LISANKA. D'autres voleurs?..

ROSKAW. C'est possible. .. Ici à Carlsbad, là-bas, au grand tapis vert... vois-tu, Lisanka, chacun met la somme qu'il veut, sur trois cartes de son choix, étalées sur la table... puis le banquier prend un autre jeu à lui!.. il tire en disant : Telle carte gagne! telle carte perd... et le trois... le dix .. et la dame de pique .. n'oublie pas ces trois cartes-là. . le trois... le dix... et la dame de pique... avec elles on doit toujours gagner...

LISANKA. Tu as donc gagné?

ROSKAW, *avec impatience.* J'ai tout perdu! cela devait

être... ne t'ai-je pas déjà dit que je n'avais plus la bague qu'il suffit de retourner pour rendre ces trois cartes toutes-puissantes?.. Alors, ne pouvant m'enrichir ici, comme joueur... j'ai demandé à y rester comme valet.

LISANKA. Pour vivre?

ROSKAW. Oui... et pour voir jouer!.. Je suis là, tous les soirs, non pas dans les salons de bal... mais dans celui du jeu! je vois avec délice, avec rage... tout ce monde qui s'enrichit...

LISANKA. Et ceux qui se ruinent?..

ROSKAW. Je ne les vois pas.

LISANKA. Mon pauvre Roskaw! tu es fou!

ROSKAW, *portant la main à son front.* Tu as peut-être raison!..

ROSKAW.

PREMIER COUPLET.

Le *trois*... le *dix*... et la *dame de pique*.
Trio fatal!.. qui me poursuit!
Et que partout une main fantastique
A mes yeux trace jour et nuit...
Même dans l'ombre il étincelle,
Car c'est Belzébuth qui m'appelle
Et le montre avec son flambeau :
« Roskaw!.. Roskaw!.. »
(*Baissant la tête d'un air de compassion.*)
Satan a brouillé son cerveau :
Il est fou, le pauvre Roskaw!
Roskaw, Roskaw!
Pauvre Roskaw!

DEUXIÈME COUPLET.

J'entends le bruit de l'argent qui résonne!
Des monceaux d'or sont devant moi.
Puis une voix me dit : Je te les donne!
Prends-les, ces trésors sont à toi.
Regarde Lisanka.
Au fond du cœur alors s'éveille
Doux souvenir qui me conseille,
Et me montre un chemin nouveau :
« Roskaw! Roskaw! »
(*Avec tristesse.*)
Ah! c'en est fait de son cerveau!
Il est fou le pauvre Roskaw!
Roskaw! Roskaw!
Pauvre Roskaw!

ENSEMBLE.

Ah! c'en est fait de son cerveau!
Il est fou le pauvre Roskaw!
Roskaw! Roskaw!
Pauvre Roskaw!

(*Au dehors on entend appeler : Roskaw! Roskaw!*)

LISANKA. Entends-tu?.. on t'appelle!

ROSKAW. J'y vais!

LISANKA. Vois si le pavillon que l'on m'a promis est prêt.

ROSKAW. Oui, et je reviens.

LISANKA. Car ma maîtresse doit arriver à onze heures... Quelle heure est-il?

ROSKAW, *préoccupé.* Dix de pique... (*Se reprenant.*) non, dix heures!..

VOIX, *en dehors.* Roskaw! Roskaw! (*Il va pour sortir par le fond, aperçoit Zizianow qui entre de ce côté, il s'arrête, le regarde et s'enfuit par la droite.*)

SCENE IV.

KLAREMBERG, ZIZIANOW, LISANKA.

ZIZIANOW, *entrant avec Klaremberg.* Quel est donc cet homme qui vient de s'enfuir à ma vue!

LISANKA. Mon fiancé, Monseigneur... un pauvre garçon...

KLAREMBERG. Celui que nous avons vu dernièrement dans les mines de Polowsk...

ZIZIANOW. Oui... oui... je me rappelle maintenant... un gaillard qui fera bien de ne jamais rentrer en Russie, où il est destiné à périr sous le knout...

LISANKA, *vivement.* Pourquoi?

ZIZIANOW. Pour avoir laissé échapper de son cachot Constantin Néildoff...

KLAREMBERG. A ce compte, je suis encore plus coupable que lui... moi principale cause de l'évasion.

ZIZIANOW. Vous n'en étiez que le complice, et puis vous n'êtes pas né Moscovite... tandis que la princesse Polewska, chef et auteur du complot..

KLAREMBERG. Vous a joué... il faut en convenir, avec une grâce parfaite!

ZIZIANOW. C'est vrai!.. mais je prendrai ma revanche...

KLAREMBERG. Si vous pouvez!

ZIZIANOW. C'est déjà fait!

KLAREMBERG. Vous vous vantez?

ZIZIANOW. Ignorez-vous donc que la princesse est en ce moment en complète disgrâce... et lorsque nous l'avons rencontrée dans son château de Polowsk, elle se dirigeait vers la frontière pour échapper au courroux de l'empereur qui lui en veut mortellement. Elle est possédée, à ce qu'il paraît, de la manie de l'évasion...

KLAREMBERG. Manie de rendre service... manie comme une autre... plus rare, voilà la seule différence. Et quel prisonnier, quel malheureux a-t-elle fait encore échapper?

ZIZIANOW. Ah! vous ne savez pas!.. La princesse avait une cousine, une amie d'enfance, la petite comtesse Dolgorouki, que notre auguste empereur trouvait charmante... il lui faisait cet honneur; et un jour, qu'il avait hasardé, à ce qu'il paraît, une déclaration par trop... moscovite, la petite comtesse avait eu l'inconvenance d'y répondre par un soufflet sur la joue impériale... crime de lèse-majesté, qui la conduisait en Sibérie, pour le moins, sans l'audace de la princesse Polowska.

LISANKA. Ma marraine.

ZIZIANOW. Qui a fait évader sa jeune cousine aux yeux de tous!

KLAREMBERG. Comment?

ZIZIANOW. C'est ce qu'on ignore!.. Mais c'est contre elle maintenant que l'empereur est furieux!

KLAREMBERG. Je le crois, et c'est pour laisser à l'orage le temps de se dissiper que la princesse voyage à l'étranger, et va arriver ce matin à Carlsbad! (*A Lisanka.*) N'est-ce pas?

LISANKA. Oui, Monsieur.

ZIZIANOW, *souriant.* Vous croyez?

KLAREMBERG. Je l'attends!

LISANKA. Nous l'attendons!

ROSKAW, *qui est entré pendant ces dernières mots, dit à demi-voix à Lisanka.* Le pavillon est prêt. (*Lisanka fait un pas pour sortir.*)

ZIZIANOW, *à Klaremberg.* Vous pourriez l'attendre longtemps.

KLAREMBERG. Pourquoi?

ZIZIANOW, *de même.* A cause des obstacles qu'elle pourra rencontrer sur sa route...

LISANKA, *revenant.* Des obstacles, elle n'en connaît pas!

KLAREMBERG. La petite a raison!.. car, entre nous, je soupçonne la princesse... d'être tant soit peu magicienne...

ROSKAW, *à part.* C'est vrai!

ZIZIANOW. Soit! Mais, toute sorcière qu'elle est, elle n'a pas prévu que le czar mon maître et l'empereur d'Autriche s'étaient engagés par un traité secret, à l'extradition mutuelle des coupables, pour crime d'État...

LISANKA, KLAREMBERG. O ciel!

ZIZIANOW. Arrivé hier matin aux eaux de Carlsbad, où je savais trouver l'archiduc vice-roi, j'ai réclamé de lui, au nom du czar, l'exécution du traité. Il a immédiatement donné des ordres, et il vient de m'apprendre à l'instant même... (*A Klaremberg.*) d'abord, qu'il vous attendait dans son cabinet.

KLAREMBERG. Je m'y rends!

ZIZIANOW. Et puis, que la princesse Polowska, arrêtée

hier soir, avec tous les égards possibles, est, à l'heure qu'il est, renfermée à Pilsen, pour être reconduite en Russie à ma première demande.

LISANKA. Ah! ma pauvre marraine!

ROSKAW, *à part*. Une si brave femme, après tout!

KLAREMBERG, *à Zizianow*. Vous en êtes sûr?

ZIZIANOW. Je viens de lire, de mes yeux, le rapport du commandant de Pilsen!

SCENE V.

ROSKAW, *à gauche et un peu en arrière*, KLAREMBERG, LA PRINCESSE, *entrant par le fond et paraissant*, ZIZIANOW, LISANKA; *étonnement général.*

ENSEMBLE.

QUINTETTE.

LISANKA, KLAREMBERG, ZIZIANOW.

O surprise! ô merveille!
Je ne sais si je veille;
Aventure pareille
Etonne ma raison!
Est-ce par son génie?
Est-ce par la magie
Qu'elle est soudain sortie
Des murs de sa prison?

ROSKAW.

O surprise! ô merveille!
Je ne sais si je veille;
Aventure pareille
Renverse ma raison!
Oui, c'est par la magie,
Par la sorcellerie
Qu'elle est soudain sortie
Des murs de sa prison?

LA PRINCESSE, *à part*.

Ah! tout marche à merveille!
Sur moi l'amitié veille,
Et sa voix me conseille
Contre la trahison!
Doux charme de la vie,
Espérance chérie,
A toi, je me confie
Bien plus qu'à ma raison!

LA PRINCESSE, *s'avançant vers eux et tendant la main à Klaremberg.*

(*A Klaremberg.*)

Sur vous, avec raison, j'avais compté.

ZIZIANOW, *à Klaremberg*.

Comment?
L'on vous avait donné rendez-vous?

LA PRINCESSE.

Oui vraiment!
Monsieur n'est pas le seul!.. au fond de la Hongrie
J'avais envoyé l'ordre à quelqu'un d'accourir!

ZIZIANOW.

Eh! qui donc?

LA PRINCESSE.

Constantin Nélidoff! qui, d'avance,
J'en suis sûre...

ZIZIANOW, *souriant avec ironie*.

Vraiment!..

LA PRINCESSE.

Saura bien m'obéir
A l'heure dite... et malgré la distance!

ZIZIANOW.

Et pourquoi?

LA PRINCESSE.

Telles sont, Monsieur, mes volontés,
Et l'on ne connaît pas toutes mes qualités!
Non-seulement je suis bossue,
Je suis bossue,
Chacun le voit!
De plus encor, je suis têtue
Je suis têtue
Plus qu'on ne croit!
Les belles ont droit au caprice,
J'en ai pourtant, et de nombreux,
Et j'entends que l'on m'obéisse
Quand je le veux!
Quand je le veux!

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, CONSTANTIN, *paraissant*.

TOUS.

O ciel!

LA PRINCESSE, *se tournant vers Constantin d'un air gracieux.*

Très-bien, Monsieur, l'exactitude
Des jeunes gens est le premier devoir!

CONSTANTIN, *s'inclinant*.

Vous obéir en tout est ma première étude!

LA PRINCESSE, *à Zizianow d'un air railleur et lui montrant Constantin.*

Eh bien, que dites-vous, prince, de mon pouvoir?

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.

Non-seulement je suis bossue,
Je suis bossue,
Chacun le voit!
De plus encor je suis têtue,
Je suis têtue,
Plus qu'on ne croit!
Les belles ont droit au caprice
J'en ai pourtant et de nombreux,
Et j'entends que l'on m'obéisse,
Qu'on m'obéisse,
Quand je le veux!
Quand je le veux!

ZIZIANOW.

Non-seulement elle est bossue,
Elle est bossue,
Chacun le voit!
De plus encore elle est têtue,
Elle est têtue
Plus qu'on ne croit!
Mais il faut que cela finisse,
Et dans ces lieux,
Qu'elle cède et qu'elle fléchisse,
Car je le veux.

CONSTANTIN, *à part, et regardant la princesse.*

Ah! combien mon âme est émue,
Qu'elle est émue
Quand je la vois!
Sur moi soudain sa seule vue,
Sa seule vue
Reprend ses droits!
Il faut bien que l'on obéisse
A ses beaux yeux.
Suivre ses lois et son caprice
Sont mes seuls vœux.

LISANKA, KLAREMBERG ET ROSKAW.

Non-seulement elle est bossue,
Elle est bossue,
Comme on le voit!
De plus encore elle est têtue,
Elle est têtue
Plus qu'on ne croit!
Les belles ont droit au caprice!
Donc en ces lieux,
Il est juste qu'on obéisse
A tous ses vœux.

(*Klaremberg sort avec Zizianow par le fond, Roskaw, sur un signe de la princesse, sort par la gauche avec Lisanka.*)

SCÈNE VII.

CONSTANTIN, LA PRINCESSE.

CONSTANTIN. Parlez, Madame, pourquoi cet ordre de me rendre ici aujourd'hui, à Carlsbad?

LA PRINCESSE, *souriant*. Eh mais... pour causer de vos affaires!.. (*Geste d'étonnement de Constantin.*) Croyez-vous donc, Moosieur, que j'abandoooe ainsi mes protégés! Vous avoir délivré des mines de Polowsk ou des conseils de guerre moscovites, c'est moins que rien!

CONSTANTIN. Vous trouvez?

LA PRINCESSE. Cela ne vous doone ni une position ni un avenir! Que comptez-vous faire?

CONSTANTIN. Ne pouvant plus servir en Russie... m'engager dans quelque régiment étraoger et m'y faire tuer!

LA PRINCESSE. J'ai mieux que cela à vous proposer : un établissement, un mariage honorable!

CONSTANTIN. A moi!

LA PRINCESSE. Uoe jeune fille de bonne maison... qui me doit tout! Daria Dolgorouki, ma proche parente et mon amie intime!

CONSTANTIN. Banni de moo pays, et jusqu'à ce que j'aie recouvré l'honneur de mon père, déshonoré moi-même, je ne puis allier moo sort à celui de personoe!

LA PRINCESSE. Et si ma protégée, à qui j'ai fait votre éloge, ne s'arrêtait point à de pareilles considérations et vous acceptait sur parole?

CONSTANTIN. Grâce, princesse, ne vous raillez pas de moi.

LA PRINCESSE. Qui sooge à railler? Celle que je vous propose est riche, jeune et bien faite. (*Avec un soupir.*) C'est quelque chose!

RÉCITATIF.

CONSTANTIN, *s'inclinant*.

Pardonnez-moi... mais je refuse!..

LA PRINCESSE.

Sans la connaître et saos la voir!.. pourquoi

CONSTANTIN, *après un moment d'hésitation*.

J'en aime une autre!

LA PRINCESSE, *souriant*.

Allons! mauvaise excuse!
Une défaite!

CONSTANTIN.

Non!

LA PRINCESSE.

Alors confiez-moi
Quelle est cette personne?..
(*Voyant que Constantin garde le silence.*)
Eh oui, nommez-la-moi?

DUO.

Ne suis-je pas une sœur, une amie?

CONSTANTIN.

Non!.. nul ne doit la connaître ici-bas!

LA PRINCESSE, *riant*.

Ah! c'est qu'alors elle n'existe pas!

CONSTANTIN, *vivement*.

Si! par bonheur!..

LA PRINCESSE, *de même*.

Eh bien, je vous défie
De la nommer?

CONSTANTIN.

M'en défier?

LA PRINCESSE, *de même*.

Eh oui!
Vous le voyez, je vous en fais défi!

CONSTANTIN.

M'en défier!.. et si cet aveu même
Vous fâche contre moi?

LA PRINCESSE, *de même*.

Faites-en donc l'essai!

CONSTANTIN, *hésitant*.

Eh bien...
(*Avec chaleur.*)
Eh bien, celle que j'aime,
C'est vous!

LA PRINCESSE, *froidement*.

Ce n'est pas vrai!

CONSTANTIN, *hors de lui*.

Comment, ce n'est pas vrai!

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.

Eh! qui vous oblige
A de tels aveux?
Laissez là, vous dis-je,
Transports amoureux
Et galanterie
Et tendres discours!..
Je suis votre amie,
Même sans amours!

CONSTANTIN.

Eh! qui donc m'oblige
A de tels aveux?
Sinon le prestige
Créé par vos yeux!
Fatale magie
Qui dure toujours!
Amour de ma vie
Et mes seuls amours!

LA PRINCESSE, *riant*.

Je ne peux croire à l'impossible,
Je me connais trop bien, hélas!

CONSTANTIN, *avec chaleur*.

Non, noo, vous ne connaissez pas
L'attrait, le charme irrésistible
Qui partout s'attache à vos pas!

LA PRINCESSE, *de même*.

Il en est pourtant de plus belles!

CONSTANTIN, *de même*.

Qu'on oublie à vous écouter!
Et ce que l'on éprouve auprès d'elles
C'est de penser à vous et de vous regretter!

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.

Qui donc vous oblige
A de tels aveux?
Laissez là, vous dis-je,
Transports amoureux
Et galanterie,
Et tendres discours!
Je suis votre amie
Même sans amours!

CONSTANTIN.

Eh! qui dooc m'oblige
A de tels aveux?
Sinon le prestige
Créé par vos yeux!
Fatale magie
Qui dure toujours!
Amour de ma vie
Et mes seuls amours!

CONSTANTIN, *avec chaleur*.

Quoi! vous ne croyez pas à vous, à vos mérites?
A mon amour?

LA PRINCESSE.

Ah! je désirerais
Y croire... car tout ce que vous me dites,
J'en conviens, me fait plaisir!
(*Secouant la tête.*)
Mais...

CONSTANTIN.

Quel témoignage? quelle preuve
Vous faut-il donc?

LA PRINCESSE.

Des preuves?... J'en voudrais

Une seule!... très-simple et qui n'est pas bien neuve!
Mais si je vous la dis. . ces feux exagérés
S'apaiseront bien vite... et vous refuserez!

CONSTANTIN, *vivement*.

Cette preuve... parlez!... achevez, je vous prie!

LA PRINCESSE.

C'est de m'épouser!

CONSTANTIN, *poussant un cri de joie*.

Moi!...
(*Prêt à se jeter à ses pieds.*)
Quel bonheur!
(*Il s'arrête et s'écrie avec désespoir.*)
Non... non... non...
Je ne le puis! et vous aviez raison!
Vous, grande dame, et moi sans fortune et sans nom...
Ils croiraient tous... ô nouvelle infamie!
Ils me l'ont dit, du moins, et le diraient encor
Que je ne vous épouse, ici, que pour votre or!

ENSEMBLE.

CONSTANTIN, *hors de lui*

Oui, le ciel en fureur
S'oppose à mon bonheur!
C'est moi-même, ô destin!
Qui refuse sa main!
Le devoir et l'honneur
Hélas! brisent mon cœur;
Le sort qui me poursuit
M'a proscrit et maudit!

LA PRINCESSE.

Voilà donc cette ardeur
Qui brûlait votre cœur!
Quand je vous offre en vain
Ma fortune et ma main!
Pourquoi, plein de fureur
Maudire le bonheur
Qui brille, vous sourit
Et pour jamais s'enfuit!

LA PRINCESSE.

Je l'avais bien prédit! j'étais sûre, en moi-même,
Que vous refuseriez...

CONSTANTIN, *éperdu*.

Parce que je vous aime!

ENSEMBLE.

CONSTANTIN.

Oui, le ciel en fureur
S'oppose à mon bonheur!
C'est moi-même, ô destin!
Qui refuse sa main!
Le devoir et l'honneur
Hélas! brisent mon cœur;
Le sort qui me poursuit
M'a proscrit et maudit!

LA PRINCESSE.

Voilà donc cette ardeur
Qui brûlait votre cœur!
Quand je vous offre en vain
Ma fortune et ma main!
Pourquoi, plein de fureur,
Maudire le bonheur
Qui brille, vous sourit
Et pour jamais s'enfuit!

SCENE VIII.

KLAREMBERG, LA PRINCESSE, CONSTANTIN.

KLAREMBERG. Ah! princesse, partez, partez vite!

LA PRINCESSE Quel air effrayé!

KLAREMBERG. Ce n'est pas sans raison... J'étais chez l'archiduc vice-roi lorsque sa porte, qu'il avait fait défendre, s'ouvre tout à coup, et entre un courrier russe, tout habillé de noir.

LA PRINCESSE. Qu'est-ce que cela veut dire?

KLAREMBERG. Il arrivait de Saint-Pétersbourg, porteur de dépêches pour le vice-roi de Bohême, dépêches terribles, si j'en crois l'effet qu'elles ont produit sur l'archiduc, que j'ai vu soudain pâlir et essuyer plusieurs fois la sueur qui roulait de son front. Il est resté un instant, la tête cachée dans ses mains, oubliant que j'étais là, puis il a écrit un mot qu'il a donné au courrier, en lui disant : Courez à Pilsen, voici l'ordre de remettre en vos mains la princesse Polowska!

CONSTANTIN, *étonné*. Comment, la princesse qui est ici?

KLAREMBERG. Silence!... (*Continuant à voix basse.*) J'ai bien vu par là... (*S'adressant à la princesse.*) qu'il ignorait encore votre évasion de Pilsen et votre arrivée à Carlsbad... Mais il ne peut tarder à l'apprendre, ne fût-ce que par le prince Zizianow, qui entrait dans son cabinet au moment où j'en sortais. Ainsi vous n'avez pas une minute à perdre... partez, partez à l'instant même!

CONSTANTIN. Qu'est-ce que cela signifie?...

KLAREMBERG. Qu'elle est comme vous proscrite, poursuivie par le courroux de l'empereur, qui, non content de confisquer ses biens, veut la faire arrêter ici même, en Allemagne, pour l'envoyer en Sibérie!

CONSTANTIN, *tombant aux pieds de la princesse*. Ah! j'accepte maintenant votre main!

KLAREMBERG, *étonné*. Que dit-il?

LA PRINCESSE, *à Constantin*. Bien! bien! mais à mon tour, à présent, à avoir des caprices.. et tant que je ne vous aurai pas fait rendre votre fortune et l'honneur de votre père...

KLAREMBERG. On vient... partez!.. (*Voyant entrer Zizianow.*) Non!.. il n'est plus temps!

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ZIZIANOW.

ZIZIANOW, *à la princesse, qu'il salue*. L'archiduc, vice-roi, qui vient d'apprendre, par moi, Madame, votre arrivée à Carlsbad... arrivée qu'il ne peut s'expliquer, désire vivement vous voir!

CONSTANTIN, *à la princesse*. Vous n'irez pas!

KLAREMBERG, *de même*. Vous n'irez pas! ou vous êtes perdue!

ZIZIANOW. J'espère que non... et si Madame daigne, auparavant, m'accorder quelques instants d'entretien...

CONSTANTIN, *à Zizianow*. J'allais vous adresser la même demande, à vous, Monsieur!

ZIZIANOW. Soit, Monsieur... mais vous comprendrez que je dois d'abord la préférence à la princesse! (*Sur un geste de la princesse, Klaremberg et Constantin se retirent.*)

SCENE X.

ZIZIANOW, LA PRINCESSE.

ZIZIANOW, *après un moment de silence*. J'irai droit au fait, Madame... La situation des choses est telle en ce moment, qu'entre nous, désormais, il n'y a plus que deux partis possibles... ou une guerre à mort... ou une étroite alliance!

LA PRINCESSE, *souriant*. Vous êtes pour les moyens extrêmes... et en voilà qui me semblent bien effrayants!

ZIZIANOW. Le premier? .

LA PRINCESSE, *souriant*. Non! l'autre. Car, en fait d'alliances, il faut des garanties... Lesquelles me donnerez-vous?

ZIZIANOW. J'ai là, sur moi, un papier retrouvé par hasard, lequel servirait à réhabiliter la mémoire du feu comte de Nélidoff...

LA PRINCESSE, *vivement*. Vraiment!..

ZIZIANOW, *l'observant avec attention*. Lequel permettrait à son jeune fils ici présent (et que vous protégez beaucoup) de reprendre à la cour de Russie un rang que, sans cela, nul pouvoir, nulle faveur ne pourrait lui rendre.

LA PRINCESSE. Et vous remettriez ce titre précieux à ce jeune homme?

ZIZIANOW, *après un instant de silence.* Non!

LA PRINCESSE. A moi?

ZIZIANOW, *de même.* Non, pas même à la princesse Polowska.

LA PRINCESSE. A qui donc alors?

ZIZIANOW. A une seule personne... à la princesse Zizianow, ma femme... Voulez-vous l'être?

LA PRINCESSE, *fait un mouvement de surprise, puis se contient et répond froidement.* Malgré l'indifférence que l'on vous témoigne?

ZIZIANOW. Pourquoi pas!.. c'est original... cela me changera.

LA PRINCESSE. Malgré votre haine pour moi?..

ZIZIANOW. Les mariages d'inclination ne réussissent jamais!

LA PRINCESSE. Malgré l'intérêt que je suis censée porter à ce jeune homme?..

ZIZIANOW. Il ne s'agit pas ici de romans, princesse, mais d'affaires sérieuses...

LA PRINCESSE. Ce qui veut dire qu'il est arrivé dans ma position ou dans la vôtre des changements que je ne puis deviner, mais qui rendent pour vous cette union nécessaire....

ZIZIANOW, *froidement.* Votre réponse?

LA PRINCESSE. Vous l'aurez ce soir.

ZIZIANOW. Non... à l'instant même... avant de me quitter... sinon le papier que j'ai là sera par moi déchiré, devant vous, et aucune puissance au monde ne pourra en réunir les morceaux... (*A la princesse qui garde le silence.*) Votre réponse?

LA PRINCESSE, *après avoir hésité.* J'accepte... mais ce papier... vous allez à l'instant même... me le remettre...

ZIZIANOW, *tirant de sa poche un papier qu'il lui présente.* Dès que vous aurez signé celui-ci.

LA PRINCESSE, *le parcourant.* Une promesse authentique et formelle de mariage... at toute ma fortune pour dédit.

ZIZIANOW. Vous prenez vos sûretés... je prends les miennes...

LA PRINCESSE. C'est juste!.. Soit! (*Elle va à la table et signe.*) Tenez, prince... mais avant tout...

ZIZIANOW. C'est juste! (*Lui remettant le papier.*) Confiance légitime...

LA PRINCESSE, *lui remettant sa promesse de mariage.* Et réciproque...

ZIZIANOW, *la saluant.* Le vice-roi vous attend chez lui, princesse!..

LA PRINCESSE. J'y vais... (*Elle sort par le fond, et Zizianow s'apprête à sortir par la droite.*)

SCENE XI.

ZIZIANOW, CONSTANTIN.

CONSTANTIN, *à Zizianow qui le salue, et s'apprête à sortir.* Et mon audience, mon prince?

ZIZIANOW. Ah! c'est vous, mon ancien prisonnier!

CONSTANTIN. Je suis libre, et grâce au ciel! nous ne sommes plus en Russie, où vos lois me défendaient de demander raison à mon colonel. Privé de mon grade, exilé de mon pays...

ZIZIANOW. Abrégeons... c'est un combat que vous venez me proposer... proposition qui me comble de joie... car vous vous rappelez nos conditions, et votre défi me prouve que vous venez me payer. Jamais somme ne sera arrivée plus à propos, car nous avons ce soir un bal masqué... ce qui permet dans tous les salons un jeu effréné... Moi je ne me cache pas, je joue à visage découvert... je compte ce soir tenter les grands coups, et sur trois cartes, dont j'ai bonne idée, risquer toute ma fortune, y compris les trois cent mille roubles que vous m'apportez!

CONSTANTIN. Tout ce que possédait mon père a été confisqué, vous le savez... mais il me revenait en Hongrie, du côté de ma mère, des biens que je viens de vendre... (*Lui présentant un portefeuille.*) Voici cent mille roubles... Pour la reste, Monsieur, je vous demanderai un peu plus de temps.

ZIZIANOW. Tout le temps que vous voudrez, Monsieur, à votre aise... (*Refusant le portefeuille.*) Mais gardez, je vous prie .. je recevrai tout à la fois... (*Froidement.*) Je ne me bats qu'à cette condition!

CONSTANTIN. Quoi, Monsieur, il ne vous suffit pas d'un pareil à-compte?

ZIZIANOW. Je ne veux pas me faire tuer ou vous tuer par à-compte, mais complétement... il me faut donc la totalité...

CONSTANTIN. Ah! ce refus cache votre crainte!

ZIZIANOW. Ou plutôt la vôtre... car il vous est si facile de vous procurer la somme nécessaire... ici surtout...

CONSTANTIN. Que voulez-vous dire?

ZIZIANOW. Que sur une carte ou deux, vous pouvez, au *pharaon* ou à la *mirandole*, compléter en un instant les deux cent mille roubles qui vous manquent.

CONSTANTIN. Monsieur, je n'entends rien à de pareils jeux....

ZIZIANOW. Pariez alors contre moi... rien n'est plus simple... cent, deux cent mille roubles... à vos ordres... je tiens tout!

CONSTANTIN, *avec colère.* Monsieur, jamais je ne m'acquitterai ainsi...

ZIZIANOW. C'est que vous ne voulez pas vous battre...

CONSTANTIN, *avec fierté.* Je ne m'acquitterai jamais ainsi, pour la mémoire et pour l'honneur de mon père...

ZIZIANOW, *riant.* Père et mère honoreras, afin...

CONSTANTIN, *voulant s'élancer sur lui pour le frapper.* Ah! c'en est trop!.. et à l'instant même, à l'instant, Monsieur, il faut...

ZIZIANOW, *riant.* Permettez... vous avez vos obligations, j'ai les miennes... je vais me marier.

CONSTANTIN. Vous!

ZIZIANOW. Notre empereur Pierre III n'est plus... nous venons d'en recevoir la nouvelle... Sa femme lui succède, et la première dame d'honneur favorite de l'impératrice Catherine, la princesse Polowska, par un excès de bonté que je ne mérite pas, consent à partager avec moi sa nouvelle faveur, en m'accordant sa main.

CONSTANTIN, *d'un air incrédule.* A vous... Monsieur?

ZIZIANOW. A moi-même! Et si vous m'accusez de fatuité... vous en croirez peut-être vos yeux et cette promesse signée de sa main...

CONSTANTIN, *avec fureur.* O ciel! elle qui tout à l'heure encore... Ah!.. Monsieur... je me battrai... c'est-à-dire... je jouerai... je parierai... et tout ce qu'il faudra pour me battre...

ZIZIANOW, *riant.* Allons donc... c'est la seule manière... je vous l'ai dit... Entendez-vous... l'orchestre retentit... ce sont les salons qui s'ouvrent pour le bal et pour le jeu, et dans l'espoir de m'y mesurer avec vous... je vais vous attendre, Monsieur... au champ d'honneur...

CONSTANTIN. Je vous y rejoindrai bientôt.

ZIZIANOW. A bientôt. (*Ils sortent chacun d'un côté opposé. Le décor change. Pendant la scène précédente on a toujours entendu un air de danse dans le lointain.*)

SCENE XII.

(*Le théâtre change et représente le grand salon de jeu à Carlsbad. Un bruit de danses et de fanfares se fait entendre dans les salles voisines. Au milieu du théâtre, une grande table ovale, couverte d'un tapis vert, autour de laquelle des joueurs et des joueuses sont assis. D'autres sont debout derrière eux : les uns à visage découvert, pâles et livides, d'autres couverts de masques. Des hommes et des femmes, por-*

tant des costumes de caractère, vont et viennent d'une salle à l'autre. Au milieu de la table, et faisant face au spectateur, le banquier, sur un siége plus élevé, taillant les cartes; puis avec son râteau, amenant à lui l'argent des joueurs quand il a gagné, ou distribuant des poignées d'or quand il a perdu.)

ENSEMBLE.

FINAL.

CHŒUR *des joueurs qui gagnent.*

Plaisirs des cieux! joyeux délire
Dont je ressens le doux transport!
C'est par toi seul que je respire;
Jouons gaîment, jouons encor!

CHŒUR *des joueurs qui perdent.*

Tourments d'enfer! fatal délire!
Ivresse qui donne la mort,
C'est par toi seule qu'on respire!
Jouons toujours! jouons encor!
Jouons, jouons jusqu'à la mort!

ROSKAW, *entrant d'un air rêveur.*

Je voulais fuir... Tout me ramène ici!
Et malgré moi...
(Regardant les tables de jeu.)
Que d'or! ah! j'en suis ébloui!

ZIZIANOW, *à haute voix.*

D'être bean joueur je me pique!
Trois cent mille ducats sur ces trois cartes-là :
Le *trois*, le *dix* et la *dame de pique!*

ROSKAW, *à part, poussant un cri de surprise.*

Mes trois cartes, ô ciel!.. Qui donc les lui donna?
Comment les connaît-il?
(Regardant le prince qui vient d'ôter ses gants pour prendre ses cartes.)
O nouvelle surprise!
Cette bague!.. la mienne!.. Oui, celle qu'on m'a prise!
Par elle il va gagner des roubles par millier!
(Avec colère.)
Quelle horreur!
(Avec envie et après un instant de silence)
Si pour lui je pouvais parier!..
(Fouillant dans ses poches.)
Mais rien!.. pas un denier!

LE BANQUIER, *de sa voix lente et grave.*

Les jeux sont faits, Messieurs, rien ne va plus!

TOUS.

Taisons-nous! écoutons!.. Que mes sens sont émus!
(Tous, même ceux qui ne jouent pas, entourent la table et sont groupés autour d'elle. Le banquier a pris un jeu de cartes qu'il a fait couper; il tire et jette alternativement sur le tapis une carte à sa droite et une carte à sa gauche. Tous les yeux sont fixés sur lui, chacun attendant et écoutant les cartes qu'il annonce, et trahissant l'émotion qu'il éprouve par des cris de joie ou des imprécations.)

LE BANQUIER, *d'une voix monotone.*

Le cinq de carreau gagne!

PLUSIEURS JOUEURS, *avec joie et demandant de l'argent.*

A nous! de ce côté...

LE BANQUIER, *leur jette une poignée d'or et continue.*

Le six de trèfle perd!

D'AUTRES JOUEURS, *avec colère.*

Quelle fatalité!

LE BANQUIER, *ramasse l'argent avec son râteau et continue.*

Le valet de cœur gagne!

PLUSIEURS JOUEURS.

Ah! je le disais bien!

LE BANQUIER.

Le neuf de carreau perd!

D'AUTRES JOUEURS.

Quel malheur est le mien!

LE BANQUIER.

Le trois de pique gagne!

ZIZIANOW ET ROSKAW, *chacun à part, et poussant l'un un cri de joie l'autre un cri de rage.*

Ah! j'en étais certain!

CHŒUR.

Plaisir des dieux, joyeux délire,
Dont je ressens le doux transport!
Etc.

ENSEMBLE.

ZIZIANOW.

O talisman fidèle!
Ton pouvoir est donc vrai?
Ta puissance est réelle,
Car j'en ai fait l'essai!

ROSKAW.

Talisman infidèle,
Objet de mes regrets!
Cette somme si belle,
C'est moi qui la gagnais!

CHŒUR.

O fortune infidèle,
O toi que j'invoquais!
Une faveur si belle
Eût comblé mes souhaits!

ZIZIANOW, *s'adressant au banquier et l'empêchant de continuer.*

Avant tout, payez-moi mes cent mille ducats.
(A part.)
En attendant la suite.
(Pendant que le banquier est occupé à payer Zizianow, entre, par une des portes de la droite, Constantin avec agitation.)

CONSTANTIN, *à lui-même.*

Que m'importent mes jours, puisqu'elle m'est ravie!

ROSKAW, *debout à gauche près du fauteuil où Constantin est assis.*

(A part.) Et ne pouvoir jouer! *(Haut.)* je donnerais ma vie
Pour quelques pièces d'or, objet de tous mes vœux!

CONSTANTIN, *levant la tête, et à part.*

Ah! qu'avant de mourir, je fasse un seul heureux!
(Donnant sa bourse à Roskaw.)
Tiens donc...

ROSKAW, *à gauche, ouvrant la bourse et comptant aussi.*

De l'or! grand Dieu! de l'or!
(Constantin traverse le théâtre et s'approche de Zizianow qui est à droite près de la table.)

CONSTANTIN, *à voix basse, à Zizianow.*

J'aurai vos jours, Monsieur! ou vous... les miens!

ZIZIANOW, *de même.*

D'accord!
Vous savez à quel prix je me bats!

CONSTANTIN, *de même.*

Peu m'importe.!
(Avec rage.)
Je jouerai!.. je jouerai!.. contre vous... et toujours!

ZIZIANOW.

Très-bien!
(Lui montrant son jeu.)
J'ai pris le dix et la dame de pique...
Sur ces deux cartes-là, pour les deux derniers tours,
J'ai mis, vous le voyez, un enjeu magnifique!..
Pour elles, je parie!

CONSTANTIN.

Et moi contre!

ZIZIANOW.

Combien!

CONSTANTIN.

Cent mille roubles!.. tout mon bien!

ZIZIANOW.
Cent mille roubles... je les tien!
ROSKAW, *qui s'est approché de la table pour y mettre son or, et qui a entendu leur marché, dit vivement à Constantin.*
Une somme pareille!.. ô ciel! que faites-vous?
Apprenez qu'il possède un sort cabalistique!
CONSTANTIN, *haussant les épaules.*
Allons donc!
ROSKAW.
Qui le fait gagner à tous les coups!
CONSTANTIN, *de même.*
Allons donc! allons donc!
ROSKAW.
C'est immanquable... car
Il a déjà gagné le premier!
CONSTANTIN, *de même.*
Par hasard!
LE BANQUIER.
Messieurs, faites vos jeux!
ROSKAW.
Voici qu'on recommence!
(*A Constantin.*)
Vous êtes prévenu... Pour moi, sûr de la chance,
Je crois au dix de *pique*, et l'abîme est ouvert
Sous vos pas!.
CONSTANTIN.
O folle!
ROSKAW.
Eh non! c'est authentique!
Le dix et la dame de pique
Doivent gagner toujours!
LE BANQUIER, *lentement et tirant les cartes.*
Le dix de pique perd!
TOUS, *poussant un cri.*
O ciel!
LE BANQUIER, *à Zizianow.*
A moi votre or?..
CONSTANTIN, *s'approchant de Zizianow.*
J'ai gagné! j'ai gagné!
ROSKAW, *anéanti.*
Je n'y puis croire encor!

ENSEMBLE.
CONSTANTIN.
La fortune, longtemps fatale,
Se lasse enfin de me trahir!
Courage! ta chance est égale,
Je veux mourir ou réussir!
ZIZIANOW.
Puissance terrible, infernale,
Qui devait toujours me servir!
De cette trahison fatale
Je ne puis encor revenir!
ROSKAW.
Puissance terrible, infernale!
Qui ne devrait jamais trahir,
Quelle circonstance fatale
T'empêche de réussir?
CHŒUR.
La fortune, pour lui fatale,
Commence enfin à le trahir.
Courage! la chance est égale,
Contre lui t'on peut réussir!
ROSKAW, *qui s'est approché de Zizianow, regarde la bague qu'il a à la main, et lui dit vivement, à voix basse et avec reproche.*)
Et le chaton, qui n'est pas retourné?
ZIZIANOW, *regardant sa bague.*
C'est vrai!
ROSKAW, *de même.*
Voilà pourquoi nous n'avons pas gagné!

ZIZIANOW, *à part.*
Et de qui vient un tel langage?
(*Se retournant.*)
Roskaw!..
ROSKAW, *de même.*
Qui de la bague eût fait meilleur usage...
ZIZIANOW, *lui fermant vivement la bouche.*
Malheureux!.. tais-toi! tais-toi!
Tiens! tiens! voici de l'or!
ROSKAW.
Pour moi!
(*A part, avec joie.*)
De l'or pour moi!.. de l'or!
ZIZIANOW, *bas, à Constantin.*
Ma défaite.
Ne rend pas la somme complète!
Et ma revanche...
CONSTANTIN.
Soit!
ZIZIANOW.
Cent mille roubles!
CONSTANTIN.
Soit!
LISANKA, *qui est entrée quelques instants auparavant, court à Constantin qu'elle aperçoit.*
Grand Dieu, que faites-vous?
CONSTANTIN.
Dieu m'entend et me voit!
LISANKA, *à Roskaw.*
Et toi, tout cet argent?..
ROSKAW
Je le risque à bon droit,
Le succès est certain!

ENSEMBLE.
ZIZIANOW.
O talisman fidèle!
Ton pouvoir est donc vrai?
Ta puissance est réelle,
Car j'en ai fait l'essai!
Ta magique opulence,
O démon tentateur,
Fait naître l'espérance
Et la joie en mon cœur
ROSKAW.
O talisman fidèle!
Objet de mes regrets,
Par ta vertu nouvelle,
Comble tous mes souhaits!
Pour nous revient la chance
Et ton pouvoir vainqueur,
Amène l'espérance
Et la joie en mon cœur!
CHŒUR.
O fortune infidèle
O toi que j'implorais!
D'une faveur nouvelle
Viens combler mes souhaits!
Pour nous tourne la chance;
Sa perte et son malheur
Ramènent l'espérance
Et la joie en mon cœur!
CONSTANTIN.
O sort longtemps rebelle!
Que longtemps j'implorais!
D'une faveur nouvelle
Viens combler mes souhaits!
Pour moi tourne la chance;
Cet éclair de bonheur
Ramène l'espérance
Et la joie en mon cœur!



LE FILS DE CROMWELL

OU

UNE RESTAURATION

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Comédie-Française, par les comédiens ordinaires du Roi, le 29 novembre 1842.

> Je suis pour la paix, la vraie liberté
> et le bonheur de l'Angleterre !....
> C'est vous dire que je ne suis
> d'aucun des partis actuels !
>
> LE FILS DE CROMWELL, SCÈNE IV.

Personnages.

RICHARD CROMWELL, fils du protecteur.	MM.	BEAUVALLET.
CHARLES STUART, prétendant.		FIRMIN.
MONCK, général parlementaire.		GEFFROY.
LAMBERT, général républicain.		GUYON.
EPHRAIM KILSEEN, membre du long parlement.		REGNIER.
LORD PENRUDDOCK, du parti royaliste.		PROVOST.
LADY REGINE TERRINGHAM, du parti royaliste.	Mmes	PLESSY.
HELÈNE NEWPORT, pupille de Penruddock.		DENAIN.
UN OFFICIER PARLEMENTAIRE.	MM.	ROBERT.
SYDENHAM, officier de service.		MATHIEU.

La scène se passe au mois de mai 1660 dans le comté de Berks; au château de lady Terringham pendant les trois premiers actes.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon élégant dans le château de lady Terringham. — Porte au fond. — Deux portes à gauche. — Deux portes à droite.

SCENE PREMIERE.

LADY RÉGINE, *tenant des papiers à la main.* HÉLENE, *travaillant à une tapisserie, toutes deux assises près d'une table à droite.*

LADY RÉGINE. Oui, ma chère Hélène, je suis enchantée, tout va à merveille.

HÉLÈNE. Tu trouves, cousine, lorsqu'ici même, nous n'osons causer qu'à voix basse et les portes bien fermées, lorsque l'Angleterre entière tremble au nom seul de Cromwell !

LADY RÉGINE. Et moi, je l'aime ! Il a chassé ce parlement qui avait chassé son souverain; il a immolé la liberté comme il avait immolé son roi ! c'est bien ! — C'est juste ! je fais comme la nation: je lui vote des remercîments.

HÉLÈNE. En voteras-tu à ses soldats qui traitent l'Angleterre en pays conquis?

LADY RÉGINE. Tant mieux !

HÉLÈNE. Qui, l'autre semaine encore, voulaient piller ce château comme appartenant à des royalistes.

LADY RÉGINE. Il n'y a pas de mal !

HÉLÈNE. Et sans M. Clarck, notre jeune voisin qui a pris notre défense, et à qui cet acte de courage coûtera peut-être la vie !..

LADY RÉGINE, *vivement.* Non !.. non !.. j'espère qu'il ne sera pas inquiété; aucune lettre de Londres, aucun papier public ne parle de cette affaire.

HÉLÈNE. En attendant, voilà deux jours que nous n'avons pas vu M. Clarck, et l'officier qui commandait le détachement, a fait un rapport qu'il a envoyé à Cromwell.

LADY RÉGINE. Eh bien ! ma chère, d'un moment à l'autre, arrivera l'ordre du protecteur de saisir... non, de protéger mes biens comme il protége déjà les tiens !.. Il n'y a pas de mal !.. Confiscations, exils, emprisonnements, il en fera tant à nous et aux siens, que ces bons Anglais, semblables aux grenouilles qui demandent un... protecteur, finiront par regretter l'ancienne tyrannie qui respectait leurs biens et leurs personnes. (*Se levant.*) Oui, bientôt, j'en ai l'espoir, Stuart rentrera dans son royaume !.. Et nous, ses partisans et ses amis, nous brillerons à sa cour !.. Je serai duchesse et surintendante de la maison de la reine... peut-être mieux encore !.. Et toi, Hélène, fille de lord Newport, tué à Dumbar, toi, ma cousine, et la pupille de lord Penruddock, le plus opiniâtre de nos conjurés, tu seras..... tu seras ce que tu voudras... D'abord on te rendra tous tes biens... pour le moins !..

HÉLÈNE. Peu m'importe...

LADY RÉGINE. On te donnera un jeune et beau mari, un élégant seigneur qui te fera briller à la cour.

HÉLÈNE. Oh ! pour cela, cousine, je n'y tiens pas !

LADY RÉGINE. J'entends, tu tiens toujours à tes goûts de retraite; tu veux te retirer dans tes terres,

quand on te les aura rendues, et vivre en fermière du pays de Galles.

HÉLÈNE. Pourquoi pas? Excepté lord Newport, mon frère, qui partage l'exil du roi, presque tous mes parents ont péri sur les champs de bataille; orpheline et sans biens, la plus humble existence, si elle m'offre le repos de cœur et d'esprit, me paraîtrait préférable à l'agitation et aux inquiétudes qui nous entourent, à ces espérances tant de fois trompées et toujours renaissantes, à ces complots mystérieux, à ces relations intimes avec une foule de conspirateurs en sous-ordre, intrigants que vous décorez de toutes les vertus dès que vous leur supposez celle d'être royalistes! Non pas que je n'admire autant que toi ceux qui, vraiment dignes de ce titre, ont, comme mon père, dans les champs de Dumbar et de Worcester, versé leur sang pour la cause des Stuarts... Leur naissance, leur position, tout leur faisait un devoir de prendre une part active à nos discordes civiles!.. Mais nous, ma chère cousine, nous, qui sommes femmes... essayer d'apaiser les haines, de rapprocher nos frères, ou du moins de leur rendre, dans l'intérieur de leurs foyers, un peu de ce calme et de ce bonheur, qu'ils ne peuvent plus trouver au dehors, tendre la main à ceux qui souffrent, consoler ceux qui pleurent ou pleurer avec eux, et, quel que soit le rang ou l'opinion, ne connaître qu'un parti... celui du malheur; voilà notre rôle à nous.

LADY RÉGINE, *avec ironie*. En vérité!..

HÉLÈNE. Et je ne comprends pas comment, toi et mon tuteur, vous pouvez vivre dans cette atmosphère d'intrigues qui serait pour moi un supplice!

LADY RÉGINE. Et qui fait mon bonheur! C'est justement parce qu'on nous refuse, à nous autres femmes, le courage et le droit de braver les périls qu'il y a dans cette vie hardie et aventureuse, tant d'émotions et de charmes! Veuve de lord Terringham, maîtresse de mon sort, et n'exposant que moi, j'aime cette activité que demandent les complots politiques! Du reste, sans m'écarter de la prudence nécessaire à nos projets; m'occupant, le matin, de l'administration de mes biens, ne voyant, en apparence, que toi et M. Clarck, notre jeune voisin, qui passe toutes ses soirées avec nous, et qui, pendant que nous travaillons, nous lit des vers manuscrits du secrétaire de Cromwell.

HÉLÈNE, *souriant*. Le Paradis perdu!

LADY RÉGINE. Sans se douter que cette femme, si réservée et si timide, en apparence, égale en audace le Satan du républicain Milton; tient, la nuit, des conciliabules, avec les nobles des environs, correspond avec lord Newport et Stuart lui-même, au risque de ses jours!.. Cela effraie, mais cela occupe! J'ai pris pour emblème cet oiseau des orages, l'alcyon, qui n'est heureux qu'aux approches de la tempête: et me condamner au repos de la vie intérieure, serait mon arrêt de mort... Je n'y survivrais pas!

HÉLÈNE. Silence!..

—

SCÈNE II.

HÉLÈNE, LADY RÉGINE, EPHRAÏM, *paraissant à la porte du fond avec quelques hommes habillés de noir, à qui il donne des ordres; puis il s'avance lentement.*

HÉLÈNE. Qui nous vient là?.. Ce pieux uniforme, ce grand sabre et cette Bible...

LADY RÉGINE. C'est quelque puritain, quelque indépendant, quelque partisan de la cinquième monarchie... Comment l'a-t-on laissé entrer?

EPHRAÏM. Toutes les portes se sont ouvertes devant moi... Je viens, au nom et par l'ordre de son altesse Olivier Cromwell, lord protecteur des trois royaumes, faire inventaire exact de ce domaine et de ses dépendances, et les mettre sous le séquestre.

LADY RÉGINE. Et vous vous êtes empressé d'obéir...

EPHRAÏM, *à part*. Il le faut bien... car le tyran... (*Haut.*) Le maître a dit: « Ephraïm Kilseen, va au château de Terringham, où un jeune homme, un nommé Clarck, a osé tirer l'épée contre les nôtres... J'ai des raisons pour pardonner à cet insensé, et je pardonne aussi à la Moabite dont il a pris la défense; mais je ne pardonne pas à son château..... va le prendre. »

HÉLÈNE. Pour vous!

EPHRAÏM. Non pas. (*A part.*) Et c'est là le mal...

LADY RÉGINE, *qui pendant ce temps, a examiné Ephraïm*. Eh! mais... je ne me trompe pas... cette voix... ces traits... nous sommes en pays de connaissance... c'est Josué Nikleby.

EPHRAÏM. C'était mon nom sur la terre.

LADY RÉGINE. Un de nos vassaux... qui a longtemps exercé dans le canton la double professsion d'aubergiste et de maître d'école.

EPHRAÏM. Moi-même... Mon nom dans le ciel est, maintenant, Ephraïm Kilseen, défenseur du peuple et de la foi, membre du dernier parlement.

LADY RÉGINE. Et c'est toi... (*Se reprenant.*) c'est vous, Ephraïm, qui venez vous emparer de ce château où vous êtes né, où vous avez été élevé; car si j'ai bonne mémoire... il me semble que mon noble père...

EPHRAÏM. C'est vrai! Le vieux gentilhomme m'a fait donner de l'instruction, et la lumière est venue; et je me suis demandé pourquoi d'autres avaient des châteaux et des terres, quand moi, Josué Nikleby, je n'en avais pas! Il faut de l'équité, et, rois ou gouvernements, j'ai juré de renverser tous ceux qui ne me feraient pas ma part... que j'attends encore... C'est pour cela que j'ai quitté mon auberge de l'*Ours noir*, que j'ai marché avec l'armée presbytérienne contre Stuart, contre cet impie qui dérobait, dit-on, le pouvoir à son peuple.

LADY RÉGINE. Eh bien! vous l'avez renversé... vous avez fait tomber sa tête et sa couronne!..

EPHRAÏM. La belle avance! Cette couronne... un homme s'est baissé, qui l'a ramassée et gardée pour lui seul... ce n'était pas la peine de se battre.

LADY RÉGINE. Je vois qu'Ephraïm est dans les mécontents...

EPHRAÏM. Et comment ne pas l'être! quand ceux qui les derniers ont mis la main à l'œuvre, dépouillent les serviteurs de Dieu... Tout ce que nous avons semé, ils le récoltent... Tout ce que nous avons pris, ils nous le prennent.

LADY RÉGINE. C'est révoltant!..

EPHRAÏM. N'est-ce pas?

LADY RÉGINE. Et je m'étonne que vous ne vous révoltiez pas.

EPHRAÏM. Patience! Ils m'avaient nommé de ce parlement qui devait gouverner l'Angleterre. Nous étions cent quarante-quatre souverains.

LADY RÉGINE, *à Hélène*. Oui, c'est ordinairement par les sommités que l'on représente une nation, Cromwell avait agi en sens contraire, et c'était parmi les

tailleurs, les taverniers, les corroyeurs et les brasseurs qu'il avait cherché une majorité...

EPHRAÏM. Qui savait à peine lire aussi. Ancien maître d'école, je me croyais à ma classe, et je devais naturellement y acquérir l'ascendant que donne la parole sur ceux qui se taisent! J'avais déjà vingt-deux voix qui m'étaient acquises à tout événement! Vingt-deux voix qui ne criaient que par la mienne. Il y avait de quoi faire du bruit, de quoi se rendre redoutable: cela commençait déjà, lorsqu'un matin arrive à Westminster cet enfant de Baal, ce Cromwell, ce tyran déchaîné sur Israël. Il pénètre dans l'enceinte du parlement, et sans demander la parole que j'avais, il la prend, comme il prend tout, et d'une voix de tonnerre, près de laquelle mes vingt-deux « n'étaient rien. « Vous n'êtes plus les élus du peuple « allez-vous-en! Dieu vous a rejetés... Allez-vous-« en! » Et, comme nous hésitions, malgré son invitation à sortir... de chez nous, il frappe du pied, les portes s'ouvrent, paraissent deux files de soldats dont l'aspect et les hallebardes changent en fuite la retraite de mes honorables collègues et la mienne. Cromwell sort le dernier, ferme les portes de Westminster, en met les clés dans sa poche, et, le lendemain, sur les murs de cette chambre, veuve de son parlement, les plaisants de Londres avaient crayonné ces mots : *Chambre à louer, non meublée.*

LADY RÉGINE. Je conçois que vous soyez indigné.

EPHRAÏM. Et je ne suis pas le seul!.. Tous les serviteurs du vrai Dieu, tous les nôtres sont comme moi... Ils ne sont plus rien... et ils n'ont rien; ils sont furieux contre un traître que nous avons élevé au pouvoir, et qui y reste... qui veut y rester...

LADY RÉGINE. C'est votre faute!.. Pourquoi un orateur aussi distingué s'est-il attelé au char du tyran?

EPHRAÏM. Que voulez-vous! Tant qu'il sera sur ce char... Ah! quand il n'y sera plus... nous verrons.

LADY RÉGINE, *à demi-voix.* Et s'il y avait moyen de l'en renverser et de vous mettre à sa place...

EPHRAÏM. Moi!

LADY RÉGINE. Vous! et les vôtres!

EPHRAÏM. Mes vingt-deux!.. dans le char?..

LADY RÉGINE. Pourquoi pas?

EPHRAÏM. Ils n'en ont pas l'habitude! Et moi, Ephraïm le puritain, ancien membre du parlement, et défenseur du peuple, je ne tiens plus à la vanité des titres.

LADY RÉGINE. Un pareil désintéressement...

EPHRAÏM. Les fonctions publiques vous mettent en évidence et font crier après vous, tandis que des capitaux... ça ne se voit pas et ne vous empêche pas d'être populaire... Mon système est qu'il faut que tout le monde soit heureux... et pour cela que chacun ait cinq ou six cents guinées de revenu.

LADY RÉGINE, *souriant.* Pour un gouvernement économique... c'est un peu cher, et en attendant que tout le monde soit pourvu...

EPHRAÏM, *baissant les yeux.* Je n'empêche pas que l'on commence par moi.

LADY RÉGINE, *à demi-voix et vivement.* Et ce n'est pas impossible... Il ne s'agit que de s'entendre, de réunir nos efforts contre l'ennemi commun et de renverser Cromwell... pour arriver après cela à votre système.

EPHRAÏM. Quoi!.. vous, Milady, vous en seriez aussi?

LADY RÉGINE. Pourquoi pas? Quand on n'a rien... et je suis comme vous! Maintenant que voilà mes biens confisqués.

EPHRAÏM. C'est juste, et dans l'occasion vous pouvez compter sur moi...

LADY RÉGINE. Nous y comptons, moi et les miens, mais pour ne pas donner de soupçons... exécutez vos ordres... procédez à l'inventaire qui vous est prescrit.

EPHRAÏM. Vous le voulez!.. Que Dieu vous protège, Milady!

LADY RÉGINE. Et vous aussi, mon nouvel allié! (*Ephraïm sort.*)

SCENE III.

LADY RÉGINE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, *qui est restée assise près de la table.* Je n'en reviens pas et je t'admire... un ennemi envoyé contre toi...

LADY RÉGINE, *allant s'asseoir de l'autre côté de la table.* Dont je fais un partisan; j'aime les ennemis à séduire... les ennemis à vaincre!

HÉLÈNE. Et comment feras-tu quand tu n'en auras plus, quand le roi Charles sera rétabli par toi sur le trône de ses pères?

RÉGINE. Il y a toujours des ministres à faire ou à défaire! des places à enlever à ses ennemis, ou à donner à ses amis! et quel bonheur de voir à ses pieds tout ce peuple de courtisans et de solliciteurs! Quel bonheur surtout s'il y a dans la foule et à l'écart un mérite modeste et timide, qui ne serait rien par lui-même et qui devient tout par vous; que l'on contemple avec orgueil, comme son œuvre, sa création, et qui en secret vous adore comme une divinité bienfaisante et mystérieuse... Cela a toujours été mon rêve!..

HÉLÈNE. Toi!.. des rêves de tendresse... ce n'est pas possible!

LADY RÉGINE, *souriant.* C'est-à-dire que tu me crois incapable d'aimer!

HÉLÈNE. Lord Penruddock, mon tuteur, que tu as promis d'épouser si la conspiration réussit...

LADY RÉGINE. C'est là de la politique... et nous parlions d'amour!

HÉLÈNE. Tu aimes donc?

LADY RÉGINE. Pourquoi pas?

HÉLÈNE, *avec joie.* Ah! j'en suis ravie!

LADY RÉGINE. Qu'est-ce que cela te fait?

HÉLÈNE. C'est que depuis longtemps j'avais aussi une confidence à te faire et que je n'osais pas!.. Tu es si occupée!.. Pour cela j'attendais le retour de mon oncle... mais maintenant...

LADY RÉGINE, *vivement.* Parle vite!

UN DOMESTIQUE, *en livrée, annonçant.* Monsieur Clarck.

TOUTES DEUX, *avec émotion se mettant la main devant la bouche l'une de l'autre.* Tais-toi!

LADY RÉGINE. Ne lui parle pas d'Ephraïm ni de sa visite.

HÉLÈNE. Sans doute, il voudrait le jeter par les fenêtres.

SCENE IV.

CLARCK, *debout.* LADY RÉGINE ET HÉLÈNE, *assises.*

LADY RÉGINE. Nous étions inquiètes de vous, monsieur Clarck.

HÉLÈNE. Deux jours sans nous rendre visite.

LADY RÉGINE. Depuis trois mois que vous habitez le pays, c'est la première fois.

CLARCK. Je vous remercie, miss Hélène, et vous, lady

Régine, d'avoir daigné vous apercevoir de l'absence de votre pauvre voisin.

HÉLÈNE, *avec inquiétude*. Et cette absence n'avait rien d'inquiétant?

CLARCK. Si vraiment! une importante affaire... une inondation menaçait ma petite prairie qui s'étend jusqu'aux bords du Kennet.

LADY RÉGINE. Ce n'est que cela?

CLARCK. C'est beaucoup pour moi qui n'ai d'autre mérite que celui de propriétaire.

RÉGINE. C'est trop de modestie! Avec votre instruction et vos talents, vous pouvez vous faire un nom, briller dans nos assemblées politiques, et arriver, comme tant d'autres, au pouvoir...

CLARCK, *avec un soupir*. Ah!.. Milady!.. l'on est si bien chez soi... Il y a un axiome persan, que j'estime beaucoup, et qui dit: *Pour être heureux, cache ta vie.*

HÉLÈNE, *vivement*. Et cet axiome a raison.

CLARCK. N'est-ce pas.

LADY RÉGINE. Mais si chacun raisonnait ainsi, que deviendrait le bonheur du pays?

CLARCK. Son bonheur!.. Tenez, Milady, trop de monde s'en mêle!.. et j'ai idée que tout irait mieux si la moitié de nos hommes d'État abandonnaient le timon des affaires et se mettaient comme moi à la charrue... c'est un si bel état que celui de fermier.

HÉLÈNE, *souriant*. Quand on l'exerce comme vous!

LADY RÉGINE, *se levant et prenant la gauche du théâtre; les acteurs sont dans l'ordre suivant: Régine, Clarck et Hélène*. Oui!.. un fermier original... Vous retirer à douze milles de Londres... acheter dans le comté de Berks un petit domaine où vous ne voyez ni ne recevez personne.

HÉLÈNE. N'être dans ce temps de trouble d'aucun parti et n'avoir dans le pays aucun protecteur.

CLARCK, *les regardant*. J'ai mieux que cela... Il me semble que j'ai des amis.

LADY RÉGINE. Vous avez raison...

HÉLÈNE. Et votre père, monsieur Clarck?

LADY RÉGINE. Il ne vient donc pas vous voir?

CLARCK. Non! nous sommes brouillés!

HÉLÈNE. Pourquoi?

CLARCK. Est-il besoin de le demander? Est-il aujourd'hui en Angleterre une seule maison où la différence d'opinion et de principes ne divise le frère et la sœur, le fils et le père?.. Le mien, à qui j'aurais donné mon sang et ma vie, indifférent aux sentiments de tendresse qui remplissaient mon cœur, ne pouvait me comprendre ni m'aimer!.. Il m'a éloigné de lui... j'ai obéi...

LADY RÉGINE. Il est à Londres?

CLARCK, *avec indifférence*. Oui, Milady... Il y occupe une place que peut-être il ne gardera pas longtemps... Alors, j'irai partager son sort... quel qu'il soit!.. Alors, sans me demander compte de mes opinions, il me permettra peut-être d'être son fils...

LADY RÉGINE. Un mot seulement... Il n'est donc pas royaliste?

CLARCK, *tressaillant*. Non, Madame!.. (*D'un air sombre*.) Au contraire!..

LADY RÉGINE, *avec joie*. Tandis que vous, monsieur Clarck...

CLARCK, *froidement*. Moi, Milady!.. je suis pour la paix, la vraie liberté et le bonheur de l'Angleterre!.. C'est vous dire que je ne suis d'aucun des partis actuels... et que personne ne vent de moi! voilà pourquoi je me suis décidé à vivre seul!.. Là-bas et parmi les miens, je n'existais pas; et lorsque, sous les beaux arbres de ma petite métairie, je me suis vu à l'abri des querelles de parti et des discussions de famille, semblable au matelot qui n'entend plus gronder l'orage, je me suis senti respirer et renaître, et, tout entier au calme des champs, à l'étude, à l'amitié... j'ai vu s'écouler les trois mois les plus heureux de ma vie, trois mois où je vous voyais tous les jours, et où chaque journée ne laissait après elle que de doux souvenirs, et l'espoir plus doux encore du lendemain.

LADY RÉGINE. Par malheur, nous vivons dans un temps où l'on ne respecte rien, pas même les fermiers. Vos jours ont pu être épargnés, mais votre belle prairie qui s'étend jusqu'aux bords du Kennet, ne le sera peut-être pas!..

CLARCK. Pourquoi cela?

HÉLÈNE. Pour avoir pris notre défense.

LADY RÉGINE. Oser défendre son bien ou celui de ses amis, résister au pillage ou aux exactions, c'est un crime que le tyran punit de confiscation ou de mort. (*Hélène, qui a remonté le théâtre, redescend près de sa cousine pour lui imposer silence. Les acteurs sont dans l'ordre suivant: Régine, Hélène, Richard.*)

CLARCK. Ah! quelle idée avez-vous de Cromwell?

HÉLÈNE. Vous ne savez donc pas de quoi il est capable? vous ne le connaissez donc pas?

CLARCK. Mais vous-même, miss Hélène, le connaissez-vous?

HÉLÈNE. Que trop!.. Son nom seul m'inspire un effroi que je ne puis maîtriser. Je vois toujours ces traits durs et sévères, ces yeux gris et perçants; j'entends cette voix sombre résonner à mon oreille, comme une cloche de mort, et s'il fallait me retrouver en face de lui une seconde fois...

CLARCK. Quand donc l'avez-vous vu, la première? et où étiez-vous?

HÉLÈNE. A ses pieds! lui demandant la grâce de ma mère, qui, après la bataille de Worcester, avait reçu dans son château Charles II, errant et fugitif!.. Oui, Monsieur, il y avait peine de mort pour qui donnait un asile et du pain à son roi, et ma mère avouait son crime! Comme son mari, lord Newport, elle allait payer de sa tête, son courage et sa fidélité. Il y a dix ans de cela, j'en avais douze à peine; et, seule, abandonnée de tous, il me semblait que les prières et les larmes d'un enfant devaient toucher le cœur le plus farouche, même celui de Cromwell! Mais comment pénétrer jusqu'à lui? — Repoussée par ses soldats, je me tenais à la porte du palais, priant et pleurant, lorsque deux officiers parlementaires, dont l'un avait l'air d'un gentilhomme et l'autre d'un brasseur de la Cité, s'arrêtent devant moi et m'interrogent: « Ah! elle est fille d'un lord, dit le premier; et elle est gentille, dit l'autre... Viens, nous allons chez son altesse le lord protecteur, nous t'y conduirons! » Et je les suivis à travers des détours sans nombre, remplis de soldats, qui, tous, les saluaient avec respect... Nous arrivâmes à une petite chambre, basse et sombre, où une nombreuse famille, rangée autour d'une table ronde, écoutait respectueusement un soldat de moyenne stature, qui, tournant le dos à la porte d'entrée, leur lisait d'un ton solennel un chapitre de la Bible. Au bruit que nous fîmes, il se leva avec effroi... Mais, à la vue de mes deux conducteurs, il se remit promptement, en disant: Ah! c'est toi, George Monck; c'est toi, Lambert, que me voulez-vous?

CLARCK. George Monck?

LADY RÉGINE. Qui, jadis royaliste, sert maintenant Cromwell.

CLARCK. Et Lambert, le républicain!

LADY RÉGINE. Qui a demandé la mort de Charles Ier...

HELÈNE. C'est vrai; mais dans ce moment il demandait la vie de ma mère! Je m'étais jeté aux pieds du tyran, en criant: Grâce et pitié! Il répondit, sans me regarder: Eloignez cette enfant... Monck fit un pas pour obéir, Lambert se plaça devant lui. Non, je ne sortirai pas! m'écriai-je en m'attachant aux vêtements de Cromwell, sous lesquels je sentis cette cuirasse, qu'il n'ose jamais quitter; non, je ne sortirai pas! Par ce livre sacré, par cette sainte Bible, que vous lisez, soyez clément et miséricordieux! — Cette Bible, répondit-il en baissant la tête d'un air faussement affligé, cette Bible nous trace en effet notre devoir, car il y est dit: « Vous frapperez les Amalecites et leurs enfants, et les derniers de leur race!.. Enfant, j'ai donc eu tort de t'epargner... A ces mots, j'entendis un cri d'indignation; il venait d'un des jeunes gens, qui, assis devant la table, et nous tournant le dos, fit un geste pour se lever; mais sa sœur appuya sa main sur son épaule et le força de se rasseoir. Pendant ce temps, on m'entraînait hors de la chambre, sans que les deux généraux, debout et les yeux baissés devant le maître, osassent prendre ma défense; et en m'éloignant, j'entendis Cromwell furieux s'écrier: Silence, Richard! silence, mon fils! Puis la voix s'éteignit.., rien n'arriva plus à mon oreille. Je courus rejoindre dans sa prison ma pauvre mère, n'ayant plus d'autre espoir que de mourir avec elle! lorsque, le soir, les portes du cachot s'ouvrirent, nous vîmes entrer Monck: Rassurez-vous, dit-il à ma mère, vous vivrez, Milady, ainsi que votre fille, Cromwell se contente de confisquer vos biens et de vous exiler en Écosse... Ni Lambert, ni moi n'aurions eu le pouvoir de le fléchir: c'est son fils, c'est Richard Cromwell, qui, après le départ de votre fille, s'est écrié: « Mon père, lorsque je vous ai demandé la vie de Charles Ier, vous m'avez repoussé, en me parlant du salut de l'État; le salut de l'État dépendil, aujourd'hui, de la mort de ces deux femmes? Voulez-vous forcer vos enfants à rougir de votre nom, à répudier un jour votre héritage, où il y aura encore plus de sang que de gloire? — La loi, la loi! répondait Cromwell, pâle de fureur, la loi les condamne! Je mettrai à mort les Stuarts et tous leurs partisans. — Commencez donc par votre fils: Vive Stuart! vive le roi! » Et lady Elisabeth, sa sœur, lui tendant la main, répéta avec lui ce cri de mort: Vive Stuart!.. A ce coup imprévu, Cromwell, anéanti, était tombé sur un fauteuil, en murmurant: Même parmi mes enfants! Une heure après, notre grâce avait été signée!

CLARCK. Et Richard... vous ne l'avez pas revu?

HELÈNE. Il fallut, le soir même, partir pour l'exil, sans lui témoigner une reconnaissance que je lui ai toujours gardée.

CLARCK. Et Monck?

LADY RÉGINE. Oh! c'est différent! Nous l'avons beaucoup vu l'année dernière en Ecosse, où il commandait. (*On entend au dehors un roulement de voiture.*)

HELÈNE. Ecoutez!.. écoutez, ma cousine... Une voiture entre dans la cour du château!.. C'est lui!.., c'est mon oncle.

LADY RÉGINE. Lord Penruddock!

HÉLÈNE. Je cours le recevoir.

SCENE V.

LADY RÉGINE, CLARCK.

CLARCK. Lord Penruddock... est-il allié ou parent de celui qui a figuré dans l'affaire du capitaine Grave et dans celle du docteur Hervet?..

LADY RÉGINE. C'est lui-même... je le crois du moins... Tuteur d'Hélène, depuis la mort de sa mère... nous le voyons rarement!..

CLARCK. Eh bien! Milady, par l'intérêt, par la bien vive affection que je vous porte, tant mieux! c'est un de ces personnages inquiets, remuants, que la fin de toutes les révolutions voit toujours éclore et bourdonner! Véritables mouches du coche, qui vont, viennent, ont besoin de se montrer, de parler, de savoir des nouvelles, et se croient des conspirateurs, parce qu'ils portent des lettres... dont ils ignorent le contenu; marionnette politique qui ne voit ni ne connaît la main qui tient le fil; celui-ci est l'agent de la haute noblesse royaliste, le coureur, l'homme d'affaires de la restauration, qui lui fait exécuter ses projets, sans jamais les lui confier... Aussi, il n'y a pas de complot où il ne se trouve mêlé, sans rien y comprendre; et, si jusqu'ici il en est sorti libre et absous, ne l'attribuez, ni à son adresse, ni à sa nullité; mais aux services mêmes, que sans le vouloir, il rend à Cromwell.

LADY RÉGINE, *inquiète*. Comment cela?

CLARCK. On m'a assuré que le lord protecteur le regarde comme un de ses plus précieux et fidèles émissaires... Noble espion, qui le sert... gratis, et ne le trompe jamais! Dès que lord Penruddock paraît quelque part, il y a complot!.. suivez sa trace... vous le trouverez.

LADY RÉGINE, *à part*. Ah! mon Dieu!

CLARCK. Voilà pourquoi sa présence ici m'inquiéterait pour vous.

LADY RÉGINE, *allant au devant de lui*. Le voici!

SCÈNE VI.

CLARCK, RÉGINE, LORD PENRUDDOCK.

LORD PENRUDDOCK. Enfin, après trois mois de voyage, ma chère lady Régine... (*Apercevant Clarck.*) Quel est ce monsieur?..

LADY RÉGINE. M. Clarck, qui, depuis votre départ, a acheté le petit domaine qui touche au nôtre et qui nous a défendues dernièrement contre des soldats de Cromwell.

LORD PENRUDDOCK. Monsieur est de notre parti?.. C'est un cavalier, un Stuart, un royaliste.

CLARCK. Monsieur, je suis un voisin.

LADY RÉGINE. Un ami!

LORD PENRUDDOCK. C'est ce que je voulais dire! Enchanté de faire votre connaissance et surtout de vous revoir, ma belle lady Régine!.. On peut alors parler devant lui!.. (*Régine lui fait signe que non.*) Ah!.. nous disions que...

LADY RÉGINE. Lady Hélène, votre nièce et votre pupille, vous attendait avec bien de l'impatience.

LORD PENRUDDOCK. Je sais!.. je sais!.. Le peu de mots qu'elle vient de me dire, et ses lettres, surtout, m'avaient à peu près laissé deviner... parce que nous autres, qui avons du tact, de la finesse et l'esprit des affaires, nous comprenons toujours...

LADY RÉGINE. Quoi donc?

LORD PENRUDDOCK. Eh! mais... qu'elle ne serait pas fâchée de se marier, et qu'il y a quelqu'un qui lui convient fort.

CLARCK, *avec émotion*. En vérité!..

LADY RÉGINE. Et qui? encore!

LORD PENRUDDOCK. Vous si habile, vous ne devinez

pas!.. Celui qui l'a aidée à obtenir la grâce de sa mère, celui qui l'année dernière lui fit une cour si assidue en Écosse...

LADY RÉGINE. Le gouverneur!

CLARCK, *vivement*. Le général Monck!

LADY RÉGINE. Oui, cet homme qui dans son enthousiasme réfléchi, est devenu ardent républicain comme il était ardent royaliste, toujours avec le même sang-froid, flambeau douteux qui s'allume parfois au feu des révolutions, mais qui ne s'enflamme jamais; le général avait demandé la main d'Hélène.

CLARCK. Est-il possible?

LADY RÉGINE. Soit que les immenses domaines de l'orpheline, qu'il promettait de lui faire rendre, ne fussent point antipathiques à son âme républicaine, soit que, général de Cromwell, il vît dans un mariage royaliste, les moyens d'être d'avance l'ami et l'allié de toutes les révolutions!.. Mais nous l'avons refusé sans même en parler à Hélène.

LORD PENRUDDOCK. Qui l'aura su, qui le regrette et qui y pense.

LADY RÉGINE. Allons donc!

CLARCK, *avec trouble*. Et la preuve?..

LORD PENRUDDOCK. La preuve. (*Montrant son front.*) Elle est là!.. Quand on a l'habitude des grandes affaires... où les autres regardent... on voit!.. Où il n'y a rien, on trouve... Enfin nous saurons bien.

CLARCK. C'est elle.

SCENE VII.

HÉLÈNE, CLARCK, LADY RÉGINE, LORD PENRUDDOCK.

HÉLÈNE. Ah! ma cousine... des hommes à cheval viennent d'arriver dans la cour du château... Je crains quelque danger.

CLARCK, *à demi-voix et pendant que Penruddock remonte un instant le théâtre*. Que vous disais-je!.. La présence de lord Penruddock!.. Effet immanquable!

HÉLÈNE. Non, c'est pour vous que j'ai peur... On a eu beau nous dire ce matin que Cromwell pardonnait à monsieur Clarck.

CLARCK. On est donc venu ici?

LADY RÉGINE, *vivement*. Peu importe!

CLARCK. S'attaquer à vous au lieu de s'en prendre à moi, c'est ce que je ne souffrirai pas... Je vous défendrai... Je cours à Londres...

LORD PENRUDDOCK. Monsieur Clarck a donc quelque crédit à Londres?

CLARCK. Non pas moi... Mais, par sa place, mon père connaît quelques personnes influentes.

HÉLÈNE. Justement!.. Je crains quelque malheur pour lui ou pour vous, car un de ces hommes qui viennent d'arriver à cheval et tout couverts de poussière, m'a dit qu'il venait de votre habitation. On lui avait assuré que vous étiez ici, et il veut vous parler de votre père, de votre sûreté, de précautions à prendre, et tout cela d'un air si agité, que je suis accourue toute tremblante

LADY RÉGINE. Ah! partez... partez vite!..

CLARCK. Mais vous laisser ainsi...

LORD PENRUDDOCK. Ne suis-je pas là pour défendre ces dames?

HÉLÈNE. Partez, de grâce!

CLARCK. Je vais voir ce que me veut ce messager.

HÉLÈNE, *le reconduisant jusqu'à la porte du fond*. Et vous reviendrez, vous nous le promettez?

CLARCK. Oui, oui, ce soir. (*A demi-voix.*) Lady Hélène, il faut que je vous parle.

HÉLÈNE. Nous vous attendrons. (*Clarck sort par la porte du fond.*)

SCENE VIII.

LADY RÉGINE, HÉLÈNE LORD PENRUDDOCK.

HÉLÈNE. Et s'il ne revenait pas!.. s'il était arrêté... prisonnier...

LADY RÉGINE. Ce serait à nous de le délivrer ou de le venger, et le moment n'en est pas loin, peut-être. (*A Penruddock.*) N'est-il pas vrai?..

LORD PENRUDDOCK. Oui, sans doute.

LADY RÉGINE, *à Hélène*. Laisse-nous, laisse-nous. (*Hélène sort.*)

SCENE IX.

LADY RÉGINE, LORD PENRUDDOCK.

LADY RÉGINE. Eh bien, Milord, quelles nouvelles?.. Parlez.

LORD PENRUDDOCK. Vous me permettrez d'abord de vous parler de nous... car je puis dire comme un autre La Rochefoucauld, pour une autre duchesse de Longueville:

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux.

Et pour tant de courses et de périls bravés par vos ordres et pour la bonne cause, j'ai droit à la récompense qu'on m'a fait espérer.

LADY RÉGINE. Après la glorieuse révolution de notre jeune monarque.

LORD PENRUDDOCK. C'est vrai!.. Mais il y a des restaurations qui se hâtent lentement et de jeunes monarques qui rentrent bien vieux dans le palais de leurs ancêtres... Ma dynastie, à moi, n'a pas le temps d'attendre, et je crains toujours quelque usurpation.

LADY RÉGINE. Quelle idée!.. Nous les amis de la légitimité... Parlons de votre voyage... où en sommes-nous?

LORD PENRUDDOCK. Je vous le demanderai!.. car tout cela est si bien mené que moi-même qui suis à la tête de tout, je ne sais rien... si ce n'est que je conspire...

LADY RÉGINE. C'est ce qu'il faut... car ce matin encore... on me parlait de vous... des soupçons, et surtout des idées que vous inspirez à Cromwell.

LORD PENRUDDOCK. Il me craint...

LADY RÉGINE, *avec finesse*. Il n'est pas le seul... Vous avez donc été en France et en Espagne?

LORD PENRUDDOCK. Avec les paquets et dépêches en chiffres de vous, de lady Hamilton et de toutes les ladys qui conspirent pour la restauration. Aussi le conseil du roi est-il appelé par dérision le *nœud de rubans*.

LADY RÉGINE. Nœud qui les enchaînera tous..... Eh bien..... D'abord à Madrid, le premier ministre.

LORD PENRUDDOCK. Louis de Haro! Sans doute, par discrétion et à cause de l'ambassadeur de Cromwell, il ne m'a pas reçu, et ne m'a pas même répondu... C'est bon signe, n'est-ce pas?

LADY RÉGINE. De là vous avez été en France?

LORD PENRUDDOCK. Et toujours, à cause de l'ambassadeur de Cromwell, je n'ai pas été reçu du cardinal Mazarin. C'est étonnant comme ils ont tous peur de ce Cromwell, qui, dites-vous, a peur de moi!.. En revanche, la duchesse de Longueville, pour qui vous m'aviez remis une paire de manchettes, m'a donné un

nœud de rubans orange, que j'ai été porter en Hollande à Breda, à lord Newport, le frère d'Hélène.

LADY RÉGINE, *vivement*. Qui est auprès de Stuart. Eh bien...

LORD PENRUDDOCK. Il a eu l'air enchanté, et m'a remis pour vous un important message... que j'ai là... cacheté.

LADY RÉGINE. Donnez donc vite... (*Elle défait vivement le papier.*)

LORD PENRUDDOCK, *s'approche pour regarder*. Un éventail!.. (*Lady Régine le brise par la moitié et tire du manche un petit papier qu'elle lit.*) C'est charmant les progrès qu'a faits la diplomatie... De plus, lord Newport m'a présenté à notre auguste souverain, qui, de lui-même, et sans que je lui demandasse rien, m'a promis le gouvernement du Devonshire et du Middlessex...

LADY RÉGINE, *qui lit toujours*. Ah! mon Dieu! quelle imprudence!

LORD PENRUDDOCK, *s'approchant*. Comment?

LADY RÉGINE. Rien! rien! (*A part, et parcourant le papier.*) Débarqué à Bristol, caché dans une retraite sûre... Le roi n'attend qu'un signal pour se rendre à Londres, voyageant de nuit et s'arrêtant dans votre château.

LORD PENRUDDOCK. Qu'est-ce donc?

LADY RÉGINE. Des compliments, des galanteries... Ecoutez la fin de cette lettre... « Monck est décidément « pour le rétablissement de la monarchie... Il n'at« tend que le moment de se déclarer et de marcher « sur Londres ; mais il ne l'osera pas, tant que Crom« well sera au pouvoir; il faut donc, et, par tous les « moyens possibles, hâter la chute du tyran.»

LORD PENRUDDOCK. C'est justement là le difficile... Nous sommes certainement les plus habiles et les plus nombreux... pour le conseil... Mais pour trouver des manœuvres, des gens de peine qui exécutent...

LADY RÉGINE. Nous en aurons!.. (*Apercevant Ephraïm qui entre par la porte du fond.*) Et voici un ami.. un ennemi de Cromwell, qui nous arrive... un des membres influents du dernier parlement.

SCENE X.

EPHRAIM, LADY RÉGINE, LORD PENRUDDOCK.

LADY RÉGINE, *présentant Penruddock à Ephraïm*. Un des plus élégants seigneurs de la dernière cour, que je vous présente. (*Tous deux se saluent, lèvent la tête et se regardent.*)

LORD PENRUDDOCK. Ephraïm Kilseen, qui a brûlé mon château!

EPHRAIM. Lord Penruddock, qui a voulu me faire pendre!

LORD PENRUDDOCK. Cet orateur de la populace!

EPHRAÏM. Ce courtisan de la royauté!

LADY RÉGINE. Eh! Messieurs, daignez m'écouter!

LORD PENRUDDOCK. Que le blason de mes ancêtres soit flétri et foulé aux pieds, avant que nous marchions sous la même bannière!

EPHRAÏM. Que ma main se dessèche avant qu'Israël et Baal travaillent ensemble à élever le même édifice!

LADY RÉGINE. Il ne s'agit pas d'élever, mais de renverser. Il ne s'agit ni du blason de vos ancêtres, ni d'Israël, ni de Baal, mais de votre intérêt, et votre intérêt dans ce moment est de tout détruire.

LORD PENRUDDOCK. C'est vrai!

LADY RÉGINE. De renverser celui qui règne, et de prendre sa place.

EPHRAÏM. C'est juste, et avec un tel but...

LADY RÉGINE. La guerre civile est permise.

LORD PENRUDDOCK. L'anarchie est le salut.

EPHRAÏM. Tout est légal...

LADY RÉGINE. A merveille.

LORD PENRUDDOCK. Pourvu que l'édifice s'écroule!

EPHRAÏM. Quitte à nous battre sur ses débris!

LORD PENRUDDOCK, *passant près d'Ephraïm ; les acteurs sont dans l'ordre suivant : Ephraïm, Penruddock, lady Régine.*) Je suis votre homme.

EPHRAÏM. Je suis le vôtre! Plus de haine qui tienne.

LORD PENRUDDOCK. Union et estime... (*Bas, à lady Régine.*) provisoires...

EPHRAÏM. Je dirai à tous vos nobles amis : Otez vos pourpoints dorés, et marchons bras dessus, bras dessous..

LORD PENRUDDOCK. Je dirai aux vôtres : Mettez un gant et donnons-nous la main!

LADY RÉGINE. C'est dit, c'est convenu ; cavaliers et têtes rondes.

EPHRAÏM, *tendant la main*. Nous sommes alliés!

LORD PENRUDDOCK, *de même*. Nous sommes amis... à la vie!

EPHRAÏM. A la mort. (*Ephraïm remonte le théâtre.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, UN OFFICIER PARLEMENTAIRE.

L'OFFICIER *présente à Ephraïm un paquet cacheté*. A l'honorable Ephraïm Kilseen, membre du parlement. (*Il salue et sort.*)

EPHRAÏM *redescend le théâtre à droite; les acteurs sont dans l'ordre suivant : Penruddock, Régine, Ephraïm.* Qu'est-ce que cela veut dire? ex-membre... (*Regardant l'adresse du paquet.*) Eh non, c'est bien écrit, et de la main de l'honorable Leuthal, notre ancien président.

LADY RÉGINE. Voyez donc?

EPHRAÏM, *lisant*. O ciel! « Le parlement, arbitraire« ment dissous par Cromwell, vient d'être légalement « rétabli et convoqué pour voter sur un nouveau sys« tème de gouvernement... » (*A part.*) Si c'était pour le mien!..

LADY RÉGINE. Et Cromwell!

LORD PENRUDDOCK. Il est donc renversé?

EPHRAÏM. Il est mort!..

LADY RÉGINE ET PENRUDDOCK. Mort!..

EPHRAÏM. Dans son palais... dans son lit...

PENRUDDOCK, *avec indignation*. Comme tout le monde!

EPHRAÏM. Comme un roi... entre quatre médecins... (*Lisant toujours.*) « Et à la tête de son armée, Monck « s'avance sur Londres!.. »

LADY RÉGINE, *bas, à Penruddock, avec joie*. Ah! pour rétablir la royauté!

LORD PENRUDDOCK, *avec joie*. Enfin donc!.. nous l'emportons!..

EPHRAÏM, *lisant à voix basse*. Ah! qu'ai-je vu! « Il « vient rétablir la liberté, l'indépendance, écraser les « royalistes et tous leurs partisans... » (*A part.*) O ciel!.. qu'allais-je faire?

LORD PENRUDDOCK, *d'un air goguenard*. Eh bien, notre nouvel allié, qu'en dites-vous?

EPHRAÏM. Je dis qu'Ephraïm le puritain ne connaît que la loyauté et la franchise! Cromwell est renversé! et, d'après nos conditions, je reprends ma haine.

LORD PENRUDDOCK. Et moi la mienne!

LADY RÉGINE. Et pourquoi donc, Messieurs?

EPHRAÏM. C'est tout naturel!.. On s'est donné la main!..

LORD PENRUDDOCK. Et l'on se bat!

EPHRAÏM. On a été amis!..

LORD PENRUDDOCK. Et l'on n'en convient pas!

EPHRAÏM. On s'estime aujourd'hui.

LORD PENRUDDOCK. Et l'on se méprise demain!

EPHRAÏM. Et si l'occasion se représente...

LORD PENRUDDOCK. Si l'on a besoin de se réestimer...

EPHRAÏM. Toujours la même franchise.

LORD PENRUDDOCK. La même affection.

EPHRAÏM. D'ici là, chacun pour soi.

LORD PENRUDDOCK. Vive Stuart!

EPHRAÏM. Vive la liberté! (*Ephraïm sort par la porte du fond; Penruddock et lady Régine par la porte à gauche.*)

ACTE DEUXIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, *seule*. A ce soir... a-t-il dit! et il ne vient pas... impossible de parler à ma cousine... La voilà dans cette vie d'événements qui la rend si heureuse... et moi si tremblante... La mort de Cromwell, le départ de mon oncle pour je ne sais quelle mission royaliste... et la marche de Monck sur la capitale!.. Ils prétendent tous qu'il va proclamer Stuart... Ils le croient, parce qu'ils l'espèrent et le veulent... mais d'autres ne le voudront pas!... Il n'y a pas que des royalistes dans le monde!.. et les têtes rondes qui ont renversé Charles Ier ne voudront pas de Charles II... Encore des batailles, des proscriptions, des arrêts de mort!.. ah! mon pauvre pays!.. et M. Clarck qui ne vient pas... serait-ce lui?.. non... un étranger.

SCÈNE II.

HÉLÈNE, LAMBERT.

LAMBERT. C'est miss Hélène Newport que j'ai l'honneur de saluer?

HÉLÈNE. Oui, Monsieur.

LAMBERT. Vous ne me reconnaissez pas?

HÉLÈNE, *étonnée et regardant*. Eh mais... je crois me rappeler...

LAMBERT. Il y a cinq ou six ans, à la porte du palais de Cromwell...

HÉLÈNE, *poussant un cri et allant à lui*. Lambert!..

LAMBERT, *froidement*. C'est moi!

HÉLÈNE. Mon défenseur!.. mon ami!.. ah! quel changement!

LAMBERT. Voilà six ans que je suis au pouvoir... y arriver n'est rien... mais s'y maintenir, jeune fille, voilà le difficile! Cromwell y a succombé! Les soins, les inquiétudes... les craintes... il ne dormait plus!.. il dort maintenant... mais d'autres veilleut... et je viens vous parler de nos intérêts.

HÉLÈNE, *étonnée*. A moi! général?

LAMBERT. A vous!.. les moments sont précieux!.. (*Brusquement.*) M. Clarck vous aime!

HÉLÈNE. Moi... grand Dieu! Qui vous l'a dit?

LAMBERT. Lui-même!.. Pendant une heure j'ai causé avec lui... Il m'a raconté que depuis trois mois il venait ici tous les jours... que, frappé de la beauté de lady Terringham, votre cousine, il lui avait d'abord adressé quelques hommages... mais qu'ensuite votre bonté, votre caractère, d'autres raisons encore... Enfin, je vous l'ai dit, et je n'en suis que trop sûr, il vous aime éperdument... et vous?

HÉLÈNE. Permettez, Monsieur...

LAMBERT. J'ai besoin de le savoir!.. c'est important pour moi.

HÉLÈNE, *étonnée*. Pour vous!..

LAMBERT. Pardon d'une demande aussi brusque; moi, soldat de Cromwell... je n'entends rien aux phrases... je ne sais pas en faire! Miss Hélène, pour prix du service que je vous ai rendu, répondez-moi avec franchise! Aimez-vous M. Clarck?.. oui ou non?

HÉLÈNE. Oui, général.

LAMBERT. Tant pis.

HÉLÈNE. Et pourquoi?

LAMBERT. C'est qu'il veut vous épouser... et renoncer pour vous à une place superbe.

HÉLÈNE. Tant d'amour! Ah! c'est bien à lui!.. c'est beau...

LAMBERT. C'est absurde!

HÉLÈNE. Ah! vous n'avez jamais aimé?

LAMBERT. Jamais! je n'y comprends rien; en revanche, j'ai connu l'amitié... quelquefois, et la haine beaucoup! et je suppose que l'amour ou la haine ce doit être la même fièvre, la même exaltation... en sens inverse...

HÉLÈNE, *souriant*. A peu près!

LAMBERT. Pour perdre un ennemi que je déteste, je donnerais mon sang, et plus encore, mon bonheur en ce monde... En feriez-vous autant pour celui que vous aimez?

HÉLÈNE. A l'instant même!

LAMBERT. Eh! bien... c'est ce sacrifice que je viens vous demander.

HÉLÈNE. A moi!.. et comment?

LAMBERT. Je vais tout vous dire; puisque vous n'avez point oublié le faible service que je vous ai rendu en vous conduisant aux pieds de notre général : vous devez vous rappeler avec plus de reconnaissance encore un autre défenseur qui, plus jeune et plus hardi que nous, ne craignit pas de tenir tête à Cromwell.

HÉLÈNE. Richard!... qui a sauvé ma mère et à qui ma vie appartient!

LAMBERT. Eh bien... ne le privez pas du glorieux héritage qui l'attend : car ce M. Clarck, cet inconnu qui vous aime et qui veut tout vous sacrifier... c'est Richard Cromwell.

HÉLÈNE, *poussant un cri*. Ah!

LAMBERT. Le pouvoir paternel, l'alliance de la France, la nièce du cardinal Mazarin... il refuse tout... il n'a d'autre ambition que de vivre en gentilhomme campagnard dans ses terres, dans son ménage, dans sa famille... car, m'a-t-il dit, il est une personne que j'aime et de qui dépend mon avenir!.. si je suis aimé, ce que j'ignore, et je le lui demanderai devant toi, je serais bien dupe d'échanger le bonheur qui m'attend, contre les tourments que vous me proposez; mais si elle ne m'aime pas... si elle en préfère un autre...

HÉLÈNE. Jamais! jamais!

LAMBERT. Alors et avant qu'il n'arrive, car il va venir, je n'ajouterai plus qu'un mot, que Richard n'entendrait pas, mais que vous, miss Hélène, vous comprendrez!.. C'est que le fils de Cromwell s'abuse en croyant que la vie privée lui sera facile et permise. Objet de défiance, pour tous les partis, un prétendant

qui se retire est encore coupable; on lui fait un crime des droits mêmes auxquels il renonce et que plus tard lui ou les siens peuvent toujours faire valoir. Au sein de sa retraite, les yeux sont ouverts sur lui, ses actions, ses paroles sont épiées et au moindre prétexte, à la moindre crainte, le poison ou le poignard menacent ses jours sans défense.

HÉLÈNE. O ciel!

LAMBERT. C'est lui!

SCENE III.

HÉLÈNE, RICHARD, LAMBERT.

RICHARD. Vous avez raison, lady Hélène, de grands malheurs me menaçaient. (*Montrant Lambert.*) Voici un ami qui m'apporte de fatales nouvelles. J'ai plus que jamais besoin de votre amitié... J'ai perdu mon père...

HÉLÈNE, *lui tendant la main*. Ah! Monsieur!

RICHARD. Quoique, depuis trois mois, banni de ses yeux, j'étais toujours présent à son cœur; et à son dernier moment, c'est moi qu'il a désigné pour seul héritier d'une fortune qui lui avait coûté bien cher!

HÉLÈNE, *avec émotion*. Personne ne la mérite mieux que vous; personne n'en fera meilleur usage... j'en suis sûre.

RICHARD. Vous pourriez vous tromper... J'apprécie peu les biens qui ne flattent que l'ambition ou la vanité. Il en est d'autres plus réels en qui je place mon bonheur; une main amie sur laquelle la mienne s'appuie en tout temps; un cœur sincere et devoué qui existe de ma vie et soit heureux de mon sort quel qu'il soit, un amour auquel la fortune n'ajoute rien et que le malheur seul puisse accroître... voilà les biens que j'envie, les rêves que j'avais formés en vous voyant et qu'un mot vient presque de détruire.

HÉLÈNE. Comment cela?

RICHARD. Lord Penruddock, votre oncle, nous a assuré ce matin que vous aimiez le général Monck.

HÉLÈNE. Moi!..

RICHARD. Est-ce la vérité... Parlez?

LAMBERT, *montrant Richard*. Le bonheur et l'existence d'un ami en dépendent.

RICHARD. Est-il vrai que vous aimiez Monck?

HÉLÈNE, *détournant la tête*. C'est vrai! (*Apercevant lady Régine qui vient d'entrer par la porte du fond et qui a entendu ces derniers mots.*) Ma cousine!.. (*A part.*) Ah! elle fait bien de venir... Je n'aurais pas le courage de le tromper plus longtemps. (*Elle sort par la porte du fond, et Lambert remonte le théâtre avec elle.*)

SCENE IV.

LAMBERT, *reconduisant Hélène, reste au fond du théâtre et la suit des yeux quelque temps après qu'elle a disparu*; RICHARD ET LADY RÉGINE, *sur le devant du théâtre*.

LADY RÉGINE, *gaiement, à Richard*. Comment, monsieur Clarck, c'est vous qui êtes son confident... Et elle aime Monck!

RICHARD. Oui, Milady!.. Vous en êtes indignée!..

LADY RÉGINE. J'en suis ravie! (*Montrant Lambert.*) Quel est cet homme?

RICHARD. Mon meilleur ami.

LADY RÉGINE. Cette nouvelle, au contraire, peut admirablement servir nos projets. (*A demi-voix.*) Et si je vous les ai cachés jusqu'ici, à vous, mon ami, qui n'avez pas craint de vous exposer pour moi, c'est que je voulais bien compromettre mes jours, mais non pas les vôtres. Depuis la mort de Cromwell, plus de dangers; tout se prépare pour le retour des Stuarts... Et quand vous saurez...

RICHARD, *vivement*. Je ne veux rien savoir; je ne veux que vous soustraire à des périls...

LADY RÉGINE, *vivement*. Que je braverai! car ce n'est pas pour moi seule que j'ai de l'ambition et de l'audace... Je veux réussir pour vous arracher à votre retraite, pour vous donner un sort et un rang dignes de vous!

RICHARD, *élevant la voix*. Et vous avez pu croire que j'accepterais?..

LADY RÉGINE, *avec force*. Oui, parce qu'en ce moment l'indifférence ou le repos n'est plus permis, parce qu'au jour du danger, tout Anglais doit se lever, choisir un parti et combattre pour son opinion! (*Montrant Lambert.*) Je m'en rapporte à votre ami.

LAMBERT, *qui, depuis quelque temps, a redescendu le théâtre*. Milady a raison: quand les partis sont en présence, qui reste neutre est un traître!

LADY RÉGINE. Qui reste à l'écart est un lâche!

LAMBERT. Prêt à se ranger du côté de la victoire!..

LADY RÉGINE. Et vous ne le voudrez pas! parce qu'il y a quelque chose encore au-dessus du bonheur même... c'est l'honneur!

RICHARD. Oui, vous dites vrai tous deux... Oui, quel que soit le sentiment qui vous anime, les rêves que j'avais formés ne sont plus possibles... il y faut renoncer et reporter vers un but glorieux mes illusions détruites!.. N'importe dans quel rang et sous quelle bannière, on peut toujours servir son pays... et je consacre au mien mon repos et mes jours...

LADY RÉGINE. A la bonne heure!

RICHARD. Je vous demande seulement... je vous supplie de renoncer à vos desseins; car c'est par moi, non par vous, Milady, que je veux m'élever. Si le sort m'est contraire, vous ne me reverrez pas, et mon amitié, non plus, ne vous aura pas compromise; s'il m'est favorable, je reviendrai et n'oublierai jamais ce que vous vouliez faire pour M. Clarck... car je puis être malheureux, mais jamais ingrat!.. Adieu, Milady! (*A Lambert.*) Viens... je suis à toi. (*Il sort avec Lambert par la porte du fond.*)

SCENE V.

LADY RÉGINE, *seule*. Et je ne conspirerais pas pour lui!.. si noble... si généreux... Non, non, il a beau dire et me le défendre... il est pauvre, je le ferai riche... il est obscur, je le ferai illustre; et mon amour le servira malgré lui... Tout nous seconde, d'ailleurs... tout se déclare pour nous. (*Regardant sur la table à gauche les lettres qu'elle a apportées au commencement de la scène.*) De la duchesse Hamilton... de la comtesse de Lauderdale. (*S'arrêtant.*) Ah! mon Dieu!.. (*Lisant.*) « Tout va mal, chère lady; ne hâtez pas l'arrivée du roi; Monck, que l'on croyait pour nous, a « refusé de recevoir son propre frère, Nicolas Monck, « le chapelain, chargé par nous de le pressentir à ce « sujet!.. De plus, il vient d'écrire et de signer, dans « les papiers publics, une lettre, où il déclare que les « Stuarts et l'ancienne monarchie sont désormais im- « possibles; enfin, et je puis vous garantir l'authenti- « cité du fait, dernièrement, dans la ville d'York, le « général a donné un soufflet à un officier qui l'accu-

« sait de méditer le retour de Charles II.. » (*Se laissant tomber dans un fauteuil.*) Adieu toutes nos espérances!

SCENE VI.

LORD PENRUDDOCK, LADY RÉGINE.

LADY RÉGINE. Ah! Milord, vous voilà... eh bien?

LORD PENRUDDOCK. Kerneguy, le montagnard, est parti devant moi, et, dans douze heures, a-t-il dit, le message sera à son adresse!

LADY RÉGINE. Tant pis, maintenant! car les circonstances ne sont plus aussi favorables que je l'espérais.

LORD PENRUDDOCK. Bien plus encore! Je faisais rafraîchir mes chevaux à l'hôtel de la *Pomme-d'Or*, quand sont arrivés deux officiers de Monck, à qui j'ai offert un verre de porto...

LADY RÉGINE. Et vous avez causé?

LORD PENRUDDOCK. Sans rien dire!.. vous me connaissez... Ils précédaient l'armée, chargés de préparer pour ce soir les logements du général et de son état-major. Ils ne connaissaient pas le pays, et j'ai dit négligemment devant eux, que le plus beau château des environs était celui de lady Terringham... qui, dans ce moment, était presque vacant...

LADY RÉGINE. Eh bien?..

LORD PENRUDDOCK. Eh bien! ils se sont regardés en souriant... et je suis sûr que, d'ici à quelques instants... vous aurez à souper et à loger le général et tous ses officiers...

LADY RÉGINE. Malheureux!.. qu'avez-vous fait?

LORD PENRUDDOCK. Préparé une entrevue admirable et toute naturelle avec Monck; je vous l'amène ici, pour deux ou trois jours, sans éveiller de soupçons...

LADY RÉGINE. Et dans ce château va arriver, demain soir, Charles Stuart!

LORD PENRUDDOCK. Le roi!

LADY RÉGINE. Lui-même... débarqué et caché depuis quelques jours aux environs de Bristol. Vous venez de lui faire dire par Kerneguy qu'il pouvait venir sans crainte, et qu'il serait ici en sûreté.

LORD PENRUDDOCK. Je n'en savais rien... Mais tant mieux, puisque Monck est des nôtres, puisqu'il est de notre parti!

LADY RÉGINE. Et s'il n'en était pas!

LORD PENRUDDOCK. Laissez donc!

LADY RÉGINE. S'il l'avait déclaré...

LORD PENRUDDOCK. Par prudence... Monck est très-prudent...

LADY RÉGINE. S'il l'avait écrit et signé!

LORD PENRUDDOCK. Pour mieux cacher son jeu!.. Car enfin la lettre que vous avez reçue ce matin de lord Newport est trop positive... J'ai vu lord Newport en Hollande; je l'ai vu moi-même; il est près du roi; il conseille le roi... et un conseiller du roi doit savoir ce qu'il dit...

LADY RÉGINE, *écoutant*. Silence!... Entendez-vous ce bruit... ces cavaliers... C'est Monck et ses officiers...

LORD PENRUDDOCK. C'est un allié qui nous arrive.

SCENE VII.

HÉLÈNE, LORD PENRUDDOCK, LADY RÉGINE.

HÉLÈNE, *accourant vivement*. Ma cousine! ma cousine! tu ne t'en douterais jamais... le général Monck!..

LADY RÉGINE, *souriant*. Si vraiment, je le devinerais à ton émotion!

HÉLÈNE. Tu veux dire à ma surprise! C'est lui.

SCÈNE VIII.

HÉLÈNE, LORD PENRUDDOCK, LADY RÉGINE, MONCK, DES OFFICIERS *au fond du théâtre*, EPHRAÏM.

MONCK, *parlant à plusieurs officiers qui n'entrent pas*. Pas de désordre, Messieurs... Quoique ce château appartienne, dit-on, à des partisans de Stuart, je veux qu'il soit respecté.

LORD PENRUDDOCK, *bas, à Régine*. Vous l'entendez... Qu'est ce que je vous disais?

MONCK. Nous n'avons plus que douze milles d'ici Londres; nous y serons demain... Nous irons nous mettre aux ordres du parlement, qui, pour nous complimenter, nous envoie trois de ses membres: messieurs Scott, Robinson, et l'honorable Ephraïm Kilseen... Allez!.. (*Les officiers qui étaient au fond se retirent. Monck redescend le théâtre. Les acteurs sont dans l'ordre suivant: Hélène, Penruddock, lady Régine, Monck, Ephraïm. — Après avoir salué Régine et Hélène.*) Pardon, Milady, de nous emparer ainsi de ce château qui vous appartient. Je ne l'ai appris qu'en y entrant, par l'honorable membre du parlement qui venait de nous rejoindre, et je me félicite de me trouver en pays de connaissance.

LADY RÉGINE. C'est nous qui sommes heureuses de vous offrir l'hospitalité, et si, après une si longue marche, le général voulait accepter quelques rafraîchissements... (*Le général s'incline en signe d'acceptation, et Régine fait signe à Hélène de donner des ordres.*)

MONCK, *se retournant vers Ephraïm*. Vous dites donc que le parlement voit notre arrivée avec plaisir...

EPHRAÏM. Avec enthousiasme... Il y voit le triomphe de la bonne cause, et m'a chargé pour vous, à l'unanimité, d'un message.

MONCK. Que vous venez de nous transmettre devant toute l'armée...

EPHRAÏM, *à demi-voix*. Et d'un autre particulier qui ne regarde que vous...

MONCK. J'accueillerai toujours avec respect et soumission les communications du parlement en masse et en détail.

LADY RÉGINE, *montrant à Monck et à Ephraïm la table à gauche où l'on vient de placer des verres et des flacons de vin*. Messieurs!.... (*Penruddock, Monck et Ephraïm traversent le théâtre et s'approchent de la table à gauche, où Hélène leur verse à boire. Les acteurs sont dans l'ordre suivant: Ephraïm, Hélène, près de la table et versant à boire, Monck, Penruddock, lady Régine.*)

LORD PENRUDDOCK, *à Monck*. A vous, général, le premier toast.

MONCK, *élevant son verre*. A ces dames! aux doux souvenirs que m'a laissés notre rencontre en Écosse. A vous, maintenant, Milord!

LORD PENRUDDOCK. Oh! mon toast est connu!.. à Charles Stuart! (*Ephraïm pose son verre sur la table et ne boit pas.*)

MONCK, *froidement*. Volontiers!.. Je n'ai jamais refusé de boire aux exilés... surtout à ceux qui le sont pour toujours. (*Levant son verre.*) A Charles Stuart!

LADY RÉGINE, *bas, à Penruddock*. Vous l'entendez!

LORD PENRUDDOCK, *à demi-voix et s'approchant de Monck*. Général, il faut que je vous parle.

MONCK. A moi, Milord?

LORD PENRUDDOCK. Oui, vous ne me refuserez pas, je l'espère, un entretien particulier?..

MONCK. Il m'est impossible d'accepter l'honneur que veut me faire milord Penruddock...

LORD PENRUDDOCK, *avec colère.* Monsieur!..

MONCK. Daignez me remplacer auprès de ces dames et leur offrir la main... J'ai à causer avec l'honorable Kilseen, envoyé du parlement.

LORD PENRUDDOCK, *aux deux dames qui l'entraînent.* Mais cet homme-là est un traître...

LADY RÉGINE, *froidement.* Non!.. c'est un homme d'Etat. Venez. (*Elle l'emmène et sort avec lui et Helene.*)

SCÈNE IX.

EPHRAIM, MONCK.

MONCK, *froidement, à Ephraïm.* Je vous écoute, Monsieur.

EPHRAÏM. Le parlement, rétabli par vous, vient de tenir sa première séance, où tout le monde a parlé... Il y avait si longtemps que cela leur était arrivé!

MONCK, *froidement.* Ah! tout le monde a parlé?.

EPHRAÏM. Et, par suite, il a été impossible de s'entendre, j'en suis encore enroué.

MONCK, *d'un ton affectueux.* En vérité?

EPHRAÏM. Ne faites pas attention, général! quand c'est pour la patrie!.. Mais la patrie, représentée par nous... ignorant vos intentions, ue sait quel gouvernement proclamer!

MONCK, *froidement.* J'attends ses ordres...

EPHRAÏM. La plupart des honorables disaient, en sortant de la séance: « A la tête d'une révolution fondée « par l'épée, il faut un militaire. Le général Lambert, « fléau des assemblées délibérantes, et qui tranche « toutes les discussions avec le sabre, est bien loin « dans l'Irlande, avec son armée; Monck est près de « nous, avec la sienne!.. »

MONCK, *froidement.* Ils disaient cela?

EPHRAÏM. Oui, général.

MONCK. Et la preuve!

EPHRAÏM, *lui remettant un papier.* Je sais qu'il vous en faut... en voici!.. Je suis, ou plutôt nous sommes, vingt-deux voix qui n'en formons qu'une!.. Eloquence collective et compacte, qui ne donne jamais qu'en masse, et entraîne avec elle toutes les consciences indécises et isolées... Et si, dans un moment où personne n'ose se prononcer, vingt-deux voix, prenant l'initiative, proclamaient pour successeur de Cromwell le général Monck... Si le général, acceptant l'appui que nous lui proposons... et nous donnant à son tour des garanties...

MONCK, *les yeux fixés sur le papier qu'Ephraïm lui a remis.* Je vois!.. des places pour tout le monde!.. et pour Ephraïm Kilseen... rien!.. que cinq cents guinées de rentes! (*Se tournant froidement vers Ephraïm.*) Monsieur, je suis touché du service que vous voulez me rendre, et je le reconnaîtrai par un plus grand encore... un bon avis! Nous vivons dans un temps où la circonspection et la prudence sont tellement nécessaires, qu'il suffirait d'une pareille proposition... signée... comme celle-ci, de vous et de vos amis, pour donner au prochain gouvernement, j'ignore lequel, le prétexte immédiat de vous faire déporter ou pendre.

EPHRAÏM, *effrayé.* Général!

MONCK. Je n'abuserai pas d'une marque de confiance d'autant plus grande, qu'elle vous met tous dans ma dépendance. (*Mettant le papier dans sa poche.*) Mais je vous dirai...

EPHRAÏM, *se retournant et apercevant Lambert qui entre.* Dieu! Lambert...

SCENE X.

EPHRAIM, MONCK, LAMBERT.

MONCK. Vous! général, avoir quitté l'Irlande!..

LAMBERT. Et vous, l'Ecosse!

MONCK. L'honorable Ephraïm Kilseen vous dira que le parlement me rappelle à Londres avec mon armée.

LAMBERT. Et la mienne a devancé ses ordres... Elle vient d'y entrer, et a pris ses quartiers autour de Westminster... Elle protégera aussi, dès demain, les séances du long parlement, qui, grâce à vous, vient de renaître.

MONCK. Je me félicite, mon brave et cher collègue, de voir nos troupes réunies encore une fois sous le même drapeau et pour la même cause, comme au temps de notre illustre général et ami, le lord protecteur.

LAMBERT, *brusquement.* Ecoutez-moi, Monck... je me bats aussi bien que vous, mais vous avez plus d'esprit que moi... Vous avez un talent, celui de cacher votre pensée, et moi un défaut, celui de dire la mienne, et la voici!.. On prétend que vous aspirez à remplacer Cromwell, que dans ce dessein vous avez ressuscité le défunt parlement que vous espérez acheter!

MONCK. Et avec quoi?

EPHRAÏM. Oui!.. avec quoi? C'est ce que je voudrais savoir!..

LAMBERT, *regardant Ephraïm.* J'ai à dire aux parlementaires, dans la personne d'Ephraïm, ici présent, que si j'en connaissais un seul capable de vous donner sa voix, ce serait la dernière fois qu'il l'aurait vendue; car je me chargerais, moi, mieux que Lenthal, son président, de lui interdire à jamais la parole!

MONCK. C'est justement ce que je disais tout à l'heure à l'honorable Ephraïm!..

EPHRAÏM, *troublé.* Oui... oui... effectivement...

LAMBERT. Et à vous, général, je vous dirai. Nous avons bien voulu obéir à Cromwell; il avait sur nous l'ascendant du génie! On pouvait courber le front d'un soldat devant celui qui faisait tomber des têtes royales... Mais vous, George Monck, je vous déclare en mon nom, et au nom de tous les officiers républicains, Fletwood, Harrison, et vingt autres, vos égaux, que jamais nous ne vous reconnaîtrons pour maître...

MONCK. Je le conçois! car, moi, je n'accorderais à aucun de vous le droit d'être le mien.

EPHRAÏM. Alors, et puisque nous sommes tous si difficiles à gouverner, à qui nous adresser?

MONCK, *les regardant.* Votre avis, Messieurs!..

LAMBERT. Et le vôtre?

MONCK, *lentement.* La république... pure et simple!.. Le pouvoir est à tout le monde.

LAMBERT, *de même.* C'est comme s'il n'était à personne...

EPHRAÏM. Et puis la république, gouvernement pauvre...

LAMBERT, *avec mépris.* N'achète qu'à crédit... et, pour s'acquitter...

EPHRAÏM. Ne paie pas!.. Alors, les Stuarts...

MONCK. Le pays n'en veut plus! Et vous?

LAMBERT. Autant vaudrait signer notre arrêt de mort; nous avons renversé le père, et le fils nous arriverait avec des idées de vengeance...

MONCK. De proscription...

EPHRAÏM. Ou d'amnistie... ce qui reviendrait au même...

LAMBERT. Tandis que Richard Cromwell...

MONCK. Le fils du protecteur?..

LAMBERT. Ne pourrait pas nous accuser d'avoir immolé Charles Ier.

EPHRAÏM. Ni renversé la monarchie...

MONCK. Il n'y a qu'une difficulté...

LAMBERT. Laquelle?

MONCK. Je connais les goûts et le caractère de Richard; il est capable de refuser...

LAMBERT. Il accepte!.. je viens de l'y décider!..

MONCK. Je devine alors qui gouvernera sous lui!

LAMBERT, *à demi-voix.* Vous! et moi!

EPHRAÏM, *vivement.* Rien que deux?..

MONCK, *à part.* C'est un de trop!

LAMBERT, *à Monck.* Voyez!

MONCK, *hésitant.* Je vous remercie, général, d'avoir pensé à moi, mais... le parlement?..

EPHRAÏM. Oui... le parlement?..

LAMBERT. Ne sommes-nous pas à la tête des deux seules armées de l'Angleterre? C'est à ceux qui tiennent l'épée à délibérer!

EPHRAÏM. Et aux assemblées délibérantes...

LAMBERT. A obéir sans verbiage! C'est ainsi qu'agissait Cromwell, qui avait supprimé l'éloquence! et comme ce sont mes dragons qui occupent Westminster...

MONCK. Vous me répondez du vote libre et indépendant de nos honorables?

LAMBERT. Je vous réponds d'eux, si vous me répondez de vous!.. Aujourd'hui même, vous ferez proclamer par vos soldats, comme moi par les miens, Richard Cromwell protecteur de l'Angleterre... sinon... vous me permettrez, à moi et aux miens, de vous poignarder comme traître...

MONCK, *froidement.* A quoi bon?.. vous êtes homme à vous passer de la permission!

LAMBERT, *avec impatience.* Une fois en votre vie, George Monck, direz-vous oui ou non? Je suis décidé à faire cette proclamation avec vous ou sans vous. . c'est la paix ou la guerre!.. que voulez-vous?

MONCK. Le temps d'écrire cette proclamation .. Je vous demande pour cela un quart d'heure...

LAMBERT. Dans un quart d'heure... soit... je reviens la prendre...

EPHRAÏM, *s'approchant de Monck pendant que Lambert remonte le théâtre.* Alors nous sommes donc pour Richard!

MONCK, *à demi-voix.* Peut-être!.. (*A voix haute.*) Vous ne partirez pas sans vous charger de mes compliments pour l'honorable Lenthal, votre président!.. (*Lambert, qui est redescendu, sort avec Ephraïm par le fond.*)

SCENE XI.

MONCK, *puis* LADY RÉGINE, *sortant de la porte à droite.*

MONCK, *seul assis pres de la table.* Richard Cromwell... ou Charles Stuart... j'en eusse préféré un autre... mais en attendant... (*Apercevant lady Régine.*) Ah! c'est vous, Milady?

LADY RÉGINE. Qui venais pour parler de quelques intérêts de famille... mais vous êtes trop occupé pour m'entendre...

MONCK. Moi! occupé... nullement... Quelques arrangements provisoires... vous pouvez vous en convaincre...

RÉGINE, *regardant par-dessus son épaule pendant qu'il écrit.* O ciel!.. Richard Cromwell proclamé protecteur, c'est-à-dire roi d'Angleterre!

MONCK, *écrivant toujours.* Pourquoi pas? dans les circonstances présentes... je ne vois rien de mieux. (*A part et se montrant lui-même pendant que Régine va fermer la porte du fond.*) Le mieux n'étant pas possible... ou demandant à être ajourné... et puis une proclamation n'engage que ceux... qui y croient. (*Lady Régine, pendant qu'il écrit, est revenue près de lui. Les acteurs sont dans l'ordre suivant : Lady Régine, debout; Monck à la table.*)

LADY RÉGINE. Et c'est vous, général... vous dont l'avenir était si brillant, qui vous mettez aux gages et à la solde d'une royauté d'un jour!..

MONCK, *froidement.* Il me semble, Milady, que nous ne parlons pas là d'affaires de famille!

LADY RÉGINE. Au contraire, et dans l'intérêt même d'une union que vous avez autrefois désirée...

MONCK. Et que vous et lord Penruddock avez rejetée...

LADY RÉGINE. Parce que nous supposions qu'Hélène elle-même y était opposée!.. mais aujourd'hui que nous avons la preuve du contraire, notre consentement vous était acquis... C'est là, général, ce que son tuteur et moi voulions vous apprendre!

MONCK, *se levant.* Pardon, Milady, je suis incrédule de ma nature; je pense bien qu'aujourd'hui, où l'on croit avoir besoin de me gagner, ce consentement me serait, en effet, promis... mais, quand viendrait le moment de réaliser une telle promesse, on m'objecterait, comme autrefois, le passé.

LADY RÉGINE. Nous serions alors plus sévères que Stuart lui-même, qui dès longtemps vous l'a pardonné; ce qui nous serait plus pénible, serait de voir l'époux d'Hélene Newport, notre allié, notre parent, préférer l'obscur avantage de soutenir une république, à l'immortel honneur de relever une monarchie, de le voir disputer des lambeaux de puissance à Lambert et à tout le parti républicain, au lieu d'être le premier de l'Etat après le roi, qui l'aurait nommé son connétable et son premier ministre! (*Geste de Monck.*) Il l'aurait fait... Il me l'écrivait à moi, qui ai encore sa lettre... et l'on ne renonce pas sans regret, pour sa famille et pour les siens, à une illustration qui rejaillirait sur tous... Mais qu'importe, général, dès qu'il s'agit de vous prouver notre franchise, dont vous doutez encore... Hélène, ma cousine, vous aime, elle vous appartient, et dès demain, dès aujourd'hui, si vous le voulez, nous signerons son contrat.

MONCK, *la regardant attentivement.* Et lady Hélène... ne dementira point vos paroles!

LADY RÉGINE, *lentement.* Ni elle, ni personne!.. Il n'y aurait qu'une difficulté peut-être?

MONCK, *de même.* Déjà!..

LADY RÉGINE. Et elle viendrait de vous.

MONCK. Comment cela?

LADY RÉGINE, *lentement et le regardant.* Si nous avions... tel ami de notre famille, qui tînt à signer au contrat... et que vous, général, vous ne voulussiez pas vous rencontrer avec cet ami...

MONCK, *de même.* Pourquoi donc!.. si cette union a lieu, vos amis ne sont-ils pas les miens?

LADY RÉGINE. D'autant que cet ami désire ardemment cette rencontre... mais il la voudrait secrète et sans témoins... pas d'autres que nous deux...

MONCK. Pas d'autres!..

LADY RÉGINE. Je vous le jure... s'il vous a, tout le reste lui est indifférent et inutile.

MONCK. Quoi, tous mes autres collègues... Harrison, Fletwood et Lambert...

LADY RÉGINE. Destitués ou mis en jugement.

MONCK, *vivement*. Ah! savez-vous qu'il a de fort bonnes idées... cet ami de votre famille!

LADY RÉGINE, *finement*. Mieux que moi, sans doute, il vous les expliquerait... s'il pouvait par hasard... vous rencontrer demain soir... par exemple... dans ce château où vous logez... (*Se retournant et voyant la porte du fond qui s'ouvre.*) On vient! (*Elle s'éloigne de Monck, remonte le théâtre et redescend se placer à droite.*)

SCENE XII.

EPHRAIM, LAMBERT, MONCK, LADY RÉGINE, *plusieurs autres officiers qui se tiennent au fond du théâtre.*

LAMBERT, *s'approchant de Monck*. Eh bien!..

MONCK. Voici la proclamation!

LAMBERT. Merci, George Monck... maintenant je vous crois!

MONCK, *aux officiers*. Vous, Messieurs... demain vous monterez à cheval et porterez cette proclamation à nos divers cantonnements... (*A Lambert.*) A demain matin, général! (*Bas, à Régine en la saluant.*) A demain soir, Milady!

EPHRAÏM, *s'approchant de Monck*. Et mes vingt-deux voix... à qui sont-elles!

MONCK. A personne encore!.. Qui veut arriver, doit attendre...

EPHRAÏM. J'attendrai! (*Monck, Lambert et Ephraïm sortent par la porte du fond en saluant lady Regine qui sort par la porte à droite.*)

ACTE TROISIÈME.

Même décor.

SCENE PREMIERE.

LADY RÉGINE, LORD PENRUDDOCK.

LORD PENRUDDOCK. Eh bien! voici de belles nouvelles!.. Pendant que nous nous réjouissions de la mort de Cromwell, croyant que le trône était libre et que nous n'avions plus qu'à y monter... on nomme un souverain!..

LADY REGINE. Vraiment!

LORD PENRUDDOCK. Et ce n'est pas nous!.. L'armée de Lambert et celle de Monck réunies dans Londres ont proclamé...

LADY RÉGINE. Richard Cromwell!.. Je le savais d'hier soir... J'avais lu la proclamation avant tout le monde!..

LORD PENRUDDOCK. Mais ce que vous ne savez pas... c'est l'effet qu'elle a produit... Ce peuple de Londres, qui nous attendait depuis si longtemps et avec tant d'impatience, paraît complètement résigné à nous attendre encore!.. Pas la moindre opposition, pas la moindre difficulté... En revanche, des transports de joie, des vivat, de l'enthousiasme et des illuminations... Je suis sûr qu'ils se trompent!.. Ils croient que c'est leur véritable souverain... Aussi j'ai beau parler, j'ai beau agir, nous n'allons pas... nous n'avançons pas... De toutes les conspirations où je me suis trouvé, celle-ci est la plus stationnaire!.. Il n'y a que moi qui me donne de la peine, et je ne peux pas tout faire!..

LADY RÉGINE. Patience!.. Vous venez de voir Hélène qui doit être ravie.

PENRUDDOCK. Eh bien non.

LADY RÉGINE. Vous ne lui avez donc pas dit que nous consentions à son mariage avec Monck?

PENRUDDOCK. Si, vraiment!.. Mais elle ne veut pas... elle veut rester fille.

LADY RÉGINE. Je lui ai pourtant entendu avouer à elle-même qu'elle aimait Monck.

PENRUDDOCK. Parbleu!.. je vous l'avais dit..

LADY RÉGINE. Et elle refuse de l'épouser.

PENRUDDOCK. Que voulez-vous!.. Une jeune fille... c'est toute une conspiration... on n'y comprend rien!..

LADY RÉGINE. Mais voilà qui est plus terrible que toutes vos autres nouvelles... Monck va croire que l'on s'est joué de lui... Il quittera ce château.

PENRUDDOCK. Le plus tôt vaudra le mieux, puisque vous m'avez dit que le roi allait arriver.

LADY RÉGINE. Pour avoir avec Monck une entrevue...

PENRUDDOCK. Ah bah!

LADY RÉGINE. C'est changé! c'est arrangé.

PENRUDDOCK. Aussi vous ne me dites rien!.. Alors qu'est-ce que nous faisons... qu'est-ce que nous décidons...

LADY RÉGINE. Qu'il faut partir!

PENRUDDOCK. Encore!

LADY RÉGINE. Et emmener Hélène pour éviter entre elle et Monck toute explication... Vous vous arrêterez à moitié chemin, à l'auberge de l'Ours-Noir.

PENRUDDOCK. Une auberge détestable... celle d'Ephraïm Kilseen... J'aime mieux aller tout droit à Londres, en mon hôtel..

LADY RÉGINE. Non... Vous trouverez à l'auberge de l'Ours-Noir la duchesse d'Hamilton et la comtesse de Landerdale déguisées, et qui m'attendent.

PENRUDDOCK, *se frottant les mains*. A la bonne heure, au moins! nous marchons.

LADY REGINE. Vous leur direz l'importante affaire qui me retient ici... Mais demain j'irai les rejoindre.

PENRUDDOCK. Très-bien... très-bien... Voilà une mission diplomatique.

LADY RÉGINE. J'y ajouterai celle de déterminer en route Hélène à nous obéir... Hâtez-vous! partez...

PENRUDDOCK. Et le roi qui va venir!.. et à qui j'aurais voulu rappeler mon gouvernement du Devonshire et du Middlesex.

LADY RÉGINE. Je recevrai Sa Majesté.

PENRUDDOCK. Justement!.. c'est là ce qui m'inquiète... Charles Stuart est jeune, aimable et galant... La nuit, en tête-à-tête dans ce château avec une jolie femme...

LADY RÉGINE. Quoi! Milord, vous pourriez craindre?..

LORD PENRUDDOCK. Quand on aime... on craint tout...

LADY REGINE. Jaloux... jaloux de votre roi!

LORD PENRUDDOCK. Vous êtes si royaliste!..

LADY RÉGINE. Et vous, Milord, vous ne méritez pas de l'être... si cela vous effraie.

LORD PENRUDDOCK. Mais cependant... (*On frappe à la porte à gauche.*)

LADY RÉGINE. On a frappé!.. C'est lui... Partez, ou je retire toutes mes promesses...

LORD PENRUDDOCK. Je m'en vais!.. je m'en vais!.. J'obéis à mes deux souverains!.. (*Il sort par le fond.*)

SCENE II.

LADY RÉGINE, *allant ouvrir la seconde porte à droite*; CHARLES STUART, *habillé fort simplement, enveloppé d'un manteau.*

LADY RÉGINE, *tombant aux genoux du roi.* Sire!.. sire!..

CHARLES. Y pensez-vous, Milady... à mes genoux!.. à moi pauvre prétendant qui ne suis rien encore... (*La relevant.*) C'est à ceux qui règnent... c'est à vous que l'on doit parler ainsi!..

LADY RÉGINE. Ce manteau que l'orage a percé... (*Elle lui ôte son manteau.*) Arriver par une pluie battante!..

CHARLES. Un temps de bonne fortune... un temps qui ne m'a pas trompé, puisque me voilà chez vous... (*Régine lui approche un fauteuil sur lequel il s'étend.*) Ah! l'on est mieux ici qu'au milieu des torrents et des ravins... ou sur les branches du chêne royal!..

LADY RÉGINE. Ce qu'on nous a raconté est donc vrai!..

CHARLES. Oui, de tous les souvenirs de la bataille de Worcester, c'est le moins agréable... Pendant vingt-quatre heures caché sous ce large feuillage et voir passer au-dessous de moi ces infâmes têtes rondes... ces enragés presbytériens qui me cherchaient et s'arrêtaient souvent sous mon chêne, seul domaine qui me restât, pour manger et boire aux yeux de leur souverain qui tombait de besoin, et qui, dans ce moment, aurait troqué tous ses droits à la couronne contre un verre de porter.

LADY RÉGINE. Votre Majesté plaisante!

CHARLES, *riant.* Non, Milady, c'est si peu de chose qu'une royauté à jeun! Je vous jure que ce jour-là je n'aspirais qu'à descendre!

LADY RÉGINE. Je ne crois pas, en effet, que dans votre vie si agitée, il y ait eu une époque plus terrible.

CHARLES, *se levant du fauteuil.* Si, ma première expédition en Ecosse.

LADY RÉGINE. Après la mort de ce brave Montrose, tué pour vous?

CHARLES. Oui! Lorsque pour être reconnu roi, il me fallait assister tous les matins au prêche, et aux sermons des puritains... C'était payer trop cher un trône! celui d'Ecosse ne valait pas cela... un pays affreux... des repas mystiques où l'on priait au lieu de dîner... un jeûne perpétuel... et pas de jolies femmes, du moins elles se cachaient! Les psaumes et les figures presbytériennes les faisaient fuir! Tandis qu'ici, en Angleterre... quelle différence! Depuis quinze jours que j'ai débarqué à Bristol, je n'ai vu que des femmes charmantes et dévouées!.. Toute ma fidèle noblesse qui s'espaçait pour me recevoir... Il y a deux jours, chez lady Willoughby de Parbam; la nuit dernière, dans le château de la marquise de Trelawnay. Chaque jour une nouvelle hôtesse, et arriver ainsi d'amis en amis, jusqu'à Londres, voilà une vie aventureuse qui convient à merveille à un prince de fortune tel que moi!

LADY RÉGINE. J'ai écrit à Votre Majesté qu'elle pouvait se présenter, que les portes de la capitale lui seraient ouvertes.

CHARLES. Oui, sans doute... Cromwell n'est plus!.. Morte la bête, mort le venin!..

LADY RÉGINE. Mais hier, la soldatesque a proclamé protecteur d'Angleterre, le fils du tyran, Richard Cromwell; émeute militaire, qui ne peut avoir de suite.

CHARLES. Et quand il faudrait tirer l'épée, cela n'en serait que mieux. Nous ne nous sommes pas déjà si mal montrés à Worcester, où avec une poignée de montagnards, nous avons soutenu l'effort de Lambert et de toute sa cavalerie... Et jugez donc, Milady, si nous pouvions faire notre entrée à Londres, blessé et le bras en écharpe... quel effet cela produirait!

LADY RÉGINE. Sur vos sujets?..

CHARLES. Et surtout sur les dames, qui seraient à leurs balcons... Nous tenons un peu de Henri IV de France... le père de ma mère, qui conquit Paris et son royaume en payant de sa personne; nous avons les mêmes goûts que lui... pour les coups d'épée.

LADY RÉGINE, *souriant.* Et d'autres goûts encore!

CHARLES, *avec ardeur.* C'est vrai!.. (*Souriant.*) Et je me rappelle que dans ma fuite, lorsque Cromwell et la mort me menaçaient à Boscobel, cette jeune fermière... et à Woodstook, la gentille Alice... Que voulez-vous, Milady, c'est plus fort que moi; il s'agirait de ma couronne ou de mes jours, que je ne pourrais résister au pouvoir de deux beaux yeux.

LADY RÉGINE. Votre Majesté me permettra alors... quoique je connaisse son antipathie pour les sermons, de lui prêcher la sagesse.

CHARLES. Vous le pouvez! j'écouterai... et ne regarderai pas!.. Vous dites donc, Milady?

LADY RÉGINE. Que dans ce château vous allez vous trouver avec Monck, le général le plus influent...

CHARLES. Oui, vous m'avez écrit cela; Monck le parlementaire qui m'est tout dévoué.

LADY RÉGINE. Pas encore!.. et il faut au contraire le gagner; j'ai déjà commencé...

CHARLES. Eh bien! nous le gagnerons! Ça n'est pas difficile, ils seront trop heureux de revoir leur souverain.

LADY RÉGINE. Et pour cela, sire, j'ai fait à Monck des promesses...

CHARLES, *sans l'écouter.* Que je tiendrai... c'est convenu... Quelle est cette jeune et jolie personne que j'ai entrevue tout à l'heure dans cette salle basse, en habit de voyage?

LADY RÉGINE. Lady Hélène Newport, ma cousine, qui va retourner à Londres.

CHARLES. C'est donc ça... un air de famille... de ces airs qui me plaisent et me charment... Je l'ai trouvée ravissante.

LADY RÉGINE. Il ne le faut pas!.. Gardez-vous-en bien; tout serait perdu.

CHARLES. Et pourquoi?

LADY RÉGINE. C'est la prétendue, c'est la fiancée de Monck, et c'est par l'espoir d'un mariage avec elle, que nous arriverons à le séduire.

CHARLES. Ah! ce Monck doit l'épouser... Savez-vous qu'il est trop heureux, que c'est trop beau pour un damné presbytérien tel que lui.

LADY RÉGINE. Dont vous avez besoin, et que vous accablerez pour cela de caresses, de pouvoir et d'honneurs.

CHARLES. C'est dit.

LADY RÉGINE. Quant à ses rivaux, Lambert, Fletwood, que vous devez gagner, mais séparément, car il y a jalousie entre eux... il vous faudrait...

CHARLES, *étourdiment.* Pardieu! de l'or, des titres, des rubans... J'en ai fait provision.

LADY RÉGINE. Cela ne suffira pas... Il faudrait que chacun d'eux se crût le premier dans l'estime et dans les bonnes grâces de Votre Majesté, tout en accordant réellement votre confiance au seul Monck, qui est le plus redoutable et surtout le plus adroit.

CHARLES. Oui, oui... Ce que nous saurons le mieux, c'est de choisir nos ministres... vous d'abord!

LADY RÉGINE. Moi! sire?

CHARLES. J'ai pu quelquefois me laisser séduire par

la beauté seule ; mais lorsqu'aux traits les plus gracieux se trouvent réunis l'esprit, la finesse et la raison, ce qu'on a de mieux à faire, c'est, non pas de commander, mais de se soumettre ; c'est en vous seule que j'ai confiance aujourd'hui comme toujours ; vous serez mon amie et mon conseil... sans être reine, vous régnerez ; vos ordres, pour être secrets, n'en seront que plus absolus, et le roi qui vous abandonne tout son pouvoir, ne vous demande en échange qu'un peu d'empire sur votre cœur.

LADY RÉGINE. Eh! mais... si cela n'était pas possible... si, dans l'intérêt même de Votre Majesté, ce cœur était déjà donné... ou promis...

CHARLES. Je sais... je sais!.. La marquise de Trelawnay me racontait hier que par dévouement pour moi vous aviez engagé votre main, en cas de succès, à lord Penruddock, un de nos conjurés, en qui cet espoir a allumé un zèle si ardent et si obstiné, qu'il n'y a pas moyen de le réduire au silence ou au repos... Et nous préserve le ciel de contester les droits d'un aussi fidèle sujet. S'il vous épouse, Milady, nous l'accablerons de places et d'honneurs, nous aurons pour lui une estime et une considération toute particulière...

LADY RÉGINE Votre Majesté est bien généreuse... et si déjà pour user de mon crédit... je lui demandais des titres, des honneurs... une place importante auprès d'elle?

CHARLES. Pour Penruddock?

LADY RÉGINE. Peut-être!.. je ne dis pas pour qui? et je voudrais même qu'on ne me le demandât pas... double faveur... dont je serais doublement reconnaissante.

CHARLES. Il me serait alors difficile de refuser une demande qui donnerait un tel espoir; mais les souverains rencontrent tant d'ingrats, la reconnaissance devient tous les jours une vertu si difficile et si rare, que la royauté aurait bien quelques droits d'exiger des garanties.

LADY RÉGINE. Quoi, sire!.. Votre Majesté pourrait supposer...

CHARLES, *lui prenant la main*. Je vous demande à vous, mon conseil, si ce ne serait pas plus prudent...

LADY RÉGINE. Silence!

CHARLES. Qui vient là?

LADY RÉGINE. Sans doute! c'est Monck... et l'affaire dont il vient nous entretenir est d'une importance...

CHARLES, *gaîment*. Moins grande, à mes yeux, que celle qu'il vient d'interrompre.

SCÈNE III.

CHARLES, LADY RÉGINE, MONCK, *qui salue froidement lady Régine et Charles.*

LADY RÉGINE, *après un instant de silence et voyant que personne ne parle*. Chacun de nous a été exact au rendez-vous. (*A Monck, lui montrant Charles.*) Voici cet ami dont je vous parlais hier... cet ami de ma famille qui me rappelait tout à l'heure encore que vous aviez été autrefois l'ami de la sienne... que, major général de la brigade irlandaise, vous aviez combattu pour Charles Ier, au siége de Nantwich; que pour lui vous aviez pendant deux ans gémi prisonnier dans la Tour de Londres...

MONCK. Quoi! Milady...

LADY RÉGINE. Le reste... il l'a oublié... il n'a de mémoire que pour les services rendus...

CHARLES. Oui, monsieur Monck...

LADY RÉGINE. Et la preuve... c'est que Sa Majesté, à qui je parlais des fonctions de grand connétable...

CHARLES. Y ajoute le titre de duc d'Albermale et le gouvernement du Middlesex.

MONCK. Ah! sire!

CHARLES, *passant près de Monck*. Je vous donne plus encore... ma confiance tout entière, car je viens me livrer entre vos mains, vous remettre ma destinée et celle de la monarchie.

MONCK. Dont nous avons si souvent désiré le retour!

CHARLES. Et pourquoi donc alors ne pas me le faire savoir?

MONCK. Du vivant de Cromwell, c'eût été tout perdre... le moindre soupçon m'ôtait les moyens de vous servir... et maintenant encore, si quelque danger vous menaçait, je ne pourrais vous sauver qu'en continuant à paraître d'un autre parti que le vôtre.

CHARLES. Je comprends... ce sera encore une nouvelle preuve de fidélité, et dès que je sais que je puis compter sur vous...

MONCK. Je ne vous ferai pas de serments, sire.

CHARLES. Et vous aurez raison. (*A lady Régine qui lui approche un fauteuil.*) Ah! Milady, pardon... (*Il s'asseoit. Les acteurs sont dans l'ordre suivant : Régine, debout; Charles, assis; Monck, debout.*)

MONCK. Je réponds des officiers de mon armée... ils ne raisonnent pas, ils obéissent, et me suivront où je les mènerai...

LADY RÉGINE. Quant au parlement...

MONCK. Il paraît qu'il sera pour rien cette année... je puis compter sur vingt-deux voix qu'on m'a offertes.

LADY RÉGINE. Et nous aussi!

CHARLES. Cela fait quarante-quatre.

MONCK. Celles d'Ephraïm Kilseen.

LADY RÉGINE. Ce sont les mêmes...

CHARLES. Cela ne fait plus que vingt-deux!

MONCK. D'autres suivront... Reste donc le parti républicain qu'il faudrait gagner...

CHARLES. Ce sera difficile!

LADY RÉGINE. Moins que vous ne croyez, et si Votre Majesté veut bien m'écouter...

CHARLES. Toujours Milady!

LADY RÉGINE. Depuis longtemps... (*Montrant Monck.*) le général lui-même l'ignorait, plusieurs officiers républicains, mécontents de Cromwell, avaient formé contre lui une association secrète!.. la duchesse d'Hamilton connaissait leur projet par le colonel Pride, qui lui fait une cour assidue.

CHARLES, *gaîment*. Vraiment!.. La duchesse d'Hamilton est, dit-on, une fort belle personne... Est-elle brune ou blonde?

LADY RÉGINE, *avec impatience*. Elle est... elle est... fort dévouée à Votre Majesté, c'est le principal! Or donc, ces officiers, dont le but est d'établir un gouvernement militaire, voulaient renverser Cromwel, et la conspiration qui allait éclater contre lui se trouve tout organisée contre son fils; de plus, comme il y a tout avantage à frapper promptement, c'est demain qu'ils veulent se défaire de Richard, ou du moins l'enlever, et pour les mesures définitives, une réunion doit avoir lieu à cinq milles de Londres et sous le prétexte d'un repas de corps, à la taverne de l'Ours-Noir... La duchesse, qui le sait, doit s'y arrêter par hasard en allant à son château et je dois demain la rejoindre pour tâcher de faire tourner au profit de Votre Majesté des projets commencés dans un autre but... Si nous réus-

sissons, nos amis, qui se tiennent prêts, se réuniront aux officiers... et le complot éclatera demain. dès l'arrivée du roi, à Londres... C'est le signal!.. Qu'en dit Votre Majesté?..

CHARLES. Qu'en dit le général?

MONCK. Qu'on peut toujours se servir des officiers pour renverser Richard... et après... on verra!

CHARLES. Très-bien!.. nous verrons... (*Se levant.*) Ainsi, voilà tout réglé!..

MONCK. Non pas... et pour le passé... que ferons-nous?

CHARLES, *se rasseyant*. Amnistie générale... et complète.

MONCK. Et Lambert?..

CHARLES, *gaiement*. Ah! Lambert... qui commandait la cavalerie à Worcester, et contre lequel nous nous sommes battus toute la journée... un enragé presbytérien...

MONCK. C'est ce que je pense...

CHARLES. Un démon incarné!

MONCK. Il n'est que trop vrai...

CHARLES. Que je reverrai avec plaisir... j'en aurai à lui serrer la main!

LADY RÉGINE, *lui appuyant la main sur l'épaule*. Non! sire.

CHARLES. Si, pardieu!.. Qu'est-ce que nous pourrions lui donner?.. le commandement général de la cavalerie; il s'y entend!..

MONCK, *avec dépit*. Vous croyez?

CHARLES. J'en suis sûr...(*Se levant.*) Car il nous poursuivait ventre à terre et avec une ardeur... qui m'a fait cent fois le donner à tous les diables...

MONCK, *froidement*. C'est sur ce point... et sur d'autres non moins importants qu'il serait peut-être utile d'avoir quelques instants de discussion particulière.

LADY RÉGINE, *rangeant le fauteuil qu'elle avait apporté au roi*. J'entends, et me retire... Ou plutôt, vous serez mieux, et plus seuls encore, dans ma bibliothèque. (*Elle montre la première porte à droite.*)

MONCK. Et personne n'entrera ici.

LADY RÉGINE. Personne!

MONCK. Excepté Ephraïm Kilseen... (*Bas, à Régine.*) Ephraïm est un parlementaire dont le dévouement, prix fixe, est coté à cinq cents guinées de rentes... Je ne les ai pas... Mais j'ai le droit de le faire pendre, et il viendra ici ce soir prendre mes ordres définitifs... Il arrivera par le petit escalier qu'il connaît très-bien...

LADY RÉGINE. Depuis quand?..

MONCK. Depuis qu'il a fait l'inventaire du château.

CHARLES, *saluant Régine*. Mille pardons, Milady... (*A Monck.*) Allons! général... allons parler d'affaires... Sera-ce bien long?.. Il me semblait que nous avions traité à peu près tous les points, et je ne vois pas ce qui nous reste...

MONCK. Eh! mais, ne fût-ce que la proclamation royale...

CHARLES. Ah! c'est vrai!..

MONCK. Et si je puis aider Votre Majesté à la rédiger...

LADY RÉGINE, *souriant*. En fait de proclamations, le général s'y entend!

MONCK, *s'inclinant*. Vous êtes trop bonne!..

LADY RÉGINE, *à part*. C'est la seconde depuis hier!.. (*Charles et Monck entrent par la première porte à droite.*)

SCÈNE IV.

LADY RÉGINE, *seule, regardant le roi sortir*. Léger, futile, étourdi... détestant les affaires, adorant les plaisirs et les dames... voilà le roi qu'il nous faut... Favorite ou ministre, le premier qui s'en emparera gouvernera l'Angleterre... et le rusé Monck voudrait déjà... C'est à nous d'y veiller et de ne pas laisser prendre l'initiative à ses ministres. (*Écoutant du côté de la porte à gauche.*) On a frappé... c'est Ephraïm. (*Elle va ouvrir.*)

SCENE V.

RICHARD, LADY RÉGINE.

LADY RÉGINE, *avec étonnement*. Monsieur Clarck!.. quel bonheur!..

RICHARD. Lady Régine! (*Regardant autour de lui.*) Ah! qu'il y a longtemps que je ne vous avais vue... vous et ces lieux.

LADY RÉGINE. D'où venez-vous donc?

RICHARD. De Londres! où, comme je vous l'avais promis, j'ai suivi vos conseils!.. On m'offrait une position, une place que j'ai acceptée... nouveaux tourments, nouvel esclavage qui déjà commence!.. car, depuis deux jours, pas un instant de liberté... Voici le premier, et j'en profite pour sortir de mon exil, pour retrouver mes amis et mon bonheur d'autrefois... vous... et lady Hélène!..

LADY RÉGINE. Elle n'est plus ici... elle est à Londres!..

RICHARD, *avec douleur*. Ah!.. tant pis!.. Je voulais lui dire... à elle... et à vous... des choses assez importantes sur ma position...

LADY RÉGINE, *gaiement*. Quelle qu'elle soit, elle ne vaut pas celle que maintenant j'espère pour vous!

RICHARD, *souriant*. J'en doute.

LADY RÉGINE. Qui donc vous l'a fait obtenir?

RICHARD. Des amis de mon père!.. le général Lambert... que vous avez vu ici.

LADY RÉGINE. O ciel!.. des ennemis du roi!

RICHARD. Je vous ai prévenue que, pour arriver, je suivrais probablement une autre ligne que la vôtre. Dans tous les partis, il y a de l'honneur à acquérir... Mais avant de vous dire ce que j'ai fait et qui je suis maintenant... j'ai voulu savoir si, dans votre cœur, vos opinions n'étaient pas plus fortes que vos sentiments... et si un ami qui, par exemple, pensait comme Richard Cromwel, pouvait conserver ses droits à votre amitié. (*On frappe à la porte à gauche.*)

LADY RÉGINE, *à part*. Ciel!

RICHARD. Qu'est-ce donc?.. D'où vient ce trouble?..

LADY RÉGINE. Un secret... qui n'est pas le mien... ce sera le dernier...

RICHARD. Quelque intrigue politique, quelque conspiration... Lord Penruddock peut-être!..

LADY RÉGINE. Ils vont partir et je serai libre, et je vous dirai tout... et vous verrez si je vous aime... et vous verrez si dans ces rêves d'ambition que vous blâmez, il en est un seul qui n'ait pour but votre fortune et votre avancement... (*Lui montrant la première porte à gauche.*) Là... Monsieur... là... quelques instants... je vous en prie!.. (*Richard entre par la première porte à gauche, et Régine va ouvrir la seconde porte du même côté.*)

SCENE VI.

EPHRAIM, LADY RÉGINE.

EPHRAÏM. Il faut que je parle au général...

LADY RÉGINE. Il vous attendait!

EPHRAÏM. Où est-il?

LADY RÉGINE, *montrant Monck qui sort par la porte à droite.* Le voici!..

SCENE VII.

EPHRAIM, LADY RÉGINE, MONCK.

MONCK, *sortant de la porte à droite et parlant encore au roi.* Oui, je réponds de nous .. et quant au parlement... dès qu'Ephraïm sera arrivé... (*L'apercevant.*) Ah!.. Ephraïm... nous vous attendions... Qu'y a-t-il? Quelles nouvelles?

EPHRAÏM, *passant entre eux deux.* D'assez singulières...

MONCK. Lesquelles?..

EPHRAÏM. Pour me rendre ici secrètement, comme votre excellence me l'avait recommandé, je suis parti ce soir de chez moi, de l'auberge de l'Ours-Noir, et je me suis glissé par le parc, croyant n'y trouver personne...

MONCK. Eh bien?

EPHRAÏM. Eh bien! sous les grands arbres qui entourent le château... j'ai entendu... un piétinement de chevaux, et en avançant la tête par-dessus la haie, j'ai aperçu, rangée en silence, une compagnie de dragons, et, au milieu d'eux, quoiqu'il parlât à voix basse, j'ai reconnu le général Lambert.

MONCK. Lambert! qui était à Londres...

EPHRAÏM. Et donnant l'ordre d'entourer le château et de placer des soldats dans l'intérieur... Ecoutez... (*Montrant la porte du fond.*) Il y en a à cette porte! (*Il va écouter au fond.*)

MONCK. Le traître m'aura fait suivre... Il se doute de quelque chose... (*A part.*) Et s'il me trouve ici... la nuit,.. en conférence secrète avec Stuart...

LADY RÉGINE, *passant près de Monck.* Et si le roi n'est pas demain à Londres, la conspiration ne peut pas avoir lieu... tout est manqué...

MONCK, *avec agitation.* Eh! sans doute... Il n'y faut plus penser... car ce Lambert... (*A part.*) Il peut me perdre à jamais, me faire juger et condamner... A sa place, je n'y manquerais pas!.. (*A Ephraïm qui revient près de lui à gauche, pendant que Régine remonte le théâtre et va écouter à la porte du fond.*) Et c'est bien lui... Vous l'avez vu?..

EPHRAÏM. Mieux que cela... En me jetant dans une autre allée... j'ai vu passer rapidement près de moi un homme... et je jurerais... non pas sur ma tête... mais sur tous les saints du paradis... que c'est Richard Cromwell. (*Il remonte le théâtre.*)

MONCK, *à part.* Richard!.. avec Lambert... Plus de doute, c'est un piége... Ils savent tout...

LADY RÉGINE, *avec agitation et revenant à gauche.* Eh bien! général!..

MONCK, *à demi-voix.* Vos royalistes sont si indiscrets... et si maladroits... Ils nous auront trahis...

LADY RÉGINE, *à demi-voix.* C'est vous plutôt dont les hésitations continuelles...

MONCK. Moi!.. qui vais imprudemment m'exposer... et pour qui?..

LADY RÉGINE. Enfin!.. que faire?..

MONCK, *à demi-voix.* Que faire!.. (*A Ephraïm qui revient près de lui à droite.*) Je suis à vous, Ephraïm... (*S'éloignant de lui et prenant Régine à part, à gauche du théâtre.*) Il faut éloigner Charles Stuart... le faire sortir de ce château.

LADY RÉGINE, *à demi-voix.* Vous vous en chargez?..

MONCK, *à demi-voix.* Moi!.. impossible!.. Ce serait me perdre .. sans le sauver... Pour veiller sur lui... le servir... le délivrer... plus tard... il ne faut pas même que je sois soupçonné... C'est vous, d'ailleurs, maîtresse de ce château, qui connaissez mieux que moi les moyens d'évasion et de salut.

LADY RÉGINE, *de même.* Et lesquels?..

MONCK, *de même.* Quelque cachette mystérieuse... quelque déguisement... cela vous regarde...

LADY RÉGINE, *de même.* Si je me confiais à Ephraïm!..

MONCK, *de même.* Gardez-vous-en bien...

LADY RÉGINE, *de même.* Mais c'est votre ami...

MONCK, *de même.* Raison de plus... en fait d'amitié, ne vous fiez qu'à vous... à vous seule, Milady...

EPHRAÏM, *à haute voix, et quittant le fauteuil où il était assis.* Eh bien! général... pour qui sommes-nous, décidément?

MONCK, *à demi-voix.* Pour Richard!.. pour Richard Cromwell! entendez-vous bien, et n'oubliez pas que c'est par moi que vous avez été décidé...

EPHRAÏM. Je le suis donc!..

MONCK. Eh! sans doute... Venez... venez... je sais ce qui nous reste à faire... Adieu, Milady. (*Ils ouvrent la porte.*)

DEUX SOLDATS, *du fond.* Qui va là?

MONCK, *à haute voix.* Général Monck!

EPHRAÏM, *de même.* Membre du parlement!

MONCK. Qui voulons parler au général Lambert... (*Les deux soldats présentent les armes; Monck et Ephraïm sortent par la porte du fond, qui se referme.*)

SCENE VIII.

LADY RÉGINE, *seule.* Mais il va le livrer!.. le dénoncer à son collègue... pour se mettre à l'abri des soupçons... et au lieu de le mener demain à Londres... où le trône l'attendait... c'est moi qui aurais conduit le roi dans un piége semblable!.. Quelle infamie... quelle trahison... (*Apercevant Richard qui sort à gauche.*) Ah!.. Clarck...

RICHARD. Enfin vos hôtes sont donc partis...

LADY RÉGINE. Pas tous encore!.. Il en est un surtout qui ne se doute pas du danger qui le menace... une personne pour qui je tremble...

RICHARD, *lui prenant la main.* En effet! . Et qui donc?

LADY RÉGINE, *cherchant à se remettre.* Un parent, un cousin à moi!.. que vous ne connaissez pas... Lord Newport.

RICHARD. Le frère d'Hélène.

LADY RÉGINE. Oui... oui... un ami de Stuart...

RICHARD. Je le croyais près du roi, en Hollande!..

LADY RÉGINE. Il est ici... caché dans ce château... On le cherche!.. et si on le découvre, il est perdu, et nous tous, peut-être!

RICHARD. Que vous disais-je, Milady? Voyez à quoi aboutissent ces complots, ces intrigues... ces ruses qui vous exposent, vous, et les vôtres...

LADY RÉGINE. Eh! mon ami, tirez-moi du danger...

RICHARD. Vous avez raison!.. Quand vous serez sauvée, vous saurez ce que je pense...

LADY RÉGINE, *écoutant près de la porte du fond.* Entendez-vous... on vient... ce sont les soldats qui le cherchent... retenez-les... le temps seulement de le faire évader par le parc, si c'est possible!.. (*Elle sort par la porte à droite.*)

SCENE IX.

RICHARD, *puis* LAMBERT, *entrant par le fond.*

RICHARD, *avec émotion.* Le frère d'Hélène... oui...

oui... je le sauverai, et sans qu'il sache qui lui rend ce service. (*Apercevant Lambert.*) Vous ici, général! qui vous y amène?

LAMBERT. Votre altesse me le demande!

RICHARD. Silence!.. Dans ce château comme dans les environs, ne l'oubliez pas, je ne veux encore être pour mes anciens voisins que M. Clarck...

LAMBERT. Et pourquoi?

RICHARD. Ah!.. les importuns, les solliciteurs, les demandeurs de place!..

LAMBERT. Soit! mais partir de Londres, seul... à une pareille heure... c'était à moi de veiller sur le chef de l'Etat!.. moi et mon escorte!

RICHARD. A quoi bon?.. et où peut-il y avoir du danger?

LAMBERT. Partout!.. à Londres et ici... dans le premier moment d'un pouvoir auquel chacun aspirait, tout est à craindre! Je ne suis pas le seul qui ait cette idée! Monck, qui retourne à Londres, et qui est, depuis deux jours, dans le château de lady Terringham, Monck m'a dit en partant: Prenez garde, général, je crains qu'il n'y ait, dans les environs, quelques projets ou quelques rassemblements royalistes... Je n'ai rien de positif... mais je le crois! et puisque vous avez du monde... demain, au point du jour, battez les environs, et n'oubliez pas que je vous ai donné cet avis. — Merci, lui ai-je répondu... mais, au lieu d'attendre le jour... j'ai donné ordre, à l'instant, de tout explorer... en commençant par ce château... que j'ai fait cerner... et toute personne suspecte ou inconnue... tenez, que vous disais-je?

SCÈNE X.

LAMBERT, RICHARD, CHARLES, *sortant de l'appartement à droite, avec trois ou quatre officiers parlementaires*, ET LADY RÉGINE.

LADY RÉGINE, *aux officiers qui environnent Charles.* Mais, Messieurs, permettez!

CHARLES. Je déclare, Milords ou Messieurs, que vos demandes sont d'une indiscrétion!.. Je ne connais aucune loi qui m'empêche de venir passer la soirée chez lady Terringham, qui a la bonté de me recevoir; et, quant à mon nom, qui est probablement aussi connu qu'aucun des vôtres, je serais, si on ne l'exigeait pas, tout disposé à vous dire que je suis...

RICHARD, *allant à lui et lui tendant la main.* Albert Littleton!.. mon voisin de campagne!

CHARLES, *lui rendant sa poignée de main.* Par saint Georges, enchanté de la rencontre! (*Bas, à Régine.*) Quel est ce monsieur?

LADY RÉGINE, *de même.* M. Clarck... un de nos amis!

CHARLES. Ce cher M. Clarck... Suis-je heureux de le trouver et de presser la main d'un ami.

LAMBERT. Vous vous connaissez?..

RICHARD. Son domaine touche le mien! et vingt fois nous avons chassé ensemble le renard! (*Il remonte le théâtre et redescend près de lady Régine; les acteurs sont dans l'ordre suivant: Lambert, Charles, lady Régine, Richard.*)

LAMBERT. C'est différent... Continuez vos recherches, vous autres; qu'une douzaine de nos dragons parcourent le pays. (*A un officier qui est près de lui.*) Et si vous rencontrez quelque Stuart fugitif... fût-ce Charles lui-même... (*A demi-voix et sans que Richard l'entende, mais entendu de Charles qui est à côté de lui.*) pas de bruit, pas d'éclat... vous m'entendez!.. deux balles dans la tête.

CHARLES, *vivement.* Hé!.. comme vous y allez, Monsieur?

LAMBERT. C'est mon usage... ça dispense de procès et de jugement.

CHARLES. Vous n'aimez pas les juges, Monsieur!

LAMBERT. Non, ma foi.

CHARLES. A qui ai-je l'honneur de parler?

RICHARD. Au général Lambert... un ami de mon père... et le mien...

CHARLES, *étourdiment.* Lambert!..

LAMBERT. Vous me connaissez?..

CHARLES. Non!.. mais de réputation... Et puis... (*Montrant Richard.*) les amis de nos amis sont les nôtres... à votre service, général...

RICHARD, *s'approchant de lady Régine.* Etes-vous contente de moi?

LADY RÉGINE, *avec reconnaissance.* Ah! notre sauveur!

RICHARD, *s'adressant à Charles.* Où lord Newport veut-il que je le conduise?..

LADY RÉGINE, *vivement.* A Londres, (*Bas, à Charles.*) où nos conjurés n'attendent que vous pour se déclarer.

LAMBERT, *redescendant le théâtre, après avoir été donner quelques ordres à ses officiers.* Qu'est-ce? qu'y a-t-il? (*Les acteurs sont dans l'ordre suivant: Charles, lady Régine, Richard, Lambert, officiers au fond.*)

RICHARD, *qui a été au-devant de Lambert.* M. Littleton, mon voisin... qui me demande une place...

LAMBERT. Comment... il sait donc...

RICHARD, *vivement.* Que j'ai là, en bas, ma voiture... et je suis prêt à l'emmener à Londres... (*A Charles.*) Je dois vous prévenir que le général suivra la même route que nous...

LAMBERT. Et si ma compagnie de dragons ne vous est pas trop désagréable...

CHARLES, *étourdiment.* Au contraire!.. ravi... enchanté!.. (*Bas, à lady Régine.*) C'est charmant! Entrée solennelle dans ma capitale, escorté par le général Lambert et sa cavalerie... lui qui jadis... à Worcester...

LADY RÉGINE, *lui faisant signe de se taire.* Imprudent!..

LAMBERT. Allons, partons! car nous ne rentrerons à Londres que bien tard!

CHARLES, *jetant un coup d'œil à lady Régine.* Ah!.. mieux vaut tard que jamais! (*Charles sort par le fond entre Lambert et Richard, qui lui donne la main, pendant que lady Régine les suit des yeux; la toile tombe.*)

ACTE QUATRIÈME.

L'auberge de l'*Ours-Noir*. — Une salle d'auberge. — Porte au fond. — Deux portes latérales. — Croisée sur le second plan à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD PENRUDDOCK, *entrant par la première porte à droite*; HÉLÈNE, *entrant par le fond.*

HÉLÈNE. Quel bruit dans cette auberge!.. ni moi, ni ma femme de chambre n'avons pu dormir dans notre appartement... Et vous?

LORD PENRUDDOCK. Moi!.. c'est bien différent!.. je ne dors pas... j'ai bien autre chose à faire...

HÉLÈNE. Et pourquoi nous arrêter chez cet Ephraïm... au lieu d'aller hier soir tout droit à Londres?

LORD PENRUDDOCK. Ma nièce... ma nièce... il y a des motifs que vous ne pouvez... que vous ne devez pas chercher à pénétrer.

HÉLÈNE. Encore quelque complot politique!.. quelque projet de conspiration!..

LORD PENRUDDOCK. On verra... je ne dis rien...

HÉLÈNE. Et moi, je dis... que l'on devrait choisir, pour conspirer, une auberge où l'on pût s'entendre... ce qui n'est pas possible ici... même au milieu de la nuit! Ce tapage à la porte et dans la cour...

LORD PENRUDDOCK. Une voiture de poste brisée... des voyageurs demandant à loger... c'est ce qu'il y a au monde de plus simple et de plus ordinaire. Ce qui ne l'est pas, ma nièce, c'est votre obstination à m'empêcher d'accomplir avec honneur la mission dont on m'a chargé... refuser avec Monck une alliance...

HÉLÈNE, *avec impatience*. Que vous blâmiez hier.

LORD PENRUDDOCK. Et que j'approuve aujourd'hui... Sans cela, ce ne serait plus de la politique... et il faut quand il s'agit, comme ici, des plus graves intérêts... de ceux du roi et de notre parti... Et quand on ne vous demande que du temps...

HÉLÈNE, *avec impatience*. Eh bien, mon oncle, puisque ma cousine y attache une telle importance, tout ce que je puis vous promettre... c'est d'imiter le général... de ne pas me prononcer.

LORD PENRUDDOCK. Ni oui... ni non... c'est cela... je pourrai dire alors ce que je voudrai... (*On entend sonner de plusieurs côtés.*)

HÉLÈNE. Tenez... tenez... entendez-vous?.. impossible d'y tenir.

SCENE II.

HÉLÈNE, CHARLES, *tenant à la main une sonnette qu'il jette en entrant*; LORD PENRUDDOCK.

CHARLES, *entrant par la porte du fond*. Ma foi, l'on est sourd à l'auberge de l'Ours-Noir...

LORD PENRUDDOCK. O ciel!.. qu'ai-je vu?

CHARLES. Lord Penruddock, notre fidèle!.. et la jolie personne que j'ai aperçue hier au château de Terringham..... cette jeune fille qui a de si beaux yeux...

HÉLÈNE, *à part*. Ce gentilhomme qui a l'air si étourdi!

LORD PENRUDDOCK. Ma nièce, que je vous présente... lady Hélène, dont le père, lord Newport...

CHARLES. Je sais... je sais... une famille toute dévouée à Stuart, et je suis presque de votre famille...

HÉLÈNE. Comment?..

CHARLES. Oui vraiment, pour me soustraire aux recherches de ces enragés têtes rondes... l'on m'a fait passer hier pour le frère de cette belle enfant...

LORD PENRUDDOCK. Ah! quel honneur pour nous!.. pour vous, ma nièce...

HÉLÈNE, *à part*. C'est tout au plus!..

CHARLES. Et mon compagnon de voyage, me prenant pour tel, m'accablait de soins et de prévenances... ne me parlait que de ma sœur... Et, au milieu de la nuit et de notre conversation, notre voiture s'est brisée à vingt pas de l'Ours-Noir, où nous avons demandé asile, pendant que notre escorte, (*Riant.*) car nous en avions une, a continué sa route pour poursuivre Charles Stuart...

HÉLÈNE. On le croit donc en Angleterre?

CHARLES. Oui, Milady, où il vient, dit-on, reconquérir son royaume.

LORD PENRUDDOCK. Ce qui ne peut tarder, car tout se dispose pour sa glorieuse restauration! L'Angleterre est impatiente et avide de son roi... le peuple est pour lui.

CHARLES. C'est ce que tout le monde m'a dit... et cela ne m'étonne pas!.. Depuis que le royaume gémit sous le joug presbytérien... des mœurs austères, des prêches, des sermons!.. .. c'est à périr d'ennui!.... et Cromwell a tué plus de monde par le *spleen*... qu'autrement.

LORD PENRUDDOCK. Aussi le peuple est pour Stuart... il ne s'en cache pas... il le proclame hautement... et tenez... tenez... entendez-vous au dehors ces cris de vive Stuart? (*On crie au dehors : vive Richard!*)

HÉLÈNE. C'est singulier... il me semble entendre vive Richard!..

LORD PENRUDDOCK. Quelque groupe isolé... de la populace... mais nous avons ce qu'il y a de mieux, le cœur de la nation... Les salons sont pour nous... C'est là, parmi les dames et la haute noblesse, que l'on vante le courage, l'amabilité, les vertus du roi...

HÉLÈNE, *secouant la tête*. Ses vertus...

LORD PENRUDDOCK. Oui, ma nièce... un roi légitime les a toutes.

CHARLES, *gaiement*. Bonne maxime en droit... mais ne discutons pas le fait... vous me feriez rougir, Milord, pour le roi Charles.

HÉLÈNE. D'autant que mon oncle lui-même...

LORD PENRUDDOCK. Ma nièce!..

HÉLÈNE Nous a répété souvent qu'il était très-léger, très-indiscret, confiant à tout le monde ses projets et ses espérances, et surtout très-mauvais sujet...

LORD PENRUDDOCK, *vivement*. Ce n'est pas vrai, sire, ce n'est pas vrai!..

HÉLÈNE, *étonnée*. Le roi!.. grand Dieu!..

CHARLES, *souriant*. Lui-même, Milady, qui, en voyant tant de grâce et de beauté, se félicite presque de ne plus être votre frère.

HÉLÈNE, *baissant les yeux*. Votre Majesté voit bien que mon oncle avait un peu raison.

LORD PENRUDDOCK, *vivement*. Je ne l'ai pas dit, sire, je ne l'ai pas dit : je suis trop bon royaliste pour cela... Tout le monde vous l'attestera, à commencer par les belles et nobles dames qui sont ici.

CHARLES. Je le sais..... et avant de rejoindre mon compagnon de voyage, qui m'attend pour déjeuner, conduisez-moi vers elles; je croyais ne les voir aujourd'hui qu'à Londres : la rencontre va les surprendre.

LORD PENRUDDOCK, *à demi-voix*. Autant que les enchanter... car il y a de grands projets que je ne connais pas...

CHARLES, *à demi-voix*. Et que je connais... Celui de renverser Richard ou de s'en défaire.

HÉLÈNE, *à part*. O ciel!

CHARLES. Adieu, Milady, à bientôt... Je chargerai le roi de justifier auprès de vous Charles Stuart. (*Il sort.*)

SCENE III.

HÉLÈNE, *seule*. Renverser Richard, ont-ils dit... ou s'en défaire... Menacer son pouvoir ou ses jours... et pour jamais séparés, je ne peux veiller sur lui... Fasse le ciel qu'il suit loin d'eux et à l'abri du danger!.. Ah!.. (*Elle aperçoit Richard qui sort de la porte à gauche, et reste immobile.*)

SCENE IV.

HÉLÈNE, *à droite*, RICHARD, *sortant de la porte à gauche avec un officier.*

RICHARD. Vous dites donc, Sydenham, que la troisième division, que j'ai commandée autrefois, est cantonnée à une lieue d'ici?

SYDENHAM. Oui, Milord, prête à se rendre à Londres.

RICHARD. Je veux les voir auparavant... Depuis longtemps, ceux-là me sont dévoués. Disposez leurs bataillons dans la plaine qui s'étend sous ces fenêtres, et prévenez le général Monck de venir me rejoindre dans cette auberge... je l'attendrai pour les passer en revue... Allez!.. (*Sydenham sort par la porte à gauche; Richard fait quelques pas et aperçoit Hélène qui se tient à l'écart.*) Lady Hélène!..

HÉLÈNE, *s'avançant vers lui.* Richard!..

RICHARD. Ah!.. vous savez qui je suis... vous me connaissez... (*Avec émotion.*) C'est juste!.. Monck a dû tout vous dire!.. Vous devez avoir sa confiance, ayant son amour... et, tout en enviant son sort... je ne puis que l'en trouver digne: c'est un fidèle et loyal soldat, ami de mon père et le mien... Et puis... quelque cruelle qu'elle fût, j'ai apprécié votre franchise... vous m'avez avoué toute la vérité quand j'étais monsieur Clarck... quand je n'étais rien... que votre ami?

HÉLÈNE, *à part.* O ciel. . Et maintenant qu'il règne, plus que jamais il faut me taire!..

RICHARD. Et croyez bien, lady Hélène, que Richard Cromwell, dans ce rang suprême qu'on lui a imposé, n'oubliera ni le sort ni les amis qu'il avait choisis... Je vous ai dû les jours, je devrais dire les rêves les plus heureux de ma vie... ne vous étonnez donc pas de ma reconnaissance, et ne craignez pas de la mettre à l'épreuve... Hier, déjà, chez lady Terringham, où, comme autrefois, mes pas s'étaient dirigés presque malgré moi... chez lady Terringham, où j'allais vous chercher... j'ai été heureux de sauver une personne qui vous est chère; une personne que mes nouveaux devoirs, peut-être, me défendaient de protéger... ou plutôt, je me trompe, ce n'était plus pour moi un ennemi... c'était votre frère... c'était le mien!..

HÉLÈNE. Ah! que de générosité!.. Préserver du danger... celui qui, dans ce moment et ici même...

RICHARD. Vous l'avez vu? vous l'avez embrassé?..

HÉLÈNE. Oui, Milord! (*A part.*) Et moi aussi qui suis obligée de le tromper... (*Haut.*) Et, maintenant, j'ai encore une grâce à vous demander...

RICHARD. Parlez...

HÉLÈNE. Ne restez pas en ces lieux...

RICHARD. Craignez-vous pour votre frère?..

HÉLÈNE. Oui... et pour vous aussi.

RICHARD. Et pourquoi?..

HÉLÈNE. Je ne sais... je ne puis vous dire... mais j'ai comme un pressentiment qui me fait trembler pour vous...

RICHARD. Et qui peut m'en vouloir?.. Le rang où je suis, je ne l'ai pas demandé... on me l'a offert... Ah! c'était autrefois, et non pas maintenant, qu'il fallait me porter envie!.. Vivre, non plus pour soi, mais pour ceux qu'on est appelé à gouverner... s'occuper, non plus de son bonheur, mais de celui des autres... veiller au maintien des lois, à la gloire du pays, et pour la liberté de tous, enchaîner la sienne... voilà comme j'entends le pouvoir... Qui le veut à ce prix peut venir me l'ôter... je l'en remercierai peut-être

HÉLÈNE. Ah! la haine ne raisonne pas!.. Ils ignorent combien vous êtes bon, combien vous êtes juste; et vos ennemis...

RICHARD. Je n'en ai pas! Les partisans de Stuart, les plus grands seigneurs du royaume, sont tous venus me prêter serment de fidélité... Qui pourrait me trahir?.. Je n'ai jamais trahi personne... et, grâce au ciel, j'ai là assez d'honneur, pour croire à celui des autres!

HÉLÈNE. Et c'est justement votre confiance qui m'effraie...

SCENE V.

EPHRAIM, RICHARD, HÉLÈNE.

EPHRAÏM, *à la cantonade.* Un rien vous embarrasse!.. Des officiers, avec leurs chevaux... des grands seigneurs, avec leurs voitures... qu'importe... on ne renvoie personne... Ce n'est pas ici comme ailleurs... il y a toujours des places pour ceux qui en demandent...

HÉLÈNE. C'est Ephraïm!

RICHARD L'honorable Ephraïm?

EPHRAÏM. Son altesse, le lord protecteur, dans ma maison!..

RICHARD. Ah! cette maison est à vous?

EPHRAÏM. Je l'ai cédée à mon gendre, parce qu'un membre du long parlement... ne peut être aux ordres de tout le monde! Je n'exerce que dans l'intervalle des sessions... ou quelquefois, comme aujourd'hui, par exemple, je crie pour mon plaisir!

RICHARD. Et en amateur...

EPHRAÏM. Pour m'entretenir l'organe... Votre altesse a-t-elle vu le général Monck?

RICHARD. Je l'attends...

EPHRAÏM. Il vous dira que, hier, nous nous sommes trouvés ensemble dans une réunion politique... et que moi et mes honorables collègues, nous vous sommes entièrement dévoués...

RICHARD, *bas, à Hélène.* Vous l'entendez!..

EPHRAÏM. Vous avez en moi vingt-deux voix à votre service, et par qui votre gouvernement sera chaudement soutenu.

RICHARD. Tant qu'il méritera de l'être...

EPHRAÏM, *s'inclinant.* C'est-à-dire toujours... Et, de plus, je voulais aujourd'hui même me rendre en votre palais de Witte-Hall...

RICHARD. Où vous serez en tout temps bien reçu...

EPHRAÏM. Pour vous entretenir d'une affaire... d'un complot...

RICHARD, *souriant.* Déjà?..

EPHRAÏM. Dont je crois tenir le premier fil... et qui menace votre liberté ou vos jours!..

HÉLÈNE, *à Richard.* Vous l'entendez...

EPHRAÏM. On me redoute comme parlementaire... mais comme aubergiste, on ne se méfie pas de moi... et, depuis hier, ici même... j'ai recueilli... j'ai saisi des renseignements... Enfin, je suis sur la trace... je continuerai.

HÉLÈNE. Ah! que c'est bien à vous..! monsieur Ephraïm! Et croyez que la reconnaissance... (*S'arrêtant.*) de Milord...

EPHRAÏM. J'y compte bien un peu; je suis seulement fâché que le général Monck ne soit pas là... il aurait expliqué mieux que moi à votre altesse... (*A Hélène.*) Pardon, Milady... (*Hélène se retire de quelques pas. A Richard, à demi-voix, et un peu embarrassé.*) Quoique l'honneur de vous servir soit sans prix... il me semble, et votre altesse pensera sans doute comme moi... que pour quelqu'un qui est sans ambition... mais non pas

sans famille... une humble et modeste retraite de cinq à six cents guinées...

RICHARD, *avec indignation.* Arrêtez, Monsieur! j'ignore si, parmi vos collègues, il en est qui ne voient dans leur noble mandat, qu'un trafic de places et d'honneurs, mais je vous déclare que je les trouverais moins coupables et moins vils que le gouvernement qui pourrait les accueillir ou les payer! Acheter des consciences, c'est vendre la sienne. Quant aux assassins dont vous me menacez, mon père portait, pour s'en défendre, une cuirasse, et moi je n'opposerai à leurs poignards qu'un cœur sans crainte et surtout sans remords. Sortez, et ne vous représentez jamais devant moi!

EPHRAÏM, *à part.* Gouvernement qui ne peut pas tenir. (*Il sort par la porte du fond.*)

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, RICHARD.

HÉLÈNE, *courant à lui.* Ah! vous méritiez le trône!

RICHARD. Étaient-ce là les complots et les hommes que vous redoutiez pour moi?

HÉLÈNE. Ceux-là, je les ignorais... mais il en est d'autres plus redoutables... Ma position est telle, que malgré mon amitié, d'autres sentiments, peut-être, me défendraient de parler.

RICHARD. Comment?..

HÉLÈNE. Jurez-moi du moins... et sur l'honneur... quoi que vous appreniez, vous ne saurez rien, vous pardonnerez à tous.

RICHARD. Je vous le jure! à commencer par votre frère.

HÉLÈNE. Eh bien, ces royalistes, sur lesquels vous comptiez, et tant d'autres amis à vous... (*On entend parler au dehors.*)

RICHARD. C'est la voix de lord Newport, votre frère.

HÉLÈNE, *à part.* O ciel!.. (*Haut.*) Plus tard, Milord, plus tard... Mais croyez-moi, quittez ces lieux. (*Elle sort par la porte du fond.*)

SCÈNE VII.

RICHARD, CHARLES.

CHARLES, *entrant par la porte à droite, et parlant à la cantonade.* Qu'on nous envoie maître Ephraïm ou quelques-uns de ses premiers gentilshommes, mais par saint Georges, que l'on nous serve!.. (*A Clarck.*) Vous voyez que je n'ai pas oublié mon compagnon de voyage! Je quitte pour vous, mon cher monsieur Clarck, de belles dames qui voulaient me retenir à déjeuner... Avez-vous faim?

RICHARD. Je n'en sais rien... Je n'ai pas le temps...

CHARLES. Moi, j'ai un appétit royal qui n'a pas le temps d'attendre.

RICHARD. Et je vois que vous êtes comme lui... Pour prendre patience,.. asseyons-nous, et causons de vos affaires... car je viens de voir lady Hélène. (*Il prend un fauteuil et s'asseoit le premier près de la table à gauche.*) Asseyez-vous.

CHARLES, *le regardant.* Ce bon M. Clark est avec moi d'une aisance... (*Prenant un fauteuil.*) Et si ce pauvre jeune homme connaît jamais la vérité... (*S'asseyant de l'autre côté de la table.*)

RICHARD. J'avais promis à lady Terringham et à d'autres encore, de vous sauver.

CHARLES. Et vous avez tenu votre parole en digne et loyal gentilhomme... Ce n'est pas votre faute si votre chaise de poste s'est brisée... Aussi, quel que soit votre état ou votre emploi, je ne demande qu'une chose! que la bonne cause triomphe, que Richard soit renversé..

RICHARD. Vous êtes bien bon.

CHARLES. Que Stuart reprenne sa place et je vous promets alors...

RICHARD, *souriant.* Que je ne garderai pas longtemps la mienne... je m'en doute, mais ce n'est pas de moi, Milord, c'est de vous qu'il s'agit... Votre sœur...

CHARLES, *étonné.* Ma sœur. (*Se reprenant.*) Ah! c'est juste.

RICHARD. Lady Hélène s'effraie de notre séjour ici, et voudrait vous voir partir.

CHARLES. Après déjeuner.

RICHARD. Mais, pour échapper aux poursuites de Richard ou de ses ministres... où irez-vous à Londres?

CHARLES. Eh parbleu! chez vous!

RICHARD. C'est un moyen! Mais si on vous découvre?

CHARLES. On ne me découvrira pas, et Richard ne se doutera même pas de mon séjour en Angleterre.

RICHARD. Peut-être le sait-il déjà?

CHARLES. Lui! allons donc!

RICHARD. Le connaissez-vous?

CHARLES. On prétend que c'est un honnête homme et un simple particulier très-distingué... toutes les vertus bourgeoises... Il n'a qu'un défaut.

RICHARD. Lequel?

CHARLES. Celui d'être roi.

RICHARD. Défaut que Stuart voudrait bien avoir.

CHARLES. C'est vrai! c'est à peu près le seul qui lui manque... car il a tous ceux qui font un grand prince. Il aime la dépense, le luxe et les plaisirs, et si ses sujets ne sont pas heureux, ce ne sera pas sa faute, car son règne sera une fête continuelle. (*On apporte un plateau sur lequel est un thé.*) Ah! ce n'est pas malheureux! (*Continuant à causer en se servant du thé.*) Aussi l'espoir de voir revenir des bals, des plaisirs et une cour où l'on puisse briller et intriguer, fait que toutes les ladys conspirent activement pour notre cause... D'abord elles nous amènent leurs maris, ce qui est quelque chose... et puis d'autres encore... ce qui est beaucoup plus nombreux... Et vous-même vous y viendrez... vous serez des nôtres... quoique lady Régine prétende que vous tenez un peu au parti puritain... mais je me suis chargé de vous convertir... et j'en réponds.

RICHARD, *souriant.* C'est original!.. moi qui justement avais l'idée, et dans votre intérêt, de vous faire renoncer à vos espérances.

CHARLES, *vivement.* Elles n'ont jamais été plus certaines... Songez donc que nous avons pour nous le duc Hamilton, le comte de Landerdale, le marquis d'Osmond et le lord maire!

RICHARD. Ce n'est pas possible! Ils se sont ralliés à Richard et lui ont prêté serment de fidélité.

CHARLES, *riant.* Serment politique!.. De plus, Horace Tewsend, Midleton, Arondel.

RICHARD. Erreur! ils ont demandé et accepté des places.

CHARLES. C'est convenu dans le parti... On tend la main au gouvernement pour l'empêcher de marcher.

RICHARD. Vous vous faites illusion, vous dis-je.

CHARLES. Je viens de les voir et de leur serrer la main.

RICHARD, *à part.* Lady Hélène aurait-elle raison?..

CHARLES, *lui servant du thé.* Ce n'est rien encore. Ces dames ont entrepris de séduire nos ennemis...

C'est pour la bonne cause, tout est permis!.. La coquetterie devient de la fidélité et du royalisme, et bientôt, mon cher, votre parti lui-même, vos plus rigides puritains...

RICHARD. Vous plaisantez.

CHARLES. Ah! vous ne savez pas ce qu'il y a d'adresse et d'esprit dans toutes ces jeunes ladys. La duchesse Hamilton, lady Terringham surtout, ou plutôt, vous la connaissez, une femme supérieure... une femme d'État, tout dans la tête, rien dans le cœur... une personne adorable... mais je dois être discret... car c'est chez elle que je vous ai rencontré et vous vous y intéressez peut-être?

RICHARD. Moi!.. nullement...

CHARLES, *avec joie*. Vrai!.. eh! bien tant mieux... car je vous dirai en confidence et en ami, que, dans le peu de jours qu'il l'a vue, le roi s'en est épris à en perdre la tête.

RICHARD, *vivement*. Stuart est donc en Angleterre?

CHARLES. Eh! oui, mon cher, silence! (*Tous deux se lèvent de table.*)

RICHARD. Et lady Régine....

CHARLES, *riant*. Est charmante.. elle et lady Hamilton se disputent déjà la place de favorite... et en promettant à l'une et à l'autre...

RICHARD. Quoi! les adorer toutes les deux?

CHARLES. Le roi leur doit cela!.. il leur doit tant!.. C'est par elles, c'est par leur adresse que les républicains viennent à nous...

RICHARD, *avec indignation*. Des femmes peuvent trahir... mais des amis, des soldats de Cromwell, ce n'est pas possible!

CHARLES, *riant*. Eh! si, vraiment, mon cher monsieur Clarck, vous ne voulez rien croire!.. tous les républicains mécontents ou désappointés, tous ceux qui espéraient succéder à Cromwell .. et ils étaient beaucoup... sont autant d'ennemis de son fils Richard...

RICHARD. Qu'ils ont porté au pouvoir!..

CHARLES. Par intérim... et aujourd'hui même... dans cette auberge, sous prétexte d'un repas de corps, doit avoir lieu une réunion mystérieuse à laquelle je dois assister...

RICHARD. Vous!..

CHARLES. Pour le roi! et en son nom.

RICHARD. Et moi, Milord, je vous déclare que l'on vous abuse... ou vous vous abusez vous-même... ils ne viendront pas.

CHARLES, *riant*. Laissez donc!

SCENE VIII.

RICHARD, LADY RÉGINE, CHARLES.

LADY RÉGINE, *entrant vivement par la porte à droite et apercevant Richard*. Ah! c'est vous, monsieur Clarck, à qui nous devons tant! vous partagerez notre joie et nos espérances, le colonel Pride vient d'arriver...

CHARLES, *à Richard*. Vous voyez!..

LADY RÉGINE. Quant à Harrison qu'il devait nous amener...

RICHARD, *avec indignation*. Harrison!.. le major général!..

LADY RÉGINE. Il ne vient pas.

RICHARD, *à Charles*. Ah!.. je vous le disais bien!

LADY RÉGINE. Il est retenu à Witte-Hall; mais ce qui vaut mieux encore... tenez, tenez, il a écrit cette lettre qui ne lui permet plus de revenir sur ses pas... Quant aux autres, ils arrivent tous et de différents côtés..

CHARLES, *à Richard d'un air triomphant*. Eh bien!..

RICHARD. Non, je n'y puis croire... et à moins d'en être témoin...

LADY RÉGINE. Ne faut-il que cela pour vous rallier décidément à la bonne cause... (*Allant à droite.*) Tenez, tenez... de cette fenêtre qui donne sur la cour... regardez... ils entrent dans la salle de réunion... (*Les acteurs sont placés dans l'ordre suivant : Charles, Régine, sur le devant du théâtre; Richard, au fond, près de la fenêtre à droite.*)

RICHARD, *regardant*. Overton, Alured, Ludlow... (*A part.*) Les amis de mon père! (*Regardant encore.*) Fletwood... (*A part.*) Mon beau-frère, ma famille... (*Avec douleur.*) Ah! Helène, vous aviez raison!.. (*Il continue à regarder par la fenêtre à droite pendant que Régine, au milieu du théâtre, parle au roi qui lit la lettre d'Harrison.*)

LADY RÉGINE. Les voilà rassemblés... ils n'attendent plus que vous... venez...

CHARLES, *présentant à Richard la lettre qu'il vient d'achever de lire*. Tenez, incrédule... (*A Régine qui le presse.*) Je descends, Milady, je descends... mais dites-moi... (*Il la ramène par la main et cause à voix basse avec elle.*) Un mot encore... sur Harrison...

RICHARD, *à droite près de la croisée*. C'est trop de bassesse et de trahison! (*Apercevant Monck qui entre par la porte à gauche.*) Ah! voilà enfin un ami...

CHARLES, *apercevant Monck*. Ah! c'est vous, général... venez donc, mon cher!

MONCK, *apercevant le roi*. Dieu! (*Courant près de lui et de Régine.*) Qu'est-ce que cela signifie... quand des troupes dévouées à Richard arrivent de tous côtés pour la revue... vous, Milady, dans ces lieux... avec le roi...

RICHARD, *s'avançant et descendant près de Régine*. Le roi!

MONCK, *apercevant Richard et restant stupéfait*. O ciel!

LADY RÉGINE, *gaiement*. Eh! oui, Monsieur, le roi!..

CHARLES, *à Richard*. Oui, mon cher, c'est moi... (*Se retournant vers Monck.*) Rassurez-vous, général, et ne tremblez pas pour moi... depuis notre entrevue d'hier, nos affaires vont à merveille...

LADY RÉGINE. Tout le monde est pour nous...

CHARLES. Lady Régine et M. Clarck...

MONCK, *stupéfait*. Comment!..

CHARLES. M. Clarck, notre confident, notre ami, vous lira la lettre d'Harrison, qui vous mettra au fait de tout... (*A Régine qui lui fait signe de partir.*) On m'attend!.. l'exactitude est la politesse des rois!.. quand ils sont rois... à plus forte raison quand ils ne le sont pas encore... (*Il sort par la porte à droite, et Richard, remontant le théâtre, donne un ordre à Sydenham qui paraît à la porte du fond.*)

SCENE IX.

MONCK, RÉGINE, RICHARD.

RÉGINE, *allant à Monck qui est resté immobile*. Vous le voyez, général! plus de danger à vous déclarer... et comme vous nous le disiez hier...

MONCK, *avec colère et à demi-voix*. Taisez vous donc!

RÉGINE. Eh! pourquoi?

MONCK, *de même*. C'est Richard...

LADY RÉGINE, *stupéfaite*. Lui!.. Richard!..

RICHARD, *qui redescend le théâtre et qui passe entre*

eux. Oui! Richard Cromwell, que vous trahissiez... non pas vous, Madame, je ne vous ferai pas de reproches... vous ne me deviez rien, et une noble dame peut, sans déroger, devenir la favorite d'un roi... C'est lui-même qui me l'a dit.

LADY RÉGINE. Vanterie et imposture!

RICHARD. Parole de roi ne peut mentir.

MONCK. Daignez m'entendre!

RICHARD. A quoi bon!.. vos actes parlent... les miens vous répondront... Je n'ai eu de vous tous que trahison... vous aurez de moi justice. (*S'avançant vers la porte à droite.*) Tous les traîtres qui m'environnent...

LADY RÉGINE. Ah! que voulez-vous faire?

RICHARD. Et vous, Madame, avant que le châtiment n'éclate, courez près de votre royal amant, dites-lui que je sais tout, qu'il parte, qu'il s'éloigne à l'instant... allez... allez... hâtez-vous! Que Stuart ne tente pas plus longtemps ma vengeance, et ne me fasse pas souvenir que le sang qui bouillonne dans mes veines est le sang de Cromwell.... A bientôt, Georges Monck. (*Il sort par la porte du fond, Régine par la porte à droite, Monck tombe sur le fauteuil à gauche près de la table et reste la tête appuyée dans ses mains.*)

ACTE CINQUIÈME.

Un appartement du palais de Witte-Hall. Porte au fond. Deux portes latérales.

—

SCENE PREMIERE.

RICHARD, *seul, assis près d'une table à gauche.* Oui, celui dont je porte le nom n'eût pas fait attendre le châtiment, et à la première trahison que j'ai apprise, j'ai senti le désir de l'imiter; mais tant d'autres perfidies se sont succédé, que celle qui me paraissait d'abord infâme et inouïe, me semble à présent si ordinaire et si simple, que je la regarde comme une suite naturelle du pouvoir!.. Qui gouverne doit s'y attendre... C'eût été trop de monde à punir, et j'ai détourné la tête, non par clémence, mais par dégoût!.. je n'aurai rien vu... je ne saurai rien... ni eux non plus!.. car au seul bruit des dangers auxquels je viens d'échapper, des adresses m'arrivent de tous côtés! et elles portent le nom de ceux... (*Les regardant.*) Oui... ce sont les mêmes!.. je les garderai comme monument de leur bassesse... et je commence à comprendre, dans ceux qui règnent, le mépris pour les hommes... Quelques jours de pouvoir suffisent pour les apprécier... ils valent si peu... et se vendent si cher!.. Quant à Monck, c'est différent... il y a mis plus de franchise ou plus d'adresse... il m'a tout avoué!.. je conçois que, pour mériter, pour obtenir lady Hélène, un amour aveugle l'ait entraîné dans son parti... je comprends que pour elle on puisse oublier tout... (*Entre un huissier du palais qui lui parle à l'oreille.*) Lady Terringham, dis-tu?.. qu'elle entre!.. qu'elle entre...

SCENE II.

RICHARD, LADY RÉGINE.

RICHARD. Lady Terringham qui me demande audience.

LADY RÉGINE. Qui vous demande justice, Milord, et vous ne la refusez pas, j'espère, à vos amis.

RICHARD. Pas plus qu'à mes ennemis!.. parlez.

LADY RÉGINE. Stuart pouvait, j'en conviens, m'accuser de fausses promesses, de ruses, de coquetterie, et si j'ai mérité un tel reproche, vous savez dans quel but et dans quel espoir!.. mais en se vantant de mon amour, il a menti, et son manque de foi me dégage de la mienne!.. Le prévenir, comme vous me l'aviez ordonné, de quitter à l'instant même l'Angleterre eût été me ravir les moyens de me justifier... je l'ai retenu et, le flattant d'un succès désormais impossible, je l'ai fait cacher à l'hôtel Penruddock, pour que vous sachiez de lui-même qu'il a proféré un mensonge indigne d'un gentilhomme et d'un roi!

RICHARD. Je vous crois, Milady! je crois que vous ne l'avez jamais aimé, pas plus que lord Penruddock, qui est, dit-on, mon autre rival... pas plus que moi-même.

LADY RÉGINE. Osez-vous le dire!

RICHARD. Non pas que je vous accuse; mais dans ce moment encore, vous vous abusez vous-même. Ce que vous aimez, c'est le bruit et l'éclat... c'est l'agitation et le danger!.. Ce que vous aimez, c'est l'enivrement des grandeurs, c'est le pouvoir!.. et bientôt vous ne m'aimeriez plus... car ces chaînes dorées qui excitent tant de désirs, ne m'en inspirent à moi qu'un seul... celui de les briser!.. Ah! je n'eusse pas hésité, si le seul bien que j'envie eût pu m'appartenir... Mais j'ai pardonné... je rends à lady Hélène tous ses biens confisqués, lui permettant d'en disposer pour l'époux qu'elle choisira... C'est ainsi que se sera vengé le fils de Cromwell... Et maintenant, je défie Monck de me trahir.

LADY RÉGINE. Si je vous connais bien tous les deux, vous avez pu lui pardonner sa trahison, mais lui, ne vous pardonnera jamais votre clémence... et bientôt peut-être...

RICHARD. Ah! ne me dites pas cela!.... Ne m'ôtez pas toutes les illusions!.... Laissez-moi croire encore à la reconnaissance... (*Lui tendant la main.*) et à l'amitié.

LADY RÉGINE, *avec émotion*. Ah! Richard!

RICHARD. Qu'elle nous suive dans les partis opposés où le sort nous a jetés, et puisque nous ne pourrions plus les quitter sans déshonneur..... restons-y, quoi qu'il arrive, et quels que soient leurs torts! Continuons à servir, vous le roi, qui vous outrage, moi les amis qui me trahissent et demeurons fidèles... même à des ingrats.

LADY RÉGINE, *lui pressant les mains*. Ah! Milord... (*Ecoutant avec crainte.*) On vient!..

RICHARD. Partez, Milady, partez!.. Que vous, royaliste, on ne vous voie pas serrer la main de Cromwell.

LADY RÉGINE. Non, non, mais celle d'un ami...

RICHARD. Vous dites vrai!.. Roi pour peu d'instants, peut-être... mais votre ami... toujours. (*Lady Régine sort par la porte de droite.*)

SCENE III.

LAMBERT, RICHARD.

RICHARD. Qu'est-ce, Lambert, qu'y a-t-il?

LAMBERT. Il y a que votre altesse ne se méfie pas assez de ceux qui l'entourent. Vous ne soupçonnez personne; c'est un mal!..

RICHARD. Et toi, tu soupçonnes tout le monde.

LAMBERT. J'ai plus de chances que vous de rencon-

trer juste. Grâce à votre clémence, il se trame quelque perfidie; il y a de sourdes rumeurs et des rassemblements nombreux; des barricades ont été établies dans toutes les rues environnantes; on a baissé les herses et fermé les portes de la ville, sans mon ordre, et à moins que ce ne soit par le vôtre...

RICHARD. Nullement!..

LAMBERT. En tous cas, il est facile de savoir à quoi s'en tenir... Il y a dans la cour du palais un escadron de service, et dans la salle des gardes, cinq ou six officiers dont je réponds comme de moi-même, et on quelques minutes j'aurai balayé les rues de Londres!..

RICHARD. Ah! déjà des combats, au sein même de la capitale!

LAMBERT, *brusquement*. Quand il le faut!.. Le tout est de régner paisible!.. Cromwell, votre père, s'y entendait!

RICHARD. Oui, Olivier Cromwell n'aurait pas hésité... et je crois l'entendre: — Charles est en mon pouvoir, — l'immoler à l'instant; — d'autres nous paraissent douteux, — dans le doute, nous en défaire; — envoyer mes ordres au parlement! — Le silence à la presse, — la mitraille dans les rues de Londres, l'ordre et le calme régneront... Et moi aussi!.. et comme vous, mon père, je serai un grand homme, haï, mais respecté de mes contemporains, qui garderont le silence, et admiré de la postérité, qui dira mes louanges!.. Mais moi, Richard, qui voulais gouverner, non par la force, mais par les lois; qui, premier citoyen de cette république, ne me croyais plus élevé que les autres, que pour découvrir de plus loin le danger, et veiller de plus haut à la sûreté et au bonheur de tous! moi enfin, insensé que j'étais, plus digne d'habiter Bedlam que Witte-Hall, moi qui dans mes rêves... croyais possibles la reconnaissance et l'amour de mes concitoyens... trompé, trahi par tous ceux que j'aimais... (*Prenant la main de Lambert, qui fait un mouvement.*) Non, non pas par tous, puisque tu me restes, toi, Lambert, toi seul dont l'affection est vraie et désintéressée... Et, vois-tu bien, je me disais ce matin: un honnête homme qui gouverne en conscience n'est pas ce qu'il leur faut! Au milieu de toutes ces ambitions rivales qui n'admettent d'égalité qu'à la condition d'être chacune en premiere ligne... Charles Stuart leur convient peut-être mieux que moi!

LAMBERT. Y pensez-vous?

RICHARD. C'est un titre, c'est un nom!.. Il est né au rang où l'on m'a appelé. Non pas, si je les ai bien jugés, que le règne des Stuarts puisse être glorieux ni de longue durée; mais sous Cromwell, l'Angleterre a acquis assez de gloire, et sous Charles II, le pays épuisé trouvera pour quelques années, du moins, un repos dont il a besoin, et que mon règne ne lui donnerait pas!..

LAMBERT. Que voulez-vous dire?

RICHARD. Rien... rien... j'ai tort sans doute... Mais si cependant le repos et le salut de l'Angleterre dépendaient de mon départ...

LAMBERT, *avec indignation*. Le salut de l'Angleterre, dites-vous?.. Et le nôtre!.. Et nous, qui vous avons placé au premier rang pour continuer Cromwell, pour maintenir contre Stuart et contre tous, nos titres, nos droits et nos biens. Vous ne déserterez pas le pouvoir; vous ne le devez pas, car notre sort est lié au vôtre; et roi ou protecteur, quel que soit votre titre, à vous le trône... ou à nous l'échafaud!.. La couronne sur votre tête... ou la hache sur la nôtre... Choisissez!..

RICHARD. Ah! je comprends enfin!.. je vous suis nécessaire! Ce n'est pas à moi que vous êtes fidèle et dévoué... c'est à vous-mêmes... c'est à vos intérêts!..

LAMBERT, *avec embarras*. Non, Milord... Mais cependant...

RICHARD, *à part, avec douleur*. Ah! qu'on se flatte aisément quand on est au pouvoir! tout à l'heure encore dans mon orgueil, je me croyais un ami!.. et pas un... pas un seul!.. (*Haut.*) Vous avez raison, Lambert, c'est moi qui étais un égoïste!..

LAMBERT, *avec bonhomie*. N'est-ce pas?

RICHARD. Dussé-je y succomber, je dois garder la puissance pour protéger mes amis et défendre leurs intérêts!

LAMBERT, *avec bonhomie*. C'est tout naturel.

RICHARD. Et soyez tranquille, je n'oublierai jamais les vôtres!

LAMBERT. A la bonne heure! (*Se retournant.*) C'est Sydenham, l'officier de service.

SCENE IV.

RICHARD, LAMBERT, SYDENHAM, *sortant de la porte à droite.*

SYDENHAM. Le général Monck, qui vient d'arriver avec une nombreuse escorte, demande à parler à votre altesse! De plus, ce billet que l'on m'a supplié de vous donner à l'instant et à vous-même, m'a été remis par une personne qui voulait se retirer sans être connue!..

LAMBERT. Et tu l'as laissée partir!

SYDENHAM. Non, général, je l'ai retenue.

RICHARD. C'est bien! Faites entrer le général Monck.

SCENE V.

LAMBERT, RICHARD, MONCK, SYDENHAM.

RICHARD *continue à lire la lettre pendant que Monck s'approche de lui et le salue. Richard lui rend froidement son salut et dit à Sydenham :* Congédiez l'escorte qui a accompagné le général... L'escadron de Lambert suffit pour la garde du palais! (*Sydenham sort et rentre quelques instants après.*)

MONCK, *étonné*. Quoi! Milord!

RICHARD. Nous n'avons pas besoin de tant de monde pour parler affaires... et marcher dans les rues de Londres avec un cortége royal, pourrait vous nuire aux yeux du peuple et faire supposer des intentions qui sont loin de votre pensée.

MONCK. Oui, sans doute!.. Mais les troubles qui règnent en ce moment dans la capitale...

RICHARD, *froidement*. Voici ce qu'on m'écrit au sujet de ces troubles... Voulez-vous écouter, Messieurs? (*Lisant.*) « Le peuple, excité par des agents secrets, « doit parcourir la ville ce soir en criant: à bas « Stuart! à bas Richard! vive Monck! Monck pour « toujours!..

MONCK, *l'interrompant*. Et vous pourriez croire!..

RICHARD. Je n'en crois pas un mot... Mais il faut tout lire. (*Continuant.*) « Les soldats de Monck, ren- « fermés dans leurs casernes, sont prêts à soutenir « cette manifestation que vingt-deux voix doivent ap- « puyer au parlement. Croyez à ces renseignements « qui sont de la plus grande exactitude! La personne « qui vous les donne ne peut ni ne veut être connue; « mais elle tient tous ces détails d'un agent de Monck, « Ephraïm Kilseen, à qui le général a promis cinq

« cents guinées de rentes sur la dot de sa femme!..»

MONCK. Ah! c'est une indignité!.. et une pareille calomnie...

RICHARD. Ne doit pas même être discutée!..

MONCK. Ce n'est point par des paroles, c'est par mes actions que j'y répondrai.

RICHARD. C'est la seule justification digne de vous, et je veux vous l'offrir. Quel qu'en soit le but ou le prétexte, il y a dans la ville un commencement d'émeute; des chaînes ont été tendues, des herses ont été baissées; vous allez prendre l'escadron de service du général Lambert, vous briserez les chaînes et les herses; vous dissiperez les rebelles, et s'ils se défendent, vous ferez feu!

MONCK, *troublé*. Tirer sur le peuple!..

RICHARD. Sur des rebelles et des traîtres!

LAMBERT. Craindriez-vous de tirer sur les vôtres?

MONCK. Non, sans doute... mais il est des circonstances...

RICHARD. Celle, par exemple, où ils auraient été rassemblés par vous... il est certain, alors, que les charger à coups de mousquet...

LAMBERT. Serait une infâme trahison...

RICHARD, *froidement*. Plus encore!.. une grande maladresse... car, ce serait tuer à jamais toutes vos espérances!..

MONCK, *avec chaleur*. C'est-à-dire que vous supposez donc...

RICHARD, *sévèrement*. Tout!.. si vous hésitez!.. rien, si vous partez à l'instant!

MONCK. Je pars!..

RICHARD, *à Lambert*. Lambert, ordonnez aux six officiers qui vous sont dévoués et qui attendent dans la salle des gardes, d'accompagner, dans cette expédition, le général Monck, et de ne pas le quitter d'un instant?

LAMBERT. J'aimerais mieux ne céder à personne cet honneur!

RICHARD. Non!.. revenez!.. j'ai besoin de vous!.. Vous commanderez seulement à vos jeunes officiers, dans le cas où le général hésiterait, ce que je ne crois pas possible!

LAMBERT. Eh bien!..

RICHARD, *froidement*. De faire feu...

LAMBERT. Sur les révoltés...

RICHARD, *montrant Monck*. Non!.. sur lui!

LAMBERT, *avec force, et lui prenant la main*. Fils de Cromwell, c'est bien!

RICHARD. Allez! (*Monck et Lambert sortent par la porte du fond.*)

SCÈNE VI.

RICHARD, *à Sydenham, qui est resté au fond du théâtre*. Faites entrer la personne à qui nous devons cet avis!.. (*Sydenham sort par la porte à droite.*) Avis, qui, par malheur, ne me semble que trop fidèle... Je dois récompenser celui qui me l'a donné, et surtout l'interroger!.. (*Apercevant une femme voilée qui paraît à la porte à droite.*) O ciel!.. une femme! (*Allant à elle et lui prenant la main.*) Avancez, avancez, Madame, et ne craignez rien. — Grand Dieu!.. sa main tremble dans la mienne.... elle chancelle! la force l'abandonne!.. (*Elle tombe dans un fauteuil, Richard se précipite, soulève son voile et pousse un cri.*) Ah!.. Hélène!

SCÈNE VII.

LAMBERT, *rentrant par la porte du fond*, RICHARD, HÉLÈNE, *évanouie dans le fauteuil à droite.*

LAMBERT. L'ordre est donné! ils sont partis! (*Courant à Richard.*) Eh bien! qu'avez-vous donc?

RICHARD. O surprise qui confond ma raison! C'est Hélène!.. Hélène Newport!

LAMBERT. Une noble fille!

RICHARD. Qui vient elle-même dénoncer Monck...

LAMBERT. Que vous disais-je?

RICHARD. Monck, qu'elle allait épouser, qu'elle aime!.. qu'elle adore!

LAMBERT, *brusquement*. Eh non!.. celui qu'elle aime, c'est vous!

RICHARD. Moi!.. qui te l'a dit?

LAMBERT. Elle-même! qui, à ma prière, et pour ne pas vous ravir le pouvoir, a eu le courage, l'amour de renoncer à vous! (*Richard pousse un cri, et court à la table à gauche où il écrit rapidement. Lambert, pendant ce temps, près du fauteuil à droite et continuant à parler à Richard.*) Il le fallait alors pour arriver au premier rang, mais, maintenant que vous y êtes... maintenant que Monck, démasqué, et les royalistes en déroute, vous assurent à jamais l'autorité, je rends à elle son serment, et à vous la liberté de l'aimer! Aimez ceux qui vous aiment!.. il n'y en a pas tant!.. Elle revient!.. elle revient à elle... elle reprend connaissance!..

RICHARD, *se levant vivement et présentant un papier, qu'il vient de cacheter*. Cet acte au parlement!.. A Lenthal, son président! (*Lambert sort par la porte du fond, et Richard dit à Sydenham, qui vient de rentrer par la porte à droite.*) Ces papiers, à l'hôtel Penruddock. — A monsieur Albert Littleton. — Qu'il le signe devant toi?.. il n'hésitera pas!.. son intérêt m'en répond!.. Va vite et reviens! (*Sydenham sort par la porte à droite.*)

SCÈNE VIII.

RICHARD, HÉLÈNE, *toujours assise dans le fauteuil; elle vient de reprendre connaissance et regarde avec surprise, autour d'elle.*

HÉLÈNE. Où suis-je?

RICHARD. Près de celui que vous venez de sauver!

HÉLÈNE, *avec émotion*. Ah! pouvais-je faire autrement?.. Cet Ephraïm, qui en secret... vient me demander si réellement le lord protecteur m'a rendu tous mes biens?.. car ces biens devaient payer sa trahison!.. Sans réfléchir, je suis accourue... et près de franchir ce palais, j'hésitais, effrayée moi-même de ma démarche... Mais!.. ce palais était celui de Witte-Hall, où vous-même, autrefois, vous aviez sauvé ma mère!

RICHARD. Ainsi, même le jour où vous refusiez ma tendresse et ma main... vous saviez qui j'étais!

HÉLÈNE. Oui, Richard!..

RICHARD. Et moi, qui vous aimais!.. moi qui voulais vous consacrer ma vie... vous m'avez repoussé!..

HÉLÈNE. Pour que vous fussiez roi! pour que vous fussiez heureux!

RICHARD. Heureux! Ah! qu'avez-vous fait? et quelle était votre erreur? Regardez ce palais, interrogez ces voûtes et demandez-leur de combien de deuils elles ont été témoins? De combien de sanglots et de royales dou-

leurs cris ont retenti!.. J'étais bien jeune encore, lorsque le long de ces parvis, à travers des gardes et une foule silencieuse, je vis passer un homme vêtu de noir... et les soldats le regardaient avec indignation et l'insultaient, et l'on criait autour de lui : *Exécution!.. Justice!.. Justice!..* Et un de ceux qui étaient là lui cracha au visage!!! Je demandai quel était cet homme; on me dit : C'est un roi!.. un roi qui se rendait devant ses juges, ou plutôt qui marchait au supplice!!! Plus tard, je vis les dalles de ce palais foulées par un soldat devant qui tremblait l'Angleterre, et qui, sous ces voûtes sombres, tressaillait, au bruit seul de ses pas!.. Je l'ai vu passer ses jours sans joie et ses nuits sans sommeil!.. Saisissant ma main, il s'écriait : « Ré« veille-toi?.. Ils viennent... ils viennent... les en« tends-tu?.. Voici les assassins!.. les voici!.. » Non, ce n'étaient pas eux qui l'avaient éveillé en sursaut et fait sortir de sa couche, c'était un fantôme sanglant portant une couronne brisée, et me serrant dans ses bras, moi, enfant!.. Il me disait : Defends-moi donc?.. repousse-le?.. Et je le sentais haletant, couvert de sueur... et les cheveux hérissés... Ce soldat, cet homme... c'était un roi!.. c'était mon père!!! Et voilà l'héritage que vous m'avez souhaité pour que je fusse heureux!.. Ah! l'on peut accepter le pouvoir, quand on a renoncé d'avance à l'amitié, à l'amour, à tous les biens de la vie!.. Mais quand ils vous sont rendus, quand on est aimé, quand on peut, près de son amie et de sa femme, goûter les charmes de la retraite et de la famille, le calme des champs, l'étude, le bonheur, la liberté!.. comment rester plus longtemps esclave? comment ne pas briser ses fers?.. (*Avec joie.*) Et je l'ai fait!

HÉLÈNE. Vous!.. O ciel!.. Et vos jours que leur vengeance poursuivra jusque dans la retraite...

RICHARD. Rassurez-vous... On peut craindre les droits ou l'ambition du prétendant qui n'est jamais arrivé au pouvoir; mais on croit à sa franchise, quand il a tenu le sceptre, quand il pouvait le garder et qu'il le brise de lui-même et sans regrets... Libre! je suis libre... Grandeurs et puissances, je vous rends vos chaînes dorées, vos flatteurs et vos courtisans!.. Je vous rends leurs bassesses et leurs lâchetés, leur ingratitude et leur trahison... Je n'ai plus rien à vous, reprenez-les!.. et rendez-moi ma joie, mes plaisirs, ma confiance et mes amis!..

SCENE IX.

LAMBERT, *entrant par le fond,* RÉGINE, RICHARD, HÉLÈNE, SYDENHAM, *qui est entré derrière Lambert.*

LADY RÉGINE. Ah! qu'ai-je vu? Hélène et Richard!

RICHARD. Non! plus Richard, mais Clarck, votre ami. (*Il prend des mains de Sydenham le papier que celui-ci lui présente.*)

LADY RÉGINE. Que nous venons arracher à sa perte.

LAMBERT. Savez-vous ce qui se passe? Ils disent tous que vous avez abdiqué... et à ce seul bruit, Monck, qui venait de tirer sur les siens et de disperser ses partisans, Monck, dont les espérances sont à jamais détruites, fait, dans les rues de Londres, proclamer par ses soldats Charles II, roi d'Angleterre!

LADY RÉGINE. Quoi! c'est Charles qui l'emporte!

RICHARD, *qui, pendant ce temps, a lu le billet que lui a remis Sydenham.* Oui, mais c'est par vous, Milady, par votre dévouement qu'il croit l'avoir emporté! Je lui ai écrit que vos conseils et votre amitié m'avaient décidé à cette abdication!

LAMBERT. Dont je ne serai pas témoin, dussé-je faire sauter, avec le palais de White-Hall, Monck, Stuart et toute sa cour!

RICHARD. Garde-t'en bien... Tu y perdrais trop! dans cet acte signé de la main de Stuart; il m'offre, après lui, la première place... que je refuse!.. (*Serrant la main d'Hélène.*) J'ai mieux que cela!.. Mais, à ma demande, il conserve à tous mes amis, officiers de Cromwell, leurs titres, leurs dignités, leurs honneurs... De plus, il nomme Lambert duc de Norfolk, gouverneur du Devonshire, premier commissaire de la trésorerie...

LAMBERT, *avec joie.* Est-il possible!

RICHARD. Et maintenant que j'ai ajouté à tes richesses et à tes grandeurs, maintenant qu'à la cour de Stuart tu es tout... me permettras-tu, à moi, de n'être rien?..

LAMBERT. Que dites-vous?

RICHARD. Tenez... entendez-vous ces cris?

SCENE X.

(*On entend au dehors :* VIVE LE ROI! *Entrent plusieurs groupes d'officiers et Ephraïm, furieux.*)

EPHRAÏM. C'est une indignité!

RICHARD. Je ne peux plus vous rendre justice, maître Ephraïm... Adressez-vous à Stuart!

EPHRAÏM. Et le moyen?.. Pendant que je vote pour Monck dans le parlement, il proclame Charles II! Encore un règne qui m'en vaudra et ne fera rien pour moi... On ne voit que trahisons!..

RICHARD. Pour la première fois, nous sommes du même avis! (*Se tournant vers les officiers qui viennent d'arriver et qui entourent Lambert.*) Harrison, Luttlow, Fletwood, vous tous, amis de mon père et les miens... je vous rends vos serments! Soyez fidèles aux Stuarts, comme à moi-même! Républicains, je vous permets d'être royalistes! Je quitte pour jamais ce palais... (*Prenant Hélène par la main.*) et je retrouverai sur le seuil le bonheur que j'y avais laissé... (*Il sort avec Hélène, par la porte à droite, au moment où les cris redoublent au dehors.*)

LORD PENRUDDOCK, *entrant par la porte du fond.* Le roi, Messieurs! le roi!.. Vive Monck! vive le roi!..

EPHRAÏM, *à demi-voix, pendant que tous les groupes entrent successivement par le fond.* Parlez pour moi à Sa Majesté!

LORD PENRUDDOCK. Je ne vous connais plus, mon cher! Quand le jour de la justice arrive, chacun doit porter le mérite ou la peine des opinions qu'il a eues!

EPHRAÏM. Mais je les ai toutes!.. comme Monck!.. et je ne suis rien... et lui est duc, ministre... Tenez! (*En dehors, et sur le théâtre, redoublent les cris de :* Vive Monck! vive le roi!.. vivent les Stuarts!..)

SCENE XI.

LAMBERT, EPHRAIM, LADY RÉGINE, LORD PENRUDDOCK, MONCK, CHARLES.

(*Des hommes et des femmes du peuple, des seigneurs et des grandes dames, précèdent et entourent Monck et Charles, qui paraissent à la porte du fond. On agite des mouchoirs. On entend au dehors le son des cloches et des tambours.*)

CHARLES, *au milieu des cris de :* Vivent les Stuarts!

saluant tout le monde de la tête et de la main. Mon peuple... mon bon peuple! mes fidèles Anglais!.. Oui... oui... je retrouve tous mes anciens amis!.. (*Passant près de Lambert, de Harrison, de Desboroug et de Fletwood, à qui il adresse de gracieux sourires.*) Et d'autres encore... qui, pour être nouveaux, ne m'en sont pas moins chers!.. Général Monck, duc d'Albermale, c'est à votre courage, et surtout à votre prudence, que nous devons notre couronne; vous avez poussé le dévouement jusqu'à l'héroïsme; vous avez dispersé, comme séditieux, ceux qui voulaient vous proclamer chef de l'Etat! vous avez déclaré traîtres les vingt-deux membres du parlement qui vous décernaient le pouvoir!..

EPHRAÏM, *à part.* C'est trop fort!

CHARLES. Et Monck sera éternellement cité dans l'histoire comme le héros et le modèle de la fidélité!

MONCK. Ce que je puis dire, du moins, sire, c'est que, depuis dix ans, je médite cette glorieuse restauration...

CHARLES. Nous le savons! (*S'avançant vers lady Régine.*) Et vous aussi, Milady, dont le dévouement à notre personne mérite toute notre reconnaissance... (*A demi-voix.*) Ah! bien plus encore!.. (*Allant frapper sur l'épaule de lord Penruddock.*) Et voilà le fidèle serviteur! l'ami de son roi! à qui j'accorde toute ma confiance...

LORD PENRUDDOKC, *souriant, à demi-voix.* Et mon gouvernement du Middlesex...

CHARLES, *d'un air affligé et à voix basse.* Il est donné à Monck...

LORD PENRUDDOCK. Mais celui du Devonshire?..

CHARLES, *de même.* Est donné à Lambert!..

LORD PENRUDDOCK. Mais les places de gentilshommes de la chambre?..

CHARLES. A Fletwood, à Harrison, à Luttlow... c'étaient des ennemis .. j'ai besoin de m'assurer leur fidélité.. tandis que la vôtre est à toute épreuve... (*A lady Régine.*) Comme la vôtre, Milady!.. (*S'avançant vers Ephraïm.*) Quant à vous, Monsieur, qui, inébranlable dans votre haine pour la royauté... votiez contre moi, au sein du parlement, au moment même où l'Angleterre entière se prononçait en ma faveur, je n'espère ni ne prétends vous gagner; mais je respecte vos opinions, parce qu'elles sont consciencieuses... et je vous accorde... (*Ephraïm s'incline.*) votre grâce!

EPHRAÏM, *à part.* Que cela!..

LORD PENRUDDOCK. Après tout ce que j'ai fait!.. O ingratitude des princes!

LADY RÉGINE, *à part.* Ah! je le déteste!..

EPHRAÏM. Encore un gouvernement à renverser!..

TOUS, *agitant leurs chapeaux et leurs mouchoirs.* Vive Stuart!.. vive le roi!.. (*La toile tombe.*)

FIN DE LE FILS DE CROMWELL.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.





